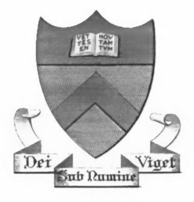
CHOIX DE RÉCITS VILLAGEOIS DE LA FORÊT NOIRE

Berthold Auerbach

3431
.7
.384
.11

Library of



Princeton University.
Presented by

Harvey W. Hewett-Thayer

Digitized by Google

W. T. Hewett

AUERBACH

CHOIX DE RÉCITS VILLAGEOIS DE LA FORÊT NOIRE

Digitized by Google

A LA MÊME LIBRAIRIE

Traduction française du *Choix de Récits villageois de la Forêt Noire*, d'Auerbach, par M. B. Lévy; sans le texte allemand. 1 volume petit in-16.

2259. — Imprimerie A. Lahure, 9, rue de Fleurus, Paris.

Digitized by Google

AUERBACH

CHOIX
DE
RÉCITS VILLAGEOIS
DE LA FORÊT NOIRE

TEXTE ALLEMAND

PUBLIÉ AVEC UN AVANT-PROPOS
DES ARGUMENTS ET DES NOTES

PAR M. B. LÉVY
Inspecteur général des langues vivantes.

AVEC L'AUTORISATION EXCLUSIVE POUR LA FRANCE
DE L'AUTEUR ET DE L'ÉDITEUR

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1882

Tous droits réservés

Digitized by Google

Digitized by Google

AVANT-PROPOS.

Peu d'ouvrages de la littérature allemande moderne jouissent d'une vogue plus générale et plus méritée que les *Schwarzwälder Dorfgeschichten* (Récits villageois de la Forêt Noire); ils ont été traduits, illustrés, imités avec plus ou moins de bonheur, et cependant ils ont su plaire sous tous les costumes.

L'auteur de ces récits, Auerbach, est né en 1812, à Nordstetten, village de la Forêt Noire. D'origine juive, il était destiné par ses parents à la théologie, et dans ce but il se livra d'abord aux études talmudiques dans la petite ville de Hechingen. A Carlsruhe, où il vint pour continuer ses études, il fréquenta le gymnase, apprit le grec et le latin, et sentit de plus en plus faiblir son penchant pour le rabbinat. De Carlsruhe le jeune Auerbach alla à Stuttgart où il acheva de se préparer aux cours de l'enseignement supérieur. Rompant alors sans retour avec la théologie, il prit ses inscriptions à l'Université de Tubingen,

1944-1
3431.7.384 ||
(RECAP)
Digitized by Google

et commença à étudier le droit qu'il quitta bientôt pour la philosophie, à laquelle il fut initié par le célèbre David Strauss, et pour les belles-lettres qu'il cultiva toujours avec passion. Il fréquenta ensuite les universités de Munich et de Heidelberg, où professaient alors Schelling, Daub, Schlosser, et d'autres maîtres illustres : c'était l'époque des enthousiasmes. Mêlé au mouvement libéral qui entraînait, dans ce temps-là, la jeunesse des universités allemandes, il paya son libéralisme d'un emprisonnement de plusieurs mois dans le donjon de Hohenasperg, surnommé *Demagogenherberge* (l'auberge des démagogues). Au sortir de sa prison, il se livra tout entier aux lettres.

Son premier ouvrage date de 1836. Le titre en indique la tendance et l'origine : *Das Judenthum und die neueste Literatur* (le judaïsme et la littérature moderne). L'auteur y montre la place occupée par ses coreligionnaires dans la littérature de l'Allemagne contemporaine et leur aptitude à figurer avec éclat dans le domaine des beaux-arts. A ce premier ouvrage viennent se rattacher successivement une série de romans sous le titre de *Ghetto*, dont les héros appartiennent également à la race juive. *Spinoza*, roman philosophique et historique, rentre dans le même cycle. Disons tout de suite que Auerbach a traduit les œuvres du philosophe d'Amsterdam (1841) dont il avait osé faire un héros de roman. Mais ce roman retrace la longue lutte de la raison contre les préjugés, contre les liens qui enchaînent la pensée, contre toutes les forteresses de l'intolérance et du fanatisme.

Digitized by Google

Ces œuvres font grand honneur au cœur et à l'espri de leur auteur, elles répondent à merveille aux besoins du temps où elles ont paru, et pourtant elles ne sont pas encore la véritable expression du génie d'Auerbach. Nous dirons la même chose d'un roman publié en 1840 : *Dichter und Kaufmann* (le poète et le marchand) est un tableau d'après nature, une sorte de poème tragi-comique dans lequel l'auteur a peint de main de maître la vie de famille chez les Juifs. Deux ans plus tard parurent *Der gebildete Bürger* (le bourgeois lettré) et bientôt après *Schrift und Volk* (la littérature et le peuple), qui sont des essais de littérature populaire, ou des théories littéraires, dont les récits villageois seront la poétique application.

Auerbach venait de trouver sa véritable voie. Les *Récits villageois* mirent le comble à sa réputation.

Ce sont des tableaux qui reproduisent à la fois la vie extérieure et la vie intime du village. L'auteur a grandi, a vécu au milieu du monde qu'il décrit et son génie a pénétré les ressorts les plus cachés qui font agir ses personnages. Chaque action est motivée avec autant d'art que de vérité et les événements heureux ou malheureux, comiques ou tragiques se déroulent devant nous avec une aisance et un naturel qui rendent vivantes les scènes racontées et font du lecteur un témoin oculaire. *Tolpatsch*, *Vefele*, *Tonele*, *Sepper* et cent autres noms restent gravés d'une manière ineffaçable dans notre mémoire, et, grâce à l'habileté du peintre, ces héros obscurs nous intéressent presque à l'égal des noms pompeux chantés par les poètes classiques.

Digitized by Google

En 1848, les événements ramenèrent Auerbach sur le théâtre politique. Il y resta fidèle aux principes préconisés dans ses œuvres.

Mais les arguments sans réplique, qui mirent fin aux velléités libérales de cette époque, le détournèrent bientôt pour toujours d'une carrière qui, en Allemagne, n'a jamais été semée de roses pour les esprits indépendants. Il rentra dans la république des lettres, son véritable domaine, et continua à enrichir d'œuvres nouvelles la littérature allemande. Les unes, comme *Barfussele*, *Edelweiss*, continuent la série des récits villageois sans faire oublier leurs aînées; d'autres, par exemple, *Auf der Höhe* (1865), prennent un vol plus hardi. L'auteur cependant, dans ces sphères nouvelles, ne néglige point ses chers paysans; seulement il les montre en contact avec les classes supérieures, avec les princes et les cours, et le mélange des diverses couches sociales fournit de nouvelles scènes pleines d'intérêt et de profondeur.

Nous avons déjà dit que Auerbach expliquait volontiers théoriquement les procédés qu'il a employés dans la pratique avec tant de succès. Le poète est doublé d'un professeur, d'un moraliste, et à ses œuvres d'imagination se rattachent plus ou moins directement des œuvres didactiques, qui en forment comme la solide charpente. Nous avons déjà cité *Schrift und Volk*, le premier essai de ce genre, que l'auteur a mis sous le patronage de son célèbre compatriote J. P. Hebel. Pour Auerbach, Hebel est le type du moraliste populaire, comme l'écrivain par excellence des *petites gens*.

Digitized by Google

C'est un modèle à imiter. Hebel a écrit *Der rheinländische Hausfreund* et plus tard *Das Schatzkästlein des rheinländischen Hausfreundes*. De même Auerbach : *Der Gevattersmann*, et *Das Schatzkästlein des Gevattermannes*. *Les soirées allemandes* (Deutsche Abende, 1850) puisent aux mêmes sources et s'adressent aux mêmes lecteurs. Tous ces livres sont destinés à la classe laborieuse qui n'a que peu de temps à consacrer à la lecture, qu'il faut instruire sans fatigue et amuser sans futilité. Comme Hebel, notre auteur possède, à un haut degré, le don de parler la langue populaire ; il connaît parfaitement le niveau où lui et ses lecteurs peuvent se rencontrer sans contrainte de part ni d'autre ; il guide et charme sans jamais affecter des airs de sermonneur, de protecteur, de grand juge. C'est un ami qui parle à des amis, un enfant du pays qui donne des poignées de main à de vieilles et bonnes connaissances.

Quoique prosateur et conteur par excellence, la poésie proprement dite a plus d'une fois exercé la verve de notre auteur ; témoin une tragédie historique dont le héros est *Andreas Hofer*, le célèbre aubergiste, le chef des partisans du Tyrol à l'époque du premier empire. Nous n'avons pas pour tâche de donner ici la liste complète des ouvrages d'Auerbach : cette liste n'est pas close encore, car l'auteur n'a perdu aucune des qualités qui ont fait de lui un des meilleurs écrivains de l'Allemagne contemporaine.

On peut prévoir cependant que les *Dorfgeschichten* resteront le plus beau ou l'un des plus beaux fleurons

de sa couronne littéraire. C'est là qu'il a prodigué les trésors de son esprit et de son imagination; c'est là qu'il a déployé toutes les richesses si variées de la palette d'un grand artiste. Soit qu'il décrive les sites de la Forêt Noire, les champs, les prés, la fenaison, la moisson, un dimanche, une fête au village; soit qu'il caractérise ses nombreux personnages : laboureur, marchand ambulant, garde champêtre, aubergiste, maitre d'école, pasteur; soit qu'il scrute les mobiles des actions de ses héros, il semble lire au fond de leur âme leurs sentiments les plus cachés; ces sentiments qu'eux-mêmes paraissent quelquefois ignorer, il nous les dévoile en véritable prophète, il les dévoile à ceux qui les ressentaient sans bien s'en rendre compte, et qui sont surpris et confus qu'un étranger mette au jour leurs secrets les plus intimes. Auerbach sait, en effet, s'identifier avec tous les âges, toutes les conditions, toutes les situations. Il sait peindre avec la même vérité, avec la même grâce, l'enfance, la jeunesse, l'âge mûr, la vieillesse, le paysan et le citadin, le riche et le pauvre, l'innocent et le coupable. Une phrase, un mot lui suffit souvent pour caractériser un personnage, pour éclairer une situation, pour motiver une scène tendre ou violente, une explosion de colère ou des larmes de regret et de pitié. D'autres fois, en véritable conteur, il aime les longs développements et n'arrive à son but que par mille et mille détours.

Ceux qui ont reproché à l'auteur de n'avoir rien inventé ont, sans le vouloir, fait son éloge. Ils n'ont

pas mesuré tout ce qu'il faut de talent, de génie, pour poétiser les scènes journalières de la vie champêtre sans en altérer le naturel, et sans en polir avec trop de soin la rudesse primitive.

La langue des *Récits villageois* est simple, sans fard et sans enflure ; elle répond toujours au caractère et au degré de culture des personnages en scène sans jamais devenir triviale ou grossière. Pour ajouter à la couleur locale de ses drames, l'auteur ne craint pas de mettre dans la bouche de ses paysans des mots et des tournures qui n'appartiennent qu'au dialecte de la Souabe ; mais il le fait avec le bon goût, le tact et la sobriété d'un artiste consommé. Les petites chansons répandues dans son œuvre sont des chants populaires qu'il a entendus dans son enfance ou qu'il a composés lui-même en s'aidant de ses souvenirs ou de son esprit d'invention. Quelle qu'en soit l'origine, ils sont parfaitement adaptés aux sentiments et à la situation des personnages qui les chantent ; ils font sur le lecteur la plus profonde impression, réveillant tour à tour la tristesse, la peur, l'espérance, toutes les émotions que l'auteur se propose de faire naître.

On a dit, avec raison, que les *Récits villageois* sont des œuvres d'art sans tendance accusée, comme il convient aux œuvres de ce genre. On ne saurait les lire, cependant, sans en louer la partie philosophique ; on y reconnaît aisément le traducteur de Spinoza, le penseur profond qui aborde, à sa façon, les problèmes les plus sérieux de son époque : la politique, l'administration, la justice, les systèmes de correction, tout ce

qui préoccupe, à si juste titre, le monde moderne. Ces tendances sont habilement dissimulées, et ne nuisent ni à la marche, ni au charme des récits. Un maître habile n'aura pas de peine à les signaler. Un tel commentaire ajoutera un intérêt nouveau à la lecture de notre volume qui fournira de la sorte des leçons de morale, en même temps que des leçons d'allemand.

Nous venons de dire que le style des *Dorfgeschichten* est d'une limpidité classique, et peut se passer de commentaires. Dans l'intérêt de nos élèves nous avons cependant jugé utile d'y joindre certaines observations grammaticales, quelques notes pour expliquer les phrases qui appartiennent au dialecte allemanique, les proverbes qui s'y rencontrent en grand nombre, et certains mots, certaines locutions, qui ne s'emploient que dans le sud de l'Allemagne.

Le texte est conforme aux éditions Cotta, et il a été publié avec l'autorisation de l'auteur et de ses éditeurs.

B. L.

AUERBACH

RÉCITS VILLAGEOIS

Tolpatsch[1].

Tolpatsch est le sobriquet donné à un jeune villageois appelé Sébastien Aloys. Sébastien, naïf, honnête, plein de cœur et de bon sens, se trouve déçu dans ses affections les plus chères et les plus vives. Son malheur, cependant, n'abat point son courage. Il quitte son village, dont le séjour lui était devenu odieux, et s'embarque pour l'Amérique, où il devient un riche fermier. Sa nouvelle fortune ne lui fait pas oublier son pays natal. On le trouve toujours prêt à obliger ses compatriotes, ceux mêmes qui l'ont offensé le plus cruellement.

Ich sehe dich vor mir, guter Tolpatsch, in deiner leibhaftigen Gestalt, mit deinen kurzgeschorenen blonden Haaren, die nur im Nacken eine lange Schichte übrig hatten; du siehst mich an mit deinem breiten Gesichte, mit deinen großen blauen Glotzaugen und dem allweg halboffenen Munde. Damals, als du mir in der Hohlgasse, wo jetzt die neuen Häuser stehen, einen Lindenzweig abschnittst, um mir eine Pfeife daraus zu machen — damals dachten wir nicht daran, daß ich einst der Welt etwas

1. Tolpatsch. Sobriquet donné en Hongrie aux fantassins désigne, au figuré, un homme gauche, un lourdaud, etc. Comparez Tölpel.

von dir vorpfeifen würde, wenn wir so weit, weit auseinander sein werden. Ich erinnere mich noch wohl deiner ganzen Kleidung: freilich ist sie leicht zu behalten, denn Hemd, rother Hosenträger, und für alle Gefahren schwarzgefärbte leinene Hosen war ja Alles. Am Sonntag, ja da war es anders, da hattest du deine Pudelkappe[1], dein blaues Wamms[2] mit den breiten Knöpfen, die scharlachrothe Weste, die kurzen gelben Lederhosen, die weißen Strümpfe und die klapsenden Schuhe so gut wie ein Anderer, ja sogar meist noch eine frisch gepflückte Blutnelke hinterm Ohr stecken. Aber es war dir nie recht wohl in dieser Pracht. Drum bleib' ich bei dir in deinem Alltagskleide[3]. — Jetzt aber, nimm mir's nicht übel, lieber Tolpatsch, und mach dich wieder fort. Ich kann dir deine Geschichte nicht so ins Gesicht hinein erzählen; sei ruhig, ich werde dir nichts Böses nachsagen, wenn ich auch per „Er" von dir spreche.

Der Tolpatsch trägt ein ganzes Geschlechtsregister in seinem Namen, denn er heißt eigentlich „des Bartels Basche's[4] Bua"[5] und sein Taufname ist Aloys. Wir thun ihm den Gefallen und bleiben bei seinem rechten Namen. Das freut ihn, da außer seiner Mutter Marei und uns wenigen Kindern ihn fast Niemand so nannte; jeder hatte die Frechheit Tolpatsch zu sagen. Darum ging auch unser Aloys, obgleich er schon siebzehn Jahre alt war, am liebsten mit uns Kindern um. An versteckten Orten spielte er Häufchens[6] mit uns, oder rannte mit uns im Felde umher, und wenn der Tolpatsch, oder besser, der Aloys bei uns war, waren wir geborgen gegen jeden Angriff der Kinder

1. **Pudelkappe**, Pelzverbrämte rothe Mütze ohne Schild, mit einer Troddel von Golddraht in der Mitte.

2. **Wamms** ou Wams, pl. Wämser, est neutre. Quelques auteurs le font aussi masculin.

3. **Alltagskleid**, comparez: Sonntagskleid, Mannskleid, Frauenkleid, Sammetkleid u. s. w.

4. **Bartel Basche**, altération de Bartholomäus Sebastian (note de l'auteur).

5. **Bua**, forme dialectique de la Souabe pour Bube, synonyme de Knabe.

6. **Häufchens spielen.** Häufchen, petit tas, sort à désigner plusieurs jeux.

von der Leimgrube; denn die ganze Dorfjugend war fast immer in zwei feindliche Parteien getheilt, die sich auf allen Wegen und Stegen scharf befehdeten.

Die Altersgenossen unseres Aloys begannen aber schon eine Rolle im Dorfe zu spielen. Sie rotteten sich allabendlich zusammen und zogen, gleich den großen Burschen, singend und pfeifend durch das Dorf, oder standen schäkernd vor dem Wirthshause zum Adler an der großen Holzbeige[1], und neckten die vorübergehenden Mädchen. Das vornehmste Kennzeichen eines großgewordenen Burschen ist aber die Tabakspfeife. Da standen sie dann mit ihren silberbeschlagenen und mit silbernen Kettchen behangenen Ulmer Maserköpfen[2], sie hatten sie kalt im Munde; manchmal aber wagte es einer, bei des Bäckers Magd in der Küche eine glühende Kohle zu holen, und dann machten sie fröhliche Gesichter zu ihrem Rauchen, wenn ihnen auch noch so übel davon wurde.

Auch unser Aloys hatte schon zu rauchen angefangen, aber nur ganz im Verborgenen. Eines Sonntags Abends wagte er es, die Pfeifenspitze aus seiner Brusttasche herausgucken zu lassen und sich so zu seinen Altersgenossen zu gesellen. Einer von ihnen zog ihm mit Halloh[3] die Pfeife aus der Tasche; Aloys forderte sie zurück, sie wanderte aber unter Jubel und Lachen von Hand zu Hand, und als sie Aloys mit immer größerem Ungestüm forderte, da war sie verschwunden, keiner wollte sie mehr haben. Aloys zerrte nun an Allen herum und forderte mit Weinen seine Pfeife, aber Alles lachte; da packte er die Mütze des Ersteren, der ihm die Pfeife genommen, und rannte

1. **Holzbeige**, ou simplement Beige ou Beuge, appartient au dialecte de la Souabe, et a le même sens que Holzstoß, Scheiterhaufen. De là les verbes beigen, aufbeigen.

2. **Ulmer Maserköpfe**, des têtes de pipe fabriquées à Ulm, et qu'on appelle ainsi parce que la porcelaine dont elles sont faites est tachetée.

3. **Halloh** ou Hallo. Cette interjection est employée ici substantivement, comme syn. de Getümmel, Geschrei, Jauchzen, etc. Hallo est l'impératif d'un vieux verbe qui signifiait *faire résonner*.

damit davon in des Schmied Jakoben Haus. Der Mützenlose brachte nun die Pfeife, die in der Holzbeige versteckt war, zu Aloys hinauf.

Das Haus des Schmied Jakob Bomüller, das war der „Ausgang" des Aloys. Hier war er nämlich immer, wenn er nicht zu Haus war, und er blieb nie zu Haus, sobald er seine Arbeit darin fertig hatte. Die Frau des Schmied Jakob war seine Base, und außer seiner Mutter und uns wenigen Kindern nannte ihn auch noch die Frau Aplon (Apollonia) und ihre älteste Tochter Marannele bei seinem rechten Namen: Aloys. Des Morgens stand der Aloys früh auf, und wenn er seine zwei Kühe und seine Kalbe[1] gefüttert und getränkt hatte, ging er nach des Jakoben Haus, klopfte bis ihm das Marannele aufmachte, und nach einem einfachen „guten Tag" ging er durch den Stall in die Scheune. Die Thiere kannten ihn, sie brummten jedesmal freundlich und wendeten[2] die Köpfe nach ihm; er aber ließ sich dadurch nicht lange aufhalten, sondern ging in die Scheune und steckte den beiden Ochsen und den beiden Kühen (Futter) auf. Besonders freundlich stand Aloys mit der Bleßkuh[3]. Er hatte sie vom Kalb an auferzogen, und wenn er so bei ihr stand und ihrem Fressen mit Behagen zusah, dann leckte sie ihm oft die Hände, was seinem Morgenanputz zu gute kam. Wenn er dann die Thüre des Stalles öffnete und die Sauberkeit darin wieder herstellte, pflog[4] er manches trauliche Wort mit den Thieren, indem er sie bald rechts bald links stellte.

1. **Kalbe**, weibliches Kalb, das über ein Jahr alt ist und noch nicht gekalbt hat, also in der Mitte zwischen Kalb und Kuh (Grimm). Kalbe est syn. de Ferse qu'on trouve plus souvent.

2. **Wenden** fait wendete ou wandte à l'imparfait; gewendet ou gewandt au part. passé.

3. **Bleßkuh**. Bleß (on trouve aussi Bläs, Bles et Blas) signifie *tache blanche*. Bleßkuh désigne donc une vache ayant sur le front une tache blanche.

4. **Pflog**. Sanders dit : Die starke Abwandlung pflog findet sich nur noch in der Bedeutung : dem Genannten sich hingebend widmen, ihm obliegen, es sich angelegen sein lassen, betreiben, verwalten, etc.

Kein Dünger im ganzen Dorfe war so schön breit und so schön viereckig geschichtet, wie der an des Schmied Jakoben Haus, denn das bildet eine Hauptzierde eines ächten Bauernhauses. Dann wusch und striegelte Aloys die Ochsen und die Kühe, daß man sich darin spiegeln konnte. Drauf lief er hinaus an den Brunnen vor dem Hause und pumpte den Trog voll; er ließ dann die Thiere hinausspringen, und während sie draußen soffen, machte er ihnen frische Streue. Wenn nun das Marannele in den Stall kam, um die Kühe zu melken, war alles sauber und aufgeräumt. Oft, wenn eine Kuh „streitig" war, d. h. ausschlug und sich nicht melken lassen wollte, stellte sich Aloys zu ihr und hielt seine Hand auf das Rückgrat der Kuh gelegt, damit das Marannele besser melken konnte; meist aber machte er sich sonst noch etwas zu schaffen. Und wenn dann das Marannele sagte: „Aloys, du bischt e bräver Bua[1]," da schaute er nicht auf nach ihr, sondern kehrte mit dem Stallbesen so heftig, als wollte er die Pflastersteine aus dem Boden kehren. Drauf schnitt er in der Scheune Futter für den ganzen Tag, und wenn er die niedere Arbeit vollendet hatte, stieg er die Treppe hinauf, holte Wasser für die Küche, hackte Klein-Holz und ging endlich in die Stube. Das Marannele brachte die Suppenschüssel, stellte sie auf den Tisch, faltete die Hände, ein Jeder that desgleichen, und nun betete sie vor. Nachdem man darauf das Zeichen des Kreuzes gemacht, setzte man sich mit einem „G'segn' es Gott" zu Tische. Alles aß aus Einer Schüssel, und Aloys holte sich oft einen Löffel voll von dem Platze, wo das Marannele sich schöpfte. Still und ernst, wie bei einer heiligen Handlung, saß man bei Tische; nur äußerst selten wurde ein Wort gesprochen. Als abgegessen und abermals gebetet worden war, trollte[2] sich Aloys nach Hause.

1. Du bischt e braver Bua, est du dialect souabe pour du bist ein braver Bube.

2. Trollte, trollen, mit kurzen Schritten trotten, traben. Comparez le vieux mot français : trôler, signifiant *mener, promener de tous côtés*, courir çà et là.

So lebte unser Aloys bis in sein neunzehntes Jahr, und als ihm zum Neujahr das Marannele ein Hemd schenkte, zu dem es den Hanf selber gebrochen, das es selber gesponnen, gebleicht[1] und genäht hatte, da war er ganz selig; es that ihm wehe, daß er nicht „hemdärmelig" über die Straße gehen konnte, es hätte ihn trotz der grimmen Kälte gewiß nicht gefroren, aber die Leute hätten ihn ausgelacht, und Aloys wurde immer empfindlicher gegen den Spott der Leute.

Daran war besonders des alten Schultheißen[2] Knecht schuld, der seit der Ernte in das Dorf gekommen war. Es war ein schöner, schlanker Bursch, mit einem trotzigen Gesichte, das durch den röthlichen Schnurrbart[3] noch eine besondere Auszeichnung hatte. Jörgli[4], so hieß der Knecht, war Kavallerist, und trug fast immer seine Soldatenmütze. Wenn er Sonntags in seiner geraden, kecken Haltung, die Füße auswärts setzend und die Sporen klingen lassend, die Soldatenmütze auf dem Kopfe, mit den lederbesetzten Reithosen angethan, das Dorf hinaufging, da sagte sein ganzes Wesen: „ich weiß, daß sich alle Mädle[5] in mich vergucken;" oder wenn er seine Pferde zur Tränke an des Jakoben Brunnen ritt, da wollte dem guten Aloys fast das Herz springen, weil er sah, wie das Marannele jedesmal zum Fenster hinauslugte. Er wünschte, daß es gar keine Milch und Butter auf der Welt gäbe, damit er auch Pferdsbauer wäre.

So unerfahren auch unser Aloys war, so waren ihm doch die Unterschiede der drei Stände wohl bekannt. Da standen

1. **Gebleicht**, bleichen, v. transitif, signifiant bleich machen est toujours de la conjugaison faible.

2. **Schultheißen**, génitif de Schultheiß ou mieux Schuldheiß, formé de Schuld et de heiß. — **Schuldheiß** désigne donc, à proprement dire, celui qui engage à remplir le devoir. Dans un grand nombre de villes, le premier magistrat municipal s'appelait Schultheiß.

3. **Schnurrbart** a pour syn. Knebel-, Schnauz-, Spreizbart.

4. **Jörgli**, diminutif de Georges.

5. **Mädle**. La Souabe aime les diminutifs en el : das Mädel pour das Mädchen; die Mädel, die Mädle pour die Mädchen.

zu unterst die Kuhbauern, die von ihren Zugthieren auch noch Milch und Kälber ziehen müssen; dann kamen die Ochsenbauern, deren Zugthiere man doch noch mästen und schlachten kann, zuoberst aber standen die Pferdebauern, deren Zugthiere weder Milch noch Fleisch geben, und die doch das beste Futter fressen und oft am meisten gelten.

Ich glaube nicht, daß Aloys hiebei an den Nähr-, Lehr- und Wehrstand dachte.

Heute am Neujahrstag zeigte sich ein Vorsprung, den der Jörgli als Pferdsbauer hatte. Er führte nach der Morgenkirche des Schultheißen Tochter und ihr „Gespiel,“ das Marannele, im Schlitten nach Empfingen spazieren, und so sehr auch unserm Aloys darüber das Herz im Leibe zitterte, so folgte er doch dem Wunsche des Jörgli und half ihm die Pferde einstweilen im Schlitten einprobiren. Er fuhr mit ihm im Dorfe umher und dachte nicht daran, welch eine schlechte Figur er neben dem stattlichen Soldaten ausmachte. Als die Mädchen eingestiegen waren, führte Aloys noch die Pferde einige Schritte, bis sie recht angezogen hatten, rannte so neben den Pferden her, und ließ sie dann los. Und als darauf der Jörgli unter Peitschenknallen und Rollengeklingel und dem Zuschauen der halben Gemeinde mit den beiden Mädchen dahin fuhr, da schaute ihnen Aloys noch lange nach, als man sie längst nicht mehr sehen konnte; er schalt dann den dummen Schnee, der ihm das Wasser aus den Augen trieb, und ging traurig nach Hause. Es war ihm, als ob das ganze Dorf ausgestorben wäre, da das Marannele den ganzen Tag darin nicht zu finden sein sollte.

Ueberhaupt war Aloys schon seit dem Beginne dieses Winters oft sehr betrübt. Im Hause seiner Mutter kamen die Mädchen oft in die Karz[1], oder wie man es hier nennt, „zu Licht.“ Die

1. In die Karz kommen, venir à la veillée. Dans le dialecte souabe, Karz, Kärz ou Lichtkranz désigne la chambre où l'on se réunit,

Mädchen wählen zu diesen abendlichen Zusammenkünften immer am liebsten eine jung verheirathete Gespielin oder eine freundliche Wittwe; die älteren Hausherren stören das harmlose Treiben doch zu sehr. So kamen die Mädchen auch oft zur Mutter Marei, und die Bauernburschen kamen wie immer uneingeladen dazu. Früher hatte sich Aloys gar nicht daran gekehrt, wenn man sich nicht um ihn kümmerte, er saß in einer Ecke und — that gar nichts; jetzt sagte er sich immer in Gedanken: „Aloys! beim Teufel, du bist doch jetzt neunzehn Jahre vorbei, du mußt dich jetzt auch vornhin stellen," und dann sagte er wieder: „wenn nur der Teufel den Jörgli lothweise[1] holen thät'." Der Jörgli war das Endziel seines Unmuthes, denn er hatte bald, ohneradhtet er ein Knecht war (wie das überhaupt hier wenig Unterschied macht), die Oberhand über alle Burschen des ganzen Dorfes gewonnen, und sie mußten alle nach seiner Pfeife tanzen; und wie prächtig konnte er ihnen pfeifen und singen und jodeln und Geschichten erzählen wie ein Hexenmeister. Er lehrte die Burschen und Mädchen neue Lieder, und besonders das Reiterlied: „Morgenroth u. s. w."

Als er zum erstenmal den Vers sang:

„Thust du stolz mit deinen Wangen,
Die wie Milch und Purpur prangen,"

da stand der Aloys plötzlich hoch auf, er schien größer wie sonst, er ballte die beiden Fäuste und biß die Zähne vor innerer Freude aufeinander. Es war als ob er das Marannele mit seinen Blicken an sich zöge, als ob er sie erst jetzt recht sähe, denn gerade so wie es im Liede stand, sah sie ja aus.

Die Mädchen saßen im Kreise, ein jedes hatte seine Kunkel[2]

le soir, pour filer. Karz est une forme dialectique ou plutôt la forme primitive de Kerze. Comparez le français *cierge*.

1. Lothweise, comparez pfundweise, etc.

2. Kunkel, syn. de Spinnrocken. Comparez le mot *quenouille* qui

mit dem goldschaumbedeckten Knaufe[1] vor sich stehen, an der der Hanf mit einem farbigen Bande befestigt war; sie netzten den Faden aus ihrem Munde und spannen mit der Spindel, die sich lustig auf dem Boden drehte. Es war dem Aloys immer wohl, wenn er „etwas zum Annetzen," eine Schüssel voll Aepfel oder Birnen für die Mädchen auf den Tisch stellen konnte, und er stellte die Schüssel immer nahe zu Marannele, damit sie auch tapfer zugreifen konnte.

Anfangs Winter[2] that Aloys den ersten muthigen Schritt seiner Großjährigkeit. Das Marannele hatte eine neue mit Zinn eingelegte schöne Kunkel bekommen. Als es nun zum erstenmale damit in die Spinnstube kam und sich zum Spinnen gesetzt hatte, trat Aloys vor, erfaßte die Kunkel oben und sagte den alten Spruch:

„Jungferle[3], derf i eu' bitte:
Lent mi euere Engerle schüttle,
Die kleine wie die große
Auf dere Jungfere Schooße.
Jungfer, warum seind ihr so stolz?
Eure Kunkel ischt doch nau von Holz,
Wenn sie wär' mit Silber b'schlage
No wett' i eu' was andres sage."

Mit einer ungewohnten Festigkeit, wenn auch mitunter mit Zittern, hatte Aloys den Spruch vorgebracht. Das Marannele schlug zuerst die Blicke in den Schooß aus Scham und aus Angst, der Aloys möchte in seiner Rede stecken bleiben; jetzt aber sah es ihn mit glitzernden Augen an. Nach alter Sitte

dérive lui-même de *conucula*, un néo-latinisme.

1. **Knauf** appartient à la même racine que le mot Knopf et signifie *nœud* de....

2. **Anfangs Winter.** Comparez Anfangs Mai, etc.

3. **Jungferle**, diminutif dialectique pour Jungferchen. — Derf i eu bitte, pour darf ich euch bitten. — Lent pour laßt, mi pour mich. — **Engerle** désigne les filements ligneux du chanvre (Holzfaser). — Schüttle pour schütteln. — Die Kleine, die Große, pour die Kleinen, die Großen. — Seind pour seid. — No wett' pour nachher wollt'. — Eu pour euch. — Sage pour sagen.

ließ es darauf Spindel und Wirtel auf den Boden fallen, der Aloys hob beide Gegenstände auf und das Marannele mußte ihm für die Spindel ein Knöpfle[1] und für den Wirtel[2] ein Fastnachtsküchle versprechen. Das Beste aber kam zuletzt. Aloys gab die Kunkel frei, und als Ablosung gab ihm das Marannele einen rechtschaffenen Kuß. Der Aloys schmatzte so laut, daß man ihn in der ganzen Stube hörte, und die andern Burschen ihn darum beneideten; er aber setzte sich wieder in eine Ecke, rieb sich die Hände und war mit sich und der Welt zufrieden. Das dauerte aber nicht lange, denn der Jörgli war sein Störefried.

Eines Abends bat der Jörgli das Marannele — das die erste Vorsängerin in der Kirche war — das Lied vom „schwarzbraunen Mädichen" zu singen. Es begann ohne langes Zaudern, und der Jörgli setzte die zweite Stimme mit so kräftigem Wohllaute ein, daß alle Andern, die anfangs mitgesungen hatten, nach einander stille wurden und den Beiden zuhörten, die so schön sangen. Marannele, das sich von den Gefährtinnen verlassen sah, sang anfangs mit zitternder Stimme und stieß die Anderen neben an, doch mit weiter zu singen; als ihm aber Niemand folgte, sang es keck weiter, als könne es gar nicht aufhören, und es war, als ob die Stimme Jörgli's es frei und fest emporhielte wie gewaltige Arme. Sie sangen:

Es sind zwei Sternlein am blauen Himmel,
Glänzen heller als der Mond!
Einer scheint auf's schwarzbrauns Mädichen[3],
Einer scheint auf grünen Grund.

Jetzt lad' ich meine zwei Pistolen,
Thu' vor Freuden einen Schuß,

1. **Knöpfle**, boulette, met farineux très estimé en Souabe.

2. **Wirtel**. Ein Ring von beinhartem Holz oder Stein, den man an das Ende der Spindel steckt, damit man sie, so beschwert, besser drehen kann. (Note de l'auteur.)

3. **Auf's** schwarzbrauns Mädichen, mis pour auf's schwarzbraune Mädchen.

Meinem Schätzelein zum Gefallen,
Weil es mich geliebet hat,
Vor allen meinen Feinden zum Verdruß.
Geh' ich 'naus auf fremde Straßen,
Schönster Schatz vergiß nicht mein;
Und wenn du trinkst ein Gläslein Weine
Zur Gesundheit mein' und deine,
Weil ich von dir scheiden muß.

Morgens früh müssen wir marschiren
Wohl zum obern Thörle 'naus;
O du wunderschöns schwarzbrauns Mädichen,
Wohl zum obern Thörle 'naus.

Kauf ich ein Bändelein an meinen Degen,
Und ein Sträußelein auf meinen Hut,
Und ein Tüchelein in meine Taschen,
Meine Aeugelein abzuwaschen,
Weil ich von dir scheiden muß.

Gib ich meinem Pferd die Sporen,
Reit ich zu dem Thor hinaus,
Gib ich Acht auf's schwarzbrauns Mädichen,
Weil ich von ihm scheiden muß.

Als ein jedes der Mädchen seine vier bis fünf Spindeln voll gesponnen hatte, wurde der Tisch in die Ecke gerückt und auf dem freien Raume von kaum drei bis vier Schritten, den man dadurch gewonnen, begann nun eins nach dem andern zu tanzen; die Sitzenden sangen den Anderen dazu. Als der Jörgli mit dem Marannele tanzte, sang er selber einen Ländler[1] und tanzte dabei wie eine Spindel; ja er brauchte fast nicht viel mehr wie eine Spindel, denn er behauptete: darin zeige sich ein ächter Tänzer, daß man sich auf einem Teller gewandt und flink drehen könne. Als er nun endlich mit dem Marannele einhielt und es dabei nochmals so heftig schwenkte, daß der faltige Rock hoch aufwallte, da ließ ihn das Marannele schnell stehen, wie

1. Ländler (on dit aussi Länder), une danse champêtre, une valse lente, ein ländlicher Tanz, ein langsamer Walzer.

wenn es sich vor ihm fürchtete, es sprang in die Ecke, wo der Aloys trübselig zuschaute und seine Hand fassend, sagte es:

„Komm Aloys, du mußt auch tanzen.“

„Laß mich, du weißt ja, daß ich nicht tanzen kann. Du willst mich nur foppen[1].“

„Du Tol — “ sagte Marannele, es wollte: du Tolpatsch sagen, aber es hielt schnell inne, denn es sah sein Gesicht, auf dem die Wehmuth ausgegossen war, daß ihm das Weinen näher stand als das Lachen, es sagte daher freundlicher: „Nein, g'wiß nicht, ich will dich nicht foppen; komm, und wenn du auch nicht tanzen kannst, so mußt du's lernen, ich tanz' so gern mit dir als wie mit einem.“

Sie tanzte nun mit ihm herum, aber Aloys schlenkerte seine Füße, wie wenn er Holzschuhe anhätte, so daß die Anderen vor Lachen nicht mehr singen konnten.

„Ich lern' dir's ganz allein, Aloys,“ sagte das Marannele, ihn beruhigend.

Die Mädchen zündeten nun ihre Laternen an und wanderten nach Haus. Aloys ließ es sich nicht nehmen, sie noch zu begleiten; er hätte um Alles in der Welt das Marannele nicht allein mit den Anderen gehen lassen, wenn der Jörgli dabei war.

In der stillen, schneeweichen Nacht schallte das Schäkern und Spaßen der Mädchen und Burschen weit hin durch das Dorf. Das Marannele aber war still und wich dem Jörgli sichtbar aus.

Als die Burschen die Mädchen alle nach Hause begleitet hatten, sagte der Jörgli zu Aloys: „Tollpatsch du hättest heut' Nacht beim Marannele bleiben sollen.“

„Hallunk[2],“ sagte Aloys schnell und lief davon. Die Anderen aber lachten ihm nach. Der Jörgli jodelte noch allein durch die

1. Foppen est plus familier et plus vif que necken qui a presque le même sens.

2. Hallunk ou Halunk, coquin, vaurien. L'origine du mot est assez incertaine, et le mot lui-même ne se trouve guère que vers le dix-septième siècle. Halunkisch et Halunkerei en dérivent. Syn.: Schelm, Taugenichts.

Gassen bis nach Hause, daß er einem jeden, außer den Schlafenden und Kranken, das Herz im Leibe erfreuen mußte.

Des andern Morgens, als Marannele die Kühe melkte, sagte Aloys zu ihm:

„Guck, ich könnt' den Jörgli grad vergiften, und du mußt ihn auch in Grundsboden 'nein verfluchen, wenn du brav sein willst."

Das Marannele gab ihm Recht, suchte ihn aber auch zu überzeugen, daß er sich Mühe geben müsse auch so ein flinker Bursch zu werden, wie der Jörgli. Da stieg in Aloys ein großer Gedanke auf, er lachte vor sich hin, er warf den steifen alten Stallbesen fort und steckte einen neuen biegsamen an den Stiel, dann sagte er laut: „Ja, ja, du wirst Maul und Augen aufsperren, gib nur Acht." Er mußte nun sogar dem Marannele versprechen, „gut Freund[1]" mit dem Jörgli zu bleiben, und er versprach es endlich nach langem Widerstreben, aber er mußte ja immer thun, was sie wollte.

Darum hatte Aloys heute dem Jörgli mit dem Schlitten geholfen, darum trieb ihm der Schnee das Wasser aus den Augen, als er den Wegrollenden nachsah.

Abends, so „zwischen Licht," trieb der Aloys seine Kühe zur Tränke an des Jakoben Brunnen. Ein Rädchen junger Bursche, darunter auch der Jörgli und sein alter Freund, ein Jude, des langen Herzles Kobbel genannt, der mit dem Jörgli im gleichen Regimente diente, hatte sich dort zusammengesellt; das Marannele lugte zum Fenster heraus. — Der Aloys machte den Gang des Jörgli nach. Er ging ganz steif, wie wenn er einen Ladstock geschluckt hätte, und hielt die Arme strack am Leibe herunter, wie wenn sie von Holz wären.

„Tolpatsch," sagte der Koppel, „was krieg ich Schmusgeld[2], wenn ich mach', daß dich das Marannele heirathet?"

1. Gut Freund sein, werden, bleiben, sont des locutions où l'adj. gut reste toujours invariable.

2. Schmusgeld est un mot judaïque allemand, formé du mot hébreu Schmus, paroles, et du mot

„Eine tüchtige Trachtel[1] auf dein Maul[2]," sagte der Aloys und trieb seine Kühe heim. Das Marannele schob das Fenster zu, und die Burschen lachten aus vollem Halse, die Stimme Jörgli's tönte aus allen vor.

Aloys wischte sich mit dem Aermel den Schweiß von der Stirne, so viel Anstrengung hatte ihn die Aeußerung seines Unmuthes gekostet. — Auf dem Futtertrog in seinem Stalle saß er dann noch lange, und sein Plan reifte unwiderruflich in ihm. —

Aloys war in das zwanzigste Jahr getreten und kam zur Rekrutirung. Am Tage, als er mit den anderen Burschen nach der Oberamtsstadt Horb gehen sollte, kam er in seinem Sonntagsstaate nochmals in Marannele's Haus und fragte, ob er nichts aus der Stadt mitbringen solle. Als er fortging, folgte ihm das Marannele nach, und auf der Hausflur wendete es sich ein wenig ab, zog ein blaues Papierchen aus der Brust, wickelte einen Kreuzer[3] heraus und gab diesen dem Aloys. „Da, nimm ihn," sagte es; „das ist ein Glückskreuzer, sieh, es sind drei Kreuz'[4] drauf; weißt du, wenn als Nachts so Sternfunken vom

allemand Geld; le mot allemand correspondant est Maklerlohn.

1. **Trachtel**, forme dialectique pour Tachtel ou plutôt Dachtel, syn. de Ohrfeige. — On a même le verbe dachteln (Ohrfeigen austheilen); Einen abdachteln.

2. **Maul**, populaire, pour Mund. — Maul s'emploie pour désigner la bouche d'un animal; on trouve aussi le mot dans un grand nombre de locutions vives ou proverbiales : das Maul halten, se taire; das Maul rümpfen, oder schief ziehen, exprimer son mécontentement; Einem das Maul wässerig machen, faire venir l'eau à la bouche, etc.

3. **Kreuzer**, petite monnaie de cuivre valant $^1/_{60}$ du florin ou environ $3^1/_2$ centimes. Le florin et le thaler étaient autrefois les unités monétaires de l'Allemagne; aujourd'hui c'est le marc qui vaut environ 1 fr. 25 c. de notre monnaie et qui se divise en 100 parties appelées pfennig. On rencontre le mot Kreuzer dans une foule de proverbes : Kein Kreuzer, kein Schweizer, point d'argent, point de Suisse; schätzt man den Kreuzer nicht, kommt man nicht zum Batzen (le batzen vaut environ 13 centimes), quand on n'estime pas le kreutzer, on acquiert pas le batzen (les petits ruisseaux font les grandes rivières).

4. **Drei Kreuz!** L'e du pluriel est souvent omis dans la bouche du peuple. Le mot Kreuzer vient de

Himmel fallen, da fallt allemal ein silbern Schüssele auf den Boden, und aus denen Schüsselen hat man die Kreuzer gemacht, und wenn man so einen Kreuzer im Sack hat, hat man Glück; nimm ihn zu dir und du spielst dich frei."

Aloys nahm den Kreuzer. Als er aber über die Neckarbrücke ging, langte er in seine Tasche, drückte die Augen zu und warf den Kreuzer hinab in den Neckar: „Ich will nicht frei sein, ich will Soldat sein; wart' nur, Jörgli!" so sagte er vor sich hin; seine Faust ballte sich und er warf sich keck in die Brust[1].

Im Wirthshause zum Engel wartete der Schultheiß auf seine Ortskinder, und als sie alle beisammen waren, ging er mit ihnen nach dem Oberamt. Der Schultheiß war ein eben so dummer als anmaßender Bauer. Er war früher Unteroffizier gewesen, und bildete sich große Stücke auf seine „Charge" ein; er behandelte gern alle Bauern, ältere und jüngere wie Rekruten. Auf dem Wege sagte er zu Aloys: „Tolpatsch, du ziehst gewiß das größte Loos, und wenn du auch Numero 1 ziehst, du brauchst nicht bang sein, dich kann man nicht zum Soldaten brauchen."

„Wer weiß," sagte Aloys keck, „ich kann noch so gut Unteroffizier werden wie Einer; ich kann so gut lesen und schreiben und rechnen, wie Einer, und die alten Unteroffiziere haben auch nicht allen Verstand gefressen."

Der Schultheiß sah ihn grimmig an.

Als Aloys vor das Rad hinging, war seine Haltung fast herausfordernd keck. Mehrere Loose kamen ihm in die Hand, als er in das Rad griff; er drückte die Augen fest zu, gleich als wolle er nicht sehen, was er nehme, und zog eines heraus; zitternd reichte er es hin, denn er fürchtete, daß es eine hohe Nummer sein könne. Als er aber den Ausrufer „Numero 17"

Kreuz, parce que cette monnaie portait primitivement une croix.

1. Sich keck in die Brust werfen, se rengorger fièrement. On dit de même sich brüsten, sich breit (groß) machen.

rufen hörte, da johlte[1] er so laut auf, daß man ihn zur Ruhe verweisen mußte.

Die Burschen kauften sich nun Sträuße aus gemachten Blumen mit rothen Bändern daran, und nachdem sie noch einen tüchtigen Trunk genommen, zogen sie heimwärts. Unser Aloys johlte und sang am lautesten.

Oben an der Steige harrten die Mütter und viele Mädchen der Ankömmlinge, auch Marannele war darunter. Aloys mehr vom Lärmen als vom Weine trunken, ging etwas unsicher Arm in Arm mit den Anderen. Diese Zutraulichkeit war noch nie vorgekommen, aber heute waren sie alle gleich. Als die Mutter die Nummer 17 an der Mütze ihres Aloys stecken sah, da weinte sie und rief einmal über das andermal: „daß Gott erbarm! daß Gott erbarm!" Das Marannele fragte den Aloys bei Seite: „Wo hast du denn meinen Kreuzer?" — „Ich hab' ihn verloren," sagte Aloys, aber trotz seiner halben Unbewußtheit schnitt ihm diese Lüge doch tief in die Seele.

Die Burschen zogen nun singend in das Dorf, und die Mütter und Mädchen der muthmaßlich „Gezogenen" gingen weinend hinterdrein und trockneten sich mit den Schürzen die Thränen.

Es waren noch sechs Wochen bis zur Visitation, und darauf kam ja eigentlich Alles an. Mutter Marei nahm einen großen Ballen Butter und einen Korb voll Eier und ging zu der Frau Doctorin; die Butter schmierte sich trotz des kalten Winters doch recht gut, Mutter Marei erhielt die Versicherung, daß ihr Aloys frei werden solle; „denn," sagte der gewissenhafte Arzt: „der Aloys ist ja ohnehin untauglich, er sieht ja nicht gut in die Ferne, und darum ist er ja manchmal so tappig."

Der Aloys aber kümmerte sich gar nicht um alle diese Geschichten, er war ganz verändert, schwenkte[2] sich und pfiff immer, wenn er das Dorf hinaufging.

1. Johlen ou jodeln, heißt wildlärmend singen, schreien, schallen.

2. Schwenkte sich, schwenkte den Leib, se pavanait, se dandinait.

Der Tag der Visitation kam, die Burschen gingen diesmal stiller nach der Stadt.

Als Aloys in das Visitationszimmer gerufen wurde und er sich entkleiden mußte, da sagte er keck: „Kusperet mich nur aus[1], ihr werdet kein Unthätele[2] an mir finden; ich hab' keinen Fehler, ich kann Soldat sein." Er mußte sich unter das Maß stellen, und da er es vollauf hatte, wurde er als Soldat eingetragen; der Arzt vergaß Kurzsichtigkeit, Butter und Eier bei der kecken Rede des Aloys.

Jetzt, als es Ernst geworden und er unwiderruflich Soldat war, jetzt wurde es dem Aloys so bang, daß er hätte weinen mögen. Als er aber vom Oberamte herabkam und seine Mutter sich weinend von den steinernen Stufen erhob, da richtete sich sein Stolz wieder auf und er sagte: „Mutter, das ist nicht recht, ihr müsset nicht greinen[3]: bis in einem Jahr bin ich wieder da, und unser Xaver kann schon dieweil das Sach'[4] im Feld schaffen."

Nach der erlangten Gewißheit ihres Soldatenstandes brachten die Burschen mit Trinken, Singen und Johlen ein, was sie zuvor zu wenig gethan zu haben glaubten.

Als der Aloys heimkam, gab ihm das Marannele weinend einen Rosmarinstrauß mit rothen Bändern daran und nähte ihm denselben auf seine Mütze. Aloys aber zog seine Pfeife heraus, rauchte flott durch das ganze Dorf hinauf und zechte mit seinen Kameraden bis tief in die Nacht.

Noch ein dritter schmerzlicher Tag war zu überwinden, es war der Tag, wo die Rekruten nach Stuttgart einrücken mußten. Aloys ging früh in des Jakoben Haus, das Marannele war im Stall, es mußte jetzt selber alle Arbeit verrichten; Aloys

1. Kusperet... aus, auskuspern, provincialisme, examiner avec soin pour découvrir quelque défaut; musternd forschen, um Fehler zu entdecken.

2. Unthätele, petit défaut.

3. Greinen (dialectique pour weinen) a pour synonyme flennen.

4. Das Sach', pour die Sachen.

sagte: „Marannele, gib mir dein' Hand;" sie gab sie ihm und er sagte wieder: „Versprich mir, daß du nicht heirathest, bis ich wieder komm'." — „Gewiß nicht," betheuerte sie, und er sagte: „So, jetzt bin ich fertig, aber halt — komm, gib mir auch einen Kuß." Marannele küßte ihn, und die Kühe und Ochsen sahen verwundert zu, als wüßten sie was vorging.

Aloys klopfte nun noch jeder Kuh und jedem Ochsen auf den Bug, und nahm so auch Abschied von ihnen; sie brummten vor sich hin.

Der Jörgli hatte seine Pferde an den Wagen gespannt, um die Rekruten einige Stunden weit zu führen, und so fuhren sie nun singend durch das Dorf; des Bäckers Konrad, der die Klarinette blies, saß mit auf den Leiterwagen und begleitete die Liederweisen. Man fuhr im Schritt. Von allen Seiten drängten sich noch die Freunde herbei und reichten eine Hand oder auch einen Abschiedstrunk.

Das Marannele schaute zum Fenster heraus und grüßte noch freundlich. Man näherte sich dem Ende des Dorfes, und nun wurde nochmals „das Gesätz"[1] gesungen:

'Naus, 'naus, 'naus und 'naus[2],
Zum Nordstetter Thörle 'naus, u. s. w.

Als man aber das Dorf verlassen hatte, wurde der Aloys plötzlich mäuschenstille. Er schaute mit nassen Augen überall umher; hier neben auf der Haide, „Hochbux" genannt, hatte das Marannele das Tuch gebleicht, von dem er das Hemd anhatte; es war ihm, als ob alle Fäden brennten, so heiß war es ihm. Er sagte allen Bäumen an der Straße und allen Feldern wehmüthig Ade. Drüben im Schießmauernfeld, dort

1. Gesätz ou Gesetz, Absatz einer Rede, Schrift, und eines Liedes. Comparez Strophe, Vers.

2. 'Naus. Dans hinaus l'accent porte sur la dernière syllabe, si bien que la première disparaît dans la prononciation, surtout dans la bouche du peuple.

liegt sein bester Acker; er hat ihn so oft „umgezackert[1]," daß er jedes Steinchen kennt. Dort neben hat er noch vorigen Sommer mit dem Marannele Gerste geschnitten, weiter unten im „Hennebühl"[2] liegt sein Kleeacker, er hat ihn gesäet, er sollte ihn nicht wachsen sehen. So schaute Aloys lange umher, und als man die Steige hinabfuhr, blickte er vor sich hin und sprach kein Sterbenswörtchen. Als man über die Brücke fuhr, starrte er hinab in den Fluß; wer weiß, ob er jetzt noch so keck seinen Glückskreuzer hinabgeworfen hätte? —

Durch die Stadt ging zwar das Singen und Johlen wieder von Neuem an, aber erst als man jenseits auf der Spitze der Bildechinger Steige angekommen war, da athmete Aloys wieder frei auf: vor ihm stand ja sein liebes Nordstetten, man meinte, man könnte hinüberrufen, so gleichauf lag es mit dem Berge, obgleich es fast eine Stunde fern war. Er sah das gelb angestrichene Haus des Schmieds Jörgli mit den grünen Läden, und zwei Häuser davon wohnte das Marannele. Er schwenkte seine Mütze und begann nochmals:

'Naus, 'naus, 'naus und 'naus, u. s. w.

Der Jörgli führte die Rekruten bis Herrenberg, von dort an gingen sie zu Fuß. Beim Abschied fragte Jörgli den Aloys: „Soll ich nichts ausrichten an's Marannele? —

Aloys schoß alles Blut in den Kopf. Der Jörgli war ihm gerade der unrechteste Botenmann, und doch hatte er eben den Mund geöffnet, um einen Gruß zu sagen. Unwillkürlich aber brach er in die Worte aus: „Du brauchst gar nichts mit ihm zu schwätzen, es kann dich auch für den Tod nicht ausstehen."

Der Jörgli fuhr lachend davon.

Unterwegs hatten die Rekruten noch ein bemerkenswerthes

1. **Umgezackert**, provincialisme pour umgeackert.

2. **Hennebühl**. Bühl ou Bühel a le même sens que Hügel.

Abenteuer: sie zwangen nämlich im Böblinger Walde einen Holzbauern, sie den zwei Stunden langen Wald zu fahren; Aloys war der Aergste dabei: er hatte den Jörgli so oft von verwegenen Soldatenstreichen erzählen hören, und er wollte auch so sein. Es war aber auch der erste, der am Ende des Waldes seinen ledernen Beutel öffnete und dem wieder umkehrenden Bauern Etwas gab.

Vor dem Tübinger Thore wurden die Ankömmlinge von einem Feldwebel in Empfang genommen. Mehrere Nordstetter Soldaten waren ihren Landsleuten entgegen gegangen; der Aloys biß die Zähne über einander, als sie alle: „Grüß Gott, Tolpatsch!“ sagten. Das Johlen und Singen hatte nun ein Ende, still wie eine Heerde Schafe wurden die Rekruten in die Legionskaserne geführt. Aloys sagte seinen Landsleuten, daß er als Freiwilliger zur Kavallerie gehen wolle, denn er wollte es dem Jörgli nachmachen. Als er aber hörte, daß er dann wieder nach Hause müsse, da das Exerzieren der Kavallerie erst im Herbste beginne, da dachte er: „Nein, das geht nicht, ich muß als ein ganz anderer Kerl heimkommen, dann soll mir noch einer Tolpatsch sagen, ich will euch schon tolpatschen.“

Aloys wurde nun in das fünfte Infanterieregiment eingereiht, er war gegen alle Erwartungen anstellig und gelehrig. Leider hatte er auch hier ein Mißgeschick, denn er bekam einen Zigeuner[1] als seinen „Schlaf[2].“ Der Zigeuner hatte einen absonderlichen Widerwillen vor dem Wasser. Aloys mußte ihn auf Befehl des Rottenmeisters[3] jeden Morgen an den Brunnen

1. Zigeuner. Par ce mot l'auteur désigne sans doute un soldat au teint brun foncé et mauvais observateur des lois de la propreté. D'une façon générale, Zigeuner est le nom d'une peuplade errante, paresseuse, disant la bonne aventure et vivant de toutes sortes de métiers plus ou moins avouables. *Zingari*, dit M. Littré, est un des noms de la race à laquelle appartiennent les vagabonds connus sous le nom d'Égyptiens ou de Bohémiens.

2. Schlaf est mis ici pour Schlafkamerad, da stets zwei Soldaten auf einer Pritsche schlafen. (Note de l'auteur.)

3. Rottenmeister, syn. de Korporal.

hinabführen und ihn tüchtig waschen. Anfangs machte das dem Aloys Spaß, nach und nach wurde es ihm aber sehr zur Last; er hätte lieber sechs Ochsen die Schwänze, als dem Zigeuner das Gesicht gewaschen.

In der Kompagnie unseres Aloys war auch ein verlorener Maler. Er spürte bei Aloys manchen Mutterpfennig, und nun begann er ihn zu malen, in ganzer Uniform mit Ober- und Untergewehr und der Fahne neben ihm. Das war aber auch Alles, was man erkennen konnte, denn das Gesicht war eben ein Gesicht und weiter nichts. Darunter stand jedoch mit schönen lateinischen Buchstaben: Aloys Schorer, Soldat im fünften Infanterieregiment.

Aloys ließ das Bild unter Glas und Rahmen bringen und schickte es mit dem Boten seiner Mutter. In dem Briefe, der dabei war, schrieb er: „Mutter! hänget das Bild in der Stube auf, zeiget es auch dem Marannele, hänget es über dem Tisch auf, aber nicht so nah' an dem Turteltaubenkäfig, und wenn das Marannele das Bild haben will, so schenket es ihm, und mein Kamerad, der es gemacht hat, sagt, Ihr solltet mir auch ein Bällele Butter und ein paar Ellen reisten Tuch[1] für meinem Feldwebel seine Frau, wir heißen sie nur die Feldwebelina, schicken. Ich hab' auch von meinem Kameraden tanzen gelernt, ich geh Sonntags zum erstenmal nach Häslach zum Tanz. Brauchst nicht maulen[2] Marannele, ich will mich nur probiren. Und das Marannele soll auch schreiben. Hat der Jakob seine Ochsen noch, und hat die Bleßkuh noch nicht gekalbt? Es ist doch kein recht Geschäft das Soldatenleben, man wird hundsrackermüd' und hat doch nichts geschafft."

Die Butter kam, und dießmal half sie besser; der Zigeuner

1. Reisten Tuch, syn. de hänfenes Linnen.

2. Maulen. Sanders définit ce verbe: Das Maul hängen lassen, eine Flabbe ziehn, durch unfreundliches Aussehn und verdrießliches Gebaren, schweigend oder murrend gegen die gute Lebensart seine Verletztheit und Unzufriedenheit zu erkennen geben.

wurde einem Andern zugewiesen. Bei der Butter war auch ein Brief, den der Schullehrer geschrieben, darin hieß es:

„Unser Matthes hat aus Amerika fünfzig Gulden geschickt. Er hat auch geschrieben, wenn du nicht Soldat wärst, könntest du jetzt zu ihm, er wollte dir dreißig Morgen Acker schenken. Halt' dich nur brav und laß dich nicht verführen, der Mensch ist gar leicht verführt. Das Marannele trutzt so halb und halb mit mir, ich weiß nicht warum; als es dein Bild gesehen hat, hat es gesagt, das wärst du gar nicht." — Bei diesen Worten schmunzelte der Aloys, denn er dachte: So ist's recht, ja, ich bin auch jetzt ein ganz anderer Kerl; hab' ich dir's nicht gesagt, Marannele? gelt du[1]?

Monate waren vorüber. Der Aloys wußte, daß nächsten Sonntag Kirchweih in Nordstetten sei; er erhielt durch seinen Feldwebel auf vier Tag Urlaub, er durfte in ganzer Uniform, mit Säbel und Tschako nach Haus.

O du Glücklicher! wie selig warst du, als du Samstag Morgen dein Putzzeug in den Tschako legtest und mit einem „Bhüt's Gott" bei deinem Feldwebel Abschied nahmst!

So selig aber auch unser Aloys war, so sprach er doch mit der Wache am Kasernenthor und mit der Wache am Tübinger Thor; er mußte es allen sagen, daß er heim ging, sie sollten sich mit ihm freuen, und ihn dauerten die Kameraden, die so mir nichts dir nichts auf einem kleinen Fleck zwei Stunden lang herumwandeln mußten, während er in dieser Zeit schon seiner Heimath um Vieles, Vieles näher war.

Erst vor Böblingen machte er Halt und trank auf der Waldburg einen Schoppen. Er konnte aber nicht ruhig auf dem Stuhle sitzen, sondern ging alsbald wieder fürbaß[2].

In Nufringen begegnete ihm der Kobbel wieder, der ihn

1. Gelt du? même acception que nicht wahr? Gelt est une interjection indiquant que celui qui parle est assuré de l'assentiment de ses auditeurs.

2. Fürbaß, vorwärts, weiter fort.

einst so geneckt hatte; sie reichten sich freundlichst die Hand. Aloys hörte viel von der Heimath, aber kein Wort von Marannele, und er scheute sich, darnach zu fragen.

In Bohndorf endlich zwang er sich zur Rast; er hätte sich sonst noch den „Herzbengel“ eingerennt, wenn er so fortgelaufen wäre. Er streckte sich auf eine Bank hin und überdachte, wie alles aufgucken werde, wenn er heim komme; dann stellte er sich wieder vor den Spiegel, setzte den Tschako etwas nach dem linken Ohre, drehte die Locke auf der rechten Seite und nickte sich Beifall zu.

Es war Abend geworden, als er wieder auf der Anhöhe vor Bildechingen stand, ihm gegenüber seine liebe Heimath; er johlte nicht mehr, er stand ruhig und fest und machte seinem Geburtsorte den militärischen Gruß, indem er die Hand an den Tschako legte.

Immer langsamer ging Aloys, er wollte absichtlich bei Nacht nach Hause kommen, um dann des andern Morgens Alle zu überraschen. Sein Haus war eines der ersten im Dorfe, es war Licht in der Stube, er klopfte an das Fenster und sagte: „Ist der Aloys nicht da?“

„Jesus Maria Joseph, ein Schandarm!“ rief die Mutter.

„Nein, ich bin's, Mutter,“ sagte Aloys, und nachdem er wegen der niedrigen Thüre den Tschako abgenommen, ging er hinein und reichte der Mutter die Hand.

Bald nach den ersten Begrüßungen äußerte die Mutter ihre Bekümmerniß, daß nichts mehr zu essen da sei, sie ging aber hinaus in die Küche und schlug ihm ein Paar Eier ein. Aloys stand bei ihr am Herde, und nun erzählte er Alles. Er fragte nach Marannele und warum sein Bild noch draußen hänge. Die Mutter erwiederte: „Ich bitt' dich, ich bitt' dich, schlag' dir das Marannele aus dem Sinn, das ist ein keinnütziges Ding.“

„Mutter, redet mir nimmer davon, ich weiß, was ich weiß,“

sagte der Aloys; sein vom Feuer auf dem Herde roth überschienenes Antlitz hatte einen gewaltigen trotzigen Ausdruck. Die Mutter schwieg, und in die Stube zurückgekehrt, sah sie mit Herzensfreude, was ihr Aloys für ein prächtiger Bursch geworden war. Jeden Bissen, den er schluckte, schmeckte sie ihm in ihrem leeren Munde nach; den Tschako aufhebend, jammerte sie über seine grausame Schwere.

Des andern Morgens stand der Aloys früh auf, fummelte[1] seinen Tschako, putzte das Behäng am Säbel und die Knöpfe, mehr als wenn er zur Ordonnanz gemußt hätte. Als es zum erstenmale zur Kirche läutete, stand er fix und fertig da; als es zum zweitenmale zusammenläutete, ging er in das Dorf hinein.

Auf dem Wege hörte er zwei Buben miteinander reden.

„Ist das nicht der Tolpatsch?“ sagte der Eine.

„Nein, er ist's nicht.“

„Ja er ist's,“ sagte der Erste wieder.

Aloys schaute die Buben grimmig an, und sie rannten mit ihren Gesangbüchern davon. Aloys schritt, von allen Kirchgängern freundlich begrüßt, der Kirche zu. Er kam vor dem Hause Maranncle's vorbei, Niemand schaute heraus, er ging den Berg hinan, oft zurückschauend, und trat, als es eben zum drittenmale läutete, in die Kirche. Er zog seine weißledernen Handschuhe aus und besprengte sich mit Weihwasser. Er blickte überall in der Kirche umher, er sah nirgends die Maranncle, er blieb an der Thüre stehen, auch unter den Ankömmlingen war es nicht. Der Gesang begann, die Stimme Maranncle's war nicht darunter; er hätte sie ja aus tausenden heraus erkannt. Was nützte ihn nun das Staunen Aller? Sie sah ihn ja nicht, für sie allein war er den weiten Weg gerannt und stand er da, so fest und stramm wie gegossen. Als aber nach der Predigt der Pfarrer die Marianne Bomiller von hier und den Georg Melzer von Wiesenstetten als Brautpaar verkündete,

1. Fummelte, fummeln (provincialisme), polir.

da stand der Aloys nicht mehr da wie gegossen, da zitterten seine Kniee und seine Zähne klapperten. Aloys war der Erste aus der Kirche. Er rannte über Hals und Kopf[1] nach Haus, warf Säbel und Tschako auf den Stubenboden und versteckte sich im Heu und weinte. Einmal über das andere kam ihm der Gedanke, sich zu erhängen, aber er konnte nicht aufstehen vor Wehmuth und Weinen; alle seine Glieder waren ihm wie zerschlagen, und dann dachte er auch wieder an seine Mutter, und dann weinte er wieder und schluchzte wieder.

Die Mutter kam endlich und fand ihn im Heu, sie tröstete ihn und weinte mit. Er erfuhr nun, daß der Jörgli das Marannele verführt hatte, und daß es hohe Zeit sei, daß sie zusammen gegeben würden. Er weinte von Neuem, dann aber folgte er seiner Mutter wie ein Lamm in die Stube. Als er hier seines Bildes ansichtig wurde, riß er es von der Wand und schmetterte es auf den Boden. Lange saß Aloys dann hinter dem Tische und hielt sich das Gesicht mit beiden Händen bedeckt, endlich stand er auf, pfiff ein lustiges Lied und ließ sich zu essen geben; er konnte aber nicht essen, er zog sich an und ging in das Dorf. Die Nachmittagskirche war vorüber, aus dem Adler tönte die Musik zu ihm herab. Die Augen niederschlagend, gleich als müßte Er sich schämen, ging er an des Jakoben Haus vorbei; als er aber vorüber war, hob er seinen Blick stolz empor. Nachdem er beim Schultheiß seinen Urlaubspaß abgegeben, ging er nach dem Tanzboden[2]. Er schaute überall umher, ob Marannele nicht da sei, und doch wäre ihm nichts unlieber gewesen als das. Der Jörgli aber war da; er trat auf Aloys zu, reichte ihm die Hand und sagte: „Grüß Gott, Kamerad!“ Der Aloys sah ihn an, als ob er ihn mit einen Blicken vergiften wollte; dann drehte er sich um, ohne

1. Ueber Hals und Kopf, auf's eiligste. Comparez la locution française *tête baissée*.

2. Tanzboden. Comp. Fechtboden, Fußboden, Stubenboden, Kornboden.

ihm eine Hand oder Antwort zu geben. Er dachte jetzt, daß es eigentlich gescheiter gewesen wäre, wenn er gesagt hätte: „Was Kamerad! der Teufel ist dein Kamerad, aber ich nicht." Es war indeß zu spät zu dieser Antwort.

Von den Tischen brachten[1] es nun alle Buben und Mädchen unserm Aloys zu, er mußte aus jedem Glas trinken, aber es schmeckte ihm Alles wie Galle so bitter. Er setzte sich dann auch an den Tisch und ließ sich eine „Bouteille vom Besten" geben, und obgleich es ihm nicht schmeckte, trank er doch ein Glas nach dem andern. Die Mechtilde, die Tochter seines Vetters, des Matthes vom Berg, stand nicht weit von ihm; er brachte es ihr zu. Das Mädchen that ihm herzlich Bescheid und blieb bei ihm stehen, denn es kümmerte sich Niemand um sie, sie hatte keinen Schatz[2], und darum heute nach keinen Reihen getanzt, da jeder fast fort und fort mit seinem Schatze tanzte oder mit der Gespielin des Schatzes und dem Schatz eines Andern wechselte. Aloys fragte:

„Mechtilde, möchtest du nicht auch tanzen?"

„Ja, komm', wir wollen einmal." Sie faßte Aloys bei der Hand, er stand auf, zog seine Handschuhe an, schaute sich nochmals um, als suche er Etwas und tanzte dann so flink, daß Alle staunten. Aus Höflichkeit bot Aloys nach dem Tanze der Mechtilde Platz neben sich an; er lud sich damit eine Last auf, denn sie blieb nun den ganzen Abend bei ihm sitzen. Er kümmerte sich indeß wenig um ihre Unterhaltung, er schob ihr nur bisweilen das Glas hin, daß sie trinken solle. Die Zornesblicke des Aloys waren fast immer auf den Jörgli geheftet, der sich nicht weit von ihm gesetzt hatte. Als man denselben fragte, wo das Marannele sei, sagte er, es sei „unbaß[3]," und lachte

1. Brachten... zu. Zubringen a ici le sens de zutrinken, Einem einen Trunk zubringen.

2. Schatz, terme familier pour désigner celui ou celle qui a promis mariage, la personne aimée.

3. Unbaß, malade. On prononce et on écrit aussi unpaß. — Baß est un ancien comparatif signifiant besser.

dabei. Aloys biß so mächtig auf seine Pfeife, daß ihm ein Gelenk der Spitze im Munde blieb, er spie es mit Pfui! aus; der Jörgli sah ihn wüthend an, denn er glaubte, das Pfui gelte ihm. Als aber Aloys ruhig blieb, zuckte Jörgli nur verächtlich mit den Achseln und begann allerlei Schelmenlieder zu singen. Sie hatten meist einerlei Weisung und fast alle nur ein Gesätz wie:

Und a lustiger[1] Bua
Verreißt allbot e Paar Schua;
Und a trauriger Narr
Der hot lang am e Paar.

Es war schon bald nach Mitternacht, als Aloys wiederum seinen Säbel von der Wand nahm und nach Hause gehen wollte. Da sang der Jörgli mit seinen Kameraden das Fopplied, sie schlugen dabei mit den Fäusten auf den Tisch:

Hoan[2], hoan, hoan gang i net,
Wer will schaun hoame gaun,
Der muaß koan Geld mei haun;
Hoan! hoan! hoan gang i net.

Aloys kehrte nochmals mit einigen seiner Kameraden um, und ließ sich noch zwei Flaschen Wein geben. Sie sangen nun andere Lieder drein, während Jörgli mit seinen Kameraden sang; Jörgli stand auf und rief: „Halt's Maul, Tolpatsch." Da ergriff dieser eine Flasche und warf sie dem Jörgli in's Gesicht, drauf sprang er über den Tisch und packte ihn an der Gurgel, die Tische fielen um, die Gläser klirrten auf dem Boden, die Musik hielt ein, eine Weile war Alles still, es war, als wollten sich die beiden Kämpfenden still erwürgen; dann aber entstand wieder allgemeines Halloh, Pfeifen, Schreien und

1. Und ein lustiger Bube
Zerreißt oft ein Paar Schuhe;
Und ein trauriger Narr,
Der hat lang' an einem Paar,

2. Heim, heim, heim geh' ich nicht,
Wer will schon heim gehn,
Der muß kein Geld mehr haben.
Heim, heim, heim geh' ich nicht.

Toben unter einander. Die Freunde wehrten ab, indeß nach einer alten Bauerntaktik hielten sie beim abwehren nur den Gegner ihres Freundes fest, damit dieser um so tüchtiger drauf klopfen konnte. Die Mechtilde aber riß den Jörgli so wacker am Kopf, daß sie ihm ein ganz Büschel Haare ausraufte. Stuhlbeine wurden nun abgeknickt, die Parteien, die sich um die beiden Kämpfenden gebildet hatten, zerbläuten einander mit Herzenslust. Aloys und Jörgli aber hielten sich, wie wenn sie sich in einander verbissen hätten. Endlich nach langem Ringen hob sich Aloys in die Höhe und warf den Jörgli auf den Boden, daß man meinte, er hätte das Genick gebrochen, dann kniete er auf ihn nieder, und es war, als ob er ihn erdrosseln wollte. Der Dorfschütz trat ein und machte dem Lärmen ein Ende. Die Musik mußte nun für heute aufhören, die beiden Hauptkämpfer mußten in das Gefängniß des Rathhauses wandern.

Mit einem zerrauften, blaumäligen Gesichte, bleich und abgehärmt[1], verließ Aloys des andern Tages das Dorf. Sein Urlaub war erst morgen zu Ende, aber was sollte er noch zu Hause? Er ging so gern wieder fort in's Soldatenleben, er wäre am liebsten in den Krieg gezogen. Der Schultheiß hatte ihm die Rauferei in den Paß geschrieben, Aloys ging einer harten Strafe entgegen. Er schaute sich nicht mehr um, er ging fort, ohne es zu wissen, und wünschte niemehr wiederzukehren. Als er in Horb den Wegweiser nach Freudenstadt sah, von wo aus man nach Straßburg geht, hielt er eine Weile still, er gedachte nach Frankreich zu desertiren. Da grüßte ihn unversehens Mechtilde und fragte: „Ei Aloys, gehst du schon wieder nach Stuttgart?"

„Ja," antwortete dieser und schlug den Weg dahin ein. Die

1. **Abgehärmt.** Le composé abhärmen est plus usité que härmen. — Zerhärmen et verhärmen ont la même acception; mais on les rencontre plus rarement. Comp. Harm, harmlos, etc.

Mechtilde war wie ein Wegweiser vom Himmel erschienen. Mit einem freundlichen „B'hüt Gott" schied er von ihr.

Auf dem Wege summte ihm immer das Lied im Kopfe, das der Jörgli einst zuerst gesungen hatte; jetzt konnte es der Aloys auch singen und jetzt paßte es erst ganz auf das Marannele. Er summte immer, ohne daß er es wußte, vor sich hin:

Ach wie bald, ach wie bald
Schwindet Schönheit und Gestalt,
Thust du stolz mit deinen Wangen,
Die wie Milch und Purpur prangen,
Ach, die Rosen[1] welken all'.

In Stuttgart angelangt, sprach er nicht mehr mit der Wache am Tübinger Thor und an der Kaserne, er schaute wie ein Verbrecher kaum auf. Acht Tage mußte er im „dritten Grad," in einem finstern Gefängnisse, seine Rauferei abbüßen. Oft war er so ungeduldig und wild, daß er sich an der Wand den Kopf entzwei rennen wollte, dann aber lag er wieder fast Tag und Nacht im halben Schlaf.

Als er aus dem Gefängnisse kam und auf sechs Wochen in die Strafklasse eingereiht wurde, die sich keine Stunde von der Kaserne entfernen darf, sondern immer zum Appell bereit sein muß, da verfluchte er seinen Vorsatz, daß er zum Militär gegangen war und sich so noch auf sechs Jahre an die Heimath gebunden hatte. Er wäre gern fort, fort, so weit als es ging.

Da kam eines Tags Mutter Marei mit einem Briefe von ihrem Matthes aus Amerika. Er hatte vierhundert Gulden geschickt, damit sich der Aloys einen Acker kaufe, oder wenn er zu ihm wolle, sich mit dem Gelde vom Militär losmache.

1. Rosen. Chez les poëtes la rose est l'emblème de la grâce, de la beauté, de l'innocence, et aussi de l'inconstance des biens d'ici-bas: Wie eine Rose blühen. — Auf Rosen gehen, wandeln, gebettet sein; et avec la négation: Nicht auf Rosen gebettet sein, etc.

Der Aloys, der Matthes vom Berg mit seiner Frau und seinen acht Kindern, darunter auch die Mechtilde, wanderten noch diesen Herbst gemeinschaftlich nach Amerika aus.

Als Aloys auf der See war, da summte er oft die Strophe des allbekannten Liedes vor sich hin, er verstand sie erst jetzt recht:

„Das, das, das und das,
Das Schifflein hat den Lauf;
Der, der, der und der,
Der Schiffmann steht schon d'rauf,
Spür ich einen rechten Sturmwind wehn
Als wollt' das Schiff zu Grunde gehn,
Da stehen meine Gedanken
Zu wanken."

In seinem letzten Briefe, vom Ohio[1], schreibt der Aloys an seine Mutter:

„. . . . Es druckt mir oft schier das Herz ab, daß ich all' das viele Gut so allein genießen soll. Ich wünsch' mir oft ganz Nordstetten herbei: den alten Zahn, das blinde Konradle, das Schackerle von der Steingrub, den Soges, den Sauerbrunnenbasche und das Maurizele vom Hungerbrunnen, die sollten sich alle bei mir satt essen, bis sie nimmer weiter können. Was hab' ich davon, wenn ich so allein da bin? Da könntet ihr dann auch sehen, wie der Tolpatsch jetzt seine vier Ross' im Stall und zehn Fohlen im Felde hat. Wenn's dem Marannele nicht gut geht, schreibet mir's auch, ich will ihm was schicken; es darf aber nichts davon erfahren, von wem es ist, es dauert mich in's Herz hinein. Der Matthes vom Berg wohnt eine Stund von mir. Die Mechtilde ist eine tüchtige Schafferin, aber sie ist doch kein Marannele. Wenn es ihm nur auch gut geht. Hat es schon Kinder? Auf der Ueberfahrt ist auch ein gestudirter Landsmann, der Doctor Stäberle von Ulm, bei uns gewesen, der hat mir

1. Ohio, un État des États-Unis de l'Amérique du Nord, arrosé par l'Ohio et ses affluents, est situé entre 36-41° lat. N., et 63-67° long. O.

an einer Weltkugel gezeigt, daß, wenn in Amerika Tag, es in Nordstetten Nacht ist, und so umgekehrt; ich hab' nicht mehr daran gedacht, aber jetzt, wenn ich als im Feld bin und so denk: was machen sie denn jetzt in Nordstetten? da fällt mir's ein: Potz[1] Blitz, die schlafen ja jetzt, und des Schackerle's Hannes, der Nachtwächter, ruft sein: „B'hüt uns Gott und Maria." Am Sonntag ist mir's am Aergsten, daß in Nordstetten jetzt Samstag zu Nacht ist. Das sollt' nicht sein, es sollt' Alles einen Tag haben. Am letzten Sonntag haben wir aber doch beim Matthes auf dem Berg getanzt, da war ja Kirchweih in Nordstetten. Ich vergess' das nie, und wenn ich hundert Jahr alt werde. Ich möcht' nur auch einmal wieder eine Stund' in Nordstetten sein, da wollt' ich auch dem Schultheiß zeigen, was ein freier Bürger von Amerika ist." —

1. Potz ou Botz, interjection qui, d'après Sanders, n'est qu'une altération de Gottes ou Gotts. — Grimm fait aussi venir le mot de Botz ou Boß, syn. de Schlag. Potz (quelquefois Kotz) est toujours accompagné d'un autre mot : Potz (Kotz) tausend! Botz ou Kotz Blut!

Des Schlossbauers Vefele[1].

Un riche paysan, qui veut faire le gentilhomme, amène par son orgueil et par son ridicule entêtement, sa propre ruine et la ruine de toute sa famille.

I

Wenige werden errathen, wie der obenstehende Name eigentlich im Kalender heißt, und doch ist er allgemein bekannt, und erinnert das Schicksal deren, die ihn trug, leider nur zu sehr an das ihrer Patriotin Genovefa.

Das vornehmste Haus des ganzen Dorfes, das eine so breite Fronte nach der Straße zu macht, daß alle Handwerksburschen, die durch das Dorf wandern, hineingehen und um einen Zehrpfennig[2] bitten, das gehörte einst dem Vater des Vefele; die beiden rechts und links stehenden Häuser, das waren seine Scheunen. Der Vater ist todt, die Mutter ist todt, die Kinder sind todt. In dem großen Hause ist eine Leineweberei. Die Scheunen sind zu Häusern[3] verbaut, und das Vefele ist spurlos verschwunden.

Nur das Eine steht noch fest, und wird es wohl immer bleiben, im ganzen Dorfe heißt das große Haus noch immer „des Schloßbauern Haus;" denn der alte Zahn, der Vater Vefele's, wurde der Schloßbauer genannt. Er war nicht aus dem Dorfe

1. Vefele, diminutif dialectique de Genovefa.

2. Zehrpfennig. Pendant le temps de leur compagnonnage les ouvriers avaient l'habitude de mendier ce qu'ils appelaient un Zehrpfennig, c'est-à-dire une petite pièce de monnaie pour acheter de la nourriture.

3. Zu Häusern. La préposition zu marque souvent le passage d'un état à l'autre : Das Wasser wird zu Eis; das Geschäft ist zu nichts geworden.

gebürtig, sondern aus dem zwei Stunden entfernten Baisingen herübergezogen. Baisingen gehört zu dem kornreichen sogenannten „Strohgäu," und die Baisinger werden spottweise „die Strohgänger" genannt, weil im ganzen Dorfe fast alle Gassen mit Stroh bestreut sind. Dieß dient sowohl dazu, um der Mühe der Straßenreinigung überhoben zu sein, als auch, um auf diese Weise mit dem zertretenen Stroh neuen Dünger zu gewinnen; denn die Baisinger haben so viele Aecker, daß sie dessen nicht genug habhaft werden können. Dreißig Jahre wohnte der Schloßbauer im Dorfe, aber so oft er einen Streit hatte, wurde er der Baisinger Strohgänger und seine Frau die Krumme Baisingerin geschimpft. Die Frau Zahn war aber keineswegs krumm, sie war noch in ihrem Alter eine schöne, schlanke Frau mit grader Haltung; nur war ihr linker Fuß etwas zu kurz, und daher kam's, daß sie beim Gehen hinkte. Dieser Körperfehler war aber auch mit die Ursache ihres ungewöhnlichen Reichthums. Ihr Vater, Staufer mit Namen, sagte einmal öffentlich im Wirthshause, daß der kurze Fuß seiner Tochter nichts schade, er stelle als Heirathsgut ein gestrichenes Simri[1] Kronenthaler[2] darunter und da wolle er sehen, ob das nicht grade mache.

Der alte Staufer hielt Wort, und als der Zahn dessen Tochter heirathete, ließ er ihn ein Simri mit Kronenthaler füllen und so viel hineinthun, als hineinging; drauf strich er mit dem Streichbengel darüber und sagte: „So, was drin, ist dein!" Seine Tochter mußte zum Spaß ihren linken Fuß darauf stellen, und das mit dem Gelde gefüllte Kornmaß prangte als schöne Schüssel auf dem Hochzeitstische.

Der Zahn kaufte sich bald darauf mit dem Gelde das gräf-

1. Simri (provincialisme), on dit d'ordinaire Simmer. Le Simmer est une mesure de solides qui a la même capacité que le Sester.

2. Kronenthaler est le nom qu'en Allemagne on donnait aux écus de six francs appelés aussi Laubthaler.

lich Schleitheimische Schloßgut, baute das schöne große Haus, und darum hieß er der Schloßbauer. Von neun Kindern, die ihm geboren wurden, blieben fünf am Leben, drei Söhne und zwei Töchter. Das jüngste Kind war Vefele. Es war so schön und zart gebaut, daß man es, halb spöttisch, halb anerkennend, das „Fräle" hieß. Halb aus Mitleid, halb aus Schadenfreude bemerkte fast jeder, wenn von ihm die Rede war, es sei eben doch eine „Gezeichnete," denn es hatte den kurzen Fuß von der Mutter geerbt. Mit dem Ausdruck „Gezeichnet" verbindet sich ein schlimmer Nebenbegriff; man nennt die Rothen, Buckligen, Einäugigen, Hinkenden so, und will damit sagen, daß Gott sie damit gezeichnet habe, weil sie gewöhnlich gefährliche und ungutmüthige Menschen seien. Weil man nun solche Unglückliche spöttisch und argwöhnisch behandelt, werden sie meist schalkhaft, bitter und hinterlistig; das anfänglich ungerechte Vorurtheil ruft die Folgen hervor, die man dann als Bestätigung für das Vorurtheil annimmt.

Das Vefele that zwar Niemand etwas zu Leide, ja es war gut und freundlich gegen alle Menschen; aber der Haß des ganzen Dorfes gegen den Schloßbauer wurde auch auf alle seine Kinder ausgedehnt. Der Schloßbauer prozeßte[1] schon seit achtzehn Jahren mit der ganzen Gemeinde. Er machte auf die patronatsherrlichen Rechte Anspruch, er bezog den Rauchhafer[2], Hühnerhafer, Weghafer, und wie alle die grundherrlichen Abgaben heißen; auch hatte er fünfzig Stimmen bei der Schultheißenwahl. Nur mit dem tiefsten Aerger, mit Schelten und Schimpfen entrichteten die Bauern diese ihre gewohnten Abgaben.

1. Prozeßte. On dit prozessen et plus souvent prozessiren.

2. Rauch-, Hühner-, Weghafer et d'autres composés analogues servent à désigner certains impôts qui primitivement se payaient en avoine, zur Bezeichnung verschiedener grundherrlicher Abgaben, die in Hafer geleistet werden oder ursprünglich wurden.

So sind die Menschen! Einem Grafen, Baron[1] oder Freiherrn hätten sie ohne Widerrede Alles entrichtet; aber jetzt verfluchten sie jedes Körnchen, das sie an einen Ihresgleichen abgeben mußten. Sie wußten sich nicht anders zu rächen[2], als daß sie dem Schloßbauer Nachts seine Kornfelder niedermähten, wenn das Korn noch grün war. Das gereichte ihnen aber doppelt zum Nachtheil, denn der Schloßbauer brachte es durch Klagen beim Syndikatsamte[3] dahin, daß der zugefügte Schaden — da die Thäter nicht entdeckt wurden — auf den Gemeindeschaden gestellt, und ihm aus der Gemeindekasse vergütet wurde; auch hielt er sich fortan einen eigenen Flurschützen, den das Dorf zur Hälfte besolden mußte.

Die Reibereien zwischen den Dorfbauern und dem Schloßbauer dauerten aber noch immer fort.

Da ließ sich ein neuer Advokat in dem Städchen Sulz nieder, und nun begann der Prozeß der Gemeinde mit dem Schloßbauer, bei dem so viel Papier verschrieben wurde, daß man einen ganzen Morgen Acker damit zudecken konnte.

Das Dorf gehörte damals noch, wie ein großer Theil des Schwarzwaldes, zu Vorderösterreich, der Landvogt hatte seinen Sitz in Rottenburg, das Appellationsgericht in Freiburg im Breisgau; ein größerer Prozeß konnte aber noch weiter getrieben werden. Bei der entfernten und verwickelten obern Gerichtsbarkeit war es daher ein Leichtes, den Prozeß bis zum jüngsten Gericht[4] in gehöriger Verwirrung zu erhalten.

1. **Baron.** Le mot emprunté au français n'est entré dans la langue allemande qu'au dix-septième siècle. On ne le trouve pas encore dans le *Thesaurus linguæ et sapientiæ Germanicæ* de Henisch (1549-1618); mais il se rencontre dans le *Sprachschatz* (1691) de Stieler. Dans les Lexiques de Dasypodius et de Maaler, publiés en 1535 et 1561, Freiherr remplace *baron*.

2. **Rächen** est aujourd'hui de la conjug. faible; on trouve cependant encore, et surtout dans le style élevé, le participe passé gerochen.

3. **Syndikatsamt** ou Syndikat est le titre donné au conseil juridique d'une corporation.

4. **Zum jüngsten Gericht.**

Der Streit zwischen dem Schloßbauer und seinen Ortsbewohnern gestaltete sich mit der Zeit zur Feindseligkeit zwischen den Baisingern und Nordstettern. Die Baisinger foppten und neckten die Nordstetter, auf Märkten oder in der Stadt, wo sie mit denselben zusammen kamen; nannten sie spottweise ihre Unterthanen und Grundholden[1], weil ein Baisinger Bauer über sie herrschte. Die Nordstetter, unter dem Namen der Spitzmäuligen oder der Spöttler bekannt, blieben keine Antwort schuldig. Ein Wort gab das andere, man lachte, man scherzte, immer noch als „gut Freund," aber die Anzüglichkeiten wurden immer derber, und ehe man sich's versah, war der Krieg auf irgend einer Seite ausgebrochen und es setzte die ergiebigsten Prügel. Das war zum ersten Male auf dem Ergenzinger Markt, als dieß geschah, und nun konnten Nordstetter und Baisinger nie mehr beisammen sein, ohne sich zu prügeln. Stundenweit gingen namentlich die jungen Burschen beider Orte zu einem Tanze oder zu einer Hochzeit, tranken und tanzten zuerst ruhig mit einander, und am Ende brach das Hauptfest, eine tüchtige Prügelei, los.

Der Schloßbauer lebte aber mitten im Dorfe wie auf einer Einöde. Kein Mensch bot ihm die Zeit, kein Mensch besuchte ihn. Wenn er ins Wirthshaus kam, war Alles plötzlich still. Es war ihm immer, als ob sie gerade von ihm gesprochen hätten. Er legte seinen mit gutem Tabak gefüllten Beutel neben sich auf den Tisch, aber eher hätte einer seinen Mund auf einen Stein aufgeschlagen, ehe er den Schloßbauer um eine Pfeife Tabak gebeten hätte. Anfangs gab er sich Mühe, um die wie verabredete Feindseligkeit Aller durch Freundlichkeit und Güte zu zerstreuen, denn er war von Natur ein guter und nur

On cite des procès qui ont duré plusieurs siècles. Ainsi les héritiers du fameux Wallenstein, revendiquant les biens confisqués de l'illustre général, ont entamé un procès qui a traversé bien des générations sans trouver de solution.

1. Grundholden. Grundhold, derjenige, der Grund von einem zu Lehen hat.

etwas strenger Mann; als er aber sah, daß es nichts fruchtete, verachtete er Alle insgesammt, scherte sich wenig mehr um sie, und setzte nun erst recht seinen Kopf darauf, sein Recht zu behaupten. Er schloß sich nun selber von Allen ab, nahm Taglöhner aus Ahldorf zu seinen Feldarbeiten, und um auch nicht einmal Gott mit seinen Dorfgenossen zu dienen, ging er Sonntag Morgens jedesmal nach Horb in die Kirche. Er sah stattlich aus, wenn er so dahin schritt. Er schien kleiner, als er war, denn er war gedrungen und breitschulterig; er hatte seinen dreieckigen Hut etwas muthig nach der linken Seite zu gesetzt und den breiten Theil nach vorn gekehrt. Durch den Schatten, der dadurch auf sein Antlitz fiel, ward dieses noch finsterer und ernster, als es eigentlich war. Wenn er dann so fest einherschritt, klingelten die breiten, ganz nahe an einander gereihten silbernen Knöpfe an seinem blauen Rocke ohne Kragen und die runden, silbernen Knöpfe an seiner rothen Weste hell wie ein Glockenspiel auf einander.

Die Mutter und ihre Kinder, namentlich aber ihre beiden Töchter Agathle und Vefele, litten am meisten bei dieser Trennung von der Gemeinde. Sie saßen oft bei einander und klagten über ihr Loos und weinten, während der Vater in der Stadt mit seinem Advokaten beim Schoppen saß und erst spät heimkehrte. So weit war der Haß gegangen, daß selbst die Armen, aus Furcht vor den Anderen, keine Gabe aus des Schloßbauern Hause nehmen durften. In doppelter Heimlichkeit, sowohl vor dem Vater als vor den anderen Dorfbewohnern, übten die Mutter und ihre Töchter ihre fromme Wohlthätigkeit; gleich als ob es Diebstahl wäre, trugen sie Kartoffel, Korn und Mehl in den Schloßgarten, wo die Armen ihrer warteten[1].

1. **Warteten.** Le verbe warten signifie : attendre, soigner. Dans la première acception il gouverne le gén. ou l'acc, avec auf, et sous le second le gén. ou l'acc. sans préposition.

Die Mutter hielt Alles das nicht mehr aus; sie ging zu ihrem Vater und klagte ihm ihre Noth. Der alte Staufer war ein besonnener ruhiger Mann und wollte sicheren Weges gehen. Er schickte daher zuerst seinen Hofjuden Marem nach Nordstetten, damit er insgeheim auskundschafte, wer denn eigentlich die Rädelsführer bei dem Prozesse seien, und ob sich nicht ein Vergleich machen ließe. Der Marem war aber gescheiter als der alte Staufer, trotzdem dieser schon fünfzehn Jahre Schultheiß war. Er ließ durch einen Bekannten in Nordstetten das Gerücht aussprengen, der Schloßbauer habe es dahin gebracht, daß eine kaiserliche Commission auf Unrechts Kosten nach Nordstetten kommen, die Sache untersuchen und dort bleiben werde, bis sie entschieden sei. Dann kam er selber und ging unmittelbar zu den Hauptleuten, sagte ihnen, daß er gegen eine bestimmte Vergütung einen Vergleich zu Stande bringen wolle, obgleich er es für sehr hart halten werde; er sicherte sich so auf beiden Seiten einen Vortheil.

Was helfen aber alle noch so feinen Finten[1] bei Menschen, die bärenmäßig drein schlagen und alle Berechnungen und Kunststücke zu Schanden machen?

Der alte Staufer kam, mit ihm Marem. Sie gingen in Begleitung des Schloßbauern nach dem Wirthshause, wo sich die Wortführer versammelt hatten.

„Guten Tag, Herr Schultheiß," sagten die Versammelten zu dem Ankommenden; sie thaten, als ob sonst Niemand als der Gegrüßte eingetreten wäre. Der alte Staufer fuhr zusammen, ließ aber doch alsbald zwei Flaschen Wein bringen, schenkte ein und sein Glas ergreifend stieß er an die andern Gläser an und trank den Versammelten zu. Da sagte der Schlosser Ludwig: „Wir nehmen's für genossen an, wir trinken aber nicht. Allen Respect vor Euch, Herr Schultheiß, aber bei uns ist der

1. Finte, ruse. Le mot vient de l'italien, comme terme d'escrime, *feinte*.

Brauch, daß man erst nach dem Handel den Weinkauf trinkt. Wie's die reichen Herrenbauern in Baisingen machen, das wissen wir nicht."

Der Schultheiß setzte, ohne zu trinken, sein Glas wieder ab und seufzte tief auf. Er begann darauf mit ziemlicher Ruhe die Verhandlung und setzte auseinander, daß man sein sauer erworbenes Gut nicht an die „Blutsauger, die Advokaten," wegwerfen solle, daß jeder Prozeß mit aus der Schüssel esse und das Fett[1] oben 'runter schöpfe, und schloß damit, daß ein Schritt hüben und ein Schritt drüben zum Frieden führe.

Es wurde nun von beiden Seiten eine weit aus einander liegende Vergleichssumme angesetzt. Der Marem gab sich alle Mühe, sie einander näher zu bringen. Er nahm bald diesen bald jenen bei Seite, flüsterte ihm etwas in's Ohr; er nahm endlich sogar, trotz beiderseitiger Einrede, eine Vergleichssumme auf seine eigene Verantwortung; er zerrte an Allen umher und suchte die Hände der beiden Parteien mit Gewalt in einander zu legen.

Da sagte endlich der Schloßbauer: „Nein, eh' ich so einen Bettel[2] nehm' schenk ich's euch lieber ganz, ihr Hungerleider."

„Was du!" sagte darauf der Schlosser Ludwig, „mit dir schwätzt man ja gar nicht, du Strohgänger."

„Gebt nur Acht," erwiederte der Schloßbauer, „ihr werdet keine Strohgänger. Ich will euch schon betten, daß ihr kein Stroh mehr unter'm Kopf habt zum Draufliegen. Und wenn ich und Weib und Kind drüber zu Grund gehen soll, und wenn

1. **Fett**. En français : ôter la crème, écrémer, s'emploie, au figuré, pour dire, *enlever d'un tout ce qu'il y a de meilleur*.

2. **Bettel** signifie : la mendicité aussi bien que l'objet mendié. Au figuré, Bettel désigne tout objet de peu de valeur ou jugé comme tel par celui qui parle. Grimm, dans son Dictionnaire, dit : Die ausgehobenen Stellen zeigen, daß die Vorstellung des Bettelns leicht übergieng in die des Gebettelten, und dann überhaupt einer werthlosen gen ringen Sache. Comparez le latin *petere*.

mir kein Hand breit Ackers übrig bleibt, keinen rothen Heller lass' ich euch jetzt mehr nach; ich muß mein Recht haben, und wenn ich an den Kaiser selber gehen muß. Wartet nur!" er stand zähneknirschend auf; der Vergleich war durch keinerlei Bemühungen mehr zu Stande zu bringen. Der Schloßbauer fing sogar zuletzt noch mit seinem Schwäher Händel an und ging fort, indem er die Thüre laut hinter sich zuschlug.

Zu Hause weinte die Mutter mit ihren Töchtern so laut, als ob Jemand gestorben wäre, so daß alle Vorübergehenden eine Weile vor dem Hause stehen blieben; aber alle Bitten der Mutter und der Kinder halfen nichts, der Schloßbauer blieb bei seinem Vorsatze. Der alte Staufer reiste wieder nach Hause, ohne nochmals zu seiner Tochter zu kommen, er ließ ihr nur durch den Marem Ade sagen.

Der alte Zustand dauerte fort, der Schloßbauer und seine Frau lebten oft in Unfrieden, aber das Befele wußte immer Alles gut zu machen. Der Vater hatte eine gewisse heilige Ehrfurcht vor dem Kinde, denn „das Kind" hieß Befele im ganzen Hause. Es hatte ein so engelmildes Antlitz und eine so bezaubernde Stimme, es durfte nur des Vaters Hand nehmen, ihn mit den treuen blauen Augen anschauen und sagen: „Aber lieber Aetti[1]," und er war still und gut; der starke trotzige Mann ließ sich von seinem Kinde besänftigen, wie wenn es ein höheres Wesen wäre, nie redete er ein hartes Wort, wenn das Befele zugegen war, er that ihm Alles, was es wollte, zu Gefallen, nur nicht die Versöhnung mit seinen Feinden.

In dieser letzteren Beziehung war der Schloßbauer, trotzdem er nach außen so fest und bestimmt auftrat, doch innerlich in einem gewaltigen Zwiespalte. Er hätte gern seinen Feinden gutwillig die Hand gereicht, aber er schämte sich, so schwach zu sein, wie er es nannte, und er glaubte auch, er habe es schon

1. Aetti, forme dialectique pour Atta, signifiant dans l'ancienne langue *père*. Le nom propre Attila (Etzel) en dérive.

zu weit kommen lassen, seine Ehre hänge davon ab, es durchzusetzen. Dann, wenn er an die Ehre dachte, erhob sich wieder sein Stolz und er hielt sich für etwas besseres als alle die anderen Bauern. In diesem Gedanken bestärkten ihn die schmarotzenden[1] Schreiber in dem nahen Städtchen und der Kronenwirth; sie redeten ihm viel vor von seinem ungewöhnlichen Verstande und von seinem Baronenvermögen; er glaubte es zwar nicht, es that ihm aber doch wohl, es zu hören. Nach und nach, als er merkte, daß die Stadtleute wirklich nicht gescheiter waren als er, hielt er sich in der That besser als alle anderen Bauern. Es war ihm zwar nie recht wohl in der Gesellschaft dieser Leute, die sich gern einen guten Schoppen von ihm bezahlen ließen; aber, dachte er wieder, man muß doch Gesellschaft haben, und es ist doch besser als das Bauerngeschwätz. Ohne, daß er sich's recht gestand, ging er gern in diese Gesellschaft, weil sie auf alle Art seiner Eitelkeit schmeichelte.

So geht's. Der Schloßbauer lebte in Unfrieden mit sich, mit seinem Weibe, mit seinen Mitbürgern, mit Allen, bloß weil er sich nicht demüthigen wollte, weil er nichts von den alten Herrenrechten, oder besser Unrechten, nachlassen wollte, während er doch sonst noch vollauf zu leben hatte; sein Herz und seine Gedanken kamen immer mehr in Verwirrung, und er richtete sich und die Seinigen zu Grunde, während es ihnen doch hätte so wohl sein können.

Nach und nach kamen in den Winterabenden einige alte Bauern, die zu Hause keinen warmen Ofen hatten, oder die ihren scheltenden Weibern davon gegangen waren, zu dem Schloßbauer; er aber war mürrisch und barsch gegen sie, es verdroß ihn, daß nur diese und nicht auch die Angeseheneren kamen. Die Besuchenden blieben wieder weg.

1. Schmarotzenden, schmarotzen, sich da einfinden, wo man auf Andrer Kosten schmarotzen kann, Schmarotzer, Schmarotzerei, schmarotzerisch en dérivent. On trouve aussi la forme schmarutzen.

Die Mutter war mit beiden Töchtern oft mehrere Tage bei ihrem Vater in Baisingen, der Schloßbauer aber schmollte mit seinem Schwäher. Er sah ihn nicht mehr, bis er auf der Bahre[1] lag.

Das Leben im Dorfe ward immer unangenehmer. Es ist ein traurig Ding, wenn man ins Feld geht, und Niemand bietet Einem die Zeit. Der Schloßbauer unterhielt sich dann immer mit seinem großen Hunde, dem Sultan; das ist und bleibt doch immer eine traurige Unterhaltung für einen Menschen.

Die schweren Zeiten, die durch Napoleon über Europa kamen, verschonten auch nicht das einsamste Bauernhaus im Schwarzwald. Straßburg war nicht weit, und Leute, die besonders gute Ohren hatten, wollten auf der Hochbux die in Straßburg abgefeuerten Siegesschüsse gehört haben; das sollte kommende große Noth anzeigen. Freilich war damals leicht prophezeihen, daß Alles drunter und drüber gehen werde.

Zum Feldzug nach Rußland wurde mit aller Macht gerüstet. Auch der Philipp und der Caspar, die beiden ältesten Söhne des Schloßbauern mußten mit in den Krieg; ihr Vater wäre lieber selber mitgezogen, denn ihm war Alles verleidet, er sah seine beiden Söhne mit einem Stumpfsinn und einer Gleichgiltigkeit scheiden, wie wenn Einer sagt: mir ist alles eins, komm' was da wolle.

Der Philipp und der Caspar sind wahrscheinlich im russischen Schnee begraben, man hat nie mehr etwas von ihnen gehört; nur das Eine hat der General Hügel oft erzählt: Auf dem Rückzuge von Moskau aus sah er einen Soldaten, der etwas abseits ging und dem die Kälte oder die Noth und das Heimweh, oder vielleicht Alles zusammen, die Thränen stromweise über die Backen herunterrinnen machte. Der General ritt auf ihn zu und fragte ihn freundlich: „Woher?“

1. Bahre (Bare), du verbe bären, porter. On dit : Von der Wiege bis zur Bahre. — Heute gesund, morgen auf der Bahre.

„I bin[1] des Schloßbauern Bua vom Schwarzwald da obe ra!" erwiederte der Soldat, nach der Seite zudeutend, als ob seines Vaters Haus nur einen Büchsenschuß weit dort um die Ecke läge. Der General mußte über die Antwort des Soldaten, der in Gedanken so nahe zu Hause war, so herzlich lachen, daß auch ihm Thränen über die Backen liefen, die aber in seinem langen Schnurrbarte als Eistropfen hängen blieben.

Das ist Alles, was die Geschichte über das Leben und Ende der beiden Söhne des Schloßbauern berichtet.

Unterdessen war zu Hause Freud und Leid gemischt. Wenn ein Unglück oder ein trauriger Zustand lange dauert, richtet man sich zwischen Thür und Angel[2] wohnlich ein; ein Mensch, wenn er gesund ist, kann nicht lange dem Schmerze nachhängen, die alte Lust des Lebens steigt bald wieder in ihm auf. So wurden zu Hause Kirchweihen und Hochzeiten gefeiert, während draußen in fernen Landen Hunderte der nächsten Angehörigen vom Tode in sein kaltes Bett gelegt wurden.

Agathle, die älteste Tochter des Schloßbauern, war die Braut des Rößlewirths in Eutingen geworden; der Schloßbauer, der mit dem ganzen Dorfe verfeindet war, mußte seine Kinder außerhalb des Dorfes verheirathen.

Vefele sah am Hochzeitstage der Schwester gar prächtig aus. Die Schwestern hatten im Dorfe keinen weitern Umgang, und so war Vefele die einzige „Gespiele" der Braut und ganz so wie sie gekleidet. Es hatte die „Schappel"[3] — eine Krone von flimmernden Silberflittern — auf dem Haupte, in die beiden den Rücken hinabhängenden Zöpfe waren handbreite, ziegel-

1. I bin. Ich bin des Schloßbauern Sohn vom Schwarzwald dort oben da.

2. Thür.... Cette locution désigne, comme les mots l'indiquent, un lieu très étroit, très resserré. Elle s'emploie surtout au figuré: Zwischen Thür und Angel stecken (kommen).

3. Schappel dans la langue populaire de la Souabe désigne une couronne virginale, eine von Jungfrauen getragene Krone. Chapelet (dimin. de chapel) désignait primitivement la couronne de roses que l'on mettait sur la tête de la sainte Vierge (rosaire).

rothe Seidenbänder eingeflochten, die fast bis auf den Boden hinabreichten; das ist die besondere Zierde einer Jungfrau, denn nur eine solche darf rothe Bänder im Haare tragen, ein Mädchen, „das sich verfehlt hat,“ muß weiße leinene Bänder tragen. Um den Hals hatte Befele die vielreihige Granatenschnurr, deren dunkle Farbe die auffallende Zartheit der Haut noch mehr hervorhob; über dem weißen Spitzen-Koller ragte ein frischer Blumenstrauß aus dem scharlachrothen Mieder hervor, das zu beiden Seiten von silbernen Agraffen[1], durch die sich Silberkettchen schlangen, gehalten, war; der um und um weitfaltige blaue „Wieflingrock[2],“ der bis an die Kniee reichte, war zur Hälfte von der weißen Schürze bedeckt; überall, an den Schultern wie an den Enden der kurzen Hemdärmel flatterten rothe Bänder. Die „Stöckleschuhe“[3] mit den hohen hölzernen Absätzen in der Mitte, gaben dem ohnedieß schwankenden Gange Befele's noch etwas Unsicheres. Dennoch, als es unter dem Klange der Musik und dem Abfeuern der Pistolen neben seiner Schwester zur Kirche ging, erschien Befele so liebreizend, daß Jeder es gerne als die Braut angesehen hätte.

Wer weiß, wo die beiden Söhne des Schloßbauern waren, während dieser mit den Seinen fröhlich beim Hochzeitsschmause saß! Niemand gedachte ihrer. Nur Befele schaute einmal lange unverrückt drein; es war, als ob sie nichts von alle dem sehe, was um sie her vorging; als ob ihr Blick durch die Wände dringe und suchend hinausschweife in's Unendliche — sie gedachte ihrer fernen Brüder.

Kaum zwei Monate später feierte auch Melchior, der dritte Sohn des Schloßbauern, seine Hochzeit. Er hatte auf des Agathle's Hochzeit seine Braut, die einzige Tochter des Engel-

1. Agraffe est un mot français qui répond à Haken, Hakenspange.
2. Wieflingrock, ein gefalteter Weiberrock.
3. Stöckelschuhe, Stöckchenschuh ou Stelzschuh désigne des souliers à hauts talons (Schuhe mit hohen Absätzen).

wirths von Ergenzingen, kennen gelernt und sich mit ihr versprochen. Obgleich Melchior noch sehr jung und kaum ein Jahr älter war als Vefele, beschleunigte man doch die Hochzeit, denn man fürchtete, er müsse sonst auch mit in den Krieg. Melchior zog nun auch fort aus dem Dorfe, und Vefele blieb allein im Hause. Die Mutter kränkelte, ein stiller Gram zehrte an ihrem Leben. Sie wollte ihren Mann immer dazu bringen, daß er Alles verkaufe und aus dem Dorfe weg zu einem seiner Kinder zöge; der Schloßbauer aber gab ihr so heftige Antworten, daß sie nicht mehr davon reden durfte. Da hatte das Vefele traurige Zeiten, denn es hatte immer zu vertuschen und zu begütigen. Die Kränklichkeit machte die Mutter noch immer gereizter und unnachgiebiger, und sie sagte oft: wenn ihr Vater noch lebte, würde sie ihrem Manne auf und davon gehen. — Diese Leute sahen doch schon bald das zweite Geschlecht aus ihrer Ehe hervorgehen, und noch konnten sie sich nicht ineinander finden; ja, je älter sie wurden, um so mehr schien sich eine Uebelnehmerei, eine heftige Bitterkeit zwischen ihnen kund zu geben. Das Vefele wußte zwar immer wieder den Frieden herzustellen; es war dann vergnügt und munter, aber im Stillen weinte es oft bitterlich über das traurige Schicksal seiner Eltern und über sein eigenes, und dann gelobte es sich heilig, nie zu heirathen. Es kannte ja ohnedieß Niemand, dem es sein Leben hätte widmen mögen, und dann sah es wohl ein, wie nöthig es im elterlichen Hause sei, wenn nicht das Feuer[1] zum Dache herausschlagen solle. Geschrieben steht: Gott ahndet die Sünde der Väter an den Kindern; das gilt am meisten von einer bösen Ehe. In dem Herzen ohne Kindesliebe nimmt gar leicht Trübseligkeit oder Verirrung anderer Art Platz.

1. **Wenn nicht das Feuer...** locution voulant dire *empêcher les querelles de trop éclater*. Feuer s'emploie fréquemment au figuré pour désigner une passion vive, violente : Sich in Feuer jagen; leicht in Feuer kommen; Feuer und Flamme sein. Il se trouve dans beaucoup de proverbes: Oel in's Feuer gießen; Feuer und Flammen speien.

Der Tod brachte die Mutter Befele's bald zu ihrem Vater, und jetzt, nachdem seine Frau todt war, fühlte der Schloßbauer erst, wie viel ihm fehlte, wie lieb er doch im Grunde seines Herzens seine Frau gehabt hatte. Er grämte sich, daß er sie nicht nachgiebiger behandelt, und daß er ihre Kränklichkeit so oft für Verstellung angesehen hatte; jedes harte Wort, das er ihr gegeben, schnitt ihm tief durch die Seele; er hätte gern sein Leben drum gegeben, wenn er es wieder hätte zurückrufen können. So geht's. Statt im Leben freundlich und friedfertig einander zu ertragen und zu erfreuen, grämen sich die meisten Menschen, wenn es zu spät ist, wenn der Tod die traulichen Lebensgefährten von der Seite gerissen hat; darum soll man sich lieben, so lange man noch lebt, denn jede Stunde, die man in Unliebe verbringt, hat man sich und dem Andern unwiederbringlich vom Leben geraubt.

Der Schloßbauer ging des Sonntags nicht mehr nach der Stadt, sondern in die Kirche des Dorfes, denn neben der Kirche lag ja seine Frau begraben; er machte jedesmal den Umweg und ging über den Gottesacker. Es war, als ob er das Grab seiner Frau durch diesen sonntäglichen Besuch versöhnen wollte.

Im Hause war Alles still, man hörte kein lautes Wort mehr, und das Befele waltete sanft wie ein Friedensengel. Der Friede war da, aber die Freude fehlte doch; es war immer im Hause, wie wenn man Jemand schmerzlich vermißte oder erwartete.

Nach und nach fühlte sich der Schloßbauer durch das freundliche Walten Befele's so wohl, daß er wieder neu auflebte; er that gar nichts ohne die Zustimmung „des Kindes," er ließ es sogar meist allein über Alles verfügen, und wenn Jemand Etwas von ihm haben wollte, sagte er immer ruhig: „Da müsset Ihr eben mein Befele fragen."

So lebten sie viele Jahre; Befele hatte die erste Hälfte der zwanziger Jahre überschritten. Viele Freier stellten sich ein

und hielten um seine Hand an, aber es sagte immer, daß es nicht heirathen wollte; der Vater gab ihm Recht. Dann sagte er wieder: „Vefele du bist zu fein für einen Bauersmann, und wenn ich meinen Prozeß gewinn', ziehen wir in die Stadt und ich geb' dir auch ein Simri voll Kronenthaler zum Heirathsgut, und dann kannst du unter den Herren-Leuten wählen." Das Vefele lachte zwar, aber innerlich gab es seinem Vater doch darin Recht, daß, wenn es auch heirathe, es doch nie und nimmer einen Bauern heirathen wolle. Es hatte ihre Leidenschaftlichkeit und Unversöhnlichkeit zu lange mit erduldet und hatte nun ein tiefes Vorurtheil gegen sie; es wähnte, in der Stadt, wo die Leute gesitteter und feiner wären, müßten sie auch besser und braver sein. Die vielen Kränkungen hatte es nur dadurch ertragen, daß es die Leute für zu roh und sich selber für etwas Besseres hielt, und indem es so immer mehr über das Bauernleben nachdachte, hielt es sich selber nicht nur für besser als die Anderen, sondern auch für höher stehend und vornehmer. Das war sein großes Unglück.

II

Man irrt sich gar gewaltig, wenn man glaubt, auf dem Lande da könne man ganz ungestört allein für sich leben. Das kann man nur in einer großen Stadt, wo die Menschen sich nicht um einander kümmern, wo Einer an dem Andern täglich vorübergeht ohne zu wissen, wer er ist, was er thut und treibt, wo man ohne Gruß, ja fast ohne Blick vor einem Menschen vorbeirennt, als ob er ein Stein und nicht als ob er ein Mensch wäre. Auf dem Lande, in einem Dorfe aber, wo die kleine Anzahl der Einwohner sich kennt, muß man gewissermaßen von seinem Thun und Treiben einem Jeden Rechenschaft geben, man kann sich nicht selbstgenügsam abschließen. — Im Schwarzwalde ändert sich der Gruß je nach dem öffentlichen Thun:

gehst du den Berg hinab, so sagt dir der Begegnende: „Weant[1] (wollt) Ihr au do 'na?“ Den Berg hinauf: „Weant Ihr au do 'nuf?“ Ladest du etwas auf den Wagen, so heißt es: „Ueberladet et;“ oder: Ueberschaffet Eu et.“ Sitzest du ausruhend vor deinem Hause oder auf einem Feldraine: „Weant Ihr au g'ruawe (ruhen)?“ oder: „Hent (habt) Ihr Feierobed[2]?“ Plauderst du mit einem Anderen, so sagt der Vorübergehende: „Hent Ihr guate Noth?“ u. s. w.

In dieser ausgesprochenen Theilnahme an dem Thun und Lassen des Andern liegt eine gewisse sinnige Gemeinschaft des Lebens, die sich über Alles ausbreitet; aber auch hier fehlen die Schattenseiten nicht. Will Einer aus besondern Gründen sein Leben so einrichten, daß es gegen die allgemeinen Sitten und Gewohnheiten verstößt, so ist er dem Widerstreben und dem Spotte Aller ausgesetzt; namentlich ist ein alter Junggeselle oder eine alte Jungfer die Zielscheibe des Straßenwitzes, gleichviel, ob sie aus Armuth oder aus irgend einem andern Grunde im ledigen Stande verharren.

Je mehr sich nun Befele der trübseligen Altjungfernzeit näherte, um so mehr erlaubte man sich, das „Schloßfräle“[3] zu necken und zu verhöhnen. Einmal, an einem Sonntage, ging Befele durch das Dorf. Vor dem Rathhause stand ein „Rädchen“[4] junger Bursche, der Tralle, ein halbstummer Dorftölpel[5], stand nicht weit davon. Als sie nun das Befele bemerkten, da rief Einer: „Tralle, da kommt dein' Hochzeiterin!“ Der Tralle grinste fröhlich. Sie ermuthigten, hetzten und stießen ihn nun, er solle seine Braut am Arme nehmen; das Befele hörte es

1. Weant Ihr au do 'na? Wollt Ihr auch da hinab? — Weant Ihr au do 'nuf? Wollt Ihr auch da hinauf?

2. Hent Ihr Feierobed? Habt Ihr Feierabend? Seid Ihr mit dem Tagewerk fertig?

3. Schloßfräle, Schloßfräulein.

4. Rädchen signifie une petite roue. Au figuré : un cercle, une réunion de personnes, un attroupement, ein Kreis sich zusammenstellender (zusammenrottender) Personen.

5. Dorftölpel. Tölpel, syn. de Tolpatsch.

und glaubte, es müsse vor Scham und Aerger in den Boden versinken. Schon stolperte der Tralle zu ihm her und faßte es mit grinsenden, verzerrten Mienen am Arme; Vefele erhob seinen Blick so jammernd und vorwurfsvoll nach den Burschen, daß wirklich einer derselben versucht war, ihm beizustehen. Man hörte nicht, was er sprach, denn die Burschen lachten überlaut. Da kam dem Vefele unversehens Hülfe. Der Hund, das Mohrle, der ihm gefolgt war, sprang plötzlich auf den Rücken des Tralle, faßte ihn am Kragen und riß ihn zu Boden. Vefele hatte nur zu thun, den Hund wieder von seiner Beute loszumachen, dann ging es schnell seines Weges fort. Das Mohrle war fortan eine gefürchtete Macht im Dorfe. Dieser Vorfall betrübte das Vefele sehr, und die Abneigung gegen das Bauernwesen bestärkte sich immer mehr in ihm.

Vefele war auf einige Wochen zum Besuche bei Melchior in Ergenzingen; auch hier war es oft betrübt, denn der Melchior hatte eine hartherzige, geizige Frau, bei der er kaum satt zu essen bekam.

Der Schultheiß von Ergenzingen, ein Wittwer mit drei Kindern kam oft zum Melchior, und eines Tages freite er um Vefele. Vefele war fast entschlossen, dem Antrag zu willfahren; es hatte zwar keine Neigung zu dem Schultheißen, aber das einsame Leben war ihm verleidet, und dann erfreute es sich an dem Gedanken, den mutterlosen Kindern eine freundlich liebende Mutter zu sein. Da kam der Schloßbauer und stellte seinem Kinde vor, daß der Schultheiß ein Grobian sei, der seine erste Frau hart gehalten habe, und dann sagte er wieder, daß für Vefele nur ein feiner Mann passe. Der Schultheiß erhielt eine abschlägige Antwort. Sein Antrag war aber im Flecken bekannt geworden; die jungen Burschen, die dem strengen Mann gern einen Streich spielten, streuten ihm des Nachts Spreu von seinem Hause bis zu dem Hause Melchiors. Der Schultheiß faßte fortan einen besonderen Haß gegen Melchior und Vefele,

dieses aber zog mit seinem Vater wieder nach Haus in die Einsamkeit.

Hätte nur Befele seiner eigenen Eingebung gefolgt und den Schultheißen geheirathet! Aber es war bestimmt, es sollte sein trauriges Schicksal erfüllen.

Das Leben des Schloßbauern schien früher enden zu wollen, als sein Prozeß. Der einst so starke Mann kränkelte und siechte[1]; der lange verhaltene Gram und Aerger hatten wie ein Wurm seinen Lebenskern aufgefressen. Oft halbe Tage saß er in seinem großen Lehnstuhle und redete kein Wort, nur bisweilen murmelte er ein paar unverständliche Laute mit seinem Hunde Mohrle, der, den Kopf auf seines Herrn Schooß gelegt, mit treuen Augen nach ihm aufschaute.

Befele konnte nicht immer um den Vater sein, und jetzt in seiner Krankheit fühlte er doppelt und dreifach, wie vereinsamt und abgeschnitten er von aller Welt war. Gerade wie es vielen Menschen ergeht, die, so lange sie gesund und glücklich sind, oft von Gott verlassen so in den Tag hineinleben[2], wenn aber Krankheit und Unglück über sie kommen, um so schmerzlicher nach Gott, ja sogar oft nach dem falschen Gott des Aberglaubens ringen: so erging es in anderer Weise dem Schloßbauer. Er hatte, so lange er gesund war, von den Menschen verlassen gelebt und sich wenig darum bekümmert; jetzt wäre es ihm überaus lieb gewesen, wenn irgend einer, wer es auch sei, mit ihm seine warme Stube getheilt hätte, und wenn sie sich gegenseitig nur hätten eine Prise Tabak bieten können. Der Schloßbauer legte sich in das Fenster und schaute hinaus, er hustete, wenn Einer vorüberging; aber Niemand grüßte, Niemand kam. Er machte dann immer wieder mißmuthig das Fenster zu.

1. Siechte. Siechen se dit particulièrement d'une maladie lente et ordinairement incurable; siechen est formé de siech. Au radical siech se rattachent Seuche, Sucht, süchtig, Eifersucht, etc.

2. In den Tag hineinleben, vivre sans souci du lendemain.

Es war zwei Tage vor Neujahr, Vefele war mit der Magd am Rathhausbrunnen, um Wasser zu holen; es zwang sich absichtlich zu dieser groben Arbeit, weil es gehört hatte, daß die Leute im Dorfe sagten, es schäme sich einer solchen. Eben hatte es einen Kübel voll gepumpt, da sagte die Magd: „Guck', der do mit den doppelten Augen, des ist gewiß der neue Feldscherer[1]." Ein modisch gekleideter Herr kam das Dorf herab, er trug eine Brille auf der Nase. Just als er an den beiden Mädchen vorüberging, nahm Vefele das Wasser auf den Kopf, aber durch einen unglücklichen Tritt glitt es auf dem Glatteise aus, fiel auf den Boden und ward ganz durchnäßt. Als Vefele sich wieder aufrichtete, stand der fremde Herr bei ihm, er reichte ihm die Hand und hob es auf, dann fragte er theilnehmend, ob es sich keinen Schaden gethan, es wäre gar gefährlich gefallen. Es lag so was Gutes in dem Ton seiner Worte, daß dem Vefele plötzlich gar wunderlich zu Muthe wurde; es dankte herzlich und sagte, daß es sich nichts gethan; es ging weiter, der Fremde ging neben ihm. „Ei, Sie hinken ja!" sagte der Fremd wieder, „haben Sie sich den Fuß verrenkt?"

„Nein, ich hab' einen kurzen Fuß," sagte Vefele und trotz dem, daß es an allen Gliedern fror, schoß ihm doch das Blut siedend heiß ins Gesicht. Es bedeckte sich mit der Schürze das Gesicht und that als ob es sich abtrocknen wollte, und doch war die Schürze ganz durchnäßt[2]. Der Fremde bemerkte nun, daß es kaum merklich hinke; Vefele lächelte halb ungläubig, halb ge-

1. Feldscherer, chirurgien. Le mot ne s'emploie plus guère que dans le langage populaire, ou par ironie. Il est remplacé aujourd'hui par Wundarzt et plus souvent encore par Chirurg.

2. Durchnäßt — durchnässen. Dans le Durchnässen, mouiller de part en part, la particule durch n'a pas l'accent, et elle est, par conséquent, inséparable. Quand durchnässen est intransitif, la particule a l'accent principal et devient séparable. Die Wunde hat durchgenäßt signifie : die Wunde hat die Feuchtigkeit (durch den Verband) durchdringen lassen. Durch a encore l'accent dans des phrases comme celle-ci : Der Gewitterregen hat die Erde ganz durchgenäßt.

schmeichelt darüber. Es war Befele ganz eigen zu Muthe, daß der Fremde immer so neben ihm herging durch das ganze Dorf bis zu seinem Hause; aber auch dort trat er mit einigen Entschuldigungsworten ein, ohne eine Antwort abzuwarten. Das Mohrle[1] aber sprang plötzlich auf den Fremden los und hätte ihn gewiß niedergerissen, wenn nicht der herbeigekommene Schloßbauer und das Befele mit aller Macht abgewehrt hätten. Der Fremde verordnete nun für Befele mancherlei Vorkehrungen gegen Erkältung, es mußte sich in's Bett legen und Thee trinken.

Mittlerweile saß nun der Fremde, oder wie er eigentlich hieß, Eduard Brönner, bei dem Schloßbauer und plauderte behaglich mit ihm; kaum eine Stunde war vorüber, so hatte er die ganze Geschichte des Schloßbauern erfahren. Dieser gewann den Herrn Chirurgus Brönner schnell lieb, sprach aber so viel von der Brille, und fragte mehrmals, ob er diese immer nöthig habe, daß Brönner wohl merkte, dieses Gelehrteninstrument war ihm unangenehm. Er nahm daher die Brille ab, und der Schloßbauer nickte ihm dafür freundlich zu, indem er sogleich bemerkte, daß er viel offener mit Einem sprechen könne, der sein Augenlicht nicht in einer Laterne stecken habe. Nun klagte er auch sein körperliches Leid. Brönner machte eine gar wichtige Miene und sagte: er wäre bis jetzt durchaus falsch behandelt worden, und verschrieb ein unfehlbares Mittel.

Brönner kam von dieser Zeit an fast jeden Tag in des Schloßbauern Haus. Jedes freute sich, wenn er kam, nur das Mohrle behielt seine Abneigung, es gab keinen Worten mehr Gehör, sondern mußte jedesmal angebunden werden, wenn Brönner da war. Eines Tages, als Brönner wegging, warf er unversehens dem Hund ein Stück Brod hin, aber der Hund ließ das Brod liegen und sprang nach dem Geber, als ob er ihn

1. Mohrle, nom du petit chien : *Négrillon.*

zerreißen wollte, und das Sprüchwort: „kein Hund nimmt ein Stück Brod von ihm,“ bewährte sich an Brönner buchstäblich.

Vefele aber nahm um so mehr die Schmeicheleien und schönen Reden Brönners an. Es zankte[1] gar gewaltig mit der Magd, welche behauptete, der Brönner habe nur einen Rock, denn er käme Sonntags und Werktags in demselben; es schalt das Mädchen dumm und erklärte, daß das bei den Herren-Leuten so wäre. Vefele saß oft dabei, wenn Brönner mit dem Vater über[2] allerlei sprach, und es freute sich jedesmal, wenn dem Vater die Ansichten Brönners gefielen und er sie gescheit[3] nannte, wie wenn er selber das gesagt hätte. Der Schloßbauer fühlte sich auf das von Brönner verordnete Mittel zufällig besser, und nun sprach dieser oft davon, daß er eigentlich ein besserer Doctor sei, als der Physikus, daß aber das Gesetz ihm die Ausübung verbiete. Er schalt dann auf die Herren, die da meinen, nur einer, der viel Bücher im Kopfe habe, wäre gescheit; die „Praxi“ (wie er es nannte) mache den Meister; ein Bauer, der die Welt kennt, verstände oft mehr von der Regierung, als alle Minister und Landvögte, und so sei es auch meistens bei der Medicin, die „Praxi“ mache den Meister. Indem er nun so, zufällig oder absichtlich, Wahres und Falsches unter einander mischte, gewann er die Neigung des Schloßbauern, der sich in seinen Lieblingsansichten immer mehr bestärkt sah. — Auch des Prozesses nahm sich Brönner an; er bekräftigte den Schloßbauer in seinem Vorsatze, nun endlich auch wie seine Gegenpartei zur Bestechung seine Zuflucht zu nehmen. Brönner hatte den gescheiten Gedanken, daß man seine Gegenpartei übertreffen und Gold geben solle.

1. **Zankte.** Zanken est tantôt transitif, tantôt intransitif, tantôt pronominal. — On dit avec des sens différents: mit Einem zanken, Einen zanken, et sich mit Einem zanken.

2. **Ueber.** On dit : von einer Sache, über eine Sache et eine Sache sprechen; mais il y a une différence entre : Politik sprechen, von der Politik et über die Politik sprechen.

3. **Gescheit**, ou gescheidt, et même gescheut.

Digitized by Google

Damals in der „guten alten Zeit" konnte kein Rechtshandel ohne „Schmierale[1]" fertig werden, und die Beamten nahmen dieß ohne Scheu an.

Als Brönner eines Abends aus des Schloßbauern Haus wegging, gab ihm Vefele das Geleite bis unter die Thür; da standen sie noch eine Weile bei einander. Brönner faßte die Hand Vefele's und sagte: „Parole d'honneur, Vefele, Sie sind ein liebes Mädchen und gar nicht wie ein Bauernmädchen, Sie sind auch viel zu fein für ein Bauernmädchen, parole d'honneur, und haben so viel Verstand, wie irgend eine in der Stadt."

Vefele sagte zwar, er wolle es nur foppen, aber innerlich gab es ihm doch Recht. Er küßte dann die Hand Vefele's und nahm Abschied, indem er höflich seinen Hut vor ihm abzog. Vefele stand noch lange unter der Thür und blickte gedankenvoll drein, ein heiteres Lächeln schwebte auf seinem Antlitze; die höfliche und doch so gutherzige Art Brönners hatte ihm gar wohl gefallen. Dann ging es singend die Treppe hinauf, und als es die große Suppenschüssel fallen ließ, lachte es überlaut. Es kam ihm heute Abend Alles so lustig vor, daß es keine trübe Miene machen konnte, es ging noch spät in den Keller und holte den Knechten heimlich eine Flasche Obstwein; sie sollten auch einmal mitten in der Woche vergnügt sein.

Das Verhältniß zwischen Brönner und Vefele ging nun in Riesenschritten vorwärts.

Ein neues, durch das lange Harren fast unerwartetes Ereigniß brachte frische Lust und Freude in des Schloßbauern Haus; die Nachricht war angekommen: er hatte endlich seinen Prozeß gewonnen. Die Gegenpartei war in Rothenburg gewesen, und

1. Schmierale (même sens que Schmiere), de schmieren graisser; au figuré : corrompre par des dons. Nous disons familièrement *graisser la patte à quelqu'un*. Dans l'acception qu'il a ici : Schmieral, a pour syn. Bestechung qui est beaucoup plus usité.

der Landvogt hatte ihnen offen und doch verblümt gesagt: „Des Schloßbauers Füchsle[1] haben eure Schimmele überritten.“ Trotzdem der Schloßbauer nicht ausgehen konnte, zog er doch sein Sonntagskleid an und saß vergnügt in seinem Stuhle und schüttete dem Mohrle einen ganzen Hafen Milch in seine Morgensuppe. Er schickte sogleich Boten nach Melchior und Agathle, sie sollten kommen und sich mit ihm freuen; man sagte ihm nicht, daß Agathle todtkrank darniederliege. Auch nach Brönner wurde geschickt, und dieser war der Einzige, der zum Schmause kam. Der Schloßbauer saß bis tief in die Nacht hinein und trank und lachte und scherzte, manchmal wurde er auch trüb; er wünschte sich nur, daß seine „Alte“ das auch noch mit erlebt hätte, und er trank ein volles Glas zu ihrem Andenken. Man mußte den Ueberfröhlichen, der schon auf dem Stuhle halb eingeschlafen war, endlich zu Bette bringen.

Es war schon spät, als auch Brönner sich zum Fortgehen anschickte; Vefele leuchtete ihm hinab, sie waren beide hoch erregt und küßten sich heftig. Auf sein Bitten und Betteln sagte nun Vefele ganz laut: „gut Nacht;“ Brönner that desgleichen, es nahm den Hausschlüssel, schloß die Thür auf, schlug sie heftig zu und verschloß wieder. Aber er war nicht hinausgegangen. Niemand im Hause merkte etwas davon, nur das Mohrle, das im Hofe angebunden war, bellte unaufhörlich die ganze Nacht, wie wenn ein Dieb ins Haus gedrungen wäre.

In derselben Nacht theilte sich der Engel des Lebens und

1. Des Schloßbauers.... c'est-à-dire les pièces d'or du Schloßbauer l'ont emporté sur vos pièces d'argent. Füchsle, dim. dialectique de Fuchs. — Fuchs servit à désigner une monnaie en cuivre rouge, et plus tard Goldfuchs, ou simplement Fuchs (Füchslein), se dit des pièces d'or. Dans le *Camp de Wallenstein* de Schiller, le poète dit, en parlant d'un joyeux cavalier :

...Der seines Vaters goldene Füchse
Mit unserm Regiment hat durchgebracht.

2. Schimmel se dit d'un cheval au poil blanc, Fuchs et Schimmel désignent des chevaux de couleur différente bien tranchée.

Digitized by Google

der Engel des Todes in die Herrschaft des einen Hauses; am andern Morgen fand man den Schloßbauer vom Schlage gerührt, todt in seinem Bette.

Niemand ahnte, warum das Befele bei der Leiche des Vaters wie wahnsinnig raste und sich wollte gar nicht beruhigen lassen; es war sonst immer so verständig und besonnen, und jetzt wollte es gar keine Vernunft annehmen.

Das Schloßgut wurde nun wieder von einem Baron angekauft, und die Bauern bezahlten nach wie vor ohne Widerrede die alten Herrenabgaben.

III

Befele zog nun zu seinem Bruder Melchior nach Ergenzingen; nichts war ihm aus dem Dorfe gefolgt, als das Mohrle. Die Schwester Agathle starb bald nach dem Tode des Vaters, und die Leute munkelten, Befele werde nun ihren Schwager heirathen; das konnte aber nie und nimmer geschehen. Brönner kam jede Woche mehrmals nach Ergenzingen; er mußte irgendwo Geld aufgetrieben haben, denn er war überaus prächtig gekleidet, auch benahm er sich gegen Befele und die Andern ganz sicher, ja fast vornehm. Er gab zu verstehen, daß man ihn künftighin „Herr Doctor“ heißen solle. Befele wußte nicht recht, was das sein sollte, es ließ sich aber Alles gefallen, denn es hatte ihm seinen Stand eröffnet. —

Im Hause Melchiors war ein Knecht, Wendel mit Namen, ein baumstarker und arbeitsamer Bursch, er theilte gleiche Freundschaft und Feindschaft mit dem Mohrle; er liebte den Hund, weil er gleich ihm den Brönner haßte, und er liebte ihn doppelt, weil er ebenfalls dem Befele so gut war. Brönner hatte einmal per „Er“ mit dem Wendel gesprochen, und dieser, der schon lange gern einen Grund gehabt hätte, um Brönner zu hassen, faßte von da an eine Todfeindschaft auf den „Bart-

kratzer[1]." Dennoch ließ er sich mehr als zwanzigmal und oft spät in der Nacht zu ihm schicken, wenn Vefele sagte: „Wendel, willst du nicht so gut sein?" Da wanderte er dann hin, und das Mohrle sprang mit, und sie brachten einen Brief von Vefele an den „Doctor". Oft auch, wenn der Wendel den ganzen Tag geackert hatte und müder war, als seine Gäule[2], brauchte das Vefele nur ein gut Wort zu sagen, und er spannte nochmals ein und führte den Brönner durch Nacht und Wetter heim.

Eines Samstags Abends sagte Vefele im Hofe zum Wendel: „Morgen früh mußt du so gut sein und ganz früh nach Horb fahren und den Brönner holen."

„Ist's denn wahr?" fragte Wendel, „daß Ihr Euch mit einander versprechen wollt?"

„Ja."

„Wenn ich Euch rathen soll, so thut's nicht, es gibt noch rechtschaffene Bauersleut' genug."

Vefele erwiederte: „Du kannste's ben dem Brönner nicht vergessen, daß er einmal Er zu dir gesagt hat." Es wollte noch mehr hinzusetzen, aber es bedachte sich, denn es wollte den Wendel nicht beleidigen. Innerlich aber sagte es sich: „es ist doch gräßlich, wie dumm und hartnäckig so ein Bauer ist," und es freute sich, darüber hinausgekommen zu sein. — Trotz seiner Widerrede war Wendel doch schon lange ehe es tagte mit dem Wägelchen auf der Straße, um den Brönner abzuholen.

Vefele und Brönner verlobten sich nun öffentlich mit einander, und die Leute sprachen allerlei davon, ja sie sagten sogar heimlich, Brönner habe dem Schloßbauer, weil er die Heirath mit seiner Tochter nicht habe zugeben wollen, einen Trank

1. Bartkratzer ou Bartscherer, nom donné par le peuple à un médecin ignorant et maladroit. Quacksalber dit la même chose dans le style soutenu.

2. Gäule, au lieu de Gaul, on se sert, aujourd'hui, du mot Pferd. — Gaul représente généralement : mauvais cheval. Comp. Mähre, Klepper, Gurre, Kracke.

gegeben, woran er gestorben sei. So schießen die Leute in ihren überklugen Vermuthungen meist über das Ziel[1] hinaus.

Die erste Veränderung, der sich nun Befele unterwerfen mußte, war eine sehr traurige. Der Brönner schickte ihm eines Tages eine Näherin aus der Stadt und ließ ihm Kleider anmessen. Befele kam sich vor wie ein Rekrut, der nicht mehr Herr über sich ist und sich in jede beliebige Uniform stecken lassen muß, weil ihn das Loos so getroffen; es ließ Alles ohne Widerrede aus sich machen. Als es nun am Sonntage darauf die neuen Kleider anziehen mußte, stand es weinend bei der Näherin in der Kammer, es nahm von jedem Stückchen wehmüthig Abschied, es war ihm, als ob es seinem ganzen bisherigen Leben damit entsagte. Mit besonderer Wehmuth betrachtete es den feinen Wiflingrock; seine Mutter hatte ihn ihm gegeben, als es gefirmt wurde, es war darin zum erstenmale zur Beichte und zu Gottes Tisch gegangen, und die Mutter hatte ihm gesagt, es solle einst damit zum Traualtare gehen. Auch das ist eine Unannehmlichkeit der Stadtkleider und bezeichnet schon das Herrenwesen, daß man sie nicht allein anziehen kann und Jemand zum Zuhafteln braucht. Befele schauderte immer zusammen, wenn die Näherin so an ihm herum bosselte[2]. Die Haare waren in einen Zopf geflochten und mit einem Kamme aufgesteckt, und als nun das Befele endlich fix und fertig da stand und sich im Spiegel betrachtete, mußte es über sich lachen, und es verbeugte sich höflich vor sich selber.

Brönner war hocherfreut, als das Befele schüchtern in die Stube trat; er bemerkte, daß es zehnmal hübscher aussehe. Als aber Befele sagte: daß die Stadtkleider doch nichts seien,

1. **Ziel.** Comparez les locutions: Weit vom Ziele schießen; weit am (ou vom) Ziele vorbeischießen.

2. **Bosselte.** Bosseln a diverses acceptions. Ici bosseln signifie *chiffonner*. — Bosseln veut encore dire *bâcler* (un travail); dans certaines parties de l'Allemagne: *jouer aux quilles*; enfin *faire un ouvrage en bosse*.

und daß ein einziges Bauernkleid mehr werth sei und auch mehr koste als sechs solcher Stadtfahnen, da machte der Brönner ein böses Gesicht und sagte, das wäre „dummes Bauerngeschwätz". Das Vefele preßte die Lippen zusammen und die Thränen standen ihm in den Augen, es ging hinaus und weinte.

Das Vefele ging fast gar nicht aus dem Hause, denn es schämte sich, so „vermaskirt"[1] zu sein; es meinte, Jedermann müsse es drum ansehen. Nur ein einziges Mädchen im Dorfe, das bei der alten Ursula aufgezogen ward, hatte auch Stadtkleider an, und man wußte nicht recht, woher es war. Das Vefele hatte schwere Zeiten in dem Hause Melchiors, dessen Frau ein böser Drache[2] war und immer todte Kinder gebar, so daß die Leute sagten, ihr Gift tödte die Kinder im Leibe. — Oft saßen Melchior und Vefele in der Scheune, und sie thaten, als ob sie sich zum Spaß Rüben schälten; in der That aber aßen sie sie mit gutem Appetit. Vefele gab sich alle Mühe, den Bruder zu steter Nachgiebigkeit zu ermahnen. Es hatte erfahren, was Unfriede in einem Hause war, und es drang nun darauf, daß bei allen Entbehrungen Friede sein sollte; der gute Melchior willigte gern in Alles.

Doppelt und dreifach drang aber Vefele bei Brönner auf baldige Verheirathung. Da trat dieser mit einem neuen Plane hervor; er wolle nach Amerika auswandern, er könne so gut doctern wie der Amtsphysikus, hier zu Lande aber dürfe er das nicht und darum wolle und müsse er fort. Das Vefele rang die Hände, warf sich auf die Kniee und bat, daß er von diesem Plane abstehe, sie hätten ja Vermögen genug, um auch ohne Doctorei zu leben. Der Brönner aber blieb unerschütterlich und nannte das Vefele „dummes Dorfkind, das nicht wisse,

1. **Vermaskirt**, familier pour maskirt.

2. **Drache**. In der Naturgeschichte werden drei verschiedene Thiere **Drachen** genannt: Die fliegende Eidechse, der Hauptwurm und der Schwertfisch. Bildlich wird gewöhnlich eine böse, zänkische, widerspenstige Frau, die dem Mann das Leben verbittert, **Drache** ge-

daß hinterm Berge auch noch Leute wohnen.“ Da sank das Befele in sich zusammen, es lag mit dem Gesichte auf dem Boden, und ein furchtbarer Gedanke ging ihm durch die Seele, der Gedanke, daß es mißachtet und auf ewig unglücklich sein werde. Brönner mochte das ahnen, er kam zu ihm, hob es freundlich auf, küßte es und redete gar fein und höflich, so daß das Befele Alles vergaß und in Alles willigte: es wollte mit ihm nach Amerika auswandern, es wäre ihm in die Hölle gefolgt, so hatte er sein Herz und seine Sinne bestrickt.

Brönner hatte schon Alles vorbereitet; das Vermögen Befele's wurde zu Geld gemacht, und um zur Reise bequemer zu sein, in lauter Gold eingewechselt. Befele hob es bei seiner Aussteuer auf.

Befele und Brönner sollten in der Kirche verkündet werden; aber die Papiere Brönners, der aus dem Hohenlohischen gebürtig war, blieben immer aus. Da kam dieser eines Tages — Befele stand in der Küche am Waschzuber — und er sagte: „Befele weißt du was, ich muß heim und die Papiere selber holen, unten ist ein guter Freund mit einer Chaise, ich habe gerade Gelegenheit nach Tübingen zu fahren; dann lass' ich auch für uns den Paß von dem Gesandten unterschreiben und dann gehen wir noch den Herbst fort.“

„Lieber heut als morgen,“ sagte das Befele.

„Apropos,“ sagte Brönner wieder, „ich habe jetzt gerade kein Geld, kannst du mir nicht was geben?“

„Da hast den Schlüssel,“ sagte Befele, „hol' dir droben; du weißt ja wo's liegt, links bei den neuen Hemden, die mit dem blauen Bändele zusammengebunden sind.“

Brönner ging hinauf und kam nach einer Weile wieder, Befele trocknete an der Schürze die Hand und reichte ihm dieselbe, Brönners Hand zitterte. Befele wollte ihm ein Stück

nannt. Drache (dragon) désigne aussi un animal fabuleux qui joue un rôle malfaisant dans toutes les mythologies.

Weges „ausfolgen“ [1]; er bat es, da zu bleiben, und er rannte schnell die Treppe hinab. Es war Vefele traurig zu Muthe, daß Brönner sich nicht einmal bis unter die Hausthür begleiten ließ, es glaubte er schäme sich seiner vor seinem Freunde; es dachte darüber nach, wie das einst werden solle, und bittere Thränen tröpfelten in den Waschzuber. Dennoch ging es hinauf in seine Dachkammer und schaute zum Fenster hinaus, um die Kutsche noch mit den Blicken begleiten zu können. Wie erstaunte es aber, als es sah, daß die Kutsche nicht nach Tübingen, sondern den Weg nach Herrenberg fuhr. Es hatte schon den Mund geöffnet, es war ihm, als müßte oder könnte es ihnen zurufen, sie seien auf falschem Weg; da besann es sich, daß es sich wohl verhört, oder der Brönner sich versprochen haben möge.

Acht, vierzehn Tage waren vorüber, weder Brönner noch Nachricht von ihm kam. Vefele war oft betrübt in dem Gedanken, daß es sein ganzes Leben lang einem Manne hingegeben sein solle, der keinen rechten Respekt vor ihm hatte; es war nicht stolz, aber es dachte doch daran, wie Jeder, und sogar der Schultheiß im Orte, sich hochgeehrt gefühlt hätte durch seine Hand. Oft aber dachte es wieder mit dem innigsten Entzücken an Brönner, und es bat ihn in Gedanken um Verzeihung für alle die herben Vorwürfe, die es ihm in seiner Seele gemacht hatte. Es stellte sich ihn ganz vor, wie er war, und da erschien er so herrlich und lieb, und es sah gar keinen Fehler mehr an ihm; denn so ist es immer; wenn wir von Menschen entfernt [2] sind, die wir gern haben, sehen wir gar keinen Fehler und nur Tugenden an ihnen. — Hätte der Brönner nur eine Tugend gehabt!

1. Ausfolgen a ici le même sens que nachfolgen, begleiten.

2. Entfernt. Nous avons cependant un proverbe qui dit : Les absents ont tort; et les Allemands disent : Aus den Augen, aus dem Sinn. Un moraliste a dit : L'absence affaiblit les affections comme les haines. Mais on sait qu'avec les proverbes il y a des accommodements.

Melchior fragte Vefele über das lange Ausbleiben Brönners, und es that, als wüßte es den Grund und wäre darüber beruhigt.

Eines Tages saß Vefele in trüben Gedanken in seiner Kammer; es hatte lange zum Dachfenster hinausgeschaut, ob Brönner nicht komme, aber es sah nichts. Es wollte sich eine Freude machen und öffnete den Schrank, um die schöne Aussteuer zu betrachten, aber, o Himmel! da war Alles so zerzaust, als ob Hexen darüber gewesen wären; es griff unwillkürlich nach dem Gelde, aber — das war fort. Es schrie laut auf, und plötzlich, wie feurige Pfeile so schnell, flogen ihm die Gedanken durch die Seele: der falsche Weg, den Brönner gefahren . . das Zittern seiner Hand . . daß es ihm nicht „ausfolgen“ durfte . . sein langes Ausbleiben — — Mit raschen Schritten sprang Vefele an das Dachfenster und wollte sich hinausstürzen; da faßte es eine Hand von hinten, es war Melchior, der auf den Schmerzensschrei herbeigeeilt war. Vefele warf sich auf die Kniee und erzählte händeringend seinem Bruder Alles. Melchior ras'te und wüthete; er wollte fort, alle Gerichte zu Hülfe rufen. Da fiel Vefele auf sein Angesicht und erzählte ihm seine Schande; Melchior sank zu ihm nieder auf den Boden und weinte mit. Lange saßen die beiden Geschwister so auf dem Boden hart an einander gelehnt, laut schluchzend, ohne ein Wort zu reden, ja beide scheuten sich fast, einander anzusehen. —

Wer die Menschen kennt und die Eigenthümlichkeiten der Bauern insbesondere, der wird es wohl zu schätzen wissen, daß Melchior seiner Schwester Vefele nie den geringsten Vorwurf über ihren Fall machte; ja, er suchte, so viel er konnte, ihren niedergedrückten Lebensgeist wieder aufzurichten. Die meisten Menschen machen sich für ihre Theilnahme bei einem Mißgeschick oder einem Fehltritt gleich dadurch bezahlt, daß sie ihrem freundschaftlichen Aerger und ihren weisen Ermahnungen Luft

machen. Das mag bei Kindern oder überhaupt bei solchen Menschen am Platze sein, die nicht wissen, was ihnen geschehen oder was sie gethan; bei Menschen aber, die den Pfeil wohl fühlen, der in ihre Brust gedrungen, ist es unvernünftig, wenn nicht grausam, dem Pfeil noch um und um zu wühlen, statt ihn sogleich behutsam und zart herauszuziehen.

Melchior berathschlagte[1] nun mit Vefele, was zu thun sei, und sie kamen überein, daß man vorerst keinen Lärm machen und Alles im Geheimen zu Ende führen müsse. Mit einer Entschiedenheit, als wäre er ein ganz anderer Mensch geworden, forderte Melchior seiner Frau Geld ab, und wenige Stunden darauf reis'te er in seinem Wägelchen dem Brönner nach. Vefele wollte mit, es wollte fast verzweifeln, daß es zu Hause bleiben und nichts thun solle, als harren und weinen, aber Melchior redete ihm die Mitreise auf's Liebevollste aus.

Tage und Wochen schmerzlichen Hinbrütens vergingen. Wer das Vefele früher gekannt hatte, wäre jetzt furchtbar erschrocken über die Veränderung seines ganzen Wesens. Es ließ sich aber vor Niemand sehen, es lebte ein Leben ohne Willen, das kein eigentliches Leben war, es aß und trank, schlief und stand auf, aber es wußte und wollte von alle dem nichts, es blickte immer drein wie eine Wahnsinnige. Auch weinen konnte es nicht mehr. All sein Denken, seine tiefste Seele war wie scheintodt, wie lebendig begraben; es hörte die Welt draußen hanthieren, es verstand sie wohl, aber sich selber konnte es nicht verständigen.

Als Melchior zurückkam, ohne eine Spur von Brönner entdeckt zu haben, hörte Vefele Alles mit einem herzzerreißenden Stumpfsinn an, es schien auf Alles gefaßt. Still, fast ohne ein Wort zu reden, lebte es dahin. Nur als es vernahm, daß Brönner mit Steckbriefen verfolgt wurde, jammerte es laut

1. Berathschlagte. Berathschlagen appartient à la conjugaison faible, quoique schlagen soit de la forte. Cela vient de ce que le verbe composé est formé du substantif Rathschlag, et devient faible comme tous les verbes dérivés. Comparez veranlassen, etc.

auf; es war ihm, als ob Millionen Zungen durch die Welt hin seinen Schmerz und seine Schande verkündeten, und doch — so weit geht die Liebe — weinte es fast mehr um Brönner, als um sich selber.

Bei alle dem hatte das traurige Schicksal Befele's noch nicht seine höchste Höhe erreicht. Als seine Schwägerin seinen Stand inne ward, steigerte sich ihre Hartherzigkeit zum empörendsten Grade, sie verfolgte und mißhandelte Befele auf jede Weise. Das aber duldete still, es sah sich auserkoren, das größte Kreuz[1] über sich zu nehmen und es gehorchte ohne Murren; das Doppelleben in ihm schien es mit einer geistigen und körperlichen Kraft auszurüsten, die über jedes Ungemach unversehrt hinwegschritt. Als aber Befele hörte, wie die Schwägerin dem Melchior Vorwürfe machte, und wie sie den Tag verwünschte, an dem sie in eine Familie eingetreten war, die einen solchen Schandfleck habe, da blutete das Herz der Unglücklichen tief. Sie, die Engelsmilde, sollte die Schande ihrer Familie sein! Alles ertrug sie, nur das, daß sie an dem Unglück und der Schande ihres Bruders schuld sein solle, das war zu viel!

Es ist jammervoll, daß fast lauter böse, in die Tracht schwarzer Leidenschaften gehüllte Menschen am Lebenswege Befele's sich wie eine festgeschlossene Reihe aufgestellt hatten. Das verhinderte es auch, die guten in den Lichtglanz des Edelsinns gehüllten Menschen zu erkennen, die sich nicht so leicht hindurchdrängen, weil es ihre stille Tugend so mit sich bringt, und weil sie auch erwarten dürfen, daß man sie doch herausfinde.

Befele saß eines Tages weinend in der Küche auf dem Herde, da trat der Wendel ein und sagte:

1. Kreuz, comme *croix*, s'emploie au figuré pour désigner toute affection que Dieu envoie aux hommes pour les éprouver : Chacun a sa croix; il faut trouver le secret de porter sa croix, etc. Kreuz se rencontre dans beaucoup de proverbes : Das Kreuz gefaßt, ist halbe Last. — Anderer Leute Kreuz lehre das eigene tragen.

Digitized by Google

„Müsset nicht greinen, ich hab's Euch ja damals gesagt, es gibt noch rechtschaffene Bauersleut' genug, wenn sie auch keinen Katzenbuckel[1] machen können."

Vefele sah mit thränenden Augen auf, über diese Rede befremdet; es antwortete aber nichts, und Wendel fuhr nach einer Weile fort:

„Ja, gucket mich nur an; was ich sag' ist so wahr, wie wenn's der Pfarrer von der Kanzel sagt." Er näherte sich Vefele und faste dessen Hand, indem er weiter sagte: „Drum kurz und gut, ich weiß, wie's mit Euch steht, aber Ihr seid doch bräver als hundert Andere, und wenn Ihr Ja saget, ist über vierzehn Tag' unsere Hochzeit und Euer Kind ist mein Kind."

Vefele entzog ihm rasch die Hand und bedeckte sich damit die Augen, dann stand es auf und sagte glühenden Antlitzes: „Weißt du denn auch, daß ich bettelarm[2] bin? Gelt, das hast du nicht gewußt?"

Wendel stand eine Weile still, Zorn und Mitleid kämpften in seinem Herzen wie auf seinem Angesichte, er schämte sich für das Vefele und für sich selber über diese Rede; endlich sagte er: „Ja, ich weiß Alles; wenn du noch reich wärst, hätt' ich mein Lebtag nichts gesagt; meine Mutter hat ein klein's Gütle und ich hab' mir auch ein Geldle gespart, und wir können ja schaffen und uns in Ehren durchbringen."

Vefele faltete die Hände, hob die Blicke himmelwärts und sagte dann: „Verzeih' mir's Wendel, aber ich hab's nicht so schlecht gemeint, ich bin nicht so schlecht, aber die ganze Welt kommt mir so vor; verzeih' mir's Wendel."

Der Wendel ging weg und sagte noch in derselben Stunde dem Melchior auf Martini[3] den Dienst auf.

1. Katzenbuckel. Die Katze buckelt, wenn sie Einen schmeichelnd umgeht; das ist auf Menschen übertragen, besonders von kriechend demüthigen Verbeugungen, von schmeichelndem Gebahren. (Grimm, Dict.)

2. Bettelarm, comme blutarm.

3. Martini ou Martinstag (11

„Nun sagst du Ja?" fragte dieser.

Vefele schüttelte den Kopf verneinend, und Wendel stampfte 6it dem Fuße auf den Boden: „Warum denn nicht?" fragte er.

„Ich kann nicht viel reden," sagte Vefele schwer athmend, „aber verzeih' mir's, ich kann nicht; Gott wird dir dein Herz gewiß noch belohnen, aber gelt, jetzt reden wir weiter kein Wort mehr davon?"

Endlich kam das äußerste Unglück über Vefele. Der Schultheiß des Ortes hatte ihren Stand erfahren, und der hartherzige Mann ließ nun seinen alten verhaltenen Grimm aus; er ließ Vefele durch den Dorfschützen sagen, es müsse das Dorf verlassen und nach seinem Geburtsort zurückkehren, da sonst das Kind, wenn es hier geboren würde, Heimathsrechte ansprechen könnte.

Vefele duldete es nicht, daß man Schritte gegen diese Grausamkeit that, und in einer stürmischen Herbstnacht bestieg es mit Wendel das Wägelchen und fuhr nach Seedorf. Wender suchte es auf dem Wege zu trösten, so gut er konnte; er sagte, daß er sich jeden Tag darüber gräme, daß er nicht wie er oft vorgehabt habe, den Brönner einmal die Bildechinger Steige hinabgeworfen habe, damit er Hals und Bein breche. Vefele schien fast froh, als es in Seedorf kein Unterkommen fand. Wendel bat und beschwor es, mit ihm zu seiner Mutter nach Bondorf zu gehen; aber es gab auf alle seine Bitten kein Gehör, schickte ihn des andern Morgens nach Hause und wanderte zu Fuß fort, wie es sagte nach Tübingen. Das Mohrle war auch mit gewesen, es wollte sich von Vefele nicht trennen lassen, und der Wendel mußte den Hund mit einem Seil unter dem Wägelchen anbinden.

Der Wind jagte den Regen, der Boden war so schlüpfrig,

novembre), est le jour où les domestiques s'engageaient et se dégageaient. Dans les campagnes la Saint-Martin est encore une date importante pour les fermiers et les propriétaires terriens.

daß man bei jedem Schritte ausglitt, als Vefele den Weg nach Rottenburg einschlug. Es war städtisch gekleidet, und hatte ein hellrothes Halstuch um, unter dem Arme trug es ein kleines Bündel. Ein altes Lied, das es fast ganz vergessen hatte, tauchte plötzlich in seiner Erinnerung auf; es war das Lied von der betrogenen Grafentochter. Ohne den Mund zu öffnen, wiederholte es oft innerlich den Vers:

Weinst du um dein Vatergut,
Oder weinst du um dein' stolzen Muth?
Oder weinst du um dein junges Blut?
Oder weinst du um deine Ehr'?
Ja Ehr'?
Die find'st du nimmermehr.

Kaum einige hundert Schritte war Vefele von Seedorf entfernt, als plötzlich etwas an ihm heraufsprang. Es fuhr erschreckt zusammen, aber sein Antlitz war schnell wieder freundlich, es war Mohrle; der Hund trug einen Seilstumpf, den er abgebissen hatte, am Halse, er geberdete sich ganz wie selig und wollte sich gar nicht beruhigen lassen.

Der Sturm war so heftig, daß es war, wie wenn man ganz hart an dem Ohre zwei Steine auf einander schlüge, und als ob um und um unfaßbare rauschende Gewänder Einen umstrickten und zu ersticken suchten. Vefele ging mühsam weiter und plötzlich — ohne daß es wußte warum oder wie — kam ihm der Gedanke, daß Brönner jetzt auf dem Meere sei. Es hatte in seinem Leben nur Einmal eine bildliche Darstellung des Sturmes im Evangelium gesehen, aber jetzt sah es ihn leibhaftig vor sich, es selbst war mitten drin; es sah die häuserhohen dunkeln Wellen, sah das Schiff, wie es auf und nieder geschnellt wurde, und oben stand der Brönner und streckte jammernd die Arme empor. Da! wehe! Vefele streckte ebenfalls die Arme empor, sein Mund öffnete sich, aber der Schrei

erstarb ihm auf der Zunge, es sah den Brönner hinabstürzen in das Meer und eine Welle begrub ihn. Vefele ließ die Arme sinken, sein Haupt neigte sich, seine Hände falteten sich und es betete für die arme Seele des Verlorenen. So stand es eine Weile, in seinem Innersten sah es: Brönner war in dieser Minute gestorben. Dann richtete es seufzend das Haupt wieder empor, es hob das Bündel[1] auf, das ihm entfallen war, und schritt durch Sturm und Regen wieder fürbaß.

Auf der Anhöhe, wo der Weg umbiegt und das Städtchen Rottenburg vor den Blicken liegt, steht eine Kapelle. Vefele trat hinein und betete lange inbrünstig vor der Mutter Gottes. Als es wieder aus der Kapelle trat, sah es die weite Ebene vor sich fast wie einen See; der Neckar war übergetreten[2]. Vefele ging außen an der Stadt herum, Hirschau zu. Hier traf es plötzlich einen alten Bekannten, den auch uns noch wohl erinnerlichen Marem; er trug einen Quersack auf dem Rücken und führte eine Kuh am Seile, er ging ebenfalls nach Hirschau. Wer sollte es glauben, daß Marem ein Mitgefühl mit dem Schicksale Vefele's hatte, das ihm Thränen auspreßte? Und doch war es so. Nehmt einen Dorfjuden und einen Bauern von gleicher Bildungsstufe, ihr werdet jenen verschmitzter, auf seinen Vortheil bedachter und scheinbar kälter finden; aber bei jedem rein menschlichen Elend werdet ihr meist eine Wärme und Zartheit des Mitgefühls in ihm entdecken, die ihn weit über sein sonstiges Sein hinaushebt. Sein Schicksal hat ihn für manche andere Weltbeziehung abgestumpft, aber ihn auch

1. **Bündel** est tantôt neutre, antôt masculin. Gœthe, p. ex., emploie l'un et l'autre genre. Dans le *Faust* il dit :
Wir breiten nur den Mantel aus,
Der soll uns durch die Lüfte tragen.
Du nimmst bei diesem kühnen Schritt
Nur keinen großen Bündel mit.
Dans *Hermann et Dorothée*, nous lisons : Nur spät war erst das Bündel zusammen. — Seinen Bündel schnüren signifie : plier bagage.

2. **Uebergetreten.** Uebertreten, déborder, a l'accent principal sur la part. über qui est alors séparable. Dans übertreten, transgresser, la part. n'a pas l'accent et elle est, par conséquent, inséparable.

zum theilnehmenden Bruder jedes rein menschlichen Schmerzes gemacht.

Marem bot Alles auf, um Vefele von seinem Wege zurückzubringen, er bot ihm sein eigenes Haus als Unterkommen an, ja er wollte ihm sogar Geld aufdringen. Vefele lehnte alles ab. In Hirschau kehrten die Beiden ein. Marem ließ dem Vefele eine gute Suppe kochen, aber es stand gleich, nachdem es den ersten Löffel voll genommen, wieder auf, um weiter zu gehen. Marem wollte den Hund bei sich behalten, aber Vefele ließ das treue Thier nicht, es schied mit einem: „Vergelt's Euch Gott!“ —

Eine Stunde später ging Marem, nachdem er seine Kuh verkauft hatte, ebenfalls nach Tübingen. Nicht weit von Hirschau sprang ihm das Mohrle entgegen, es trug ein rothes Halstuch im Maul[1]. Marem wurde blaß vor Schrecken, das Mohrle sprang ihm nun voraus und er nach. Sie kamen an eine Stelle, wo das Wasser über die Straße getreten war; der Hund[2] sprang hinein, er schwamm immer weiter, immer weiter, bis er endlich aus den Augen verschwand. — —

*

* *

Das vornehmste Haus des ganzen Dorfes, das gehörte einst dem Vater des Vefele; der Vater ist todt, die Mutter ist todt, die fünf Kinder sind todt, und das Vefele ist spurlos verschwunden.

1. **Maul** se dit des animaux et Mund des personnes. Au figuré on emploie l'un et l'autre de ces deux mots. — Cependant Maul, même au figuré, est plus rude et plus familier que Mund : Wüstes Maul, wüstes Herz. — Wie das Maul, also der Salat.

Was kommt in den dritten Mund
Wird aller Welt kund. —

Reiner Mund und treue Hand
Gehen durch das ganze Land. —

Stiller Mund und treue Hand
Gelten viel in jedem Land. —

2. **Hund.** L'attachement du chien pour son maître a inspiré plus d'une scène touchante aux romanciers. Il nous suffira de citer le chien de Tobie, le chien d'Ulysse et celui de Dora dans Dickens.

Tonele mit der gebissenen Wange.

La jalousie, sans motif, rend souvent réelles les craintes imaginaires qu'elle s'était d'abord forgées; et, à force d'amour, d'égoïsme et de déraison, cette funeste passion ne sème autour d'elle que larmes et ruines. Le nom du jaloux ne fait rien à l'affaire; qu'il s'appelle Othello ou Sepper, les suites de son aberration sont partout les mêmes, et partout terribles.

Auf dem Feldraine, da, wo der Weg sich scheidet und der eine nach Mühringen, der andere nach Ahldorf führt, im sogenannten „Kirschenbusch", dort saßen an einem Sonntag Nachmittage drei Mädchen unter einem blühenden Kirschenbaume. Rings umher war Alles stille, kein Pflug regte sich, kein Wagen rasselte. So weit das Auge schauen konnte, überall sonntägige Ruhe[1]. Von der Anhöhe gegenüber, vom Daberwasen, wo noch die Kirche eines alten Klosters steht, tönte die Glocke, die wie mit lautem Gruße die Betenden heim geleitete. In dem kleinen Thälchen, „im Grunde" genannt, blühte der gelbe Reps zwischen den grünen Kornfeldern, und rechts auf der Anhöhe sah man von dem jüdischen Gottesacker nur die vier Trauerweiden, die an den vier Ecken des großen Hügels stehen, unter welchem die Großmutter, die Mutter und ihre fünf Kinder ruhen, die alle in Einem Hause verbrannt sind. — Weiter unten stand mitten unter den blühenden Bäumen ein hohes, ziegelroth und weiß angestrichenes, hölzernes Crucifix. Sonst war rings um-

1. Ruhe. Ce repos du jour consacré à Dieu, a été admirablement peint par Uhland :

Das ist der Tag des Herrn!
Ich bin allein auf weiter Flur,
Noch eine Morgenglocke nur;
Nun Stille nah und fern!....
(Schäfers Sonntagslied.)

her lauter still treibendes Leben. Der einzige Laubwald in der ganzen Gegend, das sogenannte „Buchwäldle", stand in voller Blätterpracht, und auf der andern Seite des Weges zog sich der Fichtenwald mit seinen stolzen und geraden Stämmen in lichter unbewegter Ruhe dahin. Kein Lüftchen wehte. Hoch zu den Wolken hinan schmetterte die Lerche ihren Gesang und tief in den Furchen versteckt schlug die Wachtel. Es war, als ob die Aecker nur für sich selber blühten; denn nirgends war ein Mensch zu sehen, der mit Hacke und Schaufel andeutete, daß die Erde ihm unterthan sei. Hie und da kam ein Bauer quer über's Feld, bisweilen einer, bisweilen aber auch mehrere, die sich unter traulichem Gespräche nach dem Gedeihen ihrer Saat umschauten; in ihrem Sonntagsstaate kamen sie und sahen vergnügt das stille Walten und Wirken in der Natur in ihrer Sonntagspracht.

Die drei Mädchen saßen ruhig da, die Hände auf ihre weißen Schürzen gelegt, und stimmten ihre Lieder an. Bärbele sang die erste Stimme, das Tonele (Antonie) und das Brigittle begleiteten es mit natürlichem Takte. Andächtig und wehmüthig schallten die langgezogenen Töne über die Flur dahin, und so oft die Mädchen sangen, pfiff ein Distelfink, der in den Zweigen des Kirschbaumes saß, mit doppelter Lust, und so oft die Mädchen nach Beendigung einer Strophe innehielten oder leise mit einander plauderten, verstummte der Distelfink fast plötzlich. Die Mädchen sangen:

„Schön's Schätzle, um was i di bitte thur[1],
Bleib nur noch e Jährle bei mir.
Und Alles, was du verzehre thust,
Das will ich bezahle vor dir."

„Und wenn du gleich Alles bezahle thust,
Geschieden muß es jetzt sein.

1. Um was i di bitte thur, um was ich dich bitte. — E Jährle, ein Jährlein. — Bezahle vor dir, für dich bezahlen. — Nit, nicht.

Wir reisen in fremdeste Länder hinein,
Schön's Schätzle, vergiß du nit mein."

Und als ich in fremde Lande hinein kam,
Schön's Schätzle steht unter der Thür,
Es thät mich so freundlich nit grüßen:
„Schön's Schätzle, was machst du allhier?"

Es ist kein Apfel am Baum so roth,
Schwarz Kerne sind es darin.
Es ist kein Mädle im ganz Oestreich
So führt es ein falschen Sinn.

Paff! fiel ein Schuß, die Mädchen schreckten zusammen, der Distelfink flog vom Kirschbaum fort. Da sahen die Mädchen den Jäger von Mühringen in ein Repsfeld springen, sein Hund ihm voraus. Der Jäger hob die Gabelweihe[1], die von seinem Schusse getroffen in's Saatfeld gesunken war, in die Höhe, raufte eine Feder aus, steckte sie auf den Hut, schob den Vogel in die Jagdtasche und hing sich seine Flinte wieder um; es war ein schöner Mann, wie er so aus dem grünen Felde daher kam.

Das Tonele sagte: „er hätt' doch das Thier am Sonntag leben lassen können."

„Ja," sagte Bärbele, „die Jäger sind alle keine rechten Christenmenschen: sie können nichts als die armen Bauern wegen Holzfrevel in den Thurm und die unschuldigen Thiere um's Leben bringen. Der grün' Teufelsknecht hat noch vergangen[2] des Bläsi's Käther auf vier Wochen in's Spinnhaus[3] gebracht. Ich möcht' keinen Jäger heiren[4], und wenn er mir weiß nicht was versprechen thät'."

„Die alt Ursel hat mir einmal erzählt," sagte Brigittle, die

1. Gabelweihe ou der Gabelweih, on dit aussi Hahnenweih et Hühnerdieb (*falco milvus*), milan.
2. Vergangen, provincialisme pour vor Kurzem.
3. Spinnhaus ou Arbeitshaus, maison de correction. Plus haut nous avons vu Thurm avec la même acception.
4. Heiren pour heirathen.

jüngste von den dreien, „daß ein Jäger jeden Tag ein lebiges[1] Wesen todt machen muß.“

„Das kann er genug haben,“ lachte Bärbele, und wies ihn an das Ungeziefer.

Unterdessen kam der Jäger näher. Wie auf eine Verabredung begannen alle drei Mädchen zu singen; sie wollten thun, als ob sie den Jäger nicht bemerkten, und doch sangen sie in ihrer Befangenheit nur mit halber Stimme und summten nur so vor sich hin den letzten Vers des Liedes:

Ein falschen Sinn, ein hohen Muth,
Drei Federn trag' ich auf meinem Hut;
Und weil ich mein Schätzle verloren hab',
So reis' ich gleich wiederum ab.

„Guten Tag, ihr Jungfern, warum so leis?“ fragte der Jäger stehen bleibend.

Die drei Mädchen fingen an zu kichern[2] und hielten sich ihre Schürzen vor den Mund; Bärbele aber gewann am schnellsten das Wort wieder und sagte: „Schön Dank, Herr Jäger, wir singen halt[3] nur für uns, und wir hören's schon, wenn wir auch noch so leis singen, wir singen nicht für Andere.“

1. **Lebig**, dialectique pour lebendig. Les composés se rencontrent souvent : beidlebig, doppellebig, kurzlebig, langlebig, hartlebig, großlebig, kleinlebig, etc. La réflexion de Brigitte rappelle bien des superstitions sur les courants d'eau qui demandaient une victime tel jour de l'année, sur les montagnes et les cavernes hantées par des génies.

2. **Kichern**, heißt fein lachen, besonders mit gedämpfter hoher Stimme in sich hinein lachen. Comparez le latin *cachinnare*.

3. **Halt** est ici adverbe et sert à renforcer l'idée exprimée, comme les adverbes freilich, etc. Dans le Dictionnaire de Grimm nous lisons : Halt, in abgeblaßter, vielfach bloß in füllender Verwendung, etwa durch freilich, eben, wol, ja, zu übersetzen, obschon diese Uebersetzungen den Sinn auch getreu wiedergeben, weil ihre Bedeutung eine noch zu scharf umgrenzte ist, erstreckt sich durch Oberdeutschland bis nach Mitteldeutschland hinein. Aujourd'hui cette particule ne s'emploie plus guère que comme forme dialectique : die neuere Schriftsprache hat **halt** den Mundarten überlassen, wenn die Rede mundartlich anklingen oder eine trauliche Färbung empfangen soll. Halt se dit surtout en Autriche.

„Brr!“ sagte der Jäger, „das Mäule schneidt't ja wie geschliffen.“

„Geschliffen oder ungeschliffen, das ist gehupft[1] wie gesprungen; wem's nicht gefällt, der kann's ja besser machen, wenn er's kann,“ erwiederte das Bärbele; das Tonele stieß sie an und sagte halblaut: „Du bist aber auch grob wie Bohnenstroh.“

„Ich kann schon einen Spaß vertragen,“ sagte der Jäger, zu dem bösen Spiele gute Miene machend.

Die Mädchen waren bei alle dem doch verlegen, und sie wählten wohl gerade das unrechteste Mittel, der Verlegenheit auszuweichen; sie standen auf und faßten einander unter dem Arme, um nach Hause zu gehen.

„Darf ich den Jungfern Gesellschaft leisten?“ sagte der Jäger wieder.

„Das ist Landstraße und die Straß' ist breit,“ sagte Bärbele.

Der Jäger dachte daran, sich von dem groben Mädchen fortzumachen, aber er besann sich schnell, wie lächerlich es wäre, sich verblüffen zu lassen. Er fühlte es wohl, er sollte auch in dem gleichen Tone antworten, aber er konnte nicht: das Tonele, an dessen Seite er ging, hatte ihm so in die Augen gestochen, daß er gar keinen tüchtigen Spaß machen konnte, und er war doch sonst gar nicht so blöde; er ließ daher dem Mädchen seine Freude und ging mit, ohne ein Wort zu reden.

Um doch Einiges wieder gut zu machen, fragte das Tonele: „Wohin wollet ihr denn am Sonntag?“

„Ge' Horb,“ sagte der Jäger, „und wenn mich die Jungfern begleiten thäten, es käm' mir auf den besten Schoppen nicht an.“

„Wir bleiben daheim,“ sagte das Tonele und wurde über und über roth.

1. **Gehupft**, dialectique pour gehüpft. Gehupft wie gesprungen, est un dicton qui signifie *c'est tout un.*

„Wir löschen lieber den Durst mit Gänswein[1], des kriegen wir auch geschenkt," sagte das Bärbele.

Man war dem Dorfe näher gekommen, da sagte das Bärbele abermals, auf einen Fußweg deutend: „Herr Jäger, da könntet ihr hinten 'rum kommen, da geht der nächste Weg nach Horb."

Dem Jäger wurde es endlich zu viel, und er hatte ein höchst derbes Wortspiel im Munde; aber er unterdrückte es und sagte nur: „Ich seh' gern ehrlichen Leuten und einem ehrlichen Dorf ins Gesicht." Er konnte sich aber nicht enthalten, dem Bärbele dabei den Rücken zuzukehren.

So geht's. Weil der Jäger keinen Spaß machen konnte, wurde er grob, und so geht's oft.

Als die Vier in das Dorf hineingingen, fragte der Jäger das Tonele, wie es heiße; aber noch ehe es antworten konnte, sagte Bärbele: „Wie man's getauft hat."

Und als nun der Jäger zum Bärbele sagte: „Ihr seid ja wundergescheit, wie alt seid Ihr denn?" erhielt er die gewöhnliche Antwort: „So alt wie mein kleiner Finger[2]."

Das Tonele aber sagte halb leise: „Ich heiß' Tonele. Warum fraget ihr denn?"

„Weil mir's lieb ist, es zu wissen."

Man ging den Berg hinan, an dem sich die beiden Häuserreihen hinaufziehen; oben an des Sauerbrunnenbasche's Haus steckten die drei Mädchen stillstehend die Köpfe zusammen, und husch! stoben sie wie verscheuchte Tauben aus einander und ließen den Jäger allein stehen; dieser pfiff seinem Hunde, der den Mädchen nachgesprungen war, steckte die linke Hand in den Gewehrriemen und ging ebenfalls davon.

1. **Gänswein** (c'est-à-dire Wein der Gänse) se dit plaisamment pour *de l'eau;* de même on désigne quelquefois le vin par Oktoberwasser.

2. **Finger.** Toutes ces réponses montrent que Bærbele a, comme nous disons familièrement, de l'esprit à revendre, ou de l'esprit en argent comptant, en dormant.

An der Steingrube erholten und sammelten sich die Mädchen wieder.

„Du bist aber auch gar zu grob," sagte Tonele zu Bärbele.

„Jo weger[1]," betheuerte Brigittle.

„Er hat dir ja nichts than[2]," fuhr Tonele fort, „und du bist auf ihn losgefahren wie ein Kettenhund."

„Ich hab' ihm auch nichts than," sagte Bärbele, ich hab ihn nur gefoppt, warum hat der Tralle[3] mir nicht 'rausgeben? Und wahr bleibt wahr, ich mag ihn nicht; wie kommt der Grünrock dazu? Meint er, weil er beim Baron Mühringen Jäger sei, dürft' er nur so mit uns laufen durch das ganze Dorf durch, daß alle Leute meinen, wir wollen 'was von ihm? Und was müßt' der Sepper[4] und der Kasper davon denken? Nein, nein, ich bin kein so Tättele[5] wie du, ich laß mir nichts gefallen, von keinem Grafen und von keinem Baronen."

Das Gespräch wurde unterbrochen, denn der Sepper und der Kasper kamen; sie hatten ihre Schätze im Kirschenbusch gesucht und nicht gefunden. Bärbele erzählte nun die ganze Geschichte, es konnte Niemand außer ihm zu Worte kommen, und da ihm noch viel spitzere Redensarten einfielen, nahm es das nicht so genau und erzählte auch diese. Denn das findet sich überall und bei gar vielen Menschen, daß, wenn sie etwas von sich erzählen, sie es noch schöner herausputzen: sie berichten dann, daß sie dieß und das gesagt und gethan, wo sie zur Zeit den Muth nicht gehabt hatten, oder was ihnen erst später einfiel[6].

Der Sepper gab dem Bärbele vollkommen recht und sagte „das Herrenpack muß man gleich von vorn herein abdachteln!"

1. Jo weger peut se traduire par wahrlich.

2. Than pour gethan.

3. Tralle, dumm-gutmüthige Person, die sich Alles gefallen läßt. Tölpel qui a le même sens est d'un usage plus fréquent.

4. Sepper pour Joseph.

5. Tättele, dans le dialecte de la Souabe, désigne : une jeune fille timide.

6. Später... C'est ce que nous appelons familièrement *l'esprit de l'escalier*.

Der Jäger, der doch nichts weniger als ein „Herr“ war, wurde immer mehr zu einem solchen gestempelt, damit man desto besser auf ihn losziehen konnte.

Sepper nahm seinen Schatz, das Tonele, an den einen Arm, an den andern hing sich das Brigittle; der Kasper und das Bärbele gingen neben ihnen, und so wanderten sie durch die Hohlgasse nach der Hochbux spazieren.

Der Sepper und das Tonele waren ein herrliches Paar beide fast gleich groß und schlank, und beide doppelt schön, wenn sie mit einander gingen; jedes für sich allein war schon schön, aber bei einander waren sie es erst recht, unter tausenden heraus hätte man sagen müssen: diese zwei gehören zusammen. Der Sepper ging halb bäuerisch, halb soldatisch gekleidet; das kurze schlotterige Bauernwamms hob das schöne Ebenmaß der Glieder unter den eng zugeschnallten Beinkleidern noch schärfer hervor. Der Sepper sah aus wie ein Offizier, der sich's „kommod gemacht“ hat, so schlank und straff und doch wieder so frei und ungezwungen war sein ganzes Wesen.

Auf der Hochbux angelangt, sahen sie nicht weit davon den Jäger beim Nordstetter Waldschützen stehen. Der Sepper bemerkte sogar, daß der Jäger nach ihnen hindeutete, und er räusperte sich, als ob er dem „Herrn“ sogleich eine tüchtige Antwort zu geben hätte, obgleich sie noch mehr als zweihundert Schritt von einander entfernt waren. Dann faßte er das Tonele um den Hals und gab ihm einen herzhaften Kuß, gleichsam auch als weit hin erkennbare Sprache. Darauf schritt er lustig pfeifend dahin und schwenkte sich gar keck und muthig.

Hätte er gehört, was der Jäger mit dem Waldschützen sprach, er wäre noch schärfer aufgetreten, denn der Jäger sagte: „Gucket, da kommt es grad'. Es ist ein Mädle wie von Wachs, grad' wie die Mutter Gottes in der Kirche; so lang ich mir denken mag, hab' ich noch keines so gesehen.“

„Ja, ja, wie ich ungesehen gesagt hab',“ erwiederte der

Waldschütz, „das ist des Pudelkopfs Tonele; man heißt ihren Vater den Pudelkopf, weil er ein Haar hat wie ein Schaf, das Tonele hat auch so weißes gerölltes Haar; man heißt's auch im ganzen Dorfe das Borsdorfer Aepfele, weil es so rothe Bäckle hat. Der alte Pfarrer, der war nicht versteckt[1], der hat's zur Köchin haben wollen; aber prost Mahlzeit, der Pudelkopf hat mit einem schönen Dank das Maul gewischt. Das Tonele kriegt einmal seine fünf Jauchert Ackers in einer Zelg[2] und das kleckt[3] noch nicht.“

Der Jäger gab dem Waldschützen die Hand, und noch ehe ihn die Spazierenden erreichen konnten, ging er rasch die Steige hinab.

Auf einem Feldraine sitzend verbrachten unsere Bekannten unter Singen und Küssen den Nachmittag. Am übelsten war das Brigittle dran, sein Schatz war in Heilbronn bei den Soldaten; wer weiß, wo er jetzt war, während sein Mädchen glühenden Antlitzes abseits von den Anderen, mit einer Blume spielend seiner gedachte? Als es Abend zu werden begann, machte Brigittle die anderen Mädchen wieder zurecht; seine eigene Halskrause war in der besten Ordnung geblieben, während die Haare und Halskrausen der Anderen „verstrobelt und verzobelt[4]“ waren, wie es gutmüthig scheltend sagte.

Man ging wiederum auf der Straße spazieren. Alle Mädchen und Burschen sammelten sich dort, und nun schieden sich die Geschlechter.

Im Westen, wie man bei uns sagt, „über dem Rheine“,

1. **Versteckt**, mis pour dumm.

2. Fünf...., cinq arpents de terre d'une pièce.

3. **Das kleckt noch nicht**, ce n'est pas tout encore. Klecken a rarement le sens que lui donne l'auteur dans ce passage. Klecken a d'ordinaire deux sens très distincts et signifie tantôt *éclater crever*, et plus souvent *faire des taches, tacher*. Klecken, barbouiller, au propre et au figuré. Klecker désigne un mauvais écrivain.

4. **Verstrobelt und verzobelt.** Ces verbes appartiennent au dialecte de la Souabe; ils sont synonymes de zausen, zauseln, verzausen zerzausen.

ging die Sonne blutigroth unter und prophezeite für morgen einen guten Tag.

Die Burschen gingen in langen Reihen, aber ein Jeder für sich, singend oder im Chore vierstimmig pfeifend das Dorf hinein. Etwa dreißig Schritte hinter ihnen gingen die Mädchen Arm in Arm, ebenfalls in langen Reihen, die die ganze Breite der Straße einnahmen. Sie sangen unaufhörlich. Immer wieder fing ein Mädchen ein neues Lied an, und die Andern stimmten ohne langes Besinnen und Hin- und Herreden ein.

Das Tonele ging an der linken Flanke und an seinem rechten Arme hing des Blätschle's Marann', die Flambomarann'[1] genannt. Das war ein unglückliches Mädchen, denn die ganze linke Hälfte seines Gesichts, von der Stirn bis zum Kinn, war blau, wie von geronnenem Blute unterlaufen. Bei dem großen Brande vor achtzehn Jahren, wobei die sieben Menschen verbrannten, war die Mutter Marann's, die damals schwanger war, schnell herzugeeilt, und da sie die Flamme sah, fuhr sie sich erschreckt mit der Hand über das Gesicht. Als nun das Kind zur Welt kam, hatte es auf der einen Seite ein blitzblaues Gesicht. Das Tonele hatte immer einen unüberwindlichen „Grausel" vor der Marann', aber es hatte nicht Muth genug, vor ihr zurückzuweichen, als sie seinen Arm faßte. So ging es nun neben ihr, innerlich zitternd, aber es sang um so lauter, um dadurch gerade über sich Meister zu werden.

Bei des Schloßbauern Haus holte der Jäger, von Horb kommend, die Mädchen ein. Als er des Tonele ansichtig wurde, ward er feuerroth, er hob sein Gewehr etwas von der Schulter, hing es aber sogleich wieder über und sagte zu Tonele gewendet: „Guten Abend, ihr Jungfern."

„Schön Dank," erwiederten Einige, und der Jäger fuhr leiser zu Tonele fort:

1. Flambomarann', Marianne couleur de feu.

„Ist's jetzt eher erlaubt, daß man mitgeht?"

„Nein, das schickt sich nicht, daß Ihr mit uns durch das Dorf gehet, thut mir den Gefallen und gehet voraus zu den Buben," erwiederte das Tonele ebenfalls ganz leise.

Der Jäger war hierüber hoch erfreut und ging höflich grüßend voraus.

Beim Adler machte Alles Halt. Die Abendglocke läutete, die Burschen zogen ihre Mützen ab und sprachen ein leises Vaterunser; auch die Mädchen sprachen dasselbe leise, darauf machte ein Jedes das Zeichen des Kreuzes.

Kaum war aber dieß vorbei, so ging das Scherzen und Schäkern wieder los. Der Jäger sagte: „Gute Nacht beisammen," und ging seines Weges.

Die Mädchen foppten das Tonele mit dem Jäger, und daß es etwas leise mit ihm gemunkelt habe. Der Sepper, der das hörte, stand plötzlich starr und hielt die Pfeife, die er eben zum Munde führen wollte, krampfhaft vor sich hin, seine linke Faust ballte sich, er sprach kein Wort, aber aus seinem Auge, das stier auf Tonele gerichtet war, blitzten furchtbare Gedanken. Dann aber wiegte er sich wieder stolz auf seinen Knieen und warf nur einmal den Kopf rückwärts.

Als sich Alles zerstreute, begleitete der Sepper das Tonele. Er ging eine Weile still neben ihm her, dann sagte er:

„Was hast du mit dem Jäger?"

„Nichts."

„Was hast du mit ihm gered't?"

„Was man eben so red't."

„Ich will aber du sollst kein Wörtle zu ihm sagen."

„Und ich lass' mir von dir nicht befehlen, mit wem ich reden soll."

„Du bist eben ein hoffährtiges, falsches Ding."

„Wenn du's glaubst, ist mir's auch recht."

Die Beiden gingen noch eine Strecke mit einander und rede-

ten kein Wort. Sie kamen vor dem Hause Tonele's an, es sagte gute Nacht, aber der Sepper gab ihm keine Antwort und das Tonele ging in's Haus. Den ganzen Abend blieb noch der Sepper vor dem Hause stehen, er pfiff und sang allerlei Weisen, er glaubte, das Tonele müsse noch zu ihm herauskommen; aber es kam nicht, und er ging in heftigem Zorne davon.

Während der ganzen Woche sprach der Sepper kein Wor mit dem Tonele, ja er wich ihm sogar aus, wo er ihm begegnete.

Am Samstag Nachmittag holte der Sepper mit seinen Gäulen im Würmlesthäle Klee für den Sonntag. Auf der Heimfahrt sah er das Bärbele mit einem schweren Kleebündel auf dem Kopfe aus dem Veigelesthäle kommen; er hielt an, rief dem Bärbele, es mußte seinen Klee auf den Wagen legen und sich dann zu ihm hinauf setzen. Hier oben kam es nun zu einer grundmäßigen Erklärung. Das Bärbele machte dem Sepper wegen seiner dummen Eifersucht so tüchtig den Marsch[1], daß er noch an demselben Abend beim Rathhausbrunnen wartete, bis das Tonele kam um Wasser zu holen; er sprang schnell herzu, hob ihm den Kübel auf den Kopf, dann ging er neben ihm her und sagte:

„Wie hast du denn die Woch' gelebt? Ich hab' sündlich[2] viel zu schaffen."

„Und machst dir noch mehr zu schaffen, für nichts und wieder nichts. Du bist ein recht unbändiger Mensch. Siehst du jetzt ein, daß du unrecht gehabt hast?"

„Mit dem Jäger darfst du halt kein Wort mehr reden."

„So oft ich will, red' ich," sagte Tonele. „Ich bin kein Kind, ich weiß schon, was ich zu thun hab'."

1. Marsch. Einem den Marsch machen (blasen), est une locution proverbiale signifiant *dire son fait à quelqu'un, envoyer promener*, etc.

2. Sündlich, pour sehr.

„Aber wenn du doch nicht mußt, brauchst du doch nicht mit ihm zu reden?"

„Nein, das brauch' ich nicht, aber ich lass' mich nicht so kurz am Leitseil halten."

Der Friede war wieder hergestellt, keine Störung trat ein, denn auch der Jäger kam lange nicht mehr nach Nordstetten.

Tonele saß am Sonntage oft mit den Gespielinnen oder auch mit dem Sepper im Kirschenbusch und sang und scherzte. Die Waldkirschen (denn andre gibt es bei uns nicht) waren längst reif, der Reps wurde eingeheimst, Roggen und Gerste geschnitten, in dem stillen, friedlichen Leben unsrer Bekannten war Alles beim Alten geblieben; die Liebe Tonele's und Seppers hatte, wenn es möglich war, noch an Heftigkeit zugenommen. Nur noch diesen Herbst hatte der Sepper das letzte Manöver beim Militär mitzumachen, dann bekam er seinen Abschied und dann — gab es Hochzeit.

Seit jenem Sonntag im Frühjahr hatte das Tonele den Jäger mit keinem Auge mehr gesehen. Erst als es mit dem Sepper gemeinschaftlich in der Molde[1] Hafer schnitt, ging der Jäger vorüber und sagte: „schneidet's gut?" Das Tonele schreckte unwillkürlich zusammen, es antwortete nicht, sondern bückte sich und schnitt emsig, der Sepper aber sagte: „Großen Dank" und auf eine Garbe knieend, drehte er dieselbe recht fest zu, als ob er dem Jäger damit den Hals zudrehe. Der Jäger ging fürbaß[2].

Es war gut, daß der Sepper erst drei Tage nach des Bärbele's Hochzeit mit dem Kaspar zum Manöver einrücken mußte. Er nahm sich deßhalb vor, sich dabei noch recht wohl sein zu lassen, und er hielt getreulich Wort.

Fast in allen Häusern, wo der Sepper mit dem Kaspar die

1. Molde. Name einer Gemarkung.

2. Fürbaß, même signification que weiter, vor, vorwärts. Baß est un ancien comparatif ayant le même sens que besser.

Einladungen zur Hochzeit machte, sagten die Leute: „Nun Sepper, jetzt kommt's bald an dich," und er schmunzelte bejahend.

Am Hochzeitstage war es dem Sepper so wohl wie einem Vogel[1] im Hanfsamen. Er genoß die Vorfreude seines künftigen baldigen Glückes. Als es zum Tanze ging, stieg er zu den Musikanten auf die Erhöhung und bestellte sie, sammt noch zwei Trompetern mehr, zu seiner Hochzeit; er wollte als Gardist recht viel Trompeten haben.

Abends machte aber eine neue Erscheinung dem Sepper einen Strich durch die Rechnung; der Jäger kam nämlich auch zum Tanze, und die erste, die er „engagirte," war Tonele.

„Ist schon angeschirrt," antwortete Sepper statt des Tonele.

„Die Jungfer wird wohl selber reden können," erwiederte der Jäger.

„Den nächsten Hopser[2] wollen wir mit einander tanzen," sagte das Tonele und nahm den Sepper bei der Hand. Es wendete sich aber nochmals nach dem Jäger um, ehe es zu tanzen begann. Als nun das Tonele mit dem Jäger den Hopser tanzte, setzte sich der Sepper an den Tisch und nahm sich vor, heute Abend keinen Fuß mehr zu rühren, und daß das Tonele auch nicht mehr tanzen dürfe. Da kam Bärbele, von seiner „Gespiele" geschickt und forderte den Mürrischen auf. Der Hochzeiterin darf nie Jemand einen Tanz ausschlagen, und so folgte der Sepper dem ihn nachziehenden Bärbele, das ihm alsdann beim Aushalten tüchtig die Leviten[3] las: „Ich weiß gar nicht," sagte es, „du kommst mir ganz närrisch vor mit dem Jäger. Du bist dran schuld, wenn ihn das Tonele gern kriegt. Es thät schon lange mit keinem Gedanken mehr nach ihm umgucken;

1. **Vogel.** Comparez : Ihm war so wohl wie dem Fische im Wasser.
2. **Hopser**, ein Walzer im Zweiviertel-Takt.

3. **Leviten.** Einem die Leviten lesen, faire des reproches à quelqu'un, le sermonner, défiler son chapelet à quelqu'un.

wenn du es aber so fort und fort mit ihm quälst, da muß es ja immer wieder an ihn denken, und da denkt es darüber nach, ob es wirklich wahr ist, daß der Jäger es gern hat, und da kann es ihn eben auch gern kriegen, denn guck, er kann doch noch besser tanzen, als du, so links 'rum kannst du doch nicht hopsen."

Der Sepper lachte, aber innerlich mußte er dem schalkhaft gescheidten Weibchen recht geben, und als er dann mit seinem Schatze am Tische saß, brachte er es dem Jäger zu (ihm Bescheid zu thun), er winkte dabei dem Tonele und sagte: „stoß mit ihm an." Der Jäger trank, eine höfliche Verbeugung machend, auf die Gesundheit Tonele's, dem Sepper nickte er kaum zu. Dieser aber nahm sich vor, heute nicht mehr böse zu sein, er freute sich vielmehr über sein kluges Benehmen gegen den Jäger, und hielt dann das Tonele selig im Arme. Da wurde er zu dem Hauptspaße einer Hochzeit abgerufen.

Die gesammte ledige Mannschaft hatte nämlich nach alter Sitte die Hochzeiterin[1] gestohlen. Sie hielten das Bärbele in einen großen Kreis geschlossen, und Kaspar, der Hochzeiter, mußte es nun unter vielen possirlichen Hin- und Herreden von den Unholden loskaufen. Sechs Flaschen Wein befreiten die Gefangene, und die Beiden, die sich wieder gefunden, marschirten nach Hause. Die Musikanten stiegen von der Anhöhe an die offenen Fenster und spielten ihnen den üblichen Marsch auf und Manches Hoch! schallte noch hinterdrein.

Das Tonele stand träumerisch am Fenster, als das Bärbele schon längst fort war und Alles wieder tanzte.

Es war schon spät in der Nacht, oder eigentlich früh am Morgen, als der Sepper das Tonele nach Hause begleitete.

1. Hochzeiterin. Le fiancé et la fiancée s'appellent Hochzeiter et Hochzeiterin (ces deux mots sont familiers) le jour de leurs noces. Les mots usuels sont Bräutigam et Braut. D'une manière générale Hochzeiter s'applique à tous les convives d'une noce.

Sie waren noch lange allein und das Tonele schmiegte sich mit wilder Gluth an seine Wangen und faßte ihn mit gewaltigen Armen fest. Auch der Sepper war hoch erregt, aber er konnte es doch nicht unterdrücken, noch einmal von dem Jäger zu sprechen. Das Tonele sagte: „Laß jetzt den Jäger, guck, es gibt jetzt gar nichts auf der Welt als du.“ — Der Sepper hob das Tonele hoch in die Lüfte, dann umfaßte er es wieder und den Mund auf seine Wangen pressend sagte er: „guck, ich möcht' dir g'rad 'neinbeißen.“

„Beiß,“ sagte Tonele.

Wehe! der Sepper hatte wirklich gebissen; das Blut rann Tonele von der Wange und floß hinab bis an den Hals. Erschreckt fuhr es mit der Hand noch seiner Wange, es fühlte die offenen Spuren der Zähne, da stieß es den Sepper von sich, daß er rücklings hinstürzte, dann schrie und heulte es laut auf, daß Alles im Hause erwachte. Der Sepper richtete sich auf, um es zu trösten, aber jämmerlich wehklagend stieß es ihn abermals von sich. Da man Geräusch im Hause vernahm, schlich sich der Sepper fort, denn er dachte: die Sache ist nicht so arg: auch wollte er sich und Tonele jede Verlegenheit ersparen, und er hoffte, es würde schnell eine Ausrede vorbringen, wenn die Leute herbeikämen.

Der Vater und die Mutter kamen mit Licht und schlugen die Hände zusammen, als sie ihr bluttriefendes Kind sahen. Schnell wurde die alte Ursel, die viel Hausmittelchen kannte, herbeigeholt. Die alte Frau sagte ganz offen: „das kann den Krebs geben, oder der das gethan hat, muß die Wunde mit seiner Zunge reinigen.“ — Das Tonele schwur hoch und heilig, lieber zu sterben, als daß der Sepper es nur noch einmal berühren dürfte.

Es wurden nun allerlei Heilmittel angewendet und das Tonele stöhnte wie eine Sterbende.

Andern Tages war die Geschichte im ganzen Dorfe bekannt

und man sagte, der Sepper habe dem Tonele ein ganzes Stück Fleisch aus dem Backen herausgebissen. Alles kam, um das Tonele zu trösten, aber auch um seine Neugierde zu befriedigen. Auch der Sepper kam, aber das Tonele schrie wie eine Besessene, er solle augenblicklich aus dem Hause und nie mehr kommen. Kein Bitten, kein Klagen, nichts half; Tonele that wie wahnsinnig und der Sepper mußte fort. Er ging zum Bärbele und bat es, doch für ihn ein gutes Wort einzulegen. Das Bärbele war gerade damit beschäftigt, die Hochzeitsgeschenke zu ordnen; Küchengeschirr und allerlei Hausrath lag um sie her. Es schimpfte nun zwar den Sepper tüchtig aus, ließ aber doch augenblicklich Alles stehen und liegen und ging zum Tonele. Dieses schrie laut auf am Halse seiner Gespielin: „Ich bin verschänd't für mein Lebtag." Auf vieles Zureden stand es endlich doch auf aus dem Bette, und als es nun zum ersten Male vor den Spiegel trat und die gräßliche Verwüstung sah, rief es: „Jesus Maria Joseph! Ich bin ja grad wie die Flambomarann'. Lieber Gott, ich hab' mich g'wiß an ihr versündigt; ich bin gestraft genug."

Unter keiner Bedingung wollte das Tonele mehr den Sepper sehen, und dieser ging endlich zwei Tage darauf, ein kleines weißleinenes Ränzchen auf dem Rücken, nach Stuttgart.

Erst nach vierzehn Tagen ging Tonele aus dem Hause, aber immer mit verbundenem Gesichte. Merkwürdig! fast der Erste, der ihm begegnete, als es mit der Hacke auf der Schulter zum Kartoffelgraben ins Feld ging, war der Jäger.

„Wie geht's, schönes Tonele?" fragte er gutmüthig die Verbundene.

Das Tonele wollte vor Scham in den Boden sinken, es war ihm so eigen, daß er es bei[1] seinem Namen nannte und noch

1. Bei seinem Namen nannte, l'appelait par son nom. Bei (formé de bau, comme *chez* vient de *casa*) gouvernait autrefois le datif et l'acc. Aujourd'hui cette préposition ne régit plus que le datif. Dans les

dazu „schönes" sagte; es fühlte jetzt doppelt, wie gräßlich entstellt es war, als es daher schweigend seufzte, sagte der Jäger: „Ich hab schon gehört, was Euch geschehen ist, darf man's nicht sehen?" — Das Tonele schob schüchtern das Tuch weg und der Jäger schlug unwillkürlich die Hände zusammen, dann aber sagte er: „Das ist unverzeihlich, unmenschlich, so mit einem herrlichen Mädchen umzugehen, wie Ihr seid. Das ist einmal wieder eine rechte Bauernrohheit, verzeihet mir's, ich mein' Euch gewiß nicht mit, aber die Menschen sind doch halb Vieh. Lasset's Euch aber nicht zu sehr grämen."

Das Tonele hörte aus allem diesem nur die Theilnahme des Jägers heraus und sagte: „Nicht wahr ich bin recht verschänd't?"

„Bei mir thät' das nichts," sagte der Jäger, „und wenn Ihr nur Einen Backen hättet, Ihr thätet mir doch besser gefallen, als alle Mädle von Nordstetten bis Paris."

„Das ist nicht recht, einen so zu foppen," sagte das Tonele wehmüthig lächelnd.

„Nein, ich fopp' nicht," sagte der Jäger, die Hand des Mädchens fassend und fuhr fort: „gucket, ich thät' euch gleich heirathen, so wahr mir Gott das Leben gibt."

„Das ist sündhaft gesprochen," sagte Tonele.

„Ich seh' keine Sünd' dran, wenn wir uns heirathen thäten," sagte der Jäger.

„Wenn wir gut Freund bleiben wollen, so redet davon kein Wörtle mehr," sagte Tonele und ging quer über's Feld.

Der Jäger war schon zufrieden, daß er „gut Freund" mit dem Tonele sein durfte, und er machte sich das wohl zu nutze; denn er kam jetzt fast jede Woche ein paarmal nach Nordstetten.

locutions bei Seite gehen, Einen bei Seite nehmen, etc., bei est encore suivi d'un accusatif. Gœthe emploie quelquefois l'acc. surtout dans le style épistolaire : Filangieris kommen diese Tage bei mich zu Tische. Il écrit à madame de Stein : Ich bitte mich bei Sie zu Gast. On entend aussi Setze den Topf bei (an) das Feuer. — Lege die Gabel bei das Messer. — Du mußt nicht ausgehn ohne Geld bei Dich (zu Dir) zu nehmen

Er unterhandelte zuerst mit dem Pudelkopf, Tonele's Vater, wegen der Holzfuhren, die es jetzt im Herbste gab; dadurch bekam er immer mehr Gelegenheit, mit dem Tonele zu sprechen. Er sagte nichts mehr vom Heirathen, aber man hätte ein Narr sein müssen, wenn man's nicht gemerkt hätte, daß er darauf herum redete.

Einen schweren Stand hatte der Jäger bei dem Bärbele, ohne das beim Tonele nichts auszurichten war. Zuerst versuchte er es mit Güte und Spaß, aber das Bärbele verstand gar keinen Spaß mehr; es redete immer und immer vom Sepper, so oft der Jäger da war.

Da begab sich für den Jäger ein Ereigniß [1], wie er sich's nicht besser wünschen konnte. Das Tonele hatte eine reiche Base in Mühringen, deren Hochzeit in wenigen Tagen sein sollte, und das Tonele kam für den drei Tage lang dauernden Tanz nach Mühringen. Die Schwester des Jägers schloß schnell Freundschaft mit Tonele, und die beiden Mädchen spazierten mit einander über die Wies' und Feld und hielten sich beim Tanze zusammen. Das Tonele erschien hier zum ersten Male mit unverbundenem Gesichte, und man kann fast sagen, es war schöner seit dem Bisse.

Manche wilde und abergläubische Völker verstümmeln etwas vollkommen Schönes, damit der böse Blick keine Macht über dasselbe habe und der Teufel, der nichts Vollkommenes duldet, darüber beruhigt sei. Der Biß in der Wange Tonele's war nur so viel, daß der Neidteufel, der nie etwas ganz und durchaus loben mag, sein Aber [2] dabei anbringen konnte.

1. Ereigniß est du genre neutre; on rencontre cependant aussi le féminin. Von dieser Ereigniß ist alles provisorisch (Kant).

2. Aber. Quand une particule est employée comme substantif, ce substantif est du neutre : das Wenn, das Ja, das Nein, etc. Ces particules se rencontrent dans un grand nombre de dictons et de locutions proverbiales :

Aber, Wenn und Gar
Sind des Teufels Waar'. —

Alles wäre gut, wär' kein Aber dabei. —

Der Jäger hielt sich beim Tanze immer zum Tonele und am Abend machte er ihm noch eine Freude, wie sie noch kein Bauernmädchen von ganz Nordstetten gehabt hatte.

Der alte Baron ein wohllebig dicker Mann, so geizig er auch war, und so streng er auch einem Bauer, der ein Bündel dürres Holz im Walde holte, nachjagte, war doch sehr splendid für ein kleines Theater, das er sich auf dem Schlosse hielt, und wozu er die Honoratioren der Gegend einlud. Der Jäger erhielt die Erlaubniß das Tonele mit ins Theater zu bringen.

Das Tonele zitterte, daß ihm die Zähne klapperten, als es mit dem Jäger den Berg hinanging, indem das Schloß in alterthümlicher Weise mit Zugbrücke, Wall und Graben steht. Still, ganz in sich zusammengeschauert, auf den Zehen gehend, trat es in den Saal, wo die Herrschaften schon waren; es erhielt einen Platz nicht weit hinter der Musik. Die Obervogtin richtete ihre Lorgnette lange nach ihm, und das Tonele saß da, schlug die Augen nieder und wagte kaum zu athmen; die Narbe an der Wange brannte, es war, als ob der Blick der Obervogtin die Wunde wieder aufgerissen hätte. Da rauschte nach der Musik der Vorhang auf, Tonele hörte mit angehaltenem Athem zu. Es weinte bittere Thränen über das Schicksal des armen, herzensguten Lorenz Kindlein (dieses Stück wurde gespielt), es hätte gewiß nicht so lange gewartet, wenn es die Tochter gewesen wäre, und erst als der Vorhang wieder fiel, entlud sich ein gewaltiger Seufzer seiner Brust.

Auf dem Rückwege faßte der Jäger das Tonele um den Hals und es schmiegte sich traulich an ihn, es war ganz aufgelöst von der mächtigen Aufregung; es war ihm, als ob der Jäger

Wenn das Wörtlein Wenn nicht wär', Wär' mancher Bettler ein reicher Herr. — Wohl Mancher söffe das ganze Meer, Wenn nur kein Wenn und Aber wär'.	Nous disons : Avec un Si on mettrait Paris dans une bouteille. — On dit : C'est un homme qui n'a ni si ni mais, pour désigner un homme franc. — Des louanges sans *si*, ni *mais*, ni *car*.

ihm alles Das geschenkt hätte, als ob er das Alles selber gemacht hätte, und doch wäre es wieder gar zu gerne noch einmal zu dem guten, alten Manne und seiner lieben Tochter gegangen, die jetzt so glückselig bei einander waren.

Aber auch der Jäger war glückselig, denn er erhielt das Versprechen, daß das Tonele am Sonntage nach der Mittagskirche im Buchwäldle mit ihm zusammenkommen wolle.

Und so war der Jäger bei seinem Manöver viel glücklicher, als der Sepper zu Rosse bei dem Manöver auf der Ebene von Ludwigsburg, und noch ehe er den Abschied[1] vom Militär erhielt, hatte ihm das Tonele den Abschied gegeben.

Bei seiner Heimkunft war der erste Ausgang des Seppers zu dem Tonele. Er traf es an der Kunkel in der Stube bei seinen Eltern, aber es redete kein Wort mit ihm und blickte ihn nur manchmal stier an. Er zeigte seinen ehrenvollen Abschied und breitete ihn, nachdem er alle Stäubchen weggeblasen, auf dem Tische aus; aber das Tonele kam nicht einmal her, um hineinzublicken. Er wickelte den Abschied wieder in doppeltes Papier und ging, das Dokument behutsam in der Hand haltend, fort zu dem Bärbele. Hier hörte er nun Alles und daß die beiden Gespielen sich wegen des Jägers verfeindet hätten. Der Sepper zerknitterte den Abschied mit beiden Händen zu einem Ballen zusammen und ging dann fort.

Es war in der Dämmerung, da saß der Sepper unter demselben Baume im Kirschenbusch, wo wir das Tonele zuerst gesehen haben. Der Baum war entblättert, der Wind pfiff über die Stoppelfelder und der Fichtenwald rauschte und brauste wie ein Strom; vom Daberwasen her tönte das Nachtglöcklein, und ein verspäteter Rabe flog krächzend dem Walde zu. Der

1. Abschied, avec nehmen, on omet d'ordinaire l'art. devant Abschied et l'on dit Abschied nehmen, vom Leser Abschied nehmen. Ailleurs le substantif est précédé d'un déterminatif : Der Abschied aus dem Leben; seinen Abschied fordern; ein Gedicht auf den Abschied der Freunde, etc. On dit : Der Reichsabschied, Landtagsabschied.

Sepper aber sah und hörte nichts. Er saß da, die Ellbogen[1] auf die Knie gestemmt und hielt sich mit den Händen die Augen zu. So saß er lange. Da hörte er das Bellen eines Hundes und herannahende Schritte, er sprang rasch auf. Der Jäger kam aus dem Dorfe. Sepper sah das Glitzern des Gewehres, er sah auch eine weiße Schürze und vermuthete mit Recht, daß das Tonele den Jäger begleitet hatte. Sie blieben eine Weile stehen, dann kehrte das Tonele um.

Als ihm der Jäger nahe war, sagte der Sepper in trotzigem Tone: „Guten Abend!"

„Schön Dank," erwiderte der Jäger.

„Ich hab' mit Euch ein Hühnle[2] zu rupfen," sagte der Erste wieder.

„Ah, der Sepper," sagte der Jäger, „seit wann seid Ihr wieder da?"

„Für dich zu früh, Du — Wir wollen nicht lange machen, da, wir wollen Hälmle[3] ziehen, wer von uns beiden vom Tonele lassen muß; und wenn ich's verlier', so muß ich das Gewehr für mich haben."

„Ich zieh' kein Hälmle."

„Dann zieh' ich dir dein' Seel' aus deinem Leib, du grüner Spitzbub'," schrie der Sepper, das Gewehr des Jägers mit der einen Hand, mit der andern seine Gurgel packend.

„Waldmann faß!" schrie der Jäger noch mit halber Stimme,

1. **Ellbogen**, pour Ellenbogen, de Ellboge. Le mot est formé de Elle (*ulna* en latin, *aune* en français) et de Bogen qui vient de biegen. Elle, dans la langue actuelle, marque une mesure; mais la signification primitive était sans doute, comme celle de *ulna* et de ὠλένη, la partie inférieure du bras, l'avant-bras.

2. **Ein Hühnle zu rupfen** signifie littéralement: déplumer un poulet; ici la locution a un sens proverbial et veut dire *régler une affaire*. On dit, dans le même sens: Ein Sträußchen mit einem zu pflücken haben.

3. **Hälmle ziehen**, tirer à la courte paille. Hälmle, de Halm, *calamus*. Nous savons que les mots qui commençent par *c* en latin et en français, commencent souvent par h en allemand: cornu, corne, Horn; capere, haben, etc.

der Sepper gab dem Hunde einen tüchtigen Tritt, dadurch wurde indeß der Jäger etwas freier. Mit aller Macht rissen sich nun die beiden um das Gewehr und hielten sich an der Gurgel, da — plötzlich ging das Gewehr los und der Jäger stürzte rücklings in den Graben. Er stöhnte nur noch einmal, und der Sepper beugte sich über ihn, um zu hören, ob er noch athme.

Das Tonele kam herbeigesprungen, der Schuß in finsterer Nacht hatte es herbeigelockt, es ahnte nichts Gutes.

„Da! da!“ rief der Sepper, „da liegt dein Jäger, jetzt heirath' ihn.“

Das Tonele stand erstarrt und konnte sich nicht regen, endlich sagte es: „Sepper, Sepper, du hast dich und mich unglücklich gemacht.“

„Was geh' ich dich an? Ich will von der ganzen Welt nichts mehr,“ rief der Sepper und floh nach dem Fichtenwalde zu. — Man hat nie mehr etwas von ihm gehört.

Auf dem Wege nach Mühringen im Kirschenbusch steht an dem Feldraine ein steinernes Kreuz zu ewigem Andenken, daß hier der Jäger von Mühringen erschlagen wurde.

Das Tonele ist aber erst nach vielen Jahren einsamen Kummers vom Leben erlöst worden.

Befehlerles.

Le courage et le bon sens des villageois triomphent de l'orgueil d'un fonctionnaire mal avisé, qui s'imagine que la loi et le bon droit doivent obéir à ses caprices.

I

Am ersten Maimorgen prangte an des Wagner Michels Haus ein stattlicher Maibaum; es war eine schöne schlanke Tanne, welcher man die Aeste abgehauen und nur die Krone gelassen hatte. Weit über alle Häuser hin ragte sie, und stände der Kirchthurm nicht auf dem Berge, die Tanne hätte darüber hinausgeschaut. Sonst war kein Maibaum im ganzen Dorfe, und alle Mädchen beneideten das Aivle[1] des Wagner Michels älteste Tochter, weil es einen Maien[2] hatte.

Die Kinder kamen das Dorf herauf; in ihrer Mitte bewegte sich eine grüne Hütte. Eine zuckerhutförmige, aus Reifen gebundene und mit Laub bedeckte Hütte war über einen Knaben gestülpt, der sich nun von Hausthür zu Hausthür bewegte und eine Weile dort Halt machte; neben ihm gingen zwei andere Knaben, einen mit Spreu und Eiern gefüllten Korb an den Henkeln tragend, ein großer Schwarm von Knaben, grüne Zweige in den Händen haltend, zog hinterdrein. Sie sangen vor jedem Hause:

Ho! ho! ho!
Der Maiemann ischt do[3]
Geant auns schnell d'Eier 'raus,

1. Aivle, Eva, Ève.

2. Maien, acc. de Maie. On dit aussi den Mai, der Maien et die Maie. Tous ces mots désignent ici un arbre (ordinairement un sapin) planté par la jeunesse devant telle ou telle maison le premier mai ou le premier dimanche du mois de mai.

3. Ischt do, ist da. — Geant auns

Sust kommt der Marder in's Heanerhaus,
Geant aus Eier, wie mer's wolla,
Sust streue mer Spreuer auf dia Schwelle,
Ho! ho! ho! u. s. w.

Wo sie nun keine Eier erhielten, vollführten sie ihre Drohung und streuten mit Jubel und Lachen eine Handvoll Spreu auf die Schwelle. Fast überall aber wurde ihnen willfahrt, und sie gingen von Haus zu Haus; nur an des Schloßbauern Haus gingen sie ohne anzuhalten vorbei. Die Aufmerksamkeit des Dorfes war aber dießmal nicht auf den Maiemann gerichtet, denn Alles stand vor des Wagner Michels Haus und betrachtete den Maibaum. Zur Herbeischaffung eines solchen mußten wenigstens sechs Mann und zwei Pferde geholfen haben. Es war fast wunderbar, wie das so „hehlings" geschehen konnte; denn das Maisetzen war streng verboten und wurde als großer Waldfrevel mit drei Monaten Ludwigsburg, d. i. Arbeitshaus bestraft. Darum hatte es keiner der Burschen gewagt, nach alter Sitte seinem Schatz diesen gewaltigen Strauß vor's Haus zu stecken; nur des Wendels Matthes, der „zu dem Aivle geht," hatte dieß trotz des Verbotes ausgeführt. Man konnte nicht herausbringen, wer ihm dabei geholfen hatte; man sagte, daß ihm Burschen aus dem eine Viertelstunde entfernten Dettensee, das zum „sigmaringer Ländle" gehört, beigestanden hätten.

Viele Bauern, die mit Egge und Pflug ins Feld gehen wollten, andere mit der Hacke auf der Schulter, machten Halt und betrachteten eine Zeit lang den Maibaum. Auch des Wendels Matthes war unter den Versammelten, und er lachte immer in sich hinein und winkte dem Aivle, das vergnügt zum Fenster heraussah, mit den Augen zu; diese Augen sagten gar viel. Auf die oft schelmisch wiederholte Frage, wer wohl den

schnell d'Eier, gebt uns schnell die Eier. — Sust, sonst. — Heanerhaus, Hühnerhaus. — Mer's wolla, wir es wollen. — Dia, die.

Maibaum gesetzt, antwortete das Aivle stets nur mit einem schelmischen Achselzucken.

Eben waren die Maikinder am Hause des Wagners Michel angelangt und begannen ihren Spruch, als der Dorfschütz mit dem Bannert[1] herzutrat und laut rief: „Seid still, Ihr Krotten[2]!" Die Kinder schwiegen plötzlich; darauf ging der Gestrenge gerade auf den Matthes zu, faßte ihn am Arme und sagte: „Komm mit zum Schultes!"

Der Matthes schleuderte die breite Hand der Polizei von sich weg und fragte: „Warum?"

„Das wirst du schon erfahren; jetzt komm mit, oder es geht dir schlecht."

Der Matthes schaute sich rechts und links um, als wisse er nicht, was er thun solle, oder als müsse ihm von irgend einer Seite her Hülfe und Rath werden. Da bewegte sich plötzlich die Maihütte gerade auf den Schütz zu und stieß ihm ins Gesicht. Der Bub verließ sich wohl darauf, daß er als Mai eine geheiligte Person und unverletzlich sei; der Schütz aber kannte keine andere unverletzliche Person als sich selber und zerfetzte mit Einem Risse dem Knaben sein ganzes Laubhaus. Der Christle, der jüngste Bruder des Matthes, sprang daraus hervor, und der Maienmann hatte nun eine Ende.

Unterdessen war das Aivle vom Hause herabgekommen, es erfaßte den Matthes beim Arme, als wollte es ihn retten. Dieser aber rückte auch seine Hand eben so barsch von sich ab, und der Dorfschütz sagte zum Aivle: „Du wirst noch warten können, bis man dich holt."

1. **Bannert**, forme dialectique pour Bannwart, syn. de Waldschütz, garde champêtre. Bannert de Bann qui signifiait d'abord Bezirk, Revier.

2. **Krotten**, de Krott, nom donné familièrement aux petits enants. Krott, ou Krot, est une forme de Kröte. Kröte, au figuré, s'emploie souvent pour désigner une personne envieuse, méchante. Quelquefois c'est, comme Frosch, un terme familier pour appeler les enfants. Nous disons familièrement *un vilain crapaud*. C'est aussi un terme d'injure qui n'implique pas la laideur.

„Ich geh schon mit," sagte Matthes, dem Aivle einen vielsagenden Blick zuwerfend. Dieses aber sah nichts mehr, denn die hellen Thränen standen ihm im Auge, und die Schürze vor das Gesicht haltend, ging es schnell zurück in's Haus.

Die Bauern gingen nun aufs Feld, der Matthes mit den beiden Schützen hinein in das Dorf, die Kinder mit Halloh hinterdrein. Als der Schütz den Nachruf nicht mehr hören konnte, riefen einige verwegene Knaben: „Soges! Soges!" Dieß war der Schimpfname des Schützen und brachte ihn jedesmal gewaltig auf. Er hatte nämlich noch in den letzten Jahren der österreichischen Herrschaft sein jetziges Amt versehen; in seiner Dienstbeflissenheit glaubte er auch den österreichischen Dialekt sprechen zu müssen und sagte einmal: „i sog es[1]". Seitdem schimpfte man ihn den „Soges".

Hinter der geheimnißvollen braunen Hausthüre des Schultheißen verschwanden Soges, Matthes und Bannert. Der Schultheiß schalt den Angeklagten wegen seines Verbrechens sogleich tüchtig aus.

Matthes stand ruhig da, er spielte nur leise mit dem Fuße nach einer Melodie, die er innerlich sang; endlich sagte er: „Seid Ihr bald fertig, Herr Schultheiß? Das geht mich Alles nichts an, ich habe keinen Maien gesetzt; jetzt macht nur weiter, ich kann schon noch eine Weile zuhören". Der Schultheiß fuhr auf; er wollte gerade auf Matthes los, aber der Soges sagte ihm etwas ganz leise, und seine geballte Faust senkte sich. Er befahl nun dem Soges, den Verbrecher wegen groben Läugnens 24 Stunden einzusperren.

„Ich bin ein Kind aus dem Ort; man weiß, wo ich zu finden bin, ich verlauf' wegen[2] so einem Bettel nicht; man kann mich nicht einstecken," sagte Matthes mit Recht.

1. I sog' es pour ich sage es.

2. Wegen gouverne ordinairement le génitif. Cependant le datif se rencontre encore chez les meilleurs écrivains allemands. Quand wegen, comme il arrive souvent, est

„Man kann nicht?“ rief der Schultheiß zornglühend, „das wollen wir doch sehen, du —“

„Oha! es ist genug geschimpft, ich geh' schon,“ sagte Matthes, „aber mit einem Bürgersohn sollt' man nicht so verfahren. Wenn mein Vetter, der Buchmaier, daheim wär', dürft' das nicht geschehen.“

Noch auf dem Wege zum Gefängnisse begegnete Matthes dem Aivle, aber er versuchte es nicht einmal mit ihm zu sprechen. Aivle konnte sich das nicht erklären, es schaute Matthes lange nach, und von der Schande und dem Kummer niedergedrückt, ging es gesenkten Blickes in des Schultheißen Haus. Die Frau Schultheißin war die Firmgode[1] Aivle's, dieses wollte nun nicht eher vom Platze gehen, bis der Matthes frei wäre. Aber dießmal half die so einflußreiche Verwendung nichts; der Schultheiß hatte mit Nächstem das Ruggericht[2] zu erwarten, und er wollte sich durch unnachsichtige Strenge beim Oberamtmann beliebt machen.

Im Verein mit dem Soges, seinem getreuen und weisen Minister, setzte der Schultheiß einen Bericht auf, und am andern Morgen in aller Frühe ward Matthes nach Horb transportirt. Es war gut, daß der Weg nach der andern Seite des Dorfes zuging und das Aivle den Matthes nicht sah, denn es war ein erbärmlicher Anblick, wie der sonst so muthige und

précédé de son complément, celui-ci se met nécessairement au génitif. Bettel désigne toute chose insignifiante, sans valeur. *Misère*, *litanie*, *rengaine*, *banalité* sont des mots français qui correspondent souvent à l'idée exprimée par Bettel employé au figuré. Dans le *Camp de Wallenstein*, Schiller dit :

Da schreiben sie uns in der Wiener Kanzlei
Den Quartier- und Küchenzettel
Und es ist wieder der alte Bettel.

Un grand nombre de composés renferment **Bettel** comme mot déterminant (Bestimmungswort) : bettelarm, Bettelbrot, Bettelfrau, Bettelkind, Bettelmönch, Bettelsack, Bettelstock, Bettelstand, etc.

1. **Firmgode**, provincialisme pour Pathe.

2. **Ruggericht**, formé de rug (rügen) et de Gericht, désigne la police chargée de connaître et de poursuivre les délits (polizeiliche Übertretungen rügend und strafend).

säuberliche Bursche jetzt so geknickt und verwahrlost erschien; eine einzige Nacht im Gefängnisse hatte ihn so zugerichtet. Von allen Hecken, an denen Matthes vorüberkam, riß er sich im Zorne einen Zweig ab, warf ihn aber bald wieder weg; nur als er durch den Tannenwald auf der Steige geführt wurde, riß er sich ein Tannenreis ab und hielt es zwischen den Zähnen fest. Auf dem ganzen Wege sprach er kein Wort; es war, als ob dieses Tannenreis ihm das sichtbare Sinnbild seines Schweigens über den Maibaum wäre, als ob dieses Reislein seine Zunge wie mit einem Zauber festbinden sollte. Vor dem Oberamte nahm er schnell das Tannenreis heraus, und fast ohne es zu wissen, steckte er das Sinnbild seiner Anklage in die Tasche.

Wer nie in den Händen des Gerichts war, weiß nicht, welch' ein schreckliches Loos es ist, so auf einmal nicht mehr Herr über sich zu sein; es ist, als ob einem der eigene Körper genommen wäre. Von Hand zu Hand geschubt, muß man freiwillig seine Füße aufheben, um doch nur dahin zu gehen, wohin Andere wollen. Das fühlte Matthes, denn er war in seinem ganzen Leben jetzt zum erstenmale vor Gericht. Es war ihm so schwer und so bang zu Muthe, als ob er ein recht großer Verbrecher wäre, als ob er einen Menschen um's Leben gebracht hätte; er meinte, die Kniee müßten ihm zusammenbrechen, als er die vielen Treppen den Berg hinaufgeführt wurde. Er ward nun in den Thurm gesperrt, der so zudringlich hoch auf dem Berge steht, wie eine Zwingburg[1], wie ein großer steinerner Zeigefinger, der der ganzen Umgegend zuwinkt: „Hütet Euch!“

Die Zeit wurde dem Matthes sterbenslang. Er war, so lange er denken konnte, nie eine Stunde allein ohne Arbeit gewesen;

1. **Zwingburg.** Le donjon élevé pour dominer Uri s'appelle dans le *Guillaume Tell* Zwing Uri.

Frohnvogt, wie wird die Veste denn sich nennen,
Die Wir da bauen?

Frohnvogt.

Zwing Uri soll sie heißen;
Denn unter dieses Joch wird man euch beugen.

was sollt' er nun thun? Er lugte eine Weile durch das doppelt vergitterte Fenster in der sechs Schuh dicken Mauer hinaus, aber er sah nichts als ein Stückchen blauen Himmel. Auf der Pritsche liegend spielte er lange mit dem Tannenreis, das er in seiner Tasche fand, das war noch ein Ueberrest aus der grünenden Welt draußen. Er steckte es zwischen eine Brettspalte und dachte es sich als den großen Maibaum, der an des Aivle's Haus stand; es kam ihm vor, als ob es schon hundert Jahre wäre, seit er diesen gesehen hatte. Seufzend fuhr er auf, er schaute wirr umher und stampfte mit den Füßen; er fing nun an, pfeifend die Nadeln an dem Tannenreis zu zählen. Mitten drin aber hörte er auf und betrachtete das Reis genauer; er sah jetzt zum ersten Male, wie schön so ein Reis ist; unten waren die Nadeln dunkelgrün und hart, nach der Spitze zu aber waren sie noch so sanft und hellfarbig, so weich wie der Flaum eines Vogels, der noch nicht flügge ist, und ganz oben war der kleine Keim mit seinen zierlich über einander gelegten Schuppen — das sollte ein Tannzapfen werden. Besser als Lavendel und Rosmarin roch der frische Harzduft des Zweiges. Matthes fuhr sich mit demselben leise und sanft über das ganze Gesicht und über die geschlossenen Augen; den Zweig in der Hand haltend, schlief er endlich ein. Im Traume war es ihm, als ob er auf einer schwankenden Tanne festgebannt wäre, so daß er kein Glied rühren konnte; er hörte die Stimme Aivle's, das den bösen Geist bat, daß es zu ihm hinauf dürfe, um ihn zu erlösen. Er erwachte und hörte wirklich die Stimme Aivle's und die seines Bruders Christle. Sie hatten ihm das Mittagessen gebracht und baten den Gefängnißwärter, ihn in seinem Beisein besuchen zu dürfen, aber es wurde nicht gestattet.

Erst gegen Abend wurde Matthes in das Verhör gebracht. Der Oberamtmann redete ihn sogleich mit Du an und schimpfte ihn auf Hochdeutsch eben so, wie gestern der Schultheiß auf Bauerndeutsch. So lange die Gerichtsverhandlungen nicht

öffentlich sind, wie sie es zu alten Zeiten in Deutschland überall waren, so lange wird ein Beamter immer mit einem Angeklagten machen können, was er will; darf er ihn auch nicht mehr auf die Folter[1] spannen oder prügeln lassen, es gibt noch viele andere, oft härtere Mißhandlungen.

Sporenklirrend im Zimmer auf- und niederschreitend, ein kleines Papierchen stets rasch zwischen den Fingern drehend, stellte der Oberamtmann seine Fragen:

„Wo hast du den Baum gestohlen?"

„Ich weiß von nichts, Herr Oberamtmann."

„Vermaledeiter Spitzbub, du lügst," sagte der Amtmann rasch, indem er auf Matthes zutrat und den Zipfel seines „Brusttuches[2]" faßte.

Matthes zuckte rückwärts zusammen, seine Hand ballte sich unwillkürlich.

„Ich bin kein Spitzbub," sagte er endlich, „und Ihr müsset das, was Ihr da gesagt habt, ins Protokoll 'neinschreiben; ich will sehen, ob ich ein Spitzbub bin. Mein Vetter, der Buchmaier, kommt schon wieder heim."

Auf diese Rede kehrte sich der Amtmann um und kniff die Lippen über einander.

Wäre die Sache des Matthes nun eine bessere gewesen, es hätte dem Amtmann schlecht ergehen können; wohlweislich aber ließ dieser seine Rede nicht ins Protokoll setzen. Er klingelte und ließ den Soges hereinkommen.

„Was habt Ihr für Beweise, daß der da den Maien gesetzt hat?"

„Jed' Kind im Dorf, die Ziegel auf dem Dach wissen's, daß

1. Folter, *tortura*, wird vom italiänischen *poledro*, *puledro* geleitet; da auch lateinisch *equuleus*, ital. *eculeo* und *cavalello*, franz. *chevalet*, die Folterbank, den Marterbalken, das Marterpferd, ausdrücken, man hätte sich also auch des deutschen Wortes Fohle oder Füllen bedienen sollen. (Grimm, Dictionnaire.)

2. Brusttuch est moins employé que ses synonymes Jacke, Weste.

der Matthes zu dem Aivle geht; nichts für ungut, aber ich mein', das Kürzeste wär', man läßt das Aivle kommen, da wird er's nimmer läugnen, er kann keinen auf die Gabel[1] nehmen, daß es nicht wahr ist."

Als der Matthes das hörte, sperrte er die Augen weit auf und seine Lippen zuckten, aber er schwieg. Der Amtmann war eine Zeit lang stutzig, er erkannte das Ungehörige eines solchen Beweismittels wohl; aber er wollte „ein Exempel statuiren," wie er sich in der Gerichtssprache ausdrückte.

Nachdem Matthes, der Soges, und die herkömmlichen zwei Gerichtsschöppen — oder wie man sie bei uns heißt, Gerichtsbeischläfer — das Protokoll unterschrieben hatten, war das Verhör geschlossen. Matthes hatte den Muth nicht, seine frühere Forderung in Betreff der Schimpfreden des Oberamtmanns zu wiederholen, er wurde abermals in das Gefängniß abgeführt.

Es war schon spät gegen Abend, da saß Aivle oben an der Steige und schaute hinüber nach dem Thurme auf dem Berge jenseits; es meinte, der Matthes müsse doch endlich kommen. Es saß hinter einer Hecke, um von den Leuten nicht gesehen und befragt zu werden. Da sah es den Soges die Bergwiese heraufkommen; es ging nach der Straße, der Soges winkte ihm zu, es sprang ihm schnell entgegen.

„Thur stet[2], Aivle," rief der Soges, „ich hab' dir nur sagen wollen, du sparst mir einen Gang, du mußt morgen früh um acht Uhr vor Oberamt."

Das Aivle stand leichenblaß da und schaute wie verwirrt drein, dann rannte es schnell den Berg hinab und hielt erst unten am Neckar inne; es blickte sich verwundert um, es war ihm gewesen, als würde es jetzt gleich eingesperrt und als müsse

1. Auf die Gabel nehmen. Einen auf die Gabel nehmen, so viel als einen Eid schwören; von dem Bilde der erhobenen drei Finger genommen. (Note de l'auteur.)

2. Thur stet, geh' langsam.

es auf und davon laufen. Still weinend und gesenkten Hauptes kehrte es heim.

Fast die ganze Nacht that Aivle kein Auge zu, denn morgen sollte es ja zum erstenmale vor Gericht; allerlei Schreckbilder von schwarzbehangenen Gemächern standen vor seiner Seele, und hätte sich nicht sein Gespiel, des Schneiderles Agath, erboten, bei ihm zu schlafen, es wäre gestorben vor Angst.

Als kaum der Morgen graute, ging Aivle nach dem Schranke, holte sein Sonntagshäs[1], und die Agath mußte es ankleiden; es konnte vor Zittern kein Bändel[2] knüpfen. Wehmüthig betrachtete es sich in seinem zerbrochenen Spiegel; es war ihm, als müßte es in seinen Sonntagskleidern zu einem Leichenbegängnisse.

Der Wagner Michel begleitete seine Tochter, er konnte das Kind ja nicht allein gehen lassen. In der Oberamtei zog er seinen Hut ab, strich sich die kurzgeschorenen Haare glatt und machte schon jetzt ein demüthig freundliches Gesicht, als er mit den Füßen scharrend vor der Stubenthür stand. Er stellte seinen Schlehdornstock an die Wand und den dreieckigen Hut mit der linken Hand vor die Brust haltend, den Kopf demüthig vorgebeugt, klopfte er an. Die Thür öffnete sich. „Was will Er?“ fragte eine rauhe Stimme.

„Ich bin der Wagner Michel und das da ist mein' Tochter, das Aivle, und das fürcht' sich so, da hab ich fragen wollen, ob ich nicht mit 'nein darf vor Gericht.“

„Nein,“ war die rauhe Antwort und die Thür wurde ihm vor der Nase zugeschlagen, daß der Wagner Michel zurücktaumelte. Er konnte seine weitere Begründung, daß eigentlich er und nicht seine Tochter vor Gericht gehöre, da der Maien vor seinem Hause stand, nicht mehr anbringen.

1. Sonntagshäs, Sonntagskleider. Häs appartient à la même racine que Hose.

2. Bändel, qu'on écrit aussi Bendel, est masculin comme la plupart des noms d'instruments formés avec le suffixe el : Schlüssel, Henkel, Schlägel.

Die beiden Hände auf den Schlehdorn gelegt und das Kinn auf die Hände gestemmt, so saß der Wagner Michel neben seiner Tochter auf der Hausflur und heftete seinen Blick auf die Steine des Fußbodens, die so kalt und theilnahmlos waren, wie das Antlitz des Beamten. Dann brummte er vor sich hin: „Wenn der Buchmaier da wär', müßt' er andere Saiten aufziehen[1]."
Das Aivle konnte kein Wort reden, es hatte die Hände gefaltet[2] und hustete nur manchmal ganz leise in sein schön gebügeltes Sacktuch hinein.

Endlich wurde es in die Gerichtsstube gerufen; es stand rasch auf, Vater und Tochter sahen sich stumm an, und das Aivle verschwand hinter der Thüre. Es blieb an der Thüre stehen; der Oberamtmann war nicht da, aber dort saß der Schreiber und spielte mit der Feder in der Hand, neben ihm die beiden Gerichtsschöppen[3], sie pisperten leise mit einander. Aivle zitterte und bebte an allen Gliedern; die Stille dauerte fast zehn Minuten, für Aivle eine Ewigkeit. Endlich hörte man Sporenklingen, der Oberamtmann kam. Aivle schien ihm sehr zu gefallen, denn er faßte es am Kinn, streichelte ihm die heißen, rothen Wangen und sagte dann: „Setz' dich nur." Aivle gehorchte, sich zaghaft auf den Rand des Sessels niederlassend.

Nachdem es mit niedergeschlagenen Augen auf die Fragen: Name, Stand, Alter u. s. w. angegeben, fragte der Oberamtmann: „Nun, wer hat dir den Maibaum gesetzt?"

„I[4] kahn's et wisse, Herr Oberamtmann."

1. **Andere Saiten aufziehen**, locution proverbiale : faire résonner d'autres cordes, chanter une autre antienne, faire entendre d'autres gammes.

2. **Gefaltet**. Le verbe falten est aujourd'hui de la conjug. faible. Cependant le part. passé, employé comme adjectif, a souvent encore la forme gefalten.

3. **Gerichtsschöppen**, ou Gerichtsschöffen, beisitzende Urtheilssprecher. Schöffe (de schaffen) rappelle *échevin*.

4. I kahn's et wisse, ich kann's nicht wissen.

„Hast du nicht das Seil zum Anbinden an dem Dachfenster hergegeben?“

„Noan[1], Herr Oberamtmann.“

„Weißt du auch nicht, wer dein Schatz ist?“

Aivle fing laut an zu weinen. Es war ihm schrecklich, daß es hier läugnen sollte, und doch konnte es auch nicht eingestehen. Der Amtmann half ihm, denn er sagte:

„Nun, was ist denn da zu läugnen? Der Matthes ist dein Schatz, ihr wollt euch ja bald heirathen.“

Aivle dachte daran, daß sie über vier Wochen sich beim Amte die Heirathserlaubniß holen wollten; es glaubte, wenn es jetzt läugne, bekäme es die „Papiere“ und die „Annahme“ nicht; auch durfte es nicht nein sagen, das war gegen sein Gewissen. Sein Herz klopfte rasch, ein gewisses Gefühl des Stolzes erhob sich in ihm, ein Bewußtsein, das über alle Gefahren hinausragte, belebte sein ganzes Wesen, es dachte plötzlich nicht mehr an die Papiere, nicht mehr an den Oberamtmann, nicht mehr, wo es war, es dachte nur an den Matthes; die letzte Thräne fiel von seinen Wimpern, sein Auge leuchtete hell, es erhob sich rasch, schaute wie siegverklärt umher und sagte: „Jo[2], koan andre uf der Welt nähm i.“

„Der Matthes hat dir also den Maien gesetzt?“

„'s kann wol sein, aber me[3] derf jo et dabei sein, und i bin diesell Nacht —“ es konnte wiederum vor Weinen nicht weiter reden.

Es war gut, daß Aivle die Augen zuhielt und das Lächeln der Gerichtsmänner nicht sah.

„Gesteh's nur, kein Andrer hat dir den Maien gesetzt?“

„Was kahn i wisse?“

1. Noan, nein.

2. Jo, koan andre uf der Welt nähm i, ja keinen andren auf der Welt nehme ich.

3. Me derf jo et dabei sein, und i bin diesell Nacht — man darf ja nicht dabei sein, und ich bin dieselbe Nacht.

Durch allerlei Querfragen und durch die freundliche Versicherung, daß die Strafe nur gering sei, brachte der Oberamtmann endlich das Geständniß Aivle's heraus. Nun wurde ihm das Protokoll vorgelesen, worin die Aussagen in hochdeutsche Sprache übersetzt und in zusammenhängende Rede gebracht waren; von all' dem Weinen und den Qualen des Mädchens stand kein Wort darin. Aivle erstaunte über alles das, was es da gesagt hatte; aber es unterschrieb doch und war seelenfroh, als es wieder fort durfte. Als die Thüre hinter ihm wieder zu war und die Klinke ins Schloß fiel, stand es plötzlich wie festgebannt da und faltete die Hände; ein schwerer Seufzer entlud sich seiner Brust, es meinte der Boden müsse unter ihm zusammensinken, denn es überdachte jetzt erst recht, was es seinem Matthes gethan haben konnte. Sich an das Treppengeländer haltend, ging es furchtsam die steinernen Stufen hinab und suchte seinen Vater, der im Lamm einen Schoppen zur Herzstärkung trank; ohne ein Wort zu reden und ohne einen Tropfen über die Lippen zu bringen, saß Aivle neben ihm.

Unterdeß kam auch der Matthes abermals zum Verhör, und als er das Geständniß Aivle's hörte, stampfte er mit dem Fuß auf den Boden und knirschte die Zähne. Diese Aeußerungen wurden sogleich als Grundlagen des Geständnisses genommen, und müde gehetzt gab sich Matthes gefangen; aber er geberdete sich noch wie ein Wild, das im Netze steckt, sich nach allen Seiten hin und her windet, um sich loszumachen, aber immer tiefer sich hineinwirrt.

Auf die Frage, wo er den Baum geholt, sagte Matthes zuerst, daß er ihn aus dem Dettenseer Walde (aus dem Sigmaringischen) genommen. Als man hierauf eine neue Untersuchung einleiten und an das Amt Haigerloch berichten wollte, gestand er endlich, daß er den Baum aus seinem eigenen Walde, im „Weiherle“ gelegen, genommen, und daß es ein solcher sei, der nächster Tage von dem Förster ausgezeichnet worden wäre.

In Betracht dieser mildernden Umstände wurde Matthes um zehn Reichsthaler gestraft, weil er vor der Auszeichnung einen Baum aus seinem eigenen Walde geholt hatte.

Oben an der Steige, dort wo der Matthes Tages zuvor einen Zweig abgerissen, traf er mit dem Aivle und ihrem Vater zusammen, die den Wiesenweg heraufkamen. Matthes wollte ohne Gruß weiter gehen. Da sprang das Aivle auf ihn zu, faßte seine Hand und rief schwer athmend: „Matthes, trutz[1] et, guck do hoscht du mein Anhenker und au meine Granate, wenn du Strof zahle muscht. Dank aunsern Heiland, daß du nimmeh eing'sperrt bischt."

Nach einigem Hin- und Herreden gab Matthes nach, Hand in Hand ging er dann mit seinem Aivle das Dorf hinein und wurde von Allen freundlich bewillkommt.

Das ist die Geschichte von dem Maibaum an des Wagner Michels Haus; am Hochzeitstage der beiden Liebenden ward er mit rothen Bändern geschmückt. Der Himmel schien mehr Wohlgefallen an dem Baum zu haben als die löbliche Polizei, denn auf eine fast wunderbare Weise grünte der Baum und schlug neue Wurzeln; noch heutigen Tages prangt er als ewiges Liebeszeichen an dem Hause der Glücklichen.

II

Mit dieser Geschichte hängt aber noch eine andere von allgemeiner Bedeutung zusammen. — Das Maiensetzen, so wie noch andere nach dieser Zeit vorgekommene Waldfrevel veranlaßten[2]

1. Matthes, trutz et.... trotz nicht, sieh, da hast du meinen Anhenker und auch meine Granate, wenn du Strafe zahlen mußt. Dank unserm Heiland, daß du nicht mehr eingesperrt bist.

2. Veranlaßten. Le verbe veranlassen est régulier, quoique lassen appartienne à la conjugaison forte; cela vient de ce que veranlassen est formé du subst. Anlaß, conséquemment un verbe dérivé, et tout verbe dérivé est de la conjugaison faible.

den Oberamtmann, eine Verordnung zu erlassen, die ihm schon lange in der Feder schwebte. — Seit alten Zeiten ist es nämlich ein Recht und eine Sitte der Schwarzwälder Bauern, bei einem Gange über Feld, d. h. von einem Orte zum andern, eine kleine Handaxt am linken Arm zu tragen; nur die „Mannen", d. h. die verheiratheten Männer, tragen dieses Wahrzeichen, die ,,Buben,'' die ledigen Bursche, aber nicht. Es mag wohl sein, daß dies, wie die Sage geht, noch ein Ueberrest von der allgemeinen Wehrhaftigkeit ist.

Am ersten Pfingsttage war in allen Dörfern des Oberamtes am schwarzen Brette des Rathhauses folgende Verordnung zu lesen:

,,Da man in Erfahrung gebracht, daß viele Waldfrevel von dem unbefugten Tragen der Aexte herrühren, so wird anmit zur öffentlichen Kunde gebracht: Von heute an soll Jeder, der sich auf der Straße oder im Walde mit einer Axt herumtreibt, dem ihm betreffenden Landjäger, Flur- oder Waldschützen genaue Auskunft geben, wozu und warum er die Axt bei sich hat; sofern er hierüber nicht genügenden Ausweis geben kann, verfällt er beim erstmaligen Betreffen in die Strafe von 1 Reichsthaler, bei Wiederholung in die von 3 Reichsthalern und beim abermaligen Zuwiderhandeln in eine Gefängnißstrafe von acht Tagen bis vier Wochen.

Der Oberamtmann

Rellings.''

Viele Bauern standen nach der Nachmittagskirche am Rathhause; der Matthes, der nun auch zu den Mannen gehörte, las die Verordnung laut vor. Alle schüttelten die Köpfe und murmelten Verwünschungen und Flüche vor sich hin; der alte Schultheiß aber sagte laut: ,,Des wär' vor Alters et [1] g'schea, des sind unsere G'rechtsame.''

1. Et g'schea, nicht geschehen.

Da sah man den Buchmaier mit der Axt am Arme vom obern Dorfe herabkommen; Alles schaute nach ihm hin, wie er so daher schritt. Es war ein behäbiger, kräftiger Mann in seinen besten Jahren, nicht groß, aber breitschulterig und dick. Aus den kurzen ledernen Beinkleidern hatte sich das Hemd etwas aufgestaucht; aus der offenen rothen Weste sah das breite Querband der an den Nesteln[1] aufgehakten Hosenträger hervor, das buntgewoben und in der Ferne wie ein Pistolengurt aussah; der dreieckige Hut saß auf einem fast unverhältnißmäßig kleinen Kopfe, dessen milde Gesichtszüge besonders um Mund und Kinn etwas weiblich Zartes ausdrückten; die weitgeschlitzten, hellglänzenden blauen Augen mit den emporstehenden dunkeln Augenbrauen verkündeten Klarheit und männlichen Trotz.

Matthes sprang dem Buchmaier entgegen, meldete ihm die Verordnung und sagte: „Vetter, ihr seid Alle keine rechten Gemeinderäthe, wenn ihr euch das gefallen lasset."

Der Buchmaier wandelte in seinem gemessenen Gange fort, ohne auch nur einen Schritt zu beschleunigen; er ging geradeswegs auf das Brett zu. Alles wich zurück, damit er bequem lesen könne, er rückte seinen Hut etwas in die Höhe, erwartungsvolle Stille herrschte ringsum. Als der Buchmaier leise zu Ende gelesen hatte, schlug er sich mit der flachen Hand auf die Rundung seines Hutes, ihn fester setzend; das deutete etwas Unternehmendes an. Darauf nahm er ruhig seine Axt vom linken Arm und mit einem „Da!" hieb er sie in das schwarze Brett mitten durch die Verordnung; dann wendete er sich zu den Umstehenden und sagte: „Wir sind Bürger und Gemeinderäthe; ohne Amtsversammlung, ohne Beistimmung von allen Gemeinderäthen kann man keine solche Verordnung erlassen; ich will einmal sehen, ob die Schreiber Alles sind, und ob wir denn gar nichts mehr gelten, und wenn es bis an den König geht, wir

1. An Nesteln. Wegen dieser Nesteln statt der Knöpfe gehören die Schwarzwälder zu den Nestelschwaben. (Note de l'auteur.)

dürfen das nicht leiden. Wer mit mir einig ist, der nehme meine Axt da heraus und hau' sie noch einmal in's Brett."

Der Matthes war der Erste, der zugriff; der Buchmaier aber hielt ihm den Arm und sagte: „Laß die ältern Leute zuerst d'ran."

Dieses Wort wirkte auf die Verzagten und Zweifelnden, die über die Handlungsweise des Buchmaiers betroffen waren und nicht wußten, was sie thun sollten. Der alte Schultheiß führte zuerst seinen Hieb mit zitternder Hand, dann griffen Alle tapfer zu; von allen Umstehenden schloß sich Keiner aus, und besonders der Name des Oberamtmanns wurde kreuz[1] und quer zerhackt. — Nach und nach kam das ganze Dorf herbei; Alle wurden zu gleich sinnbildlicher Handlung ermuntert und unter Lachen und Jubeln that Jeder seinen Hieb.

Der Schultheiß, von dem was geschehen war, benachrichtigt, wollte Landjäger von Horb kommen lassen; sein weiser Minister aber rieth ihm von diesem Aufgebote ab, da das doch nichts helfe; auch dachte der kluge Soges bei sich: „Gut, laß sie nur Alle freveln, das gibt eine ganze Ernte Vorladungen, und für jede Vorladung einen Batzen[2]; hauet nur wacker zu, es geht

1. **Kreuz und quer**, von Bewegungen, die sich wiederholen, in verschiedenen Richtungen kreuzen. Sie schwätzten kreuz und quer. Es schneit kreuz und quer. Dans ces locutions kreuz est employé adverbialement par analogie avec quer. On trouve aussi : Die Kreuz und Quer, où la locution est traitée comme un substantif auquel on a donné le genre féminin d'après Quere qui est de ce genre :

Wir reiten in die Kreuz und Quer
Nach Freuden und Geschäften.
(Goethe.)

2. **Batzen**, ancienne monnaie de cuivre de la valeur de 13 à 14 centimes. Cette monnaie a d'abord été frappée à Berne et portait un ours (Bätz, Betz, Petz) comme empreinte. Dans le Dictionnaire de Grimm on lit à l'article Batz : Eine geringe zu Bern geprägte, vier Kreuzer werthe Münze, die sich seit dem 15. und 16. Jahrhundert im südlichen Deutschland allgemein verbreitete und auch in andern Gebieten, ohne daß der Berner Bär darauf abgebildet war, gleichen Namen behielt. Auf dieselbe Weise entsprang der Namen florenus von der Blume, die dem florentinischen Gulden, oder Kreuzer von dem Kreuz, das dieser kleinen Münze eingeprägt war, und behauptete sich auch, wenn das Zeichen wegfiel oder mit einem andern vertauscht wurde.

euch in's Fleisch und das ist mein Batzenfleisch." Mit fröhlicher Miene berechnete Soges bei seinem Schoppen im Adler seinen Gewinn aus den Dorfhändeln.

So blieb endlich außer dem Soges und dem Schultheißen Keiner im ganzen Dorf an dem Excesse unschuldig.

Am Dienstage gingen auf Veranlassung des alten Schultheißen die Gemeinderäthe selber vor Amt und machten die Anzeige von dem, was sie gethan hatten. Der Oberamtmann wüthete und fluchte in der Stube umher. Er hieß nicht umsonst Rellings, er sah wirklich aus wie ein geschorener Kater[1], dem man eine Brille aufsetzt und Sporen an die Füße heftet. Er wollte die Verbrecher sogleich einstecken lassen; der Buchmaier aber trat scharf vor ihn und sagte: „Ist das eure ganze Kunst? Einsperren? Da hat's noch gute Weil'. Wir sind da, um Gegenspruch' einzulegen, wir bekennen frei, was wir gethan haben, und da kann von keinem vorläufigen Einsperren die Rede sein; ich bin kein Landläufer, wisset, wo ich wohn', ich bin der Buchmaier, das da ist der Bäck, das da der Schmiedhannes, und das da des Michels Basche, wir sind auf unserm eigenen Grund und Boden zu finden. Ohne Urtel kann man uns nicht einsperren, und dann gibt's noch einen Ausweg weiter 'naus, Reutlingen zu oder Stuttgart, wenn's sein muß."

Der Oberamtmann lenkte wieder ein und lud die Männer auf morgen um neun Uhr zum Verhöre vor.

Dieses Letzte war wenigstens in sofern gut, daß der Soges dadurch um seine wohlgezählten Batzen geprellt wurde. — So betrügen sich oft die großen und kleinen Herren in ihren Berechnungen.

Es sah fast kriegerisch aus, als des andern Tages mehr als hundert Bauern, die Handäxte am Arme, durch das Dorf hinauswanderten. Sie hielten oft vor einem Hause und riefen einen

1. Kater. Man nennt im Schwarzwalde einen Kater Relling. (Note de l'auteur.) On dit aussi Rell- (ou Rollmaus.

Verspäteten an, der sich in der Eile noch auf der Straße seinen Rock anzog, manche Scherze und Witzreden wurden nicht weiter gesponnen, wenn man den Buchmaier ansah, der die Augenbrauen tief hereinzog. Kein Tropfen wurde getrunken, ehe man vor Amt ging: „Erst Rothes und nachher Brotes[1],“ war der Wahlspruch der Bauern.

Der Oberamtmann sah im Schlafrock mit der langen Pfeife im Munde zum Fenster heraus. Als er nun den bewaffneten Zug so daher kommen sah, machte er schnell das Fenster zu und sprang nach der Klingel, weil er aber stets Sporen an den Stiefeln hatte, verfing er sich in dem Vorhange und stürzte der ganzen Körperlänge nach auf den Boden; die lange Pfeife lag wie seine Waffe neben ihm. Er erhob sich indeß schnell wieder, klingelte nach dem Amtsdiener, schickte ihn zum Stationscommandanten, zum Wachtmeister der Landjäger, und befahl, daß sie alle mit scharfgeladenen Gewehren herkommen sollten. Leider aber waren nur noch vier Mann im Orte. Er befahl nun, daß sie sich unten in der Amtsdienerstube halten und jeden Augenblick bereit sein sollten. In der Amtsstube, befahl er sodann, daß von den Bauern Einer nach dem Andern hereinkommen und daß sogleich immer wieder geschlossen werden solle.

Als nun der Buchmaier zuerst hereingerufen wurde, sagte er, die Thür in der Hand haltend: „Guten Morgen, Herr Oberamtmann,“ und sich sogleich umkehrend, sagte er zu den Draußenstehenden: „Kommet 'rein, ihr Mannen, wir haben gemeinschaftliche Sach', ich red' nicht für mich allein.“ Ehe sich's der Oberamtmann versah, war die ganze Stube mit den Bauern gefüllt, die Aexte im linken Arme trugen. Der Buchmaier trat vor, auf den Schreiber zu, und seine Hand ausstreckend, sagte er: „Schreibet's auf, Wort für Wort, was ich sag'; sie sollen's bei der Kreisregierung auch wissen.“ Er fuhr

1. Erst Rothes und nachher Brotes: Erst Rathen und nachher Braten.

sich sodann zweimal mit der rechten Hand durch den Hemdkragen, stemmte seine Faust auf den grünen Tisch und begann:

„Allen Respekt vor Euch, Herr Oberamtmann, der König hat Euch geschickt und wir müssen Euch gehorchen, wie das Gesetz will; der König ist ein braver, rechtschaffener Mann, er will[1] gewiß nicht, daß man die Bauern wie das Vieh hudeln oder wie die Kinder mit Döble[2] einschulen soll. Die kleinen Herrle, die von oben bis 'runter stehen, die haben Freud' an dem Befehlerles-Spielen; zuletzt schreiben sie's noch nach Noten vor, wie die Henn' gackern muß, wenn sie ein Ei legt. Ich will euch einmal das Deckele vom Häfele[3] thun, ich will euch den klaren Wein einschenken. Ich weiß wohl, es nützt jetzt nichts; gesagt muß es aber sein, ich muß den Putzen einmal 'rausthun, er würgt mich schon lang. Die Gemeind' soll jetzt gar nichts mehr gelten, Alles soll in den Beamtenstuben abgethan werden. Er so pflüget und säet und erntet auch in den Beamtenstuben. So ein verzwängtes Schreiberle cujonirt ein ganzes Rathhaus voll Bauern, und eh' man's sich verlugt, ein Schreiberschultheiß nach dem andern auf das Dorf gesetzt; da ist hernach Alles in der besten Schreiberordnung. Wahr ist wahr, Ordnung muß sein, aber zuerst muß man sehen, ob's nicht ohne Schreiber besser geht; und dann, wir sind grad' auch nicht auf den Kopf gefallen, und ist's auch nicht im Amtsstyl, wir können's doch auch. Es muß g'studirte Leut' geben, die über Alles eine Auf-

1. **Er will.** Rudenz dit à Gessler:

... Des Königs Ehre ist mir heilig;
Doch solches Regiment muß Haß erwecken.
Das ist des Königs Wille nicht. Ich darf's
Behaupten.

(Wilh. Tell, Akt III, Sc. 3.)

2. **Döble**, Tatzen, Schläge auf die Hand.

3. **Deckele**, Häfele, dimin. de Deckel, Hafen. Das Deckele vom Häfele thun, découvrir le pot aux roses, dire la vérité sans gêne, parler à cœur ouvert, mettre les points sur les *i*. — Un peu plus loin: ich muß den Putzen einmal 'rausthun, exprime la même idée.

sicht haben; aber zuerst müssen die Bürger selber ihr Sach' in Ordnung bringen."

„Zur Sache, zur Sache!" drängte der Amtmann.

„Das gehört zur Sach'. Mit eurem Schreiberwesen wisset ihr nichts mehr zu befehlen und ihr kommet an's Verhüten, Vorsorgen und Verhindern, ja verhindern, ich hätt' schier gesagt. — Zuletzt stellet ihr noch an jeden Baum einen Polizeidiener, damit er keine Händel kriegt mit dem Wind und nicht zu viel trinkt, wenn's regnet. Wenn das mit dem Befehlerles so fort geht, möcht' man ja auf der Kuh fortreiten[1]. Alles, Alles wollt ihr uns nehmen; jetzt ist eins da, um das lassen wir uns nicht bringen." Er hob die Axt hoch auf und fuhr dabei zähneknirschend fort: „Und wenn ich mit der Axt da die Thüren bis zum König aufbrechen muß, ich geb' sie nicht aus der Hand. Von alten Zeiten her ist es unser Recht, daß wir Aexte tragen, und wenn man sie uns nehmen will, so muß es die Amtsversammlung oder der Landtag thun, und da haben wir auch ein Wort mitzureden. Aber warum wolltet ihr sie uns nehmen? Damit kein Waldfrevel geschieht? Dafür sind Waldschützen und Strafen und Gesetze da, und die gelten gleich für Edelmann und Bettelmann. Wie viel Zähn' braucht ein armer Bauer um Grundbirnen[2] zu essen? Reißt ihm die andern 'raus, damit er nicht in Versuchung kommt, Fleisch zu stehlen. Und warum lasset ihr denn die Hund 'rumlaufen mit ihren Fangzähnen? Wenn ein Bub' acht, neun Jahre alt ist, hat er sein Messer im Sack, und wenn er sich in den Finger schneid't, ist er eben selber daran schuld; thut er einem Andern 'was damit, klopft man ihm auf die Finger. Wer sagt denn euch, daß wir noch ärger als kleine Kinder sind, und ihr unsere Lehrer und Vormünder? Ihr Herren thut grad', als wäret ihr daran schuld, daß ich jetzt nicht

1. Auf der Kuh fortreiten. Sprichwörtlich, so viel als: das äußerste Fluchtmittel ergreifen.
2. Grundbirnen, p. Kartoffeln.

zum Fenster 'nausspring'; in der Hauptsach' vom Leben muß ja doch Jeder für sich und jede Gemeinde für sich sorgen und nicht ihr Herren. Was sag' ich da! Herren? Unsere Diener seid ihr, und wir sind die Herren. Ihr meinet immer, wir sind euretwegen da, damit ihr uns was zu befehlen habt; wir bezahlen euch, damit Ordnung im Land ist, und nicht, um uns cujoniren zu lassen. Staatsdiener seid ihr, und der Staat, das sind wir, die Bürger. Wenn uns kein Recht wird, so gehen wir nicht zum Brünnele, sondern zum Brunnen, und eh' leg' ich meinen Kopf auf den Block und laß mir ihn mit der Axt da vom Henker abhauen, eh' ich mir sie von einem Beamten ohne meinen Willen nehmen lass'. So ist's, ich bin fertig.“

Andächtige Stille herrschte ringsum, ein Jeder sah den Andern an, blinzelte mit den Augen, die gleichsam sagten: „Der hat sein Sach', jetzt kann er's sieden oder braten.“ Der Basche aber sagte ganz leise zum Bäck: „Da paßt das Sprüchwort recht: dem ist's gut von der Haue[1] gefallen.“ — Ja, der hat das Maul nicht in der Tasch'!“ erwiederte der Bäck.

Der Oberamtmann ließ den Eindruck dieser Rede nicht lange andauern; ein Papierchen zwischen den Fingern drehend, begann er mit ruhigem Tone die Schwere des geschehenen Verbrechens darzustellen. Mancher scharfe Seitenhieb auf den Buchmaier fiel; dieser aber schüttelte immer nur leise den Kopf, als ob er Fliegen abwehre. Zuletzt sprach der Oberamtmann von Prozeßkrämern und Aufrührern, von eingebildeten Herrenbauern, die einmal mit einem Advokaten einen Schoppen getrunken, die läuten hörten und nicht wüßten wo? Von dieser allgemeinen Abschweifung ging er sodann wieder auf das Vorliegende über; er nannte einzelne Anwesende bei Namen, lobte sie als ruhige, verständige Bürger, die zu einer solchen That

1. Dem ist's gut von der Haue gefallen, — der hat das Maul nicht in der Tasche, deux locutions proverbiales qui peuvent être traduites par : *Il a la langue bien affilée, il a la langue bien pendue.*

unfähig seien. Er sprach seine tiefe Ueberzeugung aus, daß sie sich von dem Buchmaier hatten verleiten lassen; er beschwor sie bei ihrem Gehorsam gegen König und Gesetz, bei ihrer Liebe zu Frau und Kindern, die schwere Schuld nicht auf sich zu laden, offen und frei die Verführung zu bekennen, und ihre Strafe werde mild sein.

Wiederum herrschte Stille; einige sahen einander an und blickten dann verlegen zur Erde. Der Buchmaier erhob sein Antlitz hoch und kühn, er schaute Allen frei in's Angesicht, seine Brust hob sich, erwartungsvoll hielt er den Athem an. Der Matthes hatte schon den Mund geöffnet, um zu sprechen; da hielt ihm der Schmiedhannes den Mund zu, denn eben erhob sich der alte Schultheiß, der von allen Anwesenden allein auf einem Stuhle gesessen hatte. Mit schweren Tritten, die Füße kaum erhebend, ging er an den grünen Tisch, Anfangs keuchend und oft Athem holend, dann aber in fließender Rede sagte er: „Groß Dank für die gute Nachred', die Ihr mir und Anderen gehalten habt, Herr Oberamtmann, aber was der Buchmaier gesagt hat, unterschreib ich auf's Tüpfele[1] hin. Wenn's noch einen Beweis bräucht'[2], daß uns die Herren wie kleine Kinder, wie Unmündige ansehen, so hättet Ihr ihn geliefert, Herr Oberamtmann; nein ich bin 76 Jahre alt und bin zwanzig Jahre Schultheiß gewesen. Wir sind keine Kinder, die sich zu so etwas wie zu einem Bubenstreich verführen lassen; die Axt bleibt bei mir, bis man mir sechs Bretter mitgibt. Wer als ein Kind dasteht, der soll's nur bekennen: Ich bin ein Mann, der

1. Tüpfele, provincialisme pour Pünktchen.

2. Bräuchte, provincialisme pour brauchte, brauchen étant de la conj. faible aujourd'hui, et depuis fort longtemps. Cependant la forme forte a dû exister, car on la trouve encore dans des verbes de même origine appartenant à la langue anglaise. Brauchen signifiait sans doute primitivement *broyer*, *mâcher*, *manger*, *user* ou *utiliser*, etc. Le verbe latin *frui*, *fructus sum*, rappelle aussi *fructus*. Brauchen, dit Grimm, berührt sich mit brechen, *fungi* für *frungi* mit *frangere*, weil das Essen und Kauen ein Zerbrechen mit den Zähnen ist.

weiß, was er thut; wenn's zur Straf kommt, bin ich auch dabei."

„Wir auch!" riefen alle Bauern wie aus Einem Mund; die Stimme des Matthes tönte vor.

Das Antlitz des Buchmaier war wie mit Licht übergossen; er faßte noch mit der rechten Hand seine Axt und drückte sie innig an's Herz.

Nachdem die herkömmlichen Förmlichkeiten beendet, das Protokoll unterschrieben und der Buchmaier sich eine Abschrift davon erbeten hatte, verließen die Bauern still die Oberamtei.

Noch mehrere andere Gemeinden thaten Einsprache gegen die neue Verordnung; die Sache kam bis vor die Kreisregierung. Diejenigen, welche auf eine so ungebührliche Weise mit den Aexten selber Einsprache gethan hatten, wurden um eine namhafte Summe bestraft. Indeß wurde nach einiger Zeit der Oberamtmann Rellings versetzt, die Verordnung aber nicht mehr erneuert.

Nach wie vor tragen die Mannen ihre Axt am linken Arme.

Ich erzähle wohl ein andermal noch Weiteres vom Buchmaier.

Sträflinge[1].

Le vrai repentir peut faire d'un coupable un honnête homme. L'auteur cherche à montrer combien la société rend souvent difficile le retour dans la bonne voie à ceux qui ont subi une condamnation.

Ein Sonntagmorgen.

Wir sind im Dorfe. Alles ist still auf der Straße, die Häuser sind verschlossen, da und dort ist ein Fenster offen, es schaut aber Niemand heraus. Die Schwalben fliegen nah am Boden und haben Niemand auszuweichen. Auf dem Brunnentroge am Rathhause sitzen andere Schwalben, trinken und schauen sich klug an und zwitschern miteinander und halten Rath, als ob das Dorf nur ihnen allein gehöre. Vornehme Bachstelzen trippeln herzu und schwänzeln davon und schweigen still, als wollten sie damit kundgeben, sie wüßten schon Alles und noch viel besser. Nur eine Schaar Hühner hat sich um die Schwalben versammelt und lauscht begierig ihren Reden. Sie hören wohl von freiem Wiegen in den Lüften, von Ziehen über's Meer und nach fernen Landen; denn sie heben und dehnen oft ihre Flügel und lassen sie wieder sinken und schauen trauernd auf, gleich als wüßten sie nun wieder aufs Neue, daß sie stets am Boden haften und fremden Schutz bei Menschen suchen müssen. Besonders eine kohlschwarze Henne mit rothem Kamme

1. Sträflinge. Sträfling, Einer, der eine Kriminalstrafe zu überstehen oder überstanden hat. Syn. Züchtling.

hebt und senkt ihre Flügel oft und oft. Eine Gluckhenne[1] wandelt das Dorf hinauf, sich stolz prustend im Kreise ihrer Söhne und Töchter, die sie durch stete Ermahnungen um sich versammelt hält und mit ihrem Funde[2] äzt. Sie will nichts von freiem Wiegen in den Lüften, von der Sehnsucht nach der Ferne.

Eine wundersame Stille liegt auf dem ganzen Dorfe.

Die Menschen haben die getrennten Wohnungen verlassen und sich in dem einen Hause Dessen eingefunden, der sie allesammt eint. Die zerstreut schweifenden Blicke, die nur das Eigene suchen, heben sich jetzt vereint zu dem Unsichtbaren, der Alles sieht und dem Alles eigen ist.

Da steht die Kirche auf dem Berge, der einst befestigt war und um dessen Mauern jetzt blühende Reben ranken. Die Kirche war einst die Burg für alle Noth des Lebens. Kann und wird die frei stehende, äußerlich unbefestigte Kirche der freie Hort[3] alles neuen Menschendaseins werden?

Eben verhallt der letzte Ton der Orgel, treten wir ein in die Kirche. Der Geistliche besteigt die Kanzel. Husten und Zurechtsetzen in der ganzen Gemeinde, denn Niemand will den Verkünder des höheren Geistes im Flusse seiner Rede stören.

Der Geistliche ist kein alter Mann, er steht in den besten Jahren. Nicht blos um graue Locken schwebt die Glorie der innern Befreiung von Eigensucht; die Milde mögt ihr da wohl öfter finden, aber oft nicht mehr jenen lebendigen Feuereifer

1. Gluckhenne, gluckende Henne, die ausbrüten will oder Küchlein ausgebrütet hat. Gluck, le cri de la poule appelant ses poussins, de là le verbe glucken ou glucksen. On trouve même gluchzen qui se rattache à schluchzen.

2. Fund est formé comme Bund, Trunk, Schwung. Comparez Band, Drang, Sang, Zwang.

3. Hort, dans le style relevé, est synonyme de Schatz. On dit, p. ex., Nibelungen-Hort. — Hort désigne aussi un lieu qui sert d'abri sûr à une personne ou à une chose; et puis, par extension, quelque chose de solide, qui abrite et protège. Dans la Bible. Dieu est appelé Hort. Mein Hort, auf den ich traue.

für die Menschheit. Der Glaube an den Himmel hat oft den Glauben an die Erde verdrängt.

Nachdem der Geistliche still, in sich zusammengeschauert, verhüllten Antlitzes das leise Gebet gesprochen, erhob er freudig sein Haupt und sprach den Text: „Die Gesunden bedürfen des Arztes nicht, sondern die Kranken.“ Lucas 5, 31.

Er zeigte zuerst, wie die geistige Gesundheit das wahre Leben, wie sie eins ist mit Tugend und Rechtschaffenheit; Sünde und Krankheit dagegen das Leben verunstaltet. Gleichwie in der Krankheit die natürlichen Kräfte des Menschen einen falschen Weg genommen, so auch in der Sünde. Denn Sünde ist Verirrung. Mit besonderem Nachdruck hob er dieses Letztere wiederholt hervor und ermahnte zur milden Betrachtung des Sünders, zur Pflege für seine Heilung. Er zeigte, wie leicht die Sünde einen Schlupfwinkel findet im verschlungenen Geäder des menschlichen Herzens, und bald als Leidenschaft, bald als listige Bethörung Alles aus dem Wege des Rechten zu verdrängen. Denn es ist kein Mensch, der nur Gutes thäte und nicht sündigte. Er zeigte, wie erquickend es ist, uns das tröstliche Bild des reinen Menschen ohne alle Sünd' und Fehle[1] zu vergegenwärtigen, der uns vorschwebt, um alle Schuld zu tilgen, indem er uns anleitet, ihm nachzufolgen. Er zeigte, wie darum Jeder, der in irgend einer Weise sich von Sünde rein fühle, in dieser theilweisen Reinheit die Verpflichtung habe, der Erlöser des Andern, des in Sünde Versunkenen zu werden. Er muß dessen Fehl auf sich nehmen und zu sühnen trachten.

„Ihr Alle,“ sprach er dann, „ihr Alle, die ihr in Freiheit wandelt, die ihr an euerm Tische sitzt und ungehindert hinausschreitet unter Gottes freiem Himmel — gedenket einen Augenblick des armen Eingekerkerten, auf dessen Antlitz seit Jahren

1. **Fehle**, pluriel de Fehl (m.) qui signifie *défaut physique ou moral*. Chez quelques écrivains Fehle est employé comme substantif féminin, mais avec une acception différente de Fehl.

kein Blick der Liebe geruht. Da sitzt er und sein Auge starrt hin nach den steinernen Mauern, seine Worte prallen ungehört zurück. Und wenn er hinausgeführt wird unter seine Genossen, welch eine traurige Gesellschaft!

„Die große menschliche Gesellschaft hat ihn einsam seiner Noth, seiner Verzweiflung, seinem Irrthum überlassen; keine hülfreiche Hand bot sich ihm dar, kein liebreiches Wort beschwichtigte seine Seele. Er stand vielleicht allein, allein mit seinem verworrenen Herzen. Erst als er der offenkundigen Sünde verfiel, erst da merkte er's, daß er nicht allein sei; die menschliche Gesellschaft faßte ihn mit gewaltigen Armen und hielt ihn zur Sühne fest.

„Und wenn er nun wieder zurückkehrt unter die freien Menschen, was ist sein Loos? Die früher keinen Blick auf ihn richteten, sehen jetzt mit Verachtung, mit Mißtrauen oder unthätigem Mitleid auf ihn herab und verfolgen ihn auf Schritt und Tritt. Was soll aus ihm werden?

„Du der du hier in Freiheit sitzest, frage dich: wie oft du nahe daran warst, ein Verbrecher zu werden, wie nur die höhere Macht, die in dich gepflanzt ist und über dich herrscht, dir die Werkzeuge des Verderbens entzog und aus der Hand nahm. Darum hab' Mitleid mit dem Sünder, leide mit ihm, opfere dich für ihn, und es wird dir vergeben."

Dies und noch vieles Andere sprach der Pfarrer mit tiefer Erschütterung. Er wagte einen gefährlichen, aber zur lebendigen Eindringlichkeit doch oft nothwendigen Versuch und stellte sich selbst mitten in die Betrachtung, indem er erzählte:

„Ich wurde als armer Schüler eines Mittags im Hause eines Reichen gespeist. Sonst litt ich die bitterste Noth. Da stand ich nun allein im Speisezimmer und wartete bis zur Essenszeit[1]. Um mich her glitzerte und schimmerte das Silber-

1. Essenszeit ou Eßzeit. On dit: Eßlust, Eßsaal, Eßstube, Eßtisch, Eßwaare, plus souvent que Essenslust, Essensspeise, etc.

geräth, es flimmerte mir vor den Augen, wie wenn ich berauscht wäre. Plötzlich blitzt mir der Gedanke durch die Seele: nur einige solcher Stücke können deiner Noth auf lange abhelfen und — Niemand sieht dich. Ein unwiderstehlicher Reiz zog mich zum Korbe hin, wo das Silber aufgeschichtet lag; ich griff hinein, wie wenn Jemand meine Hand hineinstieße. Da war mir's aber plötzlich, als könnte ich meine Hand nicht bewegen, ich konnte nicht lassen und nicht nehmen. Der Angstschweiß rann mir von der Stirn und ich schrie laut: Hülfe! Hülfe! Ich wollte Menschen herbeirufen, um durch sie von der Sünde abgezogen zu werden. Ein alter Diener eilte herzu und ich erzählte ihm weinend Alles. Er tröstete mich in meiner unbeschreiblichen Pein und hat in der Folge selbst und durch Andere dafür gesorgt, daß ich keine Noth mehr litt."

Die Bemerkungen, die der Pfarrer hieran knüpfte, und die Aufforderung, daß jeder in gleicher Weise die Versuchungen seines Lebens sich vergegenwärtige, gingen unmittelbar ans Herz. Bei der längern Pause, die er jetzt machte, sah er manche gefaltete Hände zittern, Manchen hinter dem vorgehaltenen Hute sein Antlitz bergen, manche Hand eine Thräne aus den Augen wischen, die dann wieder leichter aufschauten. Keiner aber blickte auf den Andern, Jeder hatte genug mit[1] sich zu thun.

Nach dem Schlußgebet erzählte der Pfarrer in schlichtem Tone: „Es hat sich in der Hauptstadt ein Verein von wohldenkenden Männern gebildet, der sich die Aufgabe stellt, für das Fortkommen und die Besserung Derer zu sorgen, die aus den

1. **Mit sich.** C'est la pensée que Molière a plus d'une fois exprimée:

Et leur conclusion fut que vous ferez bien
De prendre moins de soin des actions des autres,
Et de vous mettre un peu plus en peine des autres;
Qu'on doit se regarder soi-même un fort longtemps
Avant que de songer à condamner les gens.
(*Misanthrope*, a. III, sc. v).

Straf= und Arbeitshäusern entlassen werden. Das ist ein heiliges und gottgefälliges Werk. Wer beitreten und mitwirken will, kann nach der Mittagskirche zu mir kommen und das Nähere erfahren. Besonders aber möchte ich euch bitten, daß Einer oder der Andere von euch solch einen Entlassenen als Knecht oder Magd zu sich ins Haus nehme. Ich brauche euch nicht zu ermahnen, daß ihr die Gefallenen nicht gar zu zärtlich und weichherzig behandeln sollt. Wir kennen einander. Ich fürchte nicht, daß ihr allzugroße Sanftmuth habt."

Ein Lächeln zuckte auf den Angesichtern der Versammelten, das aber die Andacht nicht niederdrückte, sondern eher hob. Der Pfarrer fuhr mit kurzem Innehalten fort:

„Ihr müßt euch aber genau prüfen, ob ihr die Kraft in euch fühlt, diese Gefallenen liebevoll zu behandeln: denn ein Unglücklicher bedarf doppelter Liebe, und zwiefach gesegnet ist, der sie zu geben vermag. Der Herr erleuchte und erhebe euern Sinn und begnadige uns Alle, daß wir uns nicht in Sünde verirren. Amen."

Als die Kirche zu Ende war, drängte sich Alles, mit ungewohnter Hast heraus. Viele reckten und streckten sich, als sie die Thüre hinter sich hatten; die Predigt hatte sie so gepackt, daß sie sich in allen Gliedern wie zerschlagen fühlten; es war ihnen schwül geworden und sie holten jetzt wieder frei Athem.

Allerlei Gruppen bildeten sich. Da und dort sprach man alsbald von verschiedenen Dingen, die Meisten von der Predigt und dem rechtschaffenen Pfarrer. Der Webermichel aber behauptete, er predigte nicht genug aus Gottes Wort, und der Bäck, der, wenn seine Frau nicht dabei war, auch gern etwas drein redete, bemerkte gar pfiffig, er habe bald gemerkt, zu welchem[1] Loch der Pfarrer hinaus wolle. Ein muthwilliger

1. Zu welchem Loch der Pfarrer hinaus wolle, quelle était l'intention du pasteur, où il voulait aboutir. Loch figure dans plus d'un proverbe : Eine arme Maus, die nur ein Loch hat. — De

Bursche raubte einem Mädchen den Strauß von Gelbveigelein und Rosmarin vom Busen, schrie dabei: „Hülfe! Hülfe!" und rannte mit der Beute davon.

Sonst aber hallten in den meisten Gemüthern noch die vernommenen Worte nach.

Konrad der Adlerwirth ging still dahin und redete kein Wort; er hielt auf dem ganzen Wege den Hut in der Hand, als wäre er noch in der Kirche. Bärbele war ihrem Manne vorausgeeilt, um den Mittagstisch herzurichten. An einem andern Sonntage wäre es nicht ohne Halloh abgegangen, wenn wie heute das Essen nicht gleich nach der Kirche fertig gewesen. Jetzt aber legte Bärbele ohne ein Wort zu sagen, Gesangbuch und Rosenkranz auf den Fenstersims (denn man braucht beides heute Mittag nochmals), zieht seinen Mutzen (Jacke) aus und hilft der Magd ohne ein „Schelterle"[1] das Essen fertig machen.

Man saß endlich wohlgemuth bei Tische und es schmeckte Allen wohl, denn wenn ein reiner Gedanke durch die Seele gezogen, ist es, als ob der ganze Mensch wie mit frischem Leben durchströmt wäre; jede Speise, die er zum Munde führt, ist wie gesegnet, man ist mit allem froh und zufrieden. Wo ein guter Geist mit zu Tische sitzt und mit den Menschen lebt, da wandelt er das Wasser des Alltagslebens in duftenden Festwein.

In wie viel tausend Kirchen wird allsonntäglich mit hochgezwängter Stimme gepredigt, aber wie selten ertönt ein reinerer Klang, der, aus der Tiefe kommend, in den Tiefen der Herzen nachhallt!

Es ist aber auch bekannt, wie oft die Menschen, wenn sie gesättigt sind, eine ganz andere Sinnesart haben, als da sie noch hungrig waren.

celui qui emprunte pour payer ses dettes, on dit : Ein Loch zumachen und ein andres aufmachen. Notez encore les locutions : Er sinnt wie der Dachs im Loche. — Einmal muß der Fuchs doch zum Loch hinaus.

1. Schelterle, Scheltwort, Schimpfwort, Schmähung.

Nachwirkungen der Frühpredigt.

Und da es auch gut ist, daß man nach Tische eine Weile ruht, so wollen wir die Folgen der Frühpredigt erst nach einer Pause weiter betrachten.

So lind und frisch es auch in den Mittagsstunden draußen in Wald und Feld ist, so wandeln doch nur wenig „Mannen" hinaus, und auch diese kehren bald zurück, bis endlich Alles in der raucherfüllten niedern Stube zum Adler beisammen ist.

Es mag auffallend erscheinen, daß auf dem Lande freie Trinkplätze so selten sind, wo man im Schatten der Bäume unter freiem Himmel seinen Schoppen in Frieden genießt. Aber erstlich fühlen sich die, welche die ganze Wochen draußen sind, behaglicher unter Dach und Fach[1], und sodann vereinzelt das Zusammentreffen im Freien: der Raum ist unbeschränkt, man rückt nicht so nahe zusammen, das Wort des Einzelnen verhallt leicht, weil es nicht, von den Wänden eingeschlossen, zu Allen dringt.

Wir müssen uns also schon dazu bequemen, in die Wirthsstube einzutreten.

Um den runden Tisch in der Ecke sitzen Viele. Constantin, Matthes und der Buchmaierlesen die Zeitung, von der heute drei Blätter auf einmal angekommen sind. Sie theilen mit, was ihnen von Belang scheint und worüber sie Etwas zu sagen haben. Es sind oft Bemerkungen, die den Nagel[2] auf den Kopf treffen, oft aber auch Schläge in die Luft. Denn heutigen

1. Dach und Fach exprime, avec plus de force, la même idée que Dach, toit, abri. Ces altérations sont fréquentes : Kling und Klang, Sack und Pack, Haus und Hof, Mann und Maus, Schnall und Fall, etc.

2. Den Nagel auf den Kopf treffen, den richtigen Punkt, das Richtige ganz genau treffen. On dit de même ; Dem Keil auf den Kopf schlagen. Nous disons familièrement *trouver le joint*.

Tages, wo man es meist darauf anlegen muß, den leitenden Grundgedanken zwischen den Zeilen herauslesen zu lassen, ist es für den Uneingeweihten fast unmöglich, das Rechte zu finden.

Das Gespräch verlor sich nach allen Seiten hin; es möchte lehrreich sein, solches weiteren Kreisen mitzutheilen, wir müssen uns aber an das nahe gerückte Interesse des Tages halten. Der Adlerwirth ist auch dieser Ansicht; man sieht ihm an, daß er etwas auf dem Herzen hat; er sagt daher als einmal Stille eintrat:

„In der Zeitung steht auch die Geschicht' von dem Sträflingsverein."

„Lies vor!" hieß es von allen Seiten.

„Lies du!" sagte Constantin und gab seine Zeitung dem Matthes. „Ich will nichts davon. Gegen ganz schlechte Menschen da thun sie jetzt gar liebreich: da ist's wohlfeil gut sein. Dabei kann man den Kamm[1] noch recht hoch tragen. Die Heiligenfresser und Beamtenstübler haben da neben einander feil, und wisset ihr was? Gnadenpülverle auf Stempelbogen."

„Oha, Brüderle, du hast einen Pudel geschoben[2]," erwiderte der Buchmaier; „da ist der Doktor Heister auch mit unterschrieben, und wo der ist, da darf man mit all' beiden Händen zulangen. Und wenn auch noch Hochmuthsnarren dabei sind, der Verein ist gut. Mag einer sonst thun was er will, wenn er was Rechtschaffenes thut, so ist das halt rechtschaffen."

„Das mein ich auch," sagte Konrad der Adlerwirth und las vor.

1. **Den Kamm hoch tragen**, se rengorger. Kamm (crête du coq) a donné naissance à un grand nombre de locutions populaires; car la crête du coq reflète la colère, l'emportement, aussi bien que la longueur et la maladie de l'animal: Der Kamm wächst (schwillt) ihm. — Einem auf den Kamm treten (ihn bucken, demüthigen). Le mot français *crête* donne naissance à des locutions analogues,: lever, baisser, dresser, rabaisser la crête, donner sur la crête à quelqu'un.

2. **Du hast einen Pudel geschoben**, se dit au jeu de quilles de celui dont la boule n'abat aucune quille, au figuré *de qui se fourvoie*.

Digitized by Google

„Da ist kein Salz und kein Schmalz[1] in der Anzeig'," bemerkte Matthes; „die sollten unsern Pfarrer haben, der hätt's anders geben, daß das Ding Händ' und Füß' hätt'. Wenn ich einen Knecht bräucht, ich thät gleich Einen nehmen."

„Ich auch," riefen Viele.

„Und ich nehm' Einen," sagte Konrad.

„Wenn du das nicht gesagt hätt'st, wär's gescheiter gewesen," entgegnete der Buchmaier, „da hätt's Niemand gewußt und jetzt sieht ihn ein Jedes drauf an."

Konrad kratzte sich ärgerlich hinter dem Ohre.

Der Schullehrer trat ein und der Buchmaier sagte zu ihm: „Du kommst wie gerufen. Kannst du uns nicht sagen, was das mit dem pensylvanischen Schweigstumm ist oder wie man's heißt? Ich bin ganz dumm von dem, was da die Zeitung drüber sagt."

„Es gibt zweierlei Strafsysteme oder Strafarten," sagte der Schulmeister; „Auburn —"

„Nicht so! unterbrach ihn der Buchmaier, der heute etwas ärgerlich schien; „mach' jetzt all' dein Bücher zu und sag's gradaus."

Jener erklärte nun die Zellengefängnisse mit ihrer Sprachlosigkeit. Alles eiferte mit großer Heftigkeit gegen das Schweigstumm, wie sie es nannten, und der Buchmaier wurde so grimmig, daß er sagte: „Wenn ich Herrgott wäre, dem Mann, der das einsam stumme Gefängniß erfunden hat, dem ließ' ich nur all' Woch' zweimal die Sonn' scheinen."

Der Lehrer wollte die Heftigkeit mildern, indem er berichtete, daß viele edle und gelehrte Männer für diese Strafart gestimmt hätten. Er fand aber kein Gehör.

1. Kein Salz und Schmalz, ni sel, ni graisse. Nous dirions simplement *sans sel*, *sans un grain de sel*. La langue allemande aime ces sortes d'associations de mots, qui rappellent l'allitération chère à l'ancien haut-allemand. On dit encore : Ohne Saft und Salz.

Endlich traten mehrere Schreiber in die Wirthsstube. Das Gespräch erhielt eine andere Wendung und leise Fortsetzung. Man ging bald auseinander.

Der Armenadvokat und sein Freund.

In einer Gartenlaube der Residenz saßen am selben Nachmittage zwei Männer von gleichem Alter, der eine aber trug einen Orden im Knopfloch.

Eine Magd brachte Kaffee und Cigarren[1].

„Wo hast du denn das schöne Dienstmädchen hingebracht, das vor zwei Jahren in deinem Hause diente?" fragte der Ordensmann seinen Gastfreund, den Doctor Heister; „das war ein frisches Naturkind, immer fröhlich, mit Gesang die Treppe auf und ab. Es kam mir wie ein heller, reiner Thautropfen vor; ist eau de mille fleurs daraus geworden? Wie hieß es doch?"

„Magdalene. Das ist eine unglückliche Geschichte. Ich kann's noch kaum glauben, daß das brave Kind gestohlen hat, und doch ist es so. Während ich in Angelegenheiten eines Mündels in Berlin war, haben sie sie hier ins Zuchthaus gebracht."

„Also du lieferst auch Rekruten zu deinem Verein? Ich werde nun auch wieder eine solche Unschuld zu Gesicht bekommen, die ich unter den Händen hatte, als ich noch Bezirksrichter war. Es war ein Postillon; er hat einen Ehemann, der ihm im Wege stand, in den Graben geworfen und so traktirt, daß er nach vierzehn Tagen für die Ewigkeit genug daran hatte. Das ist ein durchtriebener Schlingel. Ich habe ihn aber hinter gebunden, und habe ihm auf hohe Verordnung einige Dosen Contumazialprügel wegen frechen Leugnens appliciren lassen. Das hat ihn mürbe gemacht. Es ist nicht anders fertig zu werden

1. Cigarre est féminin en allemand. Les Allemands font aussi féminins les mots français en *age*: Die Courage, die Etage, etc.

mit dem Gesindel. Ich will nur sehen, was der Verein mit ihm anfangen wird; er hat sich auch gemeldet."

„Es freut mich innig," erwiderte der Doktor, „daß du die Sache des Vereins so nachdrücklich gefördert hast durch das Rundschreiben an die Bezirksgerichte und die Pfarrämter[1]."

Der Regierungsrath, denn ein solcher war der Ordensmann, sah geschmeichelt mit dem Kopfe nickend auf seine schönen Sommerstiefeletten und sagte: „Der Verein soll auch die Vortheile unserer geregelten Staatsordnung genießen. Während wir hier sitzen," fuhr er fort, sich auf dem Stuhle schaukelnd, „ist oder wird von allen Kanzeln des ganzen Landes das Evangelium der armen Sünder verkündet. Hu! wie werden die Thränenbeutel ausgepumpt werden. Das wird den Leuten wohlthun in diesen warmen Tagen, es ist auch eine Kur. Aber das mußt du doch gestehen, daß unser Staatsleben ineinander greift wie ein Uhrwerk. Wenn ich hier einen Druck an der Staatsmaschine anbringe, bewegt sich eine Feder im entlegensten Dorfe."

„Ob das ein Glück ist?"

„Du bist und bleibst der ewige Opponent. Ihr Leute wollt das Gute nicht sehen. Was hättet ihr denn gehabt ohne den Amtsweg? Einen Winkel im Zwischenreich der Landeszeitung —"

„Lassen wir das. Du kannst dich nicht bekehren, sonst müßtest du mit deinem Schicksal unzufrieden sein und einen großen Theil deiner mühevollen Arbeit für nichtig achten. Drum lassen wir das. Du verdienst allen Dank, daß du den Verein so rasch zu Stande gebracht. Du mußt ihn gut bevorwortet haben."

„Gut bevorwortet?" lachte der Regierungsrath und hielt das eben entbrannte Zündhölzchen so lange in der Hand, bis

1. Pfarrämter. Amt désigne la fonction aussi bien que le lieu où elle s'exerce, la région sur laquelle elle s'étend, etc. Les composés sont très nombreux : Post-, Zoll- Staats-, Hof-, Priesteramt, etc.

er es an den Fingern spürte und wegwarf; „gut bevorwortet? Da sieht man wieder euch unpraktische Weltverbesserer. Ihr glaubt, mit Ideen führt man die Sachen durch. Diplomatie, Freund, Diplomatie ist's, die euch fehlt; ohne diese kommt ihr nie zu Etwas. Ich für meine Person gestehe, daß ich gar keinen Penchant für euern Verein habe. Es ist jetzt ein weichmüthiger Humanitätsrappel über die Welt gekommen, der das Leben horribel[1] ennuyant macht. Ich habe nun einmal kein Spitalherz und will auch keines haben. Als die Vereinssache im Collegium vorkam, ich war Referent, zuckte ich mitleidig die Achseln. Der Präsident ist gar kein böser Mann, nur ist ihm angst und bang vor allem Neuen; es ist ihm unheimlich. Es war aber auch gefehlt von euch, daß lauter prononcirte Liberale sich an die Spitze stellten."

„Warum? Die Sache hat ja nichts mit Politik zu schaffen?"

„Allerdings. Glaubt ihr, man wird euch Gelegenheit geben, euch als Wohlthäter der Menschheit hinzustellen und unter den Proletariern Partei zu gewinnen?

„Nun? Wie ging die Sache denn doch durch?"

1. Horribel, ennuyant. Le personnage, en scène ici, pousse à l'excès l'emploi des mots français, et l'auteur relève cette manie pour achever la peinture de son jeune et léger magistrat. Nous ajoutons cependant que l'allemand, plus qu'aucune autre langue, sait s'accommoder des termes étrangers. Cette tendance est combattue par les savants, sans grand succès Dans la préface de son dictionnaire, Jacob Grimm distingue les mots étrangers qu'il faut admettre de ceux qu'il faut rejeter : Es ist Pflicht der Sprachforschung, und zumal eines deutschen Wörterbuchs, dem maßlosen und unberechtigten Vordrang des Fremden Widerstand zu leisten und einen Unterschied fest zu halten zwischen zwei ganz von einander abstehenden Gattungen ausländischer Wörter, wenn auch ihre Grenze hin und wieder sich verläuft. Unmöglich wäre die Ausschließung aller solcher, die im Boden unserer Sprache längst Wurzel gefaßt und aus ihr neue Sprossen getrieben haben... Dagegen enthält das deutsche Wörterbuch sich einer Menge anderer aus der griechischen, lateinischen, französischen Sprache oder sonsther entlehnter Ausdrücke, deren Gebrauch unter uns überhand genommen oder gestattet wurde, ohne daß sie für eingetreten in unsere Sprache gelten können, etc.

„Wie gesagt, ich zuckte die Achseln und das Finale meines Referats war: Wie werden sich die Herren die Finger verbrennen[1]! Wie werden sie einsehen lernen, daß sich die Welt nicht nach ihren Utopien[2] constituiren läßt. Das gäbe eine gute Schule für sie. Der Präsident lächelte. Nun war die Sache gewonnen. Ich erklärte noch, daß, falls der Verein die Genehmigung erhalte, ich bereit sei, als Regierungsbevollmächtigter demselben zu präsidiren und ihn zu überwachen. So wurde euch die Sache gewährt, um euch einen Possen damit zu spielen."

„Welchen Grund hattest du aber, eine so feine Intrigue anzulegen für eine Sache, die dich nicht interessirt?"

Der Regierungsrath faßte die Hand des Advokaten und sagte: „Du bist und bleibst eine ehrliche Haut, aber auch dir gegenüber mußte ich intriguiren. Seitdem ich von der Kreisregierung hieher versetzt wurde, thut es mir immer leid, daß unsere beiderseitige öffentliche Stellung eine vertrautere Socialität fast nicht zuläßt; die Parteiungen haben Alles zerrissen. Lache nicht! In der Verbrechercolonie finden wir einen Indifferenzpunkt, wo wir uns einander anschließen, ohne daß Einer sich bei seiner Partei zu compromittiren braucht. Wir haben in Heidelberg den Freundschaftsbund[3] geschlossen, er soll aufrecht

1. **Sich die Finger verbrennen**, se brûler les doigts, éprouver un dommage. On trouve Finger dans un grand nombre de locutions proverbiales : Sie sind wie zwei Finger an einer Hand. — Durch die Finger sehen. — Sich um den Finger wickeln lassen, etc.

2. **Utopien**. Utopie, pays imaginaire où tout est réglé au mieux, décrit dans un livre de Johannes Morus qui porte ce titre. Au figuré, Utopie désigne un plan de gouvernement imaginaire, où tout est parfaitement réglé pour le bonheur de chacun, et qui, dans la pratique, donne souvent des résultats contraires à ce qu'on espérait.

3. **Freundschaftsbund**, allusion à l'amitie contractée à l'Université. En 1808, il s'était formée en Allemagne une association sous le nom de Tugendbund. Cette association élevée d'abord aux nues, devint suspecte après 1815, ainsi que toutes les associations du même genre qu'on accusait d'entretenir des idées révolutionnaires. La jeunesse des Universités allemandes était très libérale à cette époque-là.

erhalten werden. Nicht wahr, alter Cherusker[1], wir bleiben die Alten?"

Die beiden Jugendfreunde drückten sich die Hände. Dem Advokaten kam diese Mischung von Treuherzigkeit und Schlauheit, die er eben vernommen, doch sonderbar vor; er wendete sich indeß immer gern nach der idealen, sonnenbeschienenen Seite an der Frucht des Lebensbaumes und erwiderte:

„Wir haben noch so viel Berührungspunkte, noch so viel gemeinsames Streben, daran wollen wir uns halten, das Andere bei Seite liegen lassen."

„Ja, das wollen wir."

„Du bist auch besser als du dich gibst," bemerkte Heister.

„Was besser? alle Menschen sind Egoisten[2]. Alles Uneigennützige geschieht aus Eitelkeit, Langeweile oder Gewohnheit. Freilich, du bist eine exceptio idealis, darum verzeihe ich dir deine Demagogie."

„Nein, ich will kein Privilegium. Ich glaube, daß noch zu keiner Zeit so viel Menschen waren, deren ausdauerndes Streben dem Gemeinwesen gilt, deren Leid und Freud' vornehmlich aus den Zuständen des Vaterlandes seine Nahrung empfängt. Ein seltener Opfermuth bewegt die heutige Welt; leider findet er kaum eine Gelegenheit, sich anders als im Hoffen und Dulden zu bewähren —"

1. **Cherusker.** Les Chérusques, mentionnés d'abord par César, habitaient entre l'Elbe et le Wéser. Arminius, le vainqueur de Varus, était un chef chérusque. L'auteur emploie le mot au figuré pour désigner un homme antique, un Caton.

2. **Egoisten.** Egoist, nom concret de Egoismus, mot étranger qui répond aux mots allemands Eigenliebe, Eigensucht, Selbstliebe, Selbstsucht. Ce dernier mot est peut-être celui qui traduit le plus exactement Egoismus. — Egoist donne egoistisch. Comparez selbstsüchtig, etc. — Sanders dans son dictionnaire des synonymes définit le mot comme il suit : Zumeist bezeichnet Egoismus das tadelhafte Bestreben, mit Hintansetzung alles Andern, das eigne Selbst, das eigne Wohlergehn und Behagen, den eignen Vortheil und Nutzen als die Hauptsache zu betrachten, worum sich Alles dreht.

„Gelegenheit macht Diebe[1]. Wir kommen da an einen Punkt, über den wir uns nie vereinigen werden — transeat.“

Eine Weile herrschte Stille; beide Männer schienen innerlich nach den Einheitspunkten zu forschen, die sie so bereitwillig voraussetzten. Es war eine peinliche Pause.

So erquickend es für die Seele ist, wenn zwei Freunde lautlos bei einander sitzen, sich und den Andern still in der Seele hegen, nach fernen Gedankenwelten schweifend doch bei einander sind, jeder in dem andern ein sichtbares Jenseits erkennt; eben so schmerzlich ist das innere Suchen und Stöbern, einander friedlich zu begegnen.

Der Regierungsrath nahm zuerst wieder das Wort, indem er sagte: „Auch die Poesie[2] ist uns heutigen Tages geraubt. Der schöne Gott Apollo ist zum kranken Lazarus voll Wunden und Beulen geworden. Die Poeten führen uns heute immer in die schlechteste Gesellschaft. Freigeister und Pietisten blasen aus Einem Loch und proclamiren diese heitere, sonnige Welt als ein Jammerthal. Du warst doch auch einmal ein Stück Poet, was sagst du dazu?“

„Die Poesie der modernen Welt ist ein Kind des Schmerzes, selbst die harmloseste ist das freie Aufathmen der vorher gedrückten Brust. Ich sehe einen großen Fortschritt darin, daß

1. Gelegenheit macht Diebe. Ce dicton répond au proverbe français : *L'occasion fait le larron.*

2. Poesie. On demande comment la poésie étant si peu nécessaire au monde, elle occupe un si haut rang parmi les beaux-arts. On peut faire la même question sur la musique. La poésie est la musique de l'âme, et surtout des âmes grandes et sensibles. Un mérite de la poésie dont bien des gens ne se doutent pas, c'est qu'elle dit plus que la prose, et en moins de paroles que la prose.

Je ne parle pas des autres charmes de la poésie, on les connaît assez; mais j'insisterai sur le grand précepte d'Horace, *sapere est et principium et fons.* Point de vraie poésie sans une grande sagesse. Mais comment accorder cette sagesse avec l'enthousiasme ? Comme César, qui formait un plan de bataille avec prudence, et combattait avec fureur. (Voltaire, *Dictionnaire philosophique.*)

selbst die Poesie jene falsche Idealität aufgegeben hat, welche die wirkliche Welt ignorirte oder nicht in sie einzugreifen wagt. Eine Idee muß Wirklichkeit werden können, oder sie ist eine eitle Seifenblase. Nun betrachte die Armen und Elenden —"

„Gut, daß Sie kommen!" rief der Regierungsrath, einer stattlichen, schönen Frau entgegengehend; „Ihr guter Mann hätte mich sonst noch zum Dessert[1] durch alle Höhlen der Armuth gejagt."

Das Gespräch nahm nun eine heitere, spielende Wendung, denn der Regierungsrath liebte es, die Frauen durch zierliche Redeblumen zu ergötzen; den Ernst des Lebens entfernte er gern aus ihren Augen. Darin bestand seine Frauenachtung.

Er sprach sodann von seinem Rococo-Ameublement[2], das ihm mit Frau und Kind bald nach der Stadt folgen würde, und bemerkte mit ausführlicher Sachkenntniß, wie das echte Alte alles neu Fabricirte weit hinter sich lasse, da die Arbeiter Geduld und Kunstfertigkeit zu diesen feinen Schnitzeleien nicht mehr haben. Er hatte die Schränke, Stühle und Krüge aus alten Ritterburgen und von den Speichern der Bauernhäuser um einen Spottpreis zusammengekauft, und wußte manche lustige Geschichte davon zu erzählen.

Der Advokat sah bisweilen schmerzlich drein, denn er fühlte es tief, daß der Riß zwischen ihm und seinem Jugendfreunde nur nothdürftig überkleistert war.

Man trennte sich bald. Der Advokat machte sich noch daran, die Papiere eines Clienten zu ordnen, für den er andern Tages eine Reise antreten wollte. Selbst bei der Arbeit konnte er den

1. Dessert, Le mot allemand est Nachtisch.

2. Rococo. Le genre rococo ou le rococo est le style d'architecture, d'ornementation, d'ameublement, qui régna en France dans le dix-huitième siècle; il est caractérisé par les façades hérissées, courbes, et frontons recourbés et brisés, par la profusion des ornements insignifiants, par la préférence donnée aux rocailles, par les guirlandes de fleurs enlacées d'une manière affectée.

Gedanken an seinen verlorenen Jugendgenossen nicht los werden: dabei erkannte er wieder aufs Neue, daß selbst die rein humanen Bestrebungen keine Einigung zulassen, wenn der sittlich-politische Hintergrund ein anderer ist.

Der Verein und seine Zöglinge.

Wenige Tage darauf saßen in der Hauptstadt fünf Männer um einen Tisch, Actenbündel und mit Siegel versehene Zeugnisse vor ihnen.

„Es zeigt sich noch wenig Eifer für unser Wirken,“ begann der Vorsitzende. „Auf unsern Aufruf haben sich nur zwei zur Annahme von Sträflingen erboten, der eine unser würdiges anwesendes Mitglied, Herr Fabrikant Hahn, der andere ein schlichter Wirth vom Walde; wir haben ihn herbeschieden.“

Er klingelt und der Diener trat mit Konrad ein.

Die Zeugnisse der aus der Strafanstalt Entlassenen lauteten in Betracht der Umstände ziemlich günstig. Wie war ihnen nun aber fortzuhelfen? Besonders mit einem Schreiber der wiederholte Namensfälschungen verbüßt hatte, wußte man nichts anzufangen. Unter den fünf Sträflingen, die dem Vereine ihre Zukunft anvertraut hatten, wurde auch ein ehemaliger Postillon genannt.

„Den will ich nehmen,“ sagte Konrad.

Während man nun seine Obliegenheiten auseinandersetzt, verfügen wir uns in das andere Zimmer zu denen, die hier harren, was drüben über sie verfügt wird.

Zwei, in bereits vorgerücktem Alter, mit verschmitzten Gesichtern, gehen in lebhaftem Gespräch auf und ab. Ein hagerer Mensch in vertragenem schwarzem Frack steht am Fenster, haucht die Scheiben an, macht mit dem rechten Zeigefinger sehr künstlich verschlungene Namenszüge mit allerlei Schnörkeln und ver-

wischt sie immer schnell wieder. Ein vierter sitzt in der Ecke und betet wie es scheint sehr eifrig aus einem frisch eingebundenen Gebetbuche. Nicht weit davon sitzt der fünfte, ein schlanker und kräftiger junger Mann, und hält das Gesicht mit beiden Händen bedeckt.

„Was willst du machen, Frieder?“ fragte mit dicker Stimme einer der Wandelnden seinen Kamaraden.

Dieser blieb stehen, hielt eine Flocke seines grauen Bartes, der das ganze Gesicht einrahmte, in der Hand; in seinem zerwühlten faserigen, wie aus Tannenholz gehauenen Antlitze hoben sich die Muskeln in raschen Zuckungen. Er zwinkerte[1] mit den klugen grauen Augen und erwiderte:

„Ich hab' mein' Resolution und da[2] beißt kein' Maus keinen Faden davon: eine Anstellung will ich und auf lebenslänglich und mit Pension; krieg' ich das nicht, schmeiß' ich ihnen den Bettel vor die Thür. Guck, ich wünsch' mir kein Capital und keine Güter, weiter nichts als eine Anstellung. Wenn so ein Vierteljährle 'rum ist kommt der Amtsdiener und legt das Geld auf den Tisch, lauter blanke harte Thaler. Sei's Sommer oder Winter, Hungerjahr oder wie's will, wenn's Vierteljährle 'rum ist, hat man sein Gewisses. Man hat sich nicht zu quälen und nicht zu sorgen, man geht so den Trumm fort, und wenn's Vierteljährle 'rum ist, brauchst du nicht einmal zu pfeifen, da ist ein Säckle voll Geld da. Der Staat muß für mich sorgen und das ist das Beste. — Aber das will ich dir noch sagen, ich dreh' dir den Kragen 'rum, wenn du das vorbringst, was ich dir jetzt sag'. Ich will allein. Und du verstehst's ja auch gar nicht —“

1. **Zwinkerte.** Zwinkern et zwinkeln sont des fréquentatifs de zwinken; l'un et l'autre se disent du mouvement rapide, du tremblement convulsif de certaines parties du corps. Ici zwinkern peut se traduire par *clignoter*.

2. **Da beißt kein' Maus keinen Faden davon**, je n'en démordrai pas. Ce proverbe allemand signifie qu'il n'y a rien à supprimer, pas un iota à retrancher, que la chose doit rester telle qu'elle est, c'est un *ne varietur*.

„Brauchst nicht sorgen,“ unterbrach ihn der Andere und verzog sein knolliges Gesicht zum Lachen; „ich will weiter nichts, als daß sie mir genug zu essen geben und auch das Trinken nicht mankirt. Dann will ich meinetwegen ehrlich sein. Narr, aus Uebermuth stiehlt man nicht.“

Frieder trat auf den Betenden zu und sagte:

„Bitt' mir eine Anstellung aus, du Heiliger. Ich will einen Handel mit dir machen: laß mir's hüben für dich gut gehen, drüben kannst du mein Theil auch noch haben.“

Der Betende legte sein Buch nieder und begann mit salbungsvoller Stimme:

„Du wirst von Stufe zu Stufe sinken und fallen, Frieder, weil du nicht einsiehst, wie sehr der Herr uns begnadigte, da er uns sinken ließ, damit wir uns um so höher erheben.

„Dank für dein' Gnad', ich will ja nicht hoch, ich will ja nur fest angestellt sein. Richt't euch,“ fuhr er fort, auf den jungen Mann mit verdecktem Angesicht losgehend und ihn schüttelnd; „sei nicht so traurig, du. Da hast mein' Hand drauf, wenn ich Oberpostgaul werde, ich will sagen Oberpost .... oder so was, das Geheime schenk ich ihnen, da wirst du mein Leibkutscher.“

Der Ermunterte regte sich nicht und antwortete nicht und Frieder bemerkte wieder: „An dem da haben sie ein Meisterstück gemacht. Mir hat einmal die Hebamm' das Züngle gelöst, ich kann's nimmer binden. Es ist doch aber ein' schöne Sach' um ein Zuchthaus, da ist Alles gleich, und wenn einer auch ein noch so hochnasiger Schreiber ist,“ schloß er mit einem Seitenblick.

Der Schreiber kehrte sich um; auf seinen eingefallenen Wangen glühte Zorn und Verachtung.

Der Diener berief die Harrenden vor den Vorstand.

Der Betende nahm sein Buch unter den Arm und fixirte sich die lammfromme Miene im Gesichte, um sie beizubehalten.

Der Schreiber verlöschte noch schnell einige Namenszüge und knöpfte den Rock zu. Der Verdeckte erhob sich mit schwerem Tritte, er sah bei aller jugendlichen Spannkraft wie geknickt aus und hatte die Unterlippe zwischen den Zähnen eingekniffen.

Unter der Thüre verbeugte sich noch Frieder vor dem Schreiber und sagte:

„Sie haben den Vortritt, spazieren Sie voran, Herr[1] von Federkiel, Graf von Papierhausen, Fürst von Dintenheim, König von —"

Der Schreiber schritt stolz an Frieder vorüber, der aber mit seinen Standeserhöhungen nicht eher endete al[illegible] an der Thüre des Sitzungszimmers waren.

Vor dem Vereinsausschusse drängte sich indeß Frieder vor und offenbarte, noch ehe man ihn fragte, sein Begehr, ohne aber wie vor wenigen Minuten die Motive so bündig vorbringen zu können. Es ging ihm dabei wie manchen Rednern, die nach ausführlicher Vorbereitung und privater Darlegung, wenn's drauf und dran kommt, ungeschickt aufs Ziel lostappen, ohne den Weg zu demselben nochmals fest zu durchschreiten. Er kam dadurch in den Nachtheil, daß er bloß als anmaßend erschien. Als man seinem Begehr nicht willfahrte, verließ er trotzig die Versammlung.

Die Vorstandsmitglieder sahen sich nach dieser ersten Begegnung verwundert an, der Regierungsrath lächelte hinüber zu seinem Freunde, dem Doctor Heister.

Konrad unterbrach zuerst die eingetretene Stille, indem er auf den Schlanken losging, den er sogleich als den Postillon erkannt hatte, und sagte:

„Willst du mit mir gehen? das Vieh versorgen, im Feld schaffen und den Fuhrleuten vorspannen?"

Der Angeredete hielt die Lippen noch immer zusammenge-

1. Herr von Federkiel... Ces locut. se traduisent par : *Monsieur de Plumigère, comte de la Paperasse, prince de la Noix de Galle.*

kniffen und sah Konrad stier an. Erst als man die Frage zum drittenmal wiederholte, antwortete er:

„Ja, wenn sonst Keiner von den Kameraden da ins Dorf kommt; allein.“

Schnell schlüpfte seine Unterlippe wieder zwischen die Zähne.

Man ging wie natürlich leicht auf die gestellte Bedingung ein und war froh, vorerst Einen untergebracht zu haben.

Der Schreiber und der aus Hunger Stehlende traten nach vielem Widerstreben bis auf Weiteres in Hahns Fabrik ein. Der Fromme wollte Pfründner in einem Versorgungshause werden, um ganz seiner Seele zu leben. Da man ihm dieß nicht gewähren konnte, verließ er mit einem Segenswunsche die Versammelten.

Konrad verließ mit seinem Knechte das Haus. Auf der Straße begann er folgendermaßen:

„Wie heißt du?“

„Jakob.“

„Brauchst mir dein' Geschicht' nicht erzählen, sei nur jetzt brav. Du hast gesehen, wo der krumme Weg hinführt.“

Jakob antwortete nicht.

„Hast du schon was gessen[1]?“ fragte Konrad wieder.

„Ja,“ lautete die Antwort aus fast verschlossenem Munde.

Im Wirthshause ging Jakob schnell in den Stall zu den Pferden. Er streichelte und klatschte sie in Einem fort. Es that ihm gar wohl, wieder mit Thieren zusammen zu sein. Seit drei Jahren war er einsam oder unter Menschen, die seine Vorgesetzten waren und bei aller Güte doch stets vor Allem den Verbrecher in ihm sahen. Jetzt war es ihm gar eigen zu Muthe, daß er nun doch wieder bei Thieren war; etwas von der Unschuld der Welt sprach ihn daraus an. Das verlangte auch keine Rede und keine Antwort. Jakob wünschte, daß er mit

1. Gessen, forme populaire pour gegessen; gessen pour geessen est cependant une forme plus régulière que gegessen.

gar keinem Menschen und nur mit den Thieren zu leben hätte.

Wie leuchtete sein Angesicht, als er mit seinem Herrn rasch dahinfuhr; er, der seit Jahren in einen kleinen Raum eingefangen war, rollte jetzt wie im Fluge an Bäumen und Feldern und durch Dörfer dahin.

Auch jetzt noch sprach Jakob wenig, und nur als ihn Konrad bedeutete, daß der Gelbbraune nicht Fuchs, sondern Brauner heiße, antwortete er: „Schon recht."

Als man unterwegs einkehrte und Jakob sein Essen erhielt, nahm er sich dies mit in den Stall und verzehrte es bei den Thieren.

Jakob im Dorfe.

Es ist eine seltsame Empfindung, wenn man in einen Ort kommt, wo man keinen Menschen kennt, wo man aber selber bereits von Allen gekannt ist, und zwar wie Jakob nicht von der vortheilhaftesten Seite. Berühmte Männer können sich vom Gegentheil aus eine Vorstellung davon machen.

Still und emsig vollführte Jakob die ihm obliegenden Arbeiten, fast immer noch mit eingekniffener Unterlippe. Nie sah man ihn lachen, nie nahm er zuerst das Wort. Wenn er ins Feld ging, bot er Niemand die Zeit, und wenn die Leute ihn grüßten, dankte er kaum hörbar. Nach und nach verbreitete sich das Gerücht, es sei im Oberstüble[1] bei Jakob nicht recht geheuer; doch hatte noch Niemand etwas Närrisches an ihm gesehen, er verrichtete die Feldarbeit und versorgte das Vieh pünktlich, ließ kein Löckle Heu und kein Körnle Hafer verloren gehen. Nie gesellte er sich Abends zu den singenden und scherzenden Burschen. Selbst wenn er allein war, hörte man ihn nicht singen und nicht pfeifen, was doch Jeder thut, der nicht

1. Oberstüble, pour Oberstübchen, littéralement *la chambre supérieure*, expression familière pour désigner le cerveau.

einen Kummer im Herzen oder schwere Gedanken im Kopfe hat.

Die Frühlingssonne hatte den im Kerker Gebleichten bald wieder geröthet. Die Mädchen bemerkten im Stillen unter sich, daß des Adlerswirths Knecht fünf rothe Bäckle habe, zu den gewöhnlichen noch eines auf dem Kinn und zwei an den Stirnbuckeln.

Bei alledem blieb sich Jakob in seiner sonstigen Art gleich.

Der Buchmaier, dem das verschlossene Wesen des Unglücklichen sehr zu Herzen ging, gesellte sich mehrmals zu ihm und suchte ihn auf allerlei Weise redselig zu machen. Jakob aber gab nur knappe Antworten und blickte dabei immer wie verstohlen und zusammengeschreckt auf den Buchmaier. Auch der Pfarrer konnte mit seinen liebreichen und eindringlichen Ermahnungen nicht viel aus Jakob herauskriegen. Auf eine lange Rede von Vergebung und Gnade, die der Pfarrer einst auf seiner Stube an ihn gehalten, erwiderte Jakob nichts, sondern ging an den Tisch, nahm die Bibel, blätterte darin und hielt endlich den Finger starr auf einer Stelle. Der Pfarrer las, es waren die ersten Worte im Evangelium Johannis: „Im Anfang war das Wort."

Jakob schlug sich auf den Mund und sah den Pfarrer fragend an, dieser verstand: man hatte dem Armen das Wort entzogen, jenes edle Band, das die Menschen mit einander und mit Gott vereinigt. Jede freie Rede seiner Lippen erschien ihm wie ein Hohn gegen den Armen, und er dachte zum erstenmale recht lebendig jener empörenden Tyrannei, da man das öffentliche Wort bindet und fesselt.

Jakob wendete sich ab und that, als ob er sich mit seinem Tuche den Schweiß abtrockne, in der That aber wischte er sich die Thränen ab, die er zu verbergen trachtete. Der Pfarrer stand vor ihm und betrachtete ihn mit thränenerfüllten Augen; er faßte seine Hand und sprach ihm Muth und Trost zu.

Jakob gestand zum Erstenmale in Worten, wie beklommen

seine Seele sei. Das erleichterte ihn. Er ging befreiter von dannen und grüßte den Schullehrer, der ihm auf der Treppe begegnete, aus freien Stücken[1].

Im Adler war Jakob auch oft Gegenstand des Gesprächs und der Buchmaier bemerkte:

„Man mag mir sagen, was man will, man hat kein Recht dazu, einem Menschen und wenn er auch das Aergste gethan hat, das Sprechen zu verbieten. Weiß wohl[2], die Leute meinen's gut, sie wollen die Menschen bessern, aber das heißt man zu Tode kuriren."

„Herr Gott!" rief Matthes, „wenn ich dran denk', daß mir's so gehen könnt', ich thät an Jedem der mir unter die Händ' käm' einen Mord begehen, daß man mir den Hals abschneiden thät; nachher wär's ja ohnedem aus mit dem Schwätzen."

Noch viel andere derartige Reden fielen und Jakob war lange der Gegenstand des Gesprächs, bis man sich an ihn gewöhnte und nicht mehr an ihn dachte.

Desto mehr aber dachte Jakob für sich, so wenig das auch früher seine Gewohnheit war. In der ersten Zeit nach seiner Befreiung war er sich wie betäubt vorgekommen; er griff sich oft nach der Stirn, es war ihm, wie wenn man ihn mit einem schweren Hammer auf den Kopf geschlagen hätte. Er träumte wie halb schlafend in die Welt hinein.

Jahre lang in einsamer Zelle sitzen, ohne eine Menschenseele, der man die flüchtigen und unscheinbaren wie tieferen Regungen der Seele mittheilt — das ist eine Erfindung, würdig einer lendenlahmen Zeit, der das Verbrechen über den Kopf wächst und die es zu ausgemergelter Frömmelei zu verwandeln trachtet. Drängt die quellende Thatkraft zurück, sperrt die scheußlichen Dämonen ein in die Brust eines Menschen, daß sie sich in

1. Aus freien Stücken, spontanément.

2. Weiß wohl. Le pronom sujet est souvent supprimé dans le langage familier, aussi bien que dans la poésie.

einander krallen, sich zerren und raufen; gebt Acht, daß ja Keiner entkommt und in eure mit Latten umfriedete Welt eindringt, — schickt dann euern Pfaffen, sein Opfer ist bereit, wenn ihm nicht der gütige Dämon des Wahnsinnes zuvoreilt.

Jakob war ein Mensch leichten Sinnes gewesen, sein Kopf war nie zu eng für seine Gedanken, er wußte kaum, daß er solche hatte; er sprach sie bald aus oder zerstreute sie. Jetzt aber hatte er Jahre lang still in einsamer Zelle[1] gesessen, und Geister kamen, von denen er nie gewußt, und grüßten ihn wie alte Bekannte und tanzten einen tollen, sinnverwirrenden Reigen. Was nützte es ihm, daß er sorgfältig die Borsten zählte, die er bei seinem neuen Handwerke verarbeitete, daß er die Zahlen laut hersagte, daß er betete, daß er mit dem Hammer aufschlug? Die flüchtigen Dämonen wichen nicht und waren nirgends zu fassen. Sie lugten in der Dämmerung fratzenhaft unter dem Stuhle hervor, kollerten auf dem Bette, kletterten an den Wänden hin und spielten mit dem Gepeinigten und nährten sich mit dem Angstschweiß auf seiner Stirne.

Die gesunde Natur Jakobs hatte den Verderbern Stand gehalten. Als Jakob aus dem einsamen Gefängnisse zuerst wieder in die Gesellschaft seiner Schicksalsgenossen gebracht wurde, war er traurig und blöde. Die lebendigen Menschen erschienen ihm lange wie Geister mit erlogener Lebensgestalt. Und als er zu den freien Menschen zurückkehrte, war ihm die Welt wie aufgelöst, wie chaotisch in einander zerflossen; er konnte sich nicht drein finden und lebte einstweilen so in den Tag hinein und arbeitete ohne Unterlaß. Er kam sich wie ein längst Verstorbener vor, der unversehens wieder in die Mitte der Lebenden versetzt wird, der sich die Augen reibt und nicht fassen kann, wozu die Menschen rennen und jagen, was sie zusammenhält, daß sie nicht feindselig auseinanderstieben. Er hatte ehedem nach Rei-

1. Zelle, même racine que cellule.

gung und Lust und von den Pflichten des Tages gehalten, im Zusammenhange der Welt gelebt; er war durch ein Verbrechen schmerzhaft ausgejätet[1] worden, er konnte nirgends mehr recht einwurzeln. Das Räthsel des Weltzusammenhanges stand hier vor der Seele eines Menschen, der nie etwas davon geahnt.

Mehrmals kam Jakob der Gedanke des Selbstmords, der sich plötzlich aus all dem Wirrwarr lostrennt; aber so oft ihm der Gedanke kam, ballte er beide Fäuste, knirschte vor sich hin und sagte: „Nein!"

Wohl hatte ihm der Pfarrer den weltbezwingenden Spruch ins Herz gelegt und gedeutet: Gott ist die Liebe! Er ist jener geheimnißvolle Punkt, der jedes Wesen zwingt, in sich fest zu stehen und zu leben, der alle Creaturen in sich und mit einander zusammenhält, der mitten in Kampf und Noth die ewige Harmonie zeigt, in die wir einst Alle aufgehen. — Jakob hörte die ausführliche Deutung beruhigt an, sie that ihm wohl, aber er konnte sie nicht auf sich anwenden, nicht die Welt um sich her damit beherrschen und verklären. Wo zeigte sich ihm diese Liebe in den Thaten der Menschen?

Jakob hatte einst in seiner Kindheit gehört, wie wilde Männer in Bärenhäute gehüllt zuerst in diese Gegend gekommen und sie angebaut hatten. Wenn er jetzt ins Feld ging, war es ihm sonderbarer Weise oft als sähe er einen jener ersten Wilden mit der Bärenhaut und der unförmlichen Axt in den Wald schreiten und die Bäume fällen; er sah ihn bei hellem lichtem Tage und in seinen Träumen. Welch ein tausendfältiges Leben bewegte sich jetzt auf dem kleinen Raume, den einst nur die Thiere des Waldes beherrscht hatten! Er sah, wie nach und nach die Söhne und Töchter sich ansiedelten, Fremde herzukamen; sie nahmen Steine und setzten sie als Markzeichen zwischen ihre Felder, sie

1. Ausgejätet. Ausjäten ou ausjeten, déraciner. Par ex. : Das Unkraut aus dem Land ausjeten. — Richter a dit : Die Kometen sind ausgejätete Welten. Au lieu de jäten on trouve aussi gäten, ab-, ausgäten, etc.

bauten ein großes Haus und stellten einen Mann hinein, der mit lauten Worten ihr Gewissen wach erhalte, sie setzten einen Andern hin zum Richter über ihren Streit, und diese Beiden behielten fortan allein das Wort, — aus dem Ofenloch, in das man das unartige Kind sperrte, ward ein großes Gefängniß...

Jakob war auf einem Umwege in die wirkliche Welt zurückgekehrt; sie wird ihn bald wieder fassen und festhalten.

Wer mag es aber den Leuten verdenken, daß sie den Kopf über einen Menschen schütteln, von dem sie kaum ahnten, wie er in Gedanken weit weg von ihnen Allen war?

Zwei Genossen.

Der Adlerwirth und seine Leute saßen eines Mittags in der Erntezeit bei Tisch. Es wurde fast gar nicht gesprochen, denn die Essenszeit dient sogleich als Ruhepunkt, und in diesen Kreisen ist das Sprechen eine Arbeit; man wird nicht finden, daß es nur als etwas Beiläufiges einem andern Thun sich zugesellt, die Seele wendet sich ihm ganz zu und die fast immer begleitenden Bewegungen ziehen den Körper nach.

Bärbele, die Adlerwirthin, sagte, als man eben abräumte:

„Der Bäck hat heut eine neue Magd kriegt[1], sie ist im Zuchthaus gewesen und ist ihm von dem Verein übergeben worden. Die dauert mich im Grund des Herzens, die kommt vom Prügele an den Prügel, ich mein' —"

Konrad stieß seine Frau an, sie solle still sein, und winkte mit den Augen nach Jakob. Durch das plötzliche Abbrechen und die eintretende Stille gewannen die Worte Bärbele's erhöhte Bedeutsamkeit; Jedes sprach sie gewissermaßen[2] im Stillen

1. Kriegt, pour gekriegt — kriegen, pour bekommen, appartient aujourd'hui au style dialectique.

2. Gewissermaßen. Comparez : einigermaßen, dermaßen, solchermaßen, etc.

nach. Jakob schien indeß wenig davon berührt, er schnitt sich einen tüchtigen „Ranken"[1] Brod, steckte ihn zu sich, klappte sein Taschenmesser zu und verließ schon bei den letzten Worten des Schlußgebets das Zimmer. Die Rücksichtsnahme durch das plötzliche Verstummen ärgerte ihn mehr als die vernommenen Worte: er wollte, daß man von seinen Schicksalsgenossen in seinem Beisein ohne Rückhalt spreche. Dieses Verstummen bewies ihm, daß man ihn noch nicht für gereinigt hielt; er zürnte. So verletzlich und anspruchsvoll ist ein gedrücktes Gemüth.

Kaum war Jakob eine Weile fort, als sich die Thür wieder öffnete: ein fremder Mann, der einen Quersack über der Schulter trug, zerrte Jakob am Brusttuche nach.

„Komm mit," rief er, „du mußt ein Bufferle[2] mittrinken. Sind wir nicht alte Bekannte? Haben wir nicht drei geschlagene Jahr' miteinander im Gasthof zum wilden Mann loschirt?"

Jakob setzte sich endlich verdrossen auf die Bank.

Der Fremde ist uns gleichfalls bekannt, es ist der wohlgemuthe Frieder. Jakob war auch jetzt noch schweigsam, sein Kamerad ersetzte seine Stelle vollauf.

„Bist noch immer der alte Hm! Hm!" sagte er; „hältst das Maul wie ein **scher Landstand? Guck, ich hab' heut schon mehr geschwätzt als sieben Weiber und drei Professor. Ich bin aber auch jetzt bei denen, die das große Wort führen. Was meinst was ich da drin hab'? Lauter Purfel" (Pulver). Er öffnete seinen Sack und warf eine große Masse von — Lumpen heraus: „Lug, da draus macht man Papier, und da drauf exerziren ganze Regimenter von schwarzen Jägern. Ich muß das Lumpenvolk da zusammentreiben, sonst können meine Herren keinen Krieg führen und Krieg muß sein, Alles muß untereinander. Es geschieht ihnen Recht. Warum haben sie mir kein' Anstellung geben."

1. Ranken, provincialisme pour Stück, großes Stück.

2. Büfferle (dialectique), mesure de capacité, ein Viertelschoppen.

„Was brauchst aber so viel schwätzen bei deinem Lumpensammeln?“ fragte Bärbele.

„Das ist das allerschwerste Geschäft,“ erwiederte Frieder; „du glaubst nicht, wie die Leut' an ihren Lumpen hangen[1]. Wenn Alles noch so kreuzweis zerrissen und zerfetzt ist, wollen sie's doch nicht hergeben; sie meinen immer: es wär' noch ein brav's Lümple dabei, das man noch zu was brauchen kann, zum Ausflicken oder Scharpie[2] daraus zu zupfen. Her damit, sag' ich, wenn auch noch ein gut Lümple dabei ist, schad't nichts, eingestampft muß werden, Lumpenbrei. Jetzt hol' noch ein Bufferle und denk' derweil drüber nach, daß du das Taufen vergißt.“

Frieder leerte schnell noch auf einen Zug den Rest; Jakob wollte aber nicht mehr trinken als die zweite Ladung kam.

„Was?“ rief Frieder, „du willst keinen Schnaps[3] trinken? Ja du hast Recht, ich sag's auch: das Best' auf der Welt ist Wasser und — Geld genug und — Gesundheit. Freilich, das Schnapstrinken ist eine Sünd', aber ich muß es thun. Guck, jeder Mensch muß ein' Portion Sünden und ein Portion Schnaps trinken, so viel eben auf sein Theil kommt. Ich trink' jetzt aus Frömmigkeit für meine Mitmenschen. Ich bin mit meinem Theil fertig, und jetzt trink' ich für Andere. Es soll dir wohl bekommen, Jakob, das ist dein Theil!“ schloß Frieder und nahm einen tüchtigen Zug.

Jakob sprach noch immer nicht, und jetzt endlich sagte er aufstehend, daß er in's Feld müsse. Frieder machte sich schnell auf, um ihn zu begleiten.

1. **Hangen** a formé hängen, henken, hinken, etc.

2. **Scharpie.** Le mot allemand est Leinwandfasern; mais on emploie plus souvent le terme français. Scharpie zupfen, *faire de la charpie.*

3. **Schnaps** ou Schnapps est syn. de Branntwein. Littéralement Schnaps signifie *rapidement, d'un trait, vider d'un trait* et, par suite, le liquide, certain liquide. Le mot dérive de l'adverbe schnapp (im Hui), *en un clin d'œil.*

Frieder war im ganzen Dorfe bekannt, wie bös Geld: er sprach Jedermann an und hielt Jakob dabei an der Hand. Diesem war es gar erschrecklich zu Muthe, daß er mit einem so allbekannten Gauner vor den Leuten erscheinen mußte; er sagte sich aber wieder: du bist ja selber ein Gezüchtigter[1] und wie würde dir's gefallen, wenn man dich meidet? Er duldete daher die Vertraulichkeit Frieders.

Der Studentle begegnete ihnen und fragte; „Lebst auch noch, alter Sünder?"

„O du!" entgegnete Frieder, „mit deinen Knochen werf' ich noch Aepfel vom Baum' 'runter."

Constantin lachte und fragte wiederum: „Was treibst denn jetzt?"

„Lumpensammeln."

„Geht's gut dabei?"

„'s ging schon, aber die verdammten Juden verderben den Handel. Wenn die Regierung was nutz wär', müßt' sie den Juden das Lumpensammeln verbieten."

Jakob war während dieses Gesprächs fortgegangen und Frieder rannte ihm nach. An dem Bäckerhaus lehnte sich ein Mädchen aus der Halbthüre, es ward „rietzeroth[2]," als es die Beiden sah. Jakob blickte das Mädchen scharf an, sah aber gleich darauf zur Erde. Frieder pfiff unbekümmert ein Lied vor sich hin.

Erst am letzten „einzecht"[3] stehenden Hause des Dorfes wurde Jakob seinen Gefährten los, der zu dem hier wohnenden Hennenfangerle ging. Die alte Frau, die diesen Beinamen hatte, war als Hexe verschrien, obgleich Niemand mehr recht daran glaubt; so viel war gewiß: gestohlenes Gut, das in ihre Hände kam, war wie weggehext. Jener Name rührt allerdings von etwas

1. Gezüchtigter, de züchtigen, châtier, punir. Ici Gezüchtigter est synonyme de Sträfling.

2. Rietzeroth, syn. feuerröth, flammroth, purpurroth.

3. Einzecht, isolé.

Dämonischem her, das der Frau innewohnte; sie konnte mit ihrem Blicke die Hühner bannen[1], daß sie sich wie vor einem Habicht zusammenduckten und greifen ließen. Gerupfte Hühner kennt kein Mensch mehr und zu Asche verbrannte Federn zeigen keine besonderen Farben. Dieser Geruch verbrannter Federn mochte auch immer die Hühner erschrecken, wenn das Hennenfangerle sich ihnen näherte, so daß sie laut aufgackerten.

Die Leute ließen die alte Frau in Ruhe, denn sie war ihnen unheimlich, man sagte, sie werde deßhalb so alt, weil sie sich nur von Hühnersuppe nähre. Man traf Vorsorge, verfolgte sie aber nicht weiter, wenn sie sich unversehens ihren Tribut holte.

Die Luft beengt den Athem hier im Hause; lassen wir Frieder allein bei seiner Vertrauten.

Draußen im Felde, wo Jakob den Klee mit seinen verdorrten Blumen mäht, da ist's freier. Wie stattlich sieht Jakob aus bei dieser Arbeit, wie schön sind seine Bewegungen. Von allen Feldarbeiten ist das Mähen die schönste und am meisten kräftigende. Da bückt man sich nicht zu Boden, da steht man stolz und frei und im weiten Umkreis fallen die Halme nieder. Wir können aber Jakob nichts helfen, denn das Mähen will wohl gelernt und geübt sein und die Schichten müßen liegen bleiben, wo sie gefallen sind, bis sie ganz verdorren. Könnten wir ihm nur in seinen Gedanken helfen! Die Sense scheint heute nicht recht scharf und Jakob etwas mißmuthig. Das Zusammentreffen mit Frieder peinigt ihn, aber noch etwas Anderes, er weiß nicht recht was. So oft er den Wetzstein nimmt und die Sense schärft — und das geschieht oft — denkt er an das Mädchen, wie es sich zur Halbthüre herauslehnte und wie es erröthete; er

1. Bannen est ici synonyme de festhalten, zaubern, bezwingen. Bannen (verbannen) renferme aussi le sens de *bannir*, et quelquefois celui de *être sacré*, inviolable. Schiller dit :

...Die Bäume seien
Gebannt, sagt' er, und wer sie schädige,
Dem wachse seine Hand heraus zum Grabe.
(Wilh. Tell.)

hat herzliches Mitleid mit ihm. Jakob war kein Neuling in der Welt, er wußte wie Unglück und Verbrechen kein Alter und kein Geschlecht verschont, aber jetzt war es ihm, als ob er's hier zum erstenmal erführe. Ein Mädchen mit dem Stempel des Verbrechens auf der Stirn ist doppelt und ewig unglücklich; was soll aus ihm werden? — Jakob mähte, um seine Gedanken los zu werden, so emsig fort, daß er unvermerkt einen scharfen Schnitt in den Stamm eines Bäumchens machte, das mitten im Klee stand.

Nun hatte er Grund genug zum Wetzen.

Die lustige Magd.

Am Sonntag Nachmittag saß Jakob bei einem Fuhrmann in der Stube; sie hatten einen Schoppen Unterländer-Wein vor sich stehen. Konrad sah zum Fenster hinaus und sagte jetzt:

„Bäckenmagd, komm 'rein mit deinem Mitschele[1]."

Das Mädchen trat ein, es trug einen Korb voll „mürben" Brodes auf dem Kopfe. Wie es jetzt den Korb abnahm und frei vor sich hinhielt, erschien es in seiner gedrungenen Gestalt gar anmuthig. Das kugelrunde ruhige Gesicht sah aus wie die Zufriedenheit selber, seltsam nahmen sich dabei die weit offenen hellblauen Augen mit den dunkeln Wimpern aus; es schien eine Doppelnatur in diesem Gesichte zu hausen. Ein kleines unbändiges Löckchen, das senkrecht mitten auf die Stirne herablief, suchte das Mädchen in das braune Haargeflecht zu schieben, aber es gelang nicht. Man sah es wohl, das wilde Löckchen, das sich nicht einfügen ließ, war sorgfältig gekräuselt und zur Zierde gestaltet; es gab dem ganzen Anblicke des Gesichts etwas muthwilliges. So erschien es wenigstens Jakob, als das Mädchen auch zu ihm kam und ihm Brod zum Verkaufe anbot,

1. Matscheln, Backwerk.

und er fuhr wie erschreckt zusammen. Er griff nach dem Glase, als wollte er es dem Mädchen reichen, schüttelte aber zornig schnell mit dem Kopfe und — trank selber.

Der alte Metzgerle, der auf der Ofenbank saß und auf einen Freitrunk harrte, suchte sich einstweilen die „Langzeit" zu vertreiben, indem er das Mädchen neckte. Er sagte, auf die Locke deutend:

„Du hast einen abgebissenen Glockenstrang im Gesicht, es muß einmal tüchtig Sturm geläutet haben bei dir."

Das Mädchen schwieg und er fragte wieder: „Sind deine Mitschele auch frisch?"

„Ja, nicht so altbacken wie Ihr," lautete die Antwort.

Alles lachte und der Metzgerle begann wieder:

„Wenn du noch dreißig Jahre so bleibst, gibst du ein schön alt Mädchen."

Rasch erfolgte die Gegenrede: „Und wenn Ihr eine Frau kriegtet, nachher bekommt der Teufel eine Denkmünz', daß er das Meisterstück fertig bracht hat."

Schallendes Gelächter von allen Seiten unterbrach eine Zeit lang das Reden, und als der Metzgerle wieder zu Wort kommen konnte, sagte er:

„Man merkt's wohl, du bist anders als auf's[1] Maul gefallen."

„Und Euch wär's gut, wenn Euch was ins Maul fallen thät, nachher ließet Ihr auch Eure unnützen Reden. Wie? will Niemand mehr was kaufen? Ich muß um ein Haus weiter."

Mit diesen Worten verließ das Mädchen die Wirthsstube. Jakob schaute ihm halb zornig, halb mitleidsvoll nach. Er machte sich jetzt Vorwürfe, daß er von allen Anwesenden die Magd am unwirschesten behandelt habe; er hatte kein[2] Sterbenswörtlein mit ihr gesprochen. Dann sagte er sich wieder: „Aber

1. Anders als... Nous disons : n'avoir pas la langue dans la poche.

2. Kein Sterbenswörtlein, pas un traître mot.

sie geht dich ja nichts an, du hast ja nichts mit ihr zu theilen, nichts, gar nichts."

Man sprach nun viel von der Magd und daß sie so lustig sei, als ob sie ihr Lebtag über kein Strohhälmle gestrandelt wäre. Der Metzgerle bemerkte: „Die hat große blaue Glasaugen wie ein mondsüchtiger Gaul, die sieht im Finstern."

In Jakob regte sich eine Theilnahme für das Mädchen, die er sich nicht erklären konnte. Er überlegte, ob es wirklich so grundverderbt sei, oder nur so leichtsinnig thue; der Schluß seines Nachdenkens hieß aber immer wieder: „Sie geht dich ja nichts an, nichts, gar nichts."

So oft nun Jakob der Magdalena — so hieß das Mädchen — auf der Straße oder im Felde begegnete, wendete er seinen Blick nach der andern Seite.

Der Hammeltanz[1] wurde im Dorf gefeiert, im Adler ging es hoch her. Jakob versah die Dienste eines Kellners, auch Magdalena half bei der Bedienung. Da man nur in den Pausen beschäftigt war, so hätte Jakob wohl einen Tanz mit Magdalena machen können; er forderte sie aber nie auf und sie schien diese Unhöflichkeit kaum zu bemerken. Wenn er nicht umhin konnte etwas mit ihr zu sprechen, lautete Ton und Wort immer so als ob er sich gestern mit ihr gezankt, als ob sie ihm schon einmal etwas zu leid[2] gethan hätte. Magdalena blieb dabei immer gleichmäßig froh und guter Dinge.

Aufhelfen.

Eines Tages ging Jakob in's Feld, da sah er Magdalene vor einem Kleebündel stehen; sie hielt die Hand vor die Stirn gestemmt und schaute sich weit um nach Jemand, der ihr auf-

1. Hammeltanz, Wetttanz um den Preis eines Hammels.

2. Zu leid. Comp.: zu lieb, zu Gefan, etc.

helfe. Jakob war es jetzt plötzlich, als ob sie einem Menschen ähnlich sehe, den er gern aus seiner Erinnerung verbannt hätte; er schüttelte den Kopf wie verneinend und ging vorbei; kaum war er aber einige Schritte gegangen, als er sich wieder umkehrte und fragte:

„Soll ich aufhelfen?"

„Ja, wenn's sein kann."

Jakob hob Magdalenen die schwere Last auf den Kopf, dann reichte er ihr die Sense. Magdalene dankte nicht, aber sie blieb wie festgebannt stehen.

„Du hast eine schwere Traget[1], das hättst du nicht allein aufladen können," sagte Jakob.

„Drum hab' ich auch gewartet, bis Einer kommt. Dazu ist es ja, daß mehr als Ein Mensch auf der Welt ist, daß Einer[2] dem Andern aufhilft. Man kann doppelt so viel tragen, wenn man sich nicht selber aufhelfen muß."

„Du bist gescheit. Warum bist denn allfort so lustig und machst vor den Leuten Possen?" fragte Jakob.

„Narr, das ist Pfui-Kurasche[3]," erwiederte Magdalene. „Es kann's kein Mensch auf der Welt schlechter haben als ich: die halb' Nacht am Backofen stehen und verbrennen, den Tag über keine ruh'ge Minut' und nichts als Zank und Schelten, und wenn ich was nicht recht thu', da heißt's gleich: Du Zuchthäuslerin, du . . . Da ist kein Wort zu schlecht, das man nicht hören muß. Es ist kein' Kleinigkeit, so einen Korb voll Brod zum Verkauf herumtragen, und oft kein Bissen im Magen haben. Wenn dein gut' Meisterin, die Adlerwirthin nicht wär', die mir allbot[4] was zuschustert, die Kleider thäten mir vom Leib ab-

1. Traget, Last.

2. Einer. Voltaire dit : Deux malheureux comme deux abrisseaux faibles qui, s'appuyant l'un l'autre, se fortifient contre l'orage. (Zadig.)

3. Pfui-Kurasche, se dit de celui qui fait bonne mine à mauvais jeu, qui cache ses souffrances sous des apparences de folle gaieté.

4. Allbot ou allbott, moins usité que alleweile, allweil, immer, qui ont la même acception.

fallen. Ich weiß nicht, ich hab' das noch keiner Menschenseel so gesagt; aber ich mein' als, dir dürft' ich's sagen, du mußt's wissen wie's Einem ums Herz ist. Ich bin nicht so aus dem Häusle, wie ich mich oft stell'. Fortlaufen darf ich nicht, sonst heißt's gleich, die ist nichts nutz, und zu todt grämen mag ich mein jung Leben nicht, und . . . da bin ich halt lustig. Es gibt Einem doch Niemand was dazu, wenn man sich das Herz abdruckt; es laßt ein Jedes das Andere waten, wie's durchkommen mag. Ich weiß gewiß, es muß mir noch besser gehen. Ich bin vom Fegfeuer in die Höll' kommen, es kann nicht ewig währen, ich muß einmal erlöst werden. Ich weiß nicht, warum mich unser Herrgott so hart straft: was ich than[1] hab', kann dem rechtschaffensten Mädle passiren. Ich mein' als, ich muß für mein' Mutter büßen, weil sie meinen Vater genommen hat." — So schloß Magdalene lächelnd und trocknete sich große Thränen ab.

Jakob sagte: „Genug für jetzt. Du hast schwer auf dem Kopf, mach' daß du heim kommst. Vielleicht sehen wir uns ein andermal wieder, oder . . . heut Abend, oder . . . morgen."

Jakob ging rasch davon, als hätte er etwas Schlimmes begangen. Auch fürchtete er in der That auf freiem Felde mit Magdalenen gesehen zu werden; er kannte die Blicke und Worte der Menschen in ihrem Tugendstolze.

Jakob kehrte sich bald um und sah Magdalenen nach, bis sie zwischen den Gärten verschwand und man nur noch den Kleebündel zwischen den Hecken sich fortbewegen sah.

Bei der Arbeit beunruhigte ihn immer der Gedanke, welch ein Verbrechen wohl Magdalene begangen habe; er hätte sie gern ganz unschuldig gewußt, nicht um seinetwillen, gewiß nicht; nur um ihretwillen, damit sie so harmlos leben könne wie es für sie paßte.

1. Than, pour gethan. Nous avons déjà dit que, dans le langage populaire, le part. passé perd souvent la particule ge.

Jakob hatte sich vorgesetzt, fortan allein und getrennt von aller Welt sein Leben fortzuführen; er hatte nicht Freunde und nicht Verwandte auf dieser Welt. Er hatte einst gewaltsam eingegriffen in die gewohnte Ordnung oder Unordnung der Gesellschaft, und die Gesellschaft trennte ihn aus ihrer Mitte und gab ihn der Einsamkeit preis. So schmerzhaft auch diese Vereinsamung war, sie ward ihm jetzt fast eine liebe Gewohnheit. Zurückgekehrt in die Genossenschaft der Menschen, blieb er aus freien Stücken allein und frei, ließ sich von keinem Bande der Neigung und Vereinigung mehr fesseln. Jetzt schien es unverhofft über ihn zu kommen; er wehrte sich mit aller Macht dagegen. Er war nicht leichten Sinnes genug, um sich sorglos einem Verhältnisse hinzugeben; er gedachte alsbald des Endes. Das Leben hatte ihn gewitzigt.

Wie stürmten jetzt diese Gedanken, bald klarer bald verworrener durch die Seele Jakobs. Das aber ist der Segen der schweren Leibesarbeit[1], daß sie die marternden Gedanken alsbald niederkämpft; das ist aber auch ihr uralter Fluch, daß sie nicht frei aufsteigen läßt in die Klarheit, um dort den Sieg zu holen. Wie viel tausend Gedanken ruhen gedrückt und verkrüppelt hinter der Stirn, die jetzt die schwielige Hand bedeckt; wie viel peinigende fliehen aber auch, wenn diese Hand sich regt. Jakob empfand Beides.

Anfangs wollte Jakob den Entschluß fassen, nie mehr irgend ein Wort mit Magdalene zu reden. Mit seiner früheren Bannformel „sie geht dich nichts an" wollte er das Wogen seines Innern beschwichtigen; aber diese Formel war schon längst nicht mehr wahr, schon damals nicht, als er noch kein Wort mit Magdalene gesprochen hatte. Wendete er den Blick auch ab, wenn er an ihr vorbeiging; im Innern hegte er doch eine tiefe Theilnahme für sie.

1. **Leibesarbeit.** Un moraliste a dit : le travail éloigne de nous trois grands maux, l'ennui, le vice et le besoin.

Wie klug ist aber die stille Neigung, die sich vor sich selbst verhüllt! Jakob kam endlich mit sich überein, daß Magdalena seiner als Stütze bedürfe; er konnte sich ihr nicht entziehen. Sie hat ja selbst gesagt: man trägt leicht eine doppelte Last, wenn ein Anderer aufhilft.

Jakob gehörte der Welt wieder an. Er ließ sich freiwillig einfügen, freiwillig und doch von einer höhern Macht getrieben. Er fühlte sich frisch und kräftig bei diesem Entschlusse, denn er trat durch denselben wieder in den Einklang mit sich und der Welt. Das jedoch gelobte er sich hoch und heilig, daß er auf der Hut sein wolle; vor acht Tagen, mindestens aber vor Sonntag, das heißt vor übermorgen, wollte er Magdalene nicht sprechen.

Wie leicht aber wirft ein Mann den Liebesfunken in die Seele eines Mädchens und geht dann sorglos hin, sein selbst und des Andern vergessend, während es dort weiter glimmt und zur Flamme auflodert.

Magdalene war nach Hause gegangen und ihr Angesicht lächelte. Sie hatte gar keine Gedanken, es war ihr nur wohl; sie wußte nichts von der Last auf ihrem Kopfe. In der Scheune stand sie noch eine Weile so still, gleich als wollte sie die Stimmung noch festhalten, die jetzt in dieser Lage in ihr lebendig war; dann aber warf sie den Kleebündel weit vor sich hin, strich sich die Haare zurecht und ging an die Küchenarbeit. Das Belfern[1] der Bäckerfrau fand heute gar keinen Widerpart, Magdalene war geduldig wie ein Lamm. Träumerisch sah sie in das lodernde Feuer und dachte an Alles und an Nichts. Einmal sprang sie plötzlich auf, wie wenn sie gerufen worden wäre, rannte die Treppe hinauf in ihre Schlafkammer, betrachtete mit Wohlgefallen ihre neue Haube mit dem hohen von schwarzem Felbel[2] überzogenen Draht, auch das schöne weiße Goller mit

1. Belfern ou belfen. Belfner ou Belfermaul en dérivent.

2. Felbel ou Felpel, ein langhaariger Plüsch.

den Hohlfalten probirte sie an, legte Alles schnell wieder in die Truhe, schaute eine Minute in sich vergnügt zum Dachfenster hinaus nach dem blauen Himmel und eilte wieder, eben so schnell als sie gekommen war, zurück an den Herd.

Wie staunte sie aber, als Jakob am Abend und am andern Tage ohne Gruß an ihr vorüberging.

Mit Thränen in den Augen zog sie am Sonntag Nachmittag das schöne Goller an und setzte die neue Haube auf; sie wischte hastig den halbblinden kleinen Spiegel ab, der allein die Schuld tragen sollte, daß man nicht recht sehen konnte.

Des Kindes Sühne.

Lange saß Magdalene angekleidet auf der Truhe[1], die all' ihre Habseligkeiten verschloß, dann aber ging sie hinab; die Treppe knarrte unter ihren schweren Tritten. Sie setzte sich auf die Staffel[2] vor dem Hause und ließ ihre Gedanken spazieren gehen, sie selber wollte ruhen.

Nicht lange dauerte diese Ruhe. Jakob kam das Dorf herab, er grüßte sie und — ging vorüber. Jetzt ließ sie ihre Gedanken nicht mehr allein spazieren gehen, ihr ganzes Wesen folgte ihnen nach und sie gingen mit Jakob. Dabei saß sie ruhig auf der Staffel. Kaum hörbar und ohne es selbst zu wissen sang sie das Lied:

Was hab' ich denn meinem Feinsliebchen gethan?
Es geht ja vorüber und schaut mich nicht an?
Es schlägt seine Aeugelein wohl unter sich,
Und hat einen Andern viel lieber als mich.

Es paßte wohl nicht; wer aber weiß, wie die Regungen und

1. Truhe est synonyme de Lade, *bahut.*

2. Staffel, ici pour Stufe, degré; marche.

Erinnerungen der Seele sich in einander verschlingen? Wie oft läuft ein fremder Gedanken neben her, während das Herz ganz erfüllt ist von dem Reiz des Augenblicks!

Besser aber paßte ein anderer Vers, der nun auch folgte:

> Die stillen, stillen Wasser,
> Sie haben keinen Grund,
> Laß ab von deiner Liebe,
> Sie ist dir nicht gesund.

Der alte Metzgerle kam nun ebenfalls das Dorf herab. Magdalene fürchtete sich gerade jetzt vor seinen Späßen; sie ging schnell in das Haus und nahm ihren früheren Sitz erst wieder ein als der Spaßvogel vorüber war.

Was läßt sich da nicht Alles träumen an einem sonntäglichen Sommernachmittage!

Viel tausend Jünglinge und Jungfrauen treten zu einander und ihr Schicksal beginnt erst von dem Augenblicke, da sich die Strahlen ihrer Augen in einander schlingen; sie haben sich nichts zu berichten, als harmlose, halbverschleierte Kindererinnerungen. Ihr Leben beginnt erst jetzt, es beginnt als ein gemeinsames, und selig! wenn es so endet.

Wie ganz anders diese Beiden hier! Ein herbes Geschick lastet auf ihnen und sie tragen seine unauslöschlichen Brandmale. Darum zittern und zagen sie und schleichen bang umher. Die Wunden müssen noch einmal aufgerissen werden vor den Augen des Andern; sie quälen sich jetzt zwiefach, da sie vorahnen wollen was den Andern bedrückt, und doch kein Ziel finden.

Da kommt Jakob wieder denselben Weg, er muß um das ganze Dorf gegangen sein. Magdalene schaute nieder in den Schooß, aber sie sah doch Jakob immer näher kommen, und jetzt ging er langsamer, und jetzt sagte er halb vor sich hin:

„Heut Abend nach dem Nachtläuten hinter'm Schloßhag."

Magdalene antwortete nicht; als sie aufschaute war Jakob fort.

Wie glänzte jetzt ihr Angesicht voll Freude; sie wußte, daß er sie auch lieb habe. Bald aber ging das Trauern wieder an. „Was muß er nur von dir denken," sprach sie zu sich, daß „er dir so gradaus befiehlt, wie wenn's so sein müßt'. Nein, ich laß mir nicht befehlen, und ich bin kein so Mädle, das Einem nachlauft. Nein, er soll rechtschaffen von mir denken. Du kannst lang warten bis ich komm'. Und noch dazu auf dem finstern Platz, wo's Einem gruselt. Und was soll ich für eine Ausred' nehmen? Ich bin noch nie nach dem Nachtläuten fort. Und er hätt' wohl ein Weil dableiben können, daß man's besser ausgemacht hätt'. Nein, ich will nicht, zehn Gäul' bringen mich nicht an den Schloßhag."

„So ist's recht," unterbrach jetzt der Metzgerle das nur in einzelnen Lauten vernehmbare Selbstgespräch, „so ist's recht, dein Räffele[1] muß immer gehen; wenn Niemand da ist, schwätzst du mit dir selber, da hast du schöne Gesellschaft."

Bei diesen Worten setzte er sich hart neben Magdalena, sie aber gab ihm einen gewaltigen Stoß, daß er fast von der Staffel fiel. Sie zog den Schlüssel von der Hausthüre ab und ging auch fort. Sie war heute gar nicht zum Scherzen aufgelegt.

Als es Abend zu werden begann, ward es Magdalena wieder bang zu Muthe; es that ihr doch weh, daß sie so fest beschlossen hatte, nicht nach dem Schloßhag zu gehen. „Er wird gewiß bös sein, und er hat Recht; aber ich bin unschuldig, warum ist er so ungeschickt und . . ." So dachte sie wieder und stellte sich an die Hausthüre: sie hatte keine Ruhe mehr zum Sitzen. Als die Abendglocke läutete, ging sie hinein und schaute nach den Hühnern, ob sie alle da wären. Richtig, die schöne schwarze Henne, die jeden Tag den Gott gibt ein Ei legt, die fehlt. Es ist jammerschad, nein, die muß gesucht werden, die muß wieder herbei. Alle Nachbarn werden gefragt, Niemand weiß Aus-

1. Räffele, diminutif dialectique de die Raffel, syn. de Knarre, Raspel. Ici le mot est employé au figuré et signifie Plappermaul.

kunft; aber das Hennenfangerle haben Viele heut hier vorbei gehen sehen. Sonst versteckten sich die Leute, die ihr Eigenthum wieder haben wollten bei solchen Gelegenheiten in der Nähe vom Hause des Hennenfangerle, warteten auf seine Heimkunft und nahmen ihm die Beute wieder ab. Magdalena weiß aber auf andern Plätzen zu suchen: beim Rathhause oder auf dem Schloßplatze — ja, auf dem Schloßplatze da ist sie gewiß. — Nichts kommt auf den Lockruf herbei. Dort unten ist der Schloßhag, und wie im Fluge ist Magdalena dort. Zehn Gäul' bringen sie nicht an den Schloßhag und jetzt war sie der verlorenen Spur einer Henne dahin gefolgt!

Niemand ist da. Magdalene steht ruhig am Zaune, sie hört das Summen und Schwirren in der Luft, das Zirpen des Heimchens in der Schloßmauer und wie es in der Brunnenstube quillt und quallt. Hinter des Schloßbauern Haus bellt der Hund, in der Ferne singen die Burschen und ein Juchhe steigt wie eine Rakete in die Luft. Der Hollunder duftet stark, Johanniswürmchen fliegen umher wie verspätete Sonnenfunken. Jenseits auf dem Hochdorfer Berge steht eine langgestreckte dunkle Wolke, Blitze zucken daraus hervor; das Wetter kann sich hier heraufziehen. Endlich — der Zaun geht auseinander, dort wo er mit dürren Dornen ausgeflickt ist; Jakob kommt hervor.

„Wartest schon lang?“ fragte er.

„Nein . . . ich . . . ich hab' meine schwarze Henn' gesucht.“

Und nun erklärte Magdalene, wie sie eigentlich nicht habe kommen wollen, Alles, was sie seit Mittag gedacht hatte, oder doch die Hauptsache wie sie meinte. Jakob gab ihr Recht und berichtete gleichfalls, wie ihm die Bestellung fast unwillkürlich aus dem Munde gekommen sei; er habe etwas sagen wollen und da sei's so geworden.

Magdalene rollte ihre Schürze mit beiden Händen zusammen und sagte nach einer Weile:

„Drum wird's auch am gescheitsten sein, wir gehen jetzt gleich wieder. Und es ist auch wegen[1] den Leuten."

„Das wär' eins," erwiederte Jakob, „die Leut' denken doch nichts Gutes, von dir nicht und von mir nicht. Jetzt sind wir einmal da, jetzt wollen wir auch ein bisle bei einander bleiben."

Nun wurde beiderseits erzählt, wie man seit vorgestern gelebt. — Endlich fragte Jakob, indem er einen Zweig vom Zaune abriß, nach dem Schicksale Magdalenens.

Magdalene fuhr sich mit der Hand über das Gesicht, stützte dann die Wange auf die Hand und erzählte:

„Von meinen Eltern kann ich dir nicht viel berichten, sie sollen früher ein schönes Vermögen gehabt haben, von meiner Mutter her; sie sind aber zu viel von einem Ort in den andern zogen und auch durch sonst Sachen — seitdem ich halt denken mag, sind sie arm gewesen. Mein' Mutter war früher an einen Vetter von meinem Vater verheirathet, und sie ist bald gestorben und ich bin in's Waisenhaus kommen, weil mein Vater sich gar nichts um mich kümmert hat. Ich bin zu dem Schullehrer in Hallfeld than worden. Ich kann's nicht anders sagen, ich hab's gut gehabt; er ist ein grundguter Mann, sie ist ein bisle scharf, aber das war mir gesund, ich bin ein Wildfang[2] gewesen. Mein Vater ist auch all Jahr ein paarmal kommen und der Schullehrer hat ihm zu essen geben und hat ihn geehrt, wie wenn's ein Anverwandter wär'. Der Lehrer hat mich allfort ermahnt, ich soll meinen Vater ja nicht vergessen und soll ihm gut sein; und auf Neujahr hab' ich ihm allemal einen schönen Brief schreiben müssen und hab' ihm als ein paar Strümpf geschickt.

1. **Wegen** gouverne ordinairement le génitif. Cependant on trouve aussi le datif dans les meilleurs écrivains. Quand le complément précède, il faut employer le génitif : Des Kindes, des Lobes wegen. Meinet=, deinet=, seinet=, unsert=, euert=, ihretwegen sont d'un usage fréquent. On trouve plus rarement meinent=, deinentwegen, etc.

2. **Wildfang**, ein wilder unbändiger Mensch. Au propre Wildfang se dit d'un animal sauvage, indompté.

Der Lehrer hat die Woll' dazu aus seinem Sack bezahlt. Wie ich vierzehn Jahr alt worden bin, hab' ich einen guten Dienst kriegt in der Stadt als Kindsmädchen; da war ich drei Jahr. Ich hätt' ein schön Geld verdient, wenn nicht all paar Wochen mein Vater dagewesen wär', und da hab' ich ihm Alles geben müssen was ich gehabt hab'. Wenn ich nicht Kleider geschenkt bekommen hätt', ich hätte mir keine anschaffen können. Da sind die zwei jüngsten Kinder an der Ruhr gestorben und ich war überzählig im Haus. Die Leut' haben mich aber gern gehabt und haben mich das Kochen lernen lassen, und da hab' ich einen prächtigen Dienst bekommen bei dem Doctor Heister. Ich bin doch mein Lebtag unter fremden Leuten gewesen und es ist mir nichts zu schwer, aber da war ich wie im Himmel. Wenn man so in ein fremd Haus[1] kommt in Dienst: man kennt die Leut' nicht, man schafft sich ab und weiß nicht ob man's recht macht, und wenn man der Herrschaft was Besonderes thun will, kann man grad einen Unschick machen. Bei dem Heister aber da war Alles gut. Es ist mir oft gewesen, wie wenn ich das Haus so eingerichtet hätt' und Alles war so hell und so schön wie geblasen, und mein' Küch' wie eine Kapelle. Der Doctor und seine Frau waren zwei einzige Leut' und keine Kinder, und da war noch ein Bedienter neben mir und alle Samstag eine Putzerin und wir haben außer'm Haus gewaschen."

„Mach's ein bisle[2] kürzer, zu was brauch' ich das Alles wissen?" drängte Jakob.

1. **Fremd Haus.** Gœthe, par la bouche du pasteur, fait dire à Dorothée, destinée, comme elle le croyait, à entrer au service des parents de Herrmann :

Aber zu dulden die Laune des Herrn, wenn er ungerecht tadelt,
Oder dieses und jenes begehrt, mit sich selber in Zwiespalt,
Und die Heftigkeit noch der Frauen, die leicht sich erzürnen,
Mit der Kinder roher und übermüthiger Unart :
Das ist schwer zu ertragen, und doch die Pflicht zu erfüllen
Ungesäumt und rasch, und selbst nicht mürrisch zu stocken.

(Herrmann und Dorothea. Urania.)

2. **Bisle**, dialectique pour bischen.

„Ja, das gehört Alles dazu, paß nur auf. Nun ist mein Vater auch alle paar Wochen wiederkommen, und jetzt hab' ich ihm selber können zu essen geben bis genug, und mein Herrschaft hat ihm als ein Glas Wein 'rausgeschickt[1]. Der Herr Doctor hat aber bald gemerkt was mein Vater will und wie's mit ihm steht, und da hat er mir's einmal vorgehalten und hat gesagt, daß er die Sach ändern will, und da hab' ich gesagt: wie's der Herr Doctor machen, wird's gut sein. Von dem an hab' ich keinen Lohn mehr bekommen und die Trinkgelder hab' ich auch abliefern müssen, und das ist Alles auf die Sparkasse tragen worden und ich hab' das Büchle bekommen, da steht Alles drin. Nun ist der Herr Doctor verreist, weit bis nach Rußland zu, für ein Waisenkind, das sie um sein Vermögen betrügen wollen. Er ist ein Vater der Wittwen und Waisen. Nun, das hab' ich vergessen: der Bediente, der neben mir war, das war ein wüster Mensch; der hätt' mich schon lang gern fortgedrückt, weil ich nichts von ihm gewollt hab'. Er hat gewiß auch die Geldroll' gestohlen, die von des Herrn Tisch weggekommen ist, mit fünfundsiebzig Gulden drin. Nun, wie der Herr fort war, da ist gleich den andern Tag mein Vater da, wie wenn's ihm ein Vöglein pfiffen hätt'. Selben Tag haben wir Fremde gehabt, den Bruder von der Frau und noch andere Gäste. Ich steh' nun grad' am Spülstein und wasch' das Silber, da kommt mein Vater her und sagt: gib mir Geld. Ich sag', ich kann nicht, und da seh' ich wie er zwei Löffel nimmt und will sie einstecken; ich halt' ihm sein Hand und ring' mit ihm, er ist stärker als ich. Der Bediente kommt eben und bringt das Kaffeegeschirr, ich will keinen Lärm machen und fort ist mein Vater. Ich renn' ihm nach bis an die Eck', ich seh' ihn noch,

1. 'rausgeschickt. Dans les particules composées de her ou de hin suivi d'une préposition, la préposition a l'accent d'une manière si prononcée que le son de la particule ne s'entend que faiblement et disparait même tout à fait dans la bouche du peuple. Plus loin, nous trouvons 'nunter, pour hinunter, et 'runterspringt, pour hinunterspringt.

Und jetzt verschwindet er; ich kann in dem Aufzug, wie ich geh', nicht durch die Straßen, und daheim ist Alles offen und das Silber steht in der Küch'. Ich renn' heim und stoß das Blech am Gußstein 'naus und sag': da sind mir zwei Löffel 'nunter und ich will sie mir am Lohne abziehen lassen. Der Bediente läßt den Abguß aufbrechen, man findet aber keine Löffel. Ich sag': ich weiß nicht, wo sie hinkommen sind, und da, da hat mein Unglück angefangen. Der Bediente hat's schnell auf der Polizei anzeigt, er hat sich rein machen wollen wegen der Geldroll', und nach zwei Tagen sind die Löffel wiederkommen und der Silberarbeiter hat genau angeben, daß er sie von meinem Vater kauft hat. Wenn man einmal ins Lügen 'neinkommt, da ist's grad wie wenn man einen Berg 'runtespringt; man kann sich nicht mehr halten. Der Bediente hat Alles angezettelt gehabt. Die gut' Frau Doctorin hätt' die Sach' gern vertuscht, aber es ist nicht mehr angangen; die Sach' hat einmal den Lauf bei den Gerichten. Ich steh' in der Küch' und da kommen zwei Polizeidiener, ich muß mit ihnen 'nauf in mein' Kammer und muß mein' Kist aufmachen und krusten sie drin 'rum und reißen alles 'raus und thun, wie wenn's lauter Lumpen wären, und jetzt muß ich mit ihnen ins Criminal. Ich weiß bis auf diese Stunde nicht, warum ich nicht gestorben bin vor Kummer und Schand'. Gestern hab' ich wegen meinem Küchenkleid meinem Vater nicht nachspringen wollen; hätt' ich's nur than, so bräucht ich mich jetzt nicht so da führen lassen. Du lieber Gott, wie ist mir's da gewesen! Ich hab' gemeint, alle Leut', die mich ansehen, hängen sich an meine Kleider, und es war mir so schwer und doch bin ich fortkommen, und ich hab mir das Gesicht zugehalten und doch hab' ich gesehen, wie alle Leute stehen bleiben und nach mir umschauen und dann wieder ruhig fortgehen, und Der und Jener hat gefragt: was hat sie than? — So hab' ich die Menschen zum Letztenmal gesehen, die frei 'rumlaufen dürfen. Was geht sie ein armes Mädchen

an, das von Polizeidienern geführt wird? Was soll ich dir viel von meinem Gefängniß erzählen? Sie haben von mir wissen wollen, wo die fünfundsiebzig Guldenroll' ist; ich hab' hoch und heilig geschworen, daß ich nichts davon weiß, aber sie haben mir nichts glaubt. Die Löffel hab' ich eingestanden. Hätt' ich sollen meinen Vater ins Unglück bringen? Ich hab' ihm ja jed' Neujahr geschrieben, daß ich ihm mein Leben verdank' und daß ich's ihm auch opfern will, wenn's nöthig ist. Und ich hab' mir auch Vorwürf' gemacht, daß ich mein Geld auf Zinsen gelegt hab' und mein Vater hat derweil Noth gelitten. Kurzum, ich bin ins Spinnhaus kommen[1]."

So hatte Magdalene erzählt und die Beiden waren lange still, bis Jakob fragte:

„Wo ist denn jetzt dein Vater?"

„Ich weiß es nicht."

Jakob faßte ihre Hand, ein doppelzackiger Blitz leuchtete von jenseits und Jakob sagte:

„Du hast's gut, du bist unschuldig, aber ich — mein' Geschicht' ist ganz anders."

„Das schad't nichts," erwiderte Magdalene, „du hast dafür büßt, und ich seh' dir's an den Augen ab, du hast doch ein gut Gemüth."

Wiederum leuchtete es hell von jenseits und hell aus den Augen der Beiden. Das war ein grelles, seltsames Licht, mit dem der Blitz über die Angesichter der Beiden streifte; sie schauten sich an und standen wie in glührothen Flammen; und doch war es im selben Augenblicke wieder fahl und grünlichweiß, todtenartig. Sie drückten die Augen zu. Jakob umarmte Magdalene und preßte sie fest an sich.

1. **Kommen**, pour gekommen. Nous avons vu dans tout ce discours de nombreux exemples de la suppression de la particule ge au participe passé : pfiffen, angeben kauft, angangen, than, etc.

„Du bist ein prächtig Mädle, wenn ich nur ein anderer Bursch wär'!“ stöhnte Jakob.

„Es ist schon spät und ich muß gehen,“ sagte Magdalene, „und ich hab' mein Henn' doch nicht gefunden.“

„Ja“, sagte Jakob, „schlaf wohl, und wir sehen uns schon mehr und... hab' Geduld mit mir. Gut' Nacht.“

Er schlüpfte jetzt nicht mehr mühselig durch die Lücke des Zauns, er sprang behend über den ganzen weg. Magdalene ging still sinnend heimwärts; sie vergaß, ihrer Henne zu locken.

Am andern Morgen fand sich die schwarze Henne bei den Kühen im Stall eingesperrt. Es ist nicht bekannt, wie sie dahin gekommen und ob Jemand davon gewußt.

Eine erste Liebe und eine zweite.

Wonnig schaute Magdalene andern Morgens zum Fenster hinaus, der Himmel war so schön blau, sie hätte hineinfliegen mögen, so leicht war's i r. Die Luft war frisch und klar, auf dem Nußbaum in des Jakoben Garten glitzerten die Tropfen; es hatte heute Nacht stark gewittert. Magdalene hatte den Sturm und das Gewitter verschlafen. Träumerisch hörte sie dem Buchfinken auf der Dachfirste gegenüber zu, der auch schon so früh auf war und schon was zu singen hatte; sie wollte ihn nachahmen und necken, verstand es aber nicht. Sie ging an die Arbeit und sang beim Holzhereintragen, im Stall und in der Küche, bis die Bäckerfrau durch das Schiebfensterchen rief, sie solle still sein, man könne ja nicht schlafen. Sie war still, aber innerlich war sie den ganzen Tag voll Jubel und Seligkeit; es kam ihr immer vor, als ob heut nochmals Sonntag sein müßte. Auf dem Speicher und in der Küche faltete[1] sie oft die Hände

1. Faltete. Le verbe falten appartient aujourd'hui à la conjugaison faible. L'imparfait fielt ne se rencontre plus, mais on emploie

und drückte sie fest aufeinander; sie sprach kein Wort, aber ihre ganze Seele war ein Gebet voll Dank und Liebe. Jetzt eilt sie hinauf in ihre Kammer, aber sie sieht nicht mehr nach der schönen Haube und dem weißen Goller, sondern nach ihrem Sparbüchlein, das ihr Doctor Heister frei gemacht hatte. Sie drückt das Büchlein ans Herz und liest darin: sie hat mehr als hundert Gulden ausstehen und das schon bald vier Jahre. Sie kann gut kopfrechnen, kann aber doch die Zinsen nicht vollständig herausbringen, weil noch etwas am Jahr fehlt und das Geld auch nach und nach eingelegt wurde. Es ist zwar eine Zinsenberechnung beigedruckt, aber da kann man jetzt nicht daraus klug werden. Sie überlegt, ob es nicht besser sei, wenn sie das Büchlein Jakob zur Aufbewahrung gebe; ein Mann kann eher darauf Acht haben. Es wird ihr auf einmal angst und bang, das Büchlein könne abhanden kommen[1]; sie legt es zu unterst der Truhe und verschließt sie sorgfältig. Sie überlegt, was man mit dem Gelde anfange. Ein Aeckerchen zu kaufen, dafür langt's nicht und trägt's nicht genug; ja das ist's: ein gutes Pferd und ein Wägelchen, das kriegt man dafür. Jakob kann gut mit dem Fuhrwerk umgehen, er fährt all' Woch' zweimal als Bote nach der Hauptstadt und hat einen schönen Verdienst[2]. Freilich, das ist dumm, daß er so viel von zu Haus weg ist, aber es geht nicht anders, und er kommt ja wieder und die Freud' ist um so größer.

Mit einem Wort, es war Magdalenen „wieseleswohl".

Jakob war auch schon früh auf, er spannte einem Frachtfuhrmann vor. Er war heute auf dem Wege wieder sehr wortkarg, ging immer neben seinem Pferde und wehrte ihm die Bremsen[3]

encore le participe passé gefalten, surtout quand ce participe sert d'adjectif : mit gefaltenen Händen.

1. Abhanden kommen a le même sens que verloren gehen; l'opposé de abhanden est vorhanden. — Comparez aussi les mots abhändig, abhändigen.

2. Verdienst (gain, bénéfice) est du masculin, Verdienst (talent, mérite) est neutre.

3. Bremse, ein fliegenartiges

ab. Da lächelte er einmal halb schmerzlich vor sich hin, denn er dachte: „Ich bin auch so ein Gaul, der im heißen Sommer den Frachtwagen ziehen muß und an den sich noch obendrein die Bremsen hängen, ihn stechen und plagen und ihm das Blut aussaugen.“ — Während er so dachte, hatte er vergessen, auf das Thier zu achten, das nun von den fliegenden Quälern wie übersät war.

Oben an der Steige im Walde wurde Halt gemacht. Jakob spannte sein Pferd ab. Der mächtige Sturm hatte hier tapfer gerast. Drinnen bei den Menschenkindern in ihren festgezimmerten Behausungen da weiß er gar nichts zu fassen und er packt nur im Muthwillen einen losen Fensterladen und klopft an, die Schläfer gemahnend, daß er wache. Draußen aber, da ist sein Reich. Er läßt das Korn aufwogen, eilt rasch fort nach dem Walde, weckt die schlafenden Bäume, daß sie rauschen und brausen wie das ewige Meer, von dannen er kommt, daß die sangfertigen Kehlen der Bewohner der Lüfte verstummen und denen gleich seien, die in der Tiefe der Wellen hausen; denn ein einziger vom Unsichtbaren ausgehender Odem beherrscht Alles.

Das muß ein lustig Leben hier gewesen sein! Und wie dann der Sturm entflohen war und die segenbringende Wolke alles Leben erquickte! Darum jubiliren auch die Vögel so lustig in den Zweigen und die Lerche steigt, auf sich selbst ruhend, hoch auf, gleich einem Gebete.

Dem alten Eichbaum am Wege, dessen Wurzeln gleich einer mächtig ausgebreiteten Riesentatze sich in die Erde graben, ist ein schöner junger Ast[1] abgeknackt worden. Solch junger Nach-

Insekt, und zwar mit vorstehendem, dickem Rüssel, Menschen und Vieh durch empfindliche Stiche peinigend. — Comme terme de chemin de fer, Bremse signifie *frein* et a donné le verbe bremsen.

1. Ast. Ast und Zweig sont synonymes, avec cette différence cependant que Ast désigne la branche qui est directement au tronc, et Zweig une branche plus petite qui peut sortir de ce qu'on appelle Ast : Ge-

wuchs taugt nicht mehr für den knorrigen Alten, das hat ihn der Sturm gelehrt. Auf dem Stumpfe des geknickten s.h anken Astes sitzt ein Buchfink und singt fröhlich in den Morgen hinein; er lockt wohl seinen Gefährten. Ist es vielleicht der drinnen im Dorf auf der Dachfirste?

Jakob war schon sehr müde, sitzlings[1] kehrte er auf seinem Pferde heimwärts. Im Vorbeireiten riß er sich ein Birkenblatt vom Baume, legte es zwischen die Lippen und nun merkte man erst, wie vielerlei Weisen, lustige und traurige, Jakob im Kopfe hatte. Der Ton, den er durch das „Blätteln"[2] hervorbrachte, glich dem eines schrillen Instrumentes, nur entfernt mit einem hochgezwängten Clarinettenton zu vergleichen, dabei war er aber der leisesten und zartesten Biegungen fähig. Besonders künstlich war, wie Jakob den Klang des Posthorns mit seinem eigenthümlichen Zittern nachahmte.

Seitdem Jakob in das Dorf gekommen, war dies zum Erstenmal, daß er etwas von seinem Melodienschatze preisgab. Im Innern war es ihm aber gar nicht „singerig"[3] zu Muth. Er machte sich grausame Vorwürfe über sein gestriges Benehmen, er ist weiter gegangen als er wollte; er hat ein fremdes Leben an sich geschlossen und doch ist ihm sein eigenes zur Last. Er sieht Qual und Kummer von neuem über sich kommen. Er gedenkt einer Vergangenheit — das Blatt entfällt seinem Munde, er fängt es aber noch glücklich mit der Hand auf und blättelt weiter. Er kam sich jetzt doppelt verächtlich vor, da er so hülflos und verlassen ein so herrliches Mädchen mit Gewalt von sich stoßen mußte. Und doch muß es so sein — das war der Schluß seiner Ueberlegungen.

Als er heimkam, bemerkte er, daß er das „Zielscheit"[4] ver-

wöhnlich bekommen die Aeste wieder Aeste, die man Zweige nennt, und die Theilung der letztern: Zweiglein.

1. Sitzlings, in sitzender Stellung. Comparez rittlings.

2. Blätteln, imprimer des plis à une feuille

3. Singerig, provincialisme pour singlustig.

4. Zielscheit ou Zugscheit ou

loren hatte. Er rannte nun nochmals den Weg hin und zurück, für den er vorhin zum einmaligen Gehen zu müde war; aber vergebens, er fand das Verlorene nicht wieder. Alles, was er heute unternahm, ging ihm „hinterfür“ [1], und selbst die Thiere waren wie verhext. Er trat den Braunen mit den Füßen, weil er sich nicht alsbald schirrgerecht an die Deichsel gestellt hatte; heute zum Erstenmal wurde er von Konrad tüchtig ausgezankt. Jakob aber ließ sich's nicht gefallen, sondern erwiederte scharf und bestimmt: der Adlerwirth könne ihn auf Michaeli fortschicken, oder morgen oder gleich heut, es sei ihm Alles eins. Konrad schwieg, denn so arg hatte er's nicht gemeint.

So sind aber die Menschen, sowohl die, welche man Herren heißt, als auch die, welche wirklich Knechte genannt werden. Wenn ihnen etwas quer gegangen ist und sie in Verstimmung bringt, da zerren und reißen sie an allen Banden, die sie mit Anderen verknüpfen; sie wollen noch unglücklicher, sie wollen losgetrennt und allein sein, damit Niemand die Befugniß habe, sie ins Klare zu bringen, weil sie nur im Unklaren zu ihrer Verstimmung berechtigt sind.

Jakob wäre es noch besonders lieb gewesen, wenn ihn sein Herr beim Worte genommen hätte; er selber wollte nichts dazu thun, aber eine fremde Gewalt sollte ihn fortdrängen aus allen seinen jetzigen Verhältnissen, aus all' dem Wirrwarr, den er hereinbrechen sah.

Jakob war sehr unglücklich. Ein Schauer überkam ihn, voll süßer Wehmuth, wenn er an Magdalene dachte; sie konnte ihm sein Leben wieder aufhellen, und doch war auch sie gebrandmarkt, vor den Augen der Welt wenigstens. Sie waren beide arm — was sollte daraus werden? Er überlegte nun, daß er eigentlich noch gar keine Verpflichtung gegen Magdalene habe,

Ortscheit, Querholz, woran die Zugstränge der Pferde befestigt werden.

1. Hinterfür, daß das Hinterste nach vorn kommt. Même sens que verkehrt.

Alles war noch zu trennen; um dieses vollends zu bewirken, wollte er ihr berichten, wer er sei.

Mit diesem Vorsatze ging er den andern Abend zu Magdalene in die Scheune, wo sie kurz Futter schnitt. Sie setzten sich auf einen Kleebündel und Jakob erzählte:

„Ich hab' kein' Jugend gehabt, ich kann dir nichts davon erzählen. Noth und Elend macht vor der Zeit alt. Ich bin ein vaterloses Kind. Weißt du, was man da auszustehen hat? Von den Alten und von den Jungen? Der Schullehrer hat einen Seinesgleichen aus mir machen wollen, ich will aber nicht. Eine Viertelstund von meinem Ort da ist die Post, da war ich immer und hab' geholfen. Ich hab' zu essen bekommen und die Reisenden haben mir auch oft was geben; ich hab' aber nie Einen angesprochen. Ich närrischer Bub hab' gemeint, es kommt einmal ein König mit einer goldenen Kron auf, und der nimmt mich mit und macht mich glücklich. Ich hab' allerlei dumme Geschichten im Kopfe gehabt und hab' auch gemeint, Der müss' kommen von dem mein' Mutter nicht gern spricht und hab' allen Menschen in die Augen gesehen. — Fort, es ist jetzt alles vorbei . . . Wie ich vierzehn Jahre alt war, hab' ich das Postkärrele bekommen und was meinst, wie wohl mir's war, wie ich den gelben Rock hab' anziehen dürfen und den Glanzhut aufsetzen? Das war die glücklichste Zeit, die ich in meinem Leben gehabt hab'. Hurrah! Wie bin ich dahin gefahren auf meinem zweirädrigen Kärrele, ich war allein und hab' selber kutschirt, jetzt war Ich König. Mein Herr hat mich einmal geschlagen, weil der Gaul gefallen ist und hat sich beide Vorderfüß' aufgeschürft. Am nächsten Ziel bin ich fort und bin Kutscher in der Stadt geworden.

Nach zwei Jahren bin ich fort. Warum? das gehört nicht daher. Ich bin nun Postillon in N. geworden. Jetzt war mir's erst wieder wohl. Mein Posthörnle, das war mein' Freud. Ich hab' manches Trinkgeld über die Taxe von den Reisenden

bekommen, weil's ihnen gar wohl gefallen hat. Wenn ich Nachts durch den Wald heimgeritten bin, da war mir's wie wenn die Bäum' sagen thäten: fang' jetzt einmal an, spiel' einmal eins auf, wir warten schon lang. Da hab' ich viel besser geblasen, als ich's eigentlich kann, und die Bäum' haben sich selber vor Freude geschüttelt im Mondlicht, und der Wald hat selber zu blasen angefangen, und ich hab' nicht mehr aufhören können, und eins hat das andere nicht ruhen lassen, und es war mir, wie wenn ich mein Leben lang, hundert Jahre so fortreiten sollt', und mein' Gäul' sind so still und fromm dahin gangen, und ich selber war fromm und lustig und Alles war prächtig."

Jakob hielt eine Weile inne, biß scharf auf die Lippen, dann fuhr er fort:

„Ich bin jetzt nur noch der halb Kerle, der ich war. Ich darf's jetzt schon sagen, ich bin's ja nicht mehr, ich war ein ganzer Bursch. Die ganz' Welt hat mich lieb gehabt: ich hab' nicht gewußt, was Kummer ist und Alles hat mir freundlich gelacht, wenn ich's angesehen hab'. Es ist vorbei . . . Mein Unglück hat in dem Haus schräg gegenüber von der Post gewohnt und das war die Frau von dem Kupferschmied, und die allein hat nicht gelacht und hat die Augen niedergeschlagen, wenn sie mich gesehen hat. Was ist da viel zu sagen? Wir haben einander gern bekommen. Jetzt war ich im Fegfeuer und ich hab' Tag und Nacht kein' Ruh' mehr gehabt. Guck, wenn unser Herrgott einen mit der siebenten Höll' strafen will, da soll er ihn nur in eine Ehefrau verliebt machen. Ist man brav, da möcht' man verbrennen, ist man nicht brav, da hat Einen der Teufel und sein' Großmutter am Bändel und läßt Einen nicht ruhen und rasten und gunnt[1] Einem kein' fröhliche Minut[2]. Wenn ein Bursch eine Ehefrau gern hat, sollt' er sich nur gleich einen Stein um den Hals hängen und sich in's Wasser schmeißen,

1. **Gunt**, dialectique pour gönnt.
2. **Minut**, pour **Minute**. L'e mi-muet n'est guère prononcé par le peuple.

mir Einer das Posthorn an den Mund legt' und ich hab' aufgespielt, daß es eine Art gehabt hat, und wie ich absetz', haben die beiden Eheleut' in die Händ' klatscht und haben sich nachher küßt. Wie wir den Berg oben sind und die Sonn' ist drüben so schön untergangen, da sagt er wieder: ich soll noch ein Stückle blasen, und ich hab's gethan, und hab' nicht mehr aufgehört, bis wir auf der Station waren, und da hab' ich einen harten Kronenthaler Trinkgeld bekommen. Ich füttre nun und mach' mich auf den Heimweg, die beiden Leutle grüßen noch zum Fenster heraus und sie ist noch schöner ohne Hut. Ich bin fast immer die Steig' hinauf neben meinen Gäul[1] gangen, aber heut waren mir die Stiefel wie Centnerstein' an den Füßen. Es war mir, wie wenn ich im tiefen Wasser ging'; ich hab' mich nicht regen können. Mein Sattelgaul guckt mich verwundert an, wie ich jetzt schon aufsteig'. In Steinsfeld ist Kirchweih. Ich bind' meine Gäul am Haus an und geh' auch 'nauf zum Tanz. Der Kupferschmied ist auch da und thut wie ein lediger Bursch; ich hab' mich aber nicht viel um ihn bekümmert und hab' mich in eine andere Stub' gesetzt. Heut zum Erstenmal hab' ich's gespürt, daß ich viel geblasen hab', ein Schoppen langt nicht; ich trink' mehr, ich hab' ja auch mehr als dreifaches Trinkgeld. Jetzt bin ich grausam traurig geworden. Da sind die Burschen alle und Jeder hat seinen Schatz und Jeder darf ihn zeigen, und ich — ich hätt' mir gern in's Gesicht geschlagen. Ich hab' mein Schicksal verflucht und hab' mir vorgenommen, die Sach' zu ändern und wenn ich meinen Dienst aufgeben muß. Es ist schon gegen zwölfe wie ich heim reit', und die Bäum' am Weg haben tanzt und die Stern' haben mich wie zum Spott anblinzelt und ich hab' an die beiden Eheleute dacht und an daheim und an Alles, und der Kopf

comme nous en trouverons encore de nombreux exemples, chaque fois que l'auteur fait parler les villageois.

1. Gäul, pour Gäulen. La langue populaire rejette volontiers les désinences.

hat mir geturmelt und mein Horn hat auch den Teufel im Leib und will nimmer. Wie ich in den Wald komm', da geht der Kupferschmied am Weg; ich nehm' mein Peitsch und thu' ein Fitzerle[1] nach ihm, nur zum Spaß, er aber schimpft was er vermag und geht auf mich los. Ich 'runter, ihn tüchtig durchklopfen und in den Graben schmeißen: das war Alles eins.

Meine Gäul', die sonst ruhig stehen bleiben wie die Lämmer, waren davongegangen, ich muß ihnen schnell nach und hol' sie richtig ein, dort wo's wieder den „Stich" hinaufgeht. Tags darauf hör' ich, daß der Kupferschmied krank im Bett liegt, er sei auf einen Stein gefallen und sei die ganze Nacht mit den Füßen im Wasser gelegen. Jetzt ist mir's doch bang worden und ich hab' dacht, das wär' nun die best' Zeit, um auf und davon zu gehen; aber der Teufel hat mich am Narrenseil gehabt und hat mir allerlei vorgemacht. Der Schmied hat scheint's die Sach' von Anfang nicht bekennen wollen. Samstag Morgens hat mich der Schütz und ein Landjäger aus dem Bett geholt und sie haben mich auf den Thurm gesperrt. Ich sag' nichts davon, wie mir's da gewesen ist. Der Thorwart hat mir gesagt, der Schmied läg' am Sterben. Wie ich nun so jeden Tag gehört hab' wie's geht, einmal schlimmer, einmal besser — du kannst dir nicht vorstellen, wie mir's da um's Herz war. Im Gefängniß hab' ich geweint wie ein Kind und vor dem Richter war ich stolz und hab' Alles geläugnet. Er war gar scharf. Ich hab' in der Nacht kein Aug' zuthun können und wenn ich ja hab' schlafen wollen, da bin ich wieder aufgewacht; um zwei Uhr da kommt der Postwagen grad durch das Thor, wo ich drauf sitz, den

1. **Fitzerle**, diminutif de Fitzer, qui signifie : coup de fouet. — Dans son **Hausfreund**, Hebel dit : An der Grenze gab er seinem Rößlein einen Fitzer und ritt hinüber. — Le mot dérive de fitzen, terme de tisserand, rayer, etc. Au figuré, fitzen signifie : donner les verges. — Le dictionnaire de Grimm dit : Fitzen, *virgis cædere*, insofern dies hieße, die Haut streifen, falten? Oder ist dies ein ganz andres, zu **reiben** gehöriges Wort? Ce sens figuré s'emploie souvent en Souabe.

hab' ich geführt, und jetzt war mir's allemal, wie wenn mir der Wagen über den Leib wegging', so hat mich's geschnitten, und der weiße Spitzhund hinten auf dem Packkasten hat bellt und hat mich ausgelacht. Nach vier Wochen ist der Schmied gestorben, wie sie sagen an der schleichenden Hirnentzündung. Jetzt hätte ich's gern eingestanden, ich kann aber nicht mehr, ich bin sonst verloren, und der Richter war fuchsteufelswild. Jetzt kommt das Aergste —" sagte Jakob und ballte beide Fäuste — „ich hab' Prügel bekommen. Was ich da dacht' hab', wie ich dagelegen bin und die ganz' Welt hat auf mich losgeschlagen — unser Herrgott wird's mir verzeihen, aber die Welt wenn ich sie hätt' anzünden können, ich hätt's than. Und wenn sie mir das Paradies schenken, ich kann nicht mehr froh sein, so lang' ich unter Menschen bin."

Jakob war still, sein Athem ging rasch; Magdalene strich ihm mit der Hand über die Stirn und er fuhr fort:

„Ich hab' Alles eingestanden, mehr als ich than hab', ich hab' wollen köpft sein; nur fort, nur schnell. Kurzum, weil ich trunken gehabt hab' und auch sonst noch, ich weiß nicht warum, hab' ich nur fünf Jahr' Zuchthaus kriegt. Ich bin da Jahre lang allein gesessen. Was meinst, was einem da in Kopf kommt, wenn man keinen Menschen sieht und hört und spricht? Ich muß einen festen Hirnkasten [1] haben, daß er nicht versprungen ist.

„Siehst du, so bin ich. Ich hab' einen Menschen aus dem Leben geschafft, hab' kein' Freud' mehr an der Welt, hab' Niemand mehr gern, mag nicht mehr. Ich bitt' dich," fuhr er fort, die Hand Magdalenens fassend, ich bitt' dich, laß du mich auch; wer mich anrührt, hat Unglück."

Magdalene saß lange still, endlich fragte sie: „Wie geht's denn der Schmiedin? weißt nicht?"

1. Hirnkasten est synonyme de Hirnschädel et Hirnschale, qui ont la même acception, et sont d'un usage plus fréquent.

„Freilich. Sie hat schon lange wieder geheirathet, den Bachmüller; sie war eine Scheinheilige, ich hab' böse Sachen erfahren."

„Es ist dir doch recht schlecht gangen," begann Magdalene wieder, „aber du bist doch gut, und es wird dir gewiß auch noch gut gehn." Sie konnte vor Weinen nicht weiter reden.

Plötzlich stand Jakob straff auf. Es war ihm zu Muthe, als ob er eine große Last abgelegt hätte; er fühlte sich so leicht und frei.

„Und wenn mir's gut geht, so mußt du auch dabei sein," sagte er mit einer ganz andern Stimme als bisher. Er hob Magdalene in seinen Armen empor und trug sie wie ein Kind umher; endlich gab er ihren Bitten nach und ließ sie herunter.

Als sie auf dem Boden stand, sagte sie: „Nein, ich möcht' dich auf den Händen tragen[1], damit du Alles vergissest; gib nur Acht, es wird schon."

Jetzt erst waren die Beiden selig.

Von nun an scheute sich auch Jakob nicht mehr, vor Aller Augen mit Magdalene zu sprechen und sie zu besuchen.

Besonders oft standen sie hinter dem Hause beim Backofen. Das Verhältniß der beiden Sträflinge reizte aber die Spottlust im Dorfe. Als sie eines Abends so beisammen standen, hörten sie die Burschen nicht weit davon singen:

Und des Hudelmanns[2] Tochter
Und des Bettelbuben Jung',
Die tanzen miteinander
Im Holdergäßle 'rum.

1. **Auf den Händen tragen.** Notre mot *dorloter* rend assez bien la locution allemande. Cette locution, d'après le dictionnaire de Grimm, est tirée de la Bible : Biblischen Ursprungs ist **Jemanden auf den Händen tragen**; nach Psalm 91, 12. On dit, avec la même acception, Einem die Hände unter die Füße legen.

2. **Hudelmanns.** Ce nom propre est formé de Hudel, haillon, et de Mann, homme. Comme nom commun, Hudelmann signifie littér. *chiffonnier*. — Comparez Lump et Lumpenmann.

Der Hudelmann steht daneben
Und lacht überlaut:
Der Herr sei gelobet,
Meine Tochter ist Braut.

Das erste Gefühl Jakobs, als er diesen Sang hörte, war nicht Zorn, sondern Trauer über die Menschen; so sehr hatte er sich geändert.

Nach wenige.. Tagen hatte auch die Spottlust ihr Genüge und man ließ die beiden Liebenden ungekränkt.

Jakob hätte nun gern etwas Großes, etwas Gewaltiges gethan, um seine Wiedergeburt, seine Rechtschaffenheit zu bethätigen und das Glück zu erringen. Aber wo war ein Raum für ihn? Er arbeitete für zwei Mann, aber was nützte das? Er konnte Jahre lang arbeiten, pünktlich und gewissenhaft sein; ein einziger Fehler zerstörte wieder Alles, frischte das Brandmal wieder auf, das durch eine einzige That seinem Leben aufgedrückt und nie zu tilgen war, weder aus seinem Gedächtnisse, noch aus dem der Menschen.

Er stand wieder einmal oben auf dem Berge und sah den abgeknickten Ast an der Eiche, der jetzt verdorrt war. Im Innern Jakobs sprach es: „Wie viel Jahre braucht so ein Ast, um zu wachsen, und ein einziger Sturmwind, ein einziger Axthieb knackt ihn in einem Augenblick ab .... Was thut's? Wenn nur der Stamm gesund bleibt, der Saft strömt der Krone zu."

Eine unwandelbare Zuversicht lebte in Jakob. Er trauerte wohl noch oft, es waren die Nachschauer eines langen Gewitters. Die Sonne stand schon hoch und hell am Himmel.

Einen Schmerz aber konnte Jakob nicht verwinden, ohne ihn Magdalene mitzutheilen. Er fragte sie nach ihrem Vater, sie wußte nichts von ihm.

„Guck," sagte er dann, „es ist jetzt kein Red' mehr davon, daß wir von einander lassen; aber tief thut mir's weh, daß wir

so allein stehen, gar keine Familie haben. Ich hab' mir früher als dacht, wenn ich einmal heirath', da möcht' ich in eine große Familie hinein. So ein alter Schwiegervater und eine dicke Schwiegermutter, und recht viel Schwäger und Schwägerinnen, und Vaters Brüder und Schwestern, und so Alles, das muß prächtig sein. Und wenn's auch arme Leut' sind, die Einem nicht aufhelfen können und Einem[1] auf dem Hals liegen, man hat doch recht viel Menschen, die Einem angehören und Einem doch beistehen können in allen Sachen. So ohne Familie ist man wie ein Baum auf einem Berg, der steht allein und verlassen; wenn ein Wind kommt, packt er ihn von allen Seiten und läßt ihm lang' keine Ruh. In einer Familie aber ist man wie in einem Wald; kommt auch ein Sturm, so hält man's mit einander aus und man hält zusammen. Was meinst du dazu? Hab' ich Recht?"

„Freilich," seufzte Magdalene, „aber alle Menschen sind ja verwandt mit einander, wenn man's auch nicht so heißt, und... und ... ich weiß nicht, wie ich's sagen soll: die rechte Lieb' ist doch, die man zu Leut' hat, die nicht verwandt heißen; das ist viel mehr. Und glaub' mir, ich hab' mein Lebtag die Gutthaten der Menschen genossen; es gibt Viele, die noch Alle gern haben, mehr als Verwandte; denk' nur an den Schullehrer und an den Doktor Heister und an Alle, die so sind, und das ist unser' Familie, und die ist groß."

Eine Nacht im Freien.

Es geht ein tiefes Wehe durch das Herz der Menschheit, daß es erzittert in namenlosen Schauern. Es ist kein Mensch auf Erden, der das Heiligthum seines Wesens rein und frei und

1. Einem auf dem Halse lie-en, être sur les bras de quelqu'un, être à la charge de quelqu'un, tourmenter, importuner.

ganz hinwegtrüge über diese kurze Spanne Zeit. Abfall und Schmerz ist sein Loos und aus ihnen steigt er auf, ringt nach Wiedervereinigung, nach seligem Leben. Das Menschenthum wird aus Schmerzen geboren. Muß das sein? Sollen wir nicht auf den lichten Höhen der Freude und des Einklangs eingehen in die Ewigkeit, als ganze, volle reine Menschen? Die Flammen der Liebe und der Begeisterung! Sie haben Genien gezeugt und Ungeheuer. Wir alle, die wir hier sind und waren, wir sind schon hinabgestiegen zur Hölle in der Tiefe unserer Brust, und wohl uns, wenn wir wieder entstanden sind zum freien, heitern Licht; aber mitten im Anschauen des Lichts hüpfen noch oft schwarze, nächtige Schlangen vor unserem Auge — wir können nicht fassen das volle Licht.

Da sitzt ein einfältiger Knecht und auf ihn hat sich die ganze Schwere des Menschenthums gelagert.

Der Himmelsbogen spannt sich so glänzend über die weite, reiche Erde, ihr Saft nährt von Geschlecht zu Geschlecht, und da und dort in allen Winkeln sitzen die Menschen und trauern, und ihre Brust hebt ungestillte Sehnsucht.

Sehen wir, wie es Jakob ergeht.

Er sitzt auf dem Stein vor dem Stalle. Er, der sonst so Ruhelose, kann jetzt oft Stunden lang hinsitzen und nichts thun und nichts reden; aber es ist nicht mehr die alte Schwermuth, die träg und eintönig seine Seele erfüllte: Alles hüpft in ihm vor Freude und er sitzt still, wie magnetisch festgebannt und läßt es in sich walten wie eine stille Musik. Er ist glücklich. Er hat sich selber wieder, indem er ein anderes Herz gefunden, er lebt in sich vergnügt, denn er lebt für ein Anderes.

Es ist Samstag Abend. Der Sommer ist heiß, das ist ein Jahr in dem die Schlehen reif werden. Auf dem ganzen Dorfe liegt's wie der heiße Athem eines Ermüdeten. Die Sonne stieg purpurn hinab und schaute noch einmal in die glührothen Angesichter der Menschen; es war als ob auch sie, müde nach sechs

Tagewerken, sich des kommenden Tages freue, da sie alle draußen über Feld und Wald stehen und keine undankbaren Klagen von Menschenstimmen hören solle. Durch die Gassen jauchzen und jubeln die Kinder und sind unbändig. Wenn die Sonne hinabsinkt, verspürt das junge Erdenkind eine wundersame Erregung, als ob es mit fühlte den Schauer, der über die Erde zittert, wenn sie den letzten Sonnenstrahl in sich saugt. Männer und Frauen sitzen vor den Thüren und lassen die arbeitsschweren Hände rasten; um so behender aber regen sich die Zungen zu allerlei Gerede[1], gutem und bösem. Aus den Ställen vernimmt man abgerissenes Brummen der Thiere, das ist ihr Abendgespräch.

Neben Jakob streckt der Rappe den Kopf zum Stallfenster heraus, horcht still hinein in die Nacht und bläst die Nüstern[2] weit auf. Aus dem obern Dorfe herab hört man das Singen der Burschen. Sie gehen noch gemeinsam und lassen noch gemeinsame Worte erschallen, aber bald zerstreuen sie sich, denn es ist heute Samstag Abend und an manches Fensterlein wird geklopft und da findet schon jedes die Worte, die ihm allein taugen.

Still und immer stiller wird es auf den Gassen, die Menschen sind schlafen gegangen. Droben wölbt sich der sternglitzernde Himmel und still fließt das Mondlicht von der Blechkuppel des Kirchthurmes. Drunten aber sitzt ein Mensch und sein Herz pocht einsam und um ihn wehen Gedanken, die nicht die seinen, sie kommen von fern und weben um ihn, wie der Mond in sein Antlitz strahlt, still ergänzt auf Stirn und Wangen und wieder abgleitet.

Droben funkeln die Sterne, frei hinausgestellt von Gottes Hand, und sie wandeln unhörbar ihre gemessene Bahn. Millionen Augen, längst geschlossen, schauten hier hinauf; Millio-

1. **Gerede.** Comparez Gespräch, Geschwätz, Geplauder, Geplapper.

2. **Nüstern.** Le sing., die Nüster, se rencontre rarement.

nen werden aufschauen und keines dringt in den Grund. Die Erde lebt, die Sterne leben, ihre Worte sind glitzernde Strahlen, Lichtboten rauschen durch die Welten. Willst du sie fassen, du lallendes Kind an der Mutterbrust? Willst du verstehen den Blick des Vaters und seine strahlenumwundenen Gedanken? — Laß ob, o Erdenkind, dein Zagen und Bangen über eine Weile öffnet dir der Tod die Pforten des Wunders[1].

Jakob seufzt tief auf, er geht in den Stall, gibt den Pferden über Nacht und jetzt steht er an die Thürpfoste gelehnt, er findet keine Ruhe.

Leichtbeschwingter Geist! Flieg' auf und wiege dich frei über Berg und Thal, über Wald und Bach, schwimme hin in die Wellen des Mondlichts und schau in die Wipfel der Bäume, wo die Vögel wohlig ruhen, und in den Spiegel des See's, drin die Sterne sich beschauen. Sei selig und frei!

O! wie schwer haftet die Sohle am Boden!

Mitternacht ist nahe, Jakob geht durch das Dorf; wohin? er weiß es selber nicht, nur soviel ist gewiß, daß er sich nach Nichts sehnt; er ist nicht mehr er selber, er ist wie aufgelöst in das All.

Der Mond zieht allewege mit, immer voller, immer tiefer. Wie lautlos ringsum, wie eine Pause in dem endlosen Rauschen der Weltaccorde, drin das Herz aufathmet und sich sammelt. Träume steigen unhörbar aus und ein über den Hütten. Dort stöhnt eine Brust von Qual und dort lächelt ein Antlitz von Wonne. Bald stöhnt deine Brust, bald lächelt dein Antlitz nicht mehr — es kommt der ewige Schlaf.

1. Wunders. L'auteur, et c'est un de ses grands mérites, sait, sans effort, mêler à ses scènes champêtres les réflexions les plus profondes et rappeler les plus grands moralistes. — Pascal a dit : Que l'homme, étant revenu à soi, considère ce qu'il est au prix de ce qui est ; qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature, et que de ce petit cachot, j'entends l'univers, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes et soi-même son juste prix.

Jakob ging immer weiter und weiter. Er schaute sich nicht um, er gedachte der Nächte, die er im Kerker verbracht, in denen er eingesargt, abgestorben war in der großen weiten Welt; er streckte die Arme weit aus, als wollte er tasten ob nirgend eine Wand wäre; er wandelte jetzt frei umher, und doch zog es ihn fast willenlos fort. Als fühle er's, daß er jetzt am letzten Hause sei, schaute er auf. Oben zur Dachkammer in des Hennenfangerle's Haus grinste ein teuflisches Angesicht in die Nacht hinein. War das nicht Frieder? Jakob eilte, wie von Dämonen gegeißelt weiter.

Dort an dem Weiher steht die einsame Pappel, ihr Stamm ist gebeugt als wollte sie sich niederlegen zur Erde. Welch' seltsame Zeichen dort im Schatten? Wird ein Geist heraustreten und alle Lohe des Herzens löschen oder hellauf lodern machen? Wo seid ihr, wundersame Gestalten, die ihr den nächtlichen Reigen tanzet?

Weiter schreitet Jakob durch die Wiesen in's Feld. Der Sturm hat das Korn niedergetreten und es dorrt demüthig geduldig, bis der Herr der Erde, der Mensch, die Sichel anlegt und es einheimst.

Ein röthlicher Schimmer liegt auf den Kornhalmen, gleich als funkelten die eingesogenen Sonnenstrahlen fort und fort. Wie nächtig ragen die dunkeln Bäume hinein in den blaugeschliffenen, glitzernden Krystall des Himmels. Die Wolken, vom Monde durchströmt, ruhen angeglüht zwischen Sonnenaufgang und Niedergang. Wo ist die Nacht? . . . Dort im dunkeln Walde, dort hat sie sich niedergesenkt und ruht.

Wie schlüpfen die Mondstrahlen durch das Gezweige und ruhen auf den Blättern und gleiten hinab auf den Boden und schlummern auf weichem Moose. Tief unten aber gräbt der Baum seine Wurzeln hinab und saugt den Saft und schickt ihn hinauf in die Blätter, drauf die Strahlen ruhen, daß sie mit einander kosen in lautloser Verschwiegenheit, was im Dunkeln

geschlummert und was im Lichte herniederstieg; und jedes Bla ist ein Hochzeitsbette.

Jakob legte sich unter die Buche an der Halde. Er will die Augen schließen und es ist ihm, als läge er tief unten im Meeresgrunde und über ihm rauschten die Wellen und schwämmen Geschöpfe ohne Zahl.

Welch ein Klingen in den Lüften, Himmel und Erde liegen in stiller Umarmung; welch' flüsternde Lebensstille im Aether. — Eine Blume verwelkt, eine andere springt auf, ein Mensch ist geboren, ein Mensch ist vergangen.

Jakob richtet sich auf, rückt rasch seine Mütze zurecht: er gedenkt, den Kopf wieder auf die Hand niedergesenkt, wie einsam er ist. Er will fort; was zögert er? Die Augen gehen auf und zu, die Arme heben sich und sinken nieder. . . .

Am Fenster Magdalenens pocht es leise.

„Wer ist da?"

„St. Jakob."

„Ums Gottes willen, was willst du?"

Er antwortete nicht und stieg durch das geöffnete Fenster, er hatte die Mütze tief in die Stirn gedrückt; er gab Magdalene keinen Kuß und schlich leise durch die Kammer die Treppe hinab. Nach geraumer Zeit kam er wieder und verließ lautlos die Kammer auf dem Wege, wo er gekommen war.

Magdalene schaute hinaus in die Nacht. Ein Wimmern und Wehklagen zog durch die Luft und nach einer Weile schlich eine schwarze Katze oder ein Marder über die Dachfirste am Hause gegenüber. . . .

Die Lerche hatte schon längst den ersten Sonnenstrahl gegrüßt und sich ihm entgegengeschwungen, die Vögel jubilirten schon lange in den Zweigen, die Käfer summten, die Bienen und Schmetterlinge flogen umher — endlich erwachte Jakob. Er rieb sich verwundert die Augen, er konnte sich nicht entsinnen, wo er war, wie er daher gekommen. Nach und nach wurde es

ihm klar und sein Auge glänzte so hell wie die Thautropfen auf Blatt und Halm. Jeder Nerv in ihm spannte sich in Frohmuth, etwas von der allbelebenden, geheimnißvollen Kraft der Mutter Erde durchströmte ihn. Er war neugeboren und sprang muthig hinein in den jungen Tag.

Wenn man nach einer solchen Nacht und einem solchen Morgen nur etwas Außerordentliches vollbringen könnte, eine That für die Ewigkeit. Wie klein und zerstückelt ist da all das gewöhnliche Thun und Treiben!

Jakob eilte mit Herzklopfen nach Hause, er wußte nicht, welche Stunde am Tag es war. Erst als er sich dem Dorfe näherte und die Ziffer an der Thurmuhr erkennen konnte, ging er langsam, still und fromm.

Am ersten Hause des Dorfs schreckte er zusammen.

„Guten Morgen, Jakob, woher schon so früh?" rief eine gellende Stimme, es war die des Hennenfangerle, das zum Fenster herausschaute. Jakob antwortete nicht und ging rasch. Die Hexe hatte ihn zuerst gegrüßt, das gab einen bösen Tag.

Zu Hause traf Jakob große Verwirrung. Ein Fuhrmann wartete schon seit einer Stunde auf Vorspann; der Adlerwirth, aus seinem Schlafe gestört, schalt mit allem Nachdrucke. Der Rappe hatte sich über Nacht im Stalle losgerissen und hatte den Braunen geschlagen, neben dem er sonst friedlich an der Deichsel ging, hatte den Futterkasten zertrümmert und allerlei Untereinander angerichtet.

Das war ein schöner Morgen nach einer solchen Nacht.

Eben als Jakob vorspannen wollte, kamen der Schultheiß und der Schütz und verhafteten ihn. Dem Bäck wären heut Nacht achtzig Gulden aus dem Eckschrank gestohlen worden. Der Nachtwächter hatte Jemand zu Magdalene hineinsteigen sehen, das Bett Jakobs war unberührt — er war der Dieb.

Anfangs lachte Jakob aus vollem Halse. Man hatte ihn noch nie lachen gehört, und das klang jetzt wie der teuflische Spott.

Bald aber lachte er nicht mehr, sondern schlug mit Riesenkraft um sich, als man ihn packen wollte; er hatte die Kraft eines Rasenden. Er faßte den Schütz und den herbeigekommenen Kilian am Halstuch und würgte sie, daß sie kirschbraun aussahen; er hätte sie erdrosselt, wenn nicht neue Hülfe gekommen wäre. Nur mit Mühe gelang es fünf Mann, ihn niederzuwerfen und zu binden.

Jetzt war er im Stall eingesperrt und gebunden.

Der rechte Mann.

Magdalene wußte nichts von alle dem. Sie war betrübt aufgestanden und wollte eben die Hühner herauslassen; keines kam hervor, der Marder hatte sie allesammt erwürgt. Sie konnte nicht ins Haus eilen und die Unglücksbotschaft verkünden, denn auch zu ihr kamen der Schultheiß und der Schütz und verhafteten sie. Sie folgte still der Weisung.

Das ganze Dorf war in Allarm, Alles schimpfte und fluchte über das fremde Gesindel, das nur ein Ableger einer großen Bande sein sollte; wo etwas fehlte, sollten es die Beiden entwendet haben.

Jakob und Magdalene wurden von den herbeigeholten Landjägern zur Stadt geführt. Sie waren zehn Schritte von einander getrennt. Jedes hatte seinen besondern Begleiter. Drinnen im Dorfe läuteten die Glocken zum Erstenmale zur Kirche, sie klangen so hell als ginge es zum Traualtare — das sind böse Brautführer zur Seite.

Magdalene war bald wieder aus dem Gefängnisse entlassen worden; sie konnte weder für noch gegen Jakob zeugen, sie hatte den Eingestiegenen nicht erkannt; ihre eigne Schuldlosigkeit aber war offenbar. Wie traurig kehrte sie in das Dorf zurück. Der Bäck wollte sie nur noch bis zum „Ziele" behalten, der Pfarrer machte ihr herbe Vorwürfe und sagte: er müsse

die Sache an den Verein berichten, dessen Stelle er hier vertrete.

Arm und verlassen war Magdalene, und doch fand sie einen Trost darin, Jakob ihr Sparkassenbüchlein gegeben zu haben; man mußte das bei ihm gefunden haben und sie glaubte, er würde eher frei, wenn er das Entwendete damit zurückerstatte. Sie sagte das dem Bäck und bat ihn, ein gutes Wort einzulegen, der aber bedeutete sie:

„Die Sache hat ihren Lauf, da ist nichts mehr zu machen. Du bist jedenfalls um dein Geld, das fressen die Proceßkosten. Geschieht dir recht."

Eine Hoffnung erhob Magdalenen wieder. Bärbele, die Adlerwirthin, versprach ihr, sie in Dienst zu nehmen. Nun hatte sie doch wieder einen „Unterschlupf" für den Winter, aber sie mußte im Dorf bleiben und wie gern wäre sie fort.

Die ihr euer Leben lang behütet und umschirmt im Familienkreise aufgewachsen, denen eine liebende Hand Alles versorgte und schmückte, vom ersten Kinderhemdchen an bis zur hochschwellenden, erwartungsreichen Aussteuer, die ihr nie allein und frierend draußen gestanden in der weiten Welt, und nirgend ein Herz, das bangend und verlangend nach euch ausschaut — ihr könnt es kaum ermessen, was sich in der Seele eines Mädchens aufthut, dem seit dem ersten Gedanken zugerufen ward: dein Schicksal ist in deine Hand gegeben, du gehörst und hast Niemand, du bist allein; alle Liebe und allen Lebensunterhalt mußt du erobern, du kannst jede Minute ausgestoßen werden und bist fremd; kein unauflösliches Familienband umschlingt dich über alle Irrungen und Wechsel des Lebens hinweg.

So ohne Anhang und ohne Abhängigkeit zu leben ist wohl auch eine Freiheit, aber dem jugendlichen Herzen, zumal dem eines Mädchens, thut es wohl zu gehorchen, einem fremden Willen die Verantwortlichkeit für die Lebenswendungen anheim zu stellen. Darum hatte Magdalene sich von ihrem Vater aus-

beuten lassen, darum gehorchte sie dann so freudig der Fürsorge Heisters und wollte sie Jakob dienen, seine Schwermuth und seine Launen ertragen als eine demüthige Magd; hatte sie doch einen lieben Menschen, der ihr und dem sie angehörte.

Jetzt war sie wieder ganz allein. Sie wendete sich zum Vater aller Menschen, sie wollte mit aller Macht seine Hand fassen, er sollte sie führen, sie wollte ein Zeichen, einen bestimmten Befehl, was sie thun solle; sie hatte ja rechtschaffen gelebt. Sollte sie alle Gedanken von Jakob ablösen? Sie konnte nicht. Die sie so zerknirscht in der Kirche liegen sahen, hatten Mitleid mit ihrer Reumüthigkeit; aber Niemand half ihr, selbst der Pfarrer nicht, der ihr zürnte, weil sie ihre Unschuld betheuerte.

Magdalene ging abgehärmt umher; sie hoffte bald durch den Tod erlöst zu werden.

Der Herbstwind spielte mit den abfallenden Blättern und ließ sie erst im Tode fühlen, wie frei es sich wiegt in den Lüften. Im Schicksal Jakobs war noch immer nichts entschieden, nur quälte ihn neben dem Untersuchungsrichter auch noch der Thorwart mit seiner zudringlichen Frömmigkeit. Der Gute! wir kennen ihn noch von der Scene im Vorzimmer des Vereins. Er hatte mit Ruhe und einzig durch salbungsvolle Reden sein Ziel erreicht. Die sehr mächtige Partei der Frommen hatte ihm diesen Posten verschafft und er wirkte in ihrem Geiste, predigte von Entsagung und einziger Hoffnung auf Jenseits und befand sich dabei recht wohl und reichlich genährt von seiner Besoldung hienieden.

Jakob konnte um so leichter seinen Anmahnungen widerstehen, da er sich vollkommen schuldlos fühlte, und doch kam bisweilen auch über ihn das trübe Herbstgefühl von draußen. Er wollte Erquickung in den aufgedrängten Traktätchen suchen, aber diese Blätter waren gleichfalls herbstlich welk und priesen den Winter, den Tod aller Natur, als das einzig wahre Leben.

Eines Mittags ging Magdalene vor das Dorf hinaus nach der Hanfbreche.

Der Nebel hatte sich gesenkt und glitzerte auf Gras und Stoppeln, eine erfrischend feuchte Luft wehte; die wilden Buben hatten da und dort eine Lücke in den Zaun gerissen, um schneller einen vergessenen Apfel vom Baume zu werfen; von allen Seiten hörte man Schellengeläute der weidenden Kühe und Peitschenknallen der Hüter; oben an der Halde stand ein Knabe mit der Peitsche neben einem Feuer und sang lustig in die Welt hinein, von fern her hörte man das Knattern der Hanfbrechen; im Buchwäldle knallte ein Schuß, und angstvoll zwitschernd flog hier aus der Hecke ein Schwarm feiger Spatzen, die doch Niemand eines Schusses werth erachtete.

Bunt schwärmte es noch überall draußen, als müßte man sich tummeln, ehe der gestrenge Herr, der Winter, hier seine weiße Decke auflegt und Niemand zu Gast kommen darf als seine Hauspfaffen, die Raben, die jetzt schon in großer Schaar dort auf dem Kirschbaume sitzen, still über die Zukunft des Reiches Rath halten und den Krähen in ihrer Lakaienlivree und den leichtfertigen Spatzen ihre Gunst und das Gnadenbrod verheißen. Die klugen und sicheren Raben! Sie lassen sich nicht schrecken, sie wittern die Tragweite eurer Waffen, sie lassen euch nahe herankommen und weichen erst dann ruhig aus, und kaum habt ihr den Rücken gewendet, sind sie wieder da. Die klugen und edelsinnigen Raben! Sie stehlen was blinkt und gleißt und das Menschenauge erfreut, und tragen es fort in ihre dunkeln Nester; nicht daß sie sich selber dessen erfreuen, sondern nur daß es die Menschen entbehren. Die klugen und freien Raben! Sie kennen nicht Vater- und nicht Muttergefühl.

Das wäre nun so recht ein Tag zu stillen, endlosen Träumereien. Magdalene ist aber nicht dazu aufgelegt; sie dachte nur eine Weile darüber nach, warum man von Rabenvater und Rabenmutter spricht, und schritt dann rasch zur Hanfbreche.

Beim Hanfbrechen hilft immer eine große Anzahl dem, der gerade heute an der Reihe ist. Der Hanf wird über dem in den Rain gegrabenen Herd, die Darre [1], noch schnell gedörrt und dann zwischen der einfachen Walke aus scharfschneidigem Holze zu Werg verarbeitet. Je toller das Geklapper der vielen Brechen ist, um so mehr fühlt man sich ermuthigt, seine Stimme laut zu erheben, zu allerlei Gespräch. Da wird denn auch manches Verhältniß und mancher Charakter tüchtig zu Werg verarbeitet, daß die Häcksel davon fliegen.

Magdalene hatte sich mit ihrer Hanfbreche an das äußerste Ende gestellt und man ließ sie in Ruhe, sie war zu unglücklich für den Spott; auch war des Kilians Lenorle, für die man heute arbeitete, ihre Beschützerin. Bald aber wurde sie aus ihrer Ruhe herausgerissen. Es ist ein altes Herkommen der Hanfbrecherinnen, daß Jeder, der des Weges daher kommt, ihnen ein Trinkgeld geben muß. Sie gehen dem Ankommenden entgegen, „fangen ihn im Hanf" und streuen ihm Häckerling [2] vor die Füße, und wenn er nichts geben will, so wünschen sie ihm, daß er nie ruhig im Bette liegen könne, sondern immer Häckerlinge spüre; die Andern kommen dann herbei und überstreuen ihn von allen Seiten mit Häckerling.

Eben sah man einen Mann des Weges kommen, Alles lachte, es war Frieder. Magdalene, die zuletzt gekommen war, mußte

1. Darre, on dit aussi, sous le même sens, Darrhaus, Darrofen, et puis suivant la nature des objets à sécher : Flachs-, Hanf-, Holz-, Hopfen-Darre. Employé comme nom abstrait Darre exprime l'action de sécher et a le même sens que das Darren, Dörren. Darren (dürre machen, austrocknen) est le terme technique; dörren est plutôt de la langue journalière.

2. Häckerling, klein gehacktes oder geschnittenes Stroh. Häckerling dient besonders als Pferdefutter. — Au figuré, Häckerling sert à représenter une chose de peu de valeur. On dit d'un homme sot : Er hat Häckerling im Kopf, comme on dit : Er ist ein Strohkopf. On connait ces deux vers de Bürger :

Der Mann, der das Wenn und das Aber erdacht,
Hat sicher aus Häckerling Gold schon gemacht.

ihm „streuen," wie man's nennt, sie wollte nicht; nur als das heftige Schelten Aller ausbrach, verstand sie sich dazu. Sie ging Frieder weit entgegen, weiter als Sitte war, und sagte, mit niedergeschlagenen Augen den Häckerling wegwerfend:

„Vater, gebt mir was, daß ich Ruh' hab'."

Frieder griff in die Tasche und gab ihr einen ganzen Sechsbätzner. Das war nun ein Halloh, als das Geld kam. Man ließ es auf einen Stein fallen, es klang wirklich echt; alsbald wurde ein Knabe fortgeschickt, um Wein zu holen.

Frieder hatte sich wieder davon gemacht und Magdalene arbeitete still fort.

War Frieder wirklich ihr Vater? Leider war er's. Jakob hatte Recht, da er damals, als er Magdalene neben dem Kleebündel im Felde stehen sah, eine Aehnlichkeit zwischen ihr und Frieder bemerkte. Seitdem Frieder jene Löffel genommen und Magdalene mit ihm gerungen hatte, seitdem hatte sie kein Wort mit ihm gesprochen. Sie hatte ihn zum Erstenmale wiedergesehen, als er damals mit Jakob ging; sie war im Tiefsten erschrocken und wie durch ein geheimes Einverständniß thaten nun die Beiden als ob sie sich nicht kennten. Einmal am Brunnen hatte er mit andern Mädchen gescherzt und redete auch Magdalene an, sie aber antwortete nicht und ging davon.

Um nun das Maß alles Unglücks voll zu machen, war jetzt auch Frieder wieder in das Dorf gekommen; Magdalene hatte mit ihm gesprochen, sie konnte sich ihm nicht mehr entziehen.

Jetzt hatte sie wiederum Jemand, der ihr für alle Zeiten angehörte. Magdalene war tief traurig.

Als sie am Abend Reisig hackte hinter dem Hause, kam Frieder freundlich auf sie zu und sagte: „Guten Abend, Magdalene." Sie stand wie festgebannt, das Küchenbeil ward ihr plötzlich so schwer, daß sie es nicht mehr aufheben konnte. Sie ließ Frieder reden was er wollte; sie hörte ihn nicht und stierte ihn grausenhaft an. Regungslos stand sie da. Plötzlich fuhr

es ihr wie eine wilde Ahnung durch die Seele; sie hob das Beil empor und stand wie ein Racheengel da und rief:

„Gebt das Geld her! Ihr habt es dem Bäck gestohlen."

Sie riß mit der linken Hand dem Frieder die Mütze vom Kopfe; an dieser hatte sie ihn wieder erkannt, er hatte sie jenen Abend tief in die Stirne gedrückt. Furchtbar drohend stand sie da und ihre Lippen bebten.

Frieder grinste sie höhnisch an und sagte: „Probir's nur, hau' zu, hack mir das Beil in den Kopf, da, mach schnell; du bist ja in erster Ehe zur Welt kommen, im Kirchenbuche bin ich ja doch dein Vater nicht."

Magdalene ließ die Arme sinken. Sie raffte schnell das kleingehackte Reisig zusammen und ging ins Haus. Frieder hob die weggeworfene Mütze auf, ballte sie wie fluchend in der Hand zusammen und ging gleichfalls davon.

Neue Ueberraschung! Ist der innerste Wunsch Magdalenens Wirklichkeit geworden? Dort kommt der Doktor Heister mit dem Buchmaier das Dorf herab; an ihn hatte Magdalene just gedacht, er konnte all die Wirrniß lösen, und — jetzt floh sie vor seinem Anblicke in das Haus und stand in der Küche und hatte keinen Athem, das Feuer anzublasen; die Thränen brannten in ihren Augen und wollten sich doch nicht lösen. Sie stand da und hielt sich die Stirn, Alles war ihr wie ein Traum: daß sie mit ihrem Vater gesprochen, daß Heister da war. — Eines aber stand fest: Frieder hatte sie von Neuem in's Unglück gebracht. Das erkannte sie mit innerster Zuversicht. Die Schnalle an der Mütze war ihr schon damals in der Nacht aufgefallen. Für sich selber durfte sie ein fremdes Verbrechen büßen, aber Jakob durfte sie nicht dulden lassen.

Was aber anfangen? — Dort der Vater, hier der Geliebte. Kalter Schauer und fliegende Hitze machten sie erbeben. Sie blies so heftig in das Feuer, daß sie das wilde Löckchen versengte.

Nach dem Abendessen machte sie sich eine Ausrede und ging in den Adler in die Küche. Sie mußte Gewißheit haben, ob Heister hier sei; sie traute sich nicht recht. Sie schaute durch das Schiebfensterchen in die Stube und — neues Wunder! Sie sah den Regierungsrath, den freundlich stolzen Mann, der früher so oft bei Heisters gewesen war. Bärbele die Adlerwirthin bestätigte aber auch, daß Heister da sei und soeben Pfannkuchen bestellt habe. Magdalene freute sich angeben zu können, daß er sie gern recht dünn und „rösch"[1] gebacken esse; sie half schnell mit und rührte den Teig noch recht tüchtig durch einander, damit das Gebäck auch „luck" sei, und sie ließ nicht nach bis man noch zwei Eier dazu that. Als endlich aufgetragen wurde, sagte sie Bärbele, es solle „dem Herrn" berichten, daß sie da sei und nothwendig mit ihm zu reden habe. Kaum hatte sie dieß vorgebracht, wollte sie es widerrufen, es war aber zu spät; Bärbele stand bereits unter der offenen Thür, durch welche jetzt der Regierungsrath in die Küche kam und um ein Reisig bat, seine Pfeife auszuräumen, obgleich das eigens hierzu dienende Instrument, die sogenannte Amtspflege[2], drinnen in der Stube stand. Er stutzte, als er Magdalene sah, und sie am Kinne fassend sagte er:

„Du siehst ja recht übel aus. Nicht wahr, in der Stadt ist's doch besser?"

Magdalene wollte vor Furcht und Scheu in den Boden sinken, aber Arbeit hilft aus allen Verlegenheiten. Sie nahm schnell der Magd die Gabel ab und wendete den Pfannkuchen in dem brodelnden Schmalze, indem sie dabei sagte:

1. Rösch, provincialisme, rösch gebacken, *croustillant*, *croquant*; en parlant de la viande *rissolée*. Le verbe röschen signifie *durcir*, rendre *croustillant*, *rossiler*. Rösch est de la même racine que rasch; car la première acception de rösch est, comme celle de rasch, *prompt*, *vif rapide*, etc.

2. Amtspflege, comme l'auteur lui-même l'explique, représente un instrument servant a allumer la pipe. C'est un sens du mot qui ne se trouve dans aucun dictionnaire

„Man muß sich an Alles gewöhnen, Herr Oberamtsrichter.“

Der Regierungsrath, dessen Beförderung noch nicht bis zu Magdalenen bekannt geworden war, entfernte sich bald und sagte noch zum Abschiede:

„Ich will dem Doktor Heister sagen, daß du da bist, ich will ihn herausschicken; oder willst du hereinkommen?“

„Ach nein, nein.“

Das machte sich nun allerdings gut, denn Bärbele hatte den Muth nicht, den Auftrag auszurichten; auch fand sie es unschicklich.

Nun aber ward es Magdalene plötzlich höllenangst. Sie hatte sich so sehr darauf gefreut, den edlen Mann wieder zu sehen, Trost und Hülfe bei ihm zu suchen, und jetzt ergriff sie namenlose Furcht. Sie eilte rasch aus der Küche fort, die Treppe hinab und nach Hause. Sie hätte allerdings auch vergebens gewartet; denn drinnen in dem Verschlägle[1] — der Honoratiorenstube, die durch eine Bretterwand von der großen Wirthsstube getrennt war — sagte der Regierungsrath:

„Ich habe so eben die lustige Magd gesehen, die vor einigen Jahren bei dir diente. Es ist jämmerlich wie sie aussieht. Draußen in der Küche steht sie. Sie hat ihrem Herzallerliebsten, dem schmucken Postillion, zu einem Diebstahle verholfen. Es gibt allerlei Connexionen in der Welt. Erinnerst du dich noch des Burschen? Der wollte, daß kein anderer Sträfling außer ihm in's Dorf komme, der traute den wilden Katzen nicht. Unser Land wäre aber zu klein, wenn man jeden wilden Sprößling in ein besonderes Terrain versetzen wollte; wir müßten die Prairien von Südamerika haben.“

„Das wäre nicht nöthig,“ erwiderte Heister. „Bis auf die Verbrecher erstreckt sich das Uebel, das aus der Zerstückelung Deutschlands kommt. In einem großen einheitlichen Lande ist

1. Verschlägle, diminutif de Verschlag, ce qui suit donne le sens du mot que l'auteur explique d'ailleurs lui-même.

es einem Menschen, der einen Fehltritt begangen hat, leichter möglich, fern von dem Schauplatze seines Falles und doch innerhalb seines Vaterlandes, bewacht und doch ungekannt ein neues Leben zu beginnen."

„Deliciös!" rief der Regierungsrath," du kannst ein Patent[1] darauf lösen, diesen teleologischen Beweis von dem nothwendigen Dasein der deutschen Einheit gefunden zu haben."

Eine längere Pause trat ein. Man merkte es, die beiden Freunde — so nannten sie sich noch immer — waren verstimmt, sich hier gefunden zu haben. Sie verhehlten einander den Zweck ihrer Reise, und doch wußte Jeder den des Andern.

„Meine Herbstfahrt liefert mir prächtige Ausbeute," begann der Regierungsrath wieder. „Ich habe ganz magnifique Cabinetsstücke aus der Roccocozeit gefunden und für einen Spottpreis gekauft. Ich kann jetzt noch ein viertes Zimmer nach dem Geschmack der Renaissance[2] meubliren."

Heister lächelte innerlich über die Verschlagenheit seines Freundes, aber er fühlte heute auch die Lust, diplomatisch mit ihm zu spielen wie die Katze mit der Maus. Er fühlte sich so sicher in seiner wirklichen Sendung und schob eine andere in den Vordergrund, indem er vorgab, als Ausschußmitglied des Vereins für entlassene Sträflinge die Gegend zu bereisen, um nach den Pflegebefohlenen zu sehen. So spielten die beiden

1. **Ein Patent lösen**, prendre un brevet d'invention.

2. **Renaissance**. D'une manière absolue *Renaissance* désigne l'époque où les lettres grecques font leur entrée en Occident, ce qui excita la plus vive ardeur pour l'étude des monuments littéraires, de l'antiquité; cette époque commence à la prise de Constantinople en 1453, qui causa l'émigration de beaucoup de Grecs instruits en Italie. Architecture de la Renaissance. Style de la Renaissance. Meubles de la Renaissance. L'aimable mot de Renaissance ne rappelle aux amis du beau que l'avènement d'un art nouveau et le libre essor de la fantaisie; pour l'érudit c'est la rénovation des études de l'antiquité; pour le légiste, le jour qui commence à luire sur le discordant chaos de nos vieilles coutumes; est-ce tout? (Michelet.)

Freunde Versteckens miteinander, daß der Buchmaier, der dabei saß, verwundert drein sah.

„Ah," nahm der Regierungsrath wieder das Wort, „bald hätte ich vergessen dir zu gratuliren, Herr Direktor; du bist ja in das Direktorium der Eisenbahn gewählt worden. Da sieht man eben doch wo ihr Liberale hinauswollt. Drum habt ihr's dahin gebracht, daß die Eisenbahn nicht Staatseigenthum wird, damit ihr auch Aemter zu vergeben habt und auch Titel. Nicht wahr, so ein Titel schmeckt doch gut?"

„Allerdings," erwiederte Heister, zwar lächelnd, aber doch etwas gereizt, „wir haben es auf den Ruin der Titel abgesehen; der Nimbus fällt. Und dann: euer allmächtiger Staat soll nicht noch neue Macht aufhäufen, um wieder von oben bis herunter durch Aemtchen und Versorgungen einen ganzen Troß kirre[1] zu machen."

„Da sieht man wieder euch Kurzsichtige, die ihr euch Liberale nennt," entgegnete der Regierungsrath. „Mag der Staat nicht so sein wie er sollte — was ich gern in manchen Beziehungen zugebe — so verkennt ihr doch alle Principien des Staatslebens, wenn ihr darauf ausgeht, die Staatsmacht zu schmälern und zu spalten. Bekommt ihr einmal einen Staat wie ihr ihn wollt, so habt ihr mit diesen Grundsätzen ein hölzernes Schwert, das nicht hauen und nicht stechen kann. Man kann freisinniger sein als ihr, wenn man auch nicht mit euch übereinstimmt, ja man muß das; die Staatsmacht ist das Höchste."

„Sagen Sie Beamtenmacht," schaltete der Buchmaier halb laut ein. Der Regierungsrath schien sich auf keine weiteren Erörterungen einlassen zu wollen; er stand wie unabsichtlich auf und machte wieder seinen Rundgang durch die große Wirthsstube und die Küche.

1. Kirre ou kirr. Voici la définition que donne le dictionnaire de Sanders : Der natürlichen Furchtsamkeit und Scheu vor Jemand benommen, zutraulich oder sich ihm hingebend, sich dessen Willen fügend.

Heister und der Buchmaier saßen mißvergnügt bei einander und der Letztere sagte:

„Der Regierungsrath ist auch kommen, um sich von unserm Bezirk zum Landstand wählen zu lassen."

„Weiß wohl," entgegnete Heister, „aber weil er vor mir hinter'm Berg hält[1], sag' ich auch nichts."

„Der Oberamtmann hat auch schon viel Stimmen für den Regierungsrath im Sack," berichtete der Buchmaier; „es sind diesmal zu viel Schultheißen Wahlmänner geworden. Der Oberamtmann hat die Schultheißen immer in der Hand, die laufen ihm nicht davon; er kann sie schon drücken wenn er will. Und dann heißt es auch, wir bekommen eine Seitenbahn, wenn wir den Regierungsrath wählen."

„Larifari[2]."

„Er scheint gar nicht dumm," bemerkte der Buchmaier wieder; „was er da vorhin gesagt hat, ist doch gar nicht so uneben, wenn ich auch wohl weiß zu welchem Loch[3] er 'naus will."

„Zu welchem Loch? Durch das leere Knopfloch zu einem neuen Orden," ergänzte Heister lachend. „Das arme Knopfloch! sperrt das Maul auf und ist so hungrig, und es will doch nichts hereinfliegen. Ein Bändelesfutter wär' ihm zu gunnen[4]."

Dieser Ton schlug beim Buchmaier an, er lächelte vergnügt und Heister fuhr fort:

„Laßt euch doch von ein paar feingedrehten Redensarten nicht am Narrenseil[5] herumführen. Der Mann hat seinen hochrothen Orden aus dem Knopfloch und die hochrothen Redens-

1. **Hinter'm Berg hält**, cache son jeu, fait le mystérieux.

2. **Larifari**, Unsinn, etc. Comparez le refrain français : Lafaridondène, Lafirodondon.

3. **Zu welchem Loch...** littéralement : par quel trou il veut sortir, où il en veut venir, le but qu'il vise.

4. Gunnen, pour gönnen.

5. **Am Narrenseil herumführen** (zum Narren haben), mener par le bout du nez, railler. Comparez : Am Narrenseil ziehen ein Narr sei .

arten aus dem Munde gethan und thut ganz schlicht gegen euch. Ihr habt's ja selber gesagt: er spricht von Staatsmacht und meint Beamtenmacht. Wir wollen auch, daß der Staat stark sei; aber er soll's nur dadurch sein, daß er die Aufsicht über die Macht führt, die in den Händen der Bürger liegt."

Heister setzte nun noch weitläufig auseinander, welche Kraft einem gegliederten Staate inne wohne, der aus selbstständigen Genossenschaften und Vereinen erwachse.

Wir sehen, welche Bewegungen im Dorfe vorgehen. Wer wird mitten in den Wahlkämpfen noch des unglücklichen Mädchens und des eingekerkerten Knechtes gedenken? Und doch — so wunderbar verschlingen sich die Fäden des Lebens — sollte dadurch die traurige Geschichte ihr Ende finden.

Der Regierungsrath kam plötzlich wieder in die Herrenstube und sagte: „Da draußen geht's wild her. Der Stellenjäger, der Frieder, führt das große Wort. Ich müßte alle criminalistische Witterung verloren haben, wenn der nicht frisch gestohlenes Gut in der Tasche hat."

Die Drei waren still und horchten hin wie Frieder draußen rief: „Adlerwirth, bring' mir einen Ueberrheiner, der Wein da schmeckt ja nach nichts, der schmeckt just wie wenn man die Zung' zum Fenster 'naus streckt."

Als der bessere Schoppen kam und schnell auf einen Zug geleert ward, rief Frieder abermals: „Adlerwirth, hast kein'n Hund da?"

„Warum?" fragte Konrad.

„Narr," schrie Frieder hell auflachend: „Ich hab' so viel Kronenthaler, ich möcht' sie gerad einem Hund zu fressen geben. Mehlwürmer! Mehlwürmer!" kreischte er taumelnd: „Ich hab' sie dem Bäck aus der Nas' zogen."

Er schlug das Glas auf den Tisch, daß ihm die Scherben in die Hand schnitten, er stampfte gewaltig auf den Boden, fuhr sich mit beiden Händen in die Haare und zerrte sich zähne-

knirschend und schrie, obgleich ihn Niemand fassen wollte: „Weg da, weg da! Rühr' mich Keiner an oder ich schneid' ihm die Gurgel ab. Himmelheilig, weg! drei Schritt vom Leib, sag' ich!“

Er starrte stier drein, dann ließ er die Hände fallen, der Kopf sank immer tiefer, er legte ihn auf den Tisch, als wollte er einschlafen; seine Schultern schüttelte er noch immer abwehrend als fasse ihn Jemand.

Der Buchmaier, der Regierungsrath und Heister waren in die große Wirthsstube getreten. Heister wurde schnell Alles klar. Er kannte Frieder als den Vater Magdalenens. Niemand als dieser hatte das Geld gestohlen.

In seinem Rausche wurde Frieder fortgebracht. Er hatte sich nur gegen die Angreifer in seinen Gedanken gewehrt; gegen die wirklichen war er ganz willig, so weit in seinem Zustande von Willen die Rede sein konnte.

Andern Tages wurde Frieder nach der Stadt geführt. Er verlangte vorher noch einmal zu Magdalene gebracht zu werden, er habe ihr Vieles zu sagen. Magdalene hörte und sah ihn aber nicht, sie lag in Fieberphantasien und rief nur bisweilen aus dem Traume:

„Das Beil weg, das Beil weg . . . Hauet dem Marder in den Kopf . . . der Rab' hat die Löffel . . .“

Heister stand mit Thränen in den Augen an ihrem Lager. Frieder bekannte ihm auch sein früheres Verbrechen und daß Magdalene vollkommen schuldlos sei.

Jakob wurde nun frei, Frieder kam an seine Stelle.

Wie ein siegreicher Held wurde Jakob im Dorfe empfangen. Alles drängte sich zu ihm heran, Alles faßte seine Hand; man nannte ihn einen braven, wackern Menschen und war überaus liebreich. Man lobte ihn fast noch mehr als man berechtigt war, denn Niemand kannte genau die Tiefe seines Wesens; aber Jedes hatte ihm etwas abzubitten und kam ihm nun mit doppelter Liebe entgegen.

Heister nahm sich Jakobs an wie ein Bruder, und dieser sah jetzt selber ein, wie Recht Magdalene gehabt hatte da sie immer behauptete: es gibt eine Einigung des Menschen über die Familie hinaus — die freie, rein menschliche Liebe.

Magdalene erkannte Jakob und Heister nur Einmal einen Augenblick, dann verfiel sie wieder in ihre Fieberphantasien und träumte vom Marder mit der Mütze, vom Kopfspalten und vom Beil.

In der ganzen Gegend gewann es Heister alle Herzen, daß er die Unschuld so ans Tageslicht gebracht hatte. Er war Allen bereits als freigesinnter Mann bekannt, jetzt war er ihnen durch sein menschenfreundliches Wesen in den beschränkteren Lebensverhältnissen näher getreten. Die politische Freisinnigkeit zeigte sich Allen in ihrem ursprünglichen Kern: der Humanität. Die Sage verbreitete noch zum Ueberflusse, daß Heister hauptsächlich zur Befreiung der Unschuldigen in das Dorf gekommen sei, da er das Rechte schon lang geahnt habe. Mit großer Stimmenmehrheit wurde Heister zum Abgeordneten gewählt und er vertritt die Rechte des Volkes mit nachdrücklichem Freimuthe.

Und Frieder? Wir müssen zu ihm ins Gefängniß dringen, werden aber wenig erkunden; er, der Feind alles Schweigens, regt jetzt kaum die Lippen zu einem Worte. Es muß noch ein schweres Verbrechen auf ihm lasten, denn bisweilen knirscht er doch vor sich hin:

„Pfui, alter Schinderskuecht, hast dir selber den Strick um den Hals dreht; hast's gelernt, thu's recht. Weinheber, pfui!"

Am zweiten Tage nach der Einkerkerung Frieders fuhr in aller Frühe ein zweirädriger Karren, dran ein mageres Pferd gespannt war, durch das Thal der Universitätsstadt zu. Au dem Karren lag eine lange Kiste und drinnen war die Leiche Frieders. Er hatte sich im Gefängniß erhängt. Schwere, geheimnißvolle Verbrechen hat er mit hinübergenommen.

Bald hoch in den Lüften, bald nahe, geleiteten Raben den Karren. Ihr Krächzen war der einzige Klagelaut, den man vernahm. Das Fuhrwerk ging ihnen zu träge und sie flogen voraus und setzten sich auf einen hervorragenden Tannenast, ließen das Gefährt einen Vorsprung gewinnen und folgten dann immer mit Krächzen wieder nach. Oder waren es Kameraden, die sie anrufen mußten und die ablösten? Der Fuhrmann wenigstens glaubte steif und fest, es wären dieselben, die ihm bis zum Thore der Stadt folgten.

Frieder hatte geheimnißvolle Verbrechen mit sich erdrosselt. Die Gelehrten durchforschten jede Ader seines Körpers, das Geheimniß seines Lebens fanden sie aber nirgends.

Ein freundlicher Genius hatte Magdalene in Fieberphantasien versenkt; sie verschlief Leid und Freud der letzten Tage. Als sie nach mehreren Wochen genas, nahm Heister sie wieder zu sich in die Stadt. Sie ward wieder das selige frohe Kind von ehedem und lebt in der Meinung: Frieder sei eines natürlichen Todes gestorben.

Magdalene hatte keine Ruhe, bis Heister Jakob eröffnete, in welcher Beziehung sie zu Frieder gestanden. Er zuckte schmerzlich zusammen über dieses letzte grausame Geschick, überwand es aber mit seltenem Gleichmuthe, zu dessen Gewinnung ihm noch eine neue Ueberraschung verhalf.

Als Frau Heister in die Küche trat, erkannte er augenblicklich in ihr jene junge Frau wieder, die er an jenem Schicksalsabende mit seinen Stücklein so erfreut hatte; sie war ihm im Gedächtniß geblieben, Heister hatte er nicht erkannt.

Ein freundliches Erinnerungsband wurde nach gegenseitiger Mittheilung dadurch wieder fester geknüpft.

Das Idyll an der Eisenbahn.

Wie klein und eng ist oft das Endziel nach großer und weiter Lebensbahn voll harter Kämpfe. So im hochfliegenden, dem Allgemeinen zugewendeten Streben, so im niedern, beschränkten Dasein. Und am Ende — zwei Schritt Erde, ein vergessener Hügel, der bald wieder der Fläche gleich wird.

Wie friedlich müßten die Menschen sich Raum gönnen, wenn sie des Endes gedächten.

Das aber ist der Segen, den wir aus dem Irren und Drängen ins Weite empfangen, daß wir im winzigsten Raume die Unendlichkeit erfassen lernen; über der engsten Spanne Erde wölbt sich das Himmelszelt, und im kleinsten Thun stehen wir mitten inne in der Thätigkeit des Alls. Wir lernen schon hinieden eingehen in das All, in das wir einst aufgehen.

Am Saume des Eichenwaldes, dort wo der Blick über die weite Wiesenebene hinausschweift bis jenseits zu den waldgekrönten Bergen, von denen eine Burgruine niederschaut: dort steht ein kleines Haus, dessen Gebälk noch in frischer hellbrauner Farbe glänzt; es ist mit dem Giebel dem Thale zugekehrt, das Dach ragt weit vor, drei Eichenstämme tragen den Söller mit hölzerner Brüstung, drauf Nelken und Gelbveigelein[1] blühen.

Das ist das Haus eines Bahnwärters, denn hier nebenan ziehen sich die Schienen in kühngeschweiften Bogen durch das Thal. Die nüchterne Gewinnsucht hat es Verschwendung gescholten, daß man diese Häuser so zierlich errichtet, aber der uneigennützige Schönheitssinn hat gesiegt. Diese Häuser sind Musterbilder ländlicher Wohnungen geworden, sie stehen im Einklang mit der Landschaft als Zierde derselben. Schon finden sie hier und da Nachahmung in den Dörfern und drängen sich

1. Gelbveigelein. Veigelein, dialectique pour Veilchen.

mitten unter die charakterlosen Wohnungen mit den starren kahlen Wänden ohne Handhabe, die aus der Stadt sich herübersiedelten.

Die Einwohner der schönen Wärterhäuschen scheinen dieselben auch in Ehren zu halten, denn nirgends fehlt ein kleiner Blumengarten mit Blüthen aller Art, der dem abseits sich hinziehenden Kartoffelfelde abgekargt wird.

Wenn ihr von der Hauptstadt aus auf der Eisenbahn[1] dahinrollt, an den Feldern vorbei, die sich vor dem schnellen Blicke wie ein Fächer ausbreiten und zusammenlegen; wenn ihr sehet, wie die Pferde auf dem Felde sich bäumen, ungewiß, ob sie jauchzen oder zürnen ihrem Nebenbuhler, dem schnaubenden Dampfroß; wenn ihr sehet wie der Ackersmann eine Weile die Hacke ruhen läßt, euch nachschaut und dann wieder emsig die Scholle wendet, die ihn festhält; wenn ihr dann immer rascher dahinbrauset und das Dampfroß schrillend jauchzt, dann wendet schnell einen Blick nach jenem Wärterhäuschen am Saume des Waldes. Dort steht ein Mann kerzengerade und hält die zusammengewickelte Fahne; unter dem Hause steht eine Frau und hat ein kleines Kind auf dem Arm, das die Hände hinausstreckt ins Weite. — Grüßt sie! Es ist Jakob und Magdalene, die ihren erstgebornen Sohn, den Pathen Heisters, auf dem Arm trägt.

Wenn dann die rollenden Wagen vorbeigesaust sind und man hört sie nur noch in der Ferne, die hastig keuchende Welt ist dahin und endlich Stille ringsum, da steckt Jakob die Fahne

1. Eisenbahn.

In tausend Schmieden bei der Essen Brande
Gießt sie das Erz, und schweißt in Eisenbande
Die weiten Länder, die ihr unterthan,
Vom müden Saumroß, das sich wund getragen,
Nimmt sie das Joch, und schirrt vor ihren Wagen
Den Dampf, den wilden Riesen, an.

(Geibel. Die junge Zeit.)

auf den Pfosten, grüßt sein Weib und lacht mit dem Kinde und arbeitet dann fleißig auf dem Felde.

Das selig stille Glück stirbt nicht aus, es siedelt sich hart neben den unbeugsam eisernen Gleisen der neuen Zeit an.

Die Frau Professorin.

Un jeune peintre épouse une villageoise qu'il emmène dans la capitale où il a obtenu le titre de professeur. La jeune femme, transplantée dans un milieu si différent du sien, ne sait pas se plier à la vie cérémonieuse de la société d'une grande ville. Le professeur rougit des gaucheries de sa femme, qui, de son côté, ne veut pas consentir à abandonner les mœurs simples et le franc-parler du village. De là naissent des querelles qui finissent par détruire de fond en comble une union contractée sous les auspices les plus heureux.

Es kamen zwei fremde Gesellen.

Da sitzt der Wadeleswirth am Gartenfenster im Stüble, er hat den Ellbogen auf den Sims gestemmt und den Kopf in die Hand gestützt; nach seiner Gewohnheit hat er die Füße hinter die vordern Stuhlbeine geschlagen, als wollte er da festwurzeln; denn wo er einmal sitzt, da braucht's fast eine Wagenwinde, um ihn wieder in die Höhe zu schroten[1].

1. **Schroten** appartient aujourd'hui à la conjug. faible : schrotete, geschrotet. On trouve encore quelquefois geschroten; l'imparf. schriet ne se rencontre plus guère. Schroten signifie *couper*, *hacher*, *broyer*, *morceler*, etc., et est formé de Schrot qui désigne entre autres un *tronc*, un *tronceau d'arbre*, un *billot*. Ici le sens de schroten signifie : élever, faire monter à l'aide d'une machine; cette machine primitivement était un bloc de bois, de là l'acception figurée, et alors Schrot a le sens de Klotz, Block. On dit : Ein Faß Bier aus dem Keller herausschroten, in den Keller einschroten.

Freilich sitzt er nicht mehr da, es thut ihm schon lang kein Finger mehr weh, seiner Zeit haben seine Finger Manchem weh gethan; die Rede ging, wo der Wadeleswirth Einen an den Kopf trifft, da wächst kein Haar mehr nach, darum versetzte er auch aus Barmherzigkeit seine Schläge ins Genick, da gibt's auch kein Blut und thut doch wacker weh. — War der Wadeleswirth so ein Raufbold[1]? Ihr werdet ihn schon kennen lernen, daß er ein Mensch war, so lammfromm und gutmüthig wie nur Einer; das hindert aber nicht, daß man zu guter Stunde Einem, der's begehrt, gesalzene Faustknöpfle[2] austheilt: kurzum, der Wadeleswirth war, wie man's nimmt, ein absonderlicher Mensch oder auch nicht. Eigentlich hieß er nicht Wadeleswirth, sondern Lindenwirth, wozu er durch die Linde vor dem Hause und auf dem Schilde das klarste Recht hatte. Jener Name aber — ja das ist eine schlimme Sache, man redet nicht gern davon, es schickt sich nicht, und doch ist das, worauf es sich stützt, nichts Geheimes, man macht dort wo der Mann her ist, gar kein Hehl daraus, also: vom innern Kniegelenke bis gegen die Knöchel — rund heraus, die Wade war beim Lindenwirth tapfer bestellt und darum wurde er so genannt.

Jetzt können wir uns schon ruhiger beim Wadeleswirth niederlassen, wir müssen aber damit eilen, denn es gibt bald großes Halloh[3] im Hause und im ganzen Dorfe und Alles durch einen einzigen Menschen oder zwei.

Der Wadeleswirth sitzt also still da und läßt seine Gedanken

1. **Raufbold**, se dit de celui qui est toujours prêt à se battre, à chercher querelle, etc. **Bold** a la même racine que **bald** dans le sens primitif *est hardi*, *téméraire*. On trouve le mot dans un grand nombre de noms propres d'hommes : **Leopold**, **Diebold**, **Humbold**, et aussi dans beaucoup de noms communs : **Trunkenbold**, **Saufbold**, **Witzbold**, **Lügenbold**, **Tückebold**, etc.

2. **Gesalzene**, salées. Comparez : **Einen knöpfeln**, rouer quelqu'un de coups.

3. **Halloh**, **Hallo** et **Holla** sont des interjections formées par l'impératif d'un ancien verbe signifiant appeler. Cette interjection est souvent, comme cela a lieu ici, employée substantivement.

um sich her schwirren wie die Fliegen, die summend die Stube durchschwärmen. Freilich hat man nicht viel Gedanken, wenn man so müde ist und wie der Wadeleswirth eben vom Feld heimkommt, wo man einen Wagen Heu aufgeladen; da thut's wohl, geruhig zu verschnaufen und die Gedanken, wenn man deren hat, machen zu lassen was sie wollen. Der Katze, die auf dem äußern Fenstersims hockte und gar viel mit sich zu thun hatte, nickte er einmal zu, dann kehrte er sich um und rief:

„Lorle!" Aus der Kammer antwortete eine Stimme: „Was?"

„Ich mein', du machst's auch wie die Katz; die putzt sich, wie wenn wir Fremde bekämen."

„Mir ist's auch so," antwortete es von innen.

„Mach' dich nur fertig, und wenn du verkühlt bist, hol' mir einen Trunk (Most) aus dem Keller; ich verdurst' schier."

„Gleich, gleich," antwortete es wieder aus der Kammer. Man hörte eine Kiste zuschlagen, dann Jemand die Treppe hinablaufen und bald wieder heraufkommen, die Thüre öffnete sich, da . . . da fiel hart am Fenster ein Schuß, ein gellender Schrei entfuhr dem Mund des Mädchens, das Glas mit dem Most lag auf dem Boden und die Katze sprang in die Stube ganz nahe vorbei an dem Gesichte des Wadeleswirths. Dieser stand auf und fluchte und das Mädchen war in der halbgeöffneten Thür verschwunden.

Wir aber müssen dem seltsamen Ereigniß nachgehen . . .

Zwei junge Männer schreiten durch den Bergwald; der eine in grauer Tyrolerjuppe[1] mit grünen Schnüren, groß und breitbrustig, mit braunrothem unverschorenem Bart, einen grauen Spitzhut, breitkrämpig und vielfach zerdrückt auf dem Kopfe; der andere mit bescheidener Mütze, unter der ein feingeschnittenes Gesicht mit wohlgezogenem Backenbart sichtbar wird, seine kleine Gestalt etwas nach vorn gebeugt mit einem zertra-

1. Tyrolerjuppe. Juppe ou Jupe, synonyme de Jacke.

genen schwarzen Ueberrock bekleidet. Die Beiden wandern wortlos dahin. Ein alter Bauer trägt ihnen zwei Ränzchen, eine Zither, einen Malerstuhl und eine Flinte nach. Jetzt treten sie aus dem Walde und im Thale vor ihnen zieht sich ein langes Dorf hin, wie man sagt, nur auf einer Seite gebacken, denn die Häuser stehen längs des Baches, der murrend und wild-rauschend über und zwischen Felsen wegrollt; ein Steg führt über den Bach, wo jenseits auf einsamem Hügel die Kirche steht.

„Da hast du's, das ist Weißenbach," sagte der große mit klangvoller Bruststimme.

«Ille terrarum mihi praeter omnes angulus ridet,» sagte der Kleine, in dessen schwarzem Gewande wir mit Recht einen abgetragenen Schulrock vermuthet haben.

„Laß deinen Horaz," erwiderte der Große, dem wir ohne Scheu den Malerstuhl zuerkennen dürfen.

„Gern," versetzte der Kleine und sich umschauend fuhr er lächelnd fort: «Ite, missa est, ihr Bücher sollt mir nicht zwischen die Beine laufen in der freien Natur, still! Bruder, das solltest du malen, oder ich will ein Märchen schreiben, wie das Steckenpferd[1] des Autors, das in jedem Buche aufgezäumt an die Krippe gebunden ist, lebendig wird und mit dem Buch davonjagt; es müßte herrlich sein, wenn so ein Rudel Bücher, eine ganze Bibliothek da den Berg hinunterritte, hussa! hussa[2]! Ich will das Märchen schreiben." —

1. Steckenpferd (on trouve aussi Stockpferd) désigne littér. : un bâton dont les enfants se servent pour monter dessus, comme sur un cheval, désigne particulièrement un bâton qui se termine par une tête de cheval. Au figuré, Steckenpferd désigne un attachement exagéré et un peu puéril, et aussi l'objet de cet attachement. — Gœthe dit : Wir haben, um übertriebene Eigenschaften zu bezeichnen, das höflichere Wort Steckenpferd, bei dessen Gebrauch wir einander mehr schmeicheln als verletzen. — Jedes Zeitalter hat sein besonderes Steckenpferd.]

2. Hussa, Jagd-, Verfolgungs- und Jubelruf. Wieland dit :

Ein lautes Hussa schallt baccantisch durch den Saal,
Und Jung und Alt, was Füße hat, muß springen.

„Du thust's doch nicht, du speist dir immer in die Hände und greifst nie zu."

„Leider hast du Recht, aber hier will ich frisches Leben holen. Sieh, wie das Dorf hier so friedlich im Mittagsschlummer daliegt als wär's ein großes Wasserungeheuer, das sich am Ufer sonnt; die Strohdächer sind wie große Schuppen. Sieh dort die Kirche! Ich liebe die Kirchen auf den Bergen, sie gehören nicht mitten in den Häusertrödel[1]. Auf diesen Felsen will ich meine Kirche erbauen — das ist schön! Auch leiblich sollen die Menschen aufsteigen, sich erheben zur geistigen Erhebung. Wie diese Kirche hier jenseits des Steges auf dem Berge steht, ist sie die wahrhaft transcendente, supranaturalistische."

Nach einer Pause fuhr er fort: „Hörst du die Hunde bellen[2] und die capitolinischen Wächter schnattern? Hörst du die Kinder dort jauchzen? Die guten Kinder! Sie ahnen nicht, daß du kommst, ihre Jugend im Bilde zu verewigen. Schon Virgil sagt sehr schön: O fortunatos nimium, sua si bona norint, agricolas. Das Volk ist doch wie die stille Natur, es weiß nichts von der Schönheit seines Lebens, es ist vegetabilisches Dasein und wir kommen, die Geistesfürsten, und verwenden ihre gebundene Welt zu freien Gedanken und Bildern."

„Und wer weiß," erwiderte der Große endlich, „wie der Weltgeist uns verwendet, zu welchen Gedanken und Bildern wir ihm dienen."

„Du bist frommer, als du glaubst, das ist ein großer Gedanke," entgegnete der Gelehrte und der Maler fuhr auf:

„Numero A 1. Gib doch nicht gleich Allem was man sagt, ein Schulzeugniß."

Die Beiden schwiegen. Der Maler, der seinen Kameraden

1. Häusertrödel. Trödel désigne, en général, une réunion d'objets disparates et sans beaucoup de valeur.

2. Bellen est aujourd'hui de la conjug. faible. On trouve cependant encore boll, bolle, gebollen, du bellst, er billt, bell; mais la conjug. faible est presque seule en usage dans la langue usuelle.

doch zu hart angelassen zu haben glaubte, faßte seine Hand und sagte: „Hier bleiben wir nun, schüttle allen Schulstaub von dir, wie du dir's vorgenommen, denk' nichts und will nichts und du wirst Alles haben."

Der Kleine erwiderte den Händedruck mit einem unendlich sanften Blicke und der Maler fuhr fort: „Ich muß dir den Mann schildern, bei dem wir bleiben."

„Nein, thu's nicht, laß mich ihn selber finden," unterbrach ihn der Kleine.

„Auch gut."

Als sie sich jetzt dem Dorfe näherten, schlug der Maler den Fußweg ein, der hinter den Häusern herläuft; der Kleine bemerkte: „Es liegt ein tiefes Gesetz darin, daß die Naturstraßen nirgend geradlinig sind; der Bach hat einen undulirenden, einen wellenförmigen Weg, und die Straßen von Dorf zu Dorf ziehen sich selbst durch die Ebene in Schwingungen dahin. Die Philosophie der Geschichte kann davon lernen, daß Natur und Menschheit sich nicht nach der logischen Linie bewegen."

„Bei den Straßen hat das einen einfachen Grund," bemerkte der Maler, „ein Gefährt[1] geht viel leichter, wenn es durch eine Biegung wieder einen Schwung bekommt; bei einem schnurgeraden Wege liegt auch das Pferd zu gleichmäßig und ermüdend im Geschirr. Das ist Fuhrmannsphilosophie."

Mit diesen Worten waren die beiden in einen Baumgarten getreten; der Maler nahm dem Bauer die Flinte ab und schoß damit in die Luft, daß es weithin widerhallte, dann schrie er Juhu! sprang die Treppe hinauf und hinein in die Stube . . .

Da sind wir also wieder beim Wadeleswirth, in dem Augenblick, da die Katze ihm am Gesicht vorbeigesprungen und

1. Gefährt ou Gefährte. Der Gefährte signifie : le compagnon de route; das Gefährt ou Gefährte, l'attelage. Cette dernière acception n'est plus guère usitée que dans le langage champêtre. La même idée est ordinairement exprimée par Fahrzeug.

das Glas Most auf den Boden gefallen war. Der Wirth steht da, hat beide Fäuste geballt und flucht:

„Kreuzmillionenheideguguk, was ist denn das? Was gibt's ins —"

„Ich bin's," rief der Maler, die Hand zum Willkomm ausstreckend.

Die Faust des Wirthes entballte sich und er rief: „Wa . . . Was? Ja, bigott, er ist's. Ei Herr Reinhard, sind Ihr auch wieder aufe gelaufen[1]? Das ist ein fremder Besuch, da sollt' man ja den Ofen einschlagen[2]."

„Weil's Sommer ist, alter Kastenverwalter," erwiderte der Begrüßte, indem er derb die Hand des Wadeleswirths schüttelte, der jetzt fragte:

„Seid Ihr's gewesen, der im Garten geschossen hat?"

„Nein, nicht ich, da mein Weib," sagte der Maler, die Flinte aufhebend, „kann das Maul nicht halten."

„Ihr seid noch allfort der Alte, aber der Mann muß für's Weib bezahlen; es kostet Straf', wenn man schießt."

„Weiß wohl, ich bezahl's gern."

Reinhard stellte nun seinen Freund, den Bibliothekscollaborator Reihenmaier vor.

„Reihenmaier," sagte der Wadeleswirth, „so haben wir hier auch ein Geschlecht."

Der Collaborator erwiderte lächelnd:

„Es können weitläufige Verwandte von mir sein, ich stamme auch von Bauern ab."

„Wir stammen alle von Bauern ab," sagte der Wadeleswirth, „der Erzvater Adam ist seines Zeichens ein Bauer gewesen."

1. Aufe gelaufen, zum Besuch gekommen, sonst nur von ganz nahen Nachbaren gebräuchlich. (Note de l'auteur.)

2. Den Ofen einschlagen. Eine gewöhnliche Redensart, wenn ein unerwarteter Freund kommt. (Note de l'auteur.)

„Wo ist den Eure Eva, alter Adam?" frug Reinhard.

„Sie kommt gleich mit dem Heuwagen, ich bin dieweil voraus. Lorle! Lorle! Wo bist?"

„Da," antwortete eine Stimme von unten.

„Mach hurtig[1] die Scheuer auf, daß sie mit dem Wagen gleich 'rein können, es wird einen Regen geben, und komm hernach 'rauf."

„Die Grundel? Ich bin begierig die Grundel[2] wieder zu sehen," sagte Reinhard; der Wadeleswirth erwiderte schelmisch lächelnd und mit dem Finger drohend:

„Oha, Mannle! Das ist kein Grundel mehr, das kann sich sehen lassen, es ist ein lebfrisches Mädle; bigott aber Ihr könnet Euch nicht sehen lassen, man meint Ihr wäret ein alter Hauensteiner Salpeterer, Ihr habt ja einen ganzen Wald im Gesicht, Rothtannen und Blutbuchen, was kostet das Klafter? Saget einmal, lassen denn die Kesselflicker und Scheerenschleifer in den Kanzleien so einen Bart ungerupft und ungeschoren? Machen sie's ihm nicht auch wie den Büchern und den Zeitungen —"

„Mann! Um Gottes willen, Mann!" unterbrach ihn Reinhard, „kommt Ihr jetzt auch mit diesen Geschichten an? Hat man denn nirgends mehr Ruhe vor der verdammten Politik?"

„Ja gucket[3], das geht einmal nimmer anders; wir dummen[4] Bauern sind jetzt halt auch einmal so dumm und fragen darnach, wo unsere Steuern hinkommen, für was unsere Buben so lang Soldaten sein müssen und —"

„Weiß schon, weiß schon Alles," betheuerte Reinhard.

Der Collaborator aber faßte die Hand des Wirths, klopfte ihm auf die Schulter und sagte:

„Ihr seid ein ganzer Mann, ein Bürger der Zukunft."

1. **Mach hurtig**, dépêche-toi.
2. **Grundel** ou Gründling, un petit poisson, en général, *goujon*.
3. **Gucket**, pour seht.
4. **Wir dummen**, ou wir dumme. Après le pronom wir l'adjectif peut prendre la forme faible ou forte.

Der Wadeleswirth schüttelte sich, hob beide Achseln, schauet den Collaborator mit gerunzelter Stirne an und sagte dann, indem er lächelnd nickte:

„Einen schönen Gruß und ich ließ' mich schön bedanken."

Der Collaborator wußte nicht, was das bedeuten soll. Es gab aber nicht lange Bedenkzeit, man vernahm Peitschenknallen auf der Straße, der Wadeleswirth ging nach der „Laube," dem bedeckten Söller, der das Haus, mit Ausnahme der Gartenseite, umschloß; die beiden Fremden folgten.

„Fahr' besser hist," rief der Wirth dem jungen Manne zu, der auf dem Sattelgaule vor dem Heuwagen saß; „noch schärfer hist, sonst kommst du nicht herein, du lernst's dein Lebtag nicht; so, so, jetzt frischweg, fahr' zu!"

Der Wagen war glücklich herein; freier athmend ging man wieder nach der Stube.

Der Collaborator fragte bescheiden:

„Warum lasset ihr denn das Scheunenthor nicht weiter machen, da es doch so mühsam ist hereinzufahren?"

Der Wadeleswirth, der zum Fenster hinausgesehen hatte, kehrte sich um, dann schaute er wieder in's Freie und sprach hinaus:

„Das junge Volk braucht's nicht besser zu haben als wir, es soll eben auch lernen, die Augen bei sich haben und geschickt sein und wissen was hinter ihm drein kommt. Ich bin mehr als dreißig Jahre da hereingefahren und bin nie stecken geblieben." Jetzt wendete er sich nach der Stube und fuhr fort: „Was ist denn eigentlich Euer Geschäft, Herr Kohlebrater?"

„Ich bin Bücherverwalter."

Nun kam die Frau, der Sohn, der Knecht und die Magd in die Stube. Alle bewillkommten[1] Reinhard und die Frau bemerkte, auf den Bart deutend:

1. Bewillkommten. Bewillkommen ou bewillkommnen, et vervollkommen ou vervollkommnen, sont de la conjug. faible parce qu'ils dé-

„Ihr seid recht verwildert in den zwei Jahren, wo wir Euch nicht gesehen haben."

„Unser Tambourmajor," sagte Stephan der Sohn, „hat auch so einen gottsjämmerlichen Bart gehabt, er hat ihn aber alle Morgen schwarz gewichst."

„Wenn ich jung wäre, mich dürftet ihr mit dem Bart nicht küssen," sagte Bärbel, eine bejahrte, starkknochige Person, die als Magd im Hause diente; Martin, der Knecht, der hinter ihr stand, war ihr Sohn. Dieser hatte seine besondere Meinung, die er nun auch preisgab :

„Und ich sag', der Bart paßt ihm staatsmäßig, er sieht aus wie der heilig' Joseph in der Kirch'!"

„Und du wie der Mohrenprinz," endete der Wadeleswirth; „aber wo steckt denn das Lorle? Alte, hol' mir einen Trunk aus dem Keller und gib mir ein Mümpfele[1] Käs und dann richtest du dem Herrn Reinhard sein altes Zimmer her und der andere fremde Herr kann auf dem Tanzboden schlafen."

Der Wadeleswirth bekam nun doch endlich seinen Trunk; er ging lieber eine Stunde in brennendem Durst umher, ehe er die zwei Treppen hinab- und wieder hinaufstieg. Der Collaborator setzte sich zu ihm.

Reinhard machte einen Gang durch das Dorf; alle Kinder liefen ihm nach und einige muthvolle riefen sogar aus sicherm Versteck:

Rother Fuchs, dein Bart brennt an,
Schütt ein bisle Wasser dran.

Reinhard ging in das Haus wo der Bader[2] wohnte, die Kinder warteten vor der Thür bis er wieder geschält herauskäme; als

rivent des adjectifs willkommen, vollkommen, et sont, par conséquent, des verbes dérivés.

1. Mümpfele, altération de Mundvoll.

2. Bader, pour Barbier. Bader, celui qui possède une salle de bain, et qui, autrefois, joignait à ce métier celui de barbier, de chirurgien.

er aber mit vollem Bartschmucke wieder erschien, lachten und jubelten sie auf's Neue.

Im Hause des Baders wohnte noch Jemand, dem Reinhard einen Auftrag gegeben hatte, es war der Dorfschütz, der jetzt mit der Schelle herauskam. Er klingelte an allen Ecken und sprach dann laut und deutlich: „Der Maler Reinhard ist wieder angekommen mit einem großmächtigen rothen Bart. Wer ihn sehen will, soll in die Linde kommen, allda ist der Schauplatz. Eintrittspreis ist, daß Jeder ein groß Maul machen und seine Zähne weisen muß, wenn er hat. Um halb neun Uhr geht die Fütterung an. Kinder sind frei."

Ein unaufhörliches Gelächter zog durch das ganze Dorf, die Kinder folgten jubelnd und johlend dem Schütz auf dem Fuße, sie waren kaum so lang zum Schweigen zu bringen, daß man die Verkündigung hören konnte.

Als es bereits Nacht geworden und der Himmel mit schweren Regenwolken überzogen war, saß Reinhard auf der Steinbank unter der Linde vor dem Wirthshause; er lachte vor sich hin, der urplötzlichen Heiterkeit gedenkend, mit der er unversehens die Seelen aller Einwohner erfüllt hatte. Da hörte er ein verhaltenes Schluchzen in der Nähe, er stand auf und sah ein Mädchen, das nach der Scheune ging.

„Lorle?" sagte er in fragendem Tone.

„Grüß Gott," antwortete das Mädchen, die dargebotene Hand fassend, ohne aufzuschauen und ohne die Schürze vom Gesicht zu nehmen.

„Du hast... Ihr habt ja geweint; warum denn?"

„Ich, ich... hab' nicht geweint," erwiderte das Mädchen und konnte vor schnellem Schluchzen kaum reden.

„Warum gunnet ihr mir denn keinen Blick und sehet mich nicht an? hab' ich Euch was Leids than?"

„Mir? mir, nein."

„Wem denn?"

„Euch.“

„Ja wie so?“

„Es gefällt mir nicht, daß Ihr Euch so zum G'spött vom ganzen Dorf machet, das ist nichts und uns habt Ihr doch auch zum Narren; das hätten wir nicht von Euch denkt.“

„Ihr seid recht groß und stark geworden, Lorle; kommet 'rein in die Stub', daß ich Euch auch sehen kann.“

„Brauchet nicht jetzt noch mit mir Euern besondern Possen haben,“ endete das Mädchen, raffte sich schnell zusammen und sprang davon durch das Hofthor nach der Straße.

Reinhard saß mit zusammengekniffenen Lippen vor sich niederschauend wieder auf der Bank. Was ihm vor einem Augenblicke noch wie ein übermüthiger aber harmloser Scherz vorgekommen war, das hatte jetzt eine ganz andere Gestalt. Von sich sah er bald ab und dachte: das Kind hat Recht, es ist ein Stück Aristokratie in diesem Scherze; wir wissen nicht wie viel von schmählichem Hochmuth in Jedem von uns steckt. Ich habe das ganze Dorf zu meinem Spaß verwendet.

Der Collaborator kam jetzt auch herab und sagte:

„Ein sonderbarer Mann unser Wirth! Ich bin doch schon durch alle Examina gesiebt worden, aber der hört gar nicht auf mit Fragen und dabei hat er so 'was Mißtrauisches.“

„Das ist's nicht,“ sagte Reinhard, „die Bauern haben eine alte Regel: wenn man mit einem fremden Löffel essen will, soll man vorher dreimal hineinhauchen, verstehst du?“

„Ja wohl, das ist ein tiefsinniger Gedanke.“

„Einen schönen Gruß und ich ließ' mich schön bedanken, Herr Kohlebrater,“ entgegnete Reinhard lachend.

Viele Männer und Burschen aus dem Dorfe sammelten sich, von Allen ward Reinhard herzlich bewillkommt; die heitere Weise, die sie herbeigelockt, erhielt eine entsprechende Fortsetzung. Man ging nach der Stube und Reinhard wußte den ganzen Abend allerhand schnurrige Geschichten von seinen Fahr-

ten in Oberitalien und Tyrol zu erzählen, das Gelächter wollte kein Ende nehmen. Reinhard gab sich selbst mehr zum Besten als es eigentlich seine Art war; er wollte indessen ein Uebriges thun, weil er sie Alle zum Besten gehabt hatte, wie er in gesteigerter Selbstanklage sich vorwarf. Nach und nach gerieth er aber aus innerer Lustigkeit auf allerlei tolle Seltsamkeiten, denn er konnte sich, namentlich in zahlreicher Gesellschaft, wahrhaft in eine Aufregung hineinarbeiten.

Reinhard war so voll Lustigkeit unter den Menschen gewesen und auf seinem Zimmer ward er verstimmt und düster; die Welt erschien ihm doch gar zu nüchtern, wenn er sie selber nicht etwas aufrüttelte.

Lorle war den ganzen Abend nicht in die Stube gekommen. Tief in der Nacht „schlurkte[1]" noch Jemand in Klapp-Pantoffeln durch das ganze Haus und drückte an allen Thüren; es war der Wadeleswirth, der nie zu Bett ging, bevor er nicht Alles von oben bis unten durchgemustert hatte.

Das war ein Sonntagsleben.

Am andern Morgen stand der Collaborator ganz früh vor dem Bette Reinhards und sang mit wohlgebildeter, kräftiger Stimme, die man ihm nicht zugemuthet hätte, das Lied aus Preciosa : „Die Sonn' erwacht[2]" mit Webers thaufrischer Melodie. Reinhard schlug murrend um sich.

„Ein Mann wie du," sang der Collaborator recitando, „der das herrliche Bild Sonntagsfrühe abconterfeit, darf einen Morgen nicht verschlafen, wie der heut, bum, bum."

1. **Schlurkte**, schlurken, a le même sens que schlarfen ou schlurfen qui signifie : marcher en traînant les pieds sur le sol.

2. **Die Sonn' erwacht.** Ces mots forment le début d'une ravissante chanson, tirée de *Preciosa*, un des charmants opéras du célèbre compositeur Carl Maria Weber (1786-1826).

Reinhard war still und der Collaborator fuhr sprechend fort: „Was fangen wir heut' an? Es ist Sonntagmorgen, es hat heut' Nacht geregnet, als ob wir's bestellt hätten; Alles glitzert und flimmert draußen. Was treiben wir nun? Giebt's keine Kirchweihe in der Nähe? Kein Volksfest?"

„Brat' dir ein Volksfest," entgegnete Reinhard, „trommle dir die Massen zusammen, die du brauchst, und sattle dein Gesicht mit einem Operngucker; wirf Geld unter die Kinder, daß sie sich raufen und übereinander purzeln, dann hast du ein Volksfest mit ipse fecit."

„Du warst gestern Abend so lustig und bist heute so mürrisch."

„Ich war nicht lustig und bin nicht mürrisch; ich bin nur ein Kerl, der eigentlich allein sein sollte und verdammterweise doch keinen Tag allein sein kann. Paß auf, wie ich's meine. Es ist mir lieb, wenn du bei mir bist; ein Freund wie du, der's so treu meint, ist wie wenn man Geld im Schrank hat; braucht man's auch nicht, es unterstützt doch, weil man weiß, man kann's holen, wenn Noth an Mann geht. Also bleib' die noch übrigen Tage deiner Ferien da, aber laß mich auch ein bischen mir."

„Ich begreife dich wohl. Hier empfängst du den Kuß der Muse und da darf kein fremdes, betrachtendes Auge dabei sein. Ich will dich gewiß ganz dir überlassen, stets zurücktreten, wo sich dir irgend ein Motiv zu einem Bilde bieten könnte; da darf man nicht mit Fingern hindeuten, nicht einmal profanen Auges hinschauen. Die Wurzel, die schaffende Triebkraft alles Lebens, ruht im Dunkel, wo kein Sonnenblick, wo kein Auge hindringt."

„Das auch," sagte Reinhard, „und für dich selber merke dir: will[1] nicht von jedem Augenblicke etwas, ein Resultat, einen Gedanken und dergleichen; lebe und du hast Alles. Wir stecken

1. Will. Cet impératif appartient à la langue familière, la forme ordinaire de l'impératif est wolle, forme du subjonctif.

in der Gedankenhetzjagd, die uns gar nicht mehr in Ruhe das Leben genießen läßt, du vor Allen, aber ich kann auch sagen wie jener Pfarrer in seiner Strafpredigt: Meine lieben Zuhörer, ich predige nicht nur für euch, ich predige auch für mich. — Laß uns leben! leben! Der Hollunder blüht, er blüht und nicht bloß damit ihr euch einen Thee daraus abbrüht, wenn ihr euch erkältet habt."

„Entschuldige, wenn ich dir sage," bemerkte der Collaborator in zaghaft rücksichtsvollem Tone, „es steckt mehr Romantik in dir als du glaubst, das war ja auch die blaue Blume der Romantiker : ohne alle Reflexion zu sein, im Vollgenuß des Nichtwissens."

„Bin nicht ganz einverstanden, aber meinetwegen heiß' es Romantik, wenn das Kind einen Namen haben muß."

Reinhard stand halb angekleidet am Fenster und sog die Morgenluft in vollen Zügen ein; plötzlich prallte er zurück, der Collaborator sprang schnell an das leere Fenster und sah hinaus. Das Wirthstöchterlein ging über den Hof, luftig gekleidet, ohne Jacke und barfuß. Eine Schaar junger Enten umdrängte sie schnatternd.

„Ihr Fresserle," schalt sie und verzog damit trotzig den Mund, „könnet's nicht verwarten, bis eure Kröpfle vollgestopft sind? Euch sollt' man alle Viertelstund' anrichten, nicht wahr? Nur stet, ich hol's ja, nur Geduld, ihr müsset halt auch Geduld lernen; aus dem Weg! Ich tret' euch ja.

Die jungen Entchen hielten an, als ob sie die Worte verständen, das Mädchen ging nach der Scheune und kam mit Gerste in der Schürze wieder. „Da," sagte sie, eine Handvoll ausstreuend, „g'segn' euch's Gott! Gunnet's euch doch, ihr Neidteufel und purzelt nicht über einander weg, scht!" scheuchte sie und warf eine Hand voll Gerste abseits, „ihr Hühner, bleibt da drüben." Der Hahn stand auf der Leiter an der Scheune und krähte in die Welt hinein. „Kannst's noch, accurat wie

gestern," sagte das Mädchen sich verbeugend, „komm' jetzt nur 'runter; bist halt grad wie die Mannsleut', die lassen immer auf sich warten, wenn das Essen auf dem Tisch steht."

Der Hahn kam auch herabgeflogen und ließ sich's wohl schmecken, plauderte aber viel dabei; wahrscheinlich hatte er eben etwas Geistreiches oder Possiges gesagt, denn eine gelbe Henne, die gerade ein Korn aufgepickt hatte, schüttelte den Kopf und verlor das Korn. Der Galante sprang behende herzu, holte das Verlorene und brachte es mit einem Kratzfuße, einige verbindliche Worte murmelnd.

„Guten Morgen, Jungferle," rief jetzt der Collaborator in den Hof hinab; das Mädchen antwortete nicht, sondern sprang wie ein Wiesel davon und ins Haus; die jungen Enten und die Hühner schauten bedeutsam nach dem Fenster hinauf, sie mochten wohl ahnen, daß von dorther die Störung gekommen war, die ihnen die fernere Nahrung entzog.

„Das ist ein Mädchen! ach, das ist ein Mädchen!" rief der Collaborator in die Stube gewendet und ballte beide Fäuste zum Himmel; er durchmaß hierauf zweimal ohne zu reden die Stube, stellte sich dann vor Reinhard und begann wieder:

„Da hast du's, ich kann weiter nichts sagen als: das ist ein Mädchen. Kein Epitheton genügt mir, keines. Hier haben wir ein Gesetz der Volkspoesie, sie gibt den vollsten Ausdruck, macht die tiefste Wirkung oft blos durch das einfachste Substantiv, ohne Epitheton; meiner Sprache steht jetzt in solcher Entzückung nicht mehr zu Gebote, als der eines Bauernburschen."

„Was hälst du davon, wenn wir uns mit dem Epitheton „göttlich" begnügten?"

„Spotte jetzt nicht, das Mädchen mußt du malen, wie es dastand, eins mit der Natur, zu ihr redend und von ihr begriffen, die vollendete Harmonie."

„Es wäre allerdings etwas nie Dagewesenes: ein Mädchen im Hühnerhofe."

„Nun, wenn auch nicht so, das Mädchen mußt du malen, hier ist dir ein süßes Naturgeheimniß nahegestellt, du" —

„Ins Teufels Namen, so schweig doch still, wenn es ein Geheimniß ist. Du schwatzest schon am frühen Morgen, daß man nicht mehr weiß, wo einem der Kopf steht."

Die beiden Freunde saßen eine Weile lautlos bei einander; endlich sagte der Collaborator aufstehend:

„Du hast Recht, der Morgen ist wie die stille Jugendzeit, da muß man den Menschen allein lassen, für sich, bis er nach und nach aus sich erwacht; man soll ihn nicht aufrütteln. Ich gehe in den Wald, du gehst doch nicht mit?"

„Nein."

Der Collaborator ging und Reinhard saß lange still, das viele Reden und Rütteln des Collaborators hinterließ ihm die Empfindung, als ob er von einer geräuschvollen Reise käme; die ruhige Spiegelglätte des Morgenlebens war ihm zu hastigen Wellen aufgehetzt. Reinhard war verstimmt und nervengereizt, er legte sich nochmals auf das Bett und verfiel in leisen Schlummer. Die Glocken des Kirchthurms weckten ihn, es läutete zum Erstenmal zur Kirche. Reinhard ging hinab in die Küche; die Bärbel, seine alte Gönnerin, die sonst so freundlich mit ihm geplaudert hatte, war unwirsch[1], sie sagte, er solle nur in die Stube gehen, sie hielte ihm schon seit drei Stunden den Kaffee bereit und man könne ja das Feuer nicht ausgehen lassen von seinetwegen. Reinhard war eben im Begriffe ihr eine barsche Antwort zu geben, er hatte es genug, sich über den gestrigen Scherz hart behandeln zu lassen, da hörte er die Stimme Lorle's von der Laube:

„Bärbel, komm auſe, guck ob's so recht ist."

1. **Unwirsch**. Dans ce mot, un n'est pas privatif, mais augmentatif, et unwirsch exprime avec plus de force l'idée renfermée dans wirsch qui signifie aufgebracht, wild, mürrisch, unfreundlich. Nous avons déjà dit que un est quelquefois augmentatif ou péjoratif.

„Komm' du 'rein, ist grad so weit; mach nur fort, es wird schon recht sein."

Ohne eine Antwort gegeben zu haben, verließ Reinhard die Küche, er ging aber nicht in die Stube, sondern fast unhörbar nach der Laube. Ungesehen von dem Mädchen konnte er dasselbe eine Weile beobachten; er stand betroffen beim ersten Anblick. Das war ein Antlitz voll seligen, ungetrübten Friedens, eine süße Ruhe war auf den runden Wangen ausgebreitet; diese Züge hatte noch nie eine Leidenschaft durchtobt oder ein wilder Schmerz, ein Reuegefühl verzerrt, dieser feine Mund konnte nichts Heftiges, nichts Niedriges aussprechen, eine fast gleichmäßige zarte Röthe durchhauchte Wange, Stirn und Kinn, und wie das Mädchen jetzt mit niedergeschlagenen Augen das Bügeleisen still auf der Halskrause hielt, war's wie der Anblick eines schlafenden Kindes; als es jetzt die Krause emporhob, die großen blauen Augen aufschlug und den Mund spitzte, trat Reinhard unwillkürlich mit Geräusch einen Schritt vor.

„Guten Morgen, oder bald Mittag," nickte ihm Lorle zu.

„Schön Dank, seid Ihr wieder gut?"

„Ich bin nicht bös gewesen, ich wüßt' nicht warum. Habt Ihr gut geschlafen?"

„Nicht so völlig."

„Warum? Habt Ihr was träumt? Ihr wisset ja, was man in der ersten Nacht in einem fremden Bett träumt, das trifft ein.

„Aber mein Traum nicht."

„Nun, was ist's denn gewesen? Dürfet Ihr's nicht sagen?"

„Ganz wohl, und Euch besonders, ich hab' von Euch träumt."

„Ach, von mir, das kann nicht sein. Gucket, machet mir keine Flatusen[1]; es hat mich verdrossen, wenn Ihr mich früher Grundel geheißen habt, aber es wär' mir noch lieber, wenn Ihr so saget, als wenn Ihr mir so was Gaukliches vormachet."

1. Flatusen, pour Flattereien, Schmeicheleien.

„Ich kann ja auch was träumt haben, das gar kein' Flatuse ist. Machet aber nur kein Gesicht, es ist nichts Böses, es ist blos dumm. Mir hat's träumt, ich sei mit Euch auf dem Bernerwägele gesessen und Euer Rapp war angespannt, und hat eine großmächtige Schelle um den Hals gehabt, die hat geläutet wie die Kirchenglock', und der Rapp ist nur so durch die Luft dahingeflogen, seine Mähne ist hoch aufgestanden und man hat kein Rad gehört und wir sind doch immer fort und fort. Ich hab' den Rapp halten wollen, er hat mir aber schier die Arme aus dem Leib gerissen und Ihr seid immer ganz ohne Angst neben mir gesessen und so immer fort; plötzlich legt sich der Wagen ganz sanft um und wir sind auf dem Boden gelegen, da ist mein Kamerad kommen und hat mich geweckt."

„Das ist ein wunderlicher Traum, aber in den nächsten vier Wochen fahr' ich nicht mit Euch. Was ich hab' sagen wollen, Euer Kamerad ist ein wunderlicher Heiliger, mein Vater sagt, er sei stolz und hochmüthig, ich mein' eher er sei zimpfer[1] und ungeschickt."

„Ihr habt ihm doch seine Störung verziehen?"

„Ja. Seid Ihr auch schon auf gewesen?"

„Nicht ganz. Mit meinem Kameraden habt Ihr Recht, er ist nicht stolz, im Gegentheil scheuch und furchtsam."

„Ja, das hab' ich auch denkt, und grad weil er scheuch und furchtsam ist, da geht er so auf die Leut' 'nein und thut wie wenn er sie zu Boden schwätzen wollt'. Wie ich vorlängst[2] bei der Vroni auf der Hohlmühle gewesen bin, Ihr wisset ja, sie ist mit meinem Stephan versprochen, sie heirathen bis zum Herbst und er übernimmt die Mühle; Ihr seid doch auch noch da zur Hochzeit?"

„Kann sein, aber Ihr habt mir was erzählen wollen?"

1. Zimpfer, de zimp, zimper, zimperlich, zimpferlich. Tous ces mots expriment l'idée de timidité, de retenue mêlée à un peu d'affectation.

2. Vorlängst ou unlängst.

„Ja, das ist Recht, daß Ihr Einem beim Wort behaltet, ich schwätz' sonst in den Tag 'nein. Nun wie ich drunten in der Hohlmühle bin, da wird's Nacht und da haben sie mir das Geleit geben wollen, ich hab's aber nicht zugeben und es wär' mir doch recht gewesen. Ich bin halt jetzt allein fort, im Wald da ist mir's aber katzhimmelmäuslesangst worden, und weil ich mich so gefürcht't hab', da hab' ich allfort pfiffen[1], wie wenn ich mir aus der ganzen Welt nichts machen thät. Ja, wie komm ich denn aber jetzt da drauf, daß ich Euch das erzähl'?" schloß Lorle, die Lippen zusammenpressend und die Augen nachdenklich einziehend.

„Wir haben von meinem Kameraden gesprochen und" —

„Ja, Ihr bringet mich wieder drauf; der pfeift auch so lustig, weil er Angst hat, nicht wahr?"

„Vollkommen getroffen. Ihr müßt nun aber recht freundlich gegen ihn sein, er ist ein herzguter Mensch, der's verdient, und es wird ihn ganz glücklich machen."

„Was ich thun kann, das soll geschehen. Ist er noch ledig?"

„Er ist noch zu haben, wenn er Euch gefällt."

„Wenn Ihr noch einmal so was saget," unterbrach Lorle, das Bügeleisen aufhebend, „so brenn' ich Euch da den Bart ab. Ja, daß ich's nicht vergess', lasset Euch Euern Bart nicht abschwätzen, er steht Euch ganz gut."

„Wenn er Euch gefällt, wird er sich um die ganze Welt nichts scheeren."

„Was gefällt? Was ist da von gefallen die Red'?" ertönte eine kräftige Weiberstimme, es war die der Bärbel.

1. Pfiffen, pour gepfiffen. Ainsi Marguerite chante pour dominer la peur qui s'empare d'elle :
Es wird mir so, ich weiß nicht wie!
Ich wollt', die Mutter käm' nach Haus.
Mir läuft ein Schauer übern Leib!
Bin doch ein thöricht furchtsam Weib!
(Sie fängt an zu singen, indem sie sich auszieht.) Gœthe, *Faust*, première partie.

„Das Lorle ist in meinen Kameraden verschossen,“ sagte Reinhard.

„Glaub' ihm nichts, er ist ein Spottvogel [1],“ rief das Mädchen und Bärbel entgegnete:

„Herr Reinhard, ganget 'nein und trinket Euern Kaffee; ich g'wärm ihn Euch nimmer.“

„Geht Euer Goller da in die Kirch'?“ wendete sich Reinhard an Lorle und erhielt die Antwort:

„Nein, das gehört der Bärbel, die geht, ich bleib' daheim; Ihr geht doch auch?“

„Ja,“ schloß Reinhard und trat in die Stube. Er hatte eigentlich nicht die Absicht gehabt, in die Kirche zu gehen, aber er mußte und wollte jetzt; er mußte, weil er's versprochen, und wollte, weil Lorle allein zu Hause blieb. Und wie wir unsern Handlungen gern einen allgemeinen Charakter geben, so redete er sich auch ein, er gewinne durch die Theilnahme an dem Kirchengange auf's Neue die Grundlage zur Gemeinsamkeit des Dorflebens und ein Recht darauf.

Während Reinhard in der Stube dies überdachte, sagte Lorle draußen auf der Laube: „Denk nur, Bärbel, er hat heut Nacht von mir träumt.“

„Wer denn?“

„Nu, der Herr Reinhard.“ Lorle verfehlte nie, auch wenn sie von dem Abwesenden sprach, das Wort „Herr“ zu seinem Namen zu setzen.

„Laß dir von dem Fuchsbart nichts aufbinden [2],“ entgegente Bärbel.

1. **Spottvogel**, synonyme de Spaßvogel.

2. **Aufbinden** signifie littéralement in die Höhe binden; par exemple : die Haare aufbinden; aufbinden est aussi synonyme de losbinden, lösen; par exemple : den Knoten, die Haare aufbinden. Enfin aufbinden s'emploie, comme ici, au figuré, et signifie *faire accroire quelque chose à quelqu'un*, Einem etwas Unwahres weis machen, ihm eine Lüge aufheften, gleichsam auf den Arm heften, auf die Nase binden, daß er's glaube. On dit souvent : Einem Eins aufbinden.

„Und der Bart ist gar nicht fuchsig,“ sagte Lorle voll Zorn, „er ist ganz schön kästenbraun und der Herr Reinhard ist noch grad so herzig wie er gewesen ist, und du hast doch früher, wo er nicht dagewesen ist, immer so gut von ihm gered’t und du hast Unrecht, daß du jetzund so über ihn losziehst. Wenn er auch den Spaß mit dem Ausschellen gemacht hat, er ist doch nicht stolz, er red’t so gemein und so getreu.“ —

„Ich kann nichts sagen als: nimm dich vor ihm in Acht, und du bist kein Kind mehr.“

„Ja das mein’ ich auch, ich weiß doch auch wie Einer ist, ich . . .“

„Gib mir mein Goller, du zerdrückst’s ja wieder,“ sagte Bärbel und ging davon.

Reinhard wandelte sonntäglich gekleidet mit Stephan und Martin nach der Kirche. Alles nickte ihm freundlich zu, Manche lachten noch über die seltsame Bartzier, aber der Träger derselben war ihnen doch heimisch; sie fühlten es dunkel, daß er zu ihnen gehörte, da er nach demselben Heiligthume zu derselben Geistesnahrung mit ihnen wallfahrtete.

Auf dem Wege fragte Martin: „Nun was saget Ihr aber zu unserm Lorle? nicht wahr, das ist ein Mädle?“

„Ja,“ entgegnete Reinhard, „das Lorle ist grad wie ein feingoldiger Kanarienvogel unter grauen Spatzen.“

„Es ist ein verfluchter Kerle, aber Recht hat er,“ sagte Martin zu Stephan.

Reinhard saß bei dem Schulmeister auf der Orgel, der brausende Orgelklang that ihm wundersam wohl, er durchzitterte sein ganzes Wesen wie ein frischer Strom. Die Bärbel, die ihn jetzt von unten sah, dachte in sich hinein: Er ist doch brav! Wie seine Augen so fromm leuchten! Reinhard hörte nur den Anfang der Predigt. An den Text: „Lasset euer Brod über das Meer fahren,“ wurde eine donnernde Strafrede angeknüpft, weil das ganze Dorf sich verbunden hatte, nichts für das zu

errichtende Kloster der barmherzigen Schwestern beizusteuern. Reinhard verlor sich bei dem eintönigen und nur oft urplötzlich angeschwellten Vortrage in allerlei fremde Träumereien. Drunten aber lag die Bärbel auf den Knien, preßte ihre starken Hände inbrünstig zusammen und betete für Lorle; sie konnte nun einmal den Gedanken nicht los werden, daß dem Kinde Gefahr drohe, und sie betete immer heftiger und heftiger; endlich stand sie auf, fuhr sich mit der Hand bekreuzend über das Gesicht und wischte alle Schmerzenszüge daraus weg.

Der Orgelklang erweckte Reinhard wieder, er verließ mit der Gemeinde die Kirche. Nicht weit von der Kirchenthüre stand die Bärbel seiner harrend; indem sie ihr Gesangbuch hart an die Brust drückte, sagte sie zu Reinhard: „Grüß Gott!“ Er dankte verwundert, er wußte nicht, daß sie ihn erst jetzt willkommen hieß.

Als Reinhard nun noch einen Gang vor das Dorf unternahm, begegnete ihm der Collaborator mit einem gespießten Schmetterling auf dem Mützenrande.

„Was hast du da?“ fragte Reinhard.

„Das ist ein Prachtexemplar von einem papilio Machaon, auch Schwalbenschwanz genannt; er hat mir viel Mühe gemacht, aber ich mußte ihn haben, mein Oberbibliothekar hat noch keinen in seiner Privatsammlung; es waren zwei, die immer in der Luft miteinander kosten[1], immer zu einander flatterten und wieder davon; sind glückselige Dinger[2], die Schmetterlinge! Ich hätte sie gern beide gehabt oder bei einander gelassen, habe

1. **Kosten**, kosen (comparez le latin *causare*, le français *causer*) a le même sens que reden, sprechen, sagen. Aujourd'hui on ne se sert plus guère de ce mot; mais on rencontre souvent le composé liebkosen, signifiant : dire des choses agréables, flatter, caresser.

2. **Dinger**. Ding fait Dinge au pluriel, dans l'acception de *chose*, *objet quelconque*. Quand on se sert de Ding, pour désigner un être animé, le pluriel prend er. — Grimm dit : Oft mit Geringschätzung, doch auch in mitleidiger und gutmüthiger Stimmung, immer aber herab-

aber nur einen bekommen, und schau wie ich aussehe; in dem Moment wie ich ihn haschte, bin ich in einen Sumpf gefallen."

„Und Stecknadeln hast du immer bei dir?"

„Immer; sieh hier mein Arsenal," er öffnete die innere Seite seines Rockes, dort war ein R aus Stecknadeln gesetzt.

„Aber, daß ich's nicht vergesse," fuhr er fort, „ich habe das Wort gefunden."

„Welches Wort?"

„Das Epitheton für das Mädchen: wonnesam! Es ist ein Vorzug unserer Sprache, daß dieses Wort transitiv und intransitiv ist, sie ist voll Wonne und strahlt Jedem Wonne in die Seele. Aber halt! Eben jetzt, indem ich rede, finde ich das Urwort, das ist's: Marienhaft! Was die Menschheit je Anbetungswürdiges und Wonniges in der Erscheinung der Jungfrau erkannte, das drängt sie in dem Wort Maria zusammen. Das kann keine andere Sprache, solch ein nomen proprium allgemein objectivisch bilden! das Marienhaft ist's."

Reinhard ward still; nach einer Weile frug[1] er:

„Warst du die ganze Zeit im Walde?"

„Gewiß, o! es war himmlisch, ich habe einen tiefen Zug Waldeinsamkeit getrunken. Sonst wenn ich den Wald betrat, war mir's immer, als ob er schnell sein Geheimniß vor mir zuschließe, als ob ich nicht würdig sei, durch diese heiligen Säulenreihen zu schreiten und den stillen Chor der ewigen Natur zu vernehmen; mir war's immer, als ob beim letzten Schritte, den ich aus dem Walde thue, jetzt erst hinter mir das süße ge-

blickend, wird unter Ding eine Person gemeint, ein lebendes Wesen, manchmal ein geisterhaftes. Der Plural lautet dann Dinger, welche Form im Alt- und Mittelhochdeutschen nicht vorkommt und erst gegen das Ende des 17. Jahrhunderts sich öfter zeigt.

1. Frug. Le verbe fragen suit aujourd'hui la conjugaison faible, on trouve cependant encore frug, früge, frägst et frägt, mais ces formes deviennent de plus en plus rares et peuvent passer pour des archaïsmes, des formes poétiques ou recherchées (geziert).

heimnißvolle Rauschen beginne und unerfaßbare Melodien erklingen. Heute aber habe ich den Wald bezwungen. Ich bin emporgedrungen durch Gestrüpp und über Felsen bis zum Quellsprung des Baches, wo er zwischen großen Basaltblöcken hervorquillt und ein breites, rundes Becken ihn sogleich aufnimmt, als dürfte er da zu Hause bleiben. Du warst gewiß noch nicht dort, sonst müßtest du's gemalt haben; das muß nun dein erstes Bild sein. Die Bäume hangen so sehnsüchtig nieder als wollten sie das Heiligthum zudecken, daß kein sterbliches Auge es sehe, in jedem Blatt ruht der Friede; der rothe und weiße Fingerhut[1] läßt seine Blüthenkette zwischen jeder Spalte aufsteigen, es ist eine Giftpflanze, aber sie ist entzückend schön! Die sanfte Erika versteckt sich lauschend hinter dem Felsen und wagt sich nicht hervor an das rauschende Treiben. Dort lag ich eine Stunde und habe Unendlichkeiten gelebt. Das ist ein Plätzchen, um sich in's All zu versenken. Morgenglocken tönten von da und dort, mir war's wie das Summen der Bienen, die sich heute bei der Sicherheit des schönen Wetters weit weg vom Hause wagten. Ich war emporgeklommen, hoch hinauf auf Bergeshöhen, die die Kirchthürme weit überragen, ich stand über Zion auf den Spitzen des unendlichen Geistes; da fühlte ich's wie noch nie, daß ich nicht sterben kann, daß ich ewig lebe; ich faßte die Erde, die mich einst decken wird, und mein Geist schwebte hoch über allen Welten. Mag ich freudlos über die Erde ziehen, klanglos in die Grube fahren, ich habe ewig gelebt und lebe ewig."...

Reinhard setzte sich auf den Wegrain unter einen Apfelbaum, er zog auch den Freund zu sich nieder. „Sprich weiter," sagte er dann; der Angeredete blickte schmerzlich auf ihn, dann schaute er vor sich nieder und fuhr fort:

„Ich lag lange so in selig traurigem Entzücken, ich sah dem

1. **Fingerhut** désigne ici une plante : Kräuter mit Blumen in Fingerhutsgestalt, *digitalis purpurea*.

unaufhörlich sich ergießenden Quell zu. Wie ätherklar springt er hervor aus nächtiger Verborgenheit; wie rein und hell schlängelt er sich in die Schlucht hinab, bald aber noch bevor er den ruhigen Thalweg erreicht, wird er eingefangen; was ficht's[1] ihn an? Er springt keck über das Mühlrad und eilt zu den Blumen am Ufer. In der Stadt aber dämmen sie ihn ein, da muß er färben, gerben und verderben; er kennt sich nicht mehr. Es kann auch einem reinen klaren Naturkinde so ergehen. Was thut's? Du einzler Quell vom Felsensprung! ströme zu bis hin in das unergründliche, unbezwungene Meer, dort ist neue, dort ist ewige Klarheit und unendliches Leben, ein Ruhen und ein Bewegen in sich . . . . Bei dem Ersten was ich dachte war mir's nicht eingefallen es festzuhalten, jetzt aber wollte ich Alles in melodische Worte fassen; ich quälte mich in allen Versarten, hin war meine Ruhe. Da fielst du mir wieder ein: wozu ein Resultat? Ich hab's gelebt, was braucht es mehr?" . . . .

„Ich kenne dein Waldheiligthum schon lange," sagte Reinhard auf dem Heimwege, „ich habe auch genug dort geträumt, aber mit dem Pinsel konnte ich ihm nicht beikommen; ließen sich deine Gedanken malen, ja dann wär's anders. Ich habe mich von der Landschaft entfernt, und doch so oft ich hieher komme, ist mir's als ob hier eine tiefere Offenbarung noch meiner harre, besonders jetzt; vielleicht ist's dein Waldheiligthum, vielleicht auch nicht."

„Wo warst denn du während meines Waldganges?"

„Ich war in der Kirche; du hättest eigentlich auch dort sein sollen; das einigt mit dem Bauernleben."

„Ja, ja, du hast Recht, ei, das thut mir leid; nun, ich gehe heut Mittag." —

Im Wirthshause war eine große Veränderung.

Als der Collaborator neu beschuht herunterkam, rief ihm

1. Was ficht's ihn an? que lui importe?

Lorle freundlich zu: „Das ist schön, Herr Kohlebrater, daß Ihr nicht auf Euch warten lasset. Wo seid Ihr denn gewesen?"

„Im Walde droben. Saget aber nicht Kohlebrater, ich heiße mit meinem ehrlichen Namen Adalbert Reihenmaier."

„Ist auch viel schöner. Nun erzählet mir auch 'was Herr Reihenmaier."

„Ich kann nicht viel erzählen."

„Ja, wir wollen warten bis Mittag, Ihr gehet doch auch mit auf die Hohlmühle? und Ihr könnet ja so schön singen."

Ich bin bei Allem, absonderlich wo Ihr seid; ich hab' im Walde an Euch gedacht."

„Müsset mich nicht so zum Possen haben, ich bin zu gut dazu und Ihr auch; es schickt sich nicht für so einen Herrn wie Ihr seid. Hübsch ordentlich sein, das ist recht. Ihr müsset aber auch Euren Sonntagsrock anziehen. Habt Ihr denn keinen?"

„Mehr als einen, aber nicht hier."

„Ja, Ihr habt's doch gewußt, daß Ihr am Sonntag bei uns seid? Nun — schad't jetzt nichts. Ich will Euch den Martin schicken, er soll Euch ein bisle aufputzen."

Jubelnd sprang der Collaborator die Treppe hinauf und holte eine Sammlung Volkslieder — (die er zu etwaigen Ergänzungen und Varianten mitgenommen hatte) — aus seinem Ränzchen; er warf das Buch an die Zimmerdecke in die Höhe und fing es wieder auf. „Hier," rief er, das Buch hätschelnd, als wäre es etwas Lebendiges, „hier seid ihr zu Hause, nicht in der Bibliothek eingepferchtt[1]; heut' sollt ihr wieder lebendig werden."

Beim Essen herrschte die alte Gewohnheit nicht mehr, für Reinhard und seinen Freund war in dem Verschlag besonders gedeckt. Reinhard sagte dem Wirth, daß er wie ehedem am Familientisch essen wollte. Der Alte aber schüttelte den Kopf

1. Einpferchen (de Pferch) s'emploie au propre et au figuré : Du kannst tausend Dummheiten in einen kleinen Raum einpferchen, wie der Schäfer die Herde. Comparez Pferch à *parc*.

ohne ein Wort zu erwidern, nahm die weiße Zipfelmütze ab und hielt sie zwischen den gefalteten Händen auf der Brust, damit das Gebet beginne.

„Bärbel, traget nur die zwei Gedecke heraus, wir essen nicht allein,“ rief Reinhard. Der Wadeleswirth setzte schnell die Mütze wieder auf, schaute, ohne eine Miene zu verziehen, rechts und links und sagte:

„Nur stet.“ Er machte dann eine ziemliche Pause, wie jedesmal, wenn er dieses Wort sagte, das als Mahnung galt, daß Keiner mucksen dürfe bis er weiter redete; endlich und endlich setzte er hinzu:

„Drin bleibt's. Es ist kein Platz da für zwei.“ Er hob die Arme bedachtsam auf, strich die Hände wagrecht über die Luft, wie den Streichbengel über ein Kornmaß, was so viel hieß als: abgemacht.

Die Freunde setzten sich in den Verschlag, Lorle trug ihnen auf.

„Kann denn das die Bärbel nicht?“ fragte Reinhard, und der Collaborator ergänzte: „Ihr solltet uns nicht bedienen.“

„O du liebs Herrgöttle,“ beschwichtigte Lorle, „was machen die für ein Gescheuch von dem Auftragen. Ich thu's ja gern, und wenn Ihr einmal eine liebe Frau habt, Herr Reihenmaier, und ich komm' zu Euch und Ihr gunnet mir ein warm Süpple, da soll mich Euer Weible auch bedienen.“

„Woher wisset Ihr denn, daß ich heirathen möcht'?“

„Da kann man mit der Pelzkappe darnach werfen, so groß steht's Euch auf der Stirn geschrieben: ich glaub', daß eine Frau mit Euch rechtschaffen glücklich wird.“

„Woher wisset Ihr denn das?“

„Ihr seid so ordelich mit der Handzwehle[1] umgangen.“

Alles lachte, und draußen am Tische sagte der Vater: „Es

1. Handzwehle s'emploie, dans le dialecte de la Souabe, pour Handtuch. Zwehle a la même racine que Quehle. Comparez *touaille*.

ist ein Blitzmädle, und es hat sonst in einem Jahre nicht so viel geschwätzt, wie jetzt seit gestern."

„Ja," sagte die Mutter, nachdem sie mit besonderer Zufriedenheit einen Löffel Suppe verschluckt, jetzt mit dem Löffel auf den ihres Mannes klopfend, „du wirst's noch einsehen, was das für ein Mädle ist; das ist so gescheit wie der Tag."

„Das hat es von dir und von unserm Vorroß, von der Bärbel da," schloß der Wadeleswirth, den Schlag zurückgebend.

Die beiden Freunde unterhielten sich vortrefflich mit Lorle, das immer ein Auge auf jegliches Erforderniß hatte, seltsamerweise aber Alles mit der linken Hand anfaßte; der Collaborator sah sie mehrmals scharf darob an und Lorle sagte:

„Nicht wahr, es ist nicht in der Ordnung, daß ich so links bin? Ich hab' mir's schon abgewöhnen wollen, aber ich vergess' es immer."

Schnell nahm Reinhard das Wort: „Das schadet nichts!" Leiser, daß man es in der Stube draußen nicht hören konnte, setzte er hinzu: „Ihr machet Alles prächtig. Wer kann's beweisen, daß die rechte Hand die geschicktere ist? Eure Linke ist flinker als manche Rechte, und mir gefällt's so ganz wohl."

Bei diesen Worten richtete sich Lorle grad auf, eine eigenthümliche Majestät lag in ihrem Blicke.

„Sind keine Musikanten im Dorf?" fragte der Collaborator.

„Freilich, sie sind alle bei einander."

„Die sollten uns heut' Abend einige Tänze spielen, ich bezahle gern ein Billiges."

„Ja, das geht nicht, der Schultheiß ist heut verreist und es ist vom Amt streng verboten, ohne polizeiliche Erlaubniß Musik zu halten; in Eurer Stub' droben hängt die Verordnung."

„O Romantik! Wo bist du?" sagte der Collaborator und Lorle erwiderte: „Das haben wir nicht, aber ein Clavier steht droben, das darf man —"

Die beiden Freunde brachen in schallendes Gelächter aus, so

daß sie sich kaum auf ihren Sitzen halten konnten. Reinhard faßte sich zuerst wieder, denn er sah wie es plötzlich durch das so friedliche Antlitz des Mädchens zuckte und zitterte, Pulse klopften sichtbar in den Augenlidern und ein tiefschmerzlich fragendes Lächeln lag auf den Lippen. Lorle stand da mit zitterndem Athem; sie wand das festangezogene Schürzenband um einen Finger, daß es tief einschnitt; dieser körperliche Schmerz that ihr wohl, er verdrängte einen Augenblick den seelischen. Reinhard gebot in barschem Tone seinem Freunde, mit dem „einfältigen Lachen" endlich aufzuhören. So sehr sich nun auch der Collaborator entschuldigte und sich Mühe gab, Lorle zu erklären was er gemeint habe, das Mädchen räumte schnell ab und blieb verstimmt, so verstimmt wie das Clavier, das der Collaborator alsdann in seiner Stube probirte.

Das war eine grausam zerstörte Harmonie, fast keine Saite hatte mehr den entsprechenden Klang, da mußten viele Menschen darauf losgetrommelt haben. „Ja," dachte der Collaborator, „wenn ein Wesen einmal zur Mißstimmung gebracht ist, dann arbeitet Jedes zum Scherze oder muthwillig darauf los, es noch mehr und vollends zu verstimmen, und haben sie's vollbracht, dann lassen sie es vergessen im Winkel stehen." Der Collaborator sah darin nur ein Bild seines Lebens, er dachte nur an sich. — Von den vielen Wanderungen und Empfindungen ermüdet, verschlief er dann richtig die Mittagskirche, zu seinem und vielleicht auch zu unserm Frommen. Wer weiß, ob das Waldheiligthum vom Morgen ungestört geblieben wäre.

Als Lorle aus der Mittagskirche kam, ging sie mit ihrem Bruder rasch nach der Hohlmühle. Der Vater, das wußte sie, war nicht so bald loszueisen, er versprach mit der Mutter nachzukommen. Freilich hatte sich's Lorle heute Morgen schön ausgedacht, wenn auch die Fremden mitgingen. Es lief auch ein Bischen Stolz mit unter. Das war aber nun Alles vorbei. Nach vielem Drängen folgte das alte Ehepaar mit den Freunden

zwei Stunden später. Der Collaborator war wieder ganz aufgeräumt.

„Ihre Uhren hier gehen falsch,“ bemerkte er dem Wirthe, „ich habe die meinige nach dem Meridian auf der Bibliothek gestellt. Sie könnten sich hier auch eine Sonnenuhr einrichten, etwa an der neuen Kirche, die jetzt gebaut wird; à propos, warum bauen Sie die neue Kirche nicht mehr drüben auf dem Hügel, das wär ja so schön, daß man sich erhebt, wenn man zur Kirche geht?“

„Ja, wir wollen jetzt die Kirch' bei der Hand haben, zu allen Gelegenheiten wo man's braucht.“

„Da habt Ihr auch Recht, die Religion und die Kirche sollen nicht mehr oberhalb, fern von dem Leben stehen, sondern mitten unter demselben. Ach, da blüht schon vorzeitig die Genziana cruciata,“ unterbrach sich der Collaborator und sprang über den Weggraben nach der Blume.

Der Wadeleswirth schaute ihm lächelnd nach und sagte zu Reinhard: „Das ist ein sonderbarer Mensch! Hat man nicht gemeint, er will mit aller Gewalt die Kirch' wieder auf den Berg setzen, und wenn man's ihm anders auslegt, gleich ist es ihm auch Recht; bei dem ist's wie bei dem Verwalter auf der Saline drunten, der hat einen Schlafrock, den man auf all beiden Seiten anziehen kann. Grausam gelehrt muß er aber sein; was hat er denn eigentlich g'studirt[1]?“

„Zuerst geistlich und dann viele Sprachen; jetzt ist er auf dem Bücherkasten angestellt und da hat er von Allem was wegkriegt. Er hat im Ganzen wohl feste Meinungen und grundbrav ist er, das könnet Ihr mir glauben.“

„Ja, ja, glaub's schon.“

1. G'studirt. De même qu'il supprime le ge là où la langue actuelle en exige l'emploi, de même le dialecte populaire ajoute souvent le ge au participe passé de certains verbes qui, n'ayant pas l'accent sur leur première syllabe, rejettent régulièrement cette particule. Schiller emploie gekommandirt dans le *Camp de Wallenstein.*

Der Collaborator war wieder herbeigekommen. Er konnte sich nicht enthalten, auf jedem Schritte Reinhard auf die Schönheiten des Weges aufmerksam zu machen; da war eine Baumgruppe, eine Durchsicht, ein knorriger Ast, Alles rief er an „und sieh," sagte er wieder, „wie das Sonnenlicht so herrlich in Tropfen durch die Zweige und von den Blättern rinnt!"

„Laß doch dein ewiges Erklären!" fuhr Reinhard auf; der Collaborator ging still, um sich wieder eine Blume zu holen und zerschnitt sie mit dem Federmesser.

„Ihr müsset ihn nicht so anfahren," sagte der Wadeleswirth, „das ist ja ein glücklicher Mensch; wo ein Anderes gar nichts mehr hat, hat der noch überall Freude genug, an der Sonn', an einer Blum', an einem Käfer, an Allem." —

Man war endlich am Mühlgrunde angekommen: dort wandelten zwei Mädchen durch die Thalwiese Hand in Hand und sangen. „Lorle!" rief die Mutter, das Echo hallte es wieder. Broni blieb stehen und Lorle sprang den Kommenden entgegen. Der Wadeleswirth stand da, weitspurig und die Hände in die Seiten gestemmt, er nickte nur einmal scharf mit dem Kopfe und hier sprach sich sein ganzer Vaterstolz aus: zeiget mir noch so ein Mädle landaus [1] und landein, sagten seine Mienen.

Reinhard ward auf der Mühle herzlich bewillkommt, auch sein Freund wurde traulich begrüßt, denn hier wo Alles in der Sippschaft lebt, werden die Freunde wie Familiengenossen angesehen. Um den Tisch unter dem Nußbaum saß die Gesellschaft, der alte Müller zeigte Reinhard, wie sein Name, den er vor Jahren in die Rinde geschnitten, groß geworden war.

Der Collaborator wendete keinen Blick von dem alten Manne, für dessen Antlitz er später die eigene Bezeichnung erfand, indem er es ein „geschmerztes Gesicht" nannte; es war eines jener edlen, länglichen Gesichter, hohlwangig, mit breiten Backen-

1. Landaus. Comparez : Jahraus, jahrein; feldaus, feldein, etc.

und Stirnknochen und großen blauen Augen, voll Demuth und langen Harmes, darauf die Leidensgeschichte des deutschen Volkes geschrieben ist.

„Ja," sagte der Alte, Reinhard mit dem Finger drohend, „der Schelm soll mich ja, wie sie sagen, in einem besondern Bild gemalt haben. Ist das auch ehrlich und recht?"

„Das macht der Katz' keinen Buckel," lachte der Wadeleswirth, „mich dürft' er meinetwegen malen wie er wollt', ich behielt' mich doch."

„Eingeschlagen, bleibt dabei," rief Reinhard, die Hand hinstreckend; als er aber keine Hand erhielt, setzte er lachend hinzu: „Es war nur Spaß, es gibt gar keine so dicken Farben wie Ihr seid."

Unter dem allgemeinen Gelächter sagte dann der Müller: „Jetzt sagt's frei, was habt Ihr aus mir gemacht?"

„Nichts Unrechts. Wie ich damals die Mühle abgezeichnet hab', da geh' ich einmal Abends weg, die Sonne ist grad' im Hinabsinken, da geht Euer Fenster auf, Ihr gucket 'raus, ziehet die Kapp' vom Kopf, haltet sie zwischen den Händen und betet laut in die untergehende Sonne hinein. Da hat mich's heilig angerührt und ich hab' Euch so gemalt, nur mit der Aenderung, daß Ihr unter der Halbthür statt am Fenster stehet."

„Das ist nichts Unrechtes, das kann man sich schon gefallen lassen," sagte die Wirthin.

Man saß ruhig und wohlgemuth beisammen und Reinhard vertraute unter dem Gelöbniß der Verschwiegenheit, daß er in die neue Kirche ein Altarbild stiften wolle. Der Wadeleswirth bot ihm freie Zehrung in seinem Hause an, so lang er hieran arbeite, und der Müller wollte auch etwas thun, er wußte nur noch nicht was.

Eine Weile herrschte Stille in dem ganzen Kreise, Niemand fand, nachdem man so gute und fromme Dinge besprochen, etwas Anderes. Der Collaborator verhalf zu einer andern

Stimmung. Die Mädchen waren ab- und zugegangen und hatten Essen aufgetragen, die Gläser waren eingeschenkt, aber Niemand griff zu, weil die Gedanken Aller in der Kirche waren. Lorle hatte den Collaborator offenbar vermieden. Dieser fragte nun Vroni:

„Hat man keine Sagen von dem Mühlbache? Baden sich keine Nixen[1] droben im Quell?“

„Ja, nix[2] badet[3] sich drin,“ erwiderte Vroni; Alles kicherte in sich hinein.

Der Collaborator ließ aber nicht ab und wendete sich an den Alten: „Erzählt man sich denn gar nichts von dem Bache?“

„Ach was! Das sind Sachen für Kinder, das ist nichts für Euch.“

„Ich bitte, erzählet doch, Ihr thut mir einen Gefallen damit.“

„Nun, man berichtet allerlei, so von dem Wasserweible, und so.“

„Ja, davon erzählet, ich bitte.“

„So hat im Schwedenkrieg ein Schwed hier der Tochter vom Haus Gewalt anthun wollen und da ist sie auf den Fruchtboden entlaufen und hat die Leiter nachzogen und da hat der Schwed' die Mühle gestellt und ist am Rad' 'naufgestiegen und wie er halb droben ist, da ist das Wasserweible kommen, hat die Mühle in Gang bracht, und patsch! ist mein Schwed' unten gelegen und ist versoffen.“

1. Nixen, Meerfrauen, Schwanjungfrauen, Wassergeister. Grimm (*Mythologie*, p. 399) dit : Diese lieblichen Schwanjungfrauen kannte deutsche Ueberlieferung sicher schon lange. In kühler Ufer Flut badend, legen sie am Ufer den Schwanring oder das Schwanhemd ab : Wer es raubt, hat sie in seiner Gewalt. Obgleich es nicht ausdrücklich gesagt wird, die drei weissagenden Meerweiber, denen Hagen das Gewand weggenommen hatte (Nib., 1476, I), sind eben solche.

2. Nix, forme dialectique pour nichts.

3. Badet. Baden est de la conjugaison faible; on trouve aussi, mais rarement, gebaden au participe passé.

„Das ist eine herrliche Sage.

„Ja, Aberglaube ist's," eiferte der Müller, „der Schwed' hat die Mühl' nicht recht stellen können und da ist sie halt wieder von selber in Gang kommen."

Der Nachmittag ging unter mancherlei Gesprächen vorüber, man wußte nicht wie. Die beiden Mädchen machten sich über den Collaborator auf alle Weise lustig, sie hielten ihn für abergläubisch und erzählten ihm Spuk- und Geistergeschichten; besonders. Lorle war froh, ihm seinen gelehrten Hochmuth heimzahlen zu können und machte ihn so „gruseln[1]", daß er gewiß in der Nacht nicht schlafen könne; sie stellte sich, als ob sie an Alles glaube, um ihm rechte Furcht einzujagen. Der Collaborator war ganz glückselig über diese reiche Fundgrube und merkte nichts von der versteckten Schelmerei.

Auf dem Heimwege sagte der Wadeleswirth ein gar weises Wort zu Reinhard: „Euer Kamerad ist doch grad wie ein Kind und er ist doch so gelehrt."

Stephan war auf der Mühle geblieben, Lorle ging neben der Mutter, der Collaborator begleitete sie und sagte einmal: „Da kann man nun Vergangenheit und Zukunft sehen, so wie das Lorle müsset Ihr einmal ausgesehen haben, Frau Wirthin, und das Lorle wird auch einmal so eine nette alte Frau, wie Ihr."

Die Wirthin schmunzelte, es war ihr aber doch unbehaglich, so von sich sprechen zu hören; denn wenn die Bauern auch noch so gern ein Langes und Breites selber von sich reden, ist es ihnen doch unlieb, wenn ein Anderer sie in ihrem Beisein schildert oder gar kritisirt.

Unser gelehrter Freund aber begann wieder: „Saget doch, woher kommt's, daß man so selten schöne ältere Leute auf dem Dorfe sieht, besonders wenig schöne ältere Frauen?"

1. Gruseln, forme dialectique pour grauseln, grausen, heißt: Schauer empfinden. Comparez Graus et Gruse.

„Ja gucket, die meisten Leut' haben ein kleines Hauswesen und können keinen Dienstboten halten und da muß oft so eine Frau schon am vierten, fünften Tag, nachdem sie geboren hat, an den Waschzuber stehen oder auf's Feld. Wenn man sich nicht pflegen und warten kann, wird man vor der Zeit alt."

„Ihr solltet einen Verein zur Wartung der Wöchnerinnen stiften."

„Ja wie denn?"

Der Collaborator erklärte nun die Einrichtung eines solchen Vereins, die Wirthin aber machte viele Einwendungen, besonders, daß manche Frauen sich ungern von Nichtverwandten in ihre unordentliche Haushaltung hineinsehen lassen; endlich aber stimmte sie doch bei und sagte: „Ihr seid ein recht liebreicher Mensch," und Lorle bemerkte: „Aber die Mädle können auch bei dem Verein sein?"

„Gewiß, der Verein verpflichtet sich, jede Wöchnerin mindestens vierzehn Tage zu pflegen."

Es war Dämmerung als man im Dorfe anlangte, Reinhard schloß sich einem Trupp Burschen an und zog mit ihnen singend durch das Dorf. Als es längst Nacht geworden war kam er heim, sprang schnell die Treppe hinauf und wieder hinab. Der Collaborator saß auf seiner Stube und notirte sich einige der heute vernommenen Sagen; als er aber von der Straße herauf Zitherklang hörte, ging er hinab.

Unter der Linde saß Reinhard, die Zither auf dem Schooße, die ganze Männerschaft des Dorfes war um ihn versammelt. Er spielte nun zuerst eine sanfte Weisung, er wußte das liebliche Instrument so zart zu behandeln, daß es, bald schmelzend, bald jubelnd, alle Gemüthsregungen verkündete. Die Zuhörer standen still und lauschend, es gefiel ihnen gar wohl und doch, als er jetzt geendet, fürchteten sie, er möchte immer blos spielen. Martin sprach daher das allgemeine Verlangen aus, indem er rief: „Ihr könnet doch auch singen, gebt was los."

„Ja, ja," stimmten Alle ein, „singet, singet."

Reinhard gab nun viele kurze Lieder preis, die er auf seinen Wanderungen aufgehascht hatte; hell klang seine Stimme hinein in die stille Nacht und die Jodeltöne sprangen wie Leuchtkugeln hinauf zum Sternenhimmel und stürzten sich wieder herab.

Lorle, die sich eben hatte zu Bett legen wollen, schaute zum Fenster heraus und horchte hinab; die Worte mit den Lippen sprechend, aber nicht der Luft anvertrauend, sagte sie:

„Es ist doch ein prächtiger Mensch, so gibt's doch gewiß Keinen mehr auf der ganzen Welt."

Nun sang Reinhard das Lied:

Und wann's emol[1] schön aber wird,
Und auf der Alm schön grüen,
Die Böckle mit de Geisle führt,
Die Sendrin mit de Kühen;
Die Wälder werden grün von Laub,
Die Wiesen grün von Gras,
Und wann i an mein' Sendrin denk,
No g'freut mi halt der G'spaß.

Der Collaborator kannte das Lied und begleitete es im Grundbaß, Lorle oben machte aber bei den nachfolgenden Versen das Fensterchen zu und legte sich still zu Bett. Gegen das Ende des äußerst naiven Stelldichein, welches im Liede besungen wurde, konnten schon fast alle Burschen mitsingen; der eilfte und letzte Vers wurde unter hellem Lachen noch einmal wiederholt:

Der Bue der sait[2], heut kann's nit sein,
Heut hab i goar koan Freud,
Wann i das nächstmal wieder kumm,
Heut hab i goar koan Schneid.

1. Emol, einmal — aber frühlingshell, sonnig; aber, ou äber, a vieilli dans cette acception. Le vieux verbe abern, ou äbern, était synonyme de thauen, et l'adj. aber lui-même désigne spécialement la couleur de la terre redevenue visible par le dégel.

2. Sait, sagt.

Er thut en frischen Juchzer drauf,
Das hallt im ganzen Wald;
Die Sendrin hat ihm nachig'weint,
So lang sie hört den Schall.

„Und das Lied hat eine Sennerin gemacht!" schrie der Collaborator in vollem Entzücken.

„Ihrem Herzliebsten zur guten Nacht, gut Nacht," schloß Reinhard und ging in das Haus. Die Burschen sangen das neue Lied noch weit hinein durch das Dorf und lachten unbändig.

„Das war ein genußvoller Tag," sagte der Collaborator auf der Stube zu seinem Freunde. Wie schön ist Musik in der Nacht! Das Licht ist ein Nebenbuhler des Gesanges, es liebt ihn nicht, die dunkle Nacht aber wiegt ihn sanft auf ihren weichen Armen. Du verstehst's mit dem Volke umzugehen, man sollte ihm die neuen Offenbarungen im Gesange mittheilen, da ist Alles wieder eins, die erste und letzte Bildungsstufe ist im Gesange wieder geeint."

Da Reinhard nicht antwortete, fuhr der Redner fort: „Du hast mir diesen Abend ein Gesetz von der Völkerwanderung der Lieder, ich wollte sagen, von der Wanderung der Volkslieder concret erklärt. Man hat so oft Volkslieder von ganz localer Färbung an fremden Orten gefunden. Menschen wie du sind die Schmetterlinge, die den befruchtenden Blumenstaub von der einen Blume zur andern bringen. Wir hatten heute Alles: ein Müllerstöchterlein, ein Wirthstöchterlein, ein Maler und Musikant, es fehlte nur noch ein Jäger, dann hätten wir die vollständige Romantik."

„Laß die Romantik, du bist heut schon übel damit gefahren."

„Du solltest unsere heutige Versammlung unter dem Nußbaum malen."

„Du hast mir versprochen, mich nicht aufmerksam zu machen."

„Ja, verzeih', gute Nacht."

Reinhard richtete noch bis spät in die Nacht seine Werkstätte

ein, er hatte etwas im Sinne und wollte am andern Morgen frisch an die Arbeit.

Bergaus und bergein.

Nachdem der Collaborator am andern Morgen die unterbrochene Aufzeichnung der Sagen vollendet hatte, suchte er einen Freund auf und fand denselben vor einer fast fertigen Farbenskizze: ein Tyroler, der oberschwäbischen Burschen und Mädchen ein neues Lied vorsingt.

„Da hast du ja mein Gesetz verbildlicht," bemerkte der Collaborator, „das Bild gewinnt eine tiefe Tendenz."

„Bleib' mir vom Hals mit deiner Tendenz," entgegnete der Maler, „die Menschen haben den Teufel zur Welt hinausgejagt, aber den Schwanz haben sie ihm ausgerissen und der heißt Tendenz. Wie in dem Märchen von Mörike[1] legen sie ihn als Merkzeichen ins Buch, in Alles. Ich möchte einmal etwas machen, bei dem sie gar keine Tendenz herausquälen könnten, wo sie blos sagen müßten: das Ding ist schön."

„Du hast Recht, das Symbolische und Typische, was jedes Kunstwerk in sich hat, muß sich auf naturwüchsige Weise gestalten."

„Naturwüchsig? Ein schönes Wort; warum sagst du nicht naturwuchsig oder naturwachsig?"

„Spotte nur, meine Behauptung steht doch fest: in jedem Kunstwerke ist Symbolisches und Typisches; die Situation, das Ereigniß ist für sich da, bedarf keiner äußern Ideenstütze, ist selbstständig; in der tieferen Betrachtung aber muß sich ein sinnbildlicher oder vorbildlicher Gedanke darin offenbaren, das Concrete wird an sich ein Allgemeines. Das ist nicht Tendenz, wo

1. Mörike (1804) a composé un grand nombre d'ouvrages: des poésies, des idylles, des contes, des chansons, des ballades, etc.

man in die magere Milch Butter gießt, um glauben zu machen, die Kuh gebe von selbst Milch mit solchen Fettaugen, das Gedankliche ist vielmehr als Saft und Kraft in jedes Atom vertrieben. Dein Bild hier kann ganz vortrefflich werden, nur ist die Frage, ob das Musikalische, das punctum saliens gegenständlich werden kann für die Malerei. Du mußt Lessings Laokoon studiren, dort sind die Grenzen der Kunst haarscharf gezogen. Ich sehe wohl, daß der Tyroler mit der Zither auf dem Schooße, wie er mit der einen Hand die Finger schnalzt, wie er den Mund öffnet, ein lustiges Lied singt; du hast in der Gruppe zwischen dem Burschen und dem Mädchen, die sich hinter dem Rücken des Alten zuwinken und hier zwischen den Hand in Hand stehenden, staunenden beiden Mädchen gezeigt, daß eine Liebesstrophe gesungen wird, ob aber —"

„Du wolltest ja heute das Clavier stimmen," unterbrach ihn Reinhard.

„Das will ich. Hier an dem Clavier habe ich auch wieder ein Symbol des deutschen Volksgemüthes: alle Saiten sind noch da, keine braucht frisch aufgezogen zu werden, aber fast alle sind von rohen ungeschickten Händen verstimmt, nur einige tiefe Töne sind noch rein. Auch das ist bezeichnend, daß ich mir jetzt vom Schulmeister den Stimmhammer holen muß. Ich gehe nun."

„Grüß mir den Schulmeister," schloß Reinhard und schaute eine Weile nach der Thür, die er hinter dem Störenfried verschlossen hatte. Zur Staffelei gewendet, versank er in Gedanken; er hatte so rüstig und zuversichtlich begonnen und jetzt war's ihm doch, als ob das Musikalische nicht wohl zu malen sei. Er erinnerte sich nun, daß er ein Bild für die neue Kirche versprochen, und ging nach dem neuen Bau, um sich Räumlichkeit und Größe zu betrachten; einmal aus der Werkstatt, ging er nicht wieder zurück, sondern wanderte ins Feld. Als er hier die arbeitenden Bauern betrachtete, zog der Gedanke durch seine

Seele: wie glücklich sind diese Menschen in der Stetigkeit ihrer Arbeit. Sie wissen nichts von Stimmungen und Zwiefältigkeiten des Berufs, ihre Arbeit ist so fest und unausgesetzt, wie das ewige Schaffen der Natur, der sie dienen. Wär' ich ein Bauer, ich wäre glücklich. — Nun fiel ihm auch eine Bäuerin ein, er saß im freien Felde am hellen Mittag auf dem Pfluge, ein Weib kam den Rain herauf, sie trug das einfache Essen im tuchumwickelten Topfe, ihr Antlitz leuchtete, als sie ihren Mann sah, der, die schirmende Hand an die braune Stirn gelegt, nach ihr ausschaute; sie lächelte und ihr Mund schwellte sich wieder zum Kusse. — Wir sind genußsüchtige Menschen, dachte Reinhard, aus seinen Träumen aufseufzend; wie glücklich könnte ich leben, vermöchte ich's, mich in die Beschränkung einzufrieden.

Aber — so sonderbar ist der Mensch in seiner Doppelnatur geartet — Reinhard konnte wenige Minuten darauf sein Traumbild in flüchtigen Umrissen in sein Skizzenbuch zeichnen. Wohl that er's nur zur Erinnerung, aber es war doch noch mehr, und daß er überhaupt so bald eine Träumerei in eine Skizze verwandeln konnte, mußte ihm zeigen, wie weit ab er davon war, seinen Künstlerberuf hinter sich zu werfen. — Die Züge des Weibes hatten unverkennbare Aehnlichkeit mit einem nicht gar fernen Mädchen. Reinhard wollte sich selbst entfliehen, indem er mit voller Kraft den Bergwald hinaufrannte: er schweifte lange umher, da sah er in einer Schlucht die zur Trift abgeholzt war, einen Hirtenknaben, der auf seinen Stock gelehnt über die weidenden Kühe hinweg nach dem Thal schaute. Reinhard schlich leise an ihn heran, nahm ihm den breiten, schwarzen Hut vom Kopfe und machte eine tiefe Verbeugung; der Knabe lachte und dankte vornehm nickend, ein frisches Antlitz von feuerrothen Lockenkrausen umwallt, schaute zu Reinhard auf.

„Nun? ist das Alles?" fragte der Knabe keck; „her mit dem Hut!"

„Nein, ich will dich abzeichnen, willst du still halten?"

„Ja, wenn Ihr mir einen Groschen[1] gebt."

Reinhard ward handelseins, der Knabe aber wollte nichts vom Stillehalten wissen, bis er den Groschen in der Tasche habe. Reinhard mußte willfahren. Während der Arbeit erfuhr er nun, daß der Knabe beim Lindenwirth diente und hier dessen Kühe hütete.

„Wen hast du denn am liebsten im Hause?"

„Da sitzt er und hat's Hüetle auf," antwortete der Knabe schelmisch, was so viel hieß als : man wird dir's nur schnell sagen, ja, wart' ein Weilchen.

„Also die Bärbel?" fragte Reinhard.

„Nein, die gewiß nicht; ich kann's Euch meinetwegen auch sagen, aber wenn Ihr's verrathet, werdet Ihr gestraft um sechszehn Ellen Buttermilch."

„Also wer ist's?"

„Versteht sich das Lorle. Du lieber Himmel! Wenn ich nur nicht erst dreizehn Jahr' alt wär', das Lorle müßte mein Weible sein; ich hab' aber nur fünf Gulden Lohn im Sommer und ein paar Nägelschuh' und ein paar Hosen und zwei Hemden, das gibt kein Heirathgut. Aber das Lorle, das ist ein Mädle, potz Heidekukuk! Es kommt immer daher, wie wenn es aus dem Glasschränkle käm' und es schafft doch sellig, und da guckt es so drein, daß man nicht weiß, darf man mit ihm reden oder nicht; es hat so getreue Augen, daß man satt davon wird wenn man's ansieht, und es sagt nichts und es ist Einem doch wie wenn es über alle Menschen zu befehlen hätt', und wenn es was sagt, muß man ihm durch's Feuer springen, da kann man nicht anders."

1. Groschen, monnaie valant la 30e partie d'un thaler ou 12 1/2 centimes. Le thaler était autrefois l'unité monétaire de la Prusse et de plusieurs autres pays allemands; aujourd'hui c'est le marc (1 fr. 25 c.) qui est l'unité monétaire de l'empire allemand.

Reinhard sah den Knaben so verwirrt an, daß dieser die Hand an die Seite stemmte und herausfordernd fragte: „Was gibt's denn? Was wollet ihr?"

„Nichts, nichts, red' nur weiter."

„Ja was weiter? Da habt Ihr Euern Groschen wieder, wenn Ihr mich zum Narren habt, und ich red' jetzt gar nicht, just nicht, gar nicht."

Reinhard beruhigte den Knaben, der sich in Zorn hineinarbeiten wollte, er schenkte ihm noch einen Groschen; das that gute Wirkung. —

Als die Zeichnung vollendet und Reinhard weggegangen war, jauchzte der Knabe laut auf, daß die Kühe, das abgegraste Futter im Maul haltend, nach ihm umschauten. Der Knabe setzte sich schnell auf den Boden und betrachtete mit unendlicher Befriedigung Wappen und Schrift an den beiden Groschen, dann zog er das in ein Knopfloch gebundene Lederbeutelchen vor, darin noch anderthalb Kreuzer waren, legte schmunzelnd das neue Geld hinein und sagte, den Beutel zudrehend: „So, vertraget euch gut und machet Junge."

Während sich dies im Walde zutrug, hatte der Collaborator im Dorfe ganz andere Begegnisse. Er besuchte den Schullehrer und traf in ihm einen abgehärmten Mann, der schwere Klage führte, wie sein Beruf so viel Frische und Spannkraft erheische und wie der bitterste Mangel ihn niederdrücke, so daß er sich selber sagen müsse, es genüge seinem Amte nicht. Der Collaborator gab ihm zwei Gulden[1], die er nach Gutdünken verwenden solle, den Schulkindern eine Freude damit zu machen, ausdrücklich aber verbot er, ein Buch dafür zu kaufen. — Der neuen Kirche gegenüber auf den Bausteinen saß ein hochbetagter

1. Gulden. Le Gulden (2 fr. 50 c.) est l'unité monétaire de l'Autriche. Avant l'introduction du marc, plusieurs contrées allemandes comptaient aussi par Gulden; mais ce gulden ne valait que 2 fr. 15 centimes; il se subdivisait en 60 kreutzers.

Greis, der jetzt den Collaborator um eine Gabe bat. Auf die Frage nach seinen Verhältnissen erzählte der Alte, daß ihn eigentlich die Gemeinde ernähren müsse und daß sie ihm auch Essen ins Haus geschickt habe; er habe es aber nur zweimal angenommen, er könne nicht zusehen wie seine sieben Enkel um ihn her hungern[1], während er sich sättige. Die umstehenden Maurer bestätigten die Wahrheit dieser Aussagen. Der Collaborator begleitete den alten Mann nach Hause und das Elend, das er hier sah, preßte ihm die Seele so zusammen, daß er zu ersticken glaubte; er gab hin, was er noch hatte, er hätte gern sein Leben hingegeben um den Armen zu helfen. Lange saß er dann zu Hause und war zum Tode betrübt, endlich machte er sich an die Arbeit, das Clavier zu stimmen.

Mittag war längst vorüber, da kam Lorle zu ihm; sie hatte sich zwar gestern vorgenommen mit dem „Ueberg'studirten"[2] zu trutzen, aber es ging nicht. Für ein gutes Gemüth gibt es keine schwerere Last, als erfahrene Unbill oder Kränkung in der Seele nachzutragen. Lorle hatte alles Recht dazu, wieder freundlich zu sein.

„Da sehet Ihr's jetzt, wie der Herr Reinhard ist," sagte sie, „wenn er einmal vom Haus fort ist, muß man ihm das Mittagessen oft bis um viere warm halten. Das muß man sagen, schleckig ist er nicht, er ist mit Allem zufrieden; aber es thut Einem doch leid, wenn das gut Sach' so einkocht und verdorrt,

1. Hungern, de Hunger, on a formé hungern, comme dürsten, de Durst. On dit : es hungert mich, dich, ihn, ou mich hungert. — Le complément se met au datif avec nach : mich hungert nach Fischen. Quelquefois hungern s'emploie personnellement : ich hungere, wir hungern. Der Magen weiß recht gut, wenn er hungert und durstet. (Wieland.) Einen hungern und dursten lassen. Un peu plus bas nous trouvons : Menschen, die hungern werden.

2. Ueberg'studirten. Dans les dialectes on emploie ou on rejette souvent la particule ge du participe passe contrairement aux lois de la grammaire actuelle. Ici, Lorle met un ge superflu, un peu plus loin elle dit denkt pour gedacht, bracht pour gebracht, etc.

und man kann's doch nicht vom Feuer weg thun. Und, Herr Reihenmeier, ich hab' auch viel an Euch denkt; Ihr habt gestern so eine gute Sach' gesagt und so schön ausgelegt, jetzt lasset's aber nicht bloß gesagt sein, Ihr müsset's auch eingeschirren[1] und ins Werk richten."

„Was denn?"

„Das mit dem Verein für die Kindbetterinnen; gehet zum Pfarrer, daß der die Sach' in Ordnung bringt."

„Gut, ich gehe."

„Ja," sagte Lorle, „jetzt nach Tisch ist grad die best' Zeit beim Pfarrer, und Euch wird Euer Essen noch viel mehr schmecken, wenn Ihr so was Gutes in Stand bracht habt."

Der Collaborator traf den Pfarrer im Lehnstuhl, zur Tasse Kaffee eine Pfeife rauchend. Nach den herkömmlichen Begrüßungen wurde das Anliegen vorgetragen, der Pfarrer schlürfte ruhig die Tasse aus und setzte dann dem Fremden auseinander, daß der Plan „unpraktisch" sei, die Leute hülfen einander schon von selbst. Der Collaborator entgegnete, wie das keineswegs der Fall sei, daß man deßhalb die Wohlthätigkeit organisiren müsse, um zugleich frischen Trieb in die Menschen zu bringen. Der Pfarrer stand auf und sagte mit einer kurzen Handbewegung: man bedürfe hier der Schwärmerei von Unberufenen nicht. Jetzt gedachte der Collaborator der Armuth und Noth, die er erst vor wenigen Stunden gesehen; immer heftiger werdend rief er:

„Ich kann nicht begreifen, wie Sie die Kanzel besteigen und predigen können, indem Sie wissen, daß Menschen aus der Kirche gehen, die hungern werden, während Sie sich an wohlbesetzter Tafel niederlassen."

Der Pfarrer kehrte sich verächtlich um und sagte: er würdige solche demagogische Reden — er war noch aus der alten Schule

1. Eingeschirren, dialectique pour einschirren, qui a le même sens que anschirren. Ici ce verbe est employé au figuré.

und hatte den Ketzerstempel communistisch noch nicht — kaum der Verachtung. Er machte eine Abschiedsverbeugung und rief noch: „Sagen Sie Ihrem Freunde, er möge seine Liederpropaganda unterlassen, sonst gibt's eine Polizei. Adieu."

Der Collaborator kam leichenblaß zu Reinhard in das Wirthshaus und aß keinen Bissen. Als ihn Lorle nach dem Erfolge seines Ganges fragte, erwiderte er wie zankend: „Ich bin ein Narr!" dann preßte er wieder die zuckenden Lippen zusammen und war still.

Reinhard hielt Lorle sein Skizzenbuch hin und fragte: „Wer ist das?"

„Ei der Wendelin. Lasset mir's, ich will's der Bärbel zeigen."

„Nein, das Buch gebe ich nicht aus der Hand."

„Warum? Ist Jemand darin abgezeichnet, das ich nicht sehen darf?"

„Kann sein."

Lorle zog ihre Hand vom Skizzenbuche zurück.

Auf dem Spaziergange, den die Freunde nun gemeinsam machten, schüttete der Collaborator sein ganzes Herz aus; Reinhard verwies ihm sein Verfahren und er erwiderte:

„Du bist zu viel Künstler, um dir die Noth und das Elend vor Augen halten zu können; du suchst und hältst nur das Schöne."

„Und will's auch so halten, bis ich einmal durch ein Wunder auserſehen werde, die kranke Menschheit zu operiren."

„Ich kann's oft nicht fassen," fuhr der Collaborator wieder auf, „wie ich nur eine Stunde heiter und glücklich sein kann, da ich weiß, daß in dieser Stunde Zahllose, berechtigt zum Genusse des Daseins wie ich, ihr Leben verfluchen und bejammern, weil sie am Erbärmlichsten, an Speise und Trank Noth leiden."

Die Beiden gingen geraume Zeit still den Bergwald hinan; ein alter Mann, der ein Bündel dürres Holz auf dem Rücken

trug, begegnete ihnen, der Collaborator stand still und sah ihm nach, dann sagte er: „Der Instinct, was wir mit dem Untermenschlichen gemein haben, das hilft uns noch am meisten. Wir müßten ohnedies vergehen im Kampf gegen die Welt, wohlweislich aber ist's von Gott in alle Wesen und in den Menschen besonders gesetzt. Hast du beobachtet, wie der Alte vorgebeugt seine Last trug? Er kennt die Organisation seines Körpers nicht, weiß nichts von Schwerpunkt und Schwerlinie, und doch trägt er seine Last ganz vollkommen mit den Gesetzen der Physik übereinstimmend — vielleicht trägt auch die Menschheit ihre Last auf naturtriebliche Weise, die wir noch nicht als Gesetz erkennen."

Auf diese Nothbank des Vielleicht[1] suchte der Collaborator seine quälende Sorge abzusetzen; es gelang ihm nicht, aber er konnte doch verschnaufen, doch so viel freien Athem schöpfen, um neuen Eindrücken offen zu sein. Reinhard traf das rechte Mittel, um den Freund zu erlösen, er stimmte jetzt mitten im Walde das Weber'sche „Riraro! der Sommer der ist do" an, der Collaborator begleitete ihn schnell im kräftigen Baß; sie wiederholten die Strophen mehrmals, und so ein Lied thut Wunder auf eine betrübte Seele, die sich nach Freiheit sehnt, es leiht dem Geiste Schwingen, daß er mit den Tönen frei über die Welt hinschwebt.

„Es gibt doch keinen festern Halt, keine sicherere Freude als die Natur;" sagte der Collaborator wiederum, „selbst die Liebe, glaube ich, kann der namenlosen Wonneseligkeit nicht gleichen, die wir in der Natur empfinden. Der Natur Dank, daß sie stumm und gemessen fortlebt, uns nur sieht und nur zu uns spricht, wenn der Geist Natur geworden. Denke dir, wir könnten die ganze Natur hineinreißen in den grausen Wirrwarr

1. **Vielleicht.** Les adverbes, les prépositions et les interjections employées comme substantifs sont du genre neutre et restent ordinairement invariables; quelquefois ils ajoutent *s* au pluriel.

unserer Philosopheme, Theorien und Zwiespälte, sie unterbräche durch dieselben auch ihr Dasein, experimentirte mit in unsern Ideen — wie unglücklich müßten wir werden! Nein, die Natur ist stumm und von ewigen Gesetzen gebunden. Es mag eine tiefe Deutung darin gefunden werden, daß nach der Bibelurkunde Gott die ganze Welt durch das Wort, aber ohne ausgesprochenen Willen schuf: erst als er den Menschen formte, sprach er: wir wollen einen Menschen schaffen. Die Natur spricht nicht und will nicht, wir aber sprechen und wollen, wir werden uns selbst zu Gegensatz und Kampf."

„Lustig! Und wenn der Bettelsack an der Wand verzweifelt," rief Reinhard endlich dazwischen, schnalzte mit den Fingern und begann zu singen:

„Jetzt kauf i mir fünf Leitern,
Bind's an einander auf,
Und wann's mich unt' nimer[1] g'freut,
Steig i oben hinauf.
Hiudidäh u. s. w.

Bin kein Unterländer,
Bin kein Oberländer,
Bin ein lebfrischer Bue,
Wo's mi freut, kehr i zue.

Drei 'rüber, drei 'nüber,
Drei Federn auf'm Huet;
Sind unser drei Brüder,
Thut keiner kein guet.

Sind unser drei Brüder
Und i bin der klenst,
Hat e Jeder ein Mädle
Und i han die schönst.

E schön's Häusle, e schön's Häusle,
E schön's, e schön's Bett,
Und e schön's, schön's Bürschle
Just heirath i net.

1. Unt' nimer, unten nicht mehr. — Der klenst, der kleinste.

Wenn i nunz ein Haus han
Han i doch e schöne Ma'n,
Dreih ihn 'rum und dreih ihn 'num,
Schau ihn alleweil an.

Mein Schatz, der heißt Peter,
Ist e lustiger Bue
Und i bin sein Schätzle,
Bin au lusti gnue.

Mit solchen „G'sätzle" die Reinhard schockweise[1] kannte, überschüttete er seinen Freund; so oft dieser zu grübeln beginnen wollte, sang er ein neues und der Collaborator konnte nicht umhin, die zweite Stimme zu übernehmen. Wohlgemuth kamen sie zu Hause an und merkten nicht, wie die Leute die Köpfe zusammensteckten und allerlei munkelten.

Am andern Morgen stand Reinhard vor dem Bett des Collaborators und sagte : „Frischauf! du gehst mit, wir wandern ein paar Tage ins Gebirge, das wird dir das Blut wieder auffrischen und ich kann doch nichts arbeiten, es gefällt mir nichts."

Der Aufgeforderte war ohne viel Zögern bereit, er hatte sich's zwar vorgesetzt, so viel als möglich sich in das Kleinleben des Dorfes zu versenken; nun sollte sich's ändern.

Erkräftigende, sonnige Wandertage verlebten die beiden Freunde; wie der Himmel in ungetrübter Bläue über ihnen stand, so breitete sich auch eine gleiche einige Seelenstimmung über sie. Was der Eine that und vorschlug, war dem Andern lieb und erwünscht; nie wurde hin und her erörtert, und so hatte jeder Trunk und jeder Bissen den man genoß eine neue Würze, jedes Ruheplätzchen doppelte Erquickung. Freilich war der Collaborator noch immer der Nachgiebige, aber er war's nicht aus rücksichtsvoller Behandlung, sondern unmittelbar in freudiger Liebe. Da er es selten unterließ, einen gegenwärtigen

1. Schockweise, par centaines. Schock, d'une manière générale, est synonyme de Haufen. Schock s'emploie souvent pour marquer une quantité indéterminée. On dit das ou der Schock.

Zustand mit einer allgemeinen Betrachtung zu begleiten, sagte er einmal: „Wie herrlich ist's, daß wir vom Morgen bis am Abend beisammen sind. Ich bin oft gern allein der stillen Natur gegenüber, ist aber ein Freund zur Seite, so ist's eine höhere Wonne, unbewußt durchzieht mich die Empfindung, daß ich nicht nur mit der Natur, sondern auch mit den Menschen einig und in Frieden bin, sein möchte." —

Reinhard gab auf diese Rede seinem Freunde einen derben Schlag auf die Schulter, er hätte ihn gern ans Herz gedrückt, aber diese Form seines Liebesausdruckes war ihm genehmer und dünkte[1] ihn männlicher. —

Sie kamen nun in eine geologisch höchst merkwürdige Gegend. Der Collaborator vergaß eine Weile all das menschliche Elend was ihn bedrückte, denn er machte in den Steinbrüchen manchen glücklichen Fund; er fand in einem Kalkbruch nicht nur einen Koprolith von seltener Vollkommenheit, sondern auch noch manche andere Seltenheit. Als er mehrere sehr schöne versteinerte Fischzähne gefunden, äußerte er seine eigenthümliche Empfindung, hier Ueberbleibsel einer alten Welt zu haben, die viele tausend Jahre älter ist als unsere Erde. Reinhard hörte solche Auseinandersetzungen gern an, denn ihm ward jetzt auf den Wegen die Entstehungsgeschichte unserer Erde eröffnet. Der Collaborator liebte es in komischen Darlegungen auseinanderzusetzen, wie dieser unser Erdball mehrmals durch's Examen gefallen, bis er den Doktor, den Menschen gemacht. Er wiederholte oft, daß die Geologie die einzige Wissenschaft sei, der er sich mit voller Lust widmen möchte, er liebte sie auch

1. Dünkte. Dünken a pour synonyme nennen, wähnen, vorkommen, wahrscheinlich sein, etc. Ce verbe se rattache à la racine denken, däuchten, en dérive ou plutôt däucht, était d'abord un des temps de dünken. Avec dünken le nom de la personne est d'ordinaire à l'accus. On trouve cependant aussi le datif. Schiller dit:

Ja, wenn was Einem schön und lieblich dünkt,
Auch jedem andern schön und lieblich dünkte —
Was dünkt Ihnen davon? Mir dünkt, es wäre, etc.

besonders, weil, wie er sagte: die Astronomie der Altgläubigkeit das Dach über'm Kopfe abgehoben und die Geologie ihr den Boden unter den Füßen weggezogen habe.

Die Taschen des Collaborators füllten sich übermäßig, er mußte manche schöne Versteinerung, deren Fund ihn ganz glücklich gemacht hatte, zurücklassen, er entschädigte sich aber dafür, indem er solche an ungewöhnlichen Orten versteckte; mit kindischer Freude malte er sich dann aus, wie nachkommende Stümper tiefe Abhandlungen über diese seltsame Erscheinung schreiben würden. Als ihm Reinhard bemerkte, daß er ja hierdurch die Wissenschaft verwirre, stand er stutzig da und half sich dann mit einem leichten Scherze darüber weg. Dennoch ließ er jede Versteinerung, die er nicht mitnehmen konnte, fortan an ihrem Orte liegen. Bei den naturgeschichtlichen Auseinandersetzungen hörte Reinhard willig zu; wenn es aber wieder an die Fragen vom Weltübel ging, begann er zu singen:

„Collaborator! Collaborator! Ihr Bäume, Vögel, Steine, der Collaborator ist da und will euch eine Predigt halten. Sieh, ich lehre die Vögel im Walde deinen Titel, wenn du nicht einpackst."

Ueber eine Sache jedoch hörte Reinhard mit besonderm Wohlgefallen zu. Sie ruhten einst unter einem Nußbaume mitten im Walde, da bemerkte der Collaborator: „Der Volksmund berichtet, einem Raben sei an solcher Stelle die Frucht, die er im Schnabel trug, entfallen und sie sei zum Baume aufgewachsen. So steht auch oft mitten unter Menschen mit rauhen Sitten und Seelen ein zartes, hohes Gemüth."

„Aber ein schöner Leib muß auch dabei sein," bemerkte der Maler.

„Gewiß, wie glücklich[1] ist ein schönes Menschenantlitz; freund-

1. Glücklich. Gœthe a dit :
Glücklich, wem doch Mutter Natur die rechte Gestalt gab!
Denn sie empfiehlt ihn stets, und nirgends ist er ein Fremdling.
Jeder nahet sich gern, und jeder

lich lacht ihm die Welt entgegen, alle Blicke, die sich ihm zuwenden, erheitern sich, ein Widerstrahl des Wohlgefallens kehrt aus Allen zu ihm zurück.“

Sie nannten Lorle nicht und doch dachten Beide an sie.

Sie sprachen einmal von Liebe und Reinhard bemerkte: „Mir ist's oft, als wäre all das Singen und Sagen von der Liebe eitel Tradition; ich kann mir jenen süßen Wahnsinn, da der ganze Mensch in Liebe aufbrennt, nicht denken.“ —

Reinhard sagte dies selber nur als Tradition aus einer vereinsamten Vergangenheit, es hatte keine Wahrheit mehr für ihn und doch wiederholte er's wie aus Gewohnheit: sein Freund mochte das fühlen, er sah ihn bedeutsam und traurig an, indem er dann erwiderte: „Solch ein Mädchen ist wie ein Lied, das ein ferner Dichter geschaffen und zu dem ein anderer die Melodie findet, die Alles und hundertfältig mehr daraus offenbart.“

Als Antwort stimmte Reinhard das Lied an: „Schön Schätzichen wach auf!“

Der Collaborator fand eine reife Erdbeere am Felsen, er hielt sie vor sich hin und sagte: „Wie duftig und voll würziger Kühle ist diese Beere, wie lange bedurfte das Pflänzchen, bis es Blüthe und Frucht reifte, und nun steht es da zu unserer Erquickung. War sein ganzes Dasein nur ein stilles Harren auf mich? Hat der Schöpfer es bereit gehalten, bis er mich herführte?

Reinhard betrachtete seinen Freund mit glänzenden Augen und sagte dann: „Wenn ich dich einst male, fasse ich dich so: die frische Frucht zum Genusse in der Hand und du sie betrachtend.“

In den Dörfern wo man übernachtete, brachte der Collaborator eine seltsame Bewegung unter die Bewohner; er ließ sich

möchte verweilen,
Wenn die Gefälligkeit nur sich zu
der Gestalt noch gesellet.
(Hermann und Dorothea, VI.)

in der Nacht vom Küster die Kirche öffnen und berauschte sich im Orgelspiel, das er meisterhaft verstand. Noch viele Tage redete man in den Dörfern von dem wunderlichen, nächtlichen Orgelspieler und der Collaborator selber sagte auf dem Heimwege: „Es ist tief bedeutsam, wie in jedem Dorf ein großes, heiliges Instrument aufgerichtet ist, dessen harrend, der einst die freien Klänge daraus erwecke. Auch das: ich bin nicht der rechte Mann des Volkes, ich verstehe nur das höchste Instrument des Dorfes, die Orgel zu spielen, und zwar wesentlich zu meiner eigenen Erholung." — —

Die Wandertage hatten die Freunde auf's Neue an einander geschlossen; sie kehrten Freitag spät in der Nacht heim, am andern Morgen mußte der Collaborator nach der Stadt in sein Amt zurück.

In aller Frühe stimmte er noch vollends das Clavier und sagte mit schmerzlichem Lächeln zu dem eintretenden Reinhard: „Unter der Hand wird mir Alles zum Sinnbilde. Ich habe nun das Clavier gestimmt, werde aber morgen keine lustigen Tänze darauf spielen. Après nous la danse. Nach uns geht der Tanz der Weltgeschichte an. Diese Steine und die paar Schmetterlinge, das ist Alles was ich aus dem Dorf mitnehme."

Er eilte nochmals zu der armen Familie, um zu sehen, wie es ihr erginge; die Leute waren unwirsch und er glaubte, sie wüßten, daß er ihnen nichts mehr geben könne.

Von allen Hausgenossen war es Lorle allein, die innigen Abschied vom Collaborator nahm. Als er fort war, sagte sie zu Reinhard: „Ich kann's nicht glauben, aber die Pfarrköchin hat's im Dorf ausgesprengt, der Herr Reihenmaier sei ein gottloser Heid', er hab' beim Pfarrer auf das Predigen geschimpft und den neuen Kirchenbau verflucht. Er kann aber nicht schlecht sein, nicht wahr? Er hat doch so ein gut Herz."

Reinhard sah dankend auf Lorle. Der Abschied vom Freunde that auch ihm wehe, und doch dünkte er sich jetzt erst recht frisch

und frei; er glaubte jetzt alle störsame Reflexion los zu sein, da sie von seiner Seite gewichen war....

In einem geheimen Buche der Residenz wurde mehrere Tage darauf ein neues Conto für einen Kunden eröffnet. Darin hieß es „Ministerium des Cultus. Der Collaborator Adalbert Reihenmaier, nach Denunciation des Pfarrers M... zu Weißenbach laut Bericht des Amtes zu G., atheistisch gesinnt, Versuch zu Aufreizung des Volkes. Reg. VII, b. act. fasc. 14263."

Hoch zum Himmel hinan!

So wohl sich Reinhard jetzt fühlte, schaute er am andern Morgen doch oft nach der Thür, als müsse der Freund eintreten.

Mit frischer Lust wurde nun die Ausführung der Farbenskizze fortgesetzt, es wurde noch ein Plätzchen für Wendelin erübrigt, der mit dem Hirtenstocke in der Hand stehen blieb, während die Kühe sich im Hintergrunde verloren; hierdurch bekam das Abendliche, das über dem Ganzen liegen sollte, noch ein weiteres Motiv. Einigen Zuhörern im Hintergrunde gab Reinhard Lasten auf den Kopf, sie kehrten eben vom Felde heim und blieben stehen; der Collaborator würde sagen, dachte Reinhard lächelnd: das zeigt symbolisch oder typisch, daß das Volk durch das Lied die bedrückenden schweren Lasten vergißt! . . . Nun ward auch noch der Collaborator in eine Ecke gestellt, es war offenbar, daß er das neue Lied aufschrieb.

Reinhard aß fortan wieder am Familientisch; er war doch erst jetzt wieder in seinen alten Verhältnissen. Mit Lorle sprach er oft und viel von dem fernen Freunde und daß sie allein im ganzen Dorf einen Menschen lieb hatten, den die Anderen vergaßen oder schmähten, das gab ihrem Verhältniß noch eine geheime Besonderheit. Es ergab sich nun, daß der Collaborator allerdings in seinem tiefen Aufruhr sich zu heftigen Aeußerungen

eigenthümlicher Art hatte hinreißen lassen; er hatte im Hause des alten Klaus ausgerufen: „Man möchte an Gott verzweifeln, daß er die Sonne scheinen und die Bäume wachsen läßt, daß er's duldet, daß man ihm eine Kirche erbaut, während die Menschen solches Elend ihrer Brüder ruhig mit ansehen.“ Lorle entschuldigte ihn immer bis aufs Aeußerste und beklagte, daß die Leute, denen er doch nur Gutes gethan, ihn dafür jetzt beim Pfarrer verleumdet und angegeben hätten. Sie gönnte sich jetzt auch fast keine Ruhe und keinen Genuß mehr, sie wollte überall im ganzen Dorfe wo es dessen bedurfte, beispringen und helfen.

Reinhard war überaus fleißig und, wie das immer Ursache und Wirkung des schöpferischen Fleißes, auch überaus lustig; er war zu Scherz und Schelmerei aller Art aufgelegt, es schien, als ob das ganze Haus nur ihm gehörte. Man konnte nicht recht sagen, was er trieb; in den Stunden, in denen er nicht arbeitete, war's eben, als ob ein Kobold[1] umherrenne und Alles lachen und springen mache.

Der Wadeleswirth sagte oft gar bedächtig: „Nur stet, lasset mir nur das Haus über'm Kopf stehen[2];“ zwei Minuten darauf mußte er aber selbst ganz ungewöhnliche Sprünge machen. Reinhard verstand nämlich zweierlei Künste besonders: zuerst die Bauchrednerei; er brachte einst den Wadeleswirth so in Gang, wie sich dessen Beine seit Jahren nicht erinnern konnten, denn er ahmte die Stimme Lorle's nach, die vom Speicher nach Hülfe rief. Ueber ein anderes Kunststück Reinhards rief Bärbel einmal alle Hausbewohner zusammen. Die jungen Schweinchen, die man erst vor Kurzem eingethan, grunzten plötzlich auf dem

1. Kobold, der bekannte Hausgeist, ursprünglich wahrscheinlich ein Hausgott, Herdgott. Sein Gemüth ist wechselnd, er gilt für besonders lustig. — Die Begriffe: Kobold, Zwerg, Däumling, Puppe und Götze gehen vielfach in einander über. Kobold répond au français *lutin*, *gobelin*.

2. Stehen. On emploie souvent les locutions über'm Kopf stehen, zusammenfallen.

obersten Speicher, und als man hinaufkam, hatte Reinhard blos die Stimmen der bescheidenen Geschöpfe nachgeahmt. Man konnte dem übermüthigen Gesellen nicht gram sein und Lorle sagte einmal:

„In unserm Haus dürfet Ihr die Späß' machen, aber nur nicht vor andern Leuten, die haben sonst keinen Respect vor Euch.“

Reinhard war von diesem Augenblicke an ruhiger und nur wenn die Gelegenheit gar zu lockend war, vollführte er noch einen Schabernack[1].

Lorle war viel im Dorf, aber nicht zu Hause, sondern bei der Mutter Wendelins, die mit dem sechsten Kinde, einem Knaben, niedergekommen war. Reinhard hatte sein Bild rasch untermalt und wollte sich nun, so lange die Farben trockneten, Ruhe, das heißt freies Umherschweifen in Wald und Feld gönnen. Er putzte seine Büchse, um auf die Jagd zu gehen, aber er kam nicht dazu, denn schnell drängte sich ein anderes Bild auf die Staffelei und mit frischem Eifer vollendete er die Farbenskizze zu demselben, es war das versprochene Altarbild. Reinhard hatte die Hochzeit zu Canä dazu gewählt und malte mit fast immer lächelndem Antlitz, denn er hatte die Figuren aus dem Dorf genommen, die er gar nicht mit langen Bärten und Talaren verkleiden wollte: es war eine einfache deutsche Bauernhochzeit, unter die der Heiland trat: Stephan war der Bräutigam, die Braut aber sah nicht Vroni ähnlich, der Wadeleswirth und der Hohlmüller nahmen sich als Schwiegerväter stattlich aus. Reinhard pfiff allerlei lustige Volkslieder während er malte, und als er einmal das Ineinandertönen der Farben aus der Ferne betrachtete, dachte er vor sich hin: „Wie würde sich der Collaborator freuen, wenn er sähe, wie ich unser Bauernleben dem altjüdischen als Kukuksei ins Nest praktizire. Was könnte er da für

1. Schabernack, synonyme de Possen.

culturgeschichtliche Bemerkungen machen! Wie würde er mir beweisen, daß auch Shakspeare dadurch Leben gewonnen, daß er die Römer zu Engländern gemacht."

Nach Vollendung der Farbenskizze kam dennoch ein Mißmuth über Reinhard; ihm bangte wie so oft vor der Ausführung, er hatte die Freude des Schaffens vollauf bei dem Entwurfe genossen.

Es liegt eine tiefe Erfrischung in dem drängenden Treiben, das die Künstlerseele tagtäglich zu neuen Gebilden erweckt; die wahre, nachhaltige Erquickung liegt aber nur in der Treue, in der unablässigen, sorgsamen Vollendung dessen, was man in der Stunde der Weihe empfangen und begonnen. In dieser Treue ersteht die Schaffensfreude, wiedergeboren durch den Willen, erhöht und verklärt.

Reinhard gelobte sich Treue in seinem Berufe und doch ging er stets mit bewegtem Herzen als suche er Etwas, als müsse er ein Ungeahntes finden, als stehe er auf der Schwelle einer Offenbarung, deren Pforten sich plötzlich aufthun und Wunder schauen lassen. Er wandelte auf dem Boden der gewohnten Welt wie auf knospenden Geheimnissen, und doch war ihm wiederum so wohl in Wald und Flur; Baum und Strauch und Gras, Alles stand ihm so nah wie noch nie, er lebte ihr Leben mit, er hatte nicht Auge genug für diese unendlich reiche Welt, die sich aufthat als ginge er mit ihr eben aus der Hand des Schöpfers hervor; Alles war ihm wie neu, als sehe er's zum Erstenmale. Er stand einst vor einer Schlehdornhecke und versank in ihrem Anschauen in tiefe Betrachtung: Wie das hier aus dem Boden steigt, Aeste treibt, Frucht und Blatt ansetzt, wie schön gezackt und glänzend, und der Winter kommt, es stirbt und fällt und grünt wieder — Alles, das einfachste Naturleben war Reinhard ein neues Heiligthum geworden. „Was soll aus mir werden?" sagte er dann, indem er zu sich zurückkehrte. „Heilige Natur! Mache aus mir was du willst, laß mich nur

kein verfuschtes Wesen sein, irr in sich — Ich will dir gehorchen."

So schwellte namenloses Sehnen die Brust Reinhards und selbst im Hause saß er oft stundenlang wie mit offenen Augen träumend. Die Leute schüttelten den Kopf über ihn, sie kannten ihn gar nicht mehr; aber Jedes in der Welt hat zu viel für sich zu thun, um den Gedanken eines Andern nachgehen zu können, zumal wenn diese eben der Art sind, daß sie sich nicht fassen lassen. Reinhard machte den Versuch, sich aus seinen Träumereien herauszureißen, er ging auf die Jagd; das erheischte ein zusammengehaltenes, geschlossenes Wesen und festen Blick nach außen. Eines Mittags kehrte Reinhard mit der Büchse auf der Schulter und zwei Birkhühnern in der Tasche nach Hause, da sah er Lorle unter der Linde sitzen mit den zwei jüngeren Geschwistern Wendelins. Das kaum einjährige Kind stand auf dem Schoße des Mädchens aufrecht und Lorle schnalzte mit den Fingern und lachte und koste, um das Kind zu erheitern; der Knabe, der ihr zu Füßen stand, schaute aber trotzig drein. Lorle nickte dem hinzutretenden Reinhard freundlich zu und fuhr dann fort mit dem Kinde zu spielen, indem sie sang:

Ninele, Nanele,
Wägele, Stroh,
's Kätzle ist g'storbe,
's Mäusle ist froh.

Reinhard setzte sich auf einen Baumstamm Lorle gegenüber und starrte drein, sie ließ ihn gewähren, sie war's gewohnt, daß er sie oft anstierte, sie fragte nur:

„Wird denn der Herr Reihenmaier nicht schreiben?"

„Nein," sagte Reinhard.

Das war doch nur ein einfaches Nein, aber in dem Tone der Stimme lag ein Ausdruck, den die liebevollsten Worte nicht ersetzen mochten. Plötzlich fing der Knabe zu Füßen Lorle's an zu weinen und schrie: „Ich will heim."

„Bleib’,“ beschwichtigte Lorle, „dein’ Mutter schlaft[1] und du kannst nicht heim.“ Auf ein Rothkehlchen deutend, das vor ihnen umherhüpfte, sagte sie: „Guck einmal, was der Vogel ein weißes Unterwämmschen anhat, paß auf, wenn er auffliegt; scht!“ Der Vogel flog auf und man sah die weißen Federn unter seinem Flügel. „Hast’s gesehen?“ fragte Lorle, der Knabe ließ sich aber dadurch nicht zerstreuen, und erst als er das Versprechen erhielt, daß ihm Lorle eine Geschichte erzähle, schluchzte er still. Lorle trocknete ihm das thränennasse Gesicht und erzählte nun eine jener eigentlich inhaltlosen Geschichten, bei denen aber Ton und Geberde eine ganze Seele voll Liebe ausspricht und erweckt. Es wurde weiter nichts berichtet, als daß ein Knabe eine schöne Kirsche hatte, die ihm ein Vogel wegnehmen wollte, die Mutter aber den Vogel verscheuchte.

Lorle und ihr Zuhörer lachten darüber laut auf, es waren eben Kinder, die sich über sich selbst und mit einander freuten. Der Knabe wollte aber immer wissen, wie es weiter ging, und fragte immer: „Und dann?“ Bis Lorle sagte: „Und dann? dann lassen wir die Hödel[2] und die Gizle heraus.“ Und so geschah es auch. Die Geis und die Zieglein wurden aus dem Stall geholt, Lorle freute sich wohl eben so sehr an den Sprüngen derselben als die Kinder, die sie hütete.

Zu Hause lehnte Reinhard alle seine Bilder und Entwürfe mit dem Gesicht gegen die Wand; er wollte nichts sehen als ein Bild, das er im Geiste vor sich erschaute.

Am Abend hatte er im Stüble eine lange Unterhaltung mit dem Wadeleswirth, und besonders durch die Erinnerung an das großmüthig zurückgegebene Versprechen auf der Hohlmühle ward Reinhard willfahrt. Der Vater rief endlich seine Tochter herein und sagte:

1. Schlaft, forme dialectique pour schläft.

2. Hode und Gizle, Ziegen und Zieglein.

„Lorle, da der Herr Reinhard braucht dich zum Abmalen für das Kirchenbild; willst du?“

„Für die Kirch'?“ fragte Lorle, sie schaute um und auf, als grüßte sie ein fremdes Wesen hinter ihr und über ihr.

„Was guckst du so?“ fragte der Vater.

„Nichts, ich hab' gemeint, es wär' Jemand hinter mir, ich weiß nicht.“

Der Vater begann wieder: „Die Mutter bleibt von morgen an die ganz' Woch' zu Haus, wir bekommen Drescher und da kann sie drauf Acht geben und auch bei Euch sein. Willst du?“

„Ja,“ sagte Lorle mit fester Stimme; auf ihrer Kammer aber weinte und betete sie die ganze Nacht; sie wußte nicht recht warum, es war ihr so wohl und so weh zu Herzen.

Auch Reinhard war die ganze Nacht voll Unruhe, und als er mit dem ersten Sonnenstrahl erwachte, sagte er laut vor sich hin: „Marienhaft! er hat Recht.“ — Still verließ er dann das Haus, er schwang den Hut, um das Haupt in der Morgenluft zu kühlen, und stand noch einen Augenblick so da, als grüßte er die heilige Frühe. Am Kirchberge begegnete er dem Küster, der eben hinanging, um zur Frühmette[1] zu läuten; er begleitete ihn und stieg den Thurm hinan, saß in der Glockenstube und schaute zur Lucke hinaus ins Weite. Drunten im Thale kämpften noch Sonne und Nebel, die Sonne aber ward bald Meister. In der Kirche begann die Orgel zu brausen und zu dröhnen, Reinhard saß hoch oben und dachte Unendliches.

Als die Kirche zu Ende war, kam der Küster und bat Reinhard hinabzusteigen, da er schließen müsse. Still ging Reinhard dahin, da begegnete ihm Lorle, die aus der Kirche kam.

„Ihr seid auch in der Kirch' gewesen?“ sagte sie halb fragend.

1. **Frühmette**, pour Frühmesse. Mette seul désigne une messe matinale. Comparez le français *matines*. Le mot vient du latin *matutinæ (horæ)*. Frühmette forme une sorte de pléonasme.

„Ja, oben.“

Die Beiden konnten nicht reden, sie waren tief erschüttert, wie von einer überirdischen Macht erregt, und doch war es auch ihr eigener Wille.

Lorle sah blaß aus, die Mutter fürchtete, sie sei krank, da sie auch nichts über die Lippen brachte; Lorle konnte aber kaum eine Antwort geben, es war ihr, als sollte sie gar nichts reden.

Nun endlich saß sie bei der Staffelei und Reinhard sagte: „Wir wollen lustig sein, warum denn traurig? Juhu!“

Er sagte: „wir wollen,“ und konnte doch nicht; auch ihn ergriff es, wie wenn Jemand seine tiefste Seele gepackt hätte und festhielte.

„Meinet Ihr nicht auch, daß es eine Sünd' ist?“ fragte Lorle, verschämt die Augen niederschlagend.

„Nein,“ antwortete Reinhard wieder mit jenem herzinnigen Tone, und Lorle sah heiter auf; diese einfache Betheuerung genügte ihr vollkommen.

Die Mutter ging ab und zu, während Lorle ruhig da saß. Anfangs war Lorle stets in der peinlichsten Verlegenheit, und wenn Reinhard geflissentlich Scherze machte, fragte sie: „Darf ich denn auch lachen? Darf ich denn auch schwätzen? Saget's nur, ich will Euch nicht aufhalten.“

Reinhard versicherte, daß sie sich nur ganz natürlich benehmen solle, Eines aber bat er, sie möge sich nicht so viel mit der Hand ins Gesicht langen, worauf Lorle bemerkte: „Ihr habt Recht, ich merk's, ich hab' die üble Gewohnheit, ich will mir's gewiß abgewöhnen; aber es ist mir als wenn ich's im Gesicht spüren thät, daß Ihr mich jetzt da malet und jetzt da. Ich bin dumm, nicht wahr? Ihr dürft's frei 'raus sagen, ich nehm' Euch nichts übel.“

Reinhard mußte an sich halten, Lorle nicht um den Hals zu fallen; die Mutter kam, stand von fern und hielt die Hände hart am Leibe, damit sie ja nicht vor Erstaunen das nasse Bild an-

rühre; sie konnte sich aber nicht genug verwundern, wie man Lorle schon ganz gut erkenne. — Es wurde ausgemacht, daß Niemand im Dorf etwas von der Sache erfahren solle bis zur Einweihung der Kirche.

Wie still und friedsam flossen nun die Stunden hin, in denen die Beiden bei einander waren. Von fern aus der Scheune hinter dem Hause vernahm man die Taktschläge der Drescher und von der Straße hörte man bisweilen ein Kind schreien, einen Wagen rollen; und wieder war Alles still und lautlos.

Lorle sagte einmal: „Ich mein', ich wär' gar nicht mehr im Dorf oder ich schlaf', und hör' das Alles nur so, ich weiß nicht wie. Ich weiß nicht, für keinen andern Menschen auf der Welt thät ich so da sitzen."

„Gutes Lorle," erwiderte Reinhard, „ich weiß, Ihr habt Niemand auf der Welt so lieb als mich. Zittere nicht," fuhr er fort, ihre Hand fassend, ich kenne dein ganzes Leben; du hast, während ich in der Ferne umherschweifte, still meiner gedacht, du hast dich gegrämt, daß ich dich so oft geneckt und hast mich doch lieb gehabt; und als ich wiederkam, hast du an jenem Abend geweint, weil Jemand auf mich schimpfte."

„Um Gottes willen hat das die Bärbel verrathen?"

„Also war's die Bärbel! nein, es hat mir Niemand was gesagt. Mir zu lieb warst du so freundlich gegen den Collaborator und in jener Nacht, als ich unter der Linde das lustige Lied sang, hast du still getrauert in deinem Kämmerlein, weil ich mich so heruntergäbe."

„Heiliger Gott! woher könnet Ihr das alles wissen?"

„Weil ich dich lieb hab', weiß ich Alles. Hast du mich auch recht lieb?"

„Ja, tausend tausendmal."

In einem seligen Kusse umschlangen sich die Beiden.

„Jetzt, jetzt," rief endlich Reinhard, „jetzt möcht' ich sterben und du auch."

„Nein," rief Lorle sich aufrichtend und Reinhard mit starken Armen fassend, „nein, erst recht leben, lang, lang leben." In ihrem Blicke lag eine Heldenkraft, eine stolze Spannung, als könne sie jeden Tod besiegen.

„Du willst also ewig mein sein?" fragte Reinhard.

„Ja, ja, in Gottes Namen, Alles, Alles."

Bei diesem Zusatze: in Gottes Namen — zuckte es fremd in den Mienen Reinhards: er glaubte, Lorle umfasse ihn nicht mit ganzer Seele, nicht mit freudigem Jubel; er bedachte nicht, daß auch Lorle mit sich gekämpft hatte und daß sie sich dieser Liebe demüthig fügte, als einem Gebote Gottes.

„Was ist? Hab' ich was nicht recht gemacht?" fragte sie.

„Nein, nichts."

„Darf ich jetzt gehen und es meiner Mutter sagen?"

„Nein, bleib', wir wollen das Geheimniß noch still bewahren; glaub' mir, es ist besser so."

„Ja, ja," sagte Lorle zaghaft, „ich thu' gern Alles; befiehl mir nur recht und immer was ich thun soll, du guter Reinhard."

„Heiß' mich nicht mehr Reinhard, nenne mich bei meinem Vornamen Woldemar."

Lorle lachte laut auf und auf die verwunderte Frage Reinhards, was es gebe, sagte sie: „Verzeih', Woldemar! das ist so lächerig, Woldemar, das ist, wie wenn man die Treppe herunterfällt, Poldera, so macht's grad. Nein, darf ich nicht mehr allfort Reinhard sagen? Ich hab' dich so lieb bekommen, ich bin dich so gewohnt, laß mich so dabei."

„Auch gut," sagte Reinhard, halb verdrießlich lächelnd.

Es ist eine Kleinigkeit, aber doch hat fast Jeder eine gewisse Liebe für seinen Vornamen, als wäre er nicht etwas Verliehenes, sondern ein Stück des eigensten Wesens; man verträgt's nicht leicht, daß man ihn unschön findet. Ist's ja auch dieser Klang, der uns vor Allem mit den Menschen verbindet, uns ihnen

kenntlich macht; liegen darin ja auch die süßesten Zauber der Kindeserinnerung.

„Du mußt recht gut gegen mich sein," sagte Lorle, die Hand auf die Schulter Reinhards legend, „sonst vergeh' ich vor Angst; ich bin dich ja doch nicht werth, ich bin viel zu gering. Ja, und was ich noch hab' sagen wollen, du mußt im Dorf nichts von mir reden, gar nichts; du hast zum Martin gesagt, ich sei ein Kanarienvögele und jetzt heißen sie mich im ganzen Dorf so; mir liegt nichts dran, wenn sie mich ausspotten, aber es ist mir von wegen deiner, es weiß doch kein's als ich —"

„Was denn?"

„Was du für ein lieber Kerle bist," sagte Lorle, die Zähne zusammenbeißend und Reinhard am Barte zausend.

Wer kann all das süße Kosen und Plaudern wiedergeben, das von diesem Tage an die sonst so stille Werkstatt Reinhards in sich schloß? In Demuth entfaltete Lorle eine Fülle des Liebesreichthums, daß Reinhard staunend und anbetend vor ihr stand. Der Schluß ihrer Rede war aber fast immer: „Ach Gott! ich bin dich nicht werth."

„Nein," rief Reinhard, „du bist millionenmal besser als ich, als alle Männer, als alle Menschen. Ich möchte siebenmal sieben Jahre um dich dienen."

„Da könntest du alt werden," sagte Lorle still lächelnd und Reinhard fuhr fort: „Sieh, ich habe schon oft die ganze Welt und mich verloren geglaubt, im Taumel hineingelebt, mitten in der Reue ein Sünder — doch, du kannst nicht begreifen, wie weit ich untergegangen war."

„Ich kann Alles begreifen, sag' du mir's nur ordelich."

„O du herzige Liebe! Nimm dich in Acht mit mir, ich habe noch nie einen Herzfreund gehabt, den ich nicht quälte; der Collaborator ist der Einzige, der mir treu ausharrte. Ich bereite den Menschen oft Schmerzen, denen ich nur Gutes und Glückliches zufügen möchte. Erst seitdem ich dich sehe, seitdem ich

dein bin, sehe ich auf den alten Woldemar, und das ist ein gar wüster Geselle, nicht werth, daß er den Saum deines Kleides berühre. Ich kann dich glücklich machen, wie noch kein Weib auf Erden war, und — unendlich unglücklich."

Lorle weinte große Thränen, aber sie trocknete sie bald und sagte: „Hab' dich nur lieb, von da siehst du viel besser aus." Sie deutete dabei auf ihre Augen und setzte nun schmollend hinzu: „Und ich leid's nicht, daß Jemand auf den Reinhard schimpft, und du darfst auch nicht. Und jetzt mach' mich nur nicht stolz; komm her, wir wollen miteinander gut und brav sein, Gott wird schon helfen."

„Ja, du machst mich wieder ganz fromm," sagte Reinhard und stand mit gefalteten Händen vor ihr. —

Das Bild wurde rüstig gefördert, Lorle ermahnte immer zur Arbeit und Reinhard trug ihr noch auf, ihn nicht lässig werden zu lassen. Niemand im Hause ahnte etwas von der neuen Wendung der Dinge, nur Vroni ward ins Vertrauen gezogen; man ging nun öfters nach der Mühle. Wie die Kinder jubelten die beiden Liebenden, wenn sie sich im Walde haschten und versteckten.

„O Welt voll Seligkeit!" rief einst Reinhard, als er so vor Lorle stand, „das hat sich der Weltgeist allein vorbehalten, die Liebe, sie kommt aus ihm; das läßt sich nicht machen und nicht bilden. Da steht ein Wesen und hält mich zauberisch gefangen; schön ist Alles, Alles, was du bist. Und hätte ein Wesen Seraphsflügel und ist die Liebe nicht, spurlos zieht es dahin. Dank dir, ewiger Weltgeist, du hast mir gegeben[1] was ich nicht suchte."

„Ich verstehe dich nicht recht," sagte Lorle.

„Ich verstehe mich ja selber nicht. Was braucht's? Komm,

1. Gegeben. Ce passage rappelle le beau monologue de *Faust*: Wald und Höhle —

Erhabner Geist, du gabst mir, gabst mir alles,
Warum ich bat....

sieh mich an, laß mich schauen, stumm, welch ein gutes Leben in mir ist."

Das Bild reifte seiner Vollendung entgegen, die beiden Liebenden sprachen von Allem, nur nicht von der Zukunft; Beiden[1] bangte innerlich davor, Reinhard weil er nicht wußte, wie sie sich gestalten solle, und Lorle weil sie fühlte, wie schmerzlich sie aus dem elterlichen Hause gerissen würde.

Nun ergab sich aber auch eine Mißhelligkeit zwischen den Liebenden. Lorle, die zu einer Madonna gesessen hatte, sollte jetzt das Kind, mit dem sie unter der Linde gespielt hatte, wieder auf den Schooß nehmen; unter keiner Bedingung wollte sie das thun: „Es ist eine Sünd', es ist eine gräßliche Sünd'!" betheuerte sie immer, aber Reinhard war unbeugsam und sie willfahrte endlich, indem sie seufzend sagte: „Ich muß in Gottes Namen Alles thun, was du willst." Sie zitterte aber am ganzen Leibe; so daß das Kind laut schrie, bis Reinhard endlich Beide beschwichtigte, das Kind mit Süßigkeiten und Lorle mit liebreichen Worten.

Die Gewänder waren nur flüchtig untermalt, und nun sollte dem Kopf die letzte Zusammenstimmung der Farbentöne gegeben werden; das sagte Reinhard eines Tages und bat Lorle, daß sie Beide noch diese wenigen Stunden sich recht still verhalten wollten. Lorle nickte still, sie wagte schon jetzt nicht mehr zu reden. Ihr Kopf war nach dem Wunsche Reinhards aufgerichtet und sie sah hinauf nach dem blauen Himmel: weiße Wolkenflocken zogen leicht dahin, still und friedlich war's im weiten Raume, kein Laut vernehmbar; da fließt eine Wolke sanft hin, sie nimmt eine kleine mit und versinkt mit ihr unter den Gesichtskreis, eine andere streckt schon ihr Haupt empor, wer weiß wie lang sie ist, wie dunkel ihr Grund, wie bald sie

1. **Beiden bangte** équivaut à Beiden war bange. — Le verbe bangen est pour beangen, comme bang pour beang. Comparez le latin *angere*, *angustus*, *anxius*, et le français *angoisse*, etc.

abbricht; nur wer am Himmelsbogen steht, kann sie ermessen. Da drunten liegt die Welt, weitab, Alles, Alles zieht vorbei, vorbei, die Erde ist untergesunken: ein Geist schwebt über den Wolken . . .

So hatte Lorle sich in den Himmel hineingedrängt. Reinhard hatte sie eine Weile starr betrachtet und dann emsig gemalt.

Stille war's lange; die Beiden wagten kaum zu athmen.

„Was hast du soeben gedacht? Dein Antlitz war verklärt?“ fragte Reinhard.

„Ich bin gestorben gewesen und allein“, sagte Lorle mit geisterhaftem Blicke, ihre Arme hoben und fielen wie leblos wiederum nieder. Reinhard faßte ihre Hand, er konnte aber nicht reden, er schaute sie an wie eine überirdische Erscheinung.

„Jetzt möcht' ich auch sterben,“ sagte Lorle endlich und Reinhard erwiderte: „Ich sag' wie du: nein, erst recht leben, lang, lang leben.

„Bin ich jetzt fertig?“ fragte Lorle aufstehend.

„Ja.“

„So will ich gehen, es wird jetzt schon wieder fröhlicher werden.“

Reinhard wollte sie zum Abschied küssen, sie aber wehrte streng ab und sagte: „Jetzt nicht, nein, mir zulieb.“ —

Reinhard gönnte sich nun auch wieder einige Erholung. Auch ihm war ganz eigen zu Muthe, da er seit vielen Tagen in einer steten Spannung und Aufregung gelebt hatte. Als er das Lorle erklärte, sagte sie: „Mir ist auch so, wie wenn ich aus der Fremde käm', wie wenn ich gar nicht daheim gewesen wär'.“ —

Auf seinen Wanderungen begegnete Reinhard wiederum Wendelin, der trübselig aussah. Reinhard fragte: „Was hast? Warum bist so traurig? Weil du ein neues Brüderle bekommen hast?“

„O nein, von deswegen[1] nicht, mein Vater hat gesagt, wo Fünfe halb hungern, kann ein Sechstes auch mitthun."

„Nun was hast du denn?"

„Ja gucket, mein Scheck[2] da (er wies auf eine stattliche Kuh), der ist vorgestern verkauft worden für 53 Gulden; der Metzger Heuberer von G. (er nannte die Amtsstadt) hat ihn kauft und läßt ihn noch sechs Wochen laufen, nachher holt er ihn. Ich krieg' einen Sechsbätzner Trinkgeld, aber es macht mir kein' Freud; der Scheck ist mir doch der liebst' von allen und jetzt thut mir's so weh um den Scheck, der frißt jetzt da fort wie wenn er ewig leben sollt' und da kommt der Metzger und schlägt ihm auf Einmal auf den Kopf und da liegt er, todt ist er."

Der Knabe sah Reinhard gedankenvoll an, dann fuhr er fort: „Mich freut's nur, daß der Metzger betrogen ist."

„Wie so denn?

„Ja gucket, er hat den Scheck viel zu theuer 'kauft, aber er möcht' gern dem Meister (Dienstherrn) das Maul süß machen, weil er sein Lorle heirathen möcht', und da ist er doch angeführt."

„Warum? Denkst du nicht mehr so gut vom Lorle?"

„O Ihr!" sagte der Knabe zornig, „wie er mich anguckt, wie ein gestochener Bock mit seinem langen Bart; ja gucket nur zu, ich fürcht' mich nicht, ich bin nicht in Euch vernarrt wie das Lorle."

„Woher weißt du das?"

„Ja, ich bin nicht so dumm. Wie vergangenen Sonntag der Martin nach der Stadt ist, hab' ich für ihn Eure Stiefel 'putzt, und da ist das Lorle kommen und hat gesagt, ich soll's gut machen und hat die Stiefel angucket, mit ein Paar Augen, das waren Augen! Und da hab' ich's gleich gemerkt was es ge-

1. Von deswegen = deswegen. Au lieu d'employer wegen seul, on y joint souvent von: von Obrigkeitswegen, von Rechtswegen.

2. Scheck, ein Thier, weiß mit großen dunkeln, oder dunkel mit großen weißen Flecken. Scheck se dit d'ordinaire du cheval.

läutet hat. Und gestern Nacht wie ich in der Kammer lieg', da hör' ich wie mein Mutter dem Vater erzählt, daß das Lorle in Euch verschossen ist. Und wenn das Lorle fort ist und mein Scheck ist fort, und da geh' ich halt auch fort."

Reinhard suchte den Knaben zu trösten, es bedurfte dessen kaum, denn er sang und jodelte hinter Reinhard lustig in die Welt hinein.

Reinhard sah nun, daß ihr Verhältniß doch schon dorfkundig war; er ging nachdenklich das Thal entlang. Es wurde Abend, die Mäher waren emsig, das thaunasse Oehmdgras zu mähen, die sterbenden Gräser hauchten noch würzigen Duft aus, Reinhard breitete oft die Arme aus, als wollte er tausend Leben an seine Brust drücken. Jetzt befiel ihn aber ein Trübsinn: rasch, in voller Blüthe ihrer frischen Liebe, wollte er Lorle Sein nennen, und doch war seine Zukunft so unsicher; er warf die Sorge von sich, er wollte den Tag genießen, die fliehende Minute, und was gelingt nicht einem frischen Herzen im freien Wandern? Reinhard sah eine Weile sein selbst vergessend den Abendbremsen zu; die zogen jetzt erst auf Nahrung aus und schwebten oft ganz ruhig, unbewegt auf einem Fleck in der Luft, wie an einem Abendstrahl aufgehangen, ihre Flügel drehten sich wie leichte Wolkenrädchen zur Seite, bis sie wie angestoßen auffuhren; sie hatten eine kaum sichtbare Beute erhascht und hielten sich nun wieder ruhig auf ihrer neuen Stelle. Der geräuschvolle Tag verstummte immer mehr, ein sanftes nächtiges Flüstern hauchte durch Zweig und Gras; Reinhard schweifte immer weiter, es zog ein Lied durch seinen Sinn, er wußte nicht was, ihm war traurigfroh zu Muthe; da hörte er einen einamen Burschen jenseits des Baches singen:

Ihr Sternle am Himmel,
Ihr Tröpfle im Bach,
Verzählet mei'm Schätzle
Mein Weh und mein Ach.

O die Liebe kann nicht genug Boten finden, ihre unnennbare Seligkeit und ihr tiefes Leid zu verkünden. Und der Bursche sang weiter:

Die Sternle ins Wasser,
Die Fischle in 'n See,
Die Lieb geht tief abe,
Geht niemals in d' Höh.

Und jetzt ward noch mit anderer Weisung der lustige Schluß angehängt:

Ganget weg, ihr Burgersmädle,
Ganget weg, ihr Patschele,
Da nehm' i mir e Bauermädle,
Das sind recht wackere.

Als Reinhard spät Abends nach Hause kam, fand er einen Brief aus der Stadt vor; er war vom Collaborator und lautete:

„Kleinresidenzlingen, an einem der Hundstage.

Oft habe ich im Wald einem Vogel zugehorcht, der mir seine Melodie hundertmal vorsang, als müßte ich sie verstehen, und wenn ich mich endlich zum Fortgehen anschickte, war mir's als singe der lustige Kauz[1] jetzt erst recht aus voller Seele, als riefe er mir nach: Du verstehst doch nicht was ich singe, und Millionen werden nach dir kommen und werden's auch nicht

1. Kauz désigne une espèce de hibou. Au figuré il se dit des personnes en bonne et en mauvaise part. — Kauz gilt von Menschen, die ja vielfach mit Vögeln verglichen werden, ursprünglich in bildlicher Entlehnung von der Natur des Kauzes, nachher mit halbem Vergessen des Vogels in gewissen Verbindungen fest geworden (dictionnaire de Grimm). — Dieser Freund war einer der wunderlichsten Käuze, die es auf der Welt geben kann (Gœthe). — Faust, en parlant de Méphistopheles, dit : Es muß auch solche Käuze geben. — Ein feiner, ein lustiger, ein pfiffiger Kauz. Nous disons d'un homme qui fuit la société : c'est un hibou ; il fait le hibou. On dit d'un homme de mauvaise mine ou pour qui on a peu de considération : Voilà un bel oiseau.

verstehen. So geht mir's jetzt auch mit dem Volksgeiste. Mir ist's als ob jetzt, da ich fort bin, es erst recht zu singen und zu klingen begänne. — Diese romantische Sehnsucht der modernen Menschheit nach dem was hinter ihr ist, verdreht ihr den Kopf; ich habe auch einen krummen Hals.

Es ist nicht gut, daß dieser Mensch auf sich stehe, drum will ich ihm eine Anstellung schaffen. So sprach Gott der Herr, als er den deutschen Menschen gemacht hatte. Die Eichen im Walde werden nächstens auch angestellt und erhalten das allerhöchste Decret, das sie zu einstweiligen Symbolen und Hütern der deutschen Kraft und deutschen Freiheit ernennt; es gibt dann Referendars-, Assessors-, geheime und wirkliche geheime Eichen mit eigenem Laub. Wir Deutschen sind die solideste Nation der Welt, es ist die schändlichste Verleumdung, daß man uns Gemeinsinn abspricht; wer nur irgend ein gemachter Mann sein will, setzt sich auf den Besoldungsstuhl und speist aus der Communschüssel. Fichte[1] hat das Wesen der deutschen Gelehrten zu sehr aus seinem subjectiven Idealismus erfaßt, ich mache mir jetzt Excerpte, um in biographischen Umrissen nachzuweisen, welchen Einfluß die Staatsanstellungen auf die Gestaltung des deutschen Geistes gehabt haben.

Ich habe für die vornehme Species der Menschen einen eigenen Namen gefunden, sie heißen: die eisfressenden Thiere. Heute Morgen war ein Prachtexemplar bei mir, dein Gönner, der dicke rothe Tabled'hotenkopf, der hochwohlduftende Comte de Foulard, er hat sich sehr nach dir erkundigt; der Prinz ist aus Italien zurück, hat dort viel Bilder gekauft, hat in Rom dein Lob gehört, ist entzückt von deiner Waldmühle, kurz man

1. Fichte (1762-1814), un des philosophes les plus célèbres de l'Allemagne. Ses œuvres complètes ont été publiées par son fils (in-8°. Berlin, 1845-1846). Fichte a développé l'idéalisme qu'il a trouvé, en germe, dans la critique de Kant, de même que Schelling et Hegel ont trouvé dans Fichte (Wissenschaftslehre) les éléments de leurs *Philosophèmes*. En 1808. Fichte publia: Reden an die deutsche Nation.

will eine Gallerie errichten, will dich fesseln, das heißt anstellen. Da hast du's also. Wenn du kommst, ist die Sache abgemacht. Ich weiß nicht, wie du darüber denkst; ich habe um meine Stelle auch supplicirt in der geheimen Hoffnung, daß nichts daraus wird, und nun weide ich schon bald sieben Jahre die geduldige Bücherheerde und scheere nur das eine und das andere um ein Excerpt, so was im Zaun hängen bleibt. Lieb wär mir's, wenn du einen Schleiftrog am Bein hättest, daß wir dich hier behielten. Mach' aber was du willst, ich rathe nichts; hast du Lust, so komm baldigst.

Ich habe mit meiner Schwester eine neue Wohnung bezogen, sie hat endlich ihr Putzgeschäft aufgegeben und pflegt nun mein Alter. Ich esse Mittags und Abends Suppe und kann hundert Jahre alt werden, wenn ich's erlebe.

Grüße mir die Alpenrose, Gott sende ihr Thau und Sonnenschein genug und lasse sie gedeihen.

Ich schreibe dir diesen Brief auf dem neuen Catalog, den ich anzufertigen habe; ich bin ganz allein, mein Oberwallfisch wascht sich im Seebad.

Dein

Kohlebrater."

„Beiwagen: Die sieben Gulden, die du mir zur Heimreise geliehen, kann ich dir erst zum Quartal, den 1. Oktober, wenn ich meine Löhnung fasse, erstatten. Brauchst du's früher, will ich's anderweitig entlehnen.

Unser Schulkamerad R., das sogenannte durchlöcherte Prinzip, hat eine Vocation ins Departement des Jenseits bekommen, er ist Assistent beim Weltgericht geworden.

Das Erdbeben, das wir vorgestern hatten, hat mich unendlich ergötzt; ach! wie haben sie hier Alle gezittert! So muß einem Floh zu Muthe sein, der auf einem fieberkranken Pudel haust."

Nachdem Reinhard diesen Brief gelesen, verkündete er, daß er am Morgen nach der Hauptstadt abreise und bald wiederkomme. Lorle schlief die ganze Nacht nicht, sie machte sich allerlei Gedanken über die so schnelle Abreise; Reinhard hätte sie durch ein einziges Wort beruhigen können und er dachte nicht daran. Am Morgen sah er Lorle noch einen Augenblick allein und sagte ihr schnell: „Wenn ich ein Glück bekomme, theilst du's mit mir?"

„Wenn ich nur Dich ganz krieg'," war die Antwort, vom Theilen sagte sie nichts.

Im Hause des Wadeleswirths war's nun wieder so still und friedsam wie ehedem. Hatte Reinhard in der letzten Zeit auch weniger tolle Streiche losgelassen, so machte er doch noch immer Lärm genug im Hause; jetzt ging Alles wieder seinen alten Weg, kaum daß Einer mehr des Fernen gedachte. Wie schnell schließt sich der Strom des Lebens hinter einem Menschen, der aus einem Kreise tritt! Nur Lorle hegte das Andenken Reinhards tief im Herzen, Tag und Nacht. War sie früher stets liebreich und gut gegen die Eltern und Alle im Hause gewesen, so war sie's jetzt doppelt; sie wollte immer Alles thun und bereiten für Jedes. Niemand wußte woher das kam, und man kümmerte sich auch nicht viel darum; Lorle aber that dadurch im Innersten Abbitte, daß sie die Ihrigen in Gedanken schon verlassen hatte und bald ganz von ihnen scheiden werde, sie wollte ihnen noch Gutes erzeigen, so viel sie vermochte.

In der Stadt betrieb Reinhard seine Anstellung mit allem Eifer. Als der Collaborator seine Verwunderung darüber äußerte, erwiderte er: „Ich will dir's nur gestehen, ich bin mit Lorle verlobt."

„Was?" rief der Collaborator gedehnt, Staunen und Kummer sprach aus seinem Antlitze; „wenn sie Einer heirathen und aus ihrem Boden reißen dürfte, so wär' das nur ich, ich allein; ja lache nur, ich verstehe sie allein; du bist viel zu wild, du

darfst eigentlich gar nicht heirathen. Hat dir denn der Vater das Mädchen gegeben?

„Nein.“

„O, so ist noch Hoffnung, daß sie Keiner von uns Beiden bekommt,“ schloß der Collaborator schelmisch.

Reinhard ging nicht vom Fleck, bis er sein Ernennungsdekret erhalten hatte. Am Morgen nachdem solches ausgefertigt war, sagte er beim Erwachen zu sich selber: „Guten Morgen, Herr Inspektor, mit dem Titel Professor; haben Sie wohl geruht? Hast dir nun auch ein Hundsband umbinden lassen und war dir doch so wohl, als du frei umhergelaufen bist.“ Als er vor dem Spiegel stand, verbeugte er sich ganz höflich und sagte: „Ihr Diener, Herr Professor! Gehorsamer Diener siebente Rangklasse.“

Dennoch freute sich Reinhard in dem Gedanken, wie ganz anders er nun vor den Wadeleswirth hintreten und um dessen Tochter freien könne, und wie glücklich auch Lorle sein werde.

Schnell packte er seine Gliederpuppe und einiges alte Seidenzeug zusammen, das er zur Gewandung gekauft hatte, und bald rollte er wieder dem Dorfe zu, wo seine Liebe wohnte.

Auf dieser Fahrt machte ein Gedanke die Wangen Reinhards von einer fremden Gluth entbrennen. Er kam so eben aus den Kreisen der teppichunterbreiteten Existenzen, alsbald überkam ihn ein besonderes Behagen an dieser verfeinerten Welt, an dieser Anmuth heiterer Geistesspiele, voll tändelnder Musik und sprühender Witzfunken, fernab von der rauhen Wirklichkeit, ausschreitend aus der engbürgerlichen Umzäunung; er hatte das Gelüste rasch niedergekämpft, jetzt kam es in veränderter Gestalt wieder und zeigte ihm, wie Lorle diese Freiheit des Lebens nie verstehen werde, wie sie doch seinem ganzen künstlerischen Denkkreise fern stehe — er war in seinem eigenen Hause mit seinem tiefsten Wollen ein Fremder.

Das war ein böser Blutstropfen in Reinhard und er machte ihm die Wangen glühen.

Den Gedanken: Lorle nach und nach heranzubilden, warf er bald von sich und er rief fast laut: „Nein, sie soll das frische Naturkind bleiben mitten im Trödel der Stadt; sie bedarf keiner andern Welt, ich bin ihre ganze Welt.“ — Er bat sie in Gedanken um Verzeihung, daß sein Sinn nur einen Augenblick sich von ihr entfernen konnte.

Für ein erregbares Gemüth haben weite Strecken, die von einer Lebenswendung bis zur andern zu durchmessen sind, ihr Gutes und ihr Schlimmes; sie dämmen oft die berauschende Seligkeit des Gefühls, beschwichtigen aber auch die leicht sich eröffnenden Zwiespältigkeiten.

Sorglos, als wäre das nicht der entscheidendste Lebensgang, fuhr Reinhard dahin; selbst seine Sehnsucht war eine abgeklärte, friedsame. In der Amtsstadt ließ er sein Gepäck zurück und eilte auf dem Waldwege dem Dorfe zu. Je näher er kam, desto heftiger loderten die Flammen der Liebe wieder in ihm auf; mit zitternden Pulsen rannte er dem Hause zu. Die Bärbel stand unter der Thür und reichte ihm die schwielige Hand: „Ihr kommet bald wieder, ich hätt's nicht glaubt,“ sagte sie; Reinhard konnte nicht antworten, zu Lorle wollte er sein erstes Wort sprechen; er eilte die Treppe hinan, Niemand war im Hause. Lorle war, wie die Bärbel erzählte, mit den Eltern nach der Stadt gefahren, von wo Reinhard eben herkam.

Mit der Botschaft der Lebenserfüllung auf den Lippen stundenlang harren zu müssen, das war eine schwere Aufgabe.

Reinhard machte sich bald wieder auf, den Ankommenden entgegen zu gehen, aber als er schon eine Stunde den Waldweg gegangen war, besann er sich erst, daß er so in Gedanken dahingeschritten sei, während doch das Wägelchen mit den Heimkehrenden bereits dahingerollt sein konnte; er kehrte still wieder um, traf jedoch auch die Erwarteten noch jetzt nicht zu Hause.

Mit namenloser Angst quälte ihn der Gedanke, daß ihm Lorle mit Gewalt entzogen sein konnte, die Eltern waren ja mit ihr in der Stadt und er mußte sich sagen, daß er durch seine Zweifel solches verschuldet haben konnte; aber die ganze Treue Lorle's stand wieder vor ihm, und als es Nacht wurde, war es ihm als ob das Bild auf der Staffelei hell leuchte; er zündete Licht an und betrachtete jetzt nach längerer Abwesenheit das Bild wieder; er staunte fast vor sich selbst, hier war ihm etwas gelungen, was ein Anderer, ein Mächtigerer geschaffen hatte.

Reinhard nahm die Zither und wollte spielen und singen, aber er hörte bald wieder auf, er legte sich endlich angekleidet auf das Bett, er wollte heute noch die Seinigen sprechen, keine Stunde seines Glückes versäumen; er verschlief aber doch die Ankunft der Hausbewohner, die spät in der Nacht erfolgte.

Die Mutter war zu Bett gegangen, der Vater saß im Stüble und las die mitgebrachten Zeitungen, Lorle machte sich aber, trotz aller Ermahnungen, noch immer Etwas in der Stube zu schaffen; endlich kam sie zaghaft zum Vater in's Stüble und sagte:

„Aetti[1], ich hab' ein' Bitt'. Machet das Licht aus und bleibet da."

„Nur stet, warum denn?"

„Ich bitt', ich hab' Euch was zu sagen und ich kann's nicht so."

„Närrisches Kind, meinetwegen. Nun jetzt ist das Licht aus nun jetzt red'."

Lorle legte die Hand auf die Schulter des Vaters und sagte ihm mit zitternder Stimme ins Ohr: „Der Herr Reinhard hat mich gern und ich ihn auch, und er will mich und ich will ihn und keinen Andern auf der ganzen Welt."

„So? und das habt ihr unter euch ausgemacht?"

„Ja."

1. Aetti, vieux mot pour Vater.

„Nur stet, gang jetzt schlafen, morgen ist auch ein Tag: wir reden ein andermal davon."

Kein Bitten und kein Betteln Lorle's half, sie erhielt keinen andern Bescheid.

Als der Wadeleswirth nun noch gewohntermaßen das ganze Haus durchmusterte, fand er die Thüre Reinhard's halb offen, er drehte von außen den Schlüssel um; Reinhard war eingeschlossen.

Am Morgen ward Lorle vom Vater „zeitlich" geweckt. Als sie herabgekommen war, sagte er: „Du gehst gleich auf die Hohlmühle und bleibst da bis ich komm'."

Lorle mußte gehorchen, sie wußte wohl, da half keine Widerrede; sie durfte nicht mehr die Treppe hinauf, sondern mußte sich schnurstracks aufmachen.

Der Wadeleswirth ging umher und zankte mit Stephan und mit Allen, weil sie eben keine so schlaflose Nacht gehabt hatten wie er; endlich saß er im Stüble und las die Fruchtpreise auf den verschiedenen Schrannen, aber trotz der hohen Sätze hatte er die Lippen zusammengekniffen und trommelte unwillig mit dem Fuße auf dem Boden. Von oben vernahm man jetzt mächtiges Pochen an eine Thüre, da erinnerte sich der Wirth, daß er Reinhard eingeschlossen habe, und befahl der Bärbel, ihm aufzuschließen; dadurch ersparte er sich's auch, dem Maler alsbald frischweg die Meinung zu sagen. Reinhard kam zum Wirth und streckte ihm beide Arme entgegen, dieser aber saß ruhig, hielt mit beiden Händen die Blätter und so darüber wegschauend, sagte er: „Auch wieder hiesig?"

„Und ich hoffe zu Hause," sagte Reinhard.

„Nur stet. Ich sag's Euch grad heraus, packet Eure Sachen zusammen und b'hüt Euch Gott."

„Und das Lorle?" fragte Reinhard zitternd.

„Das will ich schon wieder zurecht bringen, das ist mein' Sach', da hat Niemand nichts drein zu reden."

„Und ich geh' nicht aus dem Haus, bis mir das Lorle selbst gesagt hat, daß ich gehen soll."

„So? Ist das der Brauch bei euch Herren aus der Stadt? Ich kann auch anders ausgeschirren. Verstanden?" sagte der Wadeleswirth aufstehend.

„Ich hätte den Bauernstolz nicht bei Euch vermuthet," sagte Reinhard.

Der Wadeleswirth schnaubte grimmig und ballte beide Fäuste; er schaute Reinhard von oben bis unten stumm an, wie wenn er sagen wollte: was glaubst? bin ich der Mann mit dem man so redet?

Reinhard schüttelte den Kopf und sagte endlich: „Ihr seid doch sonst ein gescheiter Mann, warum seid Ihr jetzt so wild? Was hab' ich Euch leid's than?"

Diese sanft gesprochenen Worte verfehlten ihre Wirkung nicht und der Wadeleswirth sagte mit stockender Stimme: „So? Und mein Kind, mein' einzige Tochter wegstehlen?"

„Lorle soll reden. Wo ist sie?" fragte Reinhard.

„In der Haut bis über die Ohren, wenn sie nicht da ist, ist sie verloren. Das Lorle ist nicht da, so lang Ihr da seid."

Nach einer Weile, in der er das schmerzdurchwühlte Antlitz Reinhards betrachtet hatte, fuhr der Wirth fort:

„Ich kann's Euch schon sagen, wo das Mädle ist: auf der Hohlmühle."

„Ich verspreche Euch," sagte Reinhard schnell, „kein Wort ohne Euer Wissen mit ihr zu reden."

„Glaub's, Ihr seid sonst allfort ein rechtschaffener Mensch gewesen, und jetzt muß ich auf's Feld," sagte der Wadeleswirth ruhiger.

Er ging fort und Reinhard auf sein Zimmer. Wie glücklich war dieser jetzt, daß er nach der Gliederpuppe die Gewänder malen konnte; er war unausgesetzt fleißig und ließ sich sogar das Mittagessen auf sein Zimmer bringen.

Die Bärbel, die Alles wußte, tröstete Reinhard und sagte, er solle nur die Hoffnung nicht fahren lassen, der Alte sei zäh', er müsse ein gut Weilchen am Feuer stehen bis er weich werde. Auch die Mutter kam leise herauf geschlichen, sie redete nichts von der Hauptsache, aber an der Sorglichkeit, die sie für alle Bedürfnisse Reinhards hatte, konnte er wohl merken, daß sie auf seiner Seite war.

Am Abend erzählte Reinhard dem Vater, wie er blos Lorle zulieb sich eine Anstellung geholt habe und wie er sie ewig glücklich machen wolle. Der Wadeleswirth war still und schaute über das Glas weg, das er eben zum Munde führen wollte, Reinhard bedeutsam an.

Als die Bärbel am andern Morgen Reinhard den Kaffee brachte, sagte sie:

„Glück und Segen!"

„Wozu?"

„Ihr seid ja Professor geworden, der Alte hat gestern Nacht seiner Frau noch viel davon vorgeschwatzt, es gefallt ihm doch wohl, das Wasser fangt schon zu sieden an."

„Der Alte ging immer brummig im Hause umher und hatte sogar, was sonst nie geschah, kleine Häckeleien mit seiner Frau; er hätte gar zu gern gehabt, sie möchte ihm weidlich mit Reden und Bitten zusetzen, daß er die Sache doch ins Reine bringen möge; sie aber that, wie man sagt, „kein Schnauferle [1]," sie wollte die Verantwortung für spätere Tage nicht haben. Und dann war's ihr doch auch wind [2] und wehe, ihr Kind so weit weg unter ganz fremde Verhältnisse zu geben; sie war von dem Sorgen und Nachdenken so müde, daß sie bald da bald dort,

1. Schnauferle, dialectique de schnaufen. Kein Schnauferle thun, ne pas souffler mot, rester bouche close.

2. Wind. Cet adjectif s'emploie seulement comme attribut et dans les locutions : Wind und weh, ou wind und bang. Vielleicht (dit Sanders dans son dictionnaire) ursprünglich von Weh, bei dem man sich windet und krümmt und bängt. Comparez : Wind, wenden.

wo nur ein Plätzchen war, sich niedersetzte und ausruhte.

Am dritten Tage kam der Wadeleswirth zu Reinhard auf sein Zimmer, setzte sich und redete lange nichts: endlich begann er:

„Ich hab' mich resolvirt. Es geht mir ein Stück aus dem Herzen, wenn ich das Kind so weit weg geb'; aber was ist da zu machen? Ich thu' Euch also den Vorschlag, ich will mein Lorle noch auf ein Jahr zu den Klosterfräulein thun, da soll's lernen, was man in der Stadt braucht, und seid ihr Beide dann noch so gewillt, wie jetzt, nun, so in Gottes Namen.

Reinhard widersprach und betheuerte, daß Lorle nichts zu lernen habe, gerade so wie sie jetzt sei, mache sie ihn glücklich; der Alte lächelte und ging davon.

Drei Tage und drei Nächte hatte Lorle in schweren Gedanken auf der Mühle zugebracht; kein Bote kam, Stephan wußte nichts, und oft war's in Wahrheit als ob sie in eine andere Welt versetzt wäre. Am vierten Morgen kam der Wadeleswirth und holte seine Tochter, er hatte ein unwirsches Ansehen und Lorle folgte ihm still wie ein Opferlamm. Der Vater zürnte nicht auf das Kind, er zürnte nur mit sich selber, weil er nun doch nachgeben müsse.

„Hast du den Reinhard noch gern?" fragte er einmal, als sie schon eine Strecke mit einander gegangen waren.

„Ja, so lang ich leb'," erwiderte Lorle. Und nun gingen sie wieder still dahin, Keines redete ein Wort. Der Wadeleswirth war durchaus der Mann nicht, der sorgfältig Ueberraschungen zu bereiten strebte; das Kind mußte nur schweigen, so lang er nicht zu reden begann, und er wollte nicht reden, weil's ihm nicht darum war; auch war's ihm zu viel, das was er zu sagen hatte zweimal vorzubringen.

Reinhard hatte indeß von der Bärbel die Mittheilung erhalten, daß Lorle mit dem Vater käme; er eilte den Beiden entgegen und als sie sich jetzt zum Erstenmale wieder sahen,

flammte ihre ganze Liebe auf und Reinhard rief: „Vater, gebt mir das Lorle jetzt, hier.“

„Nur stet, das ist nichts so, wie Bettelleut' hinter der Heck; wartet bis wir heim kommen.“

In diesem Schlußsatz lagen vielverheißende Worte. Hand in Hand schritten die Liebenden dahin, sie bedurften keines Austausches der Worte. Als man gegen das Dorf kam, machte sich Lorle etwas an ihrem Schurzbändel zu schaffen, sie ließ dadurch die Hand Reinhards los und faßte sie nicht wieder.

Im Stüble war endlich die ganze Familie beisammen; Alles stand, nur der Vater saß und nach einer seltsamen Pause begann er:

„Alte, was meinst? sollen wir sie einander geben?“

„Wie du's machst, ist's recht,“ sagte die Frau.

„Guck, Lorle, so muß eine Frau sein, merk' dir das, bis du einmal eine bist,“ sagte der Vater und Lorle war glühendroth da sie ihre Zukunft sich vorhalten hörte. Der Vater sagte nun aufstehend: „Ich mein' wir machen jetzt die Handreichung und wenn die Ernt' vorbei ist, halten wir Verspruch, und über's Jahr könnt ihr in Gottes Namen heirathen. Hat mein Bauernstolz Recht?“ fragte er, Reinhard derb auf die Schulter klopfend.

„Guter Vater!“ war Alles, was dieser hervorstottern konnte.

„Nun, Ihr seid auch ein guter Mensch, ich will das nicht läugnen. Jetzt fertig.“

Alles reichte sich nun die Hand und Reinhard küßte noch die Mutter innig, den Vater konnte er nicht küssen, dieser schüttelte ihm nur starr die Hand.

Als die halb unterdrückte Rührungsscene noch nicht vorüber war, stellte sich der Wadeleswirth wieder breitspurig vor Reinhard und sagte:

„Jetzt hab' ich noch ein Wörtle mit Ihm zu reden, du Lump, du liedricher! Und was ich dem Mädle geb', darnach fragt Er

gar nicht und thut wie wenn er ein Bettelmädle bekäm'? Und unser gut Sach', was wir erhauset haben, das ist Ihm ein Pfifferling[1], das ist Ihm gar nichts werth? Potz Heidekukuk, das ist ein' Lumpenwirthschaft. Ja, es ist mir ernst, es ist da nichts zum Lachen, Zimmelheide —"

„Um Gottes willen sei doch still," rief die Mutter, „wenn's ja Ein's hört, so meint es, du thätest zanken und wir hätten Händel."

„Lorle," erwiderte der Vater, „merk' dir das jetzt auch, das mußt du nicht thun; wenn der Mann red't, muß das Weib still sein. Jetzt genug, jetzt ganget ans Geschäft."

Alles entfernte sich, Lorle wollte mit Reinhard Hand in Hand weggehen, der Vater aber winkte ihr und sagte: „Bleib du noch ein bisle da." Lorle war allein mit dem Vater im Stüble und sagte: „Jetzt bist doch zufrieden? brauchst nicht heulen, darfst lustig sein; jetzt paß auf... ja, was ich doch sagen will, ja... mach' daß du dein Kränzle am Hochzeitstag mit Ehr' und Gewissen tragen kannst."

Lorle fiel dem Vater nicht um den Hals, sie verbarg ihr Antlitz nicht, frei und stolz schaute sie drein und sagte fest: „Aetti, Ihr wisset gar nicht wie brav er ist."

„Glaub's, ist mir schon Recht, wenn er brav ist, verlaß dich aber auf kein' andere Bravheit als auf die deinige; jetzt gang."

Das waren nun glückselige Tage, die den Verlobten aufgingen. In Reinhard hatte das Offenkundige ihres Verhältnisses gar nichts geändert, Lorle dagegen fühlte sich jetzt viel freier; sie war stets voll Entzücken, wenn Eines nach dem Andern aus dem Dorf kam und ihr Glück wünschte. Fast Jedes hatte etwas Besonderes an Reinhard zu loben und man bedauerte nur, daß Lorle so weit weg käme; sie nahm aber Jedem das Versprechen

1. Pfifferling, sorte de champignon, *agaricus peperatus*. — Au figuré Pfifferling se dit d'un objet de peu ou de nulle valeur.

ab, daß es sie besuchen, bei ihr wohnen und essen müsse, wenn es nach der Hauptstadt käme.

Einige Besonderheiten Lorle's zeigten sich schon jetzt. Fast nie ließ sie sich von Reinhard am Arme durch das Dorf führen, draußen aber faßte sie ihn von selbst, hüpfte und sang voll Freude. Nie war sie zu bewegen an einem Werktage Mittags mit Reinhard spazieren zu gehen, wenn aber der Feierabend kam, dann war sie bereit; das war der Dorfsitte gemäß, unter deren Herrschaft sie stand.

Ein Umstand veranlaßte viele Erörterungen zwischen dem Schwiegervater und Reinhard. Dieser wollte nämlich schon zum Frühherbst heirathen, er konnte nicht lange Bräutigam sein, sich nicht Monate und Jahre mit der Sehnsucht nähren; der Schwiegervater wollte aber durchaus nicht, daß man die Sache so über's[1] Knie abbreche. Das Weibervolk wußte indeß, daß er schon nachgeben werde, und die Mutter ließ bei allen Webern in der Umgegend tuchen und bei allen Näherinnen schneidern, während die Schwester des Collaborators nach einem genauen Maß die Stadtkleider für Lorle fertigte.

Lorle wollte durch ihre Brautschaft keinerlei Arbeit und Verbindlichkeit im Hause entledigt sein, ja sie war emsiger als je; sie wollte noch Alles in Stand bringen und in Ordnung verlassen, es war ihr wie einem ehrenhaften Dienstboten, der, bevor er den Dienst verläßt, freiwillig das ganze Haus von oben bis unten schäuert und säubert. Reinhard mußte sie gewähren lassen, dafür war sie aber auch auf den Abendspaziergängen voll frischen Lebens.

„Mir ist allfort," sagte sie einmal, „wie wenn heut Samstag wär' und morgen ist Sonntag, und da kommt wieder ein Tag und da kommt mir's wieder wie Samstag vor und so fort.

1. Ueber's Knie abbrechen, ou brechen, forme une locution usuelle signifiant *faire une chose précipitamment*.

„Ich bin so froh, so froh, ich möcht' nur, ich weiß gar nicht was ich möcht'."

Ein andermal, als sie durch den Wald gingen, flogen Lorle gar viele Nachtfalter ins Gesicht, sie ärgerte sich darüber und Reinhard bemerkte: „Dein Gesicht ist so lauter Licht, daß sich die Nachtfalter drin verbrennen wollen; ich bin auch so."

Lorle faßte einen Baumzweig, schüttelte Reinhard den Nachtthau in's Gesicht und sagte: „So, da ist gelöscht."

Ueber Zittergras und blaue Glockenblumen weinte Lorle die ersten Brautthränen.

Die Verlobten gingen mit einander über die Wiese; da raufte Reinhard jene Pflanzen aus und zeigte Lorle den wundersam zierlichen Bau des Zittergrases[1] und die feinen Verhältnisse der Glockenblume; „das gehört zu dem Schönsten was man sehen kann," schloß er seine lange Erklärung.

„Das ist eben Gras," erwiderte Lorle und Reinhard schrie sie an: „Wie du nur so was Dummes sagen kannst, nachdem ich schon eine Viertelstund' in dich hineinrede."

Große Thränen quollen aus den Augen Lorle's hervor, Reinhard suchte sie zu beruhigen, aber innerlich war er doch voll Aerger, denn er vergaß, daß nur wer die Seltenheit und Pracht der Zierpflanzen lange erschaut hat, wieder an den einfach schönen Formen des Grases sich ergötzen mag.

Dieser Abend bebte wehmüthig in der Seele Lorle's nach, sie gab Reinhard keine Schuld, sondern ward nur fast irr an sich; sie kam sich nun wirklich grausam dumm vor und oft, wenn er sie um Etwas fragte, schreckte sie zusammen, aber lügen konnte sie nicht, keine Theilnahme und kein Verständniß heucheln. Die Liebe aber überwindet Alles. Lorle nahm sich vor, recht aufzumerken, wenn Reinhard Etwas sagte, denn er war ja viel gescheidter. So verlor sie nach und nach ihre Zag-

1. Zittergras, amourette, brize.

haftigkeit wieder und sie war das harmlose Kind von ehedem.

Auch ein Schreckbild ward Reinhard einmal für Lorle. Einst saß er Abends mit dem Vater überaus lustig beim Glase, Lorle schnitt Brod ein zur Suppe und war ganz glückselig, daß die Beiden sich so lieb hatten, sie sah immer von Einem auf den Andern und legte zuletzt die Hände fest zusammen, als wären es die Hände der beiden treuen Menschen, die so traut bei einander saßen. Reinhard war wieder zu allerlei Schalkhaftigkeiten aufgelegt, er taumelte nun in der Stube umher, sprach mit lallender Zunge unverständliche Worte, ganz wie ein Betrunkener. Lorle wußte doch, daß er nur scherze, aber sie rang die Hände über dem Kopf und rief aus allen Kräften: „Um Gottes willen, Reinhard, Reinhard! Laß das bleiben! So darfst du nicht aussehen.“

Reinhard hörte sogleich auf, aber Lorle zitterte noch lange über diesen Scherz; sie war keineswegs so empfindsam, sie kannte das Leben und seine Verunstaltungen und hatte schon manchem Bruder Saufaus tüchtig den Marsch gemacht, aber Reinhard kam ihr durch solche Nachahmung ganz verzerrt und entwürdigt vor; sein hohes Wesen, zu dem sie so demüthig aufschaute, durfte auch nicht im Scherze so erniedrigt werden. Fast die ganze Nacht konnte sie das häßliche Bild nicht vergessen, und erst, als Reinhard ihr am andern Morgen versprach, nie mehr solchen Scherz zu treiben, verschwand es aus ihrer Seele.

Diese beiden Zwischenfälle waren die einzigen Störungen in dem Liebesleben; sonst ging stets Freude vor ihnen her und Entzücken grüßte sie von jedem Baumblatt und aus jedem Gräschen.

Wer kann erfassen, wie eine Seele in sich jauchzt und jubelt, wenn sie stumm aufgeht in ihr Jenseits? Warum klingt uns allüberall in tausendfältigen Klängen die Kunde von den Schmerzen und Zwiespältigkeiten des Lebens entgegen? Ist's der Schmerz allein, der zum Bewußtsein ruft und drin haftet? Die Freude

und das Entzücken sind das wahre Dasein, da ist das Einzelbewußtsein untergesunken, in Liebe aufgelöst, in ihr gestorben und lebt doch das wahre, das selig ewige Leben ....

Die Madonna war vollendet und zur Ausstellung nach der Stadt geschickt. Zu seiner Betrübniß erhielt Reinhard die Nachricht, daß der Collaborator unvorsichtigerweise verrathen hatte, wer zur Madonna Modell gesessen. Ein in Rom katholisch gewordener Engländer, der sich eben in der Residenz aufhielt, bot eine namhafte Summe für das Bild; Reinhard gab es hin, sowohl weil er seine Frau nicht nach der Stadt bringen wollte, wo das Bild war, als auch aus einem andern Grunde. Die materielle Kehrseite fehlt keinem Verhältnisse. Reinhard bedurfte Geld zu seiner häuslichen Einrichtung, und sah er auch mit Wehmuth das, was er aus tiefster Seele geschaffen, in eine verlassene Kapelle nach England wandern, um es nie wieder zu schauen; er ließ es ziehen.

Der Collaborator miethete für Reinhard eine Wohnung und seine Schwester richtete sie ein. Mit dieser Nachricht wurde nun der Wadeleswirth bestürmt, die baldige Hochzeit zu gestatten.

So voll Selbstgefühl und freigesinnt auch der Wadeleswirth war, so that es ihm doch besonders wohl, wenn er bei den Leuten im Dorfe: „Mein Tochtermann, der Professor," sagen konnte; auch hatte er Reinhard in der That von Herzen lieb gewonnen. Als nun die Frauen sich mit den Bitten Reinhards vereinten, sagte er:

„Ich seh' schon, Ihr habt die Sach' miteinander gebestelt, ich weiß wohl, ich gelt' nichts im Hause; nun meinetwegen."

Reinhard lief sogleich zum Pfarrer und bat ihn, Sonntag das erste Aufgebot zu halten. An dem versprochenen Kirchenbilde arbeitete er nun mit erstaunlichem Fleiß, er warf es in derben Zügen für die Ferne hin und nur einzelnen Köpfen widmete er eine sorgfältige Ausführung. Auf den Sonntag vor der Einweihung der neuen Kirche war der Hochzeitstag bestimmt. Lorle

bat, daß sie doch noch über die Festlichkeit bleiben möchten, aber Reinhard hatte keine Lust mehr, diesen Jubel mit zu feiern: er sehnte sich fort aus dem Dorf.

Sie ziehen in die weite Welt.

Vroni war von der Mühle hereingekommen und blieb die ganze letzte Woche, sie schlief mit Lorle in einem Bette und die Mädchen verplauderten oft die halben Nächte. Lorle konnte der Vroni nicht genug ans Herz legen, wie sie die Eltern pflegen solle, wenn sie nicht mehr da sei.

Am Vorabend der Hochzeit stand Lorle bei der Bärbel und weinte bitterlich, daß sie nun auch diese getreue Pflegerin verlassen solle; sie klagte, wie sie sich in der Stadt werde gar nicht zu helfen wissen, da sagte die Bärbel:

„Ich kann's nicht mehr, ich hab' ihm versprochen, daß ich nichts sagen will, aber es geht nicht. Sei ruhig, der Reinhard hat so lange an mir bittet und zerrt, daß ich jetzt zu euch nach der Stadt geh'. Sei heiter, ich bleib bei dir, so lang du mich behältst."

Lorle eilte zu Reinhard und umhalste ihn mit maßloser Innigkeit; sie verscheuchte ihm dadurch auch den Mißmuth, den er so eben durch einen Brief des Collaborators empfunden hatte; er hatte ihn als seinen einzigen Freund zur Hochzeit eingeladen; die abschlägige Antwort, die verweigerten Urlaub als Grund angab, war voll grämlicher Bitterkeit auch gegen Reinhard.

Am Hochzeitsmorgen sah Reinhard Lorle nur einen Augenblick und er sagte: „Mir ist so stolz und hoch zu Muth, wie einem König an seinem Krönungstage."

„Nicht so, fromm sein," erwiderte Lorle, das waren die einzigen Worte, die sie vor der Trauung mit ihm redete.

Lorle ließ sich noch in ihrer Dorftracht trauen. Als sie aus

der Kirche kam, ging sie auf ihr Kämmerlein, um die Stadtkleider anzuziehen. Lange lag sie hier auf den Knieen und betete weinend: „Heiliger, guter Gott, ich will gern sterben, wann du willst, du hast mir bisher geholfen, ich will Alles auf mich nehmen, ich hab' das erlebt, du bist gut und hast mich das erleben lassen, hilf mir gut sein, hilf!"

Sie richtete sich auf und rief Vroni, daß sie sie ankleide; sie zog keines der weitausgeschnittenen seidenen Kleider an, sondern ein einfaches weißes, das bis an den Hals geschlossen war.

Ein Jedes sah voll Freude auf Lorle, als sie so herabkam, ihr Gang, jede Bewegung ihrer Hand, Alles war so feierlich wie ein heiliger Choral.

Bei Tische gings lustig her, der Wadeleswirth war überaus aufgeräumt und machte allerlei Späße. Lorle war's als wäre sie verantwortlich für alle Reden ihres Vaters und sie fand Manches nicht am Platze; sie gäbelte nur immer so auf dem Platze herum, aß aber Nichts, trotz aller Zureden. „Ich bin satt, ganz satt," war ihre stete Entgegnung, die die vollste Wahrheit enthielt.

„Lasset's in Fried'," rief endlich der Wadeleswirth, „wenn das Lorle auch nichts ißt, meine Kinder sind g'fräßig und g'süffig, es schmeckt ihnen Alles, sie kommen aus einem rauhen Stall; von deßwegen, Professor, könnet Ihr mit meinem Lorle bis Paris reisen, es ist nicht schleckig."

Nach dieser Rede schaute er rundum allen Leuten ins Gesicht, sich den Beifall zu holen, weil er so etwas gar Gescheites gesagt hatte; als aber Niemand Lob zunickte, rief er, vom Wein erregt: „Zur Gesundheit, Herr Pfarrer, auf die neu' Kirch' und daß sie auch von innen . . . ja ich hab' was, aber es wird nicht gesagt, von meinem Tochtermann, aber es wird vorher nichts gesagt."

Die Tafelmusik spielte manche lustige Weise und die Fröhlichkeit hatte noch lange nicht ihren Gipfelpunkt erreicht, als

man jetzt in einer Pause Peitschenknallen vor der Thür vernahm: Reinhard und Lorle standen auf, Alles folgte ihnen. Vor dem Hause stand das Wägelchen, das Gepäck war sorgsam festgebunden, der Rapp war angespannt und Martin stand da und hielt das Leitseil.

Lorle sah immer auf den Boden als sie über den Hof ging, als wäre überall Etwas, das sie aufhielte, über das sie wegsteigen müsse. Die Hochzeitsgäste standen alle rings um das Wägelchen, da kam der Wendelin und übergab Lorle schluchzend eine Amsel, die er gefangen, in einem selbstverfertigten Käfig, Lorle solle sie mitnehmen; man versprach ihm, daß die Bärbel sie mit nach der Stadt bringen werde, da sie nicht für die Reise tauge. Der Knabe ging still mit seinem Vogel davon. Der Wadeleswirth hatte die Peitsche vom Wägelchen genommen und hieb dem Rappen eins auf, daß dieser sich hoch aufbäumte und ihn Martin kaum halten konnte.

„Paß auf," sagte jetzt der Wadeleswirth zu Reinhard, „wenn man von Haus wegfährt, muß man dem Gaul ein Fitzerle geben, daß er's auch weiß, daß man die Peitsch' bei sich hat; hernach braucht man sie oft den ganzen Weg nicht mehr. So ist's auch mit dem Weib. Man muß sie gleich vom Anfang merken lassen, wer Meister ist, nachher ist's gut und man kann die Peitsche ruhig neben sich hinstecken, aber das Leitseil muß man festhalten, rr! hu! Rapp! o oha."

Der Wadeleswirth sah schmunzelnd auf ob[1] seiner klugen Rede; er hatte heute Unglück, er konnte noch so Gescheites vorbringen, man hörte nicht recht darauf. Lorle stand an die Mutter gelehnt und weinte; es war als wollte sie zusammenbrechen

1. Ob, employé comme préposition, est mis tantôt pour über et tantôt pour wegen. Dans le premier cas, ob gouverne toujours le datif; dans le second le datif ou le génitif. Ainsi il faut dire : ein Schwert, ein Verderben hängt ob seinem Haupte; mais on dit indifféremment : ob einem Verluste ou ob eines Verlustes weinen, klagen. Comme synonyme de über, ob appartient au style poétique.

vor Schmerz. Die Mutter sagte: „Alter, du könntest auch was Besseres reden zum Abschied, wenn ein Kind fortgeht, kann sein auf ewig." — Sie preßte die Lippen zusammen, sie konnte nicht weiter sprechen.

Dem Wirth war's plötzlich wie wenn man ihm einen Kübel Wasser über den Kopf schüttete; er legte die Peitsche auf das Wägelchen und sagte:

„Nu, nu, nu, nur stet. Lorle, ich will dir was sagen, heul' nicht; wenn du Geld brauchst, was dir fehlt, was es ist, du weißt, du hast einen Vater, und wenn's einen Buben gibt weißt wo du die Gevattersleut' holst, verstanden? Jetzt heul' nicht, ich kann das Heulen nicht leiden; heul' nicht, oder ich lass' dich bigott nicht vom Fleck." — Er schlug sich den Hut tiefer in den Kopf, ballte beide Fäuste und fuhr fort: „Du bist mir nicht feil, nicht für ein' Million. Professor, komm her; wenn du noch Reu' hast, komm her, kannst mir mein Lorle da lassen, bleib' daheim, Lorle."

Die junge Frau schlug lächelnd die Augen auf und reichte dem Vater die Hand, dieser fuhr fort: „Professor, jetzt hör' noch Eins, ich will dir was sagen, bleib' da mit sammt dem Lorle; wirf denen in der Stadt den Bettel vor die Thür, du brauchst's nicht, du bist mein Tochtermann und übernimmst die Wirthschaft, du kannst Lindenwirth sein, ich übergeb' dir Alles, wir ziehen in's Unterstüble; laß abpacken, bleibet da."

„Und meine Kunst und mein Geschäft?" fragte Reinhard.

„Ja freilich, davon versteh' ich nichts," antwortete der Vater, er hielt Lorle's Hand in der seinen und schärfte sich die Lippen mit den Zähnen; das sollte die Bewegung, die sich seines Antlitzes bemächtigte, zurückdämmen.

Die Mutter nahm Reinhard bei Seite[1] und sagte: „Habt nur

1. **Bei Seite.** Bei zur Bezeichnung einer Bewegung findet sich nur noch in der adverbialen (artikellosen) Verbindung **bei Seite**, und so verstößt auch die in Luther's Zeit übliche und sich auch später

immer ein getreu Aug' auf mein Lorle, so gibt's kein Kind mehr, so weit der Himmel blau ist; es hat ein gar lindes Herz, und wenn es einen Kummer hat, verdruckt es ihn in sich hinein, wenn's ihm auch das Herz abstoßt und . . . sorget dafür, daß es sich in den Stadtkleidern nicht verkältet, es ist nicht daran gewohnt, und lasset ihm ein Fleischsüpple kochen, wo Ihr über Nacht bleibet, es muß sie essen, es muß, es hat heut noch keinen Bissen über's Herz bracht und . . . . und denket auch oft an Eure Mutter im Himmel . . . und b'hüt Euch Gott."

Mit Lorle selbst sprach die Mutter fast gar nichts mehr, sie streichelte nur immer den schönen Mantel, den sie über hatte, und fragte: „Hast auch warm? Nimm dich nur in Acht, es wird kühl gegen Abend, besonders[1] im Fahren."

Lorle nickte bejahend, sie konnte nichts mehr reden.

Jetzt rief der Wadeleswirth: „Stephan! bring' noch ein' Butell Altweiberwein auf den Gaul. Ich bring' dir's Professor, trink, und Lorle trink auch, du mußt."

„Ja, sagte die Mutter, „trink, es g'wärmt."

Lorle mußte doch zuletzt noch trinken, eine Thräne fiel in das Glas.

Nun wurde sie in das Wägelchen gehoben und als Reinhard eben auch hinaufwollte, gab ihm der Wadeleswirth noch einen derben Schlag und sagte:

„Mach', daß du fortkommst, du Lump, du schlechter Kerle, du Heidenbub, nimmst mir mein Mädle mit fort."

Das waren lauter Liebkosungen und Lorle mußte unter Thränen lachen.

„Jetzt hü! in Gottes Namen, fahr' zu!" rief der Wadeleswirth.

noch vereinzelt findende Verbindung mit dem Accusativ gegen den heutigen Sprachgebrauch. (Sanders' „Sprachbriefe".)

1. Besonders, de besonder. Comparez d'autres adverbes formés au moyen de la lettre s : rechts, links, bereits, eigens, stracks, stets, eilends, stillschweigends, unversehens, rücklings, vormals, jemals, ebenfalls, andernfalls, neuerdings, schlechterdings, etc.

Die Musikanten, die bisher still zugeschaut hatten, spielten einen lustigen Marsch und fort rollte das Wägelchen . . .

Wer je dabei stand, wie ihm ein Liebes entführt wurde und die ganze Seele drängt sich den Entfernenden nach, der mag mitfühlen wie es den Eltern zu Muthe war als ihr Kind dahinzog. Die Mutter stand da und ihr war's als wanke der Boden unter ihr, als werde sie ebenfalls fortgezogen und nichts stehe mehr fest; ihr Kind, das sie unter dem Herzen getragen, über das ihr Auge wachte, so manches Jahr, in stillen Nächten wie im Lärm des Tages, dahin, dahin — und doch hielt sie die Hand fest geschlossen, als fasse sie ihr fernhinziehendes Kind an einem Geistesbande. Endlich schrie sie laut auf und fiel ihrem Mann um den Hals. Alles sah gerührt auf die Beiden. Der Pfarrer bemühte sich, die Trauernden durch Trostesworte aufzurichten; die Mutter wendete ihm ihr thränennasses Antlitz zu und schüttelte den Kopf verneinend, der Wadeleswirth aber sagte: „Das ist jetzt Alles gut, ja, ja, aber da könnet ihr nicht mitreden, Herr Pfarrer, das könnet ihr nicht wissen, was das heißt, ein Kind, sein Kind weggeben."

Der Pfarrer schwieg.

„Komm 'rein Alte," sagte der Wadeleswirth nun, seine Frau unter'm Arm fassend, was er fast nie that, „komm, jetzt müssen wir uns halt wieder allein gern haben. Von Anfang wie wir gehaust haben, haben wir keine Kinder gehabt und jetzt haben wir bald wieder keine daheim, komm, wir wollen noch ein Tänzle machen; Spiellent', hellauf!"

In der Wirthsstube war der Wadeleswirth froh, seinen Gram in Zorn verwandeln zu können; er schimpfte[1] auf die neue Mode, daß man alsbald nach dem Hochzeitstisch wegfahre

1. Schimpfte auf. Quand schimpfen a pour complément un nom de personne, ou emploie aussi l'accusatif sans préposition, ce verbe peut même gouverner deux accusatifs: Er schimpfte ihn einen Feigling, comme on dirait : er hieß ihn einen Feigling.

und den Tanz allein lasse: „das ist ja wie ein Kindbett ohne Kind," sagte er immer.

Lorle war indeß mit Reinhard rasch dahingefahren ohne sich umzuschauen, sie hielt sich fest am Wagensitz, es war ihr als ob sie jetzt zum Erstenmal in ihrem Leben auf einem Wägelchen sitze: da steigt man auf ein hohes Gestell und läßt sich fortrollen und bewegt sich nicht selber. „Wir fahren fort" — sagte sie zu Reinhard, er wußte nicht, was das zu bedeuten habe.

Vor dem Dorfe saß Wendelin mit seinem Käfig am Wegraine. Als die Hochzeitsleute ihm nahe kamen, nahm er den Vogel heraus und hielt ihn hoch hinauf den Fahrenden hin. War's freiwillig oder von ungefähr? Der Vogel entwischte der Hand und flog davon, Wendelin kehrte mit dem leeren Käfig heim.

Wortlos fuhr das junge Ehepaar dahin, Lorle hatte so viele Gedanken, daß sie eigentlich keine bestimmten hatte. Als man jetzt an der Steige hielt, wo gesperrt wurde, sagte sie: „Fahr' nur stet, Martin. Warum hast du denn den Rappen eingespannt [1], der geht ja nicht gern in der Lanne? Komm Reinhard, wir wollen auch absteigen."

„Wollen wir nicht lieber sitzen bleiben? Doch, wie du willst."

Reinhard sprang vom Wägelchen, er half nun auch Lorle und hielt sie eine Weile auf beiden Händen frei in der Luft, bis sie rief: „So laß mich doch auf den Boden."

Im Weitergehen sagte Reinhard: „Wie ich dich frei in der Luft gehalten, so habe ich dich hinweggehoben von deinem Boden; ich allein halte dich, du bist mein, vor allen Menschen der Welt, vor Allem."

Lorle wußte nicht recht, was er damit sagen wollte, sie meinte nur, er habe es gesagt, daß er viel stärker als sie und ihr Herr sei; sie ließ sich das gern gefallen.

„Denkst du noch was du träumt hast?" fragte sie jetzt.

1. Eingespannt. Ein= und ausspannen disent à peu près la même chose que an= und abspannen.

Reinhard hatte den Traum von der ersten Nacht im Dorf völlig vergessen, Lorle betheuerte aber bei der Wiedererzählung, daß sie sich deßhalb nicht im Mindesten fürchte. „Ich glaub' nicht an Träum'," versicherte sie, „ich hab' schon mehr als zehnmal träumt, mein Vater sei gestorben und ich hinter der Leich' drein gangen, und er ist doch mit Gottes Hülf' noch frisch und gesund, aber es macht mir doch bang, daß er so dick wird und nimmer gern laufen mag. Wenn ich nur wüßt', wie es ihm jetzt geht. Es ist mir wie wenn ich ihn schon ewig lang nicht gesehen hätt', aber nein, jetzt sind sie daheim am Geschirraufspülen; da werden sie vor zehn in der Nacht nicht fertig und des Wendelins Mutter die hilft, die ist so ungeschickt und läßt Alles aus der Hand fallen."

„Laß jetzt die Bärbel am Spülstein und sei bei mir," entgegnete Reinhard.

„Ja, ja, jetzt schwätz' aber auch du, ich bring sonst lauter dumm Zeug vor."

„Wir brauchen gar nicht reden, wenn ich dich nur hab'."

„Ist mir auch recht."

Man war in G., der nächsten Stadt, angekommen; Reinhard und Lorle aßen allein auf ihrem Zimmer, er gab ihr die ersten Löffel Suppe zu essen wie einem Kinde, sie ließ sich's gefallen, dann aber griff sie selber tapfer zu. Als abgegessen war, stellte Lorle die Teller aufeinander, schüttelte das Tischtuch zum Fenster hinaus ab und legte es in die kenntlichen Falten.

„Da sieht man die Wirthstochter," sagte Reinhard lachend, „das brauchst du nicht thun[1], das kann der Kellner[2]."

1. **Nicht thun.** L'infinitif, complément de brauchen, prend ordinairement zu. Sanders, dans ses lettres sur la langue allemande, dit : Ein abhängiger Infinitiv steht nach heutigem allgemeinem Gebrauch in der Regel mit (nicht mehr ohne) zu. Aber in den Zeiten der Vergangenheit findet sich für das Participium Präteriti neben **gebraucht** auch ganz üblich **brauchen** (ähnlich wie bei den Hilfszeitwörtern mit einem Infinitiv ohne **zu**) : Er hätte das nicht (zu) thun gebraucht (oder brauchen).

2. **Kellner,** *cellarius.*

„Laß mich nur," entgegnete Lorle, „ich kann's nicht leiden wenn abgegessen ist und das Geschirr steht noch auf dem Tisch."

Er ließ sie gewähren und nannte sie sein Hausmütterchen, das ihm jede fremde Wohnung zur Heimath mache. Sie saßen nun ruhig an einander gelehnt beisammen, aber plötzlich fiel Reinhard vor ihr nieder, umfaßte ihre Knie und rief schluchzend und weinend:

„Ich bin dich nicht werth[1], du Reine, Holde."

Lorle hob ihn auf und tröstete ihn, dann aber sagte sie: „Jetzt hab' ich auch eine Bitt', wir wollen weiter fahren, es ist ja so schön mondhell; thu's mir zu lieb, lieber Reinhard."

Die Beiden fuhren weiter durch die mondbeglänzte Nacht in stillem Entzücken.

Lorle gedachte aber auch oft nach Hause, sie hätte gar zu gern gewußt, ob sie jetzt wohl schon schlafen gehen oder ob sie noch tanzen. Einmal sagte sie zu Reinhard: „Kennst du noch den schönen Dreher[2], den sie aufgespielt haben, wie wir daheim fortgefahren sind? Mir ist's allfort[3], wie wenn ich Musik hör'."

Zur selben Zeit war zu Hause die Mutter hinaufgegangen in Lorle's Kämmerchen, und als sie hier das Bett des Kindes sah, konnte sie sich erst recht ausweinen[4]; sie blickte lange hinein in den Mond und ging dann endlich still hinab.

Der Tanz hatte bald geendet, denn man mußte sich aufsparen für den nächsten Sonntag, da die Einweihung der Kirche stattfinden sollte.

Martin fuhr das junge Ehepaar noch drei Tage und Lorle war's immer als ob das nur eine Spazierfahrt wäre, von der sie morgen wieder nach Hause kehrten und Alles bliebe im alten Gange.

1. Werth. Les adjectifs tels que : werth, ansichtig, gewahr, los, gewärtig, gewohnt et quelques autres gouvernent le génitif ou l'accusatif.

2. Dreher, une sorte de valse très rapide.

3. Allfort, allzeit, immerfort...

4. Sich ausweinen, se rassasier de pleurs.

Hatte die Verlobung auf Lorle einen so tiefen Eindruck gemacht, während sie Reinhard nur wenig berührte, so war dies jetzt mit der Trauung umgekehrt. Durch die Verlobung sah sich Lorle dem ganzen Dorf gegenüber als eine ganz neue Person an und für sie war schon damals der Bund unauflöslich geschlossen; Reinhard dagegen, der der weiten Welt angehörte, kam sich jetzt in ihr wie ein ganz anderer Mensch vor; durch ein unauflösliches Band mit einem Wesen außer ihm verbunden, er, der sonst so ganz allein war — ihm war's als ob die Bäume und Berge ihn neu anschauten, als hätte Alles ein anderes Leben gewonnen, weil er selber ein anderes begann[1].

Eine Eigenheit[2] Lorle's, die wohl zum Theil noch vom strengen Regiment ihres Vaters herrührte, wesentlich aber aus ihrem Mitgefühl für Mensch und Vieh[3] stammte, war die, daß sie in fieberischer Unruhe war, sobald das Wägelchen vor dem Hause angespannt stand. „Es ist mir, wie wenn ich selber angespannt wär'," sagte sie auf die Zurechtweisung Reinhards. Um ihr solche Hast und Unruhe abzugewöhnen, zögerte Reinhard nun noch viel bequemer und behaglicher als sonst bei der Abfahrt, und Lorle entschuldigte sich jedesmal bei Martin, daß sie ihn so lang warten ließen.

Am dritten Abend, vom Dreikönig[4] in Basel aus, machte sich Martin auf den Heimweg. Tief im Herzen weh that Lorle diese letzte Trennung von ihrem eigenen Wägelchen, vom Rapp und besonders vom Martin und sie sagte: „Viel tausend Grüß' an Alle daheim, so viel Grüß' als nur auf den Wagen gehen und der Rapp ziehen kann."

Während Lorle dem Wegfahrenden nachtrauerte, sagte Rein-

1. Begann. On trouve aussi begonn et begonnte comme imparfait de beginnen.

2. Eigenheit. Notez la différence entre Eigenheit, Eigenschaft et Eigenthum.

3. Für Mensch und Vieh. Dans cette locution et dans d'autres semblables, Mensch prend souvent la désinence de la flexion.

4. Dreikönig est le nom d'un hôtel.

hard sie tröstend: „Sei fröhlich, laß die ganze Welt hinter dir versinken; ich habe dich herausgetragen aus dem Strom des gewohnten Lebens, wir sind allein, ganz allein. Denk jetzt nicht mehr heim.“ —

Heute zum erstenmale speisten sie auch an der öffentlichen Wirthstafel. Reinhard wollte Lorle zerstreuen und doch ward er übellaunig als ihm dies gelang. Lorle's Tischnachbar, ein lustig aussehender junger Mann, sagte zu ihr: „Sie sind gewiß eine fertige Clavierspielerin, gnädige Frau?“

„Ei warum?“

„Die Clavierspielerinnen gebrauchen die linke Hand wie die rechte, sie reichen sie oft beim Gruße.“

„Nein, ich kann nicht Clavier spielen, wir haben aber daheim ein eigen Clavier; mein Vater hat gewollt, ich soll's lernen, ich hab' aber kein' Geduld gehabt und hab' mich auch geschämt, so nichts zu thun. Das ist blos eine üble Angewohnheit von mir mit der linken Hand.“

Der junge Mann war äußerst verbindlich und verwickelte Lorle bei jedem frischen Gerichte in ein neues Gespräch, so sehr sich auch Reinhard Mühe gab, selber das Wort zu ergreifen und Lorle an sich zu ziehen; der Fremde hatte alsbald wieder Lorle zum Reden gebracht und machte sie oft laut lachen. Reinhard war fest überzeugt, daß der Fremde sich über sie lustig mache, obgleich er eigentlich keinen Grund dafür angeben konnte, er war voll Zorn und fand doch keine Gelegenheit ihn auszulassen. — Auf dem Zimmer bedeutete[1] er dann Lorle, daß es sich für eine Frau nicht schicke, an einer öffentlichen Tafel so laut zu lachen, und daß es überhaupt nicht passe mit jedem Nachbar zu reden. Gegen letzteres wehrte sich Lorle, sie behauptete, wenn man mit Jemanden von Einer Schüssel esse, müsse man auch mit ihm reden, sie habe im Gegentheil die An-

1. Bedeutete. Bedeuten a ici le sens de *donner des instructions*, faire la leçon à quelqu'un, l'instruire, le diriger.

deren bemitleidet, die für sich gegessen hätten, wie ein Krankes auf seinem einsamen Bette. Daß sie sich das Linkische abgewöhnen solle, gab sie zu, obgleich Reinhard das früher so schön gefunden habe.

„Bist du mir nun bös?"

„Ach Gott im Himmel, warum denn? Du bist ja so gut."

„Du mußt auch Manches an mir ändern, mußt mir nicht nachgeben; wir wollen uns vornehmen, einander zu bessern."

„Nichts so vornehmen, gradaus sein," entgegnete Lorle. Sie konnte sich nicht leicht eine Norm und Richtschnur machen, sie lebte und handelte aus der Sicherheit ihres Naturells; während Reinhard, von den besten Anflügen erfaßt, sich das Edelste vorsetzte, dabei aber doch meist, wenn's[1] drauf und dran kam, aus der augenblicklichen Stimmung handelte.

Nun ging's hinein in die Pracht der Alpenwelt.

Beim Alpenglühen rief Lorle einmal aus: „Reinhard, sag', ist's denn im Himmel schöner?"

„Gutes, herziges Kind, das kann ich auch nicht wissen."

„Nicht Kind sagen," bemerkte Lorle.

„Nun denn, Engel, ja du bist's; ich weiß nun wie's im Himmel ist, ich bin bei dir."

Die untergehende Sonne überglühte zwei selig Umschlungene.

Reinhard hatte eine willige Zuhörerin, indem er nun auf den Wanderungen die Schönheiten der Natur und die malerischen Gesichtspunkte erklärte; Lorle hörte ihn immer gern sprechen, auch wenn sie ihn nicht ganz begriff. Bisweilen machte sie auch eine Abschweifung, indem sie ihn auf den Stand der Kartoffeln aufmerksam machte und wie die Ochsen ganz anders eingespannt seien als daheim. Schnitten solche Anmerkungen auch oft eine begeisterte Auseinandersetzung entzwei, so nahm Reinhard sie in Geduld wieder auf. Eine Eigenthümlichkeit offenbarte sich

1. Wenn's drauf und dran kam, au moment décisif.

bei diesen Auseinandersetzungen: Reinhard hatte bis jetzt durchaus im Dialekt[1] mit Lorle gesprochen, zwar ohne Vorsatz, denn es ergab sich von selbst, auch war ihm wohl und heimisch dabei; nun aber war's ihm oft, als hätte er mit seiner Seele eine Fastnachtsmummerei vorgenommen, es war ihm ein fremdes Kleid für den Werktag, daß die ganze Welt der Reflexion, der Allgemein-Gedanken, keine rechte Heimath im Dialekte hatte; alles Persönliche konnte er darin kundgeben, aber nichts was darüber hinausging. Er bat daher auch Lorle, sich nach und nach mehr an das Hochdeutsche zu gewöhnen und sie versprach's willfährig; sie sah immer staunend an ihm hinauf, wenn er so Herrliches redete, und sie sagte einmal:

„Du hättest doch eine Gescheitere oder gar nicht heirathen sollen, aber nein, es hat dich doch Niemand so lieb wie ich, du herziger Mensch."

Er bat sie nun, immer recht Theil zu nehmen an dem was er denke und erstrebe, sie war voll Demuth zu Allem bereit; sie wiederholte sich oft manche Worte, die er gesagt hatte und die gar schön geklungen hatten, mehrmals leise, um sie sicher zu behalten.

Seitdem Lorle den Modehut aufhatte, plagte sie die Sonne weit mehr als früher da sie noch barhaupt ging, und doch vergaß sie beim Ausgehen fast jedesmal ihren Sonnenschirm, man mußte ihn oft nachholen, und war er nicht aufgespannt, so ließ sie ihn beispiellos oft fallen; es that ihr wehe, wenn Reinhard galanter Weise ihn aufhob, und sie band sich ihn daher fest um

1. Dialekt. Le dialecte allemanique parlé dans la forêt Noire et dont l'auteur nous donne bien des spécimens. Les grands penseurs et les grands poètes s'étant servi du haut-allemand pour écrire leurs œuvres, il s'en suit que les idées abstraites, philosophiques et esthétiques s'expriment et ne s'expriment guère que dans cette langue. Cette remarque s'applique aux patois en général, le patois d'aucune langue n'a su s'élever à la hauteur des idées spéculatives et de la grande poésie. Les révoltes contre la langue classique resteront sans effet, malgré l'ardeur et le talent des défenseurs des dialectes.

die Hand. — Mit dem großen Uebertuche konnte sie sich gar nicht bewegen, eben so wenig mit der Echarpe[1]; sie knüpfte ersteres, sobald sie aus der Stadt war, auf dem Rücken zusammen und letztere band sie wie eine Ritterschärpe an der Seite. Nie durfte ihr Reinhard Etwas abnehmen, ja sie wollte ihm ja bei Wanderungen seinen Rock tragen, wie die Bauernmädchen in der Regel die Jacke ihrer Burschen am Arm hängen haben. So lange sie Handschuhe an hatte, kam sie sich ganz fremd vor, sie konnte nicht so gut reden als sonst; sobald sie nur konnte wurden daher die Handschuhe abgestreift. Diese Kleinigkeiten gaben zu vielen heiteren Neckereien Anlaß.

Auf dem Zürichersee weinte Lorle die ersten Frauenthränen, und zwar über die neue Kirche zu Weißenbach.

Schon bei der Abfahrt sprach Lorle von nichts Anderem, als daß jetzt, an diesem hellen Sonntag, zu Hause die Kirche eingeweiht werde; sie sah nichts von der Herrlichkeit rings umher und Reinhard hörte ihr eine Weile ruhig zu, dann bat er sie, doch auch umzuschauen nach dem was sie hier umgebe; sie ward still, Reinhard setzte sich auf ein einsames Plätzchen auf dem Schiffe. Als nun die Kirchenglocken von nah und fern erklangen, ging er zu Lorle und sagte: „Horch wie schön!"

„Ja," sagte sie, „jetzt gehen sie daheim in die Kirch', und die Vroni hat ihre neue Haub' auf und der Wendelin hat die neu' Jack' an, die ich der Bärbel für ihn geben hab."

Reinhard sagte zornig: „Du kannst doch ewig nicht über dein Dorf hinausdenken, das ist einfältig!"

Heiße Thränen rollten über die Wangen Lorle's und Reinhard ließ sie eine Stunde allein sitzen.

Am Abend ward indeß Lorle ganz glücklich durch die Mit-

1. Echarpe est le mot français, Schärpe le mot allemand. Le français aime à mettre un *e* devant les mots étrangers qui commencent par *s*, *sc*, *sp*, etc., école, Schule, état, Staat, espion, Spion, étudier, studieren, éperon, Sporn, épier, spähen, etc.

theilung Reinhards, daß sie sich nun auf den Heimweg machen wollten. Reinhard hatte dies beschlossen, weil er die Ueberzeugung hatte, daß Lorle erst im eigenen Haushalt sich vollkommen wohl fühlen werde und er selbst sehnte sich auch nach stiller Häuslichkeit. Seit vielen Jahren hatte er ohne Familie frei sich in der Welt umhergetummelt, er mochte kaum ahnen, mit welchen zarten und doch starken Wurzeln das Leben solch eines Mädchens mit dem Heimathboden verwachsen war; jetzt sollten sie Beide gemeinsam auf neuem Grunde wachsen.

Vorher aber mußte Reinhard noch dafür zugestutzt werden. Auf der letzten Station wo man Halt machte, nahm er sich seinen schönen Bart ab, denn der Oberhofmeister hatte ihm bemerkt, daß sich dieser mit Reinhards Titulatur und Hofstellung nicht vertrage. Scherzend, aber doch mit einer gewissen Wehmuth, gab sich Reinhard die etikettenmäßige Glätte. Lorle jammerte gar sehr, indem sie sagte: „Du bist gar nimmer so schön wie früher, heißt das: mir ist's gleich, aber es ist doch schad." Sie strich ihm mit der Hand über das kahle Gesicht und beklagte, daß er nun so rauh sei.

„Wenn das dein Vater sähe würde er lachen; er hat's prophezeit," sagte Reinhard. —

Lorle ahnte dunkel, welchen kleinlichen, engbrüstigen Verhältnissen sie entgegen gingen; sie suchte aber sich und Reinhard zu erheitern und es gelang ihr.

Zwischen hohen Mauern.

Wie war Lorle voll Freude, als sie in ihrer Wohnung die Bärbel schon fand. Man war in der Nacht angekommen und Lorle durchmusterte sofort Alles, das war ja nun ihre neue Welt. Mit einer immer sich steigernden Seligkeit ordnete sie noch am Abend fast ihre ganze Aussteuer in die Schränke ein. Wie viel

Unerwartetes hatte die Mutter hinzugestellt, die gute Mutter! Der Vater hatte sich's nicht nehmen lassen, nach altem Brauch eine Wiege zu schicken, und Lorle ward feuerroth als sie diese gewahrte; dann war sie aber voll Freude über die vollen Mehlschränke, über die umfangreichen Schmalztöpfe und alle Bedürfnisse einer vollen Haushaltung, die Bärbel mitgebracht hatte; jeden Topf in der Küche wollte sie beschauen als ihr nunmehriges Eigenthum. Reinhard wollte Anfangs Einhalt thun, dann aber ging er selber mit durch Küche und Kammer und freute sich an dem Glücke seines lieben „Hausmütterchens“.

Bis spät in die Nacht saßen dann die Beiden noch beisammen auf dem Sopha und Reinhard erzählte, wie er, das einzige Kind seiner Eltern, diese schon früh verloren, wie er in einem Institut erzogen, später im Widerspruch mit seinem Vormunde die Studien aufgegeben und sich der Kunst gewidmet, wie er, aller Bande los und ledig[1], frei in der Welt umhergeschweift. „Nie,“ schloß er, „hab' ich's empfunden, was ein Heimathherd ist; meine tiefe Sehnsucht ist nun erfüllt, freilich mit einem schweren Opfer, ich habe mich in Dienst begeben, aber freudig gebe ich einen Theil meines freien Künstlerthums hin, um eine Heimath, ein Nest zu haben.“

Lorle umhalste ihn und sagte: „Du sollst gewiß immer gut und gern daheim sein, du armer Mensch, den sie so in die Welt hinausgestoßen haben.“

Am andern Morgen kam der Collaborator mit seiner Schwester zur Bewillkommnung; er hatte gleich am Tage nach der Hochzeit alle Thüren der neuen Wohnung mit Kränzen geschmückt; als aber die Ankunft der Erwarteten sich verzögerte und die Kränze welk wurden, nahm er sie still wieder ab.

„Es wird mir auch mit der Zeitgeschichte so ergehen,“ sagte

1. Ledig. On pourrait aussi dire alle Bande. Ledig se construit aussi avec von : Es sind nicht Alle von ihren Ketten frei und ledig, die ihren Ketten spotten. — Ledig signifie aussi : non marié, célibataire.

er, „ich winde meine Kränze zu früh für den Einzug des neuen Lebens; die harrenden Blumen verdorren und am Ende zieht die neue Welt durch ungeschmückte Thore. Sei's, wenn sie nur kommt."

Leopoldine, die Schwester des Collaborators, ein von Natur liebreiches aber durch Jahre und Schicksale herb gemachtes Gemüth, hatte mit wahrhaft schwesterlicher Sorgfalt allem vorgesorgt; traf solches Anordnen und Einrichten auch mit ihrer Neigung zusammen, so war doch nicht minder wirkliche Güte dabei thätig. Unter dem wiederholten Danke des jungen Ehepaares führte sie nun Lorle in der Wohnung umher und zeigte ihr den Gebrauch jedes Schränkchens und wie man es in Ordnung halten müsse, wie man die Schlüssel umdrehe, die Schublade ausziehe, Alles. Lorle war eine willfährige[1] Schülerin, zu Manchem aber bemerkte sie doch: „Das brauchet Ihr mir nicht sagen." Sie sprach das in reiner Ehrlichkeit, sie kannte die Gesellschaftslüge noch nicht, der zufolge man sich unwissend stellen muß, um dem Andern in seiner Weisheit angenehm zu erscheinen; sie wollte der „guten Person" nur die unnöthige Mühe ersparen. Leopoldine sah aber hierin einen bäurischen Stolz, der sich nicht gern zurechtweisen ließe; sie war indeß zu erhaben, um sich von dem Dorfkinde beleidigen zu lassen, sie widmete ihr fortwährend mitleidvolle Gönnerschaft, zumal sie wirkliches Bedauern fühlte, daß sich „das Kind" mit einem so wilden Naturell wie das Reinhards war, auf ewig verbunden hatte.

Der Collaborator war in seltsamer Stimmung, er ging scherzend und singend durch alle Zimmer und versuchte allerlei Schabernak; es hatte den Anschein, als wollte er eine frühere Weise Reinhards sich aneignen; er nöthigte Reinhard schon am

1. **Willfährig** a ici le même sens que gelehrig, plus souvent willfährig a pour synonyme geneigt, günstig, bereitwillig.

frühen Morgen, eine Flasche[1] Wein mit ihm auszustechen, obgleich die Schwester bemerkte, daß ihm das nie gut bekäme. Als ihr Bruder aber dennoch nicht nachgab, verzerrten sich ihre Züge auf eine höchst unangenehme Weise; mit Schrecken bemerkte dies Lorle, Leopoldine aber redete kein Wort mehr.

Nachdem „die beiden Junggesellen," wie sie Reinhard nannte, sich verabschiedet hatten, kam es Lorle vor als wäre ein fremdes Leben durch ihre Zimmer geschritten, als ob die Möbel anders stünden als früher; erst nach und nach heimelte[2] sie's wieder an in ihrer Behausung.

„Nun, was sagst du zu Leopoldine?" fragte Reinhard. — „Die ist Weinessig, ist einmal Wein gewesen," erwiderte Lorle.

Reinhard bemühte sich, ihr eine bessere Anschauung beizubringen, und hier zum Erstenmale erfuhr er eine ihm unerklärliche Schärfe des Urtheils bei Lorle, die er der Zartheit ihres liebevollen Gemüthes nie zugetraut hätte. Er bedachte nicht, daß es eine Menschenliebe gibt, die streng und rücksichtslos urtheilt, die aber, trotzdem daß sie die Mängel erkennt, in ungeschwächtem Wohlwollen verharrt; daß ferner ein unverbogenes Naturell[3] ohne Rückhalt und unbarmherzig die augenblickliche Empfindung als Urtheil ausspricht.

Mit Bärbel hatte Lorle an diesem ersten Morgen auch schon einen Kampf, denn die gute Alte deckte den Tisch nur für zwei Personen; keine Ermahnung und keine Bitte, daß sie doch mit am Tisch essen solle, fruchtete; denn sie behauptete, es schicke sich nicht, ja sie verbot Lorle, ihren Mann irgend damit zu behelligen, da er sie sonst für gar zu einfältig halten müsse.

Die Suppe stand endlich auf dem Tisch, Lorle betete still,

1. Eine Flasche ausstechen, vider une bouteille.

2. Heimelte. Anheimeln est formé de heim.

3. Naturell, que Sanders définit : die natürliche, dem innern Wesen eines bestimmten Individuums gemäße Beschaffenheit, est un mot étranger pour lequel l'allemand n'a pas d'équivalent.

Reinhard betete nicht und sie wiederholte das Gebet noch einmal anstatt ihres Mannes.

Als sie nun beisammen saßen, fragte Reinhard: „Lorle, sind die Teller unser eigen?"

„Ja freilich, wem denn?"

„Juhu! Wenn ich jetzt einen Teller zerbrech', brauch' ich dem Wirth nicht zahlen; das ist mein, Alles mein eigen." — Er nahm einen Teller und warf ihn jubelnd auf den Boden.

„Er ist von einem ganzen Dutzend," sagte Lorle.

„Mein Dutzend hat nur zehn," rief Reinhard und warf noch einen entzwei, dann tanzte er singend mit Lorle um den Tisch herum.

„Du bist ein wilder Kerle," sagte sie, die Scherben zusammenlesend, „ich will andere Teller holen."

„Nein, wir essen miteinander aus der Schüssel."

„Mir auch recht."

Die Bärbel kam, da sie das Zerschmettern vernommen hatte, Lorle aber sagte: „Brauchst heut' keine Suppenteller mehr bringen, wir essen aus der Schüssel, da haben wir's grad wie daheim." —

Reinhard stellte seine Frau Niemand vor, sie bedurfte ja Niemand außer ihm, er war ihr Alles; er machte seine Antrittsbesuche bei Vorgesetzten, Gönnern und Bekannten, und wo man ihm zu seiner Verheirathung glückwünschte, dankte er einfach und lenkte das Gespräch bald ab.

Die Gallerieangelegenheit war noch keineswegs[1] erledigt, wenn auch schon ein Beamter dafür angestellt war; in diesem Winter sollte ein außerordentlicher Landtag, und zwar wie man solche am meisten liebt, ein bloßer Finanzlandtag einberufen werden, um wegen der in Aussicht stehenden Verheirathung die Gelder zum Baue eines Schlosses für den Thronerben zu bewilligen; auch über die Kosten zum Baue des Gallerie-

1. Keineswegs. Comparez keinenfalls.

gebändes sollte dann mit den Ständen eine Vereinbarung getroffen werden; eine Gesetzesvorlage über Wiesenberieselung sollte den Schein des Gemeinnützigen hergeben.

Während Reinhard sich durch seine Besuche eine umfassende Kenntniß des Staatskalenders verschaffte, konnte Lorle zu Hause sich noch gar nicht in das Stadtleben finden. Wenn Alles so sehr gesäubert und in Ordnung war, daß sich nun durchaus nichts mehr aufbringen ließ, vermochte es Lorle über die Bärbel, daß sie sich zu ihr in die Stube setzte; es bedurfte hierzu vieler Ueberredung, denn die Bärbel, die nun schon seit mehr als dreißig Jahren diente, hatte ihre festen Ansichten, man möchte sagen ihre Handwerksregeln für das Leben, von denen sie nicht gern abging; sie sagte immer zu Lorle: Herrschaft ist Herrschaft und Dienst ist Dienst.“ Erst wenn Alles verschlossen war, gab sie nach und setzte sich zu ihrer „Madam“ in die Stube, aber weit ab vom Fenster, daß man sie aus den Häusern gegenüber nicht sehen konnte. Kam dann Reinhard, der den Schlüssel zur Hausflurthür hatte, so wollte sie sich rasch auf ihren Posten zurückziehen; sie mußte jedesmal dringend ersucht werden, doch ungestört zu bleiben. Man durfte ihr hundertmal etwas zugestehen, was außerhalb ihres Kreises lag, sie sah es dadurch nie als ihr Recht an, stets mußte sie auf's Neue dazu gebracht werden; sie setzte einen gewissen Stolz darein, nicht in den vertraulichen Ton einzugehen, ihr Grundsatz war: geb' ich dir dein' Ehr', mußt du mir mein' Ehr' geben, kannst mich nicht das Einemal an den Tisch setzen und das Anderemal hinter die Thür stellen. — Reinhard aber sah in dieser fortgesetzten Haltung eine bäurische Umstandsmacherei, er verlor wenig Worte mehr mit der Bärbel. In seiner Abwesenheit saß sie nun bei Lorle, emsig plaudernd. Die Wohnung war, obgleich in einem ganz neuen Stadtviertel, dennoch im dritten Stock, da unsere weitgreifende Zeit gleich von vorn herein hoch baut.

„Ach Gott!“ klagte Lorle einmal, „es ist so hoch oben, wenn einmal Feuer ausgeht; und du dauerst mich auch, man muß das Wasser so weit herauf holen. Es ist so unheimlich. Da guck einmal 'nab, es schwindelt Einem und man sieht den Menschen nur auf den Hutdeckel. Die Stadtleut' sind aber doch pfiffig, sie bauen in die Luft hinein, da kostet's keinen Platz, da spart man das Feld dabei. Ich lass' aber nicht nach beim Reinhard, bis er ein eigen Haus kauft, wo wir allein sind und nicht so in einer Kasern'. Da guck, blos da links können wir noch in's Freie sehen, aber da legen sie schon wieder mächtige Grundmauern, über's Jahr haben wir nichts als Stein vor uns.“

Bärbel, die früher, lange bevor Lorle geboren wurde, ein Halbjahr in der Stadt gedient hatte, konnte die Ausstellungen ihrer „Madam“ in Manchem berichtigen. — Lorle hätte gar zu gern gewußt, wer denn die Leute seien, die mit ihr unter demselben Dach wohnen, wie ihre Haushaltung ist, wovon sie leben und was sie treiben. Bärbel belehrte sie, daß das einmal in der Stadt so sei; da habe Jedes seinen abgeschlossenen Hausgang und kümmere sich nichts um das Andere. Lorle konnte sich aber dabei nicht beruhigen und sie klagte: „Ich möcht' jetzt nur wissen, wovon der Seiler da drüben lebt; ich hab' nicht gesehen, daß er seit gestern Morgen was verkauft hat. Und wenn ich über die Straß' geh und da sitzen die Leut' in so einem kleinen Lädle und es kauft ihnen Niemand was ab und da möcht' ich wissen, wovon die jetzt heut zu Mittag essen und noch so viel Menschen, die so herumlaufen und man weiß gar nicht was sie thun.“

„Gut's Närrle, das kann man nicht wissen; daheim da kann man Jedem in seine Schüssel gucken, aber hier geht das nicht und du siehst ja, daß die Leut doch leben, so laß sie machen.“ So tröstete Bärbel.

Vom Hause gegenüber hörte man ein Mädchen fast den

ganzen Tag Clavier spielen und singen, nur bisweilen wurde dieses Thun unterbrochen, indem ein Lockenkopf am Fenster erschien, straßauf[1] und straßab schaute. „Das muß eine schöne Hausfrau geben,“ bemerkte Lorle einmal, „und die kann ja Sonntags an der Musik gar kein' Freud' haben, wenn sie's so die ganz' Woch' hat, und horch nur, wie sie sich gar nicht schämt und bei offenen Fenstern singt, daß man's die ganze Straß' hinab hört; wie das nur die Eltern zugeben!“

Wenn Reinhard nach Hause kam, war er meist liebevoll und zärtlich. Je tiefer er in das Getriebe der Staatsmaschine und des Staatsdienerlebens hineinschaute, je mehr er die Beengungen erkannte, die es ihm auferlegte, daß ihm der Kopf brauste, um so mehr erfaßte er den stillen Frieden, der in der Luft seiner Häuslichkeit schwebte; er sog ihn in vollen Zügen ein und wollte sich ihn stets erhalten; für ihn hatte er ja die Freiheit seines Seins geopfert. Wenn er bisweilen gedankenvoll und betrübt drein sah und Lorle ihn um die Ursache fragte, antwortete er: „Gutes Kind; du sollst und wirst nie erfahren, wie wirr und kraus[2] es in der Welt hergeht. Du mußt mich nicht immer fragen, wenn ich so in Gedanken bin; es geht mir vielerlei[3] im Kopf herum. Sei jetzt nur heiter, sei froh, daß du Vieles nicht weißt.“

„Was du meinst, das ich nicht wissen soll, das will ich nimmer fragen,“ entgegnete Lorle.

1. Straßauf. Les prépositions ab, an, auf, etc. s'emploient souvent adverbialement pour former des locutions telles que straßauf, straßab, flußab, flußabwärts, flußaufwärts, etc.

2. Kraus (comparatif krauser ou kräuser) se dit d'une chevelure crépue (en latin *crispus*), ainsi le nom propre d'homme Kraus répond exactement à Crispin. — Au figuré kraus se dit de tout ce qui est raide enlacé, entortillé, difficile à démêler.

3. Vielerlei. Le mot lei (ancien substantif féminin, synonyme de Art) n'est plus usité qu'en composition et les mots terminés en lei restent indéclinables : keinerlei, mancherlei, einigerlei, solcherlei, einerlei, etc. Lei est devenu un suffixe.

Auf den Gängen durch die Stadt und vor den Thoren begleitete der Collaborator fast immer das junge Ehepaar. Lorle tastete noch immer an der ihr fremden Welt herum und konnte die rechten Handhaben nicht finden.

„Ich weiß nicht," sagte sie einmal, „mir kommen die Leut' in der Stadt gar nicht so lustig vor wie daheim; wenn's nicht einmal ein Schusterjung ist, sonst pfeifen und singen die Leut' gar nicht, wenn sie über die Straß' gehen, es ist Alles so still als wenn sie stumm wären."

Der Collaborator gab ihr vollkommen Recht und sagte: „Die Leute bilden sich ein, sie hätten Gedanken statt Gesang, es ist aber nicht wahr." Reinhard dagegen suchte Lorle klar zu machen, daß solche Ungezwungenheit in der Stadt nicht möglich sei; er knüpfte hieran eine weit abgehende Auseinandersetzung, daß das wahre gesunde Wesen in solcher Beschränkung nicht zu Grunde gehe, sondern sich in sich erkräftige. Der Collaborator durchkreuzte solche Darlegungen durch schneidende Entgegnungen und hier zeigte sich ein oft wiederkehrendes Zerwürfniß zwischen den beiden Freunden, unter dem zunächst Lorle leiden mußte. Wollte Reinhard seiner Frau Achtung vor der Bildung einflößen, sie zur Bewunderung und Nacheiferung solcher Zustände anleiten, von denen sie bisher keine Ahnung gehabt hatte, so suchte der Collaborator Alles in die Luft zu sprengen; denn es entwickelte sich bei ihm immer mehr die Ansicht, die er in seinem Unmuthe auch bisweilen geradezu[1] aussprach: „Wir haben uns mit unserer ganzen Civilisation in eine Sackgasse verrannt."

Lorle, die zwischen den Streitenden ging, gewann wenig Frucht aus diesen Erörterungen.

Einst bemerkte sie: „Ich mein' die Hunde bellen in der Stadt viel weniger, als bei uns im Dorf; es ist wohl, weil sie mehr

1. Geradezu, ou gradezu.

an die Menschen gewöhnt sind.“ Da lachte der Collaborator und sagte: „Deine Frau hat die tiefste Symbolik[1].“ — Lorle, die nun schon Muth hatte und sich durch ein fremdes Wort nicht mehr verblüffen ließ wie damals zu Hause, sagte jetzt: „Ihr müsset nicht so g'studirt reden, wenn es mich angeht.“ Der Collaborator erklärte nun, wie deutungsreich ihr Ausspruch war und suchte seine ganze Verachtung dieses Lebens nachdrücklich geltend zu machen. Lorle erwiderte nur, sie hätte nicht geglaubt, daß er so grimmig bös sein könne. —

Als sie einst klagte, daß durch die neue Kanzlei ihrem Hause gegenüber die Aussicht in's Freie verbaut würde, wußte der Collaborator auch dies sinnbildlich zu deuten. Lorle verstand den Collaborator besser, als er glaubte, aber sie war doch ärgerlich, daß er ihr alle Worte im Munde verdrehe und immer etwas anderes daraus mache als sie gewollt hatte. Einmal nach mehrtägigem[2], anhaltendem Regen gingen sie durch die Promenade; da sagte Lorle: „Es ist doch viel schöner in der Stadt, da braucht man die Wege nicht erst durch die Hecken treten, da sind überall Wege ausgehauen[3] und werden schnell wieder gangbar.“ —

Der Collaborator behielt diesmal seine symbolische Deutungslust für sich. War sie ihm etwa nicht genehm[4]? . . .

Reinhard empfand nun erst recht die Wonne der Häuslich-

1. Symbolik. Le personnage qui, dans cette œuvre, s'appelle Collaborator, représente cette classe d'individus (classe nombreuse surtout en Allemagne) qui éprouvent le besoin de trouver un mot abstrait et scientifique pour toutes les manifestations du cœur et de l'esprit. Ils ressemblent à certains médecins qui ne sont en repos que quand le mal a reçu son nom savant.

2. Nach mehrtägigem. L'adjectif tägig ne s'emploie qu'en composition : eintägig, zweitägig, etc.

3. Ausgehauen. Hauen et ses composés sont de la conjugaison forte (hieb, gehauen); la langue actuelle admet cependant aussi la conjugaison faible : haute ou hauete, gehaut ou gehauet.

4. Genehm, formé de nehm, qui n'est plus usité comme adjectif. Genehm a le même sens que willkommen. Comparez angenehm et genehmen.

keit, indem er wieder rüstig zu arbeiten begann. Arbeit macht selbst einsame fremde Räume zu heimisch trauten, und wie nun gar die gemeinsam bewohnte eigene Heimath! In dem kleinen Stübchen gegen Norden, das er sich zur einstweiligen Werkstatt eingerichtet hatte, ging er an die Vollendung des Bildes: „Das neue Lied,“ das er schon im Dorfe begonnen hatte.

Lorle war oft bei ihm, denn er hatte ihr gesagt: „Ich bitte dich, komm oft zu mir, wenn ich arbeite; ich thue Alles besser und lieber, wenn du da bist. Wenn ich auch nichts mit dir rede, wenn ich auch deiner scheinbar nicht bedarf, du bist mir wie angenehme Musik im Zimmer; es thut sich Alles besser dabei.“

Als er nach vollbrachter Tagesarbeit bei ihr in der Stube saß, sagte er einmal: „Stricke und nähe nicht, arbeite nicht, gar nichts, wenn du bei mir bist; es ist mir als wärest du nicht allein, nicht ausschließlich bei mir, als wäre noch ein Drittes bei uns Zweien, als wärest du nur halb bei mir.“

„Hab' dich schon verstanden, brauchst's nicht so um und um wenden,“ entgegnete Lorle und legte das Strickzeug weg, „aber die Händ' da, die wollen was zu thun haben, und da muß ich dich halt beim Busch nehmen und zausen.“ Sie vollführte dies auch, schüttelte ihm den Kopf mit beiden Händen und gab ihm dann einen herzhaften Kuß.

Das war ein liebewarmes häusliches Winterleben.

Auch an kleinen Neckereien fehlte es nicht. Lorle hatte die Scheuersucht der Frauen in ungewöhnlichem Grade; die Stubenböden waren jetzt ihre Aecker, sie konnten nicht umgepflügt, aber doch sattsam aufgewaschen werden. Reinhard mahnte oft und oft zur Mäßigung, aber vergebens. Als er einmal unversehens nach Hause kam und richtig in kein trockenes Zimmer konnte, faßte er Lorle am Arm und tanzte mit ihr in der Stube herum, indem er sang:

„In Schnitzelputzhäusel[1], da geht es gar toll,
Da trinken sich Tisch' und Bänke voll,
Pantoffel unter dem Bette."

Auch außer dem Hause wollte Reinhard seiner Frau das neue Leben eröffnen, er führte sie ins Concert. Der Collaborator unterhielt sie hier sehr eifrig, sie kannte sonst Niemand. Nach einer Beethoven'schen Symphonie fragte er einmal: „Nun sagen Sie mir ehrlich, wäre Ihnen ein schöner Walzer nicht lieber?"

Lorle antwortete: „Aufrichtig gestanden, ja."

Der Collaborator kam freudestrahlend zu Reinhard und sagte: „Du hast eine herrliche, einzige Frau, sie hat noch den Muth, offen zu gestehen, daß sie sich bei Beethoven langweilt."

Reinhard kniff die Lippen zusammen, zu Hause aber sagte er ruhig zu Lorle: „Du mußt dich vom Collaborator nicht irre machen lassen, der hat sich an den Büchern übergessen. Du mußt nie über Etwas lachen oder aburtheilen, wenn du's noch nicht ganz begreifst. Es giebt nicht nur eine Musik, nach der sich unsere Körper bewegen, es giebt auch eine solche, wo wir unsere Seele in Trauer oder Lust emporsteigen und sinken und sich wiegen lassen, über Alles erhoben — die Seele ganz frei und allein. Ich kann dir's nicht erklären, du wirst es schon finden; aber Respect muß man vor Sachen haben, an welche so viele große Männer ihr ganzes Leben gesetzt. Hab' du nur die Achtung und du wirst die Sache auch schon bekommen."

Lorle versprach, sich recht zusammen zu nehmen.

Im letzten Winterconcerte, als der Collaborator nach einem Musikstücke fragte, was sie jetzt gedacht habe, sagte sie: „An Alles und ich weiß doch nicht. Wenn so die Flöten und Trompeten und Geigen mit einander reden und einander anrufen und nachher Alle zusammen sprechen, da ist's doch, wie wenn

1. Schnitzelputzelhäusel, mot forgé par l'auteur.

Andere als Menschen reden und da thut's Einem so wohl, an Alles zu denken, so geruhig; es ist wie wenn die Gedanken auf lauter Musik spazieren gingen, hin und her."

Der Collaborator murrte in sich hinein: „O weh! die wird nun auch gebildet."

Am Theater, wohin Reinhard sie in der ersten Zeit einige mal führte, fand Lorle keine nachhaltige Freude; die lustigen Stücke kamen ihr gar zu närrisch vor, und bei den kreuzweis geköperten[1] Intriguenstücken war's ihr zu Muthe wie in einem Wirbelwind, der von allen Seiten reißt und zerrt, so daß man sich gewaltig zusammennehmen muß. Von zwei Stücken redete sie aber noch lange. Das eine war die Stumme von Portici. Es kam ihr grausam vor, daß die Hauptperson stumm ist und die andern alle singen; auch meinte sie, es sei schon hart genug, wenn ein Mädchen betrogen wird, es brauche keine Stumme zu sein. Daß die Fischer, nachdem sie einige Soldaten niedergemacht, unmittelbar vor dem Ausbruch der Revolution niederknieten und beteten, kam ihr recht brav vor, aber sie hatte gräßliche Angst, es kommen jetzt andere Soldaten und schießen sie Alle nieder. An Schillers Tell hatte sie volle Freude. In der versteckten Loge, wohin Reinhard sie immer führte, gab sie ihm während der ganzen Vorstellung kaum eine Antwort; sie sah ihn oft still an, mit der Hand begütigend, als dürfe man etwas nicht wecken. Auf dem Heimwege sagte sie: „So wie der Tell, so wär' mein Vater in seinen jungen Jahren gewiß auch gewesen."

Reinhard nahm ihr das Versprechen ab, über derartige Dinge mit niemand Anderm als mit ihm zu reden.

Lorle nahm die ganze Welt um sich her keineswegs als eine

1. Geköperten. Le verbe köpern, ou kepern (quelquefois kiepern), figure, empruntée au métier du tisserand. Köper désigne les fils enlacés de telle sorte que la trame divise la chaîne en parties qui alternent régulièrement; le tissu ainsi fait s'appelle aussi Köper.

gegebene hin; gerade weil ihr die Ueberlieferungen mangelten, worauf sich so Vieles stützt, erschien ihr Alles als ob es erst heute und für sie entstünde; sie schmälzte und salzte nach ihrer eigenen Zunge.

Reinhard unterließ es jedoch bald, Lorle in die Bildungs- und Kunstsphären einzuführen, und sie hatte auch nie Sehnsucht darnach; war's ihr nicht vor die Augen gerückt, war's für sie nicht da. Reinhard sah sich nun selbst mitten im Strudel einer ihm wesentlich neuen Welt, er trat in die sich vorzugsweise so nennende „Gesellschaft," in der Alles, was nicht dazu gehört, als zusammengelaufenes, höchstens erbarmungswürdiges Volk gilt. Bei der eigenen Unfruchtbarkeit der Gesellschaft an erfrischenden Elementen ward Reinhard ihr Adoptivkind. In der ersten Zeit betrachtete er das Frequentiren der Salons[1], — eine Phrase mit welcher die kleine Residenz aufputzte[2], — als einen Theil seiner Amtspflichten; es kam ihm nicht in den Sinn, wie traurig es sei, daß Lorle so allein zu Hause sitze; da waren ja noch so viele Andere, die sich mit einer Bürgerlichen und nicht wie er, nun gar mit einem Bauernmädchen „mesalliirt" hatten und sie mußten sich's Alle gefallen lassen, hier als ledige Burschen zu gelten.

Anfänglich war es Reinhard oft, wie wenn man aus freiem Felde in ein dumpfes Gemach tritt; die darinnen waren, wissen nichts von der gepreßten Luft, aber dem Eintretenden beengt sie die Brust. Bald jedoch bewegte er sich in diesem Treiben

1. Salons. Les mots français adoptés en allemand conservent souvent leur pluriel français. Il existe d'ailleurs beaucoup de noms allemands qui prennent également *s* comme signe du pluriel.

2. Aufputzte. Aufputzen est ici employé comme verbe neutre ou pronominal. D'ordinaire ce verbe est transitif; on dit : das Zimmer, ein Geschirr, einen Degen aufputzen; on dit encore : ein aufgeputzter Kopf. Aufputzen s'emploie aussi au figuré : Mit Sinn und Unsinn aufgeputzt. Schiller a dit : Meine Unmacht zu einem Verdienst aufputzen. Ce verbe s'emploie aussi plaisamment dans le sens de *nettoyer*, faire disparaître : Den Korb Aepfel haben wir rein aufgeputzt.

wie in seiner eigenen Welt. Zwei Umstände förderten dies mit besonderer Raschheit. Der außerordentliche Landtag war einberufen. Der Prinz hatte mit Reinhard oft den Plan durchsprochen, daß man in dem neuen Palais die Bel-Etage[1] des Mittelbaues mit den schönsten Gegenden des Landes zieren müsse, die Reinhard al fresco[2] malen sollte; in dem Fries sollten die eigenthümlichen Volkssitten durch Figuren in den verschiedenen Volkstrachten dargestellt werden. Reinhard war voll Seligkeit, ein solches Werk ausführen zu können, das als Erfüllung eines Lebens gelten durfte; er stellte das Bild „das neue Lied" zur Seite und machte allerlei Entwürfe. Die Vorlegung derselben gab reichen Unterhaltungsstoff und Reinhard ward dadurch vielfach Mittelpunkt der Gesellschaft. Nun aber ergab sich, daß die Landstände mit großer Mehrheit nicht nur die Gelder zum Bau des neuen Palais, sondern auch für die Galerie verweigerten, weil die Noth des Landes so groß sei, daß sie keine derartigen Ausgaben gestatte. Mit einer Mehrheit von zwei Stimmen wurde hierauf die angesetzte Summe zur Einrichtung der Zimmer über dem Marstall für die Gallerie und der Gehalt Reinhards bewilligt. Dagegen nahm die Regierung Rache und verweigerte eine Aufbesserung der Volksschullehrergehalte[3], die auf dem vorigen Landtage schon beantragt war.

Ein tiefer Mißmuth setzte sich in Folge der ersten Behinde-

1. **Bel-Etage** est le nom que les Allemands donnent au premier étage d'une maison. — Les mots français en *age* prennent le genre féminin en allemand : die Equipage, die Fourage, etc. Il y en a quelques-uns que nous n'avons pas : Blamage.

2. *Al fresco*, locution italienne signifiant littéralement *à frais*. C'est une manière de peindre qui consiste à enduire la muraille de mortier et à peindre sur cette surface encore fraiche avec des couleurs à l'eau, qui ne restent pas à la surface, mais qui pénètrent dans la muraille même; de là l'expression de la peinture à frais. (Littré.)

3. **Volksschullehrergehalte.** Gehalt, signifiant *solde, appointement*, est masculin ou neutre ; dans ce dernier cas on trouve aussi le pluriel Gehälter au lieu de Gehalte.

rungen in Reinhard fest, zu dem er noch die Ueberzeugung gesellte, daß das ständische Wesen alle Kunst vernichte, diese daher nur in dem monarchischen Prinzip einen Halt habe. Reinhard hatte bisher ohne politische Ansicht gelebt, nun war sie ihm geworden. Aus diesen Gründen fühlte er sich heimischer in der „Gesellschaft“; aber noch ein bedeutsames Motiv kam dazu.

Die junge Gräfin Mathilde von Felseneck, eine reizende und vielbesprochene Erscheinung, schloß sich an Reinhard auf besonders zuvorkommende Weise an; sie trat jetzt zum Erstenmal in „die Welt“, sie war einsam auf dem väterlichen Schlosse aufgewachsen; denn ihr Vater, der die Tochter seines Rentamtmanns geheirathet hatte, lebte seit zwanzig Jahren fern vom Hofe und von seinen Standesgenossen. Erst jetzt, seit dem Tode der Mutter, ward ihm Versöhnung; das Kind wurde willig aufgenommen, zumal es eine blühende reiche Erbin war, von der man mit Zuversicht erwartete, daß sie den Fehler ihrer Abstammung durch eine standesgemäße Ehe ausgleichen werde. Gräfin Mathilde, die das Schicksal ihrer Mutter im Herzen trug, betrachtete sich in diesem Kreise nur als Geduldete, als Bürgerliche; sie fühlte sich zu Reinhard hingezogen, wie man im fernen Lande unter Fremden einen Heimathgenossen begrüßt; dazu ward sie mächtig angesprochen von dem freien und doch so sichern Benehmen Reinhards, der keine der Gesellschaftsformen verletzte, sie aber doch, nur dem aufmerksamen Blicke sichtbar, mit einem gewissen leichten Uebermuthe behandelte; namentlich bemerkte sie dies dem Comte de Foulard gegenüber, der die Etiquette mit einer gewissen priesterlichen Andacht wie ein hochheiliges Mysterium verwaltete. In der That zwang dieses ausgeprägte und feststehende Formenleben Reinhard nur eine kurze Weile eine gewisse Achtung ab, dann überließ er sich der freien Gebarung[1] seines Wesens.

1. **Gebarung**, du verbe gebaren ou gebahren, qui est synonyme de sich betragen, so und so thun, verfahren. — Dans le Dic-

Eines Abends, als man sich eben an verschiedenen kleinen Tischen niederließ und die Bedientenschaar mit märchenhafter Schnelle Alles ordnete und auftrug, sagte der Comte de Foulard zu Reinhard: „Die Gräfin von Felseneck hat sich sehr geistreich über Ihre heute vorgelegten Zeichnungen ausgesprochen; sie bemerkte: die Künstler haben nicht nur in ihrer Schöpferkraft etwas Gottähnliches, indem sie den vorhandenen Reichthum der Welt vermehren, sie müssen auch etwas von der göttlichen Geduld haben, ruhig über ihre Werke Kluges und Unkluges auskramen lassen." Reinhard wendete sich unwillkürlich nach dem Mädchen um, das an einem andern Tische saß.

„Wenn Sie meiner Cousine vorgestellt sein wollen, bin ich bereit," sagte ein schmucker Gardeoffizier, der neben Reinhard saß. Das Erbieten wurde mit Dank angenommen.

Von diesem Abend an gestaltete sich ein eigenthümliches Verhältniß zwischen Reinhard und Mathilde. Wenn sie sich bei Hofe oder in den Salons trafen, kam eine gewisse ruhige Sicherheit über sie; so förmlich auch ihr beiderseitiger Gruß war, es lag etwas Zutrauliches darin, als hätten sie sich ohne Verabredung hier ein Stelldichein gegeben. Sie hatten Beide die Empfindung, als ob das Eine mit schützender und vorsorgender Hand dem Andern diese Stunden zu genußreichen bereiten müsse; Jedes hegte gewissermaßen die Verantwortlichkeit für einen Mißgriff oder ein Mißgeschick des Andern in sich. Wenn Reinhard von seinem Gönner, dem Comte de Foulard, mit einem Kunstgespräche in einer Nische[1] festgenagelt wurde, empfand Mathilde die höchste Langeweile[2] für ihn und merkte

tionnaire de Grimm Gebarung est expliqué par les mots latins *habitus*, *vultus*, *status*.

1. Nische. Le mot allemand serait Blende que Grimm définit ainsi : *Porta vel fenestra in muso*, entweder ein blindes Fenster, um das Ebenmaß mit den offnen zu wahren, oder eine zurückweichende Vertiefung, Nische, zum Aufstellen und Decken eines Bildes. Lessing dit : Nischen heißen auf Deutsch Blenden, nicht Fächer.

2. Langeweile ou Langeweil.

kaum auf die Artigkeiten und Aufmerksamkeiten, die sie umgaben; wenn dann die Gräfin Mathilde singen mußte, bebte Reinhard für sie; war die Reihenfolge ihrer Lieder eine unpassende, so machte er sich selbst Vorwürfe. Bald waren sie dann oft, in der gemessensten Haltung einander gegenüberstehend, in die launigsten Gespräche verwickelt. Nie lobte Reinhard den seelenvollen Gesang Mathildens, er sprach nur bisweilen über die Schönheiten der Dichtung und Composition; sie mochte daraus erkennen, wie sehr sie ihm zu Herzen gesungen hatte.

Der Vetter Arthur hatte verrathen, daß Mathilde „waldfrische Volkslieder" singen könne, und nun mußte sie, da der Prinz persönlich darum bat, eines derselben vortragen. Sie stand eine Weile an dem Piano und hielt sich krampfhaft an demselben, um Ruhe zu gewinnen; dann stimmte sie in kecken Tönen ein Jodellied aus den Bergen an, so hell und froh wie die Lerche, die mit thaufeuchter Schwinge hineinjauchzt in das Morgenroth. Heute zum Erstenmale lobte Reinhard ihren Gesang, Mathilde aber war betrübt; sie klagte, daß es ihr vorkäme, als ob sie das heilige Geheimniß ihrer Heimathberge verrathen und profanirt habe; sie glaube, daß ihr dieses Lied entweiht sei, weil sie es hier unter Kerzenschimmer und ausgebälgten Uniformen als Curiosität preisgegeben. Reinhard widersprach ihr und erklärte, daß das wahrhaft Heilige, was wir in der Tiefe der Seele hegen, unberührt und unverletzt durch die ganze Welt schreite, daß das, was gestört oder gar zerstört werden kann, in sich und für uns keine rechte Wahrheit hatte. Mathilde war beruhigter.

Oft wollte sie auch, daß Reinhard ihr viel von seiner Frau erzählte; sie hegte offenbar den Wunsch, Lorle kennen zu lernen, aber Reinhard war in seinen Mittheilungen kurz und lehnte jenes nicht ausgesprochene Ansinnen, ohne es entschieden zu bezeichnen, mit Bestimmtheit ab; er sah darin doch eine bloße

Neugier, und fürchtete zugleich, daß sich Lorle nicht wie er wünschte, benehmen möchte.

Der Graf lud Reinhard auf Veranlassung seiner Tochter zu sich ins Haus und Mathilde, die in Gesellschaft immer etwas Schmerzliches, Empfindsames hatte, war hier das heiterste Kind, voll sprudelnder Jugendlust; sie sang und spielte mit Fertigkeit und Geist und ihre Zeichnungen verriethen ein ungewöhnliches Talent. Alle Blüthen der edelsten Bildung standen hier in schöner Entfaltung und wenn Reinhard etwas derartiges bemerkte, sah Mathilde mit andächtiger Hoheit auf und sagte: „Sie hätten meine selige Mutter kennen sollen.“ — Bisweilen sangen sie auch gemeinsam scherzhafte und schwermüthige Volkslieder; von solchen wohlgebildeten Stimmen vorgetragen, hatten diese Töne noch eine ganz besondere Macht.

Wenn nun Reinhard aus der Gesellschaft nach Hause kam, regte sich oft der alte böse Blutstropfen in ihm; seine Häuslichkeit kam ihm so eng, so kleinbürgerlich vor. Drückte dann Lorle mit kindlichem Stottern ihre Gedanken und Empfindungen aus, so hörte er selten darauf und gab sich noch seltener die Mühe, sie zu ergänzen und zu berichtigen; er war es müde, das ABC der Bildung vorzubuchstabiren. Auch fiel ihm jetzt eine eigenthümliche Ungrazie Lorle's auf: die Hastigkeit und Kräftigkeit ihres Gebahrens war nun unschön; sie faßte ein Glas, das Leichteste, was sie zu nehmen hatte, nicht mit den Fingern, sondern mit der ganzen Hand, ihre Bewegungen hatten in den Stadtkleidern eine auffallende Derbheit, sie trat immer stark mit den Fersen auf und er bat sie einmal, den schwebenden und sich wiegenden Gang auf den Zehen anzunehmen.

Lorle entgegnete: „Just Alles brauche ich nicht zu lernen, ich hab' schon laufen können, wie ich noch kein Jahr alt gewesen bin.“

Zu den übrigen Residenzbewohnern hatte Reinhard keine Be-

ziehung und er erfuhr erst spät, daß ihn viele den „Civil-cavalier" nannten und sich damit erhaben dünkten, während sie doch selber die fürstliche Gnadenprobe vielleicht nicht besser bestanden hätten. Zu den wenigen Künstlern der Stadt war Reinhard in eine schiefe Stellung gerathen; er war so ohne alle Vorbereitung zu seinem Amte gelangt; die Einen glaubten in der That, daß ihm dies nur durch Winkelzüge gelungen sei, die Andern verleitete Neid und Bitterkeit zu ungerechter Beurtheilung Reinhards und seiner Leistungen.

So hatte er außer der Hofgesellschaft nur den Collaborator, aber auch dieser zürnte ihm; er sprach offen seinen Grundsatz aus: „Kein Ehrenmann darf von der innerlich angefaulten Societät mit sich eine Ausnahme machen lassen, so lange sich dort nur noch eine Spur von Exclusivem findet."

Der Collaborator zürnte mit Reinhard doppelt, weil dieser mit Lorle, dem frischen Naturkinde, kunstgärtnere[1]. Das that ihm wehe, aus persönlichen wie aus allgemeinen Gründen. Er erkannte leicht im Kleinen und Vereinzelten ein allgemeines, ja ein weltgeschichtliches Gesetz. Lorle war ihm ein Typus des Urmenschlichen, des ursprünglich Vollkommenen, an sich Vollendeten, unberührt von den Zwistigkeiten der Geschichte und der Bildung; es däuchte ihn eine Versündigung, sie durch alle die Labyrinthe zu quälen, ohne sicher zu sein, daß sie den jenseitigen Ausgang finde, der wiederum zur freien Natur führt — sie stand ja von selber darin, Anfang und Ende sind hier eins. Er behauptete, daß die Menschen zu allen Zeiten das ursprünglich Vollkommene, was ihnen in einem Menschen nahe tritt, martern und kreuzigen und zu Tode quälen, weil das Dasein des absolut Vollkommenen, des Urmenschen, der nichts will und nichts hat von dem ganzen Trödel[2], den die Mensch-

1. Kunstgärtnere. Ce verbe se rencontre rarement. Le dictionnaire des frères Grimm ne le donne pas, quoiqu'il donne Kunstgarten, Kunstgärtner et Kunstgärtnerei.

2. Trödel, bric-à-brac.

heit nachschleppt, dieser ein Gräuel sein muß. Und doch muß die Geschichte von Zeit zu Zeit wiederum erfrischt und begonnen werden von solchen ersten Menschen, die aus dem Urquell des Lebens vollendet erstehen.

Der Collaborator wußte wohl, daß Lorle solchem höchsten Ideale nicht entspreche, aber er hatte eine fast abgöttische[1] Verehrung für die Urthümlichkeit ihres Wesens, gegenüber dem Unfertigen, Ringenden und Halben der Civilisation; ihm hatte der vielverbrauchte Ausdruck, daß sie ein Kind der Natur sei, eine tiefere Bedeutung: er erfand diese Bezeichnung wiederum für sie.

Reinhard bestrebte sich, Lorle und Leopoldine mit einander zu befreunden, er brachte sie oft zu dieser; Lorle war's aber immer unheimlich. Leopoldine hatte die überfließende Redefertigkeit einer Ladenfrau, sie konnte Alles, was sie im Sinn hatte ohne Scheu aufzeigen, wie ehedem ihre Haubenmuster; dabei hatte die Vielgeprüfte etwas Entschlossenes, das sie namentlich ihrem Bruder gegenüber in einer Weise geltend machte, daß es Lorle in der nunmehrigen Zaghaftigkeit ihres Gemüthes wie Schärfe und Härte erschien.

Ueber eine Bemerkung Lorle's freute sich einst Reinhard übermäßig; sie gingen von Leopoldine weg und Lorle sagte: „Ach was schöne Blumen hat die, und so im Winter.“

„Du sollst auch solche haben.“

„Nein, ich mag nicht, ich mein' ich könnt' und ich dürft' mich nicht so freuen, wenn's wieder Frühjahr wird, weil ich so gezwungene Blumen vorher in der Stub' gehabt hab', eh' sie draußen sind. Laß mich lieber warten.“

Reinhard war von dieser Aeußerung so entzückt, daß er wieder einen ganzen Tag der Liebevolle von ehedem war.

An den vielen kleinen Sächelchen an dem Nipptisch Leopol-

1. Abgöttisch. De Gott on forme göttlich, et de Abgott, abgöttisch. Rattachez Götze, Götzendienst.

dinens freute sich einst Lorle wie ein Kind; als ihr Reinhard versprach, auch solche Sachen zu kaufen, sagte sie: „Nein, ich möcht' lieber was Lebiges haben; wenn wir einen Stall hätten, möcht ich eine Geis oder ein paar Schweinchen haben, oder in meiner Stub' Turteltauben oder einen Vogel."

Am andern Tage nahm Reinhard die Bärbel mit als er ausging und brachte einen Kanarienvogel in schönem Käfig und Goldfischchen in einem Glase. Lorle war voll Freude und Reinhard erkannte aufs Neue, wie leicht dieses anspruchslose Wesen zubeglücken war.

Eines Abends, als Reinhard zum Maskenball beim Minister des Auswärtigen geladen war, ging Lorle in die Theevisite zu Leopoldinen. Auf dem Wege sagte sie zur begleitenden Bärbel: „Ich wollt', ich könnt' immer bei dir daheim bleiben; ich komm mir oft vor, wie ein Waisenkind, das unter fremden Leuten herumgeschubt wird." —

Die Bärbel tröstete so gut sie konnte.

Lorle trat zitternd in die Stube. Die Frau Professorin Reinhard, die Kammersängerin[1] Büsching, Frau Oberrevisorin Müller, Frau Handschuhfabrikantin Frank; so stellte Leopoldine die Anwesenden vor. Die Frau Oberrevisorin warf stolz den Kopf zurück, ihr gebührte es, vor der pensionirten Kammersängerin vorgestellt zu werden. Die alte Sängerin unterhielt sich schnell mit Lorle und bald war sie auf ihrem Lieblingskapitel, indem sie von ihren ehemaligen Triumphen erzählte und daß sie die erste hier in der Stadt war, die die Emmeline in der Schweizerfamilie[2] gesungen. Ihre Bemerkung gegen Lorle, daß sie auch Volkslieder sehr liebe, wurde schnell verdeckt, denn nun öffneten sich die Schleußen der Unterhaltung und Alles auf einmal sprach vom Theater, d. h. von dem Haushalt der

1. Kammersängerin, une Sängerin bei Hofe angestellt. Comparez : Kammersänger, Kammermusik, Kammermusikant, etc., etc.

2. Schweizerfamilie, titre d'un opéra allemand.

Schauspieler und Sänger und ihren Liebesbeziehungen. Unversehens lenkte sich das Gespräch auf den heutigen Maskenball. Die Frau Handschuhfabrikantin (deren ganzes Personal, aus dem Ehepaar und einem Lehrling bestehend, Leopoldine zur Fabrik erhoben hatte) konnte die intimsten Nachrichten davon preisgeben; sie klagte nur, daß, wenn die Fremden, die Engländer, nicht wären, man wenig Handschuhe mehr verkaufte; sonst habe „ein nobler Herr“ zwei bis drei Paar an einem Abende verbraucht, jetzt zögen selbst die Gardeoffiziere, die doch von Adel sind, nur bei den ersten Touren frische Handschuhe an und ersetzten sie dann unversehens durch alte.

Die Frau Oberrevisorin sagte: „Ich würde mich schämen, mich um solche Dinge zu bekümmern.“

Nun brach der Zorn der Handschuhfabrikantin los und sie bemerkte, es gebe viele Handwerksleute, die mehr verdienten als die Angestellten; man wisse wohl, da sei's oft außen fix [1] und innen nix. Leopoldine, die den unverzeihlichen Mißgriff gemacht hatte, eine solche gemischte Gesellschaft zu laden, brachte die Sache schneller als sie hoffen konnte, wieder ins Geleise durch die einfache Frage: ob wohl die Herrschaft bei dem heutigen Balle sein werde.

„Was ist das, die Herrschaft?“ fragte Lorle. Alles sah sie erbarmungsreich [2] an.

„Das ist der Hof, das ist die Herrschaft,“ erklärte man von allen Seiten.

Lorle aber entgegnete: „Warum denn Herrschaft? Mein Herrschaft ist's nicht, ich bin kein Dienstbote, ich hab' meine eigne Haushaltung und ihr ja auch.“

Kichernd [3] und lachend erhob sich Jedes himmelhoch über diese

1. Fix est opposé à nix, forme dialectique pour nichts.

2. Erbarmungsreich ou erbarmungsvoll.

3. Kichernd. Cette scène rappelle la visite que Hermann fait dans la maison du riche marchand, son voisin, et que son costume

furchtbare Einfältigkeit; selbst die Frau Oberrevisorin konnte nicht umhin, der ihr vorgezogenen Kammersängerin Etwas ins Ohr zu zischeln. Lorle athmete erst wieder frei auf als der Collaborator aus dem Bierhause kam und allerlei Scherze losließ.

„Mein' Lebtag geh' ich nimmer in so eine Gesellschaft," sagte Lorle auf dem Heimwege zur Bärbel.

Sie fühlte wohl die Erbärmlichkeit eines solchen Lebens, wo man, statt an eigener gesunder Kost sich zu erfreuen, nach den Brosamen und dem Abhub[1] der vornehmen Welt hascht.

Während dieses Abends mußte Reinhard viele ergötzliche Neckereien bestehen; er wurde stets von zwei Masken gehänselt[2], die ganz in derselben Bauerntracht gingen wie einst Lorle. Anfangs war er erschrocken, denn beide Masken sprachen vollkommen den Dialekt; erst beim Entlarven konnte er in der einen die Gräfin Mathilde und in der andern die Gesellschafterin, ein armes adeliges Fräulein erkennen.

Als Lorle ihm am andern Morgen die Ereignisse des gestrigen Abends erzählte, hörte er ihr kaum zu; seine Gedanken tanzten noch auf dem Balle.

Dennoch blieb das Verhältniß zur Gräfin Mathilde ohne Fortschritt, fast auf demselben Punkte auf dem es begonnen hatte; zumal, da sie jetzt, nach Schluß der Saison, wieder mit ihrem Vater auf seine Güter zurückkehrte.

Fürnehmes Leben, fürstliches Brod.

Lorle hatte ein vereinsamtes Leben, denn Reinhard war die meisten Abende außer dem Haus, und trieb sich oft Tage lang

prête à rire : Als ich eintrat, kicherten sie. Kichern, fein lachen, besonders mit gedämpfter hoher Stimme in sich hinein lachen. Comparez le latin *cachinnare*.

1. **Abhub**, relief, reste, déchet; aussi desserte (d'une table).

2. **Gehänselt**. Hänseln, terme familier, qui peut ici se traduire par *lutiner*.

auf den Hofjagden umher. Jetzt richtete er sich noch seine Werkstatt in den obern Zimmern des Marstalls ein. Lorle war noch nie dort gewesen.

Der Prinz hatte Reinhard beauftragt, eine Erinnerung an die letzte Fuchsjagd zu malen; auf die Entgegnung Reinhards, daß er sich nicht auf Jagdstücke verstehe, erhielt er die Antwort: „Malen Sie nur ganz nach Ihrer Eingebung, ich lasse der Kunst gern die vollste Freiheit.“

In unglaublich kurzer Zeit vollführte nun Reinhard ein Werk, das er für sein Bestes hielt; es war eine tiefe Waldeinsamkeit, nur ein Fuchs saß ruhig auf seinem Baue unter den alten knorrigen Stämmen und schaute sich klug um; es war der Verstand des Waldes. Triumphirend ließ Reinhard das Bild auf das Schloß tragen: es mißfiel allgemein. „Das ist ja bloß eine Landschaft,“ hieß es, man hatte mindestens die Abbilder der Hauptjäger und ihrer Hunde erwartet.

Das war also die „vollste Freiheit“ der Kunst, und doch sollte nach Reinhards Ansicht das monarchische Princip ihre einzige Stütze sein. Verstört und ingrimmig ging er umher.

Zu Hause war auch des Elendes genug und gerade in seinem Berufe hatte er die Erlösung gesucht. Er hatte ein gut Theil jener Unabhängigkeit verloren, die in dem eigenen Bewußtsein sich erhebt; seine gesellschaftliche Stellung verlangte nothwendig die Anerkennung als Künstler.

Die Bärbel kränkelte und Lorle jammerte viel, daß sich die Diensteifrige keine Ruhe gönne. Reinhard bemerkte einmal, die Bärbel solle wieder heimkehren; da weinte Lorle so bitterlich, daß er sie nur mit vieler Mühe beruhigen konnte. Er ließ Lorle immer mehr für sich gewähren und wenn er dann oft plötzlich an ihr schulte, setzte sie ihm eine störrige Unnachgiebigkeit entgegen. Sie war ihm demüthig ergeben, so lang er sich ihr vollauf widmete, ihr ganzes Tagewerk war oft nur ein Warten auf ihn, manche Arbeit kam ihr nur wie einstweilige Unterhaltung

bis zu seinem Wiederkommen vor; nun aber, weil er sonst wortkarg und mürrisch war und nur sprach, wenn er Etwas zu tadeln und zu lehren hatte, hörte sie seine Auseinandersetzungen an, ohne ein Wort zu erwidern. Reinhard fühlte sich dadurch oft im Tiefsten unglücklich.

Die Bärbel erkannte mit schwerer Bekümmerniß[1], wie so bald das einige Leben der Eheleute sich schied; sie suchte Lorle auf allerlei Weise zu beruhigen und ihr Haupttrost war: „Es wird schon Alles besser gehen, wenn du einmal ein Kind hast."

Da warf sich Lorle weinend an ihre Brust und sagte:

„Ich fürcht', ich fürcht', das wird nie geschehen; ich hab' mich versündigt, ich hab' ein Kind, das den Heiland vorstellt, auf den Schooß nehmen müssen, wie er mich damals abgemalt hat. Ich hab's nicht thun wollen, er hat's aber gewollt; Gott wird doch barmherzig sein und mir meine Sünd' vergeben." —

Die Bärbel suchte ihr die schweren Gedanken auszureden, glaubte aber selbst mehr daran als die Unglückliche selber.

Als Reinhard einmal wieder auf einen ganzen Tag zur Jagd gegangen war, machte sich Lorle die heimliche Freude und half der Bärbel bei der Wäsche; beim Auswinden derselben drehte Lorle zuerst einen Ring und die Bärbel versäumte nicht, den alten Waschweiberglauben anzubringen, daß Lorle sich eine Wiege drehe; Lorle spritzte nun der Bärbel einige Tropfen ins Gesicht und ging in die Stube.

Eine allerhöchste Laune brachte Lorle unversehens in Berührung mit dem Gesellschaftskreise Reinhards. Ungewöhnlich früh kam dieser eines Abends nach Hause und verkündete, daß der Prinz Lorle zu sprechen wünsche und daß sie daher andern Tages mit ihm auf die Gallerie gehen müsse; daß man begierig war, das Urbild der Madonna zu sehen, verschwieg er wohlweislich.

1. Bekümmerniß, chagrin, affliction. Comparez Kümmerniß et Verkümmerniß. Ces mots sont féminins ou neutres.

„Ich mag aber nicht, ich hab' nichts beim Prinzen zu suchen," entgegnete Lorle.

„Ja Kind, das geht nicht, einem fürstlichen Wunsche muß man gehorchen, sonst beleidigt man; da wird man nicht vorher gefragt und ich hab's nun auch einmal versprochen."

„Wenn er noch eine Frau hätt', aber so zu einem ledigen Bursch', weil er's grad will!"

„Wie einfältig! Es ist vollkommen schicklich, ich geh' ja mit," sagte Reinhard heftig; Lorle sah auf und schwere Thränen hingen in ihren Wimpern. Reinhard faßte ihre Hand und sagte: „Sei nicht bös, sei gut, glaub' mir, du verstehst das nicht, darum folge mir, du kannst's immer."

„Ja, ja, ich will's ja thun, aber ich darf doch auch was sagen. Wenn das so fortgeht, weiß ich gar nicht mehr, ob ich nicht närrisch bin, ich . . . ich weiß gar nicht mehr, bin ich denn noch und was soll ich denn?"

Als ihr Reinhard Trost einsprach, entgegnete sie: „Gieb jetzt du nur Fried'[1], es ist Alles gut, ja, ich bin zufrieden, sei du's nur auch; aber ich wollt', die ganz Welt ließ mich in Ruh, ich will ja auch nichts von ihr."

„Du bist mir doch nicht mehr bös[2]?"

„Nein und zehnmal nein, ich thu' ja was du willst, aber laß mich nur auch reden."

Reinhard ging nun in das Haus des Collaborators und bat Leopoldine, am andern Morgen zu ihm zu kommen und Lorle für die Audienz vorzubereiten; dann schloß er sich dem Collaborator an und ging mit ihm nach seinem ständigen Bierhause,

1. Fried', pour Friede. D'après l'usage ordinaire il faudrait Frieden. Frieden, Willen, Schaden, Gedanken, Gefallen, Glauben, Namen, Samen peuvent perdre n au nominatif singulier, mais cette lettre reparait à tous les autres cas.

2. Bös ou böse veut au datif la personne à qui l'on en veut : Einem böse sein, werden; on dit de même : Einem gut sein, etc. Au lieu du datif, böse est aussi suivi de l'accusatif avec une des prépositions auf ou über : Er ist auf, über mich böse.

wo in einem kleinen Stübchen mehrere jüngere Advokaten, Aerzte, Kaufleute und Techniker wohlgemuth beisammen saßen, rauchten, tranken und plauderten. Anfangs war ein stummes Erstaunen den „Civilcavalier" in der Kneipe [1] zu sehen; dann aber nahm das Gespräch seinen ungehinderten Verlauf. Die tiefsten Fragen von Welt und Zeit wurden hier mit einer Schärfe und Eindringlichkeit, mit einem Feuer verhandelt, daß Reinhard im Stillen bemerken mußte, wie hier die frischeste Lebendigkeit herrschte, weil Jeder bot, was ihn bewegte, weil man überhaupt nicht auf Unterhaltung ausging; es kam ihm vor, daß im glänzendsten Salon in einem Monat nicht so viel ursprünglicher Geist laut werde, als jetzt hier in dem kleinen, spärlich erleuchteten Stübchen. Das Laute und die Derbheit mancher Formen war ihm wieder neu und fremd, denn er kam aus den Kreisen, wo man flüstert und lächelt und nicht streitet und lacht. An einem monarchischen Mittelpunkte fehlte es indeß auch hier nicht, und seltsam genug war dies der Collaborator; seine machtvolle Stimme und sein ausgebreitetes Wissen sicherten ihm diese Würde ohne alle Etikette. Reinhard blieb länger als er gewollt hatte, er war wie in einer fremden Stadt: dort war ein Menschenkreis voll wirklicher und eingebildeter Interessen, der nie aus sich heraustrat und sich geberdete, als ob er allein die Welt sei und so dem Geringfügigsten, einem Anreden oder Uebersehen, einem halben oder ganzen Lächeln eine Bedeutung beilegte. Und hier — hundert Schritte davon lebten Menschen aus einem andern Jahrhundert, die sich im Kampfe

1. Kneipe vient de kneipen, pincer, et signifie *pince, tenaille*. Dans les temps modernes, on s'est servi du mot pour désigner une petite salle d'auberge, une mauvaise auberge, et peu à peu le mot a perdu cette acception restreinte; il désigne aujourd'hui une auberge, un restaurant, une brasserie et sert tout particulièrement à désigner ces lieux de réunion fréquentés par les étudiants. De là le verbe kneipen signifiant zechen, im Wirthshaus sitzen.

erhitzten, als ob sie vom Forum, aus der Volksversammlung kämen oder sich darauf vorbereiteten.

Wenn er an Lorle dachte, befiel ihn eine unerklärliche Angst; er meinte, es geschehe zu Hause ein großes Unglück, das Haus brenne ab und jeden Augenblick müsse man die Sturmglocke hören; dennoch saß er wie festgebannt. Ahnte er vielleicht, in welchen schweren Gedanken Lorle in Schlaf gesunken war? Als er endlich nach Hause kam, athmete er leichter auf; da stand wie immer das Oellämpchen auf der Treppe; er ging leise in die Kammer, Lorle schlief ruhig, er betrachtete sie lange, sie sah so heilig aus in ihrem Schlafe, fast wie damals als er sie zum Erstenmal auf der Laube wiedergesehen, nur lag jetzt ein Zug des Schmerzes auf ihrem Antlitz und ihre Lippen zuckten öfters.

Ein Außerordentliches geschah. Reinhard war am andern Morgen früher auf als Lorle, er hatte die Schlüssel gefunden und legte nun die Kleider zurecht, die sie anziehen sollte. Als er so über Kisten und Kasten kam, lobte er im Stillen die Ordnungsmäßigkeit seiner Frau; er freute sich auf ihren Dank für seine Vorsorglichkeit und ging immer auf den Zehen umher; es war ihm so leicht als würde er getragen.

Als Lorle erwachte und die Kleider sah, rief sie: „Was hast du gemacht? Ich bitt' dich um der tausend Gotts willen, überlaß mir Alles ganz allein. Denk' nur nicht immer, daß ich gar nichts versteh'. Du hast mir gewiß Alles untereinander gekrustet[1]. Ich bitt' dich, laß mich Alles allein in Richtigkeit bringen." —

In Reinhard wogte und brauste es, er hielt aber an sich und ging in die Stube; dort stand er eine Weile, die Stirn an die Fensterscheibe gedrückt, in tiefem, namenlosen Schmerz. Schnell nahm er dann Hut und Stock und ging davon. Es war ein frischer Morgen, im Schloßgarten blühten die Blumen so schön und die Vögel sangen so lustig, unbekümmert in wessen Garten

1. Gekrustet. Krusten est un provincialisme.

sie sich so laut machten, und ob die Bäume, in deren Zweigen sie saßen, einen Titel angehängt hatten oder nicht. Reinhard sah und hörte nichts; es kam ihm vor, als ob Jemand leibhaftig ihm das Wort aus Hebels Karfunkel in's Ohr geraunt hätte: „Los [1], du duursch mi . . . mittem Wibe hesch's nit troffe;“ er suchte das Wort wegzubannen, aber es kam immer wieder und sprach sich von selbst.

Als er heimgekehrt war, sagte er zu Lorle: „Wir wollen gut sein.“

„Ich bin ja nicht bös,“ entgegnete sie.

„Nun, es ist jetzt eins, ich bin gewiß viel Schuld, aber laß Friede sein.“

Dieser war nun auch bis Leopoldine kam. Sie half Lorle aufkleiden, lehrte sie einen Knicks machen und wie man den Kronprinzen anreden müsse. Lorle schien zu Allem willig; als aber Leopoldine sich entfernt hatte, riß sie Haube und Chemisette herunter und sagte: „Ich geh' nicht, ich geh' nicht, ich bin kein Staarmatz [2], und du läßt auch einen Narren aus mir machen und ich merk's wohl: wenn man mich dumm macht und da werd' ich immer schlechter, und ich bin so jähzornig und so ungeduldig . . . Guter Gott! Was soll denn aus mir werden?“

Sie weinte laut auf. Reinhard sagte mit thränengepreßter Stimme: „Nichts, du sollst nichts Anderes werden, bleib' du das gute Kind.“

„Ich bin kein Kind, das hab' ich dir schon hundertmal gesagt. Jetzt will ich mich aber ordelich anziehen, und du wirst sehen, ich mach' keinen Unschick.“

Endlich gingen sie miteinander zur Gallerie. Reinhard wagte es kaum mehr, Lorle eine Verhaltungsregel zu geben. Als sie nun hier zum Erstenmal die Werkstatt Reinhards sah, erschrak

1. Los,... Hör', du dauerst mich, mit dem Heirathen hast du's nicht getroffen.

2. Staarmatz a la même acception que le mot simple Staar (*sturnus*), étourneau.

sie über die grausige Unordnung; sie wollte scheuern und kehren, mußte aber der dringenden Bitte nachgeben, sich doch ruhig zu verhalten, und ihre glänzenden weißen Handschuhe zu schonen. Vor Unruhe konnte sie keine Minute still sitzen, eine fieberische Aufregung durchwogte sie, sie wollte sich nicht verblüffen lassen, sondern dem Prinzen zeigen, daß sie auch nicht auf den Kopf gefallen sei, und zugleich Reinhard beweisen, wie sie mit Jedem reden könne, sei er wer er wolle. Mit Bangigkeit bemerkte Reinhard diese Erregung, er ahnte die gewaltsame Hast und Unruhe in Lorle und daß sie diesem Ereignisse gegenüber die Unbefangenheit und Harmlosigkeit ihres Wesens aufgegeben; aber er hatte die Zügel verloren, um dieses Naturell zu halten, er konnte nichts thun als um Ruhe bitten. Endlich wurde der Prinz gemeldet und man ging nach dem großen Salon. Man mußte hier noch eine Weile warten, und dieses Kommenlassen, Warten, Melden und Wiederwarten machte Lorle doch etwas bang; sie meinte, es müsse jetzt etwas ganz Besonderes vorgehen.

Der Prinz trat in Militärkleidung rasch ein und auf die sich verbeugende Lorle zu. In leutseligem Tone sagte er: „Seien Sie willkommen, Frau Professorin."

„Schön' Dank, Herr Prinz, Königliche Hoheit."

„Nun, wie gefällt es Ihnen bei uns in der Stadt?"

Lorle hatte, trotz der scharfen Blicke Reinhards, schnell ihre Handschuhe abgestreift; sie wußte, daß sie so besser reden konnte, und sie sagte: „Wo man verheirathet ist, da muß es Einem gefallen; es ist auch recht schön und sauber hier, aber so himmelhohe Häuser."

„Ich habe schon oft gedacht," begann der Prinz wieder, „die Bauern sind doch die glücklichsten Menschen auf der Welt."

„Da hat der Herr Prinz Hoheit Unrecht, das ist nicht wahr; man muß schaffen wie ein Taglöhner und Steuern zahlen mehr als ein Baron, sagt mein Vater."

Reinhard stand wie auf Kohlen; das war unerhört, daß man einem Prinzen sagt: das ist nicht wahr.

Der Prinz fixirte Lorle lächelnd, dann lenkte er ab und sagte, auf die Madonna anspielend: „Ich habe Sie schon früher gesehen, Frau Professorin.“

„Freilich, erinnert sich der Königliche Hoheit noch, wie wir klein gewesen sind? Er ist grad acht Wochen älter als ich, ich weiß seinen Geburtstag wohl, wir haben allemal am selben Tag eine Bretzel in der Schul' kriegt. Weiß er noch, wie er durch unser Dorf kommen ist? Er hat dazumal lange blonde Locken gehabt und einen gestickten Kragen in Hohlfalten gelegt; damals haben wir uns daheim gesehen. Ach Gott! wir haben drei Wochen vorher von nichts Anderem gered't und träumt als: der Prinz kommt durch's Dorf! Den Nachmittag vorher war kein' Schul' und an dem Tag erst recht nicht, und wie wir jetzt alle dagestanden sind mit Sträuß', und der Martin ist oben auf dem Thurm, und wie der Prinz auf unser' Gemarkung kommt, da haben alle Glocken geläut't und da hat man mit Böllern geschossen, und mir Kinder sind alle auf dem Platz in die Höh' gesprungen, und der Lehrer hat gerufen: still! ruhig! Und jetzt hat man bald gehört wie die Kutsch' kommt, und da hab' ich aufpassen wollen, daß ich Alles seh, da geht mir grad' mein Schurzbändel auf; ich werd aber noch fertig, und da hält er grad neben uns, und des Luzians Bäbi hat ein Gedicht an ihn hingesagt, und da haben wir Kinder alle: Vivat hoch! gerufen, und rrr! fort ist der Prinz und hat noch sein Käpple mit der Troddel dran gelüpft, und da haben wir ihm unsere Sträuß' nachgeworfen, und da sind die Hofwagen gekommen und sind über unsere Sträuß' weggefahren.“

Drr Prinz sagte mit sichtbarer Rührung: „Hätte ich damals gewußt, daß Sie da sind, ich wäre ausgestiegen; ich wollte, Sie wären dort meine Jugendgespielin gewesen.“

„Ja, das wär' schon angangen. Ich hab' rechtschaffen Mit=

leid mit ihm gehabt. Er hat doch auch ein arm's Leben gehabt, gar kein' Minut' für sich, 'naus in Wald oder in's Dorf. Wie er da auf der Saline blieben ist, da haben sich immer lauter große Leut' an ihn gehängt und er ist kein Minut' allein gewesen. Weiß der Hoheit denn auch, wie ein Baum im Wald aussieht, wo kein Kammerdiener dabei ist?"

Der Prinz drückte Lorle die Hand und sagte: „Sie sind ein vortreffliches Wesen. Ja gute Frau, es ist eine schwere Jugend, die eines Fürsten."

„Nun, so arg ist's grad' nicht, es muß sich doch ertragen lassen, man sieht ihm just nichts an, daß es ihm so übel gangen ist; aber ich hab' auch wegen dem Herr Prinz Hoheit Ohrfeigen kriegt und es ist mir Alles im Angedenken blieben."

„Wie so das?"

„Wie der Hoheit auf der Saline geblieben ist, da bin ich mit meiner Bärbel auch 'nunter, und wir sind draußen am Gitter gestanden, und er ist drinnen im Garten spazieren gangen, und da ist ihm sein Schnupftuch auf den Boden gefallen, und da ist ein steinalter Mann mit weißen Haaren, von denen bei ihm, hingesprungen und hat ihm's aufgehoben; und da hat die Bärbel gesagt: der wird auch in Grundsboden 'nein verdorben, und da hab' ich gesagt: wenn ich ein Prinz wär', ich thät den ganzen Tag alles wegschmeißen, daß mir's die alte Leut' mit denen Stern' auf der Brust aufheben müßten — und da hat mir die Bärbel ein paar tüchtige Ohrfeigen geben. Nun, mir hat's nichts geschadt' und dem Herr Prinz Königliche Hoheit sagt man auch viel Gutes nach."

„Sie machen mich glücklich, da Sie mir sagen, daß meine Unterthanen gut von mir denken."

„Ich hätt's doch mein Lebtag nicht glaubt, daß ich so mit dem Prinz Hoheit reden könnt', und jetzt möcht' ich ihm doch auch noch was sagen."

„Reden Sie nur frei und offen."

„Ja guter himmlischer Gott! Wenn ich's jetzt nur auch so recht sagen könnt'. Der Prinz Hoheit sollt's nur selber sehen, wie schrecklich viel Noth und Armuth im Land ist, und da mein' ich, da könnt' er helfen und da müßt' er auch."

„Wie meinen nun Sie, daß geholfen werden soll?"

„Ja wie? das weiß ich nicht so, dafür ist der Hoheit da und seine g'studirten Herren; die müssen's wissen und eingeschirren."

„Sie sind eine kluge und brave Frau, es wäre zu wünschen, daß Alle in Ihrer Heimath Ihnen gleichen."

„Mein Vater sagt: wenn man Hirnsteuer bezahlen müßt', da kämen wir auch nicht leer davon. Jetzt mach' der Hoheit nur, daß er auch bald eine ordeliche Frau kriegt; ist's denn wahr, daß er bald heirathet?"

In der Pause, die nun eintrat, wechselte Verlegenheit und heiteres Lächeln schnell im Antlitz Reinhards. Daß Lorle den Prinzen per Er anredete, erkannte er als beirrende Folge der ihr eingeübten Titulaturen; das letzte aber war nicht nur der ärgste Verstoß, daß man einen Fürsten irgend Etwas fragt, da er vielleicht nicht antworten kann oder will, sondern Lorle sprach hier geradezu Etwas aus, was man selbst in den höchsten Kreisen nur mit den vorsichtigsten diplomatischen Umschweifen zu berühren wagte, weil ein Korb[1] in der Schwebe hing.

Der Prinz aber erwiderte: „Es kann wohl sein; wenn ich eine so nette, liebe Frau bekommen könnte, wie Sie sind."

„Das ist Nichts," entgegnete Lorle, das schickt sich nicht;

1. Korb. Ce mot désigne un échec matrimonial. On dit d'un homme à qui on refuse la main d'une jeune fille qu'il demande en mariage : Er hat einen Korb bekommen. Anciennement la jeune fille présentait un panier, comme réponse négative, au jeune homme qui sollicitait sa main. Dans quelques contrées c'était un panier sans fonds. Quelquefois la locution s'applique aussi à la jeune fille : Theophan : Mit was für einem Gesichte soll ich es Ihnen sagen, daß ich der Ehre Ihrer Hand nicht werth bin? — Lisette : Das ist wohl gar ein Korb? — Es ist nicht erlaubt, auch Mannspersonen welche austheilen wollen. Quelquefois cette locution s'emploie aussi pour un échec

mit einer verheiratheten Frau darf man keine so Späß machen. Ich weiß aber wohl, die großen Herren machen gern Spaß und Flattusen [1].“

Schließlich beging nun Lorle den ärgsten Verstoß, denn sie verabschiedete sich, indem sie sagte: „Jetzt b'hüt Gott den Herr Prinz Hoheit, und er wird auch zu schaffen haben.“

Eben als sie die Hand zum Abschied reichte, kam der Adjutant mit der Meldung, daß die Revue beginne; der Prinz und Reinhard geleiteten Lorle bis an die Thür.

„Herr Professor!“ rief Ersterer noch. Reinhard kehrte um und stand wie elektrisirt, als müßte jeder Nerv zuhören; der Prinz fuhr fort: „Kennen Sie den köstlichsten Kunstschatz, den wir auf der Gallerie haben?“

„Welchen meinen Königliche Hoheit?“

„Ihr Naturschatz ist der größte.“

Dieses hohe Witzwort verbreitete sich durch den Mund des Adjutanten in „den höchsten Kreisen,“ Lorle ward hierdurch einige Tage Gegenstand allgemeiner Besprechung.

Die Audienz vollendete aber auf eigenthümliche Weise den innern Bruch zwischen Reinhard und dem Hofe; es kränkte ihn, daß man nach der Hofweise diesen Besuch zu einer abgemessenen Zwischenstunde der Unterhaltung angesetzt, während er für ihn und seine Frau die innersten Lebensfragen aufgeregt hatte. Dies gestand er sich offen, keineswegs aber das, wie er nicht die Kraft gehabt, sein häusliches Heiligthum dem Hofe zu entziehen.

Bei Tische sagte Lorle: „Der Prinz ist doch lang nicht so stolz wie unser Amtmann.“

„Woher weißt du das? Du hast ihn ja gar nicht zu Wort kommen lassen.“

„Es ist wahr, ich bin so ins Schwätzen 'neinkommen, ich

essuyé dans une entreprise quelconque.

1. Flattusen, flatteries, cajoleries. Le mot appartient au style fam.

hab' mich nachher auch darüber geärgert, aber es schad't doch nichts."

„Du mußt dich überhaupt mehr mäßigen."

„Ja, was soll ich denn machen?"

„Nicht überall gleich den Sack umkehren, mit Kraut[1] und Rüben."

Lorle war still, sie glaubte ihren Fehl genugsam eingestanden zu haben, den letzten Tadel meinte sie nicht zu verdienen, da sie mit dieser Allgemeinheit überhaupt nichts anzufangen wußte.

Reinhard dagegen war voll Trauer, daß Lorle dieses Sich-gehenlassen selbst fremden Menschen gegenüber nicht eindämmen konnte; es kam ihm jetzt vor, daß sie weit mehr geplaudert habe als eigentlich der Fall war; es ärgerte ihn, daß Jeder mit herablassendem Wohlwollen diese Naivetät beschauen und vielleicht bespötteln könne. Er ahnte, daß dieses offene, rückhaltslos zutrauliche Wesen nothwendig der Dorfumgebung bedurfte, in der fast Niemand mit dem man in Berührung tritt ein Fremder ist, wo die Thüren überall unverschlossen, wo man bei Nachbarn und im ganzen Dorfe aus- und eingehen mag wie zu Hause, wo man sich kennt, und zwar von Jugend auf mit all' den Eigenthümlichkeiten von Naturell und Schicksal. — So leicht verblendet einmal ein eingerissenes Mißverständniß, daß Reinhard, statt aus dem letzten Ereignisse Hochachtung vor der unzerstörbaren Naturkraft seiner Frau zu gewinnen, darin eine spröde, alle Bildungselemente abstoßende Halsstarrigkeit beklagte.

Lorle selber fühlte auch immer mehr, ohne sich's zur Klarheit bringen zu können, daß sie in einer fremden Welt war. Das ganze Leben einer solchen ahnungslos aus der Fremde in die

1. Mit Kraut und Rüben, littéralement : avec choux et navets. Ces deux mots réunis s'emploient souvent au figuré pour signifier *pèle-mêle;* ils ont alors pour synonyme Mischmasch, Durcheinander. Dieser Wirrwarr von Kraut und Rüben.

Stadt versetzten Frau ist durchaus auf ihre Häuslichkeit beschränkt, die ganze Welt um sie her geht sie nichts an; nur eine allgemeine Bildung mag auch hier bestimmte Anknüpfungen finden lassen, denn sie verbindet mit Menschen, die auf fernen Bahnen wandelnd doch dieselben allgemeinen Lebenseindrücke, dieselben Interessen in sich hegen. Lorle dünkte sich selber oft erschreckend verstandsarm, ihr Scharfblick und ihre Klugheit konnten sich nur offenbaren, wenn sie von Bekannten, von Menschen sprechen konnte; daheim war sie viel klüger gewesen. Nothwendig und natürlich kam sie daher in Ermangelung der gemeinsamen Bekannten oder der Allgemeinheiten dazu, daß sie leicht von sich sprach oder ihre ganze Eigenthümlichkeit offenbarte; sie konnte nicht anders, sie mußte auch in der neuen Umgrenzung sich frei walten lassen. —

Eine Lerche gewohnt und geschaffen hinanstrebend im weiten Raum ihren Gesang erschallen zu lassen, lernt auch im engen Käfig singen wie in der Freiheit, aber am Gitter stehend bewegt sie ihre Flügel in leisem Zittern während sie singt, und nie wird sie zahm, jeder betrachtende und forschende Blick macht, daß sie in wildem Aufruhr sich gegen die Umgitterung wirft und stemmt; sie verstummt und will entfliehen.

So hatte das letzte Ereigniß nach zwei Seiten hin vielleicht tödtliche Keime angesetzt oder längst vorhandene dem Bewußtsein mehr geöffnet.

Nun aber war noch über ein sichtbar erschüttertes Leben zu wachen. Die Bärbel konnte endlich doch das Bett nicht verlassen, Lorle wußte und kannte von nun an nichts mehr, als die Pflege der Getreuen; sie hatte auch die Freude, sie bald wieder genesen zu sehen. Der Arzt erklärte, daß es der Bärbel vielleicht an ermüdender Arbeit in freier Luft fehle, und Reinhard drang nun darauf, daß sie heimkehre; aber zur Freude Lorle's erklärte die Bärbel, daß sie lieber sterben wolle als Lorle verlassen. Bei der anderweit erregten Verstimmung ward nun für

Reinhard seine Häuslichkeit immer weniger erquickend, er war es überdrüssig ein Hauswesen zu haben, in dem alle Sorgfalt sich wesentlich auf die Dienstmagd bezog; Lorle durfte er nichts davon mittheilen, denn er war fest überzeugt, sie könne seine Stimmung nicht begreifen, sie werde ihn nothwendig mißverstehen.

Die Bärbel sollte nun ärztlicher Verordnung gemäß oft spaziren gehen, Lorle begleitete sie bisweilen, nöthigte sie aber auch, sich allein aufzumachen; in diesem Falle aber kam sie bald wieder zurück und sagte: „ich kann nicht so herumlaufen, ja, wenn ich ein Kind zu tragen hätt' da ging's noch, aber so? Ich lauf die Allee hinauf wie wenn ich wunder was schnell holen müßt', und da kehr' ich doch wieder leer um und da schäm' ich mich.“ —

Als im Herbst die Blätter von den Bäumen fielen, sank die Bärbel wieder auf das Krankenlager und nach wenigen Tagen war sie todt.

Der Jammer und der Kummer Lorle's war unbeschreiblich. Reinhard theilte ihren Schmerz, aber es ward ihm doch zu viel, daß die Klagen über die Verstorbene immer und immer wiederkehrten und kein Ende nehmen wollten; auch sollte er nun mithelfen und sorgen bei Mißhelligkeiten bei den neuen Dienstboten.

Ein trüber Winter kam heran. Reinhard wurde weniger in die „Gesellschaft“ gezogen, er war keine neue Erscheinung mehr und noch dazu offenbar mißgestimmt. Was kümmert sich die Gesellschaft um ein betrübtes Dasein? Sie will nur die Heiterkeit und sei sie auch eine erlogene. Und nun gar die vornehme Welt! Sie kennt die Menschen nur, da sie in Glück und Glanz stehen. Anfänglich verdroß Reinhard diese Zurücksetzung, dann aber war's ihm erwünscht, so vielfacher Störung los zu sein; er blieb indeß nicht zu Hause, sondern schloß sich dem Collaborator und dessen Kreis öfter an. Die beiden durchsprachen oft

den Plan zu einem satyrischen Bilderwerk. Reinhard entwarf treffliche Zeichnungen zu demselben, aber der Collaborator kam nie dazu, den Text zu schreiben. Wenn Reinhard nicht umhin konnte, dennoch eine der früheren Gesellschaften zu besuchen, so machte er sich bald wieder davon und kam im Ballanzuge in das raucherfüllte Bierstübchen, wo er bis spät in die Nacht sitzen blieb und dann oft noch stundenlang mit dem Collaborator durch die menschenleeren Straßen wandelte.

Mit dem Prinzen stand Reinhard noch im alten Verhältnisse, er fehlte nie in den kleinen Cirkeln, die der junge Fürst um sich versammelte; aber auch hier fand er Mißbehagen genug.

„Es ist erbärmlich,“ klagte er häufig dem Collaborator auf ihren nächtlichen Gängen: „Ich kann mich oft vor Ingrimm nicht halten, wenn ich sehe, welche Bedientenhaftigkeit gegen Ausländer an unsern Höfen herrscht. Wir Eingebornen, wir Deutschen, müssen Adelige oder ausnahmsweise Bürgerliche von einer Auszeichnung des Talents sein, um bei Hof Eingang zu finden; jeder englische Stiefelputzer [1] aber ist hoffähig, weil er eine weiße Halsbinde trägt und englisch spricht. Man muß froh sein, wenn nicht dem Fremden zu lieb Alles den ganzen Abend Englisch quatscht [2]. Diese Travellers [3] haben Recht, wenn sie ganz Deutschland wie einen einzigen Lohnbedienten ansehen; beginnen ja die Höfe mit Schändung der Nationalehre.“

Der Collaborator erwiderte: „Laß doch die da drüben auf ihrem drapirten, wurmstichigen Gerüste treiben was sie wollen, die Weltgeschichte kümmert sich nicht mehr darum; sie legt neue Bahnen und die besuchtesten Straßen werden leer stehen. Ich bin kein Freund der Engländer, ich halte sie für die gottloseste

1. Stiefelputzer. Schuhputzer s'emploie dans le même sens.

2. Quatscht. Le verbe quatschen a le même sens que schwatzen; mais ce dernier mot est beaucoup plus usité.

3. Travellers, le mot anglais, signifiant *voyageurs*.

Nation auf Erden, trotz und in Folge ihres steifen Kirchenthums. Jeder Engländer hat aber das Recht, sich bei uns als Adeliger zu gebärden, die Geschichte seiner Nation ist die Geschichte seiner Ahnen, die Größe seiner Nation ist die Größe jedes Einzelnen, und wir, wir sind Privatmenschen, mit und ohne Familienwappen."

In solchen Gesprächen wandelten die Freunde oft bis tief in die Nacht hinein; die Nachtwächter sahen staunend die sonderbaren Schwärmer.

Immer vereinsamter ward Lorle; eine unnennbare[1] Sehnsucht, ein Heimweh regte sich in ihr, aber sie kämpfte, es nicht aufkommen zu lassen. Oft gedachte sie jener Stunde nach der Hochzeit, wo sie Gott gelobt hatte, Alles freudig über sich zu nehmen, da sie so unendlich beglückt war. Jetzt fühlte sie wie schwer es ist, um eine selige Stunde ein langes banges Leben hinzukümmern[2]; es gebrach ihr an Kraft zu solchem Opfer, weil sie fürchtete, daß sie den Andern, dem sie es brachte, vielleicht nicht damit beglücke. Sie geizte nach einem freundlichem Worte Reinhards, ein kleines Lob von ihm erhob und erkräftigte sie wiederum; sie bedurfte einer Anerkennung, seiner vor Allen. Wie Reinhard die Sicherheit des Selbstbewußtseins in seinem künstlerischen Lebensberuf, so schien sie solche in ihrem Charakter verlieren zu wollen; sie horchte hin nach anerkennendem Zuruf von außen. Die Verstörtheit Reinhards steigerte noch ihr Wehe, er stand ihr so hoch, so erhaben über allen Menschen, daß sie der ganzen Welt zürnte, die ihm so viel zu schaffen machte und ihn quälte. In ihrer Fürsorge für ihn bekundete sich eine solche Unterthänigkeit, solch' ein krankenwärterisches Nachgeben, daß er sie oft mit stiller Wehmuth betrachtete.

Warum konnte er nicht glücklich sein?

Wie oft müht und peinigt man sich im kleinen und verein-

1. **Unnennbar**, inexprimable, indicible. Nous avons vu plus haut namenlos qui exprime la même idée.

2. Est ici transitif.

zelten Leben und sucht ein Nothwendiges mit quälender Angst, und am Ende liegt es bei ruhigem Blicke vor uns offen und frei[1]; es ist als ob ein Dämon uns früher geblendet und verwirrt hätte. Geht's wohl auch im großen, ganzen Leben so?

Reinhard versuchte es, Leopoldine und seine Frau einander zu nähern, aber diese versicherte, daß sie gern allein, daß es ihr so am wohlsten sei. Tage und Wochen lang saß Lorle am Fenster bei dem Vogelbauer und strickte Strümpfe, deren Arbeitserlös sie den Ortsarmen in der Heimath schickte.

Zur Fastnachtszeit gewann sie eine neue, schwere, für sie aber doch erhebungsvolle Thätigkeit. Die Magd erzählte, daß in dem Stockwerk unter ihnen die Frau des Kanzleiregistrators, eine Mutter von fünf Kindern, an der Auszehrung darniederliege und daß Jammer und Noth in der Familie herrsche. Lorle kannte die Leute nicht, sie stand nur einen Augenblick still am Fenster, mit einem Entschluß kämpfend; dann ging sie hinab, klingelte und sagte, sie müsse zur Frau Registrator; dieser bot sie nun Hülfe und Beistand an. Die Kranke hob die durchscheinigen Hände auf und faltete sie mit innigem Dank. Lorle verweilte nicht lange beim Reden, sondern ging alsbald durch Küche und Kammer und ordnete Alles. Von nun an war ihre ganze freie Zeit, und das war der größte Theil des Tages, bei der Kranken und ihren Kindern, die mit Liebe an ihr hingen; sie waltete überall als wäre sie die Schwester der Mutter. Die Kranke war eine Frau voll ruhigen[2], schönen Verständnisses für das Wesen Lorle's, da sie dieselbe nicht zuerst durch Reden und Unterhalten, sondern frischweg durch die That kennen lernte; ohne Ahnung ihrer baldigen Auflösung sagte sie immer, wie glücklich sie sei eine solche Freundin gefunden zu haben und wie schön sie nach ihrer Genesung mit einander leben wollten. Lorle entnahm hieraus einen ganz besondern

1. Frei. C'est ce que Gœthe appelle das nächste Glück.

2. Voll ruhigen ou voll von ruhigem, etc.

Trost: eine Stadtfrau hatte sie doch auch verstanden und ihr solche Liebe zugewendet.

Unterdeß gewann die Stimmung Reinhards eine immer trübere Färbung. Er hatte seit den Universitätsjahren nie so lange mit dem Collaborator gelebt als jetzt; der ätzende Geist des Gelehrten, der immer schärfer wurde, übte einen störenden und verwirrenden Einfluß auf das künstlerische Dichten und Trachten Reinhards. Im Glück und in der Freiheit wäre er stark genug gewesen, alle Störung von sich abzuschütteln, nun aber bemächtigte sich seiner oft eine nie dagewesene Grämlichkeit und Weichheit, so daß er waffenlos erschien. Wollte er Etwas beginnen oder ausführen, sah er eitel Mangel und Halbheit[1] darin.

Der Trost des Collaborators war ein trauriger, denn er bestand darin, daß in unsern Tagen Alles was gesundes Leben in sich hat, nur negativ sein könne, daß es darum keine Kunst geben könne, bis eine neue positive Weltordnung erobert sei; was sich heute noch zur Kunst gestalten könne, bestände nur noch in Reminiscenzen der vergangenen und noch nicht völlig aufgezehrten positiven Welt. Diese Ansichten verfocht er mit unläugbarem Scharfsinn, und so sehr sich auch Reinhard dagegen stemmte, sie kamen ihm doch in die Quere bei mancherlei neuen Entwürfen; er wendete sich daher wieder ganz der Landschaft zu — das Naturleben blieb doch stetig und fest — innerlich aber trauerte er dennoch um das verlassene Menschenleben. Dazu kam, daß eben dieses ihn von anderer Seite vielfach in Anspruch nahm, und zwar auf die unerfreulichste Weise; er mußte bald bei Hofe, bald in den anschließenden Kreisen lebende Bilder stellen, Maskenzüge ordnen, und all' dies Treiben ekelte ihn an. Konnte er Lorle von den Kämpfen um das innerste Wesen seines Lebensberufes Etwas mittheilen?

1. Halbheit. Comparez Ein=, Viel=, Mehrheit, etc.

Sonst, wenn ihm die Mißhelligkeiten des Lebens zu nahe rückten, flatterte er davon, ließ all' das kunterbunte[1] Treiben hinter sich und vergrub sich still in den Bergen; jetzt war er festgebunden...

Der Frühling nahte, die Frau des Registrators fühlte sich immer freier, und doch war sie nur noch ein Schatten. Lorle hatte manchen Aerger am Krankenbette, besonders über das singende Mädchen gegenüber; das sang und klimperte fort, mochte daneben ein Mensch sterben und verderben. Lorle konnte sich noch immer nicht in die Welt finden, wo Jubel und Todesschmerz Wandnachbarn sind und doch geschieden wie ferne Welten. —

Bis zum letzten Athemzuge der Kranken harrte Lorle bei ihr aus und drückte ihr die Augen zu. Nun hatte sie wieder eine neue Befreundete zur Erde bestattet, die Sorge für die Kinder blieb ihre unausgesetzte Pflicht. Im ganzen Haus und in der Nachbarschaft hatte man vernommen, wie aufopfernd und edel Lorle gegen die Verstorbene und deren Familie gehandelt; sie gewann sich dadurch eine stille Achtung und Liebe. An manchem Gruß von ehedem stummen Lippen, an manchem ehrerbietigem Ausweichen auf Treppe und Hausflur merkte dies Lorle, und es erquickte sie im tiefsten Herzen. Oft dachte sie: „Die Menschen sind doch überall gleich, nur kennen sie in der Stadt einander nicht. Vielleicht ist da eine brave Nachbarin, der es lieb wäre wenn ich zu ihr käme, aber wir wissen nichts von einander.“

Wer sollte es aber glauben, daß Lorle ein geheimes und dauerndes Verhältniß zu einem fremden Manne hatte?

Die Kanzlei, dem Hause gegenüber war vollendet und bezogen. Wenn nun Lorle des Morgens ihren Vogel vor das Fenster hing, öffnete sich gerade gegenüber in der Kanzlei ein

1. Das kunterbunte. Kunterbunt est formé de l'ancien mot kunter signifiant ungethüm; ainsi kunterbunt veut dire grell bunt, übermäßig bunt und verwirrt, ein verstärktes bunt.

Fenster; ein Mann mit wenigen schneeweißen Haaren erschien und begoß seine Blumen, die auf dem äußersten Fenstersims standen. Er sah dann starr nach Lorle, bis ihr Blick ihn traf, er nickte freundlich, sie antwortete mit demselben Gruß und zog sich schnell in ihre Stube zurück; sie konnte nicht unwirsch gegen den guten alten Mann sein, er stellte ihr so schöne Blumen gegenüber und sie schickte ihm dafür lustigen Vogelsang in die aktenstille Stube. Eines Morgens räumte der alte Mann seine Blumen weg und stand, die linke Hand unter die Batte seines Rockes gestemmt, mit glänzendem Gesicht da, nach Lorle hinüberschauend, etwas Farbiges prangte auf seinem Rocke; als ihn Lorle endlich erschaute, nickte er zweimal. Von diesem Tage an ward er nicht mehr gesehen, Lorle wußte nicht was aus ihm geworden war; hätte sie das Regierungsblatt gelesen, so hätte sie erfahren, daß der Oberrevisor Körner einen Orden erhalten hatte und zum Kanzleirath ernannt war; er ward dadurch auf die Sonnenseite des Staatsgebäudes in das erste Stockwerk versetzt.

Die Flügel ausgebreitet!

Eine tiefe, entsagungsvolle Schwermuth lag wie ein Bann auf Lorle. Sie sang einmal vor sich hin und plötzlich schaute sie auf, als hörte sie die Stimme eines Andern; sie erinnerte sich jetzt, daß sie seit Wochen und Monden kein Lied gesungen hatte, weder lustig noch traurig.

Die Tage des Lebens, sie vergehen, ob wir sie einsam oder in Gemeinschaft mit den Zugehörigen, ob wir sie in Trauer oder Lust verleben; sie ziehen dahin wie flüchtige Schatten und kehren nimmer wieder.

Lorle war überzeugt, daß die Schuld des getrennten Daseins nicht blos in dem Mangel an Kindersegen beruhe; dieser hätte wohl den Zerfall verhüllt oder ausgeglichen, aber die unzer-

störbare Kraft der Liebe kann sich oft gerade da am mächtigsten bewähren, wo zwei Menschen sich allein Alles sein müssen. Die Eltern zu Hause hatten auch lange in kinderloser Ehe gelebt und die Bärbel erzählte oft, daß sie selber mit einander gewesen wie zwei Kinder, so selig vergnügt.

Oft siecht ein Leben seine ganze Dauer hin und oft rafft es sich empor zu neuer, selbstbestimmter Wiedergeburt; es ist ein höherer Wille, der dazu erkräftigt, und zugleich die in sich gehaltene Charakterkraft. Sonne und Regen nähren und erschließen leise und allmälig die Knospe, die der Entfaltung entgegenreift; Sturm und Gewitter können sie urplötzlich sprengen.

Da sind drei Menschen, sie gehen ruhig ihren Lebensweg, und doch verdoppeln sich oft die Pulsschläge ihres Herzens, als müßte jetzt unversehens eine Wendung des Geschickes eintreten.

Lorle lebte still dahin, sie war den Kindern der Verstorbenen eine sorgsame Mutter und freute sich in diesem erweiterten Kreise ihrer Pflichten. Da Reinhard fast nie mehr mit ihr spazieren ging, war sie auch froh, nun eines der Kinder zur Begleitung zu haben.

Reinhard war vielfach betrübt: er redete sich ein, daß ihm kein Bild mehr gelinge, auch hatte er viel Unruhe bei der ihm obliegenden Ordnung einer im Unverstand zusammengetrödelten Kupferstichsammlung. Dazu wurde trotz seines Widerspruches manches geschmacklose Bild angekauft, ja man nahm seinen Rath oft erst in Anspruch wenn der Kauf bereits abgeschlossen war; seine Mahnung, einheimische Künstler zu beschäftigen verhallte spurlos, denn man wollte fremde und glänzende Namen im Katalog haben.

Der Collaborator hatte seit geraumer Zeit etwas Geheimnißvolles und Verschlossenes. Niemand ahnte, daß er nun in der That endlich in der Ausführung eines Werkes war, das wissen-

schaftlich und praktisch zugleich sein sollte, denn es nahm auf Gesetzesvorlagen in einem großen Staate Bezug, den man, nachdem die allgemeine Mißliebigkeit der Maßregel ihm zugefallen war, um so unbehinderter nachzuahmen strebte. Dort sollte nämlich unter der Herrschaft des Ritters von der Phrase der englisirte Sabbath und ein straffes Kirchenregiment eingeführt werden.

Der Collaborator verrieth Niemand sein Vorhaben, er hatte schon so oft gesagt, daß er dieses und jenes vollführen wolle, was doch unterblieben war; nun wollte er plötzlich auftreten. Er wußte, daß stark erscheinen oft wesentlich darin besteht: die Vorsätze und Schwankungen zu verbergen und dann mit fertigen Thaten zu überraschen. Der Weg nach der Hölle der Selbstanklage und der Verdammung durch Andere ist mit guten Vorsätzen gepflastert. — Mit einem Gluteifer, den er bisher noch gar nicht an sich gekannt hatte, arbeitete der Collaborator an seinem Werke und fand darin eine Erhebung, die kein noch so tiefes Denken und Fühlen in sich zu gewähren vermag. In der Hingebung, daß er die ganze Wahrheit und nichts als die Wahrheit sagen wollte, erquickte ihn auch noch oft der Gedanke an die öffentliche Wirksamkeit, und so empfing er im Stillen den Segen der Geistesthat, der unbelauschten Ausbreitung des eigensten Seins und Erkennens für Alle, ein Segen, dem nichts auf Erden gleichkommt; das ganze Einzelleben will sich aufzehren, ein Opfer in den Flammen des Gedankens, und schwebt wiederum unversehrt, geläutert daraus empor.

Oft ward dem einsamen Forscher auch bange, er hatte so viel auf dem Herzen, das er doch nicht auf Einmal offenbaren konnte.

In Gesellschaft der Freunde war er schweigsamer als je; weil er ein Geheimniß mit sich trug. Es war ihm, als ob er sich auch über andere Dinge nicht vollkommen unumwunden aussprechen könne. Bei manchen Gesprächsgegenständen hatte er

bisweilen Lust auszurufen: „Wartet nur bis mein Buch kommt, dort habe ich alles dies erörtert und ans Licht gesetzt.“ Weil er dies nicht sagen durfte und mochte, schwieg er. Dagegen konnte er nicht umhin, unter dem unmittelbaren Einfluß der Gespräche in seine bereits niedergeschriebenen Darstellungen manchen Zwischensatz einzuschalten, manches „Epitheton“ einzukeilen, um diesen oder jenen Mißverständnissen und schiefen Ansichten zu begegnen. —

Eines Mittags ging Lorle mit dem jüngsten Knaben des Registrators nach dem Schloßplatz zur Parade; sie wollte Reinhard dort erwarten, von dessen Werkstatt man gerade nach der Schloßwache sehen konnte. Als sie hier vorüberging, trat ein Tambour auf sie zu mit den Worten:

„Grüß Gott! Ei kennst mich nimmer? Sieh mich einmal recht an.“

„Herr Je! der Wendelin, du bist ja mehr als um einen Kopf gewachsen.“

„Und dir geht auch nichts ab, du bist recht stark worden, Lorle, oder Frau Professorin; nicht wahr, so heißt man dich doch?“

Sie reichten sich die Hände und nach mancherlei Fragen erzählte Wendelin: „Wie du halt fortgewesen bist, bin ich das Frühjahr drauf auch fort und hab' mich zum Grafen Felseneck als Schäfer verdingt, und da hat einmal unser Fräulein, die Gräfin Mathilde, gehört, daß ich von Weißenbach sei und da hab' ich zu ihr 'nauf müssen und da hat sie mich Alles ausgefragt von dir und vom Herrn Reinhard. Es ist ein brav Mädle unser gnädig Fräulein, und da hat sie mir ein Guldenstückle geschenkt, und von dem Tag an hab' ich's immer besser gehabt auf dem Hof und wenn sie so durchs Feld geritten ist, sie reitet prächtig, da ist sie auf mich zukommen und hat mit mir geschwätzt. Und wie der Herr Graf die Schäferei aufgegeben hat, da hat mich der Vetter, der ist Oberstlieutenant in unserm Regiment,

mit hierher genommen und jetzt bin ich Tambour; ich bleib's aber nicht, ich lern' das Horn blasen und übers Jahr komm' ich zur Regimentsmusik und da hab' ich für mein Lebtag ausgesorgt. Ich bin schon vierzehn Wochen hier, ich hab' dich aber noch nicht gesehen."

„Warum bist du nicht zu mir kommen?"

„Ja, wenn ich's gewußt hätt', daß ich so dürft' und daß du noch allfort so gut bist, ich hätt' dich schon ausgefunden. Ich hab' aber auch sündlich viel zu lernen gehabt, meine Arme sind mir oft wie abgebrochen gewesen und heut' bin ich zum Erstenmal auf der Wacht; es ist mir ein gut Zeichen, daß ich grad' seh!"

Während die Beiden so miteinander plauderten, war der Adjutant des Prinzen bei Reinhard, um mit ihm die Transparente zu besprechen, die zur bevorstehenden Vermählung des Prinzen anzufertigen waren; er trat jetzt ans Fenster und rief: „Da unten steht Ihre Frau Gemahlin bei einem Soldaten."

Reinhard eilte hinab, Lorle sah ihn nicht kommen, bis er ganz nahe war und in heftigem Tone rief: „Was stehst du da? Komm mit fort."

In den bittersten Aeußerungen ergoß sich Reinhard über diese schmachvolle Unschicklichkeit; Lorle konnte nicht zu Wort kommen. Die Parade zog auf und spielte einen lustigen Marsch, Lorle war's, als müßte sie in den Boden versinken, da sie hier vor aller Welt ihre Thränen nicht zurückhalten konnte; glücklicher Weise bemerkte Niemand ihr zur Erde gewendetes Antlitz. Endlich konnte sie die Worte hervorbringen:

„'s ist ja der Wendelin, du kennst ihn doch auch."

Reinhard sah wohl ein, daß er zu hart und heftig gewesen war, aber die Unschicklichkeit war doch zu groß als daß er Abbitte that.

Bei den unerquicklichen Arbeiten, die Reinhard nun auszuführen hatte, ward er zu Hause immer düsterer und gereizter.

Als er sich einst wieder zu einer Heftigkeit gegen Lorle hinreißen ließ, sagte sie: „Schmeiß' nur Alles zusammen wie die Teller, die du auch zerbrochen hast."

Reinhard ward still, seine Frau kam ihm unendlich kleinlich vor, da sie jenen vor Jahren vollführten Uebermuth nicht vergessen konnte. Lorle aber konnte nicht mehr ausführlich mit ihm reden, sie wollte ihm sagen, daß er auch sie zerbreche, weil sie sein eigen geworden sei; aber sie konnte jetzt ihm gegenüber nur halbe Worte finden; ein Bann lag auf ihrer Seele, den sie nicht zu lösen vermochte.

Sie ging mit Reinhard durch die Straße, da begegnete ihnen ein Wagen mit frischem Heu; Lorle riß eine Handvoll aus und sagte: „Jetzt heuet man," und Reinhard entgegnete: „Das ist etwas ganz Neues, eine merkwürdige Entdeckung!"

Lorle schwieg, sie konnte wiederum nicht sagen, wie schmerzlich es sie errege, erst zufällig durch einen Heuwagen zu merken, was an der Zeit sei, da sie sich so weit vom Feldleben entfernt hatte.

Ein überraschender Besuch verscheuchte auf einige Tage das stille Einerlei der einsamen Häuslichkeit. Der Wadeleswirth hatte schon oft seine Tochter heimsuchen wollen, aber wie das so geht, er kam schwer vom Fleck; bald sollte dieses bald jenes Feldgeschäft noch gethan sein, bevor er reiste, und dann redete er sich wieder ein, er wolle die Gevatterschaft abwarten und so verstrich die Zeit. In den Briefen, die Lorle nach Hause geschrieben hatte, sprach sich oft in einzelnen Worten ein sehnsuchtsvolles Heimweh aus. Es hätte sich wohl daraus entnehmen lassen, daß ihr jetziges Leben ihr noch ein fremdes war; die Eltern ahnten wohl dergleichen, aber sie wollten sich's nicht glauben, sie rechneten Alles der übermäßigen Kindesliebe zu. Seit geraumer Zeit entschuldigte Lorle in ihren Briefen jedesmal ihren Mann, daß er nicht selber schreibe, weil er gar viel zu thun habe.

Sei es nun durch eine Mittheilung Wendelins oder durch andere Berichte, im Dorfe ging die Sage, Lorle sei unglücklich und werde in der Stadt wie eine Gefangene gehalten. Nun hatte alles Zaudern und Zögern ein Ende; der Wadeleswirth lief herum, schnaubte und ballte die Fäuste; es that ihm nur leid, daß er den Reinhard nicht gleich packen und tüchtig durchwalken konnte. Den ganzen Tag und die Nacht hindurch fuhr er und kam am frühen Morgen in der Stadt an; er besann sich jetzt aber eines Bessern, er wollte Lorle zuerst allein sprechen und wartete daher bis Reinhard in der Werkstatt war. Als er die drei Treppen hinanstieg, stand er mehrmals still und verschnaufte, sein Blut war in mächtiger Wallung und er meinte die Knie müßten ihm brechen; das war ein harter Gang.

Erschütternd war das Wiedersehen von Vater und Kind, Lorle wollte sogleich nach Reinhard schicken, aber der Vater sagte: „Nur stet: ich hab' zuerst ein Wörtle mit dir allein zu reden.“

Lorle mußte nun ihre Lebensweise berichten. Der Vater runzelte die Stirn und preßte die Lippen aufeinander, als er merkte, daß Reinhard nur zum Mittagessen und Schlafen heim käme; er gestand offen, daß das anders werden müsse und daß er dem „Professor was aufzurathen[1]“ geben wolle. Lorle bat und beschwor, ja keine Heftigkeit anzufachen, da das doch zu nichts führe; Eheleute[2] müßten sich selber verständigen, da könne selbst der Vater nichts thun, sie sei nicht unglücklich und ihre ganze Anschauung des Mißverhältnisses drängte sich in den Worten zusammen: „Gucket, das ist halt in der Stadt anders, das Elend ist eben, daß die Frau dem Mann in seinem Geschäft gar nichts helfen und beispringen[3] kann, und da muß ein

1. **Aufzurathen.** Aufzurathen a ici une acception particulière et figurée.

2. **Eheleute**, pluriel de Ehemann et Ehefrau. Comparez Ehepaar.

3. **Beispringen** est ici à peu près syn. de helfen, behülflich sein.

Jedes allein sein; daheim, da geht die Frau mit dem Mann aufs Feld und hilft überall.“ —

Dann erklärte sie, wie sehr Reinhard zu bedauern sei, er werde so viel vom Hof in Anspruch genommen und habe doch keine Freude daran.

Eine gemischte Empfindung beruhigte die Aufregung des Wadeleswirths, er bewunderte die Klugheit seiner Tochter und betrachtete sie mit erneutem Stolz; dann freute er sich, daß der Reinhard nichts vom Hofe wolle.

Lorle hatte Reinhard nun doch rufen lassen und dieser kam in Gemeinschaft mit dem Collaborator. Das Wiedersehen von Schwiegervater und Sohn hatte hierdurch eine vielleicht erwünschte fremde Haltung, denn noch war der Zorn des Ersteren nicht ganz verraucht. Reinhard war ganz der Alte, auch äußerlich; denn er hatte sich seinen Bart wieder wachsen lassen, da die Engländer in allen möglichen Bartformen bei Hofe erschienen: man kann fast sagen, daß damit wiederum sein unbändiges Wesen aufwuchs. Reinhard schlug die alte übermüthig lustige Weise gegen seinen Schwiegervater an, Lorle freute sich darüber. Sie wußte nicht, daß er sich innerlich Vorwürfe machte, daß er jetzt mit Absicht und Willen eine Form annahm, die ehedem unwillkürlich zu seinem Wesen gehörte; aber ihm stand keine andere Vermittlungsart mit seinem Schwiegervater zu Gebote. Der Collaborator war überaus zuvorkommend und freundlich gegen den Wadeleswirth; Lorle neckte ihn, weil er sich sonst so wenig sehen ließ; sie konnte nicht ahnen, daß er sich von ihr zurückzog, aus Furcht sein Mitleid und seine Verehrung für sie könne ihm einen bösen Streich spielen.

So hatte die erste Stunde des Zusammenseins einen überaus heitern Anstrich und hätte man später auch Lust und Veranlassung gehabt, eine andere Farbe zum Vorschein kommen zu lassen, so wäre dies nicht mehr möglich gewesen, wenigstens nicht in der ganzen Schärfe und Bestimmtheit; denn die erste

Stunde des Wiedersehens ist der Accord, der die Tonart für den ganzen Verlauf des Beisammenseins angibt. Außerdem war Reinhard mit Arbeiten überhäuft, wie er mindestens behauptete, er überließ daher seinen Schwiegervater ganz der Leitung und Fürsorge des Collaborators.

Sei es zufällig oder absichtlich, Reinhard ging nie mit dem Wirth, der natürlich in der Bauerntracht erschienen war, bei Tage über die Straße. Lorle glaubte, er ahne und fürchte eine unangenehme Auseinandersetzung und wolle dieselbe vermeiden, sie hatte nichts dagegen einzuwenden; daß er sich des Bauern schämen könnte, kam ihr nicht entfernt in den Sinn.

Der Collaborator war ganz glückselig den Wadeleswirth überall geleiten zu können, er erfreute sich nicht nur an dem körnigen naturkräftigen Sinne des Mannes, sondern er wollte auch vor sich und vor Andern beweisen, wie sehr er sich dem Volke nahe fühle; er versuchte sogar Arm in Arm mit dem Wirth zu gehen, was dieser aber als unbequem ablehnte. Der Wirth fand den Gelehrten in der Stadt auch viel schlichter und natürlicher als damals im Dorfe, er war daher auch ganz harmlos gegen ihn und sagte einmal: „Es ist mir doch allemal, wenn ich nach der Stadt da komm', wie wenn ich umfallen müßt'; es ist Alles so eben (flach), es sind keine Berg da, wo ich mich d'ran halten[1] kann." —

Der Collaborator erfreute sich an dieser eigenthümlichen Empfindungweise des Bergbewohners, aber er hatte gelernt, nicht alsbald auf Alles eine Gegenbemerkung zu machen, wodurch der lautere Erguß gehemmt oder in eine andere Richtung gelenkt wurde.

Der Landtag ward gerade wiederum versammelt, der Collaborator brachte seinen Schützling[2] in die Gesellschaft der frei-

1. **Halten kann.** Les regrets de l'aubergiste rappellent ceux de l'écolier dans le *Faust* : Man sieht nichts Grünes, keinen Baum, etc.

2. **Schützling.** Comparez Günstling, Liebling, etc.

sinnigen Abgeordneten. In der ganzen Stadt und zumal „höheren Orts“ wurde es übel vermerkt, daß der Collaborator als Staatsdiener, der noch dazu jeden Tag seine endliche Ernennung zum Bibliothekar mit Gehaltserhöhung erwarten durfte, sich offen der ständischen Opposition anschloß; er kümmerte sich aber wenig über die ihm hierüber zugehenden Andeutungen. War nur irgend ein Bedenken berechtigt über den Anschluß an Männer, die auf dem Boden der Verfassung stehend gegen Regierungsmaßregeln kämpften und Normen für die Zukunft feststellten? War er ein Diener der Minister oder des Staates? — Der Wadeleswirth, aus dessen Bezirk ein Regierungsmann gewählt war, wurde dennoch von dem Haupt der Opposition mit besonderer Auszeichnung behandelt, weil er nicht nur als freisinniger Wahlmann bekannt war, sondern in ihm auch eine Bürgschaft für die zukünftige Besserung des verlorenen Wahlbezirks liegen konnte. In dem rührigen, ernsten und heitern Leben, das in dieser Gesellschaft den Wadeleswirth umgab und wo er andächtig zuhörte, vergaß er fast ganz, warum er eigentlich nach der Stadt gekommen war; überdieß sah er jetzt wohl ein, daß hier nichts von seiner Seite geändert werden könne, und so war er froh, doch in der Betheiligung an den allgemeinen Landesangelegenheiten eine Erhebung zu finden. Der Collaborator sprach mit seinem Schützling viel über Staatsverhältnisse, aber voll von dem Gegenstande, den er eben jetzt in seiner Schrift behandelte, konnte es auch nicht fehlen, daß er oft darauf zurückkam, man müsse zunächst und vor Allem die wahre Religion wieder herstellen und dem „Pfaffenthum den Treff [1] geben.“

„Ich hätt's nicht glaubt,“ entgegnete der Wadeleswirth, „daß Ihr so fromm seid; aber lasset doch in Gottes Namen die Pfaffen in Ruh, da ist nicht gut anrühren und die gelten

1. Den Treff geben, donner sur les doigts.

eigentlich doch nur bei den Weibsleuten. Jetzt müssen wir weniger Steuern, müssen Schwurgerichte und Landwehr haben, das ist jetzt die Hauptsach'."

Trotz aller Bitten Lorle's hatte sich der Vater nicht bewegen lassen bei ihr zu wohnen, er blieb bei einem alten Bekannten, einem Bäcker, der ihn bisweilen beim Fruchteinkaufe besuchte und der zugleich eine Wirthschaft hielt; Lorle mußte oft mit ihm dahin gehen, und sie saßen dann nicht in der Wirthsstube, sondern im Backstüble bei der Familie. Lorle war voll Freude, hier Menschen zu finden, einfach und offen wie daheim, voll rüstiger Thätigkeit im Haus und im Feld. Der Wadeleswirth empfahl noch seinem Gastfreund, er solle Lorle beistehen und ihr geben was sie verlange, und sie versprach öfters zum Besuche bei der Bäckerfamilie zu kommen.

Die Stunde der Abreise nahte. Lorle konnte den Gedanken nicht los werden, daß sie auf lange Abschied nehme und ihren Vater vielleicht nimmer wieder sehe, sie sagte daher bei der letzten Handreichung: „Pfleget Euch nur auch recht gut, daß Ihr gesund bleibet und machet Euch wegen meiner keinen Kummer."

„Närrle[1]," erwiderte der Vater; „ich sterb' noch nicht, und wenn ich sterb', du kannst ruhig sein, du hast mir mit Willen dein Lebtag keinen traurigen Augenblick gemacht."

Lorle weinte.

„B'hüt dich Gott!" sagte der Vater in einem gewaltsam starken Ton, „und komm' auch bald auf Besuch."

Er stieg auf das Wägelchen des Bäckers, mit dem er halbwegs fuhr, wo ihn dann der Martin abholte.

Lorle lebte nun wieder in ihrer alten, ruhig stillen Weise. Die beiden Freunde aber waren in großer Aufregung.

Eine so eben erschienene Zwanzigbogenschrift brachte die

1. Närrle, pour Närrin.

ganze Stadt in Aufruhr. Sie hieß: „Die Sonntagsteufel mit den weißen Bäffchen, oder ein Schuß ins Schwarze, von Adalbert Reihenmaier." Die Vorrede lautete: „Leser, auf zwei Worte! Ich will die Religionsheuchelei ans[1] Messer der Oeffentlichkeit liefern. Ich will die Versteinerungen im Mineraliencabinet ordnen. Komm mit."

Der Collaborator, der ehedem die Ansicht gehegt hatte, man müsse die ganze heutige Welt in sich verfaulen lassen, hatte nun doch an das Bestehende angeknüpft, da er zur Einsicht gelangt war, daß jene Erhabenthuerei blos eine Maske der Trägheit und Selbstgefälligkeit ist.

Die Tiefe und Selbstständigkeit der philosophischen und geschichtlichen Forschung war in der Schrift unverkennbar, Manches aber nahm sich seltsam aus; denn es waren nackt hingestellte Ergebnisse langer Besprechungen oder weitläufiger innerlicher Denkprozesse, nur für denjenigen vollkommen klar, der den Collaborator kannte. Daneben waren dann wieder Sätze wie Dolche aus zusammengeschmeißtem und gehämmertem Stahldraht. Ein Kapitel: „Adam Kadmon, oder die Urmenschen an der Spitze der Geschichtsepochen," in dem der Verfasser seine Ansichten von der Erlösung darlegte, wurde von Oberflächlichen als mystisch bezeichnet, weil darin die Wiedergeburt der Menschheit durch die reine Natur erklärt werden sollte. Wir kennen einige Grundlinien dieser besondern Anschauung aus der Art, wie der Collaborator das Wesen Lorle's gegenüber den Culturbestrebungen ansah. So weit in die Tiefen des Geistes und der Geschichte sich diese Erörterung verlief, kann sie doch wohl durch jene Betrachtung angeregt worden sein; denn wer weiß, aus welchen scheinbar fern liegenden Anregungen der schöpferische Geist seine Gebilde schafft und seine Erkenntnisse den Anfang nehmen.

1. Ans Messer, au couteau, au glaive.

Wo sich die Schrift dem unmittelbaren Leben zuwendet, gelangte sie zu einem Schwunge, der sich mit dem prophetischen vergleichen ließ; hier loderte der Eifer gegen die Verunstaltung und die Blindheit, die aus dem Beseligendsten und Befreiendsten eine Jammerschule und eine Sklavenkette macht. Eben dies erregte den heftigsten Zelotismus[1] gegen den Verfasser. Von den Kanzeln herab wurde gegen den ruchlosen Gotteslängner gepredigt und zugleich alsbald eine Untersuchung gegen ihn eingeleitet. Jetzt lebte jene alte Notiz in dem geheimen Buch und das Aktenfascikel 14,263 wieder auf; die Schrift und jene Thatsache wurde zur Fangschnur gedreht: der Collaborator ward wegen Atheismus angeklagt.

Die rechtsgelehrten Freunde erboten sich ihn juristisch zu vertreten, er lehnte es ab, und die Vertheidigungsschrift, die er einreichte, ward zur neuen Anklage. Dennoch ging er so frei und froh umher, wie noch nie. Was kümmerten ihn die scheelen Blicke und das Fingerdeuten auf den vordem Unbekannten, Unangefochtenen? Er glaubte erst jetzt sich selber achten zu dürfen. Nur der unbeschreibliche Jammer seiner Schwester Leopoldine that ihm weh. Vor der Schwelle einer gesicherten Zukunft hatte der Bruder sich selber den Weg abgegraben, das konnte die treue Gefährtin nicht verschmerzen. Sie hatte Gönnerinnen genug und lief von Haus zu Haus mit Bitten und Klagen, bis sie erfuhr, daß es sich zugleich auch darum handle,

1. Zelotismus. La langue allemande renferme un grand nombre de mots étrangers; il existe même des dictionnaires spéciaux pour ces mots (Fremdwörterbuch). Parmi ces mots les uns sont entrés tout à fait dans la langue quant à la forme et sont soumis aux mêmes lois grammaticales que les mois d'origine allemande. Voici quelques exemples : Abenteuer, Abt, Anker, Bibel, Bischof, Brief, Degen, Dichter, Dom, Esel, Essig, Felleisen, Fibel, Fieber, Flamme, Flasche, Insel, Käse, Lampe, Lanze, Manier, Mandel, Oel, Pelz, Pinsel, Prinz, Regel, Schleuse, Tinte, Vogt, Weste, Zucker, etc. D'autres, comme Zelotismus, ont conservé une désinence étrangère et obéissent à des règles particulières, tantôt on les laisse invariable, tantôt on leur adapte les formes grammaticales propres à la langue d'où ils sont tirés.

den eben von der Universität zurückgekehrten Sohn des Consistorial=Directors in die zu erledigende Stelle einzuschieben. Von diesem Augenblicke an hörte man keine Klage mehr von ihr. Mit einer bewundernswerthen Stärke und Seelenruhe ließ sie nun Alles kommen und war freundlich gegen den Bruder, in dem sie ein Opfer der Familienränke sah.

Lorle suchte jetzt Leopoldine wieder auf und sah mit tiefer Reue, wie Unrecht sie gegen diese gehandelt hatte, die jetzt in Schmerz und Noth ihre Hochherzigkeit und ihren liebevollen Geist offenbarte. Auch Leopoldine erkannte nunmehr das gesunde Herz und die Zartheit Lorle's. Diese sagte einmal: Ich glaub's nicht, aber wenn's auch wahr ist, daß der Herr Reihenmaier was Sündliches geschrieben hat, da wird ihn unser Herrgott schon strafen und besser machen; was geht das das Consistore an? Da kann kein König und kein Kaiser was machen, das muß Gott selber wieder in Einem zurecht bringen. Aber der Bruder ist ja so gut, er beleidigt ja kein Kind!"

Die Oberbehörden hatten andere Grundsätze, der Collaborator wurde durch ein beispiellos rasches Erkenntniß als Gotteslästerer zu sechs Monaten Gefängniß verurtheilt und demzufolge seines Amtes entsetzt. Er recurrirte an das Gesammtministerium.

Reinhard war eines Abends „en petit cercle" beim Prinzen, die Eingeladenen standen in einer Gruppe im Empfangsaale und harrten nach der Hofweise des Einladenden.

Unversehens kam die Rede auf das Buch des Collaborators; ein junger Engländer bemerkte: „Solche Frechheiten darf man nie und nirgends dulden, das schamlose Buch sollte an den Galgen genagelt werden."

Reinhard hielt an sich und sagte nur mit ironischem Lächeln: „Sie zürnen, weil der Verfasser die Engländer das gottloseste Volk der Erde nennt, Sonntagschristen, die allsabbathlich ihrem Lordsgott langbeinige Referenzen machen, während sie in der

Woche lieblos gegen die eigenen niederen Stände und egoistisch gegen alle Welt sind."

„Ich bewundere Ihre glückliche Gabe, es gibt Menschen mit einer besondern Anziehungskraft für Paradoxen und Trivialitäten," entgegnete der Engländer.

Reinhard biß die Lippen aufeinander und faßte krampfhaft[1] seinen Rockschoß, als packte er den kecken[2] Schwätzer, der jetzt fortfuhr: „Der aberwitzige Verfasser versteht kein Wort von Philosophie."

„So?" fuhr Reinhard fort, „also auch darüber wagt Ihr abzuurtheilen? Wo sich der deutsche Geist irgend in seiner Kraft äußert, da wagt Ihr's ihn zu bespötteln. Mag die ganze vornehme Welt vor Euch krummbuckeln[3] und der Affe Eurer Gentlemans-Roheit sein, es gibt noch etwas Höheres." —

„Seine königliche Hoheit!" hieß es plötzlich als eben der Comte de Foulard beschwichtigend sich einmengen wollte; die Gruppe zertheilte sich schnell und bildete zu beiden Seiten Fronte, durch die der Prinz begrüßend schritt.

Wie war jetzt alles plötzlich gedämmt! Die Gräfin Mathilde hatte wahr gesprochen, als sie einst gegen Reinhard bemerkte, daß die Etikette und die gesellschaftliche Form überhaupt den individuellen Tact oft ersetzen müsse.

In mancherlei abliegenden Gesprächen suchten die Engländer, die sogleich gemeinschaftliche Sache machten, Reinhard zu reizen, ohne daß er in Gegenwart des Prinzen ihnen erwidern

1. Krampfhaft, même acception que krampfig, krämpfig. Racine krampf. Comparez le français *crampe* et *crampon*.

2. Den kecken. Keck, *vivus*, *vegetus*; *alacer*, *audax*, ein mehrfach merkwürdiges Wort, von hohem Alter und weiter Verwandtschaft. Ce mot remonte en effet très haut dans les dialectes germaniques; les formes quick et queck sont plus anciennes que keck. On les retrouve dans le verbe erquicken et dans le substantif Quecksilber. Le gothique *qvuis* rappelle le latin *vivus* qui lui-même vient de *gvivus*. L'anglais a l'adj. *quick* et le verbe *quicken*.

3. Krummbuckeln. On trouve souvent le mot Krummbuckel, mais le verbe est peu usité.

konnte; Reinhard fand indessen einen unerwarteten Beistand in dem Oberleutnant und Kammerjunker[1] Arthur von Belgern, dem Vetter der Gräfin Mathilde.

Als man die Gesellschaft verließ, sagte Belgern zu Reinhard: „Sie haben zwar dem ganzen Hofkreise den Handschuh hingeworfen, indeß erbiete ich mich gern zu Ihrem Secundanten. Es empört mich und Viele mit mir schon lange, welche Anmaßungen den Fremden bei Hofe gestattet werden; durch einige Mäßigung hätten Sie sich, ich darf wohl sagen, den besten Theil der Gesellschaft zu Dank verpflichtet."

Reinhard war es aber durchaus nicht darum zu thun gewesen, eine Partei zu gewinnen oder sich eine Coterie zu verpflichten; er hatte seinem Ingrimm Luft gemacht, und es that ihm nur leid, daß es nicht noch kräftiger geschehen war. Mochte seine Beziehung zum Hofe sich dadurch lösen, es war ihm erwünscht.

Als die Ausforderung nun andern Morgens eintraf, nahm er sie mit Freuden an, ließ sich aber nicht von Belgern, sondern von einem jungen Rechtsgelehrten secundiren und schoß seine erste Kugel dem Gegner durch das rechte Schulterblatt.

Das Duell erregte gewaltiges Aufsehen in der ganzen Stadt; es wurde indeß vertuscht, aus Rücksicht für den Ort wo es angesponnen, und weil man überhaupt gern Aufsehen vermied und Ignoriren in diesen wie in höheren Beziehungen als höchste Staatsklugheit gepriesen wird.

Lorle erfuhr die ganze Sache erst mehrere Tage später zufällig von Leopoldinen; sie schauderte vor dem was geschehen war und daß Reinhard es ihr verhehlen konnte. Sie begriff diese Welt nun gar nicht mehr: dort ein braver Mensch der

1. Kammerjunker, junger Edelmann im Dienste bei der Person des Fürsten, unter dem Kammerherrn, über dem Kammerpagen, dem Kammerfräulein entsprechend, pluriel noch Kammerjunkern (Jungherren). (Grimm, *Dictionnaire*.)

Gotteslängnerei angeklagt; hier ihr eigener Mann, der sein Leben auf's Spiel setzte, wie einen Rechenpfennig[1]. Sie ging mehrere Tage umher und sah allen Leuten verwundert ins Gesicht, als wollte sie fragen, ob denn die Welt bald untergehe?

In Reinhards Gegenwart war sie oft zerstreut und dann sah sie ihn wieder mit einem flehenden Blick an, der dringend bat: erzähl' mir doch Alles, ich kann nicht begreifen wie du dein Leben, das doch mir gehört, vor die Mündung einer Pistole setzen konntest, ohne mir Etwas davon zu sagen; und auch jetzt noch, da du der Gefahr entronnen, höre ich kein Wort. Bin ich denn gar nicht mehr da?

So sah sie ihn oft starr an und keines redete eine Silbe.

Lorle half Leopoldinen so viel sie konnte, aber die Wackere und Starkmuthige war selten zu Hause, sie ahnte was kommen konnte, und um gegen jede Fährlichkeit gesichert zu sein, begann sie nun wieder ihr Putzgeschäft einzurichten.

In dem Hause des Bäckers, wohin Lorle ihrem Versprechen gemäß jetzt bisweilen ging, fand sie meist Erholung; hier war ein Leben voll Arbeit und Heiterkeit, man wußte hier so wenig von dem Wirrwarr, der da drüben in den andern Kreisen herrschte, als läge die Welt fern über'm Meere. —

Lorle, die sonst immer zu Hause geblieben und in sich selber Ruhe gesucht hatte, ging jetzt öfter aus, sie wollte sich vergessen, eine gewaltige Unruhe störte sie auf; sie war wie ein Vogel, der den Baum zur Erde gefällt sieht, auf dem er sein Nest gebaut hatte. —

Das Gesammtministerium bestätigte die Amtsentsetzung des Collaborators, jedoch ward ihm die Gefängnißstrafe erlassen. In dem kleinen Bierstübchen wurde „der Geburtstag des Privatmenschen Reihenmaier" würdig gefeiert. Der Neugeborne

1. Rechenpfennig, *fiche* servant au jeu.

hielt sich selber die Rede, in welcher die bemerkenswerthe Stelle vorkam: „Sie irren sich die Herren, sie wollen uns zu Lumpen machen, um dann ausrufen zu können: Seht Ihr's. Nur die Taugenichtse[1] sind unzufrieden! Wir wollen's ihnen zeigen."

Von dieser Zeit an studirte er emsiger als je. Viele glaubten, daß er mit einer neuen, noch nachdrücklicheren Schrift hervortreten werde; aber er behauptete, nicht zum Schriftsteller zu taugen. Er gab sich nun ganz seiner Lieblingswissenschaft, der Geologie hin. Scherzend sagte er einst zu Reinhard: „Ich bin ein Stück Prometheus auf den Felsen verwiesen, weil ich einen Funken Licht vom Himmel auf die Erde gebracht; aber ich bin nicht gefesselt und ich lasse mir das Herz nicht aushacken."

Reinhard war nicht nur bei Hofe, sondern auch, wie ihm die Freunde erzählten, fast in der ganzen Stadt in Ungnade gefallen. In der Residenz, die wesentlich aus Beamten und Militär bestand, und wo es an natürlichen Erwerbsquellen mangelte, hatte sich bereits jenes Verderbniß der Badeorte eingenistet, daß Viele faullenzend von der Vermiethung ihrer Wohnungen an Fremde lebten, und wie sie sich von denselben in kleine Stübchen zurückzogen, so ihnen auch sonst in Allem Unterthänigkeit bewiesen. Die Engländer hatten in Mißmuth fast sämmtlich die Residenz verlassen und Reinhard ward nun in den Augen Vieler ein Aergerniß. So wenig ihn alles dieß berührte, empfand er doch eine prickelnde Unbehaglichkeit in allen seinen Verhältnissen. Lorle litt dabei am meisten, denn er sagte oft im Unmuth: „Ich gehe zu Grunde, wenn ich hier bleibe, ich kann nicht hier bleiben und will und muß doch." —

Lorle wußte gar nicht, was sie beginnen sollte, sie bat, daß

1. Taugenichtse, pluriel de Taugenichts. Un substantif composé est formé de deux ou de plusieurs mots dont le dernier est nécessairement un substantif. Taugenichts est un des rares noms composés dont le dernier mot n'est pas un substantif.

sie nach einer andern Stadt ziehen möchten; aber das wollte Reinhard wieder nicht.

Mitten in diesem Wirrwarr traf Lorle eine schwere Nachricht: ihr Vater war plötzlich am Schlage gestorben. Nachdem sie sich sattsam ausgeweint hatte, war sie wunderbar gefaßt; sie ging tagtäglich nach der Kirche, um für den Verstorbenen zu beten. Leopoldine stand ihr getreulich bei in ihrem Kummer. Als sie ihr einst durch Erinnerung an eigenes Mißgeschick Trost zusprechen wollte, sagte Lorle: „Er ist jetzt todt, aber mir ist's, wie wenn er nur weiter weg wär', wo man eben nicht hinkommen kann bis Gott Einen ruft, ich denk' jetzt grad an ihn wie wenn er noch da wär', für mich ist's eins; ob man so weit oder so weit von einander ist, das ist gleich. Es thut mir nur leid, daß er nichts mehr von dieser Welt hat, er hat aber die andere dafür; mich dauert nur mein' Mutter, mein' gute, gute Mutter."

Reinhard kam immer seltener und immer flüchtiger nach Hause, er vollführte ohne Unterlaß seine Aufträge für den Hof; er setzte seinen Stolz darein, zu zeigen, daß ihm die Ungnade nicht nahe gehe und er Großmuth zu üben wisse. — In den Feierabenden begann er sich auf traurige Weise zu betäuben.

Lorle fühlte ein fast unbezwingliches Heimweh, und doch wollte sie nicht auf einige Tage zur Mutter; sie fürchtete das Wiedersehen, den Abschied und die Rückkehr. Oft war's ihr wie einem Vogel, der die Flügel regt, aber sich nicht aufschwingen kann. Im Traume kam es ihr vor, als hätte der Bach ihres heimathlichen Dorfes eine Gestalt gewonnen und zöge und zerrte an ihr, daß sie heimkehre.

Eines Abends im Herbste saß sie am Fenster und sah den Schwalben zu, die jetzt hastiger durch die Luft schossen, im Fluge zwitscherten und sich grüßten; Lorle breitete unwillkürlich die Arme aus, sie wünschte sich Flügel, sie wollte fort, sie

wußte nicht wohin. Die Dämmerung brach herein, die Abendglocke läutete, Lorle konnte nicht beten, sie saß im Dunkel und träumte: sie läge tief in der Erde eingeschlossen und nimmer tagt's. Da erwachte sie und hörte eine Stimme auf der Straße, die in schwerem, langen Klagen rief: Sand! Sand! Sand!

„Ach Gott!" dachte Lorle, „der Mann will noch nicht heim, er kann seinen Kindern kein Brod bringen für den Sand, den er feil bietet." Sie ging hinab und kaufte dem Manne seinen ganzen Wagen voll Sand ab, so daß für Jahr und Tag vorgesorgt war. Der abgehärmte heisere Sandverkäufer dankte ihr mit Thränen in den Blicken. Sie ging nun wieder in die Stube und malte sich das Glück der Familie aus, wenn der Vater heimkam und Brod und Geld mitbrachte. Zu sich selber sprach sie dann: „Du bist doch undankbar, du hast's[1] so gut, hast dein täglich Brod und dein Mann läßt dich über alles Meister sein. Ach, er ist ja so gut. Wenn ich ihm nur helfen könnt'."

Sie nahm ihr Gebetbuch und betete; sie mußte herzstärkende Worte gelesen haben, denn sie küßte die Blätter des Buches und legte es zu.

Wie viele inbrünstige Küsse lagen schon in diesem Buch eingeschlossen!

Lorle faßte den Entschluß heute zu warten, bis Reinhard heimkäme; sie mußte ihm wieder einmal ihr ganzes liebendes Herz offenbaren. — Stunde auf Stunde verrann[2], er kam nicht; sie hatte wieder das Gebetbuch ergriffen und Gebete und Gesänge für alle möglichen Lebensfälle gesprochen und leise gesungen; sie rieb sich oft die Augen, aber sie blieb wach.

Welch ein eigenthümlicher Weltzusammenhang offenbarte sich

1. **Du hast's.** Le pronom es se construit avec un grand nombre de verbes pour former des germanismes très usités : Wer wagt's? Er weiß es, den Leuten zu gefallen. Wir sind's gewohnt, daß... Laßt's bleiben, etc.

2. **Verrann.** Verrinnen est synonyme de zerrinnen. Schiller a dit : Stunde auf Stunde zerrann.

ihr jetzt. Die Gedanken der Menschen in den verschiedensten Lebensverhältnissen waren jetzt durch ihre Seele gezogen und alle und überall seufzten sie auf und streckten die Hände empor. Könnt ihr euch nicht retten und emporschwingen?

In diesem Gedanken saß Lorle da und starrte hinein in das Licht.

Mitternacht war längst vorüber, als sie Reinhard die Treppe heraufkommen hörte; sie wollte ihm entgegengehen, aber doch hielt sie's für besser, ihn in der Stube zu erwarten. Jetzt öffnete sich die Thür. Verhülle dich Auge! Ein Schreckbild, das einst im Scherz dich so gepeinigt — es wird zur Wahrheit.

„Lieber Reinhard, was ist dir?" rief Lorle entsetzt.

„Laß mich, laß mich," antwortete Reinhard mit schwerer, lallender Zunge; er that einen Schritt vor und taumelnd stürzte er auf den Boden.

Lorle schrie nicht um Hülfe, sie hatte seinen Zustand erkannt und warf sich neben ihm auf den Boden, sie schaute dann mit gläsernem Blick umher und konnte nicht weinen. Eine Göttererscheinung, zu der sie anbetend aufgeschaut hatte, war in den Staub gesunken. „Wer hat das verschuldet? Er oder die Welt? . . ."

Endlich stand sie auf, holte ein Kissen und legte es Reinhard unter den Kopf; er hob einen Arm und ließ ihn matt wiederum sinken.

In dunkler Kammer hatte sich Lorle über das Bett geworfen, kein Schlaf berührte ihre Augenlider, ihre Gedanken wurden wie von mächtigen Geistern wirr durcheinandergejagt und Bilder, die kein Wachen schauen kann, umgaukelten sie. Der Tag graute. Als sie das Nahen des Morgens fühlte, stand sie auf, Reinhard lag noch in ruhigem Schlafe. Sie kleidete sich sorgfältig an, nahm ihr Gebetbuch, öffnete es aber nicht, sondern steckte es zu sich; was sie jetzt vorhatte, kam zunächst

aus der Entschiedenheit ihres Charakters, aus ihrem selbstständigen Entschluß. Vom Abend her lag noch eine geklärte Ruhe auf ihrer Seele und eine Zuversicht, die aus der Tiefe des eigensten Lebens kam, spannte ihr ganzes Wesen; sie schwankte keinen Augenblick in ihrem Beginnen. Eine Weile stand sie mit gefalteten Händen vor Reinhard, dann verließ sie die Stube und ging die Treppe hinab. An der Flurthüre des Registrators lauschte sie, Alles war still. „B'hüt euch Gott ihr lieben Kinder," hauchte sie an die Scheibe und verließ rasch das Haus.

Der Bäcker war höchlich erstaunt, als Lorle ihn bat augenblicklich einspannen zu lassen, um sie nach Hause zu fahren; er willfahrte indeß ohne Zögern und da kein Knecht zu Hause war, übernahm er selbst den Fuhrmannsdienst. Lorle nahm nicht nur kein Frühstück, sondern duldete nicht einmal, daß der Bäcker auf dessen Bereitung wartete.

Als sie an der Kaserne vorbeifuhren, stand ein Tambour dort und schlug die Tagwacht; es war Wendelin, er ahnte nicht, wer im Morgenduft an ihm vorüberfuhr.

Wenige Stunden darauf erhielt Reinhard durch einen Boten folgenden Brief:

„Ich sage dir Lebewohl, lieber Reinhard, ich gehe wieder heim zu meiner Mutter, ich hab's wohl bedacht, aber ich geh'. Ich danke dir viele tausendmal für all' das Liebe und Gute auf dieser Welt, was ich durch dich gehabt hab'. Ich bin ein' schöne Zeit glücklich gewesen. Gott ist mein Zeug', wenn ich's heut' nochmals zu thun hätte und ich wüßt', daß ich so lang in Schmerzen verleben muß, ich thät's doch wieder und ging' mit Dir. Es ist doch ein' schöne Zeit gewesen.

Du mußt wieder in die weite Welt und ich geh' heim. Du wirst Deinen Kummer schon wieder vergessen, vergiß meiner aber nicht ganz. Lebe wohl und ewig wohl. Bis in den Tod Deine getreue Lorle Reinhard.

Laß der Bärbel noch ein steinern Kreuz setzen, wie Du versprochen hast. Lebewohl und ewig wohl. Deine Getreue.

Verzeihe, das Papier ist naß geworden, ich habe darauf geweint. Lebe wohl und lebe ewig wohl."

Und dann?

Der Collaborator ist als Theilhaber einer Mineralienhandlung auf Reisen. Wer weiß, in welchem Bergwerk er jetzt hämmert und gräbt. Wir dürfen ihm Glückauf zurufen und sicher sein, daß er wieder den Weg an's Licht findet.

In Rom fragte die Frau des Kammerherrn Arthur von Belgern, geborne Gräfin Mathilde von Felseneck, angelegentlich nach dem Maler Reinhard, der seine Stellung in der *schen Residenz aufgegeben und sich hieher gewendet hatte; sie hörte nur, daß er selten nach der Stadt käme, sich meist in der Campagna umher treibe und dort il Tedesco furioso heiße.

Durch das Dorf geht eine Frau in städtischer Kleidung, von Jedermann herzlich begrüßt, und fragt ihr, wer sie sei, so wird euch Jeder mit dankendem Blicke sagen, daß sie der Schutzengel der Hilfsbedürftigen ist. Und ihr Name? Man nennt sie die Frau Professorin.

Ein eigen Haus.

L'amour-propre, poussé à l'excès, cause souvent de grands ravages chez les hommes les meilleurs. Mais quand le fond du cœur est reste bon et honnête, le bonheur revient après les épreuves les plus cruelles.

Das alte Liebespaar.

Wohlgemuther[1] und feiner war kein Mädchen im Dorf anzuschauen als des Bäckers Zilge. Nach dem Landesbrauch änderte man ihren Taufnamen Cäcilie in Zilge, und das konnte wohl passen, denn man nennt hier zu Lande auch die Lilie Ilge, und des Bäckers Töchterlein war so weiß und fein wie eine Lilie. Man sah Zilge selten auf der Straße und nie im[2] Felde. Sie saß jahraus jahrein beim Küfer[3] auf der Winterhalde[4] am Fenster und fertigte weiße Stickereien für Schweizer[5] Fabriken,

1. Wohlgemuther, de wohlgemuth, formé de wohl et gemuth. On trouve aussi les composés : hochgemuth, kühngemuth, frohgemuth. Au lieu de gemuth, on rencontre souvent la forme verbale gemuthet : kühngemuthet, leichtgemuthet.

2. Im Felde. On dit plus souvent auf dem Felde, comme on dit auf der Wiese, auf dem Acker.

3. Küfer, on trouve aussi les formes Küfner et Kufer. Le mot vient de Kufe qui a la même origine que le mot latin *cupa*. Dans les corporations on distinguait bien Küfer de Bötticher. Adelung dit : Von den Böttichern sind die Küfer im Zunftwesen streng unterschieden, sofern sie sich nur allein mit Kufen und andern großen Gefäßen abgeben und daher auch Küfner, Großbinder und Schwarzbinder genannt werden, zum Unterschiede von den Kleinbindern, Küblern, Weißbindern oder Rothbindern, welches die gemeinen Faßbinder oder Bötticher sind.

4. Winterhalde, de Halde, élévation, talus, etc.

5. Schweizer. Schweizer est

die ihre Gewerbthätigkeit immer tiefer in das Grenzland herein ausdehnen. Zilge war schon frühe verwaist. Ihr Vater war Bierbrauer und Bäcker im obern Dorfe gewesen, aber als leidenschaftlicher Prozeßkrämer[1] in Noth und Armuth gestorben, und Zilge kam in das Haus des ihr verwandten kinderlosen Küfers, wo sie als Kind des Hauses hätte leben können, wenn sie einen gewissen trotzigen Uebermuth zu bannen vermocht hätte; sie aber blieb herrisch und verlangte von Jedem Unterwürfigkeit, so daß sie am Ende von einer Verwandten der Küferin im Hause verdrängt wurde. Sie trug das gleichmüthig, denn ihr Stolz war doch gewahrt. Der einzige Bruder Zilge's war schon in der Fremde als Bäcker und Bierbrauer.

Es gab eine Zeit, wo der Maurer-Seb viel beneidet wurde, daß die feine Zilge ihn vor Allen auserwählt hatte. Das war aber schon lange, denn vierzehn Jahre waren es, seitdem die Liebesleute unverbrüchlich einander anhingen. Zilge war siebzehn und Seb neunzehn Jahre alt gewesen, als ihre Liebe sich

ici employé comme adjectif indéclinable. Comparez Pariser Waaren, Wiener Schnitzel, etc. Ces adjectifs prennent des lettres majuscules, parce que ce sont d'anciens génitifs saxons. Dans les *Sprachbriefe*, Sanders ajoute à ses remarques sur ces adjectifs : Zu bemerken ist übrigens, daß diese undeklinabeln Formen auf er sprachüblich auch attributiv neben Genitiven stehen, die als solche sonst nicht durch die Form erkennbar sind (wahrscheinlich weil diese Bildungen doch noch als Genitive gefühlt werden), vergleiche deutlich nur : Der Verkauf von allerhand, allerlei Butter, Erzeugnissen u. s. w., dagegen nicht blos : Der Verkauf von Mecklenburger Butter, von Mecklenburger Erzeugnissen u. s. w., sondern auch ohne von als Genitiv : Der Verkauf Mecklenburger Butter, Mecklenburger Erzeugnisse. Die Bereitung Wiener Schnitzel u. s. w.

1. Prozeßkrämer désigne celui qui fait des procès à tout propos. Le mot Krämer s'ajoute à un grand nombre de mots pour indiquer qu'on s'occupe d'une manière mesquine, méticuleuse, étroite de l'objet que ces mots désignent; ainsi Lessing dit : ein anderes ist der Alterthumskrämer, ein anderes der Alterthumskundige; jener hat die Scherben, dieser den Geist des Alterthums geerbt. — Il en est ainsi des composés suivants : Wortkrämer, Anekdotenkrämer, Wunderkrämer, Kleinigkeitskrämer, Subtilitätenkrämer, Umstandskrämer, Geheimnißkrämer, etc. Comparez le français : colporteur d'anecdotes, faiseur d'embarras, etc.

entschied. Im Frühling, bevor Seb regelmäßig auf die Wanderschaft zog, und im Herbst, wenn er heimkehrte, gingen die Beiden miteinander an Sonntag Nachmittagen einsame Pfade, die Gartenwege zwischen den Maßholder-Zäunen und durch die Felder. Sie führten einander nicht an der Hand, sie schlangen nicht die Arme in einander, und doch hielten sie fest zusammen. Manchmal auch gingen sie nach dem Nachbardorfe Weitingen, aber ohne dort in ein Wirthshaus einzukehren. Zilge duldete keine unnöthigen Ausgaben, Seb besuchte nur einen Handwerksgenossen, der bereits einen Hausstand hatte und oft mit ihm gemeinsam in der Fremde arbeitete. Wenn eine Lustbarkeit im Dorfe war, zogen sich die Beiden davon zurück, auf dem Tanzboden spielte jetzt ein junger Nachwuchs die Hauptrolle, der noch in die Schule gegangen war, als Seb und Zilge schon ans Heirathen dachten und sie hatten nicht Lust, sich darunter zu mischen; und zu ihren Altersgenossen taugten sie auch nicht, denn diese waren fast alle verheirathet.

Warum aber zögerten sie so lange? Anfangs verweigerte ihnen die Gemeinde wegen ihrer Armuth die Niederlassung, und als sie sich Beide etwas erspart hatten, muthete das Zilge so sehr an, daß sie es erst weiter bringen wollten, ehe sie einen Hausstand gründeten. Sie wußte viele Beispiele anzugeben von Ehepaaren, die nach kurzem Wohlstand und Frieden ins Elend gerathen waren, und sie beharrte dabei: vor der Ehe ließe sich leichter sorgen, als nach derselben.

Seb war oft unwillig, dieses Hinhalten Zilge's that ihm tief wehe, er klagte manchmal, daß Zilge ihn eigentlich nicht von Grund des Herzens lieb habe, sonst könnte sie nicht so lange zögern, sie aber wußte mit kluger und inniger Rede ihn immer wieder zu beschwichtigen; und es zeigte sich ja auch, daß sie getreulich an ihm hielt. Oft gingen sie schweigend große Strecken Weges, bisweilen aber sprachen sie auch über das Hauptkapitel, das unglücklich Liebende heutigen Tages eben so sicher verhan-

deln, wie vor Zeiten Entführung und heimliche Trauung, und das[1] heißt: Amerika. Seb sprach davon, daß er auch über's Meer ziehen, sich umsehen und etwas erwerben wolle, um dann seine Braut zu holen oder nachkommen zu lassen. Der ganze Charakter Zilge's war darin ausgesprochen, indem sie einmal darauf erwiderte:

„Wenn ich ein Bursch wär' und ich hätt' ein Mädle[2], wie ich eins bin, und ich hätt' das Vertrauen zu ihm, daß es mir getreu bleibt, ich thät'[3] nicht viel mit ihm überlegen; ich thät', was ich mein', das recht ist. Wenn du von selber nach Amerika gangen wärst, und hättest mir geschrieben: Zilge, ich bin da und ich will sehen, ob ich hier unser Glück gründen kann — ich hätt' dir wieder geschrieben: du thust Recht dran, und du darfst nur winken, da komm' ich. Jetzt aber mit mir überlegen kannst du die Sach nicht, ich versteh's nicht und will's nicht verstehen und mit meinem Willen lass' ich dich nicht so weit über's Meer."

„So geh' gleich mit."

„Das mag ich auch nicht."

Die Beiden überzählten oft, wie viel sie bereits erspart hatten, und so bestand[4] ihr Gespräch meist in Sorgen und Ueberlegen. Zilge trat endlich mit ihrem Entschlusse hervor, daß sie nicht heirathe, bis sie ihr eigen Haus habe, sie sei ihr Lebenlang[5] genug bei fremden Leuten herumgestoßen worden, sie wolle auch einmal wissen, wie sich unter eigenem Dach lebt, und sie

1. Das, c'est-à-dire ce chapitre capital, essentiel.

2. Mädle, diminutif dialectique pour Mädchen.

3. Ich thät'... überlegen, périphrase pour ich überlegte. Cette tournure a vieilli, mais elle se retrouve encore souvent dans la bouche du peuple.

4. Bestand in. Le complément de bestehen peut être incidé de différentes propositions: in, aus, auf, bei, für, suivant l'idée qu'on veut exprimer. Bestehen est aussi transitif: ein Abenteuer, eine Krankheit, ein Examen, einen Prozeß bestehen.

5. Lebenlang. Comparez: Lebtag, Lebenslang, Lebenszeit.

könne es den Kindern nicht anthun, daß sie keinen Unterschlupf [1] hätten, wo sie hin gehörten, und wo sie Niemand vertreiben könne. Der Maurer-Seb mochte im Gütlichen erklären, daß es viel klüger sei, wenn sie sich von ihrer Ersparniß einen guten Acker kauften für den Kartoffelbrauch, und eine Wiese, um eine Kuh zu halten: Zilge widersprach und behauptete: daß sie mit Sticken mehr verdiene, als wenn sie das Feldgeschäft versehe, auch könne man nicht im Felde schaffen und dann wieder sticken, man müsse sich zu dieser Arbeit die Hände fein erhalten. Sie beharrte bei ihrem Entschluß: ohne eigen Haus kein eigner Herd. Oft dachte Seb daran, sein Vorhaben auszuführen, ohne Zilge darum zu fragen, und wer weiß, ob sie sich nicht darein gefunden hätte; aber seine Liebe zu ihr hielt ihn wieder davon ab, nach eigenem Gutdünken zu handeln. Wollte er dann irgend ein wohlfeiles Häuschen von einem Auswanderer kaufen, so hatte Zilge wieder allerlei Einwürfe; dieses war zu finster für die Stickarbeit, jenes nur ein halbes mit bösen Inwohnern u. dgl. Sie sagte dann auch oft: „Ich thät mich schämen, wenn' ich ein Schneider wär', mir einen alten Rock zu kaufen. Wozu bist du denn Maurer? Bau' dir doch ein Haus. Oder kannst's nicht? Sag's nur."

So lebten die Beiden vierzehn Jahre, und Manche bedauerten im Stillen den Seb, oder sagten es ihm auch, daß er an Zilge gebunden sei, denn diese hatte wenig Freundlichgesinnte im Dorfe. Man war ihr gram, weil ihre Lebensweise sich streng von der im Dorf üblichen abschied, und weil ihr stolzes Wesen es dahin gebracht hatte, daß die Küferin eine Verwandte, die aus Weitingen war, an Kindesstatt angenommen hatte; das hätte Zilge mit ein bischen Klugheit und Nachgiebigkeit für sich erringen können, und Seb brauchte sich dann nicht so zu plagen; schließlich aber vereinigte sich Alles darin, daß Zilge unerhört hochmüthig sei und immer unverzeihlich sauber daherkäme.

1. Unterschlupf, abri.

Endlich im fünfzehnten Frühling ihrer Liebeszeit kam der Seb vom neuen Ziegler herauf, der sich links im Thal angesiedelt hatte und berichtete freudig, daß er dem Ziegler die Anhöhe mit den zwei Tannen gradüber vom Küfer als Bauplatz abgekauft habe, und der Ort schien wohl gelegen, denn der Blick ging hinaus über die Wiesen nach dem jenseitigen Waldberg:

„Ich dreh' das Häusle 'rum," sagte er triumphirend zu Zilge „und richte alle Fenster ins Freie, daß dir Niemand zugucken kann als die Sonn'. Es freut mich, daß ich dir deinen Willen thun kann, und du wirst sehen, was ich herstelle!"

Das lustige Häusle.

Mit unermüdlicher Emsigkeit arbeiteten nun Sepp und sein Vater, den er dafür bezahlte, als ob er für einen Fremden arbeitete, an seinem Hause. Sie mußten die Grundmauern tiefer legen, als sie sich gedacht hatten, denn sie kamen bald auf eine Schicht von Triebsand; sie wollten sie ausheben, aber je tiefer sie gruben, je nachhaltiger schien die Sandschichte zu werden, und sie legten endlich doch die Steine auf dieselbe. Der Vater warnte wiederholt, daß dieser Grund kein Haus trage, und daß es überhaupt unpassend sei, hier an den Bergrücken zu bauen, wo jedes wilde Wetter das Haus an allen vier Ecken packe; er wollte, daß man mindestens mehrere Schuh tiefer ins Land hineinrücke und das Haus nicht so keck an den Berghang stelle. Er lobte die Klugheit der alten Zeit, da man ein Haus lieber geschützt zu einem andern setzte, und überhaupt auch im Häuserbau geselliger gewesen sei. Seb widersprach alledem, und um so entschiedener, je weniger er sich leugnen konnte, daß die Einwände des Vaters nicht unhaltbar waren.

Seb stand trotz seines vorgerückten Alters doch noch in jener unversuchten Jugendlichkeit, wo man an die Ausführbarkeit einer jeden Sache mit Zuversicht glaubt, wenn man sie unternommen

hat, und aus keinem andern Grunde, als eben weil man sie einmal unternommen hat. Um auch noch den letzten Einwand zu beseitigen, berief er sich gegen den Vater nachdrücklich auf das Urtheil des Bauamtes, das nach Besichtigung der Oertlichkeit und mit Erwägung aller Bedingungen die Erlaubniß zum Bau gegeben habe. Er redete sich dabei aus, daß er selber es ja gewesen, der die ganze Sachlage zu solchem Endbeschlusse ins Licht gestellt hatte; die Maßnahmen des Bauamtes mußten jetzt als felsenfester untrüglicher Hort gelten.

Als die Grundmauern aus dem Boden herauswuchsen, war Seb überaus glückselig; jetzt war Alles gewonnen. Er dehnte den Bau größer aus, als er sich anfänglich vorgesetzt, denn beim ersten Spatenstich übergab ihm Zilge eine nicht unansehnliche Ersparniß, und er lernte in der Wohnung Zilge's die Wahrheit des Sprüchwortes kennen: ein heruntergekommener Reicher hat noch mehr als ein aufkommender Armer. Auch hiegegen warnte der Vater, und er traf zwei Dinge auf einmal, indem er sagte: es läßt sich gar nie berechnen, was ein Neubau und was eine Frau aus einem vormals reichen Hause für Aufwand kostet. Weil das Letzte offenbar griesgrämige[1] Verleumdung war — denn zufriedener und sparsamer als Zilge konnte ja Niemand sein — so durfte auch das Erste nichts als Altersängstlichkeit sein.

Seb war ehrgeizig und stolz, wenn auch minder als Zilge, er wollte der Welt und vor Allem in der Welt seiner Zilge zeigen, was er vermöge, und welch' ein lustig Haus er dahinsetze. Er dankte ihr oft im Stillen, und er sprach es manchmal am späten Feierabend gegen sie aus, daß sie ihn vermocht habe, neu zu bauen. Wer im Dorf ein Fuhrwerk hatte, that dem Sepp[2]

1. **Griesgrämig**, de gries et de grämig, grämisch ou grämlich. Gries, comme adjectif, a le sens de grau, greis, grau. Gries, substantif, désigne un sable à gros grain, grobkörniger Sand.

2. Sepp ou Seb se prononce de la même manière. Remarquez qu'à la fin des syllabes le b et le d allemands se prononcent généralement comme *t* et *p*; ainsi und et ab sonnent comme unt et ap.

eine oder mehrere unentgeltliche Baufuhren. Ein Jedes freute sich, daß die Liebesleute, die schon so lange treulich zusammenhielten, doch endlich vereinigt werden sollten, und beim Freitrunk, den Seb einzig dafür als Lohn gab, zeigte sich, daß Zilge auch reichlich mit Flaschen und Gläsern versehen war.

Die Fuhrwerke hatten viel Mühe, wieder leer umzuwenden, denn das Haus wurde an das Ende der Gasse gebaut, gerade da, wo dieselbe sich sackte[1]. Ein Zaun von kurz gehaltenen knorrigen Tannen, darein sich wilde Rosen mischten, zog sich querüber zum Schutze der dahinter liegenden Wiese, deren Waldursprung noch zwei hohe Tannen bekundeten[2], die an der Westseite von Sebs Bauplatz standen; sie hätten wohl schöne Baumstämme gegeben, Seb aber wollte sie erhalten, theils zum Schutze des Hauses, theils auch, weil seinem nicht ungebildeten Schönheitssinn die Bäume als erwünschter Schmuck erschienen; er hatte sie auf dem Plane gezeichnet, den er mit Hülfe des Zimmermanns von seinem Hause entworfen, und den jetzt Zilge über ihrem Stickrahmen hängen hatte. Er nannte diese beiden Tannen gern scherzweise seinen Wald.

Den ganzen Sommer war Seb in fieberischer Aufregung und schlief keine Nacht ruhig. Er hatte, seitdem er aus der Schule entlassen war, beim Bauen geholfen, er war daran sattsam gewöhnt, aber jetzt war's ihm allezeit, als ob Steine, Kalk und Mörtel auf ihn warten und ihm keine Ruhe lassen.

Oft bevor der Tag graute, hörte man ihn meißeln und hämmern, und in der Mittagsruhe legte er den Kopf auf einen Stein und schlief eine Weile.

Seb machte die Umfassungsmauern des nur einstöckigen Hauses bis unter das Dach von Stein.

1. Sich sackte, former un cul de sac.

2. Bekundeten. Bekunden ou bekünden, de kunden, künden. Ces verbes viennent de l'adjectif kund qui ne s'emploie plus aujourd'hui que comme attribut, c'est-à-dire qu'il reste toujours invariable. La relation entre kund et kannt ou bekannt est éidente.

Zollstab weg, mit dem er eben sich hatte Gewißheit verschaffen wollen. Als er nun aber das Dach deckte, drängte sich ihm auch ohne Zollstock die Gewißheit auf, daß er richtig gesehen.

Er nagelte an der Ostseite doppelte Latten auf, er legte doppelte Ziegel, das glich wohl ein wenig aus, aber doch noch nicht genug, und jetzt tröstete ihn nur das Eine, daß Niemand, selbst der Vater nicht die Senkung merkte.

Die Freude vor sich selbst war dahin, aber die Ehre vor den Menschen war doch geblieben. Er hatte dem Dorf und der ganzen Umgegend zeigen wollen, wie man ein Musterhaus baue; es sollte ihnen der Verstand aufgehen, jetzt war es nur gut, daß er ihnen nicht aufgegangen war. Der Einzige, der die Sache recht beurtheilen konnte, leugnete beharrlich [1], und das war der Vater. Seb hatte sich selber davon abhalten können, aber den Vater nicht, daß er nach allen Seiten ausmaß, aber noch jetzt, da er doch auf die Linie hin den Fehl kennen mußte, behauptete der Vater, daß Alles in Ordnung sei. Und das war das Klügste. Wie sollten denn fremde Leute zur Baukunst des Seb Vertrauen haben, wenn er sein eigen Haus nicht gehörig stellen und richten konnte?

Das Dach prangte bald in ungewohnter Herrlichkeit. Der neue Ziegler, der sich im Dorf angesiedelt hatte, um als Aushelfer der Regierung die Stroh- und Schindeldächer verdrängen zu helfen, benutzte das Haus des Seb als Musterkarte und gab ihm seine neuen glasirten Ziegel zum Preise der gewöhnlichen. Aus einer doppelten Reihe von grünen und weißen Ziegeln bildete nun Seb die Buchstaben S. und Z. sammt der Jahreszahl auf dem Dache und Alles betrachtete staunend und bewundernd von der Wiese das schöne „lustige Häusle."

schlicht, uni, plan, droit. Comparez schlecht et la locution schlicht und schlecht.

1. Beharrlich, du verbe beharren. L'adjectif simple (harrlich) n'est pas usité.

Der Baumeister.

Im Herbst feierten endlich Zilge und Seb ihre Hochzeit. Ein seltsamer Gast war dabei, der von seinen Angehörigen, wie vom ganzen Dorf mit scheelen Blicken betrachtet wurde. — Es war der einzige Bruder Zilge's, der als Landjäger gekommen war. — Er hatte vom Vater eine Scheu vor regelmäßiger Arbeit geerbt, und da er militärpflichtig geworden, ließ er sich nach Umlauf seiner Dienstzeit als Landjäger anwerben.

Dieses Herumschlendern behagte ihm, er aß lieber das Brod, das fremde Leute backen und trank noch lieber Bier, das fremde Leute brauten, als daß er selber solches bereitete. Er beredete sich dabei, daß er bei seiner Vermögenslosigkeit es doch nie zu einem eigenen Hausstand gebracht hätte, und jetzt war er „staatsmäßig" versorgt. Wie das Dorf ihn mit einer gewissen Scheu fast wie einen Abtrünnigen betrachtete, so war auch Seb nicht eben stolz auf diese Schwägerschaft, und der Bruder Landjäger, der das merkte, sagte am Hochzeitstische seiner Schwester: „Zilge, wenn dein Mann einmal gegen dich ist, wenn er vergessen sollt', wer du eigentlich bist, da wend' dich nur an mich."

Durch den Bruder Landjäger und seine Großsprechereien war etwas Bedrücktes auf der ganzen Hochzeit. Erst Tags darauf, als die beiden jungen Eheleute allein in ihrem neuen Hause waren, ging ihnen die volle Glückseligkeit ihrer Herzen auf.

Der Vater Sebs hatte in jeder Weise, außer in Bezug auf Zilge richtig prophezeit. Seb war dem Glaser[1], Schreiner und Hafner Geld schuldig geblieben, aber schon am ersten Tag seiner Ehe ergab sich ein glückliches Ereigniß. Der Ziegler machte

1. Glaser. Le suffixe er forme des noms d'agents avec des verbes et des noms communs et des noms propres de villes et de pays. Parmi les noms les uns prennent et les autres rejettent l'inflexion : Maler, Prahler, Hafner, Harfner, Bäcker, Schläfer, Römer, Holländer, Engländer, Ausländer, Frankfurter, Weimarer, Prager.

mit Seb den Accord zum Bau einer neuen Hütte, und Andere sprachen von Häuserbauten, die sie ihm übergeben wollten; das lustige Häusle, das er allein hingestellt hatte, brachte ihm Ehre und Vertrauen, und er redete es sich selbst als eine Kleinigkeit aus, daß es einen geheimen Schaden hatte.

Seb hatte den Gedanken nicht in sich aufkommen lassen, aber er war ihm doch manchmal durch den Sinn gefahren, daß Zilge vielleicht durch ihr Bedrängen auf ein eigen Haus seine Handwerksehre zu Grunde gerichtet haben könne; jetzt zeigte sich das Gegentheil, und er sagte ihr das dankbar ohne ihr den Vorgedanken mitzutheilen. Zilge war doppelt glücklich, daß die Erfüllung ihres eigenen Wunsches noch nachhaltige Folgen gehabt, an die sie kaum gedacht, jetzt aber erschien es ihr, als habe sie solche mit kluger Berechnung beabsichtigt; sie rühmte sich dessen, wenn auch bescheiden, und Seb ließ ihr gern diesen Ruhm.

Zilge war fleißig und heiter vom Morgen bis in die Nacht; die Hand, die mit dem silbernen Trauringe geschmückt war, schien noch flinker und unermüdlicher geworden. Sie wußte das Innere des Hauses so schön herzurichten, daß kein zweites im Dorfe so freundlich war.

Der Winter war mild, man konnte bis nach Neujahr im Freien arbeiten, man konnte die neue Ziegelei unter Dach bringen, in der nun Seb für ein anderes Haus die Steine meißelte. Aber auch Ungemach[1] kam in diesem Winter.

Der Vater Sebs ward schwer krank. An dem letzten Tage, als Viele sein Bett umstanden und er die arbeitsmüden Hände kaum mehr erheben konnte, hieß er alle Anwesenden hinausgehen, nur Seb sollte bei ihm bleiben. Und als dieser allein mit ihm war, richtete der Vater sich auf und sagte:

„Seb, bevor es Nacht wird, komm' ich zum großen Meister. Seb, jetzt horch, ich will dir was sagen: mir schadet's nichts

1. Ungemach, wie Unfall, Unglück, Unheil.

mehr, aber dir, dir kann's schaden; ich will Zeugen hereinrufen und will vor ihnen sagen, daß wenn deinem Haus was geschieht, ich daran Schuld bin, du nicht, du nicht. Ruf' die Leut'."

„Nein Vater, nein, Ihr dürfet nicht mit einer Lüge aus der Welt gehen, nein, die Sünd' lade ich nicht auf Euch und nicht auf mich," rief Seb, und der Alte legte seine zitternden harten Hände auf das Gesicht seines Sohnes und sagte: „Hast Recht, es wär' mir doch auch schwer geworden, und unser Herr Gott wird dir's vergelten."

Bevor der Abend niedersank, der den Handwerksburschen in die Herberge ruft, hatte der alte Maurer seinen Lebensweg vollendet.

Auf dem Dorfe ist es nicht Sitte, daß um den Tod der Eltern, die satt an Jahren scheiden, sich schwere Klage erhebt; eine gewisse Dumpfheit des Gefühls, mehr aber noch die natürliche Anschauung, daß die Eltern vor den Kindern aus dem Leben scheiden müssen, und dazu der Mangel der Gesellschaftspflicht, die da nöthigt, mit einem Schmerze zu prunken, Alles das läßt solche Ereignisse viel schneller vorübergehen und man kann den Sohn in den Kleidern des Vaters, die Tochter in denen der Mutter bald nach dem Tode fröhliche Wege wandern sehen.

Um so auffälliger war die ungewöhnliche Trauer Sebs, in die sich zu dem Gefühl der Verlassenheit noch das Bangen und eine drohende Selbstverantwortlichkeit mischte.

Er wies den Gedanken weit weg, daß er dem Vater die Schuld hätte aufbürden[2] sollen, und doch kam er bald wieder. Zilge suchte ihren Mann mit inniger Tröstung aufzurichten, aber es gelang ihr nicht, sie sagte ihm, es sei so beschieden, er solle nicht mehr haben als sie auch; sie sei ja auch elternlos. Er

1. Scheiden, fait schied, geschieden. L'ancienne forme du participe passé, gescheiden, se retrouve encore dans l'adjectif bescheiden que nous trouvons plus loin.

2. Aufbürden. Rac. bären.

konnte und wollte ihr für diese guten Worte nicht sagen, daß ihr Vater sich nicht mit dem seinigen vergleichen ließe. Erst als Zilge ihm sagte, daß die Leute seine Trauer als Reue über die Ehe mit ihr deuten müßten, schüttelte er gewaltsam alle Trauer ab, und Frühling und Arbeit halfen ihm darin getreulich als die besten Tröster.

In diesem Frühling konnte Seb nicht nur Gesellen annehmen, es trat auch ein Ereigniß ein, das, so klein es erschien, doch ihm und Zilge große Freude machte, ein Schwalbenpaar[1] nistete unter ihrem Dachsims[2], gerade über dem Fenster, wo Zilge stickte. Die fröhlichen Verheißungen, die seit uralten Zeiten sich an den Anbau des lieblich behenden Vogels knüpfen, erheiterten Zilge: da schlägt kein Blitz ein und Friede und Ruhe ist im Hause; der Ausspruch der ganzen Lebensfreude, die sie erfüllte, knüpfte sich an die Ankunft des Vogels. Seb hatte aber noch seine besondere Freude, die er nicht aussprach. Die Wahrnehmung, daß der Vogel unter seinem Dach nistete galt ihm als eine Gewähr, die alle Messungen zu Schanden machte; das Haus war wohlgebaut, denn der kluge fromme Vogel baut nicht unter ein Dach[2], das schwankend und unsicher ist. So waren die jungen Eheleute vom Kleinen aus und im Großen ihres ganzen Hausstandes heiter und werkthätig.

Am Abend desselben Tages, an dem das neue Haus gerichtet wurde, das erste, das Seb als Meister für einen Fremden baute, wurde ihm ein Sohn geboren, und Zilge war noch am Mittag beim Bauspruche gewesen.

Die ganze lustige Baugewerkschaft kam noch am späten Abend

1. Schwalbenpaar. Shakespeare a dit : Ces oiseaux ne suspendent le berceau de leur future progéniture que dans les endroits sûrs à l'air pur et agréable.

2. Dach. L'auteur a-t-il pensé à ces charmants vers de Shakespeare :

This guest of summer,
The temple-haunting martlet, does approve,
By his loved mansionry, that the heaven's breath
Smells wooingly here....
(*Macbeth*. Act. I, sc. VI.)

und sang vor dem Hause helle Lieder, die lustig das Thal hinab und von den jenseitigen Bergen wiederklangen. Zilge war nicht wenig stolz, da sie hörte, daß man ihr als „Frau Baumeisterin“ ein Hoch[1] und abermals ein Hoch ausbrachte.

Sie lächelte ablehnend, aber sie hörte es doch gern, wenn man sie fortan auch nur scherzweise Frau Baumeisterin hieß. Das war ein einträglicher und ehrenvoller Scherz, und einmal sagte sie sogar im Stillen zu ihrem Seb: Ein Mann, der Häuser bauen könne, brauche nicht mehr Maurermeister, er könne wohl Baumeister heißen; in dieser bösen Welt aber hätten die großen Herren alle schönen Titel für sich allein genommen.

Seb gab seinem erstgebornen Sohne den Namen des Schutzpatrons der Baugewerke: Johannes.

Die Schwalben vor dem Fenster zwitscherten, wenn Zilge ihr Kind in den Schlaf sang, und sie, die allezeit still und sinnend war, erweckte auf Einmal einen ungeahnten Schatz von Liedern, die ihr im Gedächtnisse schlummerten; sie sang sie dem Kind und sich selber zur Lust.

Und wenn Zilge bei der Arbeit still war, sangen ihr die Schwalben geheimnißvolle Weisen. Ja, man thut den Schwalben Unrecht, wenn man ihnen nur ein Zwitschern zuerkennt. Wenn sie so ruhig auf der Dachfirste[2] sitzen, schlingen sie Töne in einander, so innig, so aus tiefster Seele und so fein, daß es ist als sänge Jemand das schönste Lied, aber nur mit halber Stimme, nur für sich, nur in sich hinein. Sängen die Schwalben so laut wie die Nachtigall und Lerche, man hörte nur noch auf sie. Wird es einmal einen nie dagewesenen herrlichen Frühling geben in dem das leise halbstimmige Singen der Schwalben zum schmetternden Klange wird? Oder können sie nie aus voller Brust laut hinaus jubeln, weil sie doppelten Frühling und dop-

1. Hoch. Einem ein Hoch ausbringen, acclamer quelqu'un; porter un toast à quelqu'un.

2. Dachfirst, der über das ganze Gerippe fortlaufende oberste wagrechte Balken des Dachstuhls.

pelte Heimath und eigentlich Keines recht und einzig haben? ... Es ist das beste Zeichen einer von Sorgen befreiten und frohgeweckten Seele, wenn sie sich hinein versenken will in das geheimnißvolle Leben von Thier und Pflanze und sich selber drin vergißt.

Zilge konnte allerlei denken und grübeln, ohne doch je in ihrer Thätigkeit lässig zu sein, ja sie war emsiger als je, ihr stetes Denken und Arbeiten war darauf gerichtet, die Schulden, die sie noch vom Hausbau her hatten, abtragen zu helfen, und bevor das Töchterchen angekommen, war dieß gelungen. Das Haus war vollständig bezahlt und Vieles in dasselbe eingeschafft; wohlgemuther sah kein Ehepaar darein, und fröhlicher grüßte und dankte keins als Seb und Zilge, wenn sie Sonntag Morgens mit einander zur Kirche gingen und aus derselben heimkehrten. Dieser gemeinschaftliche Kirchgang ist oft eine selbstständige heilige Feier, der die eigentliche nicht gleichkömmt. Zilge sagte einst auf diesem Kirchgange zu Seb:

„Wenn ich so mit dir geh', jetzt vor Gott und der Welt dein und du mein, da ist mir's gar nicht als ob wir zwei Menschen wären und Jedes für sich allein gehen könnt'! Und jetzt können wir bald unsern Johannes mit nehmen und da sind wir dann Beide in Einem Stück. Und unser Haus hab' ich mit der Nadel und du mit dem Hammer aufgebaut. Man könnt' ein Räthsel drauf machen."

„Ich glaub' nicht, daß der Pfarrer mir was besseres sagen kann als du," erwiderte Seb lächelnd und noch in der Kirche auf ihren getrennten Plätzen schauten sie einander oft an.

Der Grund wankt.

Es war gegen den vierten Frühling, da regnete es wochenlang unabläßig, man sah die jenseitigen Waldberge den ganzen Tag nicht, die Tannen an der Westseite des Hauses sausten

und brausten unaufhörlich und ein brauner Strom stürzte am Hause die Wiese hinab.

Seb grub dem Wasser einen Graben, etwas entfernt von der Mauer; aber der Ziegler, dem die Wiese gehörte, that Einsprache: wenn das Wasser ungesammelt den Berg hinabrollte, tränkte es die Wiese, und jetzt riß es eine tiefe Schrunde[1] hinein, und floß unnützlich ab. Die Sache kam vor den Schultheiß und Seb war mit seinem besten Freunde im Widerstreit.

In einer Nacht schrie Zilge plötzlich auf, sie wollte gespürt haben, wie das Haus sich senke. Seb gestand ihr, daß das schon längst der Fall sei, er behauptete aber, daß nichts Neues geschehen, und beschwor nun seine Frau, ihre Wahrnehmung geheim zu halten, da sonst sein ganzes Ansehen und sein Erwerb[2] zerstört würde.

Zilge faßte ihre beiden Kinder in ihre Arme. „O Gott, meine Kinder! Wenn das Haus einstürzt" — jammerte sie.

„Und an mich denkst du gar nicht? fragte Seb erbittert.

„Ich denk' ja auch nicht an mich," erwiderte sie.

Seb ging unter heftigem Regengusse hinaus und sah, daß der Ziegler den Graben zugestopft hatte, so daß das Wasser wieder zerstreut abfloß; das ganze Haus stand ringsum wie in einem Bache. Er arbeitete nun aus allen Kräften, und als der Tag anbrach, zeigte sich, daß das Haus noch um ein Merkliches gewichen war.

Seb eilte zum Schultheiß, sein Ungemach ließ sich nicht mehr verhehlen, der Ziegler sollte ihm nun dafür einstehen, aber noch als er beim Schultheiß war, kam ein Bote und rief;

„Seb, geh' heim, dein Haus ist auseinander." Die Sturmglocke läutete, um unter dem Regensturze das ganze Dorf wach zu halten. Alles war um das Haus Sebs versammelt, und verzweifelnd sah dieser, wie das Haus mitten auseinander in

1. Schrunde, crevasse.— 2. Erwerb, gagne-pain.

zwei Stücke gefallen war, gerade in jenem Zwischenraume, zwischen dem Buchstaben S und Z war das Dach auseinander gerissen. Man eilte in das Haus, um die Frau und die Kinder zu retten und vom Regen triefend[1] brachte man sie heraus. Zilge schien ganz verwirrt und besinnungslos. Sie hatte keinen Versuch zu ihrer Rettung gemacht, sie sprach kein Wort, hielt ihre Kinder fest in ihren Armen und ließ sich dieselben von Niemand abnehmen. Erst als man ihr sagte, daß sie nicht mehr in das Haus zurückkehren dürfe, erst als ihr die Nachbarn anboten, daß sie bei ihnen wohnen möge, sagte sie:

„Soll ich denn nicht mehr in meinem eigenen Haus wohnen? in einem fremden?"

Der Küfer hatte eine hohe thurmartig zugespitzte Beuge Faßbretter neben dem Hause Sebs stehen, sie waren nicht zusammengestürzt, weil das Wasser durch die Zwischenräume durchfloß. Seb biß auf die Lippen, als der Küfer ihm selbstgefällig sagte: „Ich kann allem Anschein nach besser bauen als du."

Während man Zilge und die Kinder nach dem Nachbarhause brachte, wurden mächtige Stützen an das Haus angestemmt, daß es nicht vollends einstürze. Das Schreien und die Axtschläge tönten dumpf mitten im Regensturme.

Der blaue Frühlingshimmel spannte sich über die reichgetränkte, grünende Erde, die Schwalben kamen wieder, aber Seb riß denen an seinem Hause das Nest ein. Diese scheinheiligen Thiere hatten also doch gelogen! Sie sollten darum auch nicht mehr bei ihm wohnen. Sie umzwitscherten ihn wie vorwurfsvoll, während er sein Haus wieder zusammenrichtete, aber er war jetzt ingrimmig auf Alles in der Welt, was auf

1. Triefend. Le verbe triefen (troff, getroffen) suit aussi la conjugaison faible. A propos de ce verbe, Sanders dit : Die schwache Abwandlung überwiegt in der Sprache des gewöhnlichen Lebens, während der gehobne Stil die starke vorzieht; namentlich ist im gewöhnlichen Leben getrieft üblicher als das auch zu treffen gehörige getroffen. Comparez traufen et träufen qui sont toujours réguliers.

der Erde, in der Luft und im Himmel. Es hatte im wahren Sinne des Wortes Unglück auf ihn herabgeregnet. Bei dem Rechtshandel mit dem Ziegler hatte er nichts gewonnen als einen unversöhnlichen Feind. Mit knapper Noth hatte er vom Bauamt die Erlaubniß erhalten, sein Haus wieder aufzurichten, und noch schwerer ging es, eine Hypothekenschuld auf dasselbe aufzunehmen, um neu bauen zu können.

Die Bauverträge, die er für diesen Sommer abgeschlossen hatte, wurden ihm entzogen, und er wagte es nicht vor Amt deshalb zu klagen; ja die Bauten, die er schon ausgeführt hatte, ließen die Besitzer noch einmal gerichtlich besichtigen und mancher Uebelstand kam dabei zu Tage. Von Gesellenhalten war jetzt keine Rede mehr, er mußte froh sein, wenn man ihn selber als Gesellen annahm. Während er jetzt einsam arbeitete, und nicht mehr wie ehedem mit dem Vater, und doppelt schwierig, weil er ein verpfuschtes Werk einzurenken hatte, gingen ihm schwere Gedanken durch die Seele. Er mußte darüber nachdenken, wie es denn wäre, wenn er die letzte Handreichung des Vaters nicht abgelehnt hätte, und jetzt sah er auf einmal, daß das Rechtschaffene auch das Klügste ist. Läge auch die ungerechte Schuld auf dem Vater, er selber wäre dadurch doch nicht frei. Darum ist es doppelt gut, daß der Name des Vaters rein geblieben, und sein Segen wird nicht ausbleiben. Oft wenn Seb der Arbeit überdrüssig war, warf er seinen Hammer weg und nahm den vom Vater ererbten auf, und Alles ging so leicht von Statten, als ob ein Anderer für ihn arbeite.

Jeden Morgen, wenn er auf die Baustätte kam, seufzte er tief und ließ die Hände hängen. Jetzt mußte er jede Baufuhre bezahlen und fand dabei noch unwillige und höhnende Helfer. Sein ganzer Ruf, sein Glück und sein Besitzthum waren dahin, und alles Das, weil er sich hatte verleiten lassen, einen stolzen und eigenen Bau auszuführen. Ein längst erstorbener Keim rieb wieder neue Knospen. Er gedachte jetzt, daß sich Zilge

berühmt hatte, sie habe ihn zu dem Bau gedrängt, um seinen Ruf dadurch zu gründen. Er machte ihr nun darob Vorwürfe, daß sie ihn zum Hausbau verführt habe und als sie erwiderte:

„Ich bin unschuldig. Wenn du kein Haus allein bauen kannst, hättest es sollen bleiben lassen," da war er doppelt grimmig; auch sie verletzte seine Handwerksehre. Sie sagte zwar nur, was alle Leute sagten, aber eben das sollte sie nicht, meinte er, sie sollte sein Ungeschick für ein Unglück ansehen.

Als er dies mit Schmerz und Zorn darlegte, suchte sie ihn damit zu beschwichtigen, daß sie sagte:

„Vielleicht ist dein Vater selig schuld, du hast ihm immer zu viel gefolgt." Das hieß aber ein Feuer[1] mit Oel löschen wollen. Seb wurde über diese Rede noch ingrimmiger.

Oft war es ihm, als sollte er alles Handwerksgeschirr wegwerfen und in die weite Welt laufen; hier zu Land war sein Ruf auf ewig vernichtet, und er kam nie mehr zu seiner alten Festigkeit. Aber er blieb doch.

Von allen Bauverträgen, die ihm gekündigt worden, war ihm doch einer geblieben, nämlich das Umdecken des Kirchendaches und des Thurmes mit neuen glasirten Ziegeln.

Der Stiftungsrath hatte die Uebertragung an Seb aufrecht erhalten, obgleich bei seinen jetzigen Vermögensverhältnissen von der ausbedungenen vierjährigen Gewähr füglich nicht mehr die Rede sein konnte.

Kaum war das Haus nothdürftig hergerichtet und die Familie wieder eingezogen, als Seb sich an den Kirchenbau machte: er hoffte wieder frischer zu werden, wenn er nun wieder eine fremde Arbeit ausführte. Aber auch auf dem Kirchendach vergaß er sein Unglück nicht.

Die Wege der Eigensucht sind tief verschlungen. Seb wälzte immer wieder die wesentliche Schuld seines Ungemaches auf

1. Feuer... Cette métaphore se retrouve dans toutes les langues.

Zilge, als hoffärtige Bierbrauerstochter hatte sie ihn dazu verleitet, ein eigen Haus zu bauen. Freilich konnte er sich immer nicht verhehlen, daß ja Alles gut wäre, wenn er gut zu bauen verstanden hätte, und Zilge hatte keine Schuld daran, daß er seiner Unerfahrenheit vertraute und die Warnungen des Vaters überhörte; aber doch ließ ihn der Gedanke nicht los: das ganze Unglück wäre nicht da, wenn er nicht ein eigen Haus gebaut hätte. Wäre er seinem Plane gefolgt und hätte er nun sein Geld in einem Acker stecken, so könnte man es leichter wieder herauskriegen und sein Glück an einem andern Ort versuchen, die Welt ist ja so weit... Bei dieser letzten Wendung seines Nachdenkens hielt er oft still, und ihm schwindelte, nicht vor der sichtbaren Tiefe unter ihm, aber vor einer andern, die sich in ihm aufthun wollte. Und zu diesem innern Sinnen gesellte sich plötzlich ein äußeres Wahrzeichen.

Zu allen Zeiten hatte das zweiflerische und sorgenvoll bewegte Menschenherz sich gern aus dem umgebenden Naturleben, das sich in stetigen Gesetzen hält und bewegt, Rath und Richtung erholt.

Als Seb dem Storchennest auf dem Giebel nahe kam, starrte er lange darauf. Das Storchenmännchen war schon da, es säuberte das verlassene Nest und setzte es neu in Stand, es hungerte gern bei der Arbeit, und erst wenn Alles wieder in der Richte, und Nahrung wieder ringsum vollauf ist, fliegt es zurück und holt das Storchenweibchen. Das Weibchen in der Ferne klagt nicht und jammert nicht, denn es weiß, der Mann baut und sorgt in der Ferne und holt es zur Zeit...

Der Speisbub, der für Seb den Mörtel auf das Dach trug, hatte ihn schon zweimal angerufen, aber er hörte nicht und starrte auf das Storchennest. Endlich machte er sich wieder an die Arbeit.

Er verhöhnte sich und Zilge oft, indem er am Abend sagte: „Jetzt hast du doch kein eigen Haus, jetzt hat's die Hypotheken-

schuld." Selbst die wiederkehrende heitere Laune der Zilge mißstimmte ihn. Er sah darin den thatsächlichen Beweis, daß sie alle Schuld auf ihn wälze, und sich gar keinen Theil davon zuerkannte.

Auf schwindelnder Höh'.

Am Morgen als das Decken des Thurmes beginnen sollte, that Seb seine silberne Sackuhr aus der Tasche und hing sie an den Nagel.

„Warum thust das? Nimm sie nur mit," sagte Zilge.

„Ich hör' auf dem Thurm schon schlagen, und... man weiß nicht, es kann Einem was passiren, man... man kann sich stoßen."

„Seb, sei heiter, unser Herrgott hält doch seine Hand über uns —"

„Ja, er kann aber keinen Regen schicken, der mir die Hypothekenschuld abwascht."

„Mit Fleiß und Sparsamkeit können wir schon Manches abtragen, bet' nur recht, eh' du auf den Thurm steigst, und bet' auch, wenn du oben bist."

„Bet' du, du hast's an deiner Stickerei da geschickter."

„B'hüt' dich Gott, Seb, und gieb mir auch ein' Hand."

„Ich bin zu alt zu solchen Kinderpossen, du hast mich lang genug warten lassen."

Dennoch küßte Seb beim Weggehen die Kinder, und reichte auch Zilge die Hand. Zilge, die sonst keine Minute unnöthig von ihrem Stickrahmen aufstand, nahm das eine Kind auf den Arm und das andere an die Hand, und stand lange Zeit auf der Anhöhe hinter der Kirche und schaute hinauf zu ihrem Manne auf dem Thurme. Aber Seb schaute sich nicht um.

Es ist eine alte weise Regel der Dachdecker, daß sie nicht über sich und nicht unter sich schauen dürfen; blickt Einer nach

den ziehenden Wolken, so zieht es ihn unwillkürlich mit fort, hinein, hinauf in das wogende Wolkenmeer, und die Wolken treiben ein falsches Spiel, sie nehmen ihn nicht auf, die Erde läßt ihn nicht und zieht ihn zerschmetternd zu sich nieder.

Das aber thut sie auch, wenn der in der Höhe Schwebende hinabschaut auf die Erde, sein Fuß gleitet und er stürzt und zerschmettert.

Seb mußte immer an jenen grausenhaften Anblick denken, wenn er bald zwischen Himmel und Erde schweben wird, er greift aus und nirgends ein Halt, nirgends als im Tod...

Den Blick auf das Nächste geheftet, arbeitete Seb weiter, und das ist die sicherste Gewähr, man steht fest, als stände man auf ebenem Boden. Wie der Blick am Nächsten haftet, so hat auch der ganze Körper eine Ruhe und Sicherheit an ihm.

Tagelang war Seb auf dem Kirchthurm, und seine unheimlichen Gedanken verließen ihn nicht. Das alte Uhrwerk im Thurm, das im Innern mit einem Bretterdache gedeckt war, schnurrte und surrte, und wenn es eine Stunde anschlug, dröhnte es Seb durch Leib und Seele, aber immer sah er keinen andern Ausweg als den jähen Tod. Er liebte sein Weib und seine Kinder, aber er sagte sich, daß er ihr Elend nicht ertragen könne, und dazu noch die Unmacht ihnen zu helfen; starb er, und starb er im Dienste der Gemeinde, so mußten gute Menschen, ja die Gemeinde mußte sich der Verlassenen annehmen; bei eignen Lebzeiten wäre das nie geschehen, und er hätte das nie ertragen. Das stand fest.

Der Küster[1] rief eines Mittags Seb in die Glockenstube, er mußte zu einem Leichenbegängnisse läuten und fürchtete, daß es dem auf dem Thurm Arbeitenden Schaden thun könne. Seb stand in der Glockenstube, und um und um umdröhnt von den gewaltigen metallenen Klängen rannen ihm die Thränen aus den Augen und er wischte sie mit harter Hand ab.

1. Küster, du latin *custos*.

Als er wieder auf das Dach stieg, war es ihm, als müßte er jetzt sein Schicksal vollenden, aber der über dem Abgrund schwebende Geist wird oft an unscheinbar dünnen, seltsam verschlungenen Fäden gehalten. Die Leute sollen nicht sagen, der Seb habe weder eine Grundmauer legen, noch einen Thurm decken können; seine Handwerksehre mußte für ewige Zeiten fest stehen; er wollte nicht von einer halbfertigen Arbeit sich davonmachen. Er legte jeden Ziegel und strich jede Kelle Mörtel fest, daß sie für die Ewigkeit haften. Trauernd sollten die Menschen bekennen, was Seb für ein Mann gewesen.

Daheim redete Seb fast gar nichts, es war ihm unheimlich bei Weib und Kindern, er kam sich wie ein Gespenst vor, das hier noch umwandelte, er hatte sie ja verlassen, er verließ sie ja bald.

Am letzten Morgen ließ Seb von dem Küster die Thurmuhr stellen, er behauptete, daß er heute das Summen und Surren und gar das Schlagen nicht vertragen könne. Lautlose Stille lag nun über dem ganzen Dorf, als Seb auf das Thurmdach heraustrat, und wie heute keine Stunde schlug, so mußte Alles still daran denken, in welcher gefahrvollen Lage heute Seb schwebte.

Er war noch nicht lange an der Arbeit, als er plötzlich ein Klappern hörte, er schaute sich um — der Storch war mit seinem Weibchen angekommen und zeigte ihm unter seltsamem Verbeugen und in die Brust werfen das neu hergerichtete Haus und die ringsum frühlingsgrüne Welt; das war ein Schnattern und Klappern und ein bedächtig fröhliches Gethue[1], und jetzt flogen die Wandervögel auf. Halt! fast wäre unfreiwillig zur Wahrheit geworden, was Seb so lange als Vorsatz im Sinne hatte, er war ausgeglitten, er hielt sich nur noch am Vorsprunge fest. Er hatte dem Fliegen des Storchenpaares zugesehen, wie sie so

1. Gethue. Sanders définit ce mot ainsi : in Aeußerlichem hervortretendes, vielgeschäftiges Thun und Behaben.

wohlig in der Luft schwimmen, und ohne sich zu stoßen und zu schwingen ruhig schweben und wieder in schiefen Bogen ins Nest sich senken.

Als sich Seb wieder aufrichtete, belebte ihn plötzlich ein neuer Gedanke: Er hatte den Tod überwunden, er wollte leben und Zilge und dem Dorf zeigen, was er vermag; sie sollten eine Weile noch schlechter von ihm denken, dann aber — — Seb hielt sich mit beiden Händen fest und schaute hinaus in die weite mit Blüthenbäumen besäte Welt und in den blauen Himmel.

Lange schweifte sein Blick in der Landschaft umher, mit neugeborner Lust sie erschauend: dort drüben steht der Gemeindewald auf dem Berg, und hinter dem Berg thürmen sich andere, und Felder und Dörfer breiten sich weitaus, und näher! Wie still stehen die Bäume im wogenden Korn und als grüne Bänder ziehen sich die Gartenhecken dorthin, und dort das kleine Geschöpf, das mit den kleinen Thieren im Brachfeld pflügt, und hier unten der Ameisenhaufen, den man ein Dorf nennt. — Ein Narr ist, der sich aus dieser schönen Welt hinaustreiben läßt.

Seb suchte unter dem Häusergewirre sein eigen Haus, er fand es bald, er konnte es gar nicht begreifen, daß er sich da wieder in Noth und Sorgen hineindrängen sollte.

„Ich will ein größer Theil an der Welt haben,“ sagte er vor sich hin. —

Die Arbeit ging rasch von Statten. Der Schlosser und sein Geselle kamen mit dem neu vergoldeten Kreuze, Seb ließ es sich heraus reichen und steckte es auf die Thurmspitze. Die Schlosser nieteten das Kreuz im Innern fest, und als dieß vollendet war, ließ sich Seb die neuen Strümpfe und Schuhe herausreichen, die nach altem Brauch die Gemeinde dem geben muß, der das Kreuz auf den Thurm setzt. Seb schwang sich keck hinauf zu dem Kreuze, und abwechselnd es mit dem einen und dem andern Arme umklammernd, zog er hier hoch oben die neuen Schuhe und Strümpfe an. Er schaute nicht hinab, wo eine große

Menschenmenge versammelt war, er hörte nur von dort Jauchzen und Wehklagen, es war ihm, als hörte er seinen Namen rufen, bald in Angst, bald in Freude.

Wie zum Spott warf er seine alten Schuhe hinab auf das Dorf, schlüpfte durch die Lucke in die Glockenstube, füllte die Oeffnung aus und stand endlich wieder unten auf dem Boden unter der staunenden Menge.

Noch fühlte er sich wie taumelnd, aber mitten im Taumel triumphirte sein Herz, sie hatten Alle bewundernd einsehen gelernt, welch' ein muthvoller geschickter Mann er war; und sie sollten noch Weiteres, Unerwartetes kennen lernen. Zilge war nicht unter den Versammelten. In seinen krachneuen[1] Schuhen mit dem siegreichen Handwerkszeuge in der Hand ging Seb wie ein Siegesheld durch das Dorf.

Aus allen Häusern glückwünschte man ihm, als käme er von einer großen Reise, er dankte freundlich. Es war ein zweideutiges Lob, als ihm sein Nachbar der Küfer sagte: „Es scheint, du kannst besser in den Himmel als in den Boden bauen." Dennoch gab er ihm den Auftrag, andern Tages eine eingesunkene Gartenmauer hinter dem Hause herzurichten, da sonst aller Boden abrutschte. Seb sagte nicht zu und lehnte nicht ab.

Zu Hause traf er Zilge am Stickrahmen, sie beugte ihr Angesicht tief auf denselben und redete kein Wort. Er nahm die Taschenuhr vom Nagel und steckte sie wieder zu sich. Die ganze Welt hatte ihn triumphirend begrüßt, und nur Zilge sprach kein Wort.

Er wollte eben im Zorn darob die Stube verlassen, als er an der Thüre wieder umkehrte und fragte:

„Zilge, verdien' ich gar kein Wort?"

Sie antwortete nicht und stickte weiter.

„Red', verdien' ich gar kein Wort?" wiederholte er zornig.

1. Krachneu, forme curieuse pour ganz neu.

raffte mit einem schweren Seufzer sein Handwerkszeug zusammen. Er wußte es, das war seine letzte Arbeit im Dorfe. Er war jetzt los und ledig.

Am Morgen früh zog er seine Gemeindeschuhe an und sagte Zilge, daß er sich in der Fremde Arbeit suchen wolle; hier zu Land, wo er Meister sei und Gesellen gehalten habe, könne er nicht mehr als Geselle arbeiten. Zilge, die ehedem seinen Stolz gereizt hatte, daß er Meister werden und selbst Bauten aufführen solle, wollte jetzt diesen Stolz beschwichtigen, aber es gelang ihr nicht mehr und mit bangem Herzen ließ sie endlich Seb scheiden.

Er sagte ihr noch, wie viel sie von der Gemeinde für den Kirchenbau zu bekommen habe und hing seine Uhr, die er schon in der Tasche hatte, wieder an den Nagel. Zilge wollte, daß er sie mitnehme, aber er willfahrte[1] ihr nicht und sagte, sie könne sie verpfänden, wenn sie kein Geld mehr habe. Wiederum stolz schwur sie, daß das nie geschehen würde, und endlich ging Seb von dannen.

Die Kinder schliefen noch, das kleine Töchterchen mit seinen rothgeschlafenen Backen zuckte zusammen als er es küßte, und der Knabe Johannes, der unbewegt fortschlief, schrie noch als Seb die Hausthüre zumachte, plötzlich:

„Vater, bleib' da!“

Seb reichte noch Zilge die Hand, preßte die Lippen zusammen, und fort rannte er, als jagte Jemand hinter ihm drein.

Ein Bauer, der am frühen Morgen seine Wiesen im Thale wässerte, sah den Seb wie er lange dem Storchenpaare zuschaute, das gemächlich steif und stillernst durch die Wiesen stelzte,[2] die Füße hoch hob, und mit Kopf und Hals stets rechts und links

1. Willfahrte. L'infinitif est willfahren et quelquefois aussi willfahrten. Willfahren appartient à la conjugaison faible : willfahrte, gewillfahrt ou willfahrt, zu willfahren, rarement willzufahren. Comparez willfährig.

2. Stelzte, de stelzen.

nickte. Als der Bauer den Seb anrief, sagte dieser: „Ich geh auch in die Fremd' und komm' vielleicht vor dem Winter oder Frühjahr nicht wieder." Der Nachbar Küfer traf den Seb in der Stadt, und ihm gab er den ausdrücklichen Auftrag, seiner Frau die Botschaft zu bringen, sie möge keine Sorgen haben, wenn sie vielleicht lange nichts von ihm höre.

Das waren die letzten Nachrichten, an denen Zilge lange ihr Hoffen und Harren[1] befriedigen mußte.

Siebenmal einsam.

Schon am ersten Tage nach Sebs Abwesenheit hatte Zilge fast keine Ruhe mehr am Stickrahmen, ja, was ihr seit Jahren nicht geschehen, traf ein, sie mußte die Arbeit eines Tages wieder auftrennen, und da sie keinen Tageslohn entbehren[2] konnte, mußte die Nacht das Verfehlte wieder einbringen.

Sie hatte stets einen halben Gulden besonders gelegt, damit sie den Brief gleich bezahlen könne, den Seb ihr aus der Fremde schicke, und sagte sie sich auch wieder, daß er von seinem Verdienst den Brief frei machen könne, sie rührte das Geld nicht an. Oft mußte sie in überwallender Empfindung sich aufrichten, wenn sie daran dachte, wie lieb sie doch ihren Seb hatte, und sie machte sich Vorwürfe, daß sie ihm das nie so gezeigt; sie beruhigte sich aber bei dem Gedanken, daß sie bei seiner Heimkehr ihm den Himmel auf Erden schaffen wolle. Sie sah jetzt die

1. Harren, attendre (synonyme warten, ausdauern). On rattache ce mot à hart, dur, comme le latin *durare* à *durus* d'où notre français *durer*. Harren est suivi du génitif sans préposition, ou de l'accusatif avec la préposition auf. — Hoffen und Harren macht Manchen zum Narren est un proverbe souvent employé.

2. Entbehren, synonymes mangeln, ermangeln, entrathen, missen, vermissen. Entbehren est formé de l'ancien behren (bären), porter, et de ent, et signifie littéralement : emporter, enlever, quelque chose qui a été emporté et dont on est privé. Entbehren gouverne aujourd'hui l'accusatif.

Rechtschaffenheit und den Biedersinn Sebs in vollem Glanz, und wie getreu und sparsam er war, und wie er sie hoch hielt. Keine Frau weit und breit hat einen bräveren[1] Mann. Ja, sie schalt sich innerlich, daß sie nach Vollendung des Kirchendaches ihn nicht gelobt habe, sie hatte ja selber diesen übermüthigen Ehrgeiz in ihm gepflegt.

Während sie sonst den verdienstloseren, Oel und Holz verzehrenden Winter fürchtete, freute sie sich jetzt darauf; da kehrt Seb heim, und sie sah oft staunend auf die Kinder, sie war jetzt sehnsüchtiger nach ihm, als da sie Braut gewesen. Ihr Herz pochte so heftig, wie an jenem Abend, nachdem sie ihn Tags vorher zum Erstenmal geküßt; alle Küsse, die ihr Seb je gegeben, entbrannten jetzt wieder auf ihren Lippen, und leise und verstohlen sang sie sich jetzt am Stickrahmen die Lieder, die sie einst mit ihm gesungen. Der kleine Johannes hütete sein Schwesterchen gut, und Zilge hatte viel Zeit zum stillen Denken und Grübeln[2]. Wenn der kleine Johannes am Abend betete und den Vater in den Schutz Gottes befahl, sprach sie dem Kinde immer die Worte leise nach, und oft in stiller Nacht schaute sie stundenlang zum Fenster hinaus über die Wiese nach den jenseitigen Waldbergen, die waren noch dunkler als die Nacht. Zilge war es oft so bang, daß sie fast laut aufschrie, und doch schalt sie sich wieder wegen dieses ungerechten Zagens; sie zwang sich zur Munterkeit. Als aber der erste Schnee fiel, wurde sie plötzlich tief traurig, sie beredete sich, daß wohl in den wärmern Ländern noch heller Herbst sei, aber immer mehr sagte ihr eine innere Stimme: er kommt nicht, er kommt nie mehr, du bist einsam und verlassen... Sie wollte diesen Gedanken wieder ausreißen, er sollte sie nicht hindern, ihrem Manne mit Liebe

1. Bräveren. Brav au comparatif fait plus souvent braver que bräver. De même blaß fait blasser ou bläßer, etc.

2. Grübeln, creuser. Nous disons familièrement *se creuser la tête*. Grübeln vient de graben et ne s'emploie qu'au figuré.

habe ihn bis zur Hochzeit lange warten lassen, jetzt könne sie nachher auch sich daran gewöhnen. Zilge bat und beschwor ihn, mit ihr keinen Faschingsscherz zu treiben; darauf ward der Mann böse, ließ sie stehen und mengte sich wieder unter das lustige Gewimmel. Auf dem Heimweg war es Zilge einmal, als müsse sie auch in die weite Welt stürzen. Warum war sie allein festgebannt? Waren denn die Kinder nicht so gut die seinen wie die ihrigen? Da überlief es sie plötzlich eiskalt und bis ins Herz hinein schauerte sie, und sie stieß in die schneebedeckte Welt hinein einen gräßlichen Fluch gegen ihren Mann aus. Ein wirbeliges Taumeln, eine Schlafsucht ergriff sie, daß sie mit starren Händen sich die Augen rieb, aber der Schlaf wollte sie überwältigen, schon wollte sie sich niederlegen, da schoß sie auf: schlief sie hier ein, war sie des Todes. „Meine Kinder! Meine Kinder!" rief sie im Weiterschreiten, und rannte aus voller Macht dahin, bis sie endlich ihre Schritte mäßigte. Zwiefach arm kehrte Zilge wieder heim, sie war verlassen und von Haß erfüllt. Und doch, als sie von fern ihr Häuschen wieder sah, überkam sie ein gewisses Gefühl der Geborgenheit[1]; draußen ist die Welt so kalt und starr, da ist doch eine warme sichere Stätte, da bist du daheim und mit Fleiß und Ergebung wird sich Alles ertragen lassen. „Gott sei Lob und Dank, daß ich gesund bin," sprach sie vor sich hin und faltete die starrkalten Hände. Als am Abend der kleine Johannes in sein Nachtgebet den Vater einschloß, fuhr sich Zilge mit der Hand über die sträubenden Haare: Das Kind segnete Den, dem sie heute geflucht, der ganze Jammer ihres Lebens sprach sich da aus, Segen und Fluch, Liebe und Haß stritten mit einander. Was wird die Oberhand behalten? ...

Der Morgen nach einem erfahrenen Ungemach erweckt

1. Geborgenheit. Les noms en heit et keit sont formés d'adjectifs ou de participes. Aux participes on ajoute toujours heit : Gelegenheit, Gewandtheit, Gediegenheit, Erfahrenheit.

doppelte Pein, und doch hat sich dabei der erste grelle Schmerz im Schlaf geklärt. Zilge wußte nun, was sie zu ertragen hatte, und nur eine Weile konnte sie sich der schmerzgelähmten Mattigkeit hingeben, die Alles absichtlich noch mehr vorkommen läßt, und sich fast dessen freut, daß Schlag auf Schlag das Schicksal peinigt.

Am ersten Sonntag, nachdem sie die Gewißheit ihres Unglücks hatte, durchblätterte sie das Gesangbuch hin und her, endlich stand sie auf und sagte:

„Da stehen Lieder und Gebete für alle Leiden und Krankheiten, für meines nicht; das ist unerhört, das hat noch keine Menschenseele erlebt.“

Zilge erinnerte sich jetzt, daß ihr Mann ihr die Gemeindeversorgung in Aussicht gestellt; ihr Ehrgefühl und ihr Stolz erhob sich, sie wollte der Welt zeigen, wer sie sei, und es erschien ihr als eine erquickende Rache an Seb, er mußte es doch einst erfahren, daß sie ohne ihn das Haus im Stand gehalten, sein böser Vorsatz, sie ins Elend zu stürzen, sollte zur Lüge werden. Allem, was Zilge nun sann und unternahm, lag das Gefühl des Hasses gegen ihren Mann zu Grunde, sie verschloß das aber in sich vor fremden Menschen, nur manchmal konnte sie nicht umhin, gegen die Kinder ihrem Herzen Luft zu machen.

Der Frühling kam, er brachte keine Wasserfluthen mehr, die Störche waren wieder da und ein Schwalbenpaar nistete wieder über dem Fenster Zilge's. Zilge lebte ruhig und still. Nur zwei Vorkommnisse[1] plagten sie vielfach. Wenn sie über die Straße ging, fragte sie Jedermann: „Hast noch keine Nachricht von deinem Seb?“ Die Menschen hielten sie für herzlos, weil sie nicht Jedem den Gefallen that, mit der ganzen Ausbreitung ihres Kummers darauf zu antworten, und man glaubte

1. Vorkommnisse. Le simple Kommniß ou Kommnis n'est plus usité. Outre Vorkommniß on trouve encore les composés Abkommniß, Uebereinkommniß. et quelques autres.

es ihr doch nicht, daß Seb nicht in heftigem Zank von ihr gegangen sei. Ja, Manche glaubten ihr Mitleid nicht anders bezeugen zu können, als indem sie ihr vorhielten: „Wie wird's deinen armen Kindern gehen, wenn du einmal krank wirst?" Am erbittertsten war aber Zilge, wenn man ihr vorwarf, wie unklug es von ihr gewesen, daß sie sich ehedem nicht besser in die Launen der Küferin gefügt hatte, sie wäre an Kindesstatt angenommen und Haus und Äcker der Küferin wären nicht verfremdet worden an die Verwandte von Weitingen.

Viel schwerer konnte Zilge der Störung ihres Bruders, der nach der nahen Amtsstadt versetzt war, wiederstehen; er wußte seine Schwester nicht anders zu trösten, als indem er Feuer und Flammen gegen Seb spie und ihm alles Schlechte nachsagte, und dazu hatte er noch Streit mit Zilge, weil sie das nicht dulden wollte. Er schwur, Seb „mit Gusto"[1] krumm zu schließen, wenn er ihn fahnde[2]; er prahlte mit der Kenntniß des Amtsstyls, indem er ihr den Steckbrief vorsagte, den er gegen Seb erlassen wolle, aber Zilge behauptete, daß Niemand dazu ein Recht habe, als sie, und der Bruder kam mit der Zeit oft ins Dorf, ohne sie heimzusuchen. Der Pfarrer kam auch bisweilen zu Zilge und lobte sie wegen ihrer milden Ergebung und ihrer ehrenhaften Thätigkeit. Sie nahm das Letzte, das sie verdiente, eben so an, wie das Erste, das sie nicht verdiente. Niemand sollte wissen, was in ihr vorging.

Die traurigste Zeit war für Zilge Pfingsten[3], und die hellen Sommertage. Da sitzen Nachmittags die Frauen unter einem Nußbaum, oder vor einem Hause auf der Bank und plaudern allerlei. Zilge war so viel allein, daß sie an diesen Tagen sich

1. Mit Gusto, avec bonheur.
2. Fahnde, terme de jurisprudence.
3. Pfingsten. Le mot vient du grec πεντεκοστή, le cinquantième jour; c'est en effet la fête qui se célèbre le cinquantième jour après pâques. On dit das ou die Pfingsten. Pfingsten ist da; bis Pfingsten; auf alle Welt das schöne Pfingsten lacht; am nächsten Sonntag, an der heiligen Pfingsten, etc.

auch zu den Menschen gesellen mußte, aber sie wußte nicht wohin; sie gehörte nicht zu den Mädchen, nicht zu den Frauen, und nicht zu den Wittwen. Das stille ewige Insichhineinleben hatte ihre Empfindung krankhaft geschärft, und jetzt gab ihr doch die Welt eine, wenn auch nicht wohlthuende Heilung. Zilge gewahrte bald, wie die Unempfindlichkeit und Theilnahmlosigkeit der Menschen doch auch ihr Gutes hat. Die Welt nahm ihr Schicksal viel unbefangener, viel nüchterner: sie ist eine verlassene Frau, das ist schon oft dagewesen, und wird noch mehr kommen. Diese Nüchternheit der Welt hat Anfangs etwas furchtbar Erkältendes, allmälig stellt sich aber die Erkenntniß ein, daß die Welt fremdes Ungemach[1] alsbald so faßt, wie man es im Verlauf der Zeit doch selber auch nehmen kann und muß. Zilge war Anfangs erstaunt, daß man sie nicht darüber schalt und höhnte, sondern es natürlich fand, wenn sie auch einmal unwillkürlich lachte und scherzte, und manchmal erschien es ihr selbst, als ob ihr Ungemach gar kein so außerordentliches wäre. Man sprach von Wiedergekehrten, und wie doppelt glückselig die Menschen dann miteinander wurden. Wenn Zilge das hörte, gab es ihr einen Stich durch's Herz: ein heimliches Labsal, der Haß gegen ihren Mann sollte ihr dadurch entrissen werden, und doch konnte sie sich des Einflusses nicht erwehren. Es gab Stunden, wo ihre Wangen glühten, und sie sich dachte, daß sie ihren Mann mit offenen Armen empfangen würde, und wieder andere, wo sie die Zähne knirschte, und ihn erwürgen wollte, wenn sie ihn wiedersah.

Von Zeit zu Zeit klopfte Zilge die Sonntagskleider ihres Mannes aus, die er daheim gelassen hatte. Die Leute riethen ihr, diese Kleider zu verkaufen, aber sie konnte sich dazu nicht verstehen. Tief erschreckt wurde sie aber einst, als sie mit dem Kleiderausklopfen beschäftigt, den kleinen Johannes sagen

1. **Fremdes Ungemach.** Un moraliste a dit : Nous avons toujours assez de force pour supporter les maux d'autrui.

hörte: „Nicht wahr Mutter, wenn der Vater da wär', thätest ihn auch so ausklopfen, wie den Rock da?" Zilge schauderte vor dem, was sie und vielleicht auch Andere in die Kindesseele gepflanzt hatten, aber sie konnte es nimmer ausjäten.

Im dritten Herbst kam ein Brief von Ausgewanderten aus Amerika, worin es hieß, daß Seb auch dort sei und viel Geld verdiene. Wieder bestürmten wechselnde Gefühle das Herz Zilge's, aber der Unmuth behielt die Oberhand. Konnte Seb nicht selbst schreiben oder etwas schicken? Sie wollte ja gern seiner in Geduld harren. So oft nun Jemand kam und von Amerika sprach, jammerte Zilge viel und es war ein seltsamer Treffer, daß der kleine Johannes auf die Frage: „Wo ist dein Vater?" immer antwortete: „In Jammerika [1]." Er ließ sich nicht dazu bringen, das Wort richtig auszusprechen, und die Leute erlustigten sich zuletzt daran; und im Dorfe sagte man eine Zeit lang nie anders als: "Jammerika."

In demselben Winter kam in der That auch ein Brief von Seb aus der neuen Welt. Er traf Zilge am Krankenbett ihres Töchterchens und der Brief enthielt nach einer Schilderung vieler Mühsal nichts als die Tröstung, daß es ihm jetzt besser ergehe und er Zilge bald hole. Das ganze Dorf kam nach und nach um den Brief zu hören und zu lesen, und als der Nachbar Küfer las, daß Seb seine Frau darin erinnerte, wie der Storch auch zuerst allein fortfliege und dann sein Weibchen nachhole, sagte er nicht uneben:

„Das ist kein Vergleich, die Storchen [2] geben jedes Jahr ihre Kinder aus, der Mensch aber muß sie lang ernähren, ehe sie sich selber ernähren können."

Auch der Bruder Landjäger stellte sich wieder ein, und dießmal konnte ihm Zilge nicht wehren, daß er auf Seb schimpfe,

1. Jammerika. Amerika, ainsi prononcé forme un poignant jeu de mot quand on songe à la situation de notre héroïne à laquelle le mot Jammer s'applique si j stement.

2. Storchen est pour Störche.

weil er nicht für einen Kreuzerswerth geschickt hatte. Seb hatte versprochen, bald wieder zu schreiben, worauf man ihm dann antworten könne.

Das Kind genas und Zilge mußte n n die Nächte hindurch arbeiten, sie schüttelte oft den Kopf, wenn sie des Wiedersehens gedachte. „Du kommst zu spät,“ sprach sie dann oft vor sich hin; sie dachte an ihren Tod und die Erkaltung ihres Herzens.

Neues Ungemach kam, Zilge konnte nicht mehr sticken, ihre Augen wurden krank, und dabei klagte sie dem Arzte, daß sie sich oft wie besessen vorkäme, sie habe so schwere Gedanken, daß sie oft aus dem Schlaf laut aufschreie, und es ihr am hellen Tage manchmal vorkäme, als müßte plötzlich Jemand die Thüre aufreißen, und ihr mit einer Axt das Hirn einschlagen. Der Arzt wußte kein anderes Mittel, als daß sie die sitzende Lebensweise aufgebe.

Zilge verstand sich nicht auf die Feldarbeit, eine Fabrik war nicht in der Gegend, sie faßte aber dennoch einen raschen Entschluß.

In unserer wohlregierten, allseitig beschützten Welt bedarf aber jede aus der Linie gehende Thätigkeit der amtlich gestempelten Erlaubniß. Der Schultheiß, bei dem sich Zilge ein Leumundszeugniß[1] holen mußte, billigte ihren Entschluß, daß sie Lumpensammlerin werden wolle, er rieth ihr aber ihr Häuschen zu verkaufen, denn so lange sie das hatte, mußte sie neben den Zinsen für die Hypothekenschuld auch noch Gemeinde- und Staatssteuern bezahlen. Zilge, die nichts hatte als ihrer Hände Arbeit, um sich und ihre Kinder zu ernähren, mußte Steuern zahlen zur Erhaltung der Gerichte, der Militärmacht und des ganzen sogenannten Staatsorganismus. Sie konnte aber doch ihr Haus nicht aufgeben, schon der Gedanke daran war ihr, als würde sie mit ihren Kindern auf die Straße gesetzt; sie

1. Leumundszeugniß, certificat de bonne vie.

hatte sich ihr Lebenlang nach einem „eigenen Unterschlupf“ gesehnt, lieber wollte sie sich nur halb satt essen, ehe sie solchen aufgab.

Mit knapper Noth kam sie bei ihrem ersten Schritt in die fremde Welt straflos davon. Als sie das ausgestellte Patent, das sie zum Lumpensammeln ermächtigte, bezahlen sollte, ergoß sie sich in heftigen Worten: warum sie denn seit Jahren Steuern bezahle, daß sie nun, wenn sie einmal das Gericht brauche, nochmals Blutgeld dafür geben müsse? Der Amtmann antwortete nicht, er zog an einer Klingel, ein Landjäger trat ein; glücklicherweise war es eben der Bruder Zilge's, dessen Fürsprache es nun gelang, daß ihr die Strafe des Einsperrens erlassen wurde. Zilge hörte zu ihrer Verwunderung zum Erstenmal die Entschuldigung, daß es ihr nicht ganz geheuer im Kopfe sei.

Zilge freute sich mit dem Patente, als hätte sie damit ein großes Glück errungen, denn eine mühsam errungene Möglichkeit muthet oft schon an wie eine Erfüllung. In der That war sie nun auch heiterer als je auf ihren Wanderungen durch die Dörfer, und der Gewinn war rascher, als mit der langsamen Nadel am Stickrahmen. Die Leute waren überall freundlich gegen sie und wenn sie sich auch anfangs dessen schämte, fühlte sie doch bald ihre Kräfte wieder wachsen bei manchem nahrhaften Bissen, den man ihr schenkte. Manche Mitleidige sagten ihr noch, wie schön und stolz sie einst gewesen sei, und sie lächelte still dazu, wobei die Leute sie immer mit einer gewissen unruhigen Scheu betrachteten. Am Abend trug Zilge neben der Last auf ihrem Rücken noch immer einen Handbündel allerlei Eßwaaren heim, und sie freute sich mit ihren Kindern, die sie den Tag über beim Nachbar Küfer gelassen.

Auf ihren einsamen Gängen mußte Zilge immerdar ihres Mannes gedenken und wenn sie in ein Haus kam, zuckte ein eigenthümliches Lächeln über ihr Antlitz, wenn man sie scherz=

weise „Frau Baumeisterin“ nannte, sie aber sagte nie etwas darauf.

Man sprach da und dort davon, daß viele Ausgewanderte sich in Amerika zu einem Kriege hätten anwerben lassen, und viele beim Bau der Panama-Eisenbahn gestorben seien. Zilge war es, als ob die Leute wüßten, daß ihr Mann nicht mehr am Leben sei, obgleich man ihr das stets ausredete. Die Leute sahen sie aber immerdar so wunderlich an. Was hatte das zu bedeuten?

Zilge, die ehedem nicht in Sonnenhitze, nicht in Frost vor das Haus gekommen war, scheute jetzt kein Wetter, und mit einer sich stets gleichbleibenden Hast und Unruhe wanderte sie von Haus zu Haus, von Dorf zu Dorf, und ihre Mühe brachte erfreuliches Erträgniß. Im stillen Denken über Feld und durch den Wald setzte sie sich oft auch Termine, indem sie, ihres Mannes gedenkend, sagte: „Wenn er bis da und da nicht heimkömmt, so sind wir Beide verloren, er und ich, auf ewig geschieden.“ Er kam nicht und sie war nur froh, daß sie diesen Vorsatz gegen Niemanden ausgesprochen, als zu sich selber, sie konnte den Termin wieder weiter hinausrücken, und sie that es und malte sich's glückselig aus, wie sie ihm vergebe. Sie legte einmal mehrere Wochen den silbernen Trauring ab, den sie von Seb an der linken Hand trug, aber wenn sie in ein Haus kam, verdeckte sie mit ihrer rechten Hand die linke, und da Niemand bemerkt hatte, daß ihr etwas fehle, zog sie still den Ring wieder an. Nur der kleine Johannes hatte Acht darauf, denn er fragte: „Hast deinen Ring wieder gefunden?“

Als aber Sommer und Winter vergingen, und keine Nachricht, nichts kam, setzte sich wieder eintöniger Haß in ihr fest. Er war es ja, der sie so in die Welt hinaustrieb. Wie kann er das je wieder entgelten?

Im Vorfrühling schritt sie einst im Regensturm die Straße am Neckar dahin, der Wind wollte sie umreißen und machte

ihr die regentriefenden Wangen glühen, da stand sie plötzlich still und plötzlich überkam sie, als müßte sie sich hinabstürzen und den Tod suchen in den Wellen; aber sie jagte rasch davon, und als sie heimkam, bat sie den Lehrer, ihr doch den Johannes auf einige Tage aus der Schule zu entlassen, daß er mit ihr gehe; sie gestand nur halb, wovor sie sich fürchtete, aber der Lehrer willigte doch ein. Im Geleite des Knaben, der ein Bündel trug, erfuhr sie nun immer mehr, welch eine Hässigkeit gegen den Vater in der Brust des Kindes sich festgesetzt hatte; er erzählte ihr, wie der Ziegler ihm gesagt: Seb habe in Jammerika eine Schwarze geheirathet und wolle nichts mehr von seiner Frau und seinen Kindern hören. Zilge gab sich viele Mühe, den Vater zu loben, aber es wollte ihr bei ihrer Gemüthsstimmung nicht gelingen.

Eines Mittags suchte sie im Weitinger Walde unter einem Ahornbaum mit ihrem Knaben Schutz vor einem Platzregen. Mutter und Kind standen an den Stamm gelehnt, die Tropfen fielen so schwer nieder durch die Zweige, es raschelt auf den vorjährigen Blättern am Boden allezeit, als kämen Schritte von allen Seiten; in den Wipfeln saust es, und drunten der Neckar rauscht, und es läßt sich nicht mehr unterscheiden, was ist Waldessausen, und was ist Stromesbrausen. Der Kuckuck hat noch kaum vor einer Weile gerufen und dabei so seltsam gelacht; ja, wer ihn tief im Walde belauscht, kann ihn hören wie er lacht: jetzt ist er auch still.

„Ich möcht' nur auch den Kuckuck einmal sehen,“ sagte der kleine Johannes.

„Laß ihn, dein Vater ist auch ein Kuckuck.“

„Warum?“

„Ich weiß schon warum, du brauchst nicht Alles zu wissen. Wenn du und dein Schwesterle nicht wär', da hätt' man mich schon da unten am Mühlrechen ausgefischt.“

„Wie denn?“

„Ich hätt' mich verträukt."

Eine Elster huschte plötzlich über Zilge tiefer in den Wald hinein, als hätte das böse Wort sie verscheucht; den Vogel gewahrend wurde Zilge seltsamer Weise plötzlich inne, was sie gethan, sie pflanzte ja neue unheilvolle Gedanken in die Seele des Kindes; sie gab ihrem Bruder Recht, der sie für irrsinnig erklärt hatte, sie nahm fortan den Knaben nicht mehr mit auf ihren Wanderungen.

Jahr an Jahr verlief; man hörte nichts von Seb. Die Storchen kamen und gingen, die Menschen freuten sich, daß die Bäume blühten und das Ackerfeld grünte, und freuten sich, als die Saaten dürr und reif wurden und die Bäume voll Früchte hingen; nur Zilge blieb allezeit still und in sich gekehrt. Man hörte nichts von Seb. Zilge harrte nicht mehr und dachte nicht mehr. Sie versuchte es, ihre alte Thätigkeit wieder aufzunehmen, aber sie hatte keine Ruhe, und lässig und still ging sie nun ihrem Erwerbe nach.

„Ich bin siebenmal einsam," klagte sie am Pfingsten, als es sieben Jahre geworden waren, seitdem Seb sie verlassen. Zilge war mit Steuern und Zinsen rückständig geblieben, sie mußte oft auf das Rathhaus, darüber manchen Tag versäumen und gerieth immer mehr ins Elend.

Seb wurde nun doch in den Zeitungen ausgeschrieben und nach Gesetzesgebrauch aufgefordert, binnen dreißig Tagen sich zu gestellen, widrigenfalls ihm wegen des eingeleiteten Gantverfahrens [1] ein Abwesenheitspfleger gesetzt werde. Zilge sah dem letzten Schlage, den sie bisher mit aller Macht abgewehrt hatte, jetzt gleichgültig entgegen.

1. Gantverfahrens, formé de Verfahren, procédé, et de Gant, vente, à l'encan par la justice. Gant, du latin *in quantum*, rappelle l'italien *incanto* et le français *encan*.

An die große Glocke.

Es war ein heller Herbstabend, die Schwalben sammelten sich in Schaaren, und strichen in großen Flügen dahin; vor den Häusern saßen die Bauern und dengelten die Sensen, um das Oehmd[1] zu schneiden; das war ein Klingen und Hämmern durch das ganze Dorf, daß man kaum das Abendläuten hörte.

Vor dem Rathhaus spielte ein Trupp Knaben laut jauchzend das sogenannte Habergeisspiel[2], des Maurer Sebs Johannes war auch unter ihnen. Da tönte eine wohlbekannte Klingel durch das Dorf, die Dengelnden hielten eine Weile an und hörten den Ausruf des Dorfschützen, dann hämmerten sie wieder weiter. Den Knaben am Rathhause mußte zweimal Stille geboten werden, bis sie ruhig waren, daß man hören konnte, wie der Schütz nach dreimaligem Klingeln von einem großen Bogen las: „Aus der Gantmasse des Maurermeisters Eusebius Groler, genannt Maurerseb, und seiner Ehefrau Cäcilia, geborene Künzle, wird deren allhier an der Winterhalte belegenes einstöckiges Wohnhaus morgen nach der Nachmittagskirche im Aufstreich zum Erstenmal öffentlich versteigert.“

Der Schütz ging gravitätisch weiter und man hörte ihn bald wieder vor einer andern Häusergruppe schellen.

Die Knaben schauten alle auf Johannes, der mit niedergeschlagenem Blicke dastand, seine Lippen zuckten; bald aber ging das Necken der Kameraden los:

„Jetzt wird euch euer Häusle verkauft. Dein Vater hat eine Schwarze geheirathet.“

So zwitscherten die Jungen, wie die Alten sungen[3]. Johannes schlug um sich auf Jeden, der ihm nahe kam, dann rannte er

1. Oehmd, plus souvent Grummet.

2. Habergeisspiel, ou simplement Habergeis, désigne une sorte de jeu de toupie.

3. Sungen pour sangen.

laut heulend das Dorf hinauf und stand nicht still, wenn ihn Manche fragten, warum er weine; er rannte unaufhaltsam fort heim zu seiner Mutter. Zilge stand in der Küche und schnitt Brod für eine Suppe: „Mutter gieb mir das Messer," schrie Johannes, „gieb's mir. Wenn der Vater kommt, stech' ich ihn mit todt."

Zilge entfiel im Schreck dieser Worte das Messer aus der Hand, sie wies den Knaben stark zurecht, in ihrem Innern aber trauerte sie tief, da sie nun immer gräßlicher wahrnahm, welch ein Kind sie mit ihrem Hasse groß gezogen. Und dennoch wälzte sie die Hauptschuld auf Seb. Sollte ein so schlechter Vater ein braves Kind haben? Welch ein muthiger aufgeregter Knabe wäre das unter dem Auge des Vaters geworden, und mit welchen Verbrechen wird er nun sein Leben erfüllen?...

Sie wußte das Kind nicht anders zu beruhigen, als indem sie ihm sagte: „Dein Vater kommt nie mehr wieder und du bist mein Sohn und mußt brav sein und meine Stütze im Alter."

Dieses letzte allein beschwichtigte endlich den unnatürlich erregten Knaben; aber noch als ihn die Mutter schlafen legte, wollte er nicht beten, und als er endlich auf ihr Bitten die Worte sprach: „Lieber Gott, behüt' meinen Vater —" da warf sich Zilge auf ihn nieder und bedeckte ihn mit Küssen.

„Wirst sehen, ich werd' für dich sorgen," betheuerte das Kind und schlief endlich ein.

Zilge zündete kein Licht an und saß am Fenster, bald vor sich nieder, bald in den sternglitzernden Himmel schauend, wo Sternschnuppen hin und herflogen; sie hatte nichts mehr, das sie sich dabei wünschen konnte, als: Gott möge ihre Kinder in seinen Schutz nehmen, und sie brav werden lassen.

Auf der Bergwiese vor ihrem Hause war es heute Nacht lebendig, man mähte das Oehmd und der würzige Thauduft stieg zu Zilge empor, aber das Schnittraschein der Sense zuckte

ihr durch das Herz. Sie hielt mit der Hand fest die Fensterleiste, als wollte sie damit ihr Haus festhalten, und es nicht aus der Hand geben. Kann das Elend noch tiefer gehen? Warum kann man nicht sterben vor Kummer? Wie lange mußt du warten, bis der Tod dich niedermäht? Das war ihr einziges Denken.

Des Zieglers Hund im Thale bellte, und alle Hunde im Dorf bellten ihm nach. Wenn ein Hund einen Feind abwehrt oder für sich klagt, stimmen alle ein, die Menschen aber... Zilge rieb sich oft die Augen, aber sie konnte nicht weinen, und die Augen mit der Hand zugedrückt, legte sie das Haupt auf das Fenstersims...

Da öffnete sich die Thüre.

„Wer ist's? Wer will was?"

„Ein Bettelmann kommt und bittet."

Wehe! was ist das für eine Stimme?

„Hülfe! Hülfe!" schrie Zilge zum Fenster hinaus.

„Sei ruhig, liebe gute Zilge, ich bin's, dein Mann —"

„Weg, weg, fort, ich will dich nicht, lebst du oder bist du todt, ich will dich nicht, nicht in dieser Welt und nicht in jener."

Eine Hand legte sich auf Zilge, vom Fieber geschüttelt zuckte sie zusammen, dann schrie sie laut auf und sank auf den Boden.

Die Mäher, die den Hülferuf gehört, kamen herbei; Seb, denn dieser war es, hieß sie wieder gehen, seine Frau habe eine Ohnmacht bekommen, sie sollten nur den Nachbar Küfer und dessen Frau holen.

Er richtete Zilge auf, und plötzlich fing sie laut an zu lachen.

„Gelt, du bist der Maurer Seb? Ja der Maurer, du hast mich lebendig eingemauert. Rühr' mich nicht an, nie, nie, und wenn du mit der Krone auf dem Kopf wiederkommst, ich will dich nicht mehr, geh' hin, wo du gewesen bist, geh', geh'."

Sie stieß ihn mit großer Macht von sich, und fing dann an laut zu weinen und zu schluchzen.

„Um Gotteswillen Zilge, sei doch ruhig," bat Seb, „häng' nicht Alles an die große Glocke, schrei nicht so." —

„Du hast Alles an die große Glocke gehängt, mich, die Kinder und das Haus. Es gibt gar nichts, was du nicht gethan hast weg, weg," rief sie noch lauter.

Die Nachbarn kamen und zündeten Licht an.

Als Seb nach seinen Kindern sehen wollte, sprang Zilge wie rasend auf und duldete es nicht.

„Er hat sieben Jahr nicht nach ihnen gesehen, sie gehen ihn nichts mehr an," rief sie.

Seb und die Nachbarn waren starr, da sie Zilge sahen, sie war leichenblaß, strich sich bald mit beiden Händen über die Stirn, bald streckte sie die Hände vor sich hin mit ausgespreizten Fingern, ihre Augen lagen weit heraus. So oft Seb ein Wort sagen wollte, schrie sie laut, als steche man sie mit Dolchen.

Die Kinder erwachten weinend. Seb rief ihnen zu, aber Zilge gebot ihnen, nicht zu antworten.

Vor dem Hause war Alles versammelt, was noch im Dorfe wach war. Der Maurer Seb ist wieder da, das hatte sich schnell verbreitet, aber Zilge raste und wüthete immer fort, und Seb mußte sich endlich aus seinem eigenen Hause vertreiben lassen, aus dem er vor Jahren entflohen war. Der Nachbar Küfer beredete ihn beschwichtigend dazu, und die Küferin versprach, diese Nacht bei Zilge zu bleiben. Seb reichte den Bewillkommenden kaum die Hand, denn er hörte vom Küfer, daß man an seiner Frau schon lange Anzeichen von Irrsinn bemerkt habe, sie habe sich ihre Verlassenheit zu sehr zu Herzen ge-

1. Es an die große Glocke hängen, locution proverbiale signifiant *publier* une chose, en faire grand bruit.

nommen und nur selten mit Jemand davon gesprochen. Am Morgen, als Seb in sein Haus kam, fand er Zilge noch schlafend, er näherte sich auf den Zehen ihrem ärmlichen Lager. Wie abgehärmt sah sie aus! Aber sie mußte doch seinen Blick gespürt haben, denn sie schlug mit der Hand um sich und wendete sich nach der Seite.

Die Küferin berichtete leise, wie Zilge ihr gestanden habe, als sie ihren Mann gehört, gesehen und seine Hand gespürt, habe sie nicht mehr gewußt, wo sie sei, was sie thue, und was sie rede, und da sei ihr auf einmal all das in den Sinn gekommen, was sie seit Jahren einsam für sich gedacht und gesprochen und heraus sei es, und es sei ihr gewesen, als ob etwas in ihrem Kopfe reiße, es habe gesurrt und geschnellt, wie wenn man einen Seidenfaden beim Nähen spannt, mit dem Finger tönen macht und dann reißt, und sie habe reden müssen, wie sie sich's tausendmal vorgesagt. „Ein Teufel,“ das waren ihre Worte, „ein Teufel habe aus ihr gebellt.“ Seb schöpfte aus dieser Mittheilung doch einigen Trost. Es gelang ihm mit Hülfe der Küferin, die Kinder in das Nachbarhaus zu bringen, das Mädchen war bald zutraulich gegen den Vater, der Knabe aber blieb trotzig und widerspenstig, er stand immer bei Seite mit niedergeschlagenen Blicken und nur manchmal heftete er sein großes Auge auf den Vater. Welche unergründlichen Gedanken sprachen aus diesem Auge! Nicht von dem Vater, sondern nur von dem Küfer ließ sich der kleine Johannes die neuen schönen Kleider anziehen, die der Vater ihm und der Schwester mitgebracht hatte. Die Kleider waren zu eng und knapp. Seb hatte sich im Wachsthum seiner Kinder verrechnet. Er schien sich überhaupt verrechnet zu haben, denn kaum war Johannes schön geschmückt, als er, ohne ein Wort zu sagen, das Dorf hineinrannte; er kam aber alsbald wieder im vollen Athem, er hatte offenbar die neuen Kleider seinen Kameraden zeigen wollen und war doch wieder von einem Schamgefühl gejagt

„Sie haben das Elend bisher mit angesehen, sie können's auch noch weiter."

Seb brachte die Kinder aus dem Hause, dann setzte er sich zu seiner Frau und erzählte ihr, wie ja Alles wieder gut sei und besser als je, er sei nach Kalifornien gereist, wo man Gold grabe, er habe sich aber nicht damit abgegeben, sondern auf seinem Handwerk gearbeitet und dabei großen Verdienst gehabt, er habe mehr als zehn Bauten ausgeführt und keine sei ihm mißlungen. Zum Beweise seines Wohlstandes legte er mehrere Goldrollen auf den Tisch und brach einige davon auf, daß der Inhalt wie neugierig auf den Tisch rollte. Zilge aber schüttelte den Kopf und erst auf wiederholtes Bedrängen sagte sie: „Damit fängt man mich nicht, wenn du tausend Millionen bringst, kaufst du mir nicht ab, was da drin —" sie deutete auf ihr Herz, es würgte sie im Halse, sie konnte nicht weiter reden.

Man hörte Besuche vor der Hausthüre, Seb raffte schnell das Gold wieder zusammen, und als viele Männer und Frauen eintraten, sagte Zilge lachend:

„Wenn ein Hund an der Kette liegt, werfen die Buben mit Steinen nach ihm, sie wissen wohl warum, wenn er aber los ist, hui!"

Sie erklärte trotz vieler Fragen beharrlich nicht, was sie damit meinte, und die Leute schüttelten den Kopf ob ihres Irreredens; sie hatte aber wohl damit sagen wollen, daß man sie in ihrem Elend vielfach verhöhnt und verspottet habe, und allerdings waren unter den Angekommenen auch Menschen, die sich das hatten zu Schulden kommen lassen. Seb drängte die Besuchenden mit Höflichkeit hinaus und verschloß die Hausthüre, und jetzt wendete er sich mit erneuertem Eifer an Zilge und betheuerte ihr, wie er ihr jede Minute ihres Lebens doppelt vergelten wolle für das große Leid [1], das er ihr angethan. Zilge

1. Leid. Vergleicht man die sinnverwandten Substantive: die Pein, der Schmerz, die Qual, das Leiden, das Leid, in Bezug auf die Plurale,

lächelte freudig, faßte seine Hand und drückte sie, als er aber hinzusetzte: „So ist's recht, jede Minute, die wir noch jetzt von unserem schönen gesegneten Leben verlieren, ist eine Sünde an Gott," da schrie sie laut auf und stieß ihn von sich, indem sie sagte:

„So? Eine Sünde an Gott ist jede verlorene Minute? Wie viel Minuten hat sieben Jahr? Hol' die Tafel und rechne. Nein, nein, nein, du kannst gehen wohin du willst. Sieben Jahre verlassen sein ist ein Scheidegrund, ich will's auf mich nehmen, was du willst, wie du willst, sag' mir nur nichts mehr von deinem Geld — "

„Und unsere Kinder?" sagte Seb bebend.

„Ihnen zulieb möcht' ich schon, aber ich kann nicht, Gott ist mein Zeug', ich kann nicht;" sie schlug sich wie betheuernd mehrmals auf die Brust, dann sagte sie dumpf:

„Wart nur noch eine Weile, dann holt mich der Tod, dann hast alles allein, Alles, ich will nichts davon, gar nichts, man soll mich mit meinen Lumpen zudecken." —

Seb legte den Kopf weinend auf den Tisch, Zilge stand auf und fuhr ihm mit der Hand über die Haare, dann sank sie plötzlich nieder. Seb trug sie in seinen Armen auf das Bett, dann eilte er hinaus und schickte einen reitenden Boten nach dem Arzte.

Als es zum Erstenmal zur Kirche läutete, richtete Zilge sich auf und sagte:

„Nimm' das Gesangbuch, nimm's, was zitterst? Sind dir meine Thränen drin zu schwer? Lies, sing's ganz durch, von Anfang bis End, mein Leid und mein Weh steht nicht drin, das hat Keiner gewußt, das hat kein Schriftgelehrter, kein Heiliger und kein Kirchenvater erlebt."

so wird es gleichsam als eine Art Eigensinn des Sprachgebrauchs erscheinen, daß von dem ersten und dem letzten Wort der bei den übrigen doch ganz gebräuchliche Plural unüblich ist.

Seb saß auf einem Schemel zu Füßen seiner Frau, die die Augen schloß und, wie es schien, ruhig schlummerte. Die Glocken läuteten zur Morgenkirche, und Seb bedeckte sich sein Antlitz mit beiden Händen. Wie stolz triumphirend hatte er unter diesem Geläute an der Hand seiner Frau vor aller Welt wieder erscheinen wollen, wie hatte er gehofft, ihr Herz mit Jubel zu erfüllen, da er nun die Glücksgüter ihr in den Schooß legte, die ihrem feinen ehrliebenden Wesen gebührten. Und jetzt! Zorn und Ingrimm wollten in ihm aufsteigen, er hatte sich ja keine Ruhe und keinen Genuß gegönnt, nur um diese Höhe zu erreichen. Wie aber, wenn sie unterdeß gestorben, da sich ihr Herz ihm verfremdet und im Elend verkümmerte, so daß es nicht mehr fähig war, ein heiteres Glück und ihn in sich aufzunehmen? Wie muß Schmerz und Jammer in dieser Seele gewühlt haben, bis sie verwirrt und zerrüttet war! Seb fühlte sich auf einmal tief gedemüthigt. Er konnte jetzt ein Haus erbauen, wie keines im Dorfe war, aber läßt sich erstorbene Liebe wieder auferbauen? Seb wand sich hin und her und die Geldrollen in seiner Brusttasche schlugen von außen wie ein schwerer Hammer an sein klopfendes Herz. Leibhaftig fühlte er jetzt die ungeahnten Schläge, die ihm nun sein Reichthum brachte. Und mitten in aller schweren Kümmerniß überkam ihn doch wieder ein trostreicher Gedanke: wie mußte ihn diese Frau einst geliebt haben, und ihn allein, keinen Reichthum und keine Größe, sie fragte nichts danach, es schauderte sie davor, sie waren mit ihrem Herzblute erkauft. — Von dem Gedanken der unergründlichen Liebe seines Weibes bewegt, schnellte Seb empor und drückte einen Kuß auf die blasse, nur leicht geröthete Wange der Schlafenden.

Die Kinder kamen herbei; Seb kleidete sie wiederum festlich an, und selbst Johannes ließ ihn gewähren, dann stellte sich der Knabe zu Haupten des Bettes und betrachtete mehrmals die Mutter, meist aber stand er, das Kinn auf die Brust gesenkt,

die Augen zum Vater aufrichtend und fest auf ihn schauend. Ein Kind kann mit einer Dauer und unbewegten Stetigkeit den Blick auf einen Gegenstand heften, wie das Auge eines Erwachsenen ohne zu blinzeln nicht vermöchte, und dieser starre Kindesblick gewinnt eine Durchdringlichkeit und Strenge, der keine Worte gleichkämen. Seb senkte oft den Blick, wenn er den dreinstarrenden Knaben ansah. Er brachte kein Wort aus ihm heraus, nur einmal sagte der Knabe von selbst: „Gelt, die Mutter wird nicht sterben?“

Der Knabe hatte gehört, daß Seb einen reitenden Boten nach dem Arzte geschickt, und daher die eigenthümliche Erweichung seines starren Wesens: vielleicht hatten aber auch die neuen Kleider doch eine Aenderung in ihm hervorgebracht.

Als Zilge erwachte und die wieder geschmückten Kinder sah, bat Seb, ihnen doch die Kleider zu lassen. — Sie schwieg.

Der Arzt kam und fand den Zustand Zilge's nur wenig beunruhigend; als Seelenkundiger empfahl er indeß noch Seb die äußerste Geduld und Nachgiebigkeit, da Zilge ohnedies schon oft an Anfällen von Schwermuth gelitten habe.

Als Seb die Aussagen der Küferin berichtete, lächelte der Arzt und sagte, Zilge sei zwar durch ihr Stubenleben und ein gewisses nachdenkliches Grübeln etwas fein geartet, aber doch nicht so subtil, daß nicht Alles noch zu Gutem sich wenden könne.

Seb verließ keine Minute seine Frau, aber er durfte ihr nichts reichen, sie nahm nichts aus seiner Hand, und nur von der Küferin.

Als die Nachmittagskirche ausläutete, sagte sie:

„Jetzt versteigern sie unser Haus, geh' doch auch dazu und kauf's, wenn du kannst.“

Seb wollte erklären, daß das nun nicht mehr geschehe, und wäre es auch, er behielte es doch nicht mehr. In bitterem Tone sagte darauf Zilge:

„Nicht einmal das will er mir thun!"

Seb ging und kam bald wieder, indem er freudig rief:

„Das Haus ist wieder dein und blank."

Zilge sah starr drein, als ob sie gar nichts gehört hätte.

Mit Seb war auch der Bruder Landjäger gekommen. Er hatte von der Ankunft seines Schwagers gehört und hatte ihn beim ersten Ausgang getroffen: er, der sonst nicht Schimpfworte genug für den Seb gehabt, war jetzt stolz auf ihn, und sein bester Freund, zumal, da er ihm eine silberne Taschenuhr mitgebracht hatte. Er zog jetzt heftig gegen Zilge los, daß sie sich so ziere[1] und sperre. Seb suchte seinen Reden Einhalt zu thun, aber mit jener Art von martialischem Gleichmuth, ja von Heiterkeit, die solche Leute gern bei einer Exekution zur Schau stellen, strich sich der Bruder Landjäger den Schnurrbart und sagte, auf umherstehende Süßigkeiten deutend:

„Das ist nichts, der muß man's einmal aus dem Salz[2] geben, dann ist sie geheilt; du bist viel zu zimpfer, Seb."

Dieser verbot mit Gemessenheit jedes weitere derartige Wort, aber der Bruder Landjäger kehrte sich nicht daran, und Seb wußte endlich keinen andern Ausweg, als daß er den Bruder Landjäger mit sich fort nach dem Wirthshause zog. Zilge verriegelte hinter ihnen die Hausthüre und öffnete sie nicht mehr.

Ein Leidensgang und stilles Dulden.

Als Seb am andern Morgen die Hausthüre offen fand und nach seiner Frau umschaute, war diese verschwunden; sie hatte den Kindern noch die Morgensuppe zurecht gestellt, die mitgebrachten Sonntagskleider verschlossen und das Werktagsgewand

1. **Ziere.** Sich zieren und sperren, faire la mijaurée, la sainte n'y touche.

2. **Aus dem Salz geben.** Locution proverbiale : *rudoyer, malmener.*

hergerichtet und war dann davongegangen. Der kleine Johannes mußte fühlen, welch' eine ahnungsschwere Unruhe den Vater bewegte, der im ganzen Hause nach ihr rief; er sagte, die Mutter sei auf ihre Handelschaft gegangen, sie habe ihr Säckchen mitgenommen. Nun mußte Seb im ganzen Dorf und auf allen Wegen nachfragen, welchen Weg seine Frau eingeschlagen. Er fürchtete das Gräßlichste. Endlich erfuhr er von den Oehmdenden an der Windenreuthe, daß seine Frau den Waldweg nach Weitingen eingeschlagen; sie habe sich noch herabgefallene Zwetschen in der Wiese aufgelesen. Seb eilte durch den Wald, drunten rauschte der Neckar und sein Rauschen war ihm unheilverkündend; da sah er plötzlich Zilge auf einem Baumstumpfe sitzen, ein kleines Bündel lag neben ihr; sie aß ruhig Zwetschen, und warf die Steine weit weg, sie bewegte sich nicht bei seinem Anblick und doch mußte sie ihn sehen. Als er vor ihr stand, starrte sie ihn an, und als er sie dringend bat, doch mit ihm umzukehren, sie brauche dieses elende Leben nicht mehr zu führen, stand sie rasch auf, nahm ihren zusammengerollten Sack und schritt davon. Seb ließ sie eine Strecke gehen und rief ihr nach, daß sie ihn auf ewig von sich vertreibe, daß er wieder in die weite Welt gehe, wenn sie nicht umkehre; sie antwortete nicht, aber kaum war sie aus seinen Augen verschwunden, als er ihr nachrannte, und da er sie sah, hinter ihr dareinschritt. Seb war doppelt unglücklich und voll Zorn, er hatte eine Drohung ausgesprochen und gleich darauf gezeigt, daß er sie nicht auszuführen vermöge. Endlich ging er wieder stumm an der Seite Zilge's, und sie sagte jetzt von selbst ganz verständig:

„Die Müllerin hat mir auf heute einen halben Zentner versprochen. Wenn ich's nicht hol', dann kommt ein Jud und schnappt mir's weg."

Seb wußte nicht mehr was er thun und denken sollte, nur das eine wußte er, er durfte seine Frau nicht mehr verlassen.

Zilge ging in die Mühle und kam bald wieder heraus und

setzte sich, den Sack auf dem Schooße, auf die Schwelle. Seb setzte sich neben sie. Die Müllerin kam aus dem Feld. Seb schlugen die Flammen aus dem Gesicht, als er hier Vorwürfe über seine Entweichung hören mußte, und es war wunderbar, wie klug und auf ihren Vortheil bedacht, Zilge das Versprochene zu erwerben wußte. Seb stand dabei, er wußte nicht mehr wo er war. Zilge lud sich den schweren Sack auf den Rücken und ging damit davon; aber kaum war sie zwanzig Schritt gegangen, als Seb ihr den Sack abnahm und mit flammendem Antlitze rief:

„Zilge, ich will dir Alles thun, was du willst, ich will mich vor den Leuten hinstellen und mich ausschimpfen lassen. Sag', soll ich den Sack den jähen Berg da 'nauftragen? Ich thu's gleich, wenn du's sagst. Nur sei so gut, und sei wieder mein liebes, gutes Weib und komm' jetzt heim."

Zilge antwortete nicht, und als Seb sie bat, doch mit ihm im Wirthshaus einzukehren, sagte sie:

„Ich hab' kein Geld."

„Aber ich hab'."

„Das geht mich nichts an."

Seb mußte nun dabei stehen wie Zilge von Haus zu Haus in bettelndem Ton um Lumpen bat; er biß sich die Lippen zwischen die Zähne, und die Last auf seinem Rücken ward übermäßig schwer.

Endlich machte man sich auf den Heimweg, Zilge ging so rasch, daß Seb neben ihr kaum Schritt halten konnte.

Am Neckar auf einem Felsenvorsprung stand sie plötzlich still und sagte:

„Seb, komm' her, schau, da bin ich gestanden, mehr als Einmal, in Wind und Wetter und hab' mir den Tod geben wollen, und wären meine Kinder nicht, sie hätten mich da drunten am Mühlrechen aufgefischt. Seb, sei zum Letztenmal aufrichtig gegen mich. Sag' mir ehrlich: hast du am ersten

Tag, gleich wie dir's gut gangen ist, wie du mir hättest was schicken, wie du mich hättest holen können, das gleich ausgeführt? Hast du keinen Tag versäumt? Sag's, sag's ehrlich."

„Das ist recht, daß du einmal ordentlich redest. Schau, so fortlaufen, oder was man hat, gleich aus der Hand geben, das kann man nicht. Ich hab' damit weiter Geld gemacht, und ich hab' mir denkt[1]: hast du's so lange ausgehalten, geht's auch noch ein bisle weiter, und ich hab' wollen groß —"

„So geh' groß zum Teufel," schrie Zilge, stieß heftig nach ihrem Mann, rieß sich krampfhaft windend den Trauring von der Hand und rief dabei: „Aus ist's mit uns, los und ledig," warf den Ring hinab in den Fluß und rannte davon; aber bald wendete sie querfeldein, denn sie sah einen Landjäger des Wegs daher kommen, der Landjäger sprang über den Graben nach und sie sank vor ihm auf das Stoppelfeld.

„Fang' mich, bind' mich, ich will nichts mehr von ihm, gar nichts, nie mehr, nie," rief sie.

Der Landjäger, der Niemand Anders war, als der Bruder Zilge's, stand wie verwirrt, und als jetzt Seb herbeikam, schrie Zilge gellend auf und wühlte ihr Antlitz in den Boden.

So wäre also doch wahr, was man schon lange geahnt hatte? War Zilge irrsinnig?

Ein leerer Wagen kam des Weges. Zilge ließ sich lautlos von den Männern auf denselben tragen, nur zuckte sie bei jeder Berührung Sebs elektrisch zusammen. Ein Theil der Lumpen wurde ihr als Kissen untergelegt, mit dem andern deckte man sie zu, denn es schüttelte sie ein Fieberfrost.

Seb hatte schon im Spätherbst wieder in die neue Welt

1. Denkt, pour gedenkt, est un provincialisme qu'il ne faut pas imiter. Denken ayant la forme forte à l'imparfait et au participe passé (dachte, gedacht). A denken se rattachent Dank, danken, Gedanke, dünken, däuchten, dichten, Andacht, Bedacht, etc.

zurückkehren wollen, jetzt war er mit schwerem Leid in der Heimath gefangen; schrecklich war's, blieb er in derselben, aber noch schrecklicher, zog er in die Fremde mit der zwar nicht Irrsinnigen, aber im unbezwinglichen Widerwillen gegen ihn Befangenen.

Seb hatte den Leuten nicht geglaubt, daß seine Frau irrsinnig sei, und man hatte ihm das auch bald wieder ausreden wollen; jetzt kam abermals Jedes darauf zurück, aber Seb wehrte ab. Es wäre viel leichter gewesen, die unbegreiflichen Launen Zilge's zu ertragen, wenn sie Krankheit und nicht eine Herzenshärtigkeit waren, aber Seb war ehrlich genug, sich keine unwahre Erleichterung zu verschaffen, und in dieser Aufrichtigkeit fand er wieder einen neuen Trost; mit Milde und unzerstörbarer Liebe konnte er eine Herzenshärtigkeit lösen, nicht aber einen Irrsinn. Er übte unsägliche Geduld an Zilge, er warb um jeden Blick, um jedes Wort, jede Handreichung mit einer nachhaltigen Geduld, daß ihn das ganze Dorf darob lobte.

Er war glücklich, wenn er ihre Hand berühren durfte, und als sie einst von selbst seine Hand faßte, küßte er die ihre.

Oftmals sah sie ihn lächelnd an, dann aber wendete sie rasch und wie erschreckt den Blick und unversehens wurde sie äußerst zänkisch und unwillig bei dem geringsten, was er unterließ oder in seinem Schmerze linkisch that. Nie durfte Seb vor ihren Augen Geld zeigen, sie schrie dabei laut auf, wenn er diese Vorsicht vergaß, nie durfte er vor ihren Augen eines der Kinder liebkosen, sie sagte einmal ganz offen:

„Wenn die Kinder nicht wären, wärst du nie mehr wiederkommen, mir hast du mein Leben abgewürgt; aber die Kinder sind mein, nicht dein, das wird sich zeigen, und du bist ganz irr, wenn du glaubst, du kannst mich sieben Jahr ins Elend werfen und mich dann wieder holen, weil dir's jetzt recht, weil dir's jetzt geschickt ist, ich bin auch mein Eigen."

Keine Einwendung, keine Betheuerung half, es schien, daß sie gar nicht darauf hörte.

Wenn Seb sie manchmal durchdringlich ansah, konnte sie ausrufen:

„Nicht wahr, ich bin alt und verhutzelt? Wie hast dir denn denkt, daß eine verlassene Frau aussieht nach sieben Jahr Elend? Ich brauch' dir auch gar nicht mehr zu gefallen, ich will gar nicht mehr."

Seb konnte ihr der Wahrheit gemäß betheuern, daß sie nur der Erholung und guter Tage bedürfe, um wieder frisch und munter zu sein; sie gab keine Antwort, sie sprach was sie auf dem Herzen hatte, und schien nichts erwiedert haben zu wollen.

Wenn Seb ihr erklärte, daß der Hausbau sein Unglück und sein Glück geworden sei, rief sie oft: „Ich bin an keinem von Beiden schuld und will auch kein Theil an keinem."

Seb führte seine beiden Kinder täglich zweimal an der Hand nach der Schule, und holte sie zweimal wieder ab. So schwer es ihm gelingen wollte, den kleinen Johannes dazu zu bringen, daß er die neue Welt nicht mehr Jammerika nannte, ebenso schwer ging es, sein verhetztes und verstocktes Wesen zu schmeidigen. Gerade weil der Knabe bemerkte, daß der Vater um seine Liebe warb, schien er um so verschlossener. Mit Geschenken war er noch weniger als Zilge zu gewinnen, denn ein Kind freut sich der Gabe und vergißt alsbald des Gebers. Der trotzköpfige und hinterhältige Knabe erschien als der leibhaftige großgezogene Haßgedanke Zilge's und bald zeigte sich, daß er noch etwas Anderes war.

Es war am Neujahrstag, da saß Seb bei Zilge und betheuerte ihr in innigen und festen Worten, wie er wisse, daß er kein Recht mehr auf sie habe, sie könne ihn verschmähen und verstoßen, sie sehe ja aber, daß er um sie werbe, wie um eine Fremde, er wünsche nur, daß er Etwas thun könne, um ihr seine Liebe zu beweisen; wenn es der Pfarrer thäte, er würde

sich noch einmal und mit erneuerter Glückseligkeit mit ihr trauen lassen. Da streckte Zilge zitternd die Hände aus, aber in demselben Momente trat der kleine Johannes ein, und Zilge schrie laut auf, rannte nach der Kammer und verschloß sie hinter sich.

Hatte Zilge eine Scheu, eine vielleicht erwachende Liebe zu ihrem Manne vor dem Knaben zu zeigen, der so oft ganz Anderes von ihr gehört hatte?

Aus dem Stromesgrund.

Die Zeit der Abreise rückte immer mehr heran und Zilge wollte sich für nichts entscheiden[1], und sie sollte es doch allein. Sie war voll Ingrimm, daß Seb nach wiederholten, vergeblichen Versuchen die natürlichen Folgerungen ihrer Worte aufnahm: sie hatte ihm so oft gesagt, daß er jedes Anrecht auf sie verwirkt habe, er stellte nun jede Entscheidung ihr anheim und gelobte, ihr nicht mehr dreinzureden und sich in Jegliches zu fügen. Diese unbewegte richterliche Annahme ihrer Aussprüche empörte sie, und doch konnte sie sich zu nichts entschließen und bestimmen; bald wollte sie mitgehen, bald daheim bleiben, bald durch dieses Rache und Vergeltung üben an Allen im Dorf, die ihr je eine Unbill angethan, bald wollte sie durch die Auswanderung sie auf ewig vergessen und mit Verachtung strafen. Wenn Seb darauf drang, daß man aus dieser Schwebe heraus müsse, wenn er mäßig und bestimmt Alles darlegte, so war sie äußerst gereizt. Sie erkannte wohl, welch ein fester ruhiger Mann Seb geworden, und ein Bewußtsein der innern Verwahrlosung, in die sie während der sieben verlassenen Jahre gerathen war, dämmerte in ihr auf. Sie war die stolze Zilge,

1. Entscheiden. Sich entscheiden, heißt: einen Entschluß fassen, sich erklären, entschieden werden. — Le verbe entscheiden signifiant aus der Scheide ziehen appartient à une autre racine et se conjugue régulièrement, comme tous les verbes dérivés.

sollte jetzt Seb mehr sein als sie? „Ich will deine Gnad' und Barmherzigkeit nicht," sagte sie einmal zu Seb, ohne zu erklären, woher sie zu diesem Gedanken gekommen war. Sie ließ gern Alles in der Schwebe hängen, sie war durch die sieben Jahre an eine solche Schwebe gewöhnt, allezeit einer Erwartung hingegeben, und wenn man sie jetzt zu einem Entschlusse drängen wollte, weinte sie unaufhörlich. Ueberhaupt weinte sie viel über ihr vergangenes Elend, und war dabei gar nicht zu beschwichtigen, und es verdroß sie sehr, daß Seb sie lehren wollte, das Vergangene als abgethan und todt zu betrachten, sie weinte dann nochmals über solche Rede.

Der Arzt, der auf den Wunsch Sebs allwöchentlich einmal kam, aber auch von selbst, wenn ihn sein Weg ins Dorf führte, Seb besuchte und gern mit ihm über Amerika sprach, der Arzt war ein verständiger Mann und Sebs Tröster und Helfer. Er erklärte das viele Weinen Zilge's als eine Eigenthümlichkeit der Frauen, die oft mit heldenmüthiger Kraft das Ungemach ertragen, sich aber von der Erinnerung an dasselbe niederwerfen lassen: sie bespiegeln sich im Mitleid mit sich selber, und kommen schwer darüber hinaus.

„Da haben Sie ins Schwarze getroffen," sagte einst Seb, als ihm der Arzt den ganzen Zustand Zilge's daraus erklärte, daß sie eines Prozeßkrämers Tochter sei, sie habe mit ihrem Mann auch einen Prozeß, und wolle ihn auf's Aeußerste hinausführen, und die Entscheidung sei ihr eigentlich nicht recht, auch wenn sie gewinne.

Den Bruder Landjäger, der auf Anrathen Sebs gelinder mit seiner Schwester umgehen wollte, duldete sie gar nicht um sich, sie sagte so oft er kam: „Das ist mein eigen Haus," und weiter war kein Wort aus ihr herauszubringen. Das ganze Dorf kam nach und nach und redete Zilge zu, doch ihren Starrsinn zu lassen. Sie ließ sich die mancherlei Triumphe nicht entgehen, die sie bei diesen Besuchen hatte; sie lächelte frohlockend,

wenn Jedes sagte, wie gut und demüthig Seb gegen sie sei und entgalt es dabei Manchem in scharfen Worten, was er ihr vormals angethan. Zur Verwunderung Aller entschied sie sich aber endlich gegen den Pfarrer dahin, daß Seb allein in die weite Welt ziehen solle, sie bleibe im Dorfe und in ihrem eigenen Hause, es werde noch aushalten so lange sie lebe.

Seb redete von nun an kein Wort mehr über die Hauptsache, und sie sah ihn darob oft im verbissenen Zorn an. Wie ist es denn möglich, daß er sich drein fügt?

Es handelte sich jetzt nur noch darum, bei wem die Kinder bleiben sollten. Seb machte Anspruch auf eines derselben, wie er dem Pfarrer sagte, auch als Unterpfand, daß Zilge vielleicht dadurch anderen Sinnes werde und ihm nachkomme. Er überließ es ihr, welches der Kinder sie hergeben wolle, das Mädchen war ihm anhänglich, aber der Knabe bedurfte seiner vielleicht mehr. Auch darüber konnte sich Zilge lange nicht entscheiden, sie weinte wieder viel und schalt innerlich über Seb, der sie gar nicht zu trösten suchte. Auf wiederholtes Bedrängen erklärte sie schließlich im Frühling dem Pfarrer, daß Seb den Knaben mitnehmen möge. Als Zilge aus dem Pfarrhause heimkam, umhalste sie ihren Johannes weinend und sagte ihm, daß er sie nun auf ewig verlasse und mit dem Vater in die weite Welt ziehe. Da riß sich der Knabe aus den Armen der Mutter los, rannte aus der Stube, so sehr ihm auch Seb rief, er rannte durch das Dorf und wendete sich auf den Zuruf des hinter ihm dreinfolgenden Vaters nicht um. Mit der Behendigkeit eines Rehes sprang er durch die Felder und hinab den Bergwald nach Weitingen, Seb hinter ihm drein, rufend und schreiend, bittend und scheltend. Johannes verlor im Rennen seine Mütze, er wendete sich nicht danach um, der Vater hob sie auf und sie in seiner Hand schwingend eilte er dem störrischen Kinde nach. Jetzt stand der Knabe an der Stelle, wo Zilge den Trauring in den Neckar geworfen; Seb rief nochmals dem

Knaben zu, die Haare standen ihm zu Berge [1], da spritzte der Strom hoch auf, der Knabe war verschwunden. Seb rannte ihm nach, sprang ins Wasser, schrie laut um Hülfe, das Klappern der Mühle verschlang seinen Hülferuf. Am Mühlrechen erhaschte er das Haupt des Knaben und schrie, an die Luft gekommen, mit letzter Kraft um Hilfe: da wurde die Mühle gestellt [2], die Mühlknappen [3] kamen mit Stangen herbei und halfen Seb und dem Knaben aus dem reißenden Strom.

Der Knabe hing leblos in den Armen des Vaters. Da drang ein gellender Schrei wiederhallend durch das Thal, Zilge stand händeringend am Ufer. Die Müllerin eilte über den Steg zu ihr und hielt sie fest.

Eine Viertelstunde entsetzlichen Jammers war in der Mühle. Man rieb den Knaben, der blau geworden, leblos da lag, und als er endlich viel Wasser ausspie, die Augen aufschlug und sie bald wieder schloß, hochauf athmete und den Kopf zurückwarf, fiel Zilge ihrem Manne um den Hals:

„Jetzt kannst du mit mir machen, was du willst. Verzeih mir nur," rief sie.

„Weil ich das Kind aus dem Wasser gezogen?" fragte Seb.

„Nein du hast mich auch aus dem Tod geholt, mich auch. Hättest du nur auch meinen Trauring wieder mit heraufgebracht," sagte Zilge.

„Laß ihn versunken sein, ich hab' einen neuen, sieh; den hab' ich dir aus der neuen Welt mitgebracht; jetzt fasse ich dich in Gold."

Und als der Knabe zum Erstenmal sprach:

„Vater, ich habe mich nicht ins Wasser stürzen wollen, thu' mir nur nichts," zog Seb seiner Zilge den neuen Trauring an, und sie kniete vor ihm nieder und bat Gott und ihren Mann tausendmal um Verzeihung und Vergebung....

1. Die Haare standen ihm zu Berge, ses cheveux se dressèrent sur sa tête.

2. Die Mühle stellen, arrêter le moulin.

3. Mühlknappen = Knechte.

Gerade auf den Jahrestag, an dem der Grundstein zu dem eigenen Hause gelegt worden war, hatte Seb die Abreise bestimmt.

Am Abend als der Thau sich auf den Roggen senkte[1], der eben aus den Aehren schoß, gingen Seb und Zilge Hand in Hand wieder die alten heimlichen Wege durch die grünen Gartenhecken, die jetzt so knospenharzig dufteten und von Vogelgesang erschallten.

„Ach, ich hab' dich so lieb," rief Seb, „es ist eine Schand', daß ich dir's sag', aber ich mein' du wärst noch ein jung Mädle und es seien noch die Zeiten, wo wir da miteinander gegangen sind."

„Und mir ist's, wie wenn wir nicht so große Kinder daheim hätten, und uns erst jetzt bekämen. O, ich hätte dir oft gern gesagt, wie ich dich im Grund[2] des Herzens so gern hab', wie du so geduldig und liebreich gegen mich gewesen bist, aber ich hab' nicht können. Es ist mir gewesen, wie wenn mir Jemand zum Guten den Mund zuhielte. So muß es einem Scheintodten sein, das reden will und nicht kann. Jetzt bin ich selig, glücklich wieder auferstanden."

Seb lenkte bald wieder in die männlich ruhige Mittelstimmung seines Charakters ein, er war kein Freund von den raschen Umstürzen, und Zilge ließ sich's gefallen.

„Hast du denn drüben auch ein eigen Haus?" fragte sie.

„Das geht schwer, wir ziehen von Stadt zu Stadt und bauen, und hab' ich ein eigen Haus, verkauf' ich's wieder. Wenn du aber willst, sag's nur." —

„Ich will nichts mehr, als was du willst."

„Dein Bruder geht auch mit uns," sagte Seb, und Zilge erwiderte:

1. Senken. Le verbe senken, dérivé de sinken, est de la conjugaison faible. Il en est de même de tous les verbes ainsi formés : verschwinden, verschwenden; trinken, tränken, etc.

2. Im Grund. On dit, avec la même acception, von Grund.

„Ich will's ihm vergeben, was er mir angethan hat, man hat mir ja auch viel zu vergeben, aber du ladest[1] dir viel auf mit ihm, er will nichts schaffen[2]."

„Er wird's in Amerika schon lernen."

„Ich sag' dir noch einmal, mir zulieb[3] brauchst du's nicht zu thun; du bist mir genug auf der Welt, mein Alles; ich brauch' auch keinen Bruder."

„Aber lass' nicht von ihm, von Keinem, der einmal mein ist..."

Wie Neuvermählte glückselig zogen Seb und Zilge mit den Ihren fort in die neue Welt.

1. Laden. Laden fait lud à l'imparfait et geladen au participe passé; au présent de l'indicatif on dit : du lädst ou ladest, er lädt ou ladet. La forme faible se rencontre quelquefois à l'imparfait.

2. Schaffen est fort dans le sens de *créer*, et faible dans le sens de *travailler*. Die starke Abwandlung gilt für die Bedeutung : durch schöpferische Thätigkeit ins Dasein — rufen oder — treten lassen; im Uebrigen gilt die schwache Abwandlung, so auch für die Zusammensetzungen, vergleiche z. B. : Ich hätte ihm gern eine Stelle geschafft (eine vorhandne); aber eine Stelle wie er sie verlangt, müßte erst eigens für ihn geschaffen werden (ist nicht vorhanden), etc. Das angeschaffene (anerschaffene, angeborene) Talent, das neu angeschaffte Hausgeräth, etc. (Sanders, *Sprachbriefe.*)

3. Zulieb ou zu lieb.

Edelweiß.

Lenz et Annette sont unis depuis de longues années. Cette union n'est pas heureuse, parce que les époux se méconnaissent réciproquement. Un phénomène terrible ouvre enfin les yeux à l'un et à l'autre. Une avalanche engloutit leur demeure, et ils restent ensevelis pendant de longues heures entre la vie et la mort. Dans cette terrible situation, leurs cœurs s'épanchèrent, la réconciliation a lieu, et la paix et la concorde règnent désormais dans le ménage miraculeusement sauvé.

Es steht ein Haus an der Bergeshalde, die Morgensonne ruht lange darauf, und wer auf das Haus schaut, dessen Auge erglänzt in Freude; denn der Blick sagt: hier wohnen glückliche Menschen, Menschen eigener Art, sie haben lange, haben schwer ringen müssen, bis sie das Glück aus sich gefunden; sie haben im Vorhofe des Todes gestanden und sind neu auferstanden...

Da kommt die Frau, sie hat ein jugendlich schönes, hellfarbiges Antlitz, aber ihr Haar ist schneeweiß; sie lächelt einer Alten zu, die im Garten arbeitet und den Kindern zuruft, nicht so zu tollen.

„Komm noch herein Franzl, und ihr Kinder auch. Der Wilhelm geht jetzt in die Fremde," sagt die junge Frau mit den weißen Haaren; die Alte begleitet sie, sie ist tief gekrümmt und nimmt schon jetzt die Schürze in die Hand für die kommenden Thränen.

Nach einer Weile tritt aus dem Hause der Mann mit einem jungen Burschen, der ein Ränzchen auf dem Rücken trägt, und

er sagt: „Wilhelm, hier sag' der Mutter Ade, und halt dich so, daß du nichts thust, wobei du nicht denken kannst: mein Vater und meine Mutter dürfen's wissen. Dann kannst du, will's Gott, wieder froh über diese Schwelle treten."

Die junge Frau mit dem schneeweißen Haare umhalst den frischen Jüngling und ruft schluchzend: „Ich habe dir nichts mehr zu sagen, der Vater hat dir Alles gesagt. Und wenn du ein Pflänzchen Edelweiß auf den Schweizerbergen findest, bring's heim."

Der Wanderbursche zieht von dannen, die Geschwister[1] rufen ihm nach: „Ade, Wilhelm! Ade! Ade!" Sie spielen mit dem Worte Ade und wollen gar nicht aufhören.

Der Vater ruft zurück: „Mutter, ich begleite den Wilhelm und den Lorenz nur bis zur Gemarkung, der Pilgrim geht mit ihnen bis zum ersten Nachtlager. Ich bin bald wieder da."

„Ist recht, aber übereil' dich nicht und laß dir den Abschied nicht so zu Herzen gehen. Und sag' der Fallerin, sie soll zu uns zu Mittag kommen und das Lisle auch mitbringen."

Der Vater geht mit dem Sohne davon, und die junge Frau sagt zu der Alten: „Mir ist es ein Trost, daß der Faller-Lorenz mit unserm Wilhelm auf die Wanderschaft geht...."

Wir können erzählen, warum die junge Mutter mit dem Greisenhaare von ihrem in die Fremde ziehenden Sohne ein Pflänzchen Edelweiß wünscht.

1. Geschwister est un nom collectif qui s'emploie d'ordinaire au pluriel. On trouve cependant das Geschwister, au singulier, employé comme nom collectif, par exemple :

Warum hätte Saladin,
Der sein Geschwister insgesammt so liebt:
In jüngern Jahren einen Bruder nicht
Noch ganz besonders lieben können.
(Lessing.)

Das Geschwister désigne quelquefois : le frère ou la sœur; mais cet emploi de Geschwister est assez rare.

Es ist eine schwere, herbe, ja, fast unbarmherzige Geschichte, aber die Sonne der Liebe dringt endlich hellleuchtend durch.

Gute Nachrede.

„Sie war eine Biederfrau."

„So giebt's wenig mehr."

„Sie war noch von der alten Welt."

„Man hat kommen können, wann man gewollt hat, man hat Hülfe und Rath bei ihr gehabt."

„Und wie viel hat sie erlebt, hat vier Kinder begraben und ihren Mann, und ist doch immer so fröhlich und fromm gewesen!"

„Ja, der Lenz wird sie schwer vermissen. Er wird jetzt erst spüren, was er an solch' einer Mutter gehabt hat."

„Nein, der hat das bei Lebzeiten gewußt, er hat sie auf Händen getragen."

„Er wird jetzt bald heirathen müssen."

„Er kann wählen wen er will; er kann an jedem Haus anklopfen, man macht ihm auf, so geschickt und so brav wie er ist."

„Und ein schönes Vermögen muß auch da sein."

„Und er erbt seinen reichen Ohm den Petrowitsch."

„Wie schön hat der Liederkranz gesungen. Das geht Einem durch Mark und Bein [1]!"

„Und wie muß das erst den Lenz angegriffen haben! Er hat ja sonst auch immer mitgesungen, er ist einer der Besten."

„Ja, bei der Predigt hat er nicht geweint, aber wie die Kameraden gesungen haben, da hat er geweint und geschluchzt, daß man meint, es stößt ihm das Herz ab."

„Das ist das erste Leichenbegängniß, bei dem der Petro-

1. Durch Mark und Bein. Nous disons *jusqu'à la moelle des os*.

witsch nicht aus dem Ort gegangen ist. Es wäre auch schändlich, wenn er seiner einzigen Schwägerin nicht die letzte Ehre erwiesen hätte.“ —

So redeten die Menschen auf allen Wegen, das Thal entlang, die Berge hinan. Sie gingen alle in dunkeln Kleidern, denn sie kamen von einem Leichenbegängniß. Drunten an der Kirche, wo wenige Häuser stehen — das Löwenwirthshaus breit und groß in der Mitte — dort hatte man die Wittwe des Uhrmachers Lenz von der Morgenhalde begraben, und überall hörte man gute Nachrede; es war Allen etwas genommen, da die brave Frau von der Erde genommen war. Die Menschen waren tief bewegt, die Trauer war noch in jedem Angesicht zu lesen; denn wie ein neuer Schmerz alle alten aufweckt, so hatten die Menschen, nachdem das frische Grab zugeschüttet war, die Gräber der eigenen Angehörigen aufgesucht und dort den Abgeschiedenen still nachgetrauert und still gebetet.

Wir sind im heimischen Uhrmacherbezirk, in jenem waldigen Gebirgsstock, wo von der einen Seite die Wasser nach dem Rheine abfließen, von der andern, der nicht weit davon entspringenden Donau zu. Die Menschen haben etwas Gelassenes, still Bedächtiges, die Zahl der Frauen ist viel größer als die der Männer, denn von diesen ist ein großer Theil in alle Weltgegenden zerstreut beim Uhrenhandel. Die daheim verbliebenen Männer sehen meist blaß aus, man merkt die Stubenarbeit; die Frauen dagegen, die das Feldgeschäft versehen, sind hellfarbig, und das Angesicht erhält noch eine schöne Geschlossenheit durch die breiten schwarzen Knüpfbänder, die um das Kinn gebunden sind.

Der Feldbau ist indeß gering; er besteht, einige große Bauerngüter ausgenommen, nur in Spatenwirthschaft und Wiesenbau. An manchen Stellen läuft noch ein schmaler Waldstreif bis zur Thalsohle, bis zum Bache, und da und dort steht noch an Wiesenrändern eine hohe, bis zur Krone abgezweigte

Tanne, wie zum Zeichen, daß hier Mattenland und Ackerland dem Walde abgerungen ist. Die Eschen gleichen langgestreckten Kopfweiden, denn man entzweigt sie alljährlich zu Ziegenfutter. Das Dorf, oder eigentlich die Gemeinde, erstreckt sich weit über eine Stunde lang; die Häuser liegen zerstreut im Thal und an den Bergen, und sind aus ganzen, quer ineinander gefugten Stämmen erbaut; an der Vorderseite sind die Fenster in ununterbrochener Reihe ohne Zwischenräume angebracht, denn man braucht viel Licht; die Einfahrt in die Scheune, wo sich eine solche findet, geht vom Berge hinter dem Hause geradezu unter das Dach, das schwere Strohdach ragt von der Vorderseite weit vor wie ein Wetterschild. Wie der Bau sich an Berg und Wald anlehnt, stimmt er auch im Farbenton gut zusammen, und helle schmale Fußpfade leiten durch die grünen Wiesen zu den Menschenwohnungen.

Bald da, bald dort trennt sich eine Frau aus der großen Gruppe, die thalaufwärts gemeinsam schreitet; die Frau winkt mit ihrem Gesangbuch nach ihrem Hause, nach den Kindern, die aus den eng an einandergereihten Fenstern schauen oder übermüthig schnell den Wiesenweg herab der Heimkehrenden entgegen rennen. Und wenn man zu Hause die Sonntagskleider auszieht, seufzt man tief auf im Gedanken der Trauer und im Gedenken, wie gut es doch ist, daß man noch beisammen am Leben ist und noch einander zu Liebe leben kann. Die Arbeit will aber doch nicht recht von Statten gehen. Man ist außerhalb der Welt gewesen und kann nicht so leicht wieder zurück.

Der Gewichtles-Mann von Knuslingen (er machte die genauesten bleiernen und messingen Gewichte), der bis zum nächsten Scheideweg mit der Gruppe ging, sagte in bedächtigem Tone: „Es ist doch eine dumme Sache um das Sterben! Da hat die Lenzin so viel Weisheit und Erfahrung angesammelt gehabt, und jetzt legt man's in den Boden hinein, und Alles das ist für diese Welt nicht mehr da."

„Ihr Sohn hat ihre Gutheit wenigstens geerbt," erwiederte eine junge Frau.

„Und Gescheidtheit und Erfahrung muß man sich selber holen," sagte ein alter kleiner Mann, der immer wie fragend dreinschaute; er wurde der Pröbler genannt, obgleich er eigentlich Zacherer hieß, denn der alte Mann war verkommen, weil er nicht auf dem geraden Wege der Uhrmacherei geblieben war, immer Neues entdecken wollte und daher immer allerlei probirte oder pröbelte, daher hieß er der Pröbler.

„Da waren die alten Zeiten viel besser und gescheidter," sagte ein alter Schilderdrechsler vom jenseitigen Thale, der Schilder-David genannt, „in alten Zeiten hat man ein gutes Todtenmahl aufgesetzt, da hat man sich doch auch wieder gestärkt von dem langen Weg und dem Herzangreifenden — denn Kummer macht hungrig und durstig, — und der Lehrer hat da erst die richtige Nachrede[1] gehalten. Und wenn's auch manchmal ein Bisle drüber hinein zugangen ist, das hat nichts geschadet. Jetzt hat man das Alles verboten, und ich bin so hungrig und so matt, ich kann schier nicht mehr vom Fleck."

„Ich auch, und ich auch," hieß es von vielen Seiten und der Schilder-David fuhr fort: „Was soll man jetzt anfangen, wenn man heimkommt? Der Tag ist hin. Man giebt ihn gern einem Menschen, den man gern gehabt hat. Aber früher war's besser, da ist man erst Nachts heimgekommen, da hat man sich nicht mehr zu besinnen brauchen —"

„Und nicht mehr besinnen können," warf der junge Uhrmacher Faller mit kräftiger Stimme ein; er war zweiter Baß beim Liederkranz und trug sein Liederheft unterm Arm — Gang und Haltung zeigten, daß er Soldat gewesen. — „Ein Todtenmahl," fuhr er fort, „das hätte die alte Meisterin selber nicht zugegeben. Alles zu seiner Zeit, Lustigkeit und Traurigkeit,

1. Nachrede, oraison funèbre.

Alles hat seine Zeit, das war ihr Sprüchwort. Ich war fünf und drei Viertel Jahr beim alten Lenz in der Arbeit. Ich bin mit dem jungen Lenz in die Lehre eingeschrieben und auch mit ihm Geselle geworden."

„So könntest du den Schulmeister machen und die Nachrede halten," sagte der Schilder-David ärgerlich und brummte dazu etwas von eingebildeten Liederkränzlern, die da meinen, die Welt fange jetzt erst an, seitdem sie nach Noten singen können.

„Ja, das könnte ich auch," sagte der junge Mann, der die letzten Worte überhörte oder überhören zu wollen schien. „Ich könnte die Nachrede halten und es verlohnt sich, daß, wenn man ein so grundbraves Herz in die Erde gelegt, man nicht so bald von anderen Sachen und allerlei Gelüsten redet. Der alte Meister war ein Mann, wenn alle Menschen so wären, wie er, brauchte man keinen Richter und keine Soldaten und kein Gefängniß und keine Kaserne auf der Welt. Unser alter Meister war streng, es hat kein Lehrjung vom Feilen wegdurft zum Drehen, bis er ein richtiges Achteck aus freier Hand hat feilen können, daß es ausgesehen hat wie gedreht, und wir haben Kleinuhren machen lernen müssen, denn ein Kleinarbeiter ist auch ein richtiger Großarbeiter. Aus seinem Haus ist kein Gehwerk und kein Schlagwerk fortgegeben worden, an dem das Geringste gefehlt hat. Es ist für mich und unsere Gegend, hat er gesagt, unser gute Name soll bleiben. — Ich will euch nur eine einzige Sache erzählen, und da werdet ihr sehen, was er über uns junge Leute vermocht hat. Der junge Lenz und ich, wie wir Gesellen geworden sind, da haben wir angefangen zu rauchen. Da sagt der Alte: „Gut, wenn ihr rauchen wollt, ich kann's euch nicht wehren und will nicht, daß ihr es heimlich thut, ich habe ja leider Gottes dieselbe üble Gewohnheit, daß ich rauchen muß: aber das sage ich euch, wenn ihr rauchet, gewöhne ich mir's ab, so schwer mir's auch wird. Es

erträgt sich nicht, daß wir alle rauchen.“ Natürlich haben wir es uns nicht angewöhnt; lieber hätten wir uns den Mund auf einen Stein aufgeschlagen, als dem Meister das angethan.

„Und die Meisterin, sie steht jetzt in der Minute vor Gott, und Gott wird ihr selber sagen: du bist eine rechtschaffene Frau gewesen, wie es wenige gibt auf der Welt. Freilich, deinen Fehler hast du auch gehabt, du hast deinen Sohn ein Bischen verwöhnt und hast ihn nicht in die Fremde gelassen, und das wäre ihm doch gut gewesen, er wäre etwas herber geworden; aber deine tausend und tausend Gutthaten, die Niemand gesehen hat, als ich, und wie du niemals zugegeben hast, daß man Einem Böses nachredet, wie du Alles zum Besten ausgelegt und sogar dem Petrowitsch das Wort geredet hast — das ist nicht vergessen. Komm her, du sollst deinen Lohn haben. Und wisset ihr, was sie sagen wird, wenn ihr Gott was Gutes thun will? — Thu's meinem Sohn, wird sie sagen, und wenn was übrig ist, schau, da ist Der und Der, die in Noth verbittern, hilf ihnen; ich bin vom Zusehen satt. — Ihr könnt's nicht glauben, wie wenig sie gegessen hat, der Meister hat sie oft darüber ausgespottet; aber es ist wahr und gewiß so gewesen, sie ist satt davon geworden, wenn sie gesehen hat, wie es Anderen schmeckt. Und so seelengut, wie die Mutter war, so ist ihr Sohn. Das ist ein Herz! Für den ginge ich gern in den Tod.“

So erzählte der Uhrmacher Faller, und seine tiefe Baßstimme war oft zitternd bewegt. Die Anderen aber ließen ihm nicht allein das Lob des jungen Lenz. Der Pröbler behauptete, Lenz sei der Einzige in der ganzen Gegend, der etwas mehr verstünde, als man von Alters her gewohnt sei. „Und wenn die Menschen nicht so hirnvernagelt und so neidisch aufeinander wären, hätten sie schon lang die Normaluhr angenommen, die wir miteinander hergerichtet haben, das heißt, ich muß ehrlich sagen, er hat das Beste dazu gethan.“

Die Menschen achteten nicht sehr auf das was der Pröbler sagte, dafür sprach er auch so unverständlich und blos murmelnd, daß man fast nur das Wort „Normaluhr“ deutlich heraushörte.

Um so aufmerksamer hörte man dagegen dem Schilder-David zu, der jetzt sagte: „Der Lenz geht an keinem Menschen vorüber, dem er nicht Gutes thun möchte. Dem blinden Leiermann von Fuchsberg richtet er jedes Jahr seine Orgel wieder her und nimmt nichts dafür; er verwendet seine freien Sonntage darauf. Das ist gewiß ein Gottesdienst, an dem der da droben seine Freude hat. Und mir hat er auch geholfen. Er ist einmal bei mir und sieht, wie ich mich abplage, um die Welle zu treten. Er geht gleich zu dem Müller und spricht mit ihm und macht Alles aus, dann kommt er und holt mich und richtet mir meine Werkstatt auf der Bühnenkammer ein und setzt die Welle mit der am Mühlrad in Verbindung, und jetzt arbeite ich mit halber Mühe das Dreifache.“

Ein Jeder drängte sich herzu wie zu einem Opferstocke, um dem jungen Lenz irgend ein Lob nachzusagen.

Der Gewichtles-Mann schwieg und nickte nur beistimmend. Er ist der Gescheidteste von der Gruppe, er weiß, daß Alles, was gesagt wurde, wahr ist, aber es ist doch nicht genug, er weiß noch etwas mehr: „Es gibt keinen Arbeitsmann, für den besser zu arbeiten ist, wie für den Lenz; freilich genau muß Alles sein, wie sich's gehört, aber dann kriegt man nicht nur seinen Lohn baar ohne Abzug, sondern auch noch gute getreue Worte drein, und das thut am wohlsten.“

Faller verließ nun die Gruppe und ging bergein seinem Hause zu; auch die Anderen zerstreuten sich da- und dorthin, nachdem Jeder noch eine Prise aus der birkenrindenen Dose des Pröbler genommen. Der Schilder-David schritt allein mit seinem Zollstocke noch weiter thalaufwärts; denn er wohnte drüben im andern Thale und war der Einzige aus seiner Gemeinde, der herüber gekommen war....

Verschüttet und heimgesucht.

„Zünd' ein Licht an, Lenz, zünd' ein Licht an. Wenn eine Gefahr ist, muß ich sie sehen. Du bleibst im Finstern und klagst und weinst. Was weinst du jetzt auf meine Hand? Was soll das? Laß mich los, ich will aufstehen und Licht machen."

„Annele, so bleib doch ruhig," konnte Lenz kaum hervorbringen. Seine Zähne klapperten. „Annele, ich habe mich vor deinen Augen umbringen wollen."

„Bring lieber mich um. Mir wäre der Tod recht."

„Annele, hast du mich denn nicht verstanden? Wir sind begraben mit unserm Kind. Wir sind verschüttet."

„Ja wohl, wenn du das Unglück zu machen gehabt hättest, wär's nicht geschehen; es hat von selber kommen müssen."

Noch immer, jetzt noch dieser gellende, schneidende Ton, diese ätzenden, stachelnden Worte! Lenz konnte kaum Athem holen.

„Ich stehe auf, ich stehe auf," fuhr Annele fort, „ich bin nicht so wie du und lasse die Arme hängen: komm, Glück, komm, Unglück, mach mit mir, was du willst! Ich muß sehen, was da zu machen ist. Du möchtest am liebsten warten, bis man dich ausgräbt oder der Schnee von selbst weggeht. Bei mir ist's anders. Wehr' dich, hat unser alter Hund geheißen."

„Bleib ruhig, ich will Licht anzünden," erwiderte Lenz und ging nach der Stube; aber noch hatte er das Licht nicht angezündet, als Annele bei ihm stand. Sie hatte das Kind auf dem Arm. Er ging nach dem Speicher, kam aber schnell wieder zurück und berichtete mit Entsetzen, daß das Dach eingedrückt sei. „Das ist nicht vom Schnee allein," sagte er, „da sind Baumstämme mit herunter gerollt. Drum hat's so gepoltert."

„Was geht mich das an? Helfen, ein Rettungsweg ist die Hauptsache."

Annele rannte hin und her, drückte an allen Fenstern, an allen Thüren. Es darf nicht sein, solch ein Unglück darf nicht geschehen! Erst als sie merkte, daß nichts nachgab, Alles wie fest eingemauert, schrie sie laut jammernd auf und setzte das Kind auf den Tisch. Lenz nahm das Kind auf den Arm und redete Annele zu, geduldig zu sein, sie gab keinen Laut von sich. „Die kalte Hand des Todes liegt auf unserm Hause," sagte er, „da hilft kein Ankämpfen mehr. Hast du den Wilhelm auch noch daheim? Ist er wo versteckt?"

„Nein, er ist fort, das Kind aber hab' ich bei mir behalten."

„Gottlob, da sind wir doch nicht alle verloren, ist doch eines von uns gerettet. O du armes Kind! Ich will dir ehrlich sagen, ich habe den Knaben fortgeschickt, er sollte nicht daheim sein, wie ich mich umbringe. Jetzt ist's anders. Jetzt hat uns Gott mit einander abgefordert. O du armes Kind, daß du um die Sünde deiner Eltern willen sterben mußt!"

„Ich habe nicht gesündigt, ich habe mir nichts vorzuwerfen."

„Gut, bleib auch jetzt noch dabei. Davon weißt du nichts, daß du mich ermordet, mir das Herz im Leib vergiftet, mich verunehrt hast vor mir selber, mich hast unter den Fuß treten wollen und mir alle Kraft genommen?"

„Ein Mann, der sich die Kraft nehmen läßt, verdient's nicht besser."

„Annele, um Gottes willen, in einer Stunde stehen wir vielleicht vor einem anderen Richter. Geh in dich!"

„Ich brauche dein Predigen nicht, predige dir selber."

Sie ging in die Küche und wollte Feuer anzünden, aber sie that einen jammervollen Schrei. Als Lenz hinaus kam, sah er ihren Blick starr auf den Herd gerichtet, da saßen die Ratten und Mäuse auf dem Herde und starrten sie an, und ein Rabe

flog in der Küche umher und schlug bald einen Teller, bald einen Topf zu Boden.

„Schlag sie todt," schrie Annele und floh in die Stube.

Lenz wurde der Ratten und Mäuse bald Meister, des Raben konnte er nicht habhaft werden, wenn er nicht alles Geschirr in der Küche zertrümmern wollte, beim Lampenlicht war er wie toll, und ohne Licht fand man ihn nicht. Lenz ging in die Stube und sagte: „Ich habe hier meine geladene Pistole, ich könnte den Raben erschießen, aber ich darf's nicht wagen; die Erschütterung durch den Schuß kann das Zusammenstürzen des Hauses beschleunigen. So, ich will wenigstens diese Stube sicher machen."

Er rückte in die Mitte der Stube unter den Durchzugsbalken einen schweren Schrank, stemmte einen kleinen darauf, stopfte sie voll mit Linnenzeug und rammte sie so fest gegen die Decke, daß sie sattsam Tragkraft haben mußten.

„Jetzt wollen wir, was wir von Speisen haben, hier hereinbringen." Auch das vollführte er schnell und sicher. Annele sah ihn staunend an, sie konnte sich nicht vom Platze bewegen, sie war wie gelähmt.

Lenz holte sein Gebetbuch und das Annele's, er schlug in beiden das Gleiche auf: Vorbereitung zum Tode. Er legte das eine vor Annele, in dem andern las er, aber bald schaute er auf und sagte: „Du thast recht, daß du nicht hinein siehst, da steht nichts für uns." Noch nie waren zwei Menschen auf der Welt, sie sollten abgeschieden, still einander das Leben verdoppeln, aber sie hielten's nicht aus, dahin, dorthin zieht es, und jetzt sind sie beide gefangen im Vorhof des Todes, konnten nicht mit einander leben, müssen mit einander sterben. „Still!" unterbrach er sich plötzlich. „Hörst du nicht schreien? Mir war's, wie wenn ich was hörte, tiefes Brummen."

„Ich höre nichts."

Wir können kein Feuer machen," fuhr Lenz fort, „der Rauch-

fang ist verschüttet, wir ersticken. Gottlob, da ist die Spiritus-lampe, die meine Mutter selig noch angeschafft hat. Ja, Mutter," sagte er, zu dem Bilde aufschauend, „du hilfst noch im Tode. So, jetzt zünd' an, Annele, spar' aber den Spiritus. Wer weiß, wie lange wir da ausharren müssen!"

Annele sah dem ganzen Gebahren des Lenz wie erstarrt zu, das Wort drängte sich ihr oft auf die Lippe: „Bist du denn der Lenz, der sich nicht zu helfen weiß?" Aber sie brachte das Wort nicht hervor, sie war wie ein Scheintodter, der reden will und nicht kann; das Wort kam nicht heraus.

„Wenn aber die Mäuse auch hier herein kommen," sagte Annele, als sie den ersten Schluck warmer Milch getrunken.

„Dann schlagen wir sie auch hier todt, und ich stecke sie in den Schnee hinaus, damit der Faulgeruch uns nicht schadet. Ich will gleich die draußen versorgen."

Annele sah Lenz wieder erstaunt nach. Ist denn das ein anderer Mensch? Ist das der alte, weiche, schlaffe Mensch, der jetzt im Angesicht des Todes so keck zugreift?

Ein gutes, ein anerkennendes Wort kam bis auf die Lippe, aber es kam nicht hervor.

„Schau, der verdammte Rabe hat mich gebissen," sagte Lenz, mit blutiger Hand eintretend, „und ich kann ihn nicht fassen. Der Kerl ist toll, weil ihn die Schneelawine auch mit fortgerollt hat. Durch den Schornstein ist eine ganze Schneesäule herunter. Schau, jetzt ist's schon zehn Uhr. Jetzt gehen sie drunten im Dorf aus der Kirche. Mit dem letzten Läuten sind wir verschüttet worden. Das war unser Grabgeläute."

„Ich will aber doch nicht sterben, ich bin noch so jung! Und mein Kind! Das habe ich nie gewußt, das habe ich nie geahnt, daß man sich so in den Tod stellt, wenn man sich zu euch Uhrmachern auf der Einöde niederläßt."

„Das hat auch nur dein Vater gethan," erwiderte Lenz,

„Bei mir, Ohm!"

„Wer hat mich hieher gebracht? Wer hat mir meine Kleider ausgezogen? Wo sind die Kleider? Wo ist mein Pelz? Wo ist meine Weste? Da sind meine Schlüssel drin. Ha! Habt ihr mich endlich?"

„Ohm, haltet Euch ruhig, ich will Alles suchen. Da, da ist Euer Pelz; da, da ist Eure Weste."

„Gieb sie her; sind die Schlüssel drin? Da, da sind sie. Ha! Büble, bist du auch da?"

„Ja, Ohm, der hat Euch gerettet."

„Ja, jetzt besinn' ich mich. Wir sind verschüttet. Wie lang ist das schon? War's nicht gestern?"

„Es ist kaum eine Stunde," sagte Lenz.

„Hörst du nicht Hülfe kommen?"

„Ich höre gar nichts; haltet Euch [1] jetzt ein bischen ruhig, ich gehe in die andere Stube, und will Euch was holen."

„Laß mir das Licht da, bring mir etwas Warmes."

Als er allein war, sagte Petrowitsch vor sich hin: „Geschieht mir recht, geschieht mir ganz recht. Warum bin ich von meinem Weg abgegangen?"

Lenz brachte indeß dem Ohm etwas Branntwein. Der schien ihn zu erfrischen, und den Hund hätschelnd, der sich an ihn schmiegte, sagte Petrowitsch: Laß mich jetzt schlafen. Was ist das? Schreit nicht ein Rabe?"

„Ja, es ist einer vom Schnee durch den Schornstein in die Küche gewirbelt."

„So? Laß mich schlafen."

1. Euch. Vergleiche als Anrede einer (männlichen oder weiblichen) Person, je nach dem Fuß, auf dem man zu ihr steht, und dem Tone, in dem man zu ihr spricht.

Ich rathe { Dir / Euch / Ihm / Ihr / Ihnen. } (Sanders.)

Ins Herz getroffen.

Lenz saß draußen bei Annele in der Stube, Beide redeten kein Wort; nur das Kind lachte und wollte bald nach dem Licht, bald nach den Augen des Vaters greifen, die starr auf das Kind gerichtet waren. „Gottlob, es ist doch unser Sohn gerettet, wenn wir da sterben müssen,“ sagte Lenz. Annele schwieg; die Uhren gingen im Takte fort, und jetzt begann die Spieluhr einen Choral zu spielen. Zum erstenmal begegneten sich wieder die Blicke der Beiden. Annele faßte das Kind anders und faltete die Hände über dessen jauchzender Brust.

„Wenn du beten kannst,“ sagte Lenz, nachdem der Choral vorüber war, „so mein' ich, solltest du auch in dich gehen und bereuen können.“

„Ich habe gegen dich nichts zu bereuen, und was ich zu bereuen habe, das sage ich nur Gott. Ich habe mit dir nichts gewollt, als was gut und rechtschaffen ist.“

„Und ich?“

„Du auch, so weit du eben kannst; ich bin gerechter gegen dich, als du gegen mich; du willst mich nicht dazu kommen lassen, daß ich was erwerbe.“

„Und deine entsetzlichen Worte?“

„Pah! Worte machen einem kein Loch in den Kopf.“

Lenz bat und beschwor sie, doch jetzt wenigstens vor dem Ohm gut und friedlich zu sein. Wie aus dem Traum entgegnete Annele: „Der Ohm und der Rabe da draußen, die sagen mir, daß wir jetzt sterben müssen.“

„Du bist doch sonst nicht abergläubisch; das wäre schrecklich für dich am meisten. Du hast ja die Schrift und das Vermächtniß in den Sturm hinaus geschleudert und ihn gerufen, daß er kommen soll.“

Annele gab keine Antwort, und Lenz erhob sich nach einer

Weile und sagte, er wolle sich durch die Höhlung, darin der Ohm gelegen, weiter durchgraben; wenn er nur bis zum Berg käme, dann könne er hinauf und Hülfe bringen. Annele hatte schon die Hand ausgestreckt, um ihn zurück zu halten. Wenn der Schnee sich senkt und Lenz verschüttet wird, sie und Petrowitsch haben nicht Kraft, ihn wieder heraus zu scharren. Sie hatte schon die Hand ausgestreckt, um ihn zurück zu halten, aber sie fuhr sich mit der Hand über das Gesicht und ließ ihn gehen. Er kam nach kurzer Weile wieder und sagte, der Schnee sei so locker, daß jede Höhlung gleich wieder einsinke, und es sei zu fürchten, daß es draußen unaufhörlich fortschneie. Er schaufelte nun den Schnee, den er beim Ausscharren des Ohms ins Haus gebracht, wieder hinaus und schob einen Schrank vor den Hauseingang, wo durch die zertrümmerte Thür immer mehr Schnee eindrang.

Er mußte sich umkleiden und sein Sonntagsgewand anziehen, es war sein Hochzeitskleid, das er anzog.

„Heute vor fünf Jahren," sagte er wie für sich, „sind viel Schlitten vor dem Löwen gestanden; wenn nur die Gäste von damals alle da wären, um uns auszugraben!"

Petrowitsch war nach kurzem Schlafe in der Kammer erwacht, aber er hielt sich ruhig. Er besann sich mit Gelassenheit auf Alles, was geschehen war. Eilen hilft hier nichts und Klagen auch nichts. Er hatte gestern sein ganzes vergangenes Leben noch einmal auferweckt, er hatte in kurzem Zeitraum Alles noch einmal gelebt, und jetzt ist's am Ende. Das sagte er sich mit Ruhe. Wie er sich aber zu denen da draußen in der Stube verhalten solle, darüber konnte er lange nicht einig werden. Endlich rief er Lenz und verlangte seine Kleider, er wolle aufstehen. Lenz sagte, es sei kalt in der Stube, und man könne nicht heizen, auch seien die Kleider naß. Petrowitsch aber verlangte dennoch aufzustehen und fragte: „Hast du nicht einen guten Schlafrock?"

„Wohl, ich habe einen, ich habe noch den von meinem seligen Vater. Wollt Ihr ihn anziehen?"

„Wenn du keinen andern hast, gieb her," sagte Petrowitsch zornig, innerlich aber war's ihm wehmüthig, ja, fast bang, den Rock seines Bruders anzuziehen.

„Ihr sehet meinem Vater jetzt ganz gleich!" rief Lenz, „ganz ähnlich, nur ein wenig kleiner."

„Ich habe eine harte Jugend gehabt, sonst wäre ich auch größer," sagte Petrowitsch und schaute, als er in die Stube kam, in den Spiegel. Der Rabe schrie in der Küche, Petrowitsch erschrak und befahl Lenz gebieterisch, den Raben todt zu schlagen. Lenz erklärte, daß er das nicht könne, und jetzt war Friede zu stiften zwischen Büble und der Hauskatze. Büble jammerte noch lange, er schien hart getroffen, die Katze wurde in die Küche gesperrt, das war doppelt gut, denn der Rabe war fortan still. Petrowitsch verlangte noch mehr von dem Kirschbranntwein, und Lenz erzählte, daß Gottlob noch drei Flaschen da seien, die seien mindestens zwölf Jahre alt, die seien noch von seiner Mutter. Petrowitsch bereitete mit heißem Wasser und Zucker einen guten Grog. Er wurde gesprächsam und rief: „Es wäre doch gar zu toll! Habe meinen Körper durch die ganze Welt geschleppt, und jetzt soll ich daheim im elterlichen Haus zerquetscht werden. Geschieht mir recht; warum habe ich das dumme Heimweh nicht bezwingen können! Ja, Heimweh!" Er lachte laut auf und fuhr fort: „Mein Leben ist versichert, was hilft mir's jetzt? Und wißt ihr, wer uns da begraben hat? Der Ehrenmann, der dicke Löwenwirth, hat den Wald da über uns verfressen."

„Leider Gottes, er begrabt damit sein Kind und Kindeskind," setzte Lenz hinzu.

„Und ihr seid beide nicht werth, meinen Vater zu nennen!" schrie Annele mit gellender Stimme. „Mein Vater hat Unglück gehabt, aber schlecht ist er nicht, und wenn ihr noch so ein Wort sagt, zünde ich das Haus an."

„Du bist verrückt!“ rief Petrowitsch, „sollen wir ihm dafür danken, daß er uns den kleinen Schneeballen da auf den Kopf geworfen hat? Aber sei ruhig, Annele, komm her, setz' dich zu mir; so, gib mir die Hand. Annele! Ich will dir was sagen, ich hab' dich auch für nicht brav gehalten, aber jetzt bist du brav: das ist recht, das gefällt mir von dir, daß du nichts auf deinen Vater kommen lässest. Es gibt Wenige, die bei einem aushalten, wenn man nichts mehr hat. O, wie hab' ich dich so lieb! heißt's, so lange man Geld im Beutel hat. Das ist brav von dir.“ Annele schaute nur einmal auf zu Lenz, und er schlug den Blick nieder. Petrowitsch fuhr fort: „Es ist vielleicht gut, daß wir so bei einander sitzen, noch die Stunde, wer weiß, wie bald wir sterben müssen! und jetzt muß Alles rein und klar heraus; Lenz, rück' auch ein bischen näher. Ich glaube, du hast gewollt, deine Frau soll dich im Unglück trösten, und gerade, weil du unzufrieden gewesen bist mit dir und dir selber, hast kein Lob geben können, hast du von Anderen Lob erwartet, statt daß du ihr hättest Hülfe leisten sollen, dem stolzen Löwen-Annele. Ja, du bist stolz, schüttle den Kopf nicht. Stolz ist eine gute Sache, wenn nur der Lenz ein bischen mehr hätte; ja, wart' nur, es kommt schon auch noch an dich.“

„Ja!“ rief Annele, „er hat mich belogen, er hat mir eingeredet, er habe die Bürgschaft für den Faller gekündigt, und es ist doch nicht wahr.“

„Ich habe dir nichts gesagt, ich bin deinem beständigen Drängen nur ausgewichen.“

„Wie gesagt, die Reihe kommt auch an dich. Jetzt sag' mir nur Eins, Annele,“ fuhr Petrowitsch fort, „aber auf Ehre und Gewissen: hast du gewußt, wie du den Lenz geheirathet hast, daß dein Vater nichts mehr hat?

„Soll ich's ganz ehrlich sagen?

„Ja.“

„Nun denn, ich schwöre es vor Gott, daß es so gewesen ist:

ich hab' gewußt, daß mein Vater kein reicher Mann mehr ist, aber für vermögend habe ich ihn immer noch gehalten. Ich hab' den Lenz gern gehabt, wie wir noch reich gewesen sind; damals hat meine Mutter nichts davon wissen wollen. Meine Mutter hat mit uns immer hoch hinaus gewollt, und daneben hat sie mich auch nicht zu einer Schwiegermutter ins Haus geben wollen.

„Du für dich wärst also zu meiner Mutter gegangen, wenn sie noch gelebt hätte, und der Pilgrim hat ja gesagt, das hättest du nie gethan?"

„Wenn er das gesagt hat, hat er die Wahrheit gesagt. Ich habe als Mädchen manches unnütze Wort gesprochen, um groß zu thun, weil die Leute über Keckheiten lachen."

Lenz schaute Annele groß an. Aber Petrowitsch sagte: „Rede jetzt nichts mehr drein, bis ich dich frage. Ihr beide habt einander betrogen und euch selbst betrogen. Ihr habt euch beide eingeredet, es sei lauter Liebe und Zärtlichkeit, warum ihr euch heirathet, und eigentlich hat Jedes vom Andern geglaubt, es sei reich, und wie sich gezeigt hat, daß das nicht ist, da ist der Grimmzorn und die Einbildung auf einmal mit einander im Herzen aufgestiegen. Sag' Lenz: hast du nicht geglaubt, das Annele sei reich?"

„Ja, das habe ich geglaubt. Aber, Ohm, daß mich das Elend verzehrt, daß mir das Herz blutet und das Hirn brennt, das stammt nicht davon her. Ich habe nicht darnach gefragt, aber ich hab's geglaubt, daß der Löwenwirth reich sei."

„Und du Annele?"

„Ich nicht. Und wenn ihr beide mich mitten von einander reißt, es ist nicht wahr."

„Gut, du bist doch nicht ganz heraus, aber das wirst du doch gestehen: ihr seid beide im selben Spital krank. Du, Lenz, bist auf deine Gutheit und du auf deine Gescheidtheit eingebildet. Ist das auch nicht wahr, Annele?"

„Ich habe mir nichts auf meine Gescheidtheit eingebildet, aber ich bin doch gescheidter und erfahrener als er und weiß mir eher zu helfen. Und wenn er mir nachgegeben und wir ein Wirthshaus angeschafft hätten, säßen wir jetzt nicht da im Elend, vielleicht im Tod."

„Und wie hast du ihn dazu bringen wollen, daß er dir nachgiebt?"

„Ich habe ihm gezeigt, daß er der Garnichts[1] ist, der Stiftlessucher. Ich läugne nichts. Ich habe ihn mitten von einander entzwei gebrochen und ihm gesagt, was mir in den Mund gekommen ist, und je weher es ihm gethan hat, um so lieber ist mir's gewesen."

„Annele glaubst du an die Hölle?"

„Ich muß, ich hab' sie ja vor mir, ich bin in der Gewalt von euch beiden, ärger kann's drüben keine Hölle geben. Ihr beide könnt mich jetzt quälen, wie ihr wollt, ich kann mich nicht wehren, ich bin eine schwache Frau!"

„Schwache Frau?" schrie Petrowitsch. Seine Stimme war ungewöhnlich stark. „Schwache Frau? Das ist das Rechte. Widerspänstig bleiben, daß man die Wand hinauf möchte vor Verzweiflung. Einem Gift in's Herz spritzen, daß man toll wird, und nachher heißt's: ich bin eine schwache Frau!"

„Ich könnte lügen," fuhr Annele fort, „und euch jetzt Alles versprechen, aber ich will nicht; lieber lasse ich mich zerreißen, ehe ich einen Punkt von meinem Rechte nachgebe. Alles, was ich gesagt habe, ist wahr."

„So, Alles ist wahr?" schrie Lenz leichenblaß. „Denk' nur an Eines! Du hast gesagt, meine Gutthaten[2] seien nur ein Deckmantel für meine Faulheit, und du hast gesagt, ich hätte meine Mutter schlecht behandelt. Meine Mutter! Wie wird

1. Garnichts, formé comme Taugenichts, Habenichts, etc. Remarquez que ces mots forment des substantifs composés dont le dernier mot n'est pas substantif.

2. Gutthaten, comp. Wohlthat.

dir's sein, wenn wir jetzt in einer Stunde vielleicht vor sie treten?"

Annele schwieg; Petrowitsch schärfte sich lange die Lippen mit den Zähnen, er konnte nicht reden, endlich sagte er: „Annele, wenn er dich erdrosselt hätte auf das Wort, er wäre geköpft worden, aber er würde vor Gott unschuldig befunden. Ja, du Wirthstöchterle mit deinem Wirthsstubenmäulchen, du bist gewitzigt, du hast gewiß auch von schuftigen, hängenswerthen Fuhrknechten gehört, daß sie den Pferden, wenn sie nicht schnell genug laufen, brennenden Zunder ins Ohr legen — du hast dem Lenz solche Worte wie brennenden Zunder ins Ohr gelegt und hast ihn rasend gemacht. Da meine Hand, Lenz, du bist ein Blickbettler, du gehst herum und bittest Jeden: sieh mich gut an, gieb mir ein gutes Wort; das ist armselig. Aber solche Strafe hast du nicht verdient, du hast's nicht verdient, daß ein Teufel dich verrückt macht. Das Kind her! Du bist nicht werth, ein unschuldiges Kind auf dem Arm zu haben."

Er entriß ihr das Kind, das Kind schrie laut, aber Lenz trat dazwischen und sagte: „Nicht so, Ohm. Nicht so, Annele, hör' mich gut an, ich will gut mit dir reden. Annele, wir stehen da vor dem offenen Grab —"

„Weh!" rief Annele und bedeckte sich das Gesicht, und Lenz fuhr fort: „Auch du stehst vor deinem offenen Grab —"

Annele gab keine Antwort mehr, sie sank leblos auf den Boden.

Versunkene Stimmen werden kund.

Bei dem Sturze war die Lampe vom Tisch gefallen und erloschen, die Vier waren im Dunkel. Lenz rieb Annele mit dem Kirschbranntwein, den er glücklich erhascht hatte, sie athmete auf und legte ihm die Hand auf das Gesicht. Er trug sie in die

Kammer auf das Bett, dann eilte er, wieder Licht zu machen.

Lenz hatte einen großen Vorrath von gereinigtem Terpentinöl, bei dem er in der Nacht arbeitete, im Hause. Der Rabe in der Küche hatte das große Gefäß zerbrochen, und ein unerträglicher Harzgeruch drang in die Stube, wenn man die Thür öffnete. Lenz zündete in der Lampe Kirschbranntwein an, und schauerlich sahen die Verschütteten einander an bei dem blauen, fahlen Licht.

Petrowitsch legte das Kind auf das Bett, seine Füße waren eiskalt. Er befahl Büble, daß er sich auf die Füsse des Kindes lege. Büble gehorchte. Dann nahm Petrowitsch den Lenz am Arm und führte ihn wieder in die Stube, die Kammerthür blieb offen.

Der Rabe und die Katze waren draußen in der Küche wieder im Streit. Man ließ sie gewähren, bis sie von selbst ruhig waren.

„Hast du nichts Ordentliches zu essen?" fragte Petrowitsch, „es ist schon fünf Uhr, ich habe bittern Hunger."

Es war zu essen genug da, ein Schinken, der durch den Kamin herabgefallen war, Brod und vor Allem ein großer Sack Dürrobst.

Petrowitsch aß mit gutem Appetit und drang auch in Lenz, daß er esse, aber Lenz konnte keinen Bissen hinunterbringen. Er horchte immer nach der Kammer. Das Kind plauderte im Schlafe, es war wie ein unverständliches Gemurmel aus jener Welt, und erschreckend war's, wie es lachte. Annele athmete still. Lenz ging hinein und griff nach dem Kinde und schrie vor Entsetzen laut auf, er hatte den Büble gefaßt, und dieser schnappte nach ihm. Annele war von dem Schrei erwacht, und sie rief ihn und den Petrowitsch zu sich, sie saß aufrecht und sagte: „Ich danke Gott, daß ich wieder lebe, und wenn's auch nur eine Stunde ist! Ich bitte Alle um Verzeihung, dich vor Allem, Lenz."

„Red' jetzt nicht viel," unterbrach dieser. „Ich habe Kaffee gefunden, aber die Mühle nicht. Ich will ihn zerklopfen, wenn das Kind wach ist. Es ist auch guter Schinken da."

„Ich will nichts. Laß mich reden. Was ist geschehen? Warum hast du so geschrieen, Lenz?"

„Es war nichts. Ich habe nach dem Kind gegriffen, und da hat der Büble nach mir geschnappt, und in der Angst und in dem allem war mir's, wie wenn ein Ungeheuer, ich weiß nicht was, mich verschlingen wollte."

„Ja, die Verwirrung," sagte Annele, „die Verwirrung, die bringt Alles. O Lenz, es ist so geworden, wie mir's geträumt hat, du hast das Wort gesagt. In der vergangenen Nacht da war's, ich stehe an einem offenen Grab und sehe hinein, tief, tief, dunkel; es rollen kleine Schollen hinab, und ich will mich halten und kann doch nicht; ich stürze, es zieht mich hinab. Halte mich! So, so, es ist vorbei. So, es ist verschwunden. Leg' mir die Hand auf's Gesicht. So. O lieber Gott! daß ihr alle mit mir sterben müßt, daß das über uns alle gekommen ist, damit ich gebessert werde! Ich hab's verdient, aber ihr und mein Kind! Und o mein Wilhelm! Mein armer Wilhelm! Du hast mich noch so barmherzig angesehen, wie du fort bist und hast gesagt: Mutter, ich bring dir was Gutes mit... In den Himmel hinein mußt du mir was Gutes bringen. Sei brav und gut und..."

Sie konnte vor[1] Weinen nicht weiter reden, sie faßte nach der Hand des Lenz und hielt sie an ihre Wange. Dann rief sie: „Vor einer Stunde wäre ich noch gern gestorben, jetzt möchte ich doch wieder leben! Ich möchte es noch in der Welt zeigen, was ich kann! Ich sehe jetzt, wo ich gewesen bin. Ich, ich will jetzt um jeden guten Blick[2] betteln. Lieber Gott hilf uns her-

1. Vor, à force de.
2. Blick betteln. Tout à l'heure le vieil oncle appelait Lenz Blick-bettler.

aus, nur eine Stunde, nur einen Tag! Lenz, und die Franzl hol' ich, an ihr habe ich angefangen."

„Jetzt glaub' ich, daß der Teufel ausgetrieben ist," sagte der Ohm; daß du an die Franzl denkst, daß du Einem Gutes thun willst, dem du das Leben abgekränkt, das ist mir ein Zeichen. Da hast du meine Hand, jetzt ist's gut."

Lenz konnte kein Wort reden; er eilte nach der Stube und fand noch einen Rest des Grogs, den der Ohm bereitet, er versuchte ihn, hielt Annele das Glas an den Mund und sagte: „Trink, so viel Tropfen du trinkst, so viel tausend glückselige Worte möchte ich dir geben." Annele setzte ab, und er fuhr fort: „Trink nur noch, trink aus. So, jetzt ruh' dich aus und red' nichts mehr."

„Ich kann nicht mehr trinken. Glaub' mir, ich kann nicht," sagte Annele; sie klagte jammervoll, daß sie alle sterben müßten, und als ihr Lenz tröstend einredete, sie hätten noch auf viele Tage Nahrung, man müsse Gott dafür danken, und ehe das aufgebraucht sei, komme gewiß Hülfe, da klagte sich Annele auf's Neue an, daß sie sich versündigt habe, sie sehe jetzt, wie sie doch immer vollauf zu leben gehabt hätten, und sie habe undankbar und verstockt dessen nicht geachtet, und immer aufs Neue klagte und jammerte sie: „Mir ist, als ob mir lauter Schlangen auf dem Kopfe wachsen. Greif' auf meinen Kopf, ob da nicht jedes Haar eine Schlange ist. O Gott! und ich hab' mich heut, oder war's gestern? zum erstenmal wieder hoch gezöpft. Laß mich! Ich muß mein Haar auflösen."

Mit fieberisch zitternden Händen löste sie das Haar auf, und sie sah wild und jammervoll zugleich aus.

Lenz und Petrowitsch hatten schwere Mühe, sie zu beruhigen; der Ohm zwang den Lenz, mit ihm in die Stube zu gehen und Annele allein zu lassen. In der Stube sagte der Ohm: „Halte dich ruhig, sonst stirbt dir deine Frau, ehe uns Hülfe kommen kann. Solch eine Umwandlung eines Menschen habe ich noch nie erlebt und hätte ich nie geglaubt. Das hält einer

schwer aus. Jetzt sag', was ist das für ein Brief, den ich da, wie ich den Büble auf die Füße des Kindes gelegt, im Kleide deines Kindes gefunden habe?"

Lenz erzählte den entsetzlichen Entschluß, zu dem er gekommen war, und bat, ihm den Brief zurückzugeben, es sei sein Abschied vom Leben gewesen; der Ohm hielt ihn fest und las leise für sich.

Lenz zitterte im Herzen, da er dabei sein mußte, wie die Worte, die er aus dem Tode heraussprechen wollte, jetzt vernommen wurden. Er forschte in den Mienen des Ohms, so weit sich bei dem blauen Lichte sehen ließ, was er sagen würde; der Ohm aber schaute nicht auf und las bis zu Ende, dann traf nur ein flüchtiger, aber scharfer Blick den Lenz. Der Ohm steckte den Brief zu sich.

„Gebt mir den Brief, wir wollen ihn verbrennen," bat Lenz kaum hörbar. Ebenfalls[1] im leisesten Tone erwiderte Petrowitsch: „Nein, ich behalte ihn, ich habe dich doch nur halb gekannt."

Es war unentschieden, ob Petrowitsch das im Guten oder Bösen meinte. Er stand auf, nahm die Feile des Bruders von der Wand, hielt sie fest und drückte den Daumen in die durch Jahre lange Arbeit ausgehöhlte Vertiefung.

Vielleicht that er dabei ein Gelübde, daß er Vaterstelle an Lenz vertreten wolle, wenn sie gerettet würden. Er sagte indeß nur: „Komm her, ich will dir was in's Ohr sagen. Das Niederträchtigste von allem, dessen der Mensch fähig ist, ist der Selbstmord. Ich kannte den Sohn eines Selbstmörders, der sagte: mein Vater hat sich's leicht gemacht und uns schwer. Und der Sohn hat das Andenken seines Vaters" — Petrowitsch machte plötzlich eine Pause, dann riß er Lenz scharf an sich und rief ihm laut ins Ohr hinein: „— verflucht!"

1. Ebenfalls, même sens que gleichfalls. Comparez allenfalls, andern, besten, schlimmsten, widrigen Falls.

Lenz taumelte zurück und sank fast nieder, da er das hörte, und Annele schrie aus der Kammer: „Lenz, um Gottes willen, Lenz, steh auf!“ Die beiden Männer eilten zu ihr, und sie sagte: „O guter Lenz, du hast dich umbringen wollen; ich weiß nicht, ob du's gekonnt hättest, aber daß du's gewollt hast, daß du dir's ausgedacht hast, daran bin ich schuld. O, wie muß dein Herz geblutet haben! Ich weiß nicht, was das Aergste ist, das du mir zu verzeihen hast.“

„Es ist Alles vorbei,“ beschwichtigte Petrowitsch. Es war wunderbar, daß Annele in der Kammer am selben Gedanken sich abarbeitete und sie konnte doch nicht hören, was die Männer draußen im leisesten Tone gesprochen hatten.

Beide Männer suchten Annele zu beruhigen. Es schlug drei Uhr auf mehreren Uhren.

„Ist das Mittag oder Nacht?“ fragte Annele.

„Es muß Nacht sein.“

Sie wiederholten sich zusammen, was sie seit der Verschüttung erlebt hatten; es muß nach Mitternacht sein.

„O Tag! wenn ich nur noch einmal, nur noch ein einzig mal die Sonne sehen könnte! Sonne, komm! Komm herauf und hilf!“ so klagte Annele fortwährend. „Ich will noch leben, ich muß noch leben, lange Jahre. O wenn man nur in Einem Tag so viel Elend wieder gut machen könnte! Aber das braucht Jahre. Ich will getreu und geduldig aushalten.“ Sie war nicht zu beruhigen, bis sie wieder einschlief.

Auch Petrowitsch schlief ein, nur Lenz allein wachte. Er durfte nicht schlafen, er mußte die Todesgefahr im Auge behalten und sie abwehren, so viel er vermochte. Er löschte das Licht. Der Vorrath an Kirschbranntwein sollte nicht verbraucht werden, wer weiß, wie lang er vorhalten muß! Und bald war's Lenz, wie er so in's Finstere starrte, es müsse doch erst Mittag sein, bald wieder, es sei Nacht, bald war ihm das Eine, bald das Andere zum Trost: ist es Tag, ist Hülfe näher;

ist es Nacht, so arbeiten sie schon länger, um Schnee und Steingeröll und Holzstämme wegzuräumen. Oftmals ist's, als wenn man ein Geräusch von Außen hörte, es ist Täuschung, der Rabe in der Küche krukst im Schlafe.

Eine Phalanx.

Um dieselbe Stunde, es war Mittag, ging Faller nach dem Hause des Lenz, er wollte ihm sagen, daß er nun seiner Bürgschaft entledigt sei. Es regnete und schneite durcheinander, und ein heftiger Wind peitschte Regen und Schnee, daß man nicht durchschauen konnte. Faller schritt, den Blick zur Erde geheftet, immer vorwärts. Plötzlich schaute er auf und rieb sich die Augen: Wo bist du denn? bist du verirrt? Wo ist das Haus des Lenz? Er drehte sich im Kreise umher und konnte sich nicht zurecht finden. Halt! Da sind die Tannen, die stehen beim Hause des Lenz; aber das Haus! das Haus! In der Angst war Faller ausgeglitten und in eine Schneewehe gesunken, und je mehr er sich herausarbeiten wollte, um so tiefer sank er ein. Er betete, er schrie um Hülfe, Niemand hörte ihn. Er arbeitete sich glücklich nach einem Baume durch, aber er konnte nicht weiter, er hielt sich an den Aesten; da kam eine frische Lawine den Berg herabgerollt; sie nahm den Schnee unter ihm mit, er war frei. In der Höhlung, welche die Lawine gemacht hatte, eilte er zu Thal. Schon blinkten ihm Lichter entgegen, es war Nacht geworden, und mit einem Zetergeschrei, das die Schlafenden erweckt hätte, schrie Faller durch das Dorf: „Hülfe! Hülfe!"

Alles eilte ans Fenster, auf die Straße, und Faller erklärte, daß das Haus des Lenz auf der Morgenhalde verschüttet sei.

Faller eilte in die Kirche und läutete Sturm. Es kamen nur Wenige aus der Ferne, das Wetter war zu unbarmherzig, und der Wind trug das Sturmgeläute nicht weit.

Pilgrim und der Techniker waren die Ersten, die auf dem Platze bei der Kirche waren.

Alles klagte über das entsetzliche Unglück, jetzt in der Nacht, bei diesem Sturm. Pilgrim konnte kein Wort reden, er war wie erstarrt.

Der Techniker bewährte sich als umsichtiger und tapferer junger Mann. „Leitern und Stricke so viel als möglich herbei und Schaufeln und Hacken!“ rief er.

Fackeln wurden angezündet, die der Sturm mächtig anblies.

Die Frauen kamen herbei, sie hatten vor dem Regen und Schnee ihre Oberkleider über den Kopf gestülpt, und es war ein grausiger Anblick, wie die gespensterhaft verhüllten Frauen beim Fackelschein an ihren Männern und Söhnen zerrten und sie nicht ziehen lassen wollten, damit sie nicht auch im Schnee versinken.

Der Techniker band sich das Ende eines langen Strickes um den Leib und befahl — es ergab sich von selbst, daß er befahl — daß je sechs Männer in ziemlich weiten Zwischenräumen sich zusammenbinden sollten, damit man nicht einander zu suchen habe und damit man sich gegenseitig heraushelfen könne.

Pilgrim band sich zum Techniker in die Kette, und nach ihm wollte gleich Don Bastian eintreten, aber der Techniker bat ihn, daß er eine besondere Kette führe.

Man nahm dürres Holz mit zum Feueranzünden, und mit Hacken, Schaufeln und Leitern ging es bergan. Etwa fünfzig Schritte vom Hause — man konnte nicht näher heran — wurde an einer gedeckten Stelle ein Raum frei geschaufelt und ein Feuer angezündet. Man legte die Leitern auf den Schneeberg, sie sanken ein, sobald ein Mann sich darauf stellte, dazu verlöschte der Wind die Fackeln, und da und dort schrie Einer: Ich versinke! Es wurden allerlei Versuche gemacht. In der Nacht ist nicht zu helfen! hieß es zuletzt. Man zog heimwärts. Bei dem Feuer wurde eine Wache gelassen. Faller erbot sich sogleich,

dabei zu bleiben, auch Pilgrim wollte ausharren, aber der Techniker sah, wie ihm die Zähne klapperten, und er zog ihn mit heimwärts, tröstend, daß, wenn die Verschütteten noch am Leben, ihnen am Tage die Hülfe noch zeitig genug käme.

Im Dorfe wurde es kund [1], daß auch Petrowitsch verschüttet sein müsse, er sei am Morgen nach dem Hause des Lenz gegangen und nicht wieder gekehrt; sein Spielkamerad, der Ibrahim, war beim Sturmläuten mit dem Spiel Karten in der Hand auf die Straße gekommen und sagte immer: „Ich warte auf den Petrowitsch.“ Pilgrim sagte zu seinem neuen Freunde, dem Techniker: „Entsetzlich, wenn Petrowitsch endlich Hülfe bringen wollte und dabei zu Grunde ging!“

Pilgrim machte sich schwere Vorwürfe, daß er den ganzen Tag in kindischem Spiel verbracht; es hatte ihn immer wie eine Ahnung nach der Morgenhalde gezogen, es muß dort ein Unglück geschehen, er hatte sich's wieder ausgeredet und war wohlgemuth mit seinem Pathen. Jetzt saß er, bis ihm die Augen zusanken, am Bett des Kindes, das schlief ruhig und ahnte nicht, welch ein Schicksal diese Nacht ihm bringen konnte, ja, vielleicht schon gebracht hatte.

Faller blieb auf dem Posten wie ein Soldat im Feld, und er hatte einen Kriegskameraden, der mit ihm aushielt, es war ein Gestellmacher, der ehemals bei den Pioniren gestanden. Sie hielten Rath [2], wie die Schneefestung zu nehmen sei, sie fanden aber kein Mittel. Faller schürte indeß das Feuer am Berge voll Zorn, daß er derweil nichts helfen konnte.

Ein Fremder gesellte sich zu denen am Wachfeuer, es war ein Bote aus der Stadt, der Annele zu ihrer Mutter holen sollte, die im Sterben lag.

1. Kund ne s'emploie que dans certains locutions : kund werden, thun, machen. Pour former le comparatif et le superlatif de ces sortes d'adjectifs, on met devant mehr, deutlicher, ausführlicher, am meisten, etc.

2. Rath halten ou pflegen.

„Hol' sie heraus!“ sagte Faller in bitterm Grimm, „dort steckt sie.“ Er erzählte, was geschehen sei, und der Bote ging durch die Nacht heimwärts.

Faller wagte sich auf einem Umwege den ausgerodeten Wald hinan. Wenn er nur zu den Tannen am Hause kommen konnte, dann war die Hülfe näher. In Gemeinschaft mit dem Gestellmacher rollte er viele abgezweigte Stämme, die am Berge lagen, hinab nach den Tannen, mehrere rollten darüber weg und blieben aufrecht im Schnee, während einer sich längs vom Berge aus auf die Tannen legte.

„O weh!“ sagte der Kamerad, „die Stämme, die wir da hinunter gerollt haben, werden das Dach zusammendrücken und die Verschütteten zerquetschen.“

„Ich bin der dummste[1] Kerl von der Welt, der dummste, der einfältigste. Jetzt bin ich's, der dich umgebracht hat, du guter Lenz!“ jammerte Faller.

Nach einer Weile rutschte er aber doch hinaus auf die Brücke, die der eine Stamm gebildet hatte, und es gelang ihm, mehrere Stämme, die sich hier zusammengeschoben hatten, mit den Fackeln anzuzünden.

„Die werden den Schnee schmelzen!“ rief er frohlockend.

„Ja, und jetzt kann das Strohdach anbrennen,“ erwiederte der Kamerad.

Faller stand in stummer Verzweiflung. Er kugelte große Schneeballen und rollte sie in das Feuer, das Feuer erlosch eben, als der Tag anbrach.

1. **Der Dummste.** On trouve aussi l'inflexion au comparatif et au superlatif :

Dümmer ist nichts zu ertragen,
Als wenn Dumme sagen den Weisen
Daß sie sich in großen Tagen
Sollten bescheidenlich erweisen.

Le mot dumm se rencontre dans une foule de locutions et de proverbes : Dummer Esel. — Dumme Gans. — Dumme Kuh. — Ein dummer Streich. — Er ist nicht so dumm als er aussieht. — Je dummer der Mensch, desto größer das Glück. — Wenn ihr euch für Dumme verkaufen wollt, werdet ihr nicht viel bekommen.

Es war ein heller, fast frühlingswarmer [1] Tag. Die Sonne schien warm auf die Morgenhalde, sie suchte das Haus, das sie schon so lange grüßte, sie fand es nicht; sie suchte den Meister, der still und emsig am Montag Morgen dort am Fenster arbeitete, wie einst sein Vater, wie einst sein Großvater, sie fand nicht Haus, nicht Meister, und gar seltsam blinzelten die Sonnenstrahlen und zitterten hin und her, wie wenn sie sich verirrt hätten; der tückische Schnee legte sich breit hin: thu' mir was, wenn du kannst! Die Sonne schickte feurigere Strahlen nach, gegen die ersten Feiglinge, die zurückwichen, es hilft nichts, solch eine Feste will Tage lang belagert sein.

Die Kameraden alle waren da, der Techniker ihnen voran und auch vom obern Dorf und aus andern Gemeinden waren hülfbereite Menschen genug.

Die von Faller hinabgerollten Stämme boten nun doch einen festen Anhalt, es wurde bergmännisch ein Gang von unten angelegt, und auch von oben wurde fleißig und nach festem Plan gearbeitet.

Ein einzelner Rabe flog immer unter den Schaufelnden auf und nieder und ließ sich nicht verscheuchen. Die Kameraden in der Luft riefen ihn an, er kümmerte sich nichts darum und schaute die Schaufelnden an, wie wenn er ihnen was zu sagen hätte.

Es wächst ein Pflänzchen unter dem Schnee.

Lenz saß starr und stumm und wachte in Tod und Nacht hinein.

1. Frühlingswarmer. Arm fait au comparatif ärmer, mais dans les adjectifs composés arm perd d'ordinaire l'inflexion au comparatif et au superlatif. Il en est de même de la plupart des adjectifs, tels que roth, schwarz, klug, krank, etc., et l'on dit : Er wird immer alt-, über-, weltkluger; die gluth-, hell-, dunkel-, blutrotheste Farbe; der rabenschwarzeste Haarwuchs; der steinalteste Greis; die brühwarmsten Nachrichten, die eiskaltesten Stuben, etc.

Petrowitsch war der Erste, der sich wieder erhob, und er erzählte Lenz, daß in seiner Jugend auch einmal solch ein Haus so verschüttet worden, und als man die Versunkenen ausgrub, fand man alle plattgedrückt, vier Bauern lagen zerquetscht um einen Tisch und hatten noch die Spielkarten in der Hand. Es schauderte den Alten, da er diese Erinnerung aussprach, und doch konnte er sie nicht bei sich behalten, er mußte sich erleichtern und sie erzählen, wenn auch dem Hörer das Mark darüber erstarrte. Schnell setzte er indeß hinzu, Gott werde sie um des unschuldigen Kindes willen retten, und er zankte fast mit Gott, wenn er das thun könne, daß er das Kind mit verschütte.

„Sie ist auch wieder gut wie ein Kind geworden," erwiederte Lenz. Petrowitsch schüttelte den Kopf und ermahnte ihn, wenn er wieder herauskomme, nicht so schnell bekehrt zu sein: er solle sich so halten daß Annele täglich und stündlich um seine Liebe werben müsse. Lenz widerstritt und erklärte dem Ohm, daß er noch nie verheirathet gewesen sei; in Annele stecke ein Engel, der Einen in den Himmel heben könne, und das sei ja eben der Jammer gewesen, daß sie in der Verbitterung ihr eigenes gutes Herz eben so sehr unterdrückt und mißhandelt [1] habe, wie das Anderer.

Petrowitsch schüttelte den Kopf, aber er erwiderte nichts mehr.

Das Kind schrie plötzlich laut auf, auch Annele erwachte und schrie: „Die Decke sinkt ein! Die Decke sinkt ein! Wo bist du, Lenz? Bleib bei mir! Wir wollen mit einander sterben. Gieb mir das Kind in den Arm."

Annele wurde beruhigt, sie war wieder gekräftigt und sie gingen allesammt mit einander in die Stube. Lenz zerklopfte hier die Kaffeebohnen, es war noch der Vorrath, den die Krämer-Ernestine gebracht. Man saß wieder bei dem dürftigen blauen

1. Mißhandeln est la forme ordinaire du participe passé de mißhandeln. On trouve cependant aussi gemißhandelt et quelquefois même mißgehandelt, suivant que miß ou n'a pas l'accent.

Flämmchen. Der Kaffee erheiterte Alle. Es schlug auf den Uhren. Annele sagte, sie zähle nicht mehr, sie frage nicht mehr, ob es Tag, ob es Nacht sei, sie lebten jetzt schon mit einander in der Ewigkeit; wenn nur der schwere Schritt schon überstanden wäre. Sie hatte gehofft, daß man ihre Furcht, ihre Gewißheit des Todes widerlege, aber Niemand antwortete.

Man saß lange stumm beisammen, es giebt jetzt nichts mehr zu reden. Nach geraumer Weile sagte Lenz zum Ohm, es sei jetzt Alles so klar und glatt, nur möchte er noch wissen, warum der Ohm allzeit so herb und verschlossen gegen ihn gewesen.

„Weil ich den da, dessen Schlafrock ich anhabe, gehaßt habe, ja, gehaßt; er hat mich unterdrückt in meiner Jugend, und er ist schuld, daß man mich Geishirtle geheißen hat. Ins harte Holz, da an der Feile, giebt's durch langes Aufdrücken eine Höhlung, wie viel mehr ins Menschenherz, und das hat immer drauf gedrückt: dein einziger Bruder hat dich verstoßen! Und wie ich endlich heim bin, ich habe mich doch darauf gefreut, das Bündel Haß, das ich mit mir herum trage, endlich abzulegen. Ich kann in Wahrheit sagen, ich habe ihn in den Tod hinein gehaßt; warum ist er mir weggestorben und läßt mich allein, und wir haben das rechte Wort einander nicht gesagt! Auf dem ganzen langen Weg habe ich mich gefreut, daß mir wieder Einer Bruder sein soll, und jetzt ist Niemand mehr da, der das kann. Und eigentlich, ehrlich gestanden, habe ich ihn doch nicht gehaßt. Wäre ich denn sonst heim? Ich höre das Wort Bruder auf dieser Welt nicht mehr, bald anderswo...“

„Ohm,“ sagte Annele, „in derselben Minute, wie der Büble an der Thür gekratzt hat, in derselben Minute hat mir mein Lenz erzählt, wie sein Vater einmal, da er hier verschneit war, aber nicht verschüttet, wie wir, wie er da gesagt hat: wenn ich jetzt sterben müßte, ich habe Niemand auf der Welt, mir feind ist, als mein Bruder Peter, und ich möchte ihn doch auch versöhnen.“

„So? So?“ sagte Petrowitsch, er drückte sich mit der einen Hand die Augen zu, mit der andern faßte er krampfhaft den Feilengriff, diesen Griff, den der Bruder Jahrzehnte lang in der Hand gehalten.

Man hörte lange nichts, als das Ticken der Uhren, bis Lenz wieder fragte, warum denn der Ohm gegen ihn so lieblos gewesen sei: es habe ihm das Herz zerrissen, daß fast ein Jahr lang da der einzige Bruder seines Vaters umhergehe und ihn nicht kennen wolle; er wäre gern, so oft er ihm begegnet, auf ihn zugeeilt und hätte seine Hand gefaßt.

„Hab's wohl gemerkt,“ erwiderte Petrowitsch, „aber ich war bös auf dich und deine Mutter, weil ich höre, daß sie dich verkindelt und dir alle Tage siebenmal sagt: O, was bist du für ein guter Mensch, und der beste Sohn und der geschickteste und der gescheidteste! Das ist nicht gut. Die Menschen sind wie die Vögel. Es giebt Mückenfresser, die müssen jede Minute was im Kröpfle haben, und so ein Vogel bist du, jede Minute ein Patschhändle und ein Löble[1].“

„Er hat Recht, nicht wahr Annele, er hat Recht?“ sagte Lenz bitter lächelnd.

„Kann wohl sein!“ entgegnete Annele.

„Sei ruhig du!“ rief Petrowitsch, „du bist auch ein Vogel, bist wenigstens einer gewesen, und weißt du, was für einer? Ein Raubvogel, die können tagelang hungern, dann fressen sie aber, was sie kriegen, einen unschuldigen Singvogel, ein junges Kitzchen[2], mit Knochen und Haut und Haar auf.“

„Er hat leider Gottes auch Recht,“ erwiderte Annele; „mir ist's am liebsten gewesen, wenn ich Eines habe recht zausen und mitten von einander reißen können. Ich hab' schon damals ge-

1. Patschhändle, tapette, caresse. — Löble, diminutif dialectique de Lob.

2. Kitzchen est, à proprement parler, un diminutif de Katze; mais on emploie Kitzchen pour désigner les petits d'un certain nombre d'animaux : de la chèvre, de la biche, etc.

spürt, wie es mir bei unserer ersten Ausfahrt so eine Herzenslust gewesen ist, die Krämer-Ernestine zu ärgern, und du hast mich gefragt: macht dir das Freude? Die paar Worte sind mir ins Herz gesunken, und ich habe mir vorgenommen, auch so gut zu werden, wie du, es ist einem viel wohler dabei. Und wie du bei der Heimfahrt den alten Pröbler hast wollen mitfahren lassen, ich hätte dich gern zum Wagen hinausgeworfen über solch eine Einfältigkeit. Wie du dann aber wieder davon abstehst und dich vor Gott und deinem Gewissen entschuldigst, daß du einen Armen am Wege nicht mitnimmst und wie du so glückselig bist — ich hätte dir gern die Hände geküßt für deine Gutheit[1], aber der Stolz leidet's nicht, und ich hab' mir nur still vorgenommen, auch so zu sein wie du, und doch habe ich im alten Trumm[2] fortgelebt, und ich habe mir nur vorgenommen, dann und dann fangst du's anders an, aber es darf's Niemand merken, mein Mann vor Allem nicht, und da ist der alte Teufel wieder gekommen, und ich habe mich zuerst geschämt, daß die Menschen merken sollen, daß ich jetzt anders sein will, und bald habe ich gar nicht mehr anders sein wollen. Ich bin das Löwen-Annele, an dem die ganze Welt Freude gehabt hat, wie es gewesen ist. Ich brauche nicht anders zu werden. Und ich bin bös auf dich gewesen, grimmig bös, weil du der erste Mensch bist, der mir tadelt, was Andere gelobt und belacht haben, und da habe ich dir beweisen wollen, daß deine Sache auch nichts ist. Und zuletzt hat sich alles auf das Eine hinausgespitzt: Wirthin mußt du wieder werden, dann weiß du wieder, wer du bist, und die Welt weiß es auch. So habe ich

1. Gutheit dit ici autre chose que Güte.

2. Trumm est neutre ou masculin; au pluriel on dit Trümmer, plus rarement Trümme. Trumm signifie *morceau*, *débris*, et s'emploie, dans cette acception, le plus souvent au pluriel : si bien que la forme Trümmer a fini par être considéré comme un singulier. — Ici le mot est employé au figuré; et cette figure est tirée d'une des significations de Trumm qui, en terme de mineurs, signifie *allée*.

fortgehaus't und übel gehaus't. Noch gestern — war's gestern? Wie der Pfarrer da gewesen ist — Horch, der Ohm schläft. Das ist mir lieb. Ich will noch eine Stunde mit dir allein sein, bevor wir in die Ewigkeit gehen. Es kann doch kein Drittes wissen und kann es Keines verstehen, wie wir zwei einander im Herzen haben, bei Allem und bei Allem, was gewesen ist. O Lenz, gestern, wie ich so ganz mit mir allein gewesen bin, da ist mir's zum Erstenmal in meinem Leben aufgegangen, daß ich nie gewußt habe, was es eigentlich ist, einen Menschen von ganzer Seele lieben. Ich bin deine Frau gewesen und hab's nicht gewußt, wie lieb ich dich habe bis gestern, und wenn du da gekommen wärst, ich hätte dir die Augen und die Hände geküßt, du weißt gar nicht, wie lieb ich dich haben kann. Und da ist der Faller gekommen und hat mich zuerst erschreckt und dann berichtet, daß du mich mit der Bürgschaft betrogen hast, und da bin ich auf Einmal wieder besessen gewesen vom alten Teufel, der redet und thut aus mir was er will und nicht was ich möchte. Jetzt ist er fort. Er hat jetzt keine Macht mehr. Ich will dich auf Händen tragen. Wenn ich dich nur noch einmal sehen könnte, nur noch Einmal, ganz, im hellen Tag! Bei dem blauen Flämmchen sieht man nichts. Wenn ich nur noch Einmal dein gutes Gesicht, deine getreuen Augen hell sehen könnte! So ungesehen sterben, den Blick nicht mehr sehen, wie weh thut das! Und wie oft habe ich den Blick weggewandt, wenn ich gesehen habe, daß dein Auge mich sucht! O, nur ein Blitz, nur ein Blitz, daß ich dich noch ein einzigmal sehen könnte!"

Petrowitsch that indeß nur, als ob er schliefe. Er hatte es wohl gemerkt, daß Annele jetzt ihr Herz aufthun will und daß da kein Fremder dabei sein kann. Das Kind spielte mit Büble, und Annele fuhr fort: „O, wenn ich nur die Jahre wieder heraufrufen könnte! Du hast einmal am Mittag gesagt: giebt's was Besseres, als die Sonne — und einmal am Abend: o die

gute frische Luft, das ist doch lauter Glückseligkeit! Ich habe dich verspottet über diese Einfältigkeit, ich habe mich an Allem versündigt, und du hast doch recht gehabt; du bist glücklich. Dich macht Alles glücklich, und so muß es sein. Und wie ich damals die Feile deines Vaters weggeworfen habe, daß die Spitze gebrochen ist, die Spitze mir ins Herz gefahren, ich habe aber nichts davon merken lassen, im Gegentheil; und die gute Schrift und das Andenken deiner Mutter habe ich zum Fenster hinaus geworfen. Es giebt nichts, nichts woran ich mich nicht versündigt habe. Ich weiß, ich weiß gewiß, du verzeihst mir; bitte auch Gott für mich, daß er mir verzeiht, im Leben wie im Sterben."

Eine Spieluhr begann zu spielen, der Ohm wandte sich unwillig im Sessel hin und her, schlief aber, wie es schien, doch weiter. Als das Stück zu Ende gespielt war, rief Annele wieder: „O Gott, ich meine, ich müßte Alles um Verzeihung bitten, die Spieluhr auch. Jetzt zum erstenmal in meinem Leben höre ich, wie heilig das klingt, und wie oft habe ich dich damit beleidigt! Lieber Gott! Ich bitte dich nicht für mich, o rette, rette uns! Laß mich beweisen, daß ich Alles gut machen kann."

„Es ist Alles gut, und wenn wir auch sterben," erwiederte Lenz. „Derweil das Stück da spielte, ist mir in Gedanken gekommen: wir haben das Edelweiß wieder, unterm Schnee ist es in deinem guten Herzen und in uns allen aufgewachsen! Warum zitterst du so?„

„Mir ist so kalt, meine Füße sind wie erfroren."

Zieh die Schuhe aus, ich will dir die Füße wärmen. So, so will ich dir mein Leben lang die Hände unter die Füße legen. Wird's besser jetzt?"

„O, viel besser, aber im Kopf da ist's, wie wenn aus jedem Haar Blut flösse. Horch, ich höre den Hahn krähen, und auch der Rabe schreit. Gottlob es ist Tag!

Sie erhoben sich, wie wenn die Rettung schon da wäre, auch der Ohm erhob sich aus seinem Scheinschlafe; aber jetzt polterte es plötzlich. „Wir sind verloren!“ schrie Petrowitsch. Es ward wieder still. In der Schlafkammer war die Decke eingebrochen, die Thür ließ sich nicht mehr öffnen. Nach dem ersten Schreck sprach Lenz seinen Dank gegen Gott aus, daß Frau und Kind im Schlafe den Einsturz geahnt hatten, und er sagte zur Beruhigung, daß die Schlafkammer ein neuer Anbau sei, der das eigentliche Haus nicht gefährde; der Durchzugsbalken im alten Hause stand fest und unberührt. Es schien ihm zwar — er sprach es indeß nicht aus — daß er sich auch nach der Kammer hin beuge, aber das war wohl nur Täuschung bei dem unsicheren blauen Licht.

Wiederum war lange, lautlose Stille, nur wenn aus der Ferne der Hahn krähte, bellte Büble, und der Rabe krächzte drein.

„Das ist ja eine wahre Arche Noah!“ sagte Petrowitsch, und Lenz erwiderte: „Ob wir jetzt zum Tode oder zum Leben gehen, wir sind jetzt auch aus der Sündfluth gerettet.“ Annele legte ihm die Hand auf das Gesicht.

„Wenn ich nur eine Pfeife Tabak hätte! Es ist dumm, daß du nicht rauchst, Lenz!“ klagte Petrowitsch, und beim Gedanken an die Pfeifenreihe daheim mußte ihm sein feuerfester Geldschrank daneben in den Sinn gekommen sein, denn er fuhr fort: „Das sage ich euch: wenn wir auch gerettet werden, Geld bekommt ihr nicht von mir. Gar nichts.“

„Wir brauchen keins mehr,“ sagte Lenz, und Annele fragte mit heller Stimme: „Wißt Ihr, wer Euch das nicht glaubt?“

„Du?“

„Nein, die Welt wird es nicht glauben; und wenn Ihr hundertmal schwört, es wird kein Mensch glauben, daß wer mit uns im Tode war, nicht mit uns leben will. Die Welt wird uns auf Euch hin borgen und uns reich machen, wenn wir wollen.“

„Du bist noch der alte Schelm," schalt Petrowitsch, „ich habe geglaubt, deine lustigen Possen wären dir vergangen."

„Gottlob, daß sie sie noch hat!" rief Lenz; „Annele! Bleib lustig, wenn uns Gott wieder heraushilft. Fleißig und fidel, sagt der Pilgrimm."

Annele faßte Lenz um den Hals und herzte und küßte ihn. Alle Drei fühlten plötzlich, daß sie so heiter geworden waren, als sei alle Gefahr vorüber, und doch war sie jetzt am höchsten. Keines wollte es dem Andern kund geben, und doch zitterte es in Jedem nach, die Wände zitterten und der Durchzugsbalken schien sich senken zu wollen.

Annele und Lenz hielten sich umschlungen. „So wollen wir sterben und das Kind decken," rief Annele. „Fahr hin, Welt! Herr Gott, rette nur unser Kind!"

„Horch, es tönt dumpf! das sind die Retter, sie kommen, sie kommen, sie retten uns..."

Gerettet.

„Jetzt, jetzt sind's zwei Schläge nach einander!" rief Lenz. „Ich will ein Zeichen geben, ich lasse die Uhren zusammen spielen."

Er brachte die beiden Musikwerke in Gang; aber nun merkte er, daß ihn das entsetzliche Tongewirre fast sinnlos machte; noch in der Todesangst war ihm der Mißklang unerträglich. Er stellte die Musikwerke, und als ob ihm eine Herzader risse, so war's, da er merkte, daß beim ungeschickten Einhalt im großen Werke etwas riß.

Wieder horchten sie mit angehaltenem Athem, man vernahm nichts mehr.

„Ihr habt zu früh gejubelt," brachte Petrowitsch kaum vor Zähneklappern hervor, „noch sind wir dem Tode näher als dem Leben."

Es klopfte wieder von oben — bum! bum! ahmte das Kind nach, und Petrowitsch klagte, daß das Hämmern über dem Haupte ihn tödte, ihm gehe jeder Schlag durchs Hirn.

Lenz mußte die Musikwerke nicht gut gestellt haben, denn plötzlich begann das eine die Melodie des großen Halleluja, und Lenz sang laut: „Halleluja! Lobt Gott den Herrn!“ Annele sang mit und hielt dabei die eine Hand auf der Schulter des Lenz und die andere auf dem Kopfe des Kindes. Und von oben rief jetzt eine Stimme: „Halleluja! Halleluja!“

„Mein Pilgrim! mein Herzbruder!“ schrie Lenz. Das war jener markerschütternde Schrei, den er schon einmal gethan hatte.

Die Kammerthür wurde mit einem Beil zerschlagen.

„Seid Ihr noch alle am Leben?“ rief Pilgrim.

„Gott Lob und Dank, alle!“

Pilgrim umarmte zuerst den Petrowitsch, den er für Lenz hielt, und Petrowitsch küßte ihn nach russischer Manier auf beide Backen.

Gleich nach Pilgrim kam der Techniker, ihm folgten Faller, Don Bastian und die Kameraden vom Liederkranz.

„Ist mein Wilhelm gesund?“ fragte Lenz.

„Ja wohl, er ist bei mir im Hause,“ sagte Don Bastian.

Jetzt wurde draußen der Schnee von den Fenstern weggeschaufelt.

„Sonne! Sonne! du bist da!“ rief Annele und sank in die Kniee.

Das Musikwerk spielte fort Halleluja, der Duzlehrer stimmte ein, und der ganze Liederkranz sang mit, volltönend und stark. Und es war, als ob die Schneemassen von dem mächtigen Gesang niederrollten, denn jetzt wälzte sich die ganze Lawine von der vorderen Seite des Hauses thalwärts.

Das Haus stand frei.

Die Stubenthür war offen geblieben, und als man nun die

Fenster öffnete, schoß der Rabe über das Haupt des Kindes hinweg, hinaus ins Freie.

„Rab' fort!" rief das Kind. Draußen aber harrte des Raben ein anderer und flog mit ihm, bald sich höher, bald sich tiefer schwingend, hinüber über das Thal.

Die erste Frau, die bei Annele eingetreten, war die Krämerin Ernestine, sie hatte das Unglück vernommen, und noch dazu den Tod der Löwenwirthin, und war Annele zu Hülfe geeilt. Sie kniete neben ihr. Lenz lehnte an der Brust Pilgrims.

Petrowitsch wollte schon grimmig werden, daß sich Niemand um ihn kümmerte, als noch zu rechter Zeit der Techniker auf ihn zukam, ihm Glück wünschte zu seiner Errettung und sich eifrig um ihn bemühte. Das ist gut. Das ist doch der Vornehmste von der ganzen Bande. Auch Pilgrim that freundlich und sagte laut: „Bitt' um Verzeihung für die Umarmung. Jetzt gebt mir aber Eure Hand."

Petrowitsch reichte sie ihm dar.

„Ich habe eine Schrift deiner Mutter im Schnee gefunden," sagte Faller mit heiserer Stimme, „Alles Andere ist verwischt. aber da steht noch: „Dies Pflänzchen ist genennet Edelweiß. Marie Lenzin."

„Das Blatt gehört mir!" rief Annele, sich aufrichtend. Alle sahen sie staunend an, und Ernestine schrie: „Annele! Um Gottes willen! Was hast du auf dem Kopf? Du hast ja weiße Haare!

Annele ging vor den Spiegel, sie stieß einen Jammerruf aus und schlug die Hände überm Kopfe zusammen.

„Eine alte Frau! Eine alte Frau!" jammerte sie und sank an die Brust des Lenz. Nach einer Weile erhob sie sich schluchzend, trocknete die Thränen und sagte Lenz leise ins Ohr: „Das ist mein Edelweiß, das mir unterm Schnee gewachsen ist."

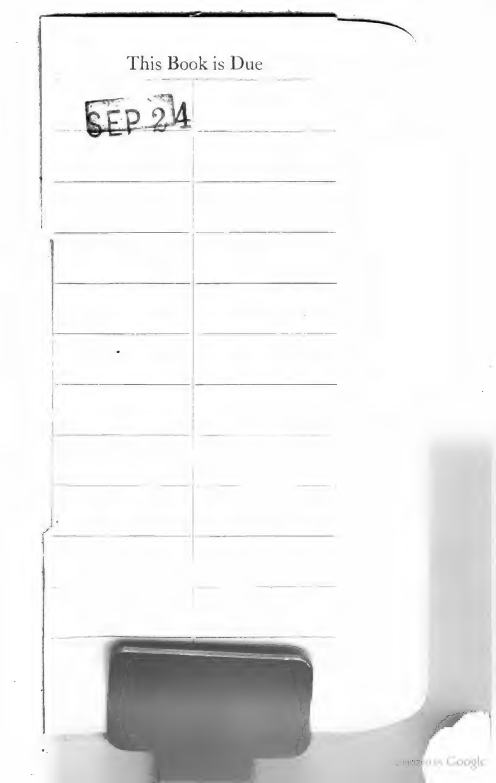
FIN.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Tolpatsch	1
Des Schloßbauers Befele	22
Tonele mit der gebissenen Wange	70
Befehlerles	95
Sträflinge	117
Die Frau Professorin	204
Ein eigen Haus	370
Edelweiß	455

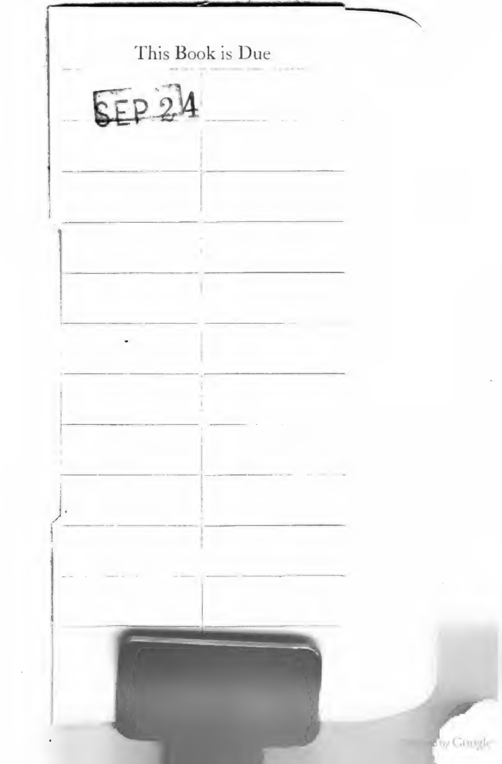
2259. — PARIS, IMPRIMERIE A. LAHURE,
9, Rue de Fleurus, 9.

Digitized by Google



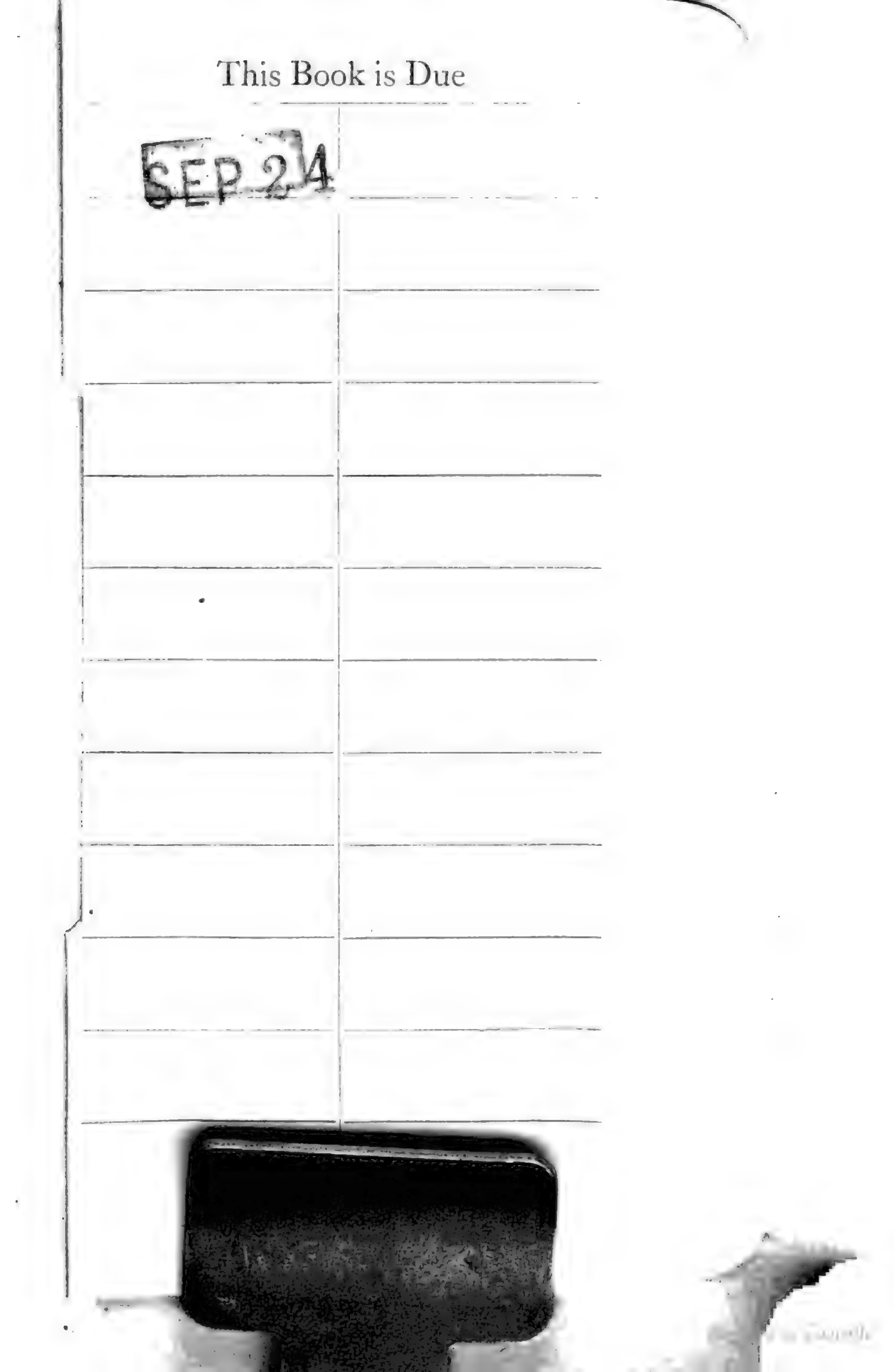
Digitized by Google

Digitized by Google

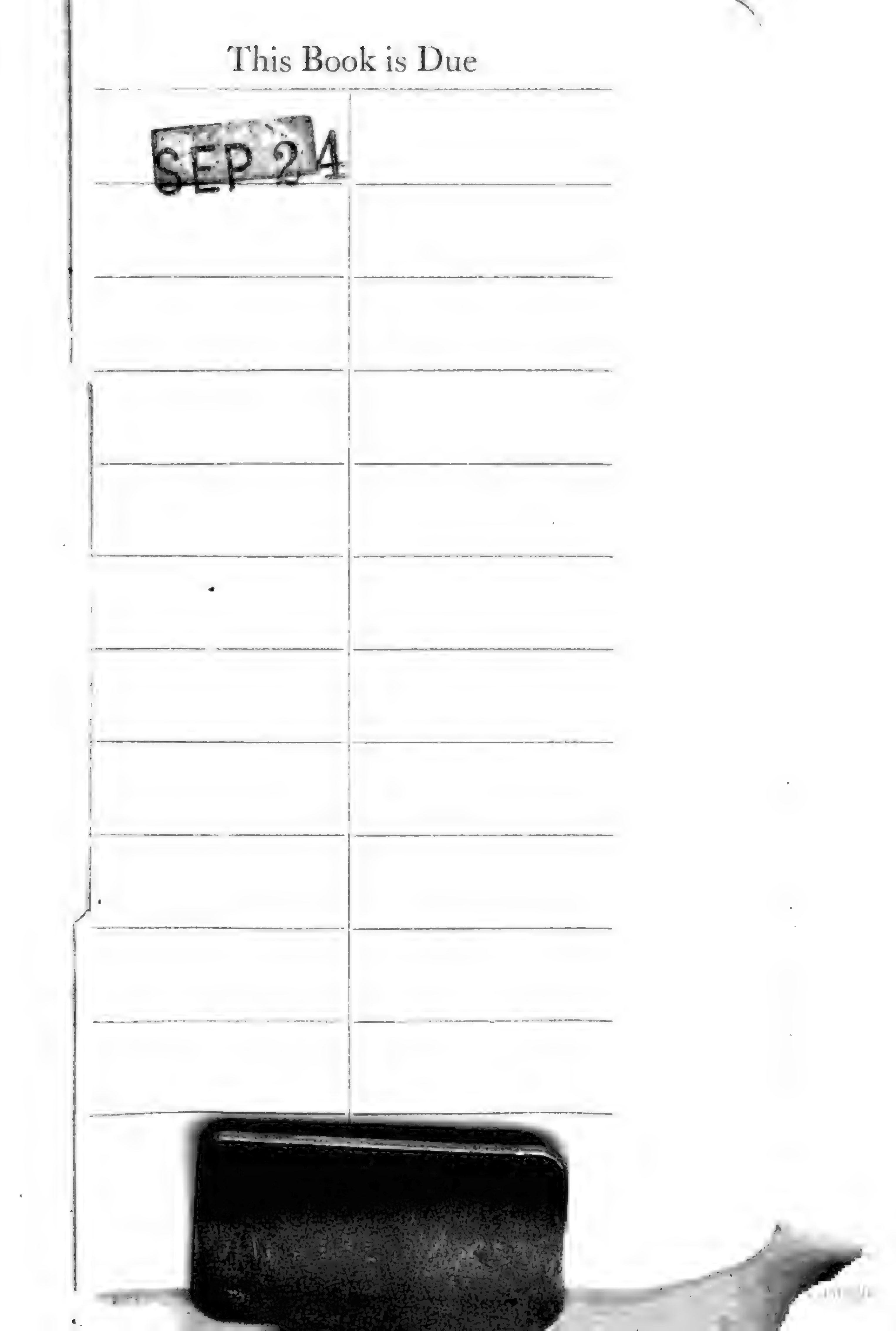

This Book is Due

SEP 24

Princeton University Library
32101 066687235
Digitized by Google


This Book is Due
SEP 24

Princeton University Library
32101 066687235


This Book is Due
SEP 24

CLASSIQUES

ALLEMANDS

(Pour les éditions avec notes, les noms des annotateurs sont indiqués entre parenthèses)

AUERBACH : *Choix de récits villageois de la Forêt-Noire* (B. Lévy).

BENEDIX : *Le Procès*, comédie (Lange). 75 c.

CAMPE : *Le jeune Robinson.* 1 fr. 50 c.

CHAMISSO. *Pierre Schlemihl* (G. Koel. 1 fr.

CONTES ET MORCEAUX CHOISIS de *Schmid, Krummacher, Liebeskind, Lichtwer, Hebel, Herder* et *Campe* (Scherdlin). 2 fr.

CONTES POPULAIRES tirés de *Grimm, Musaus, Andersen* et *des Feuilles de palmier par Herder et Liebeskind* (Scherdlin). 3 fr.

GOETHE : *Faust.* 1re partie (Büchner). 2 fr.

— *Hermann et Dorothée* (B. Lévy). 1 fr.

— *Iphigénie en Tauride* (B. Lévy). 1 fr. 50 c.

— *Le Tasse* (B. Lévy). 1 fr. 80 c.

— *Campagne de France* (B. Lévy). 1 fr. 50 c.

— *Morceaux choisis* (B. Lévy). 3 fr.

HAUFF : *Lichtenstein.* 1 fr. 50

HERDER : *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité.* 4 fr. 5[illegible]

KOTZEBUE : *La petite ville allemande* (Koel.

KRUMMACHER : *Paraboles.* 1 fr. 50 c.

LESSING : *Fables* (Boutteville). 1 fr.

— *Laocoon* (B. Lévy). 2 fr.

— *Minna de Barnhelm*, comédie en prose (B. Lévy). 1 fr. 50 c.

— *La Dramaturgie*, extraits publiés par M. Cottler, 1 fr. 50 c.

— *Lettres sur la littérature*, extraits publiés par M. Cottler. 2 fr.

NIEBUHR : *Histoires tirées des temps héroïques de la Grèce* (L. Koch, professeur au lycée Saint-Louis). 1 fr. 50 c.

SCHILLER *Guerre de Trente ans* (Schmidt et Leclaire). 2 fr. 50 c.

— *Guillaume Tell* (Fix). 1 fr. 50 c.

— *Marie Stuart* (Fix). 1 fr. 50 c.

— *La fiancée de Messine* (Scherdlin). 1 fr. 50 c.

— *Wallenstein* (Cottler). 2 fr. 50 c.

— *Morceaux choisis* (B. Lévy). 3 fr.

— *Soulèvement des Pays-Bas* 1 fr. 50 c.

SCHILLER et GOETHE. *Extraits de leur Correspondance* (B. Lévy). 3 fr.

SCHMID. *Les œufs de Pâques* (Scherdlin). 1 fr. 50

Paris. — Imp. A. Lahure.

Digitized by Google

SSIQUES

LEMANDS

CLASSIQUES

ALLEMANDS

(Pour les éditions avec notes, les noms des annotateurs sont indiqués entre parenthèses)

AUERBACH : *Choix de récits villageois de la Forêt-Noire* (B. Lévy). . .

BENEDIX : *Le Procès*, comédie (Lange). 75 c.

CAMPE : *Le jeune Robinson.* 1 fr. 50 c.

CHAMISSO. *Pierre Schlemihl* (G. Koell. 1 fr.

CONTES ET MORCEAUX CHOISIS de *Schmid, Krummacher, Liebeskind, Lichtwer, Hebel, Herder* et *Campe* (Scherdlin). 2 fr.

CONTES POPULAIRES tirés de *Grimm, Musæus, Andersen* et *des Feuilles de palmier par Herder et Liebeskind* (Scherdlin). 3 fr.

GOETHE : *Faust*. 1re partie (Büchner). 2 fr.

— *Hermann et Dorothée* (B. Lévy). 1 fr.

— *Iphigénie en Tauride* (B. Lévy). 1 fr. 50 c.

— *Le Tasse* (B. Lévy). 1 fr. 50 c.

— *Campagne de France* (B. Lévy). 1 fr. 50 c.

— *Morceaux choisis* (B. Lévy). 3 fr.

HAUFF : *Lichtenstein.* 1 fr. 50

HERDER : *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité.* 4 fr. 50

KOTZEBUE : *La petite ville allemande* (Koell . . .

KRUMMACHER : *Paraboles.* 1 fr. 50 c.

LESSING : *Fables* (Boutteville). 1 fr.

— *Laocoon* (B. Lévy). 2 fr.

— *Minna de Barnhelm*, comédie en prose (B. Lévy). 1 fr. 50 c.

— *La Dramaturgie*, extraits publiés par M. Cottler, 1 fr. 50 c.

— *Lettres sur la littérature*, extraits publiés par M. Cottler. 2 fr.

NIEBUHR : *Histoires tirées des temps héroïques de la Grèce* (L. Koch, professeur au lycée Saint-Louis). 1 fr. 50 c.

SCHILLER : *Guerre de Trente ans* (Schmidt et Leclaire). 2 fr. 50 c.

— *Guillaume Tell* (Fix). 1 fr. 50 c.

— *Marie Stuart* (Fix). 1 fr. 50 c.

— *La fiancée de Messine* (Scherdlin). 1 fr. 50 c.

— *Wallenstein* (Cottler). 2 fr. 50 c.

— *Morceaux choisis* (B. Lévy). 3 fr.

— *Soulèvement des Pays-Bas* 1 fr. 50 c.

SCHILLER et GOETHE. *Extraits de leur Correspondance* (B. Lévy). 3 fr.

SCHMID. *Les œufs de Pâques* (Scherdlin). 1 fr. 50

Paris. — Imp. A. Lahure.

Digitized by Google

SSIQUES

LEMANDS

gle

CLASSIQUES

ALLEMANDS

(Pour les éditions avec notes, les noms des annotateurs sont indiqués entre parenthèses)

AUERBACH : *Choix de récits villageois de la Forêt-Noire* (B. Lévy). • •
BENEDIX : *Le Procès*, comédie (Lange). 75 c.
CAMPE : *Le jeune Robinson*. 1 fr. 50 c.
CHAMISSO. *Pierre Schlemihl* (G. Koel, 1 fr.
CONTES ET MORCEAUX CHOISIS de *Schmid, Krummacher, Liebeskind, Lichtwer, Hebel, Herder* et *Campe* (Scherdlin). 2 fr.
CONTES POPULAIRES tirés de *Grimm, Musæus, Andersen* et *des Feuilles de palmier par Herder et Liebeskind* (Scherdlin). 3 fr.
GOETHE : *Faust*. 1re partie (Büchner). 2 fr.
— *Hermann et Dorothée* (B. Lévy). 1 fr.
— *Iphigénie en Tauride* (B. Lévy. 1 fr. 50 c.
— *Le Tasse* (B. Lévy). 1 fr. 80 c.
— *Campagne de France* (B Lévy). 1 fr. 50 c.
— *Morceaux choisis* (B. Lévy). 3 fr.
HAUFF : *Lichtenstein*. 1 fr. 50
HERDER : *Idees sur la philosophie de l'histoire de l'humanite*. 4 fr. 50
KOTZEBUE : *La petite ville allemande* (Koell. • •
KRUMMACHER : *Paraboles*. 1 fr. 50 c.
LESSING : *Fables* (Boutteville). 1 fr.
— *Laocoon* (B. Lévy). 2 fr.
— *Minna de Barnhelm*, comédie en prose (B. Lévy). 1 fr. 50 c.
— *La Dramaturgie*, extraits publiés par M. Cottler, 1 fr. 50 c.
— *Lettres sur la littérature*, extraits publiés par M. Cottler. 2 fr.
NIEBUHR : *Histoires tirées des temps héroïques de la Grèce* (L. Koch, professeur au lycée Saint-Louis). 1 fr. 50 c.
SCHILLER : *Guerre de Trente ans* (Schmidt et Leclaire). 2 fr. 50 c.
— *Guillaume Tell* (Fix). 1 fr. 50 c.
— *Marie Stuart* (Fix). 1 fr. 50 c.
— *La fiancée de Messine* (Scherdlin). 1 fr. 50 c.
— *Wallenstein* (Cottler). 2 fr. 50 c.
— *Morceaux choisis* (B Lévy). 3 fr.
— *Soulèvement des Pays-Bas* 1 fr. 50 c.
SCHILLER et GOETHE. *Extraits de leur Correspondance* (B. Lévy). 3 fr.
SCHMID. *Les œufs de Pâques* (Scherdlin). 1 fr. 50

Paris. — Imp. A. Lahure.

SSIQUES

LEMANDS

CLASSIQUES

ALLEMANDS

(Pour les éditions avec notes, les noms des annotateurs sont indiqués entre parenthèses.)

AUERBACH : *Choix de récits villageois de la Forêt-Noire* (B. Lévy). . .

BENEDIX : *Le Procès*, comédie (Lange). 75 c.

CAMPE : *Le jeune Robinson*. 1 fr. 50 c.

CHAMISSO. *Pierre Schlemihl* (G. Koel. 1 fr.

CONTES ET MORCEAUX CHOISIS de *Schmid, Krummacher, Liebeskind, Lichtwer, Hebel, Herder* et *Campe* (Scherdlin). 2 fr.

CONTES POPULAIRES tirés de *Grimm, Musæus, Andersen* et des *Feuilles de palmier par Herder et Liebeskind* (Scherdlin). 3 fr.

GOETHE : *Faust*. 1re partie (Büchner). 2 fr.

— *Hermann et Dorothée* (B. Lévy). 1 fr.

— *Iphigénie en Tauride* (B. Lévy). 1 fr. 50 c.

— *Le Tasse* (B. Lévy). 1 fr. 80 c.

— *Campagne de France* (B. Lévy). 1 fr. 50 c.

— *Morceaux choisis* (B. Lévy). 3 fr.

HAUFF : *Lichtenstein*. 1 fr. 50

HERDER : *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*. 4 fr. 5[illegible]

KOTZEBUE : *La petite ville allemande* (Koch). . .

KRUMMACHER : *Paraboles*. 1 fr. 50 c.

LESSING : *Fables* (Boutteville). 1 fr.

— *Laocoon* (B. Lévy). 2 fr.

— *Minna de Barnhelm*, comédie en prose (B. Lévy). 1 fr. 50 c.

— *La Dramaturgie*, extraits publiés par M. Cottler, 1 fr. 50 c.

— *Lettres sur la littérature*, extraits publiés par M. Cottler. 2 fr.

NIEBUHR : *Histoires tirées des temps héroïques de la Grèce* (L. Koch, professeur au lycée Saint-Louis). 1 fr. 50 c.

SCHILLER : *Guerre de Trente ans* (Schmidt et Leclaire). 2 fr. 50 c.

— *Guillaume Tell* (Fix). 1 fr. 50 c.

— *Marie Stuart* (Fix). 1 fr. 50 c.

— *La fiancée de Messine* (Scherdlin). 1 fr. 50 c.

— *Wallenstein* (Cottler). 2 fr. 50 c.

— *Morceaux choisis* (B. Lévy). 3 fr.

— *Soulèvement des Pays-Bas* 1 fr. 50 c.

SCHILLER et GOETHE. *Extraits de leur Correspondance* (B. Lévy). 3 fr.

SCHMID. *Les œufs de Pâques* (Scherdlin). 1 fr. 50

Paris. — Imp. A. Lahure.

Digitized by Google